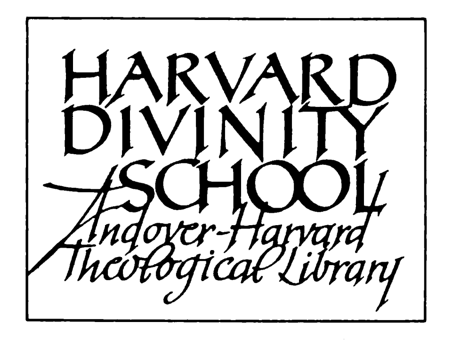


Le soleil mystique


HARVARD
DIVINITY
SCHOOL
Andover-Harvard
Theological Library

LE

SOLEIL MYSTIQUE

JOURNAL

DE LA MAÇONNERIE UNIVERSELLE.

SCIENCES, LITTÉRATURE, VOYAGES.

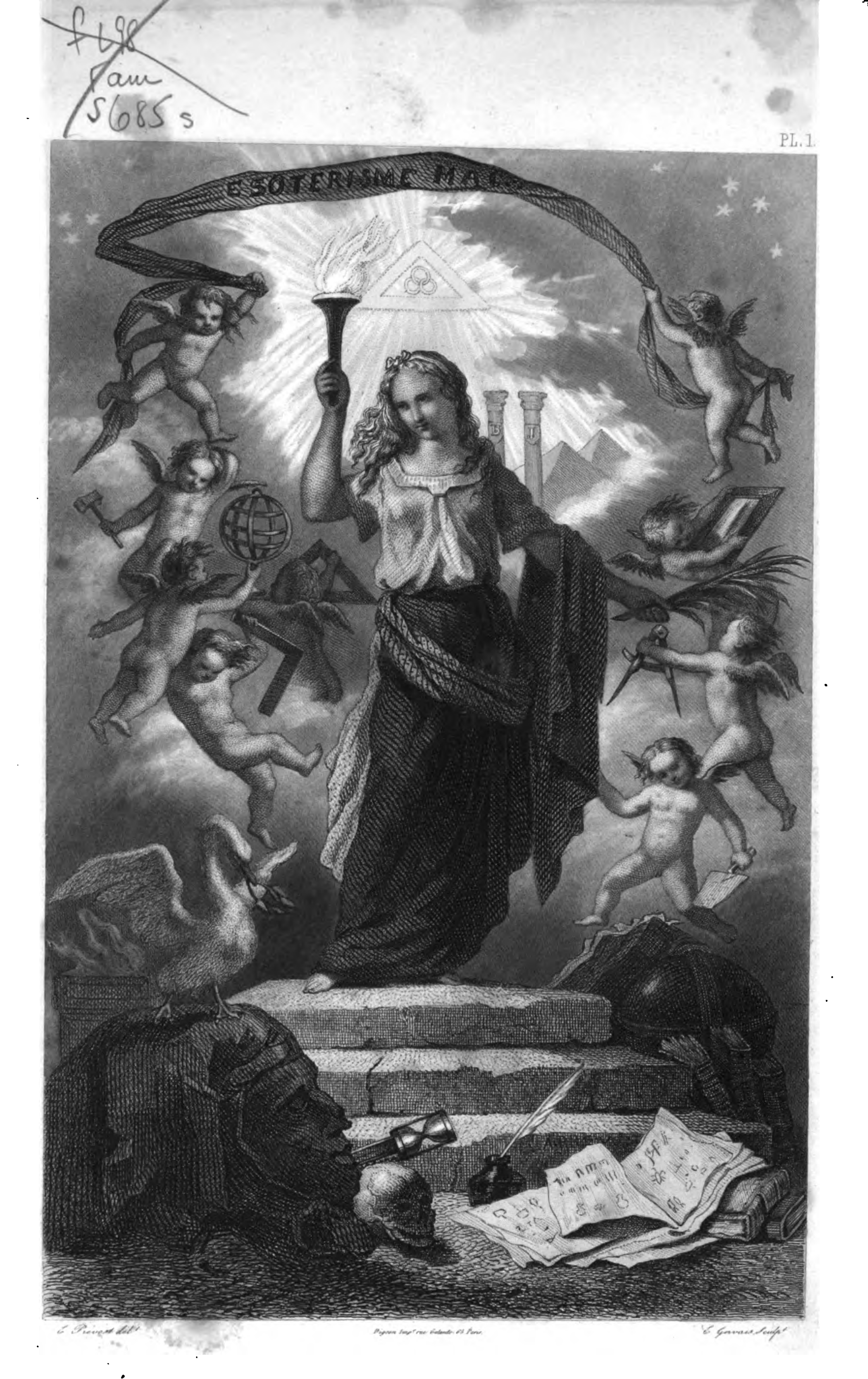
PARIS,

A. GOUBAUD ET COMPAGNIE,

RUE RICHELIEU, 92.

1853.

PL. 1



E. Prévost del. Pigeon Imp. rue Galande 65 Paris E. Gervais Sculp.

Esotérisme Maçonnique

Le Soleil Mystique



Ésotérisme Maçonnique

Le Soleil Mystique

LE

SOLEIL MYSTIQUE

JOURNAL

DE LA MAÇONNERIE UNIVERSELLE.

SCIENCES, LITTÉRATURE, VOYAGES.

A NOS LECTEURS.

Horace, une des gloires du siècle d'Auguste, qui, par son génie, fut jugé digne des faveurs de l'initiation, n'aurait pas voulu habiter sous le même toit qu'un révélateur des mystères de Cérès.

Virgile, voulant consacrer, dans le sixième livre de son immortel poëme, quelques uns des rites des mystères égyptiens, au moment d'aborder ces révélations redoutables, s'écrie pour détourner de sa tête les malédictions fulminées contre les divulgateurs des secrets de l'initiation : « O Dieux, dont l'empire s'étend sur les âmes, Ombres silencieuses, impénétrable Chaos, Phlé- » géton aux ondes dévorantes, Lieux sur lesquels plane au loin le silence de la nuit, qu'il » me soit permis de raconter ce que j'ai entendu sous votre puissante protection, qu'il me soit » pardonné de révéler des choses plongées dans les profondeurs de l'abîme, et environnées de » nuages mystérieux. »

Il y a peu de sujets, en effet, sur lesquels se produisent dans le monde autant d'opinions diverses, absurdes et contradictoires, que sur la franc-maçonnerie. En plein dix-neuvième siècle, on trouve encore des hommes d'intelligence, des hommes d'esprit, et de l'esprit le plus élevé, qui croient de la meilleure foi que, nouveau tribunal secret présidé par des francs-juges, la maçonnerie poursuit et fait disparaître de la terre les révélateurs de ses secrets. Ces mots : *Voilà un franc-maçon!...* ont pour eux quelque chose de profondément mystérieux et terrible, qui leur semble émaner du diable.

Cependant, et peut-être pour cela même, un puissant attrait de curiosité fait désirer l'initiation maç.·. à un certain nombre d'entre eux, ceux-là sont les forts et les courageux; tandis que tous recherchent avidement les ouvrages où ils espèrent découvrir le fin mot de cette institution sur laquelle amis et ennemis bâtissent tant de suppositions.

Jusqu'à ce jour, les publications maç.·., fort restreintes, ne sont guère sorties d'un cadre donné qui n'apprenait que peu aux initiés et rien du tout aux profanes ; le *Soleil mystique* sort tout à fait de cette réserve que les écrivains francs-maçons s'étaient imposée. Nous sommes dans un siècle de publicité, toute doctrine ne peut aspirer à être puissante qu'à la condition de se formuler nettement et au grand jour ; on n'admet plus qu'on doive se cacher pour faire le bien. Toutefois nous reconnaissons qu'il peut ne pas être utile de vulgariser une doctrine philosophique qui, pour être embrassée dans son ensemble, a besoin d'un système d'études auquel le vulgaire ne saurait atteindre : aussi ne sont-ce pas les détails et les derniers dogmes de la maç.·. que nous voudrions voir exposés, mais bien le grand ensemble de l'institution ; ce qu'il faut enfin pour apprécier une œuvre morale sous son véritable point de vue.

Dans une série d'articles qui paraîtront dans le *Soleil mystique*, nous nous proposons de traiter cette question de la franc-maç.·. sous toutes ses faces, en nous appuyant sur les rares documents imprimés que nous avons pu réunir, et sur les manuscrits qui nous sont parvenus, dont nous pouvons garantir la parfaite authenticité.

LE RÉDACTEUR EN CHEF.



L'ÉSOTÉRISME MAÇONNIQUE.

Premier article.

« Ces nuages que tu vois qui arrêtent ton intelligence, si tu as
» la persévérance, tu en pénétreras l'obscurité ; la nature te livrera
» son secret et la raison ses ressorts tout puissants : consulte le ciel,
» le plus beau et le plus grand de tous les livres, parce qu'il est
» écrit par Dieu lui-même. »

Un philosophe grec, après avoir parcouru l'Egypte et visité les principaux sanctuaires de la science, rapporte qu'un des points capitaux de la doctrine des prêtres était la division de la science sacrée en *exotérisme*, ou science extérieure, et en *ésotérisme*, ou science intérieure. C'est par ces deux mots grecs qu'il traduisait les deux mots hiératiques dont, comme on sait, il était interdit de se servir hors du temple.

Les prêtres, ajoute-t-il, ne sont prodigues d'aucune partie de leur science ; de longs travaux, de profondes études, de rudes épreuves sont imposés aux néophytes pour arriver au moindre degré de l'exotérisme; quant à l'ésotérisme, ils sont plus sévères encore : nul secours, nul conseil, nul encouragement n'est donné à celui qui veut y pénétrer. C'est par la force seule de son esprit et l'inspiration divine qu'il doit y parvenir ; ce sont des mystères dans des mystères, et il arrive fréquemment que les prêtres les plus haut placés en dignité ont à peine fait un pas dans la partie mystique de la science sacrée.

La statue d'Isis, toujours voilée même pour les Hiérophantes, le Sphinx accroupi à la porte du temple, dans l'attitude du repos et du silence, étaient les deux emblèmes de ces derniers secrets ; et cette conduite des dépositaires des mystères était dictée par la plus haute sagesse. Le despotisme des hommes forts, des violents, s'étendait sur toute la terre. Qui ne comprend dès lors que les dépositaires des titres primitifs de la grandeur humaime, de sa dignité sublime, de son égalité devant le Créateur, devaient cacher ce trésor, et ne le communiquer qu'à ceux que de longues épreuves en avaient fait juger dignes.

Le christianisme fit faire un pas immense à l'humanité ; exaltateur des mystères, il en popularisa la partie morale, et dès lors la tâche de la philosophie fut moins difficile : ses voies étaient aplanies, elle put être plus explicite dans ses enseignements, car le christianisme avait forcé les puissances à reconnaître le fait comme le droit de la discussion religieuse et de l'enseignement des intelligences ; l'esprit humain, par la force d'expansion qui lui est naturelle, fit le reste, et la liberté de la pensée fut proclamée.

C'est grâce à ce progrès, qui, dans un sens très réel, nous place dans une position bien meilleure que celle des philosophes de l'antiquité, qu'il nous est permis, sans nous mettre en opposition avec nos augustes traditions, de soulever en partie le voile de la maçonnerie, sans toutefois le déchirer entièrement : car si nous n'avons plus à craindre des irruptions de la force brutale dans le domaine sacré de la pensée, nous ne pouvons, sans crime, exposer aux légèretés de l'irréflexion, aux mépris de l'ignorance, aux fausses interprétations de la mauvaise foi, aux préventions du fanatisme, un ensemble de connaissances qui demandent, pour être appréciées, un esprit attentif, préparé, un cœur pur et indépendant, ne cherchant que la vérité et la justice.

Montrons donc le but, montrons-le sans crainte ; proclamons-le dans nos LL.·. comme au milieu du monde ; annonçons-le à nos FF.·. aussi bien qu'aux profanes : car il est noble, il est sublime, en faisant de l'humanité un peuple de FF.·., de réunir dans la charité ceux que l'intérêt divise, et de faire voir un ami à serrer sur son cœur dans l'ennemi sur qui se dirigeait le glaive homicide.

Quant à la science, qui est le moyen pour arriver à ce but admirable, procédons avec sagesse. « Nul n'est digne de la science », disent nos traditions, « qui ne l'a conquise par ses propres efforts. » Sur ce point, soyons un peu plus condescendants que nos maîtres sévères ; montrons de loin cette science, et s'il nous est interdit de la révéler à celui qui n'a pas, comme Josué, ceint l'épée des forts pour entrer dans la terre promise, transportons au moins le néophyte sur la montagne d'où on peut la découvrir. Peut-être, enflammé d'ardeur à cette vue, il travaillera à mériter de faire partie de l'armée des élus.

L'ésotérisme maç.·. embrasse le cercle entier de l'activité de l'âme humaine : toute science, tout art, toute pensée y trouve son cadre, son poste, son rang ;



seulement, négligeant la partie élémentaire et pratique, l'ésotérisme n'embrasse que la partie transcendante et métaphysique; laissant à l'exotérisme l'esprit qui dispose, le talent qui exécute, il ne se réserve que le génie qui crée.

Trois cycles, unis dans un ordre mystérieux, se correspondant par une chaîne indivisible, et s'engendrant réciproquement d'une manière ineffable, forment le temple mystique.

Le premier peut s'appeler, pour les profanes, le *cycle historique*: il se compose de trois degrés dont la série philosophique embrasse le développement social de l'humanité tout entière, et de chaque peuple en particulier, dans trois périodes symboliques, qui sont toute l'histoire : la sociabilité, la famille, la liberté.

Le second est le *cycle poétique* : les neuf Muses, gracieuses filles de l'imagination, soutiennent la guirlande sacrée qui le couronne; les colonnes de son temple, du plus éclatant marbre de Paros, portent d'ingénieux emblèmes consacrés à la gloire des enfants de l'harmonie et de la fantaisie aux ailes d'or; les trois Grâces, au maintien noble et décent, veillent à l'intérieur du temple, artistes inspirés dont la toile ou le bloc nous transmettent les sublimes inspirations. Savants profonds qui lisez dans les cieux la puissance de Dieu, ou dans les entrailles de la terre les ressources infinies de l'arch.·. des mondes; poëtes aux rêves inspirés, votre place est marquée dans le temple! le cygne aux ailes argentées traverse le fleuve d'oubli, et, à travers mille obstacles, il va attacher vos noms au fronton du temple de l'immortalité!

Et vous aussi, ne viendrez-vous pas, habiles interprètes des conceptions du génie, vous, dont les pas tracés par les Grâces, dont la voix modulée par la déesse de l'harmonie, portent dans nos âmes des émotions inconnues, et qui nous faites vivre dans un monde plein de poésie! Pourquoi vous repousserions-nous du temple de l'art? Euterpe aux doux accents, Terpsichore à la démarche divine, vous appellent! Tous, vous y apprendrez qu'au-dessus de l'art terrestre il y a un art céleste; vous vous expliquerez alors, peut-être pour la première fois, ces éclairs qui sillonnent vos nobles âmes, et illuminent des régions lointaines; la voix intérieure qui vibre au dedans de vous, vous sera intelligible; vous comprendrez le Dieu qui vous agite!

Mais recueillons-nous! chassons ces trop séduisantes images. Grèce poétique, éloigne-toi : loin de nous tes gracieuses théories, tes chœurs de danse, le pinceau d'Apelles et le ciseau de Phidias! nous allons demander au sanctuaire de Brahma, à l'Inde mystérieuse, rêveuse, philosophique, à l'Inde institutrice de l'Égypte, comme l'Égypte fut l'institutrice du monde, ses grands secrets, les secrets par excellence, la science divine de Brahma. Nous entrons dans le *cycle philosophique*. Sur l'autel trois feux mystérieux et emblématiques sont allumés; trois sacrifices vont être accomplis. Sage Brahmane, dont les cheveux ont blanchi à l'étude de la vérité, explique-nous ces trois feux et les trois sciences qu'ils représentent : nous voyons le feu des cérémonies journalières, le feu du foyer domestique, le feu des sacrifices; mais leur signification nous reste inconnue. — Homme infirme et courbé vers la terre, dit le sage Brahmane, pourquoi m'interroger sur les sciences les plus sublimes? Aux trois mystères je répondrai par trois mystères : l'homme est corps, âme, et intellect. Réfléchis, et pourtant, si ces recherches profondes t'effraient, neuf cieux sont décrits sur la voûte symbolique du temple, tu peux les parcourir; neuf puissances célestes y président, et tu pourras prendre place au milieu d'elles, si tu sais t'en rendre digne. La volonté intelligente habite le premier, la parole sympathique le second, l'esprit organisateur le troisième, la puissance qui crée la soumission le quatrième, l'énergie sociale le cinquième, le gouvernement des peuples le sixième, la domination des intelligences le septième, le génie qui découvre la vérité le huitième, le sage, qui pense et vit en dieu, occupe le neuvième et se repose éternellement au pied du trône de Brahma.

Telles sont, autant qu'il nous a été permis d'être clair, les grandes masses de la science ésotérique; en dire davantage serait prévarication. En avoir autant dit est peut-être imprudence, mais cette imprudence nous sera pardonnée, car c'est le pur amour de la propagation de la vérité : c'est pour répondre, autant qu'il peut être permis de le faire, aux téméraires et aux insensés qui, à peine sur le seuil du temple de la maçonnerie, et persuadés que tout est dans les symboles extérieurs qui frappent leurs yeux, se retirent, disant avec dédain : « Nous avons regardé dans les profondeurs de la science, et n'y avons trouvé que le vide. » Téméraires et insensés! vous n'avez pas seulement soulevé le premier voile de la statue mystérieuse d'Isis, la courtine du temple d'Apollon est restée silencieuse pour vous. Allez, mais ne blasphémez pas ce que vous ignorez!

MARCONIS DE NÈGRE.

Nota. — Voir pour les allégories, les 1ers.·., 2es.·., 3e.·. et d.·. de l'initiation et l'explication des symboles.

La gravure a été dessinée par le F.·. Prevost, sous la direction du F.·. Marconis de Nègre, et gravée par le F.·. Eugène Gervais.

Il suffit de citer les noms de ces deux artistes pour que nous soyons dispensés de faire l'éloge de leur talent.

VOYAGE MAÇONNIQUE AUTOUR DU MONDE

PAR UN INDIEN.

Première lettre.

« Ces myriades d'êtres qui peuplent l'univers, et dont le Subl.·. Arch.·. des mondes connait seul le nombre, ne sont que les membres d'une même famille, parce qu'il n'y a qu'une seule essence vitale, qu'une seule nature d'âme, qu'un seul souffle divin. »

T.·. Ch.·. F.·.,

Je quitte Londres; mon âme, fatiguée du spectacle tumultueux des passions, a besoin d'air, de silence et de recueillement. Après avoir épuisé tous les chagrins que le Subl.·. Arch.·. des mondes impose à l'homme sur cette terre, il me sera peut-être permis de consacrer quelques jours au repos et à la méditation; je profiterai des instants de loisir, des heures calmes et silencieuses que je passerai au sein de la retraite pour interroger mes souvenirs, et je vous communiquerai alors, sans réserves, ce que j'ai appris de la maç.·. de tous les temps et de tous les pays du monde.

Je repartirai demain pour l'Inde. Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble qu'il me faut son air pur, son beau ciel, ses solitudes ouvertes aux rêveries; il me semble que je serai moins inquiet, loin des entraves et des pompes d'une civilisation raffinée.

Répondant à votre désir, je continuerai, T.·. Ch.·. F.·., à vous adresser les impressions de mon voyage maç.·. autour du monde, dont je commence ici le récit.

1re PARTIE.

De l'origine de la franc-maçonnerie. — Nomenclature de tous les rites, — leur histoire, — leurs rituels, etc.

L'origine de la franc-maç.·. se perd dans la nuit des temps. Mille opinions contradictoires ont été émises sur ce sujet, mille systèmes ont été essayés, et jusqu'à ce jour aucun n'a pu prendre une prépondérance assez marquée pour rallier à lui l'opinion générale.

Essayer d'énumérer et d'analyser les diverses opinions serait une œuvre à la fois fastidieuse et de peu d'utilité; deux faits seulement sont bien avérés et peuvent servir de point de ralliement : le premier, c'est que la maç.·. est venue d'Orient; le second, qu'elle est la continuation des anciens mystères.

Pour remonter au berceau de la franc-maç.·., il faut donc traverser les siècles, jusqu'au premier âge du monde, dans les temps où la force brutale régnait seule (1).

Au milieu des peuplades sauvages l'Éternel fit naître un grand Génie : cet homme que toutes les nations antiques se sont disputé l'honneur d'avoir vu naître, et qu'elles ont nommé tour à tour Brahma, Ammon, Odin, Prométhée, parvint, à force de génie et de persévérance, à rassembler les familles errantes dans les forêts; second créateur du monde, il leur annonça un Dieu suprême, immuable, éternel, leur parla en son nom et répandit sur elles ces flots de lumière que le Subl.·. Arch.·. des mondes avait placés dans son cœur. A sa voix, les arts primitifs sortirent du néant, et la terre, faiblement sollicitée, répondit aux efforts des premiers cultivateurs. Ce législateur du monde naquit sur les rivages délicieux du Gange ou de l'Indus; ses yeux, avant de se fermer, virent s'élever l'édifice imposant qu'il avait construit; ses enfants reçurent le dépôt tout entier de ses lumières, et furent chargés de la fonction sacrée d'instruire les races futures : telle fut la mission transmise d'âge en âge aux initiés de tous les temps et de tous les pays; telle est l'origine qu'on peut assigner aux mystères de la franc-maç.·.

Les descendants du sage dont je viens d'esquisser l'histoire suivirent la route qu'il leur avait tracée. Inventeurs de tous les arts, créateurs de toutes les sciences, ils admirent au partage de leurs connaissances quelques hommes privilégiés que leurs vertus et leurs grandes qualités en avaient rendus dignes : c'est du sein de cette réunion de sages que jaillirent les rayons de lumière qui devaient éclairer l'univers; ce sont eux que l'antiquité reverra sous le nom de Brahmes ou de Gymnosophistes.

Non contents d'avoir fait le bonheur de l'Inde, les

(1) Voyez l'Origine de la Maç.·., par le F.·. Boileau.

Brahmes prétendirent à la gloire de civiliser le reste du monde; des plaines de la Perse, ils passèrent en Éthiopie (1).

Ménès, appelé Osiris, descendit bientôt des montagnes de l'Éthiopie dans le delta du fleuve nourricier, y trouva des descendants de ses premiers aïeux et les civilisa par l'enseignement des mystères maç.·. Grâce à leurs gigantesques travaux, le cours du Nil fut régularisé, ses inondations périodiques soumises à des lois invariables, et au lieu de répandre autour de lui la dévastation et la stérilité, le fleuve porta partout la richesse et l'abondance. Couvert de son limon fécondant et habilement cultivé, le sol de l'Égypte devint le jardin et le grenier de l'univers. Plus tard, de magnifiques cités se fondent. Thèbes, Memphisé, lèvent des temples dont les imposants débris font encore notre admiration à quarante siècles de distance; les sages accourent des contrées les plus lointaines contempler les merveilles artistiques et scientifiques de ce peuple, le plus antique missionnaire de la civilisation.

Le sage Ménès, à la fois roi et pontife, coordonna tous les éléments de la science maçonnique, en forma un tout harmonieux, et confia ce dépôt aux plus hauts dignitaires de la caste sacerdotale. Ceux-ci, pour dérober au vulgaire la connaissance de ces dogmes sacrés, les enveloppèrent d'allégories, et, pour mieux déjouer la curiosité des profanes, adoptèrent les hiéroglyphes. Ainsi renfermés dans les profondeurs des sanctuaires, les mystères ne furent révélés qu'à un petit nombre d'initiés, qui subissaient préalablement une série d'épreuves et s'engageaient par des serments solennels à un secret inviolable.

Chaque cité d'Égypte avait son symbole particulier. L'éloquente Memphis adopta, pour le sien, la pie, oiseau jaseur; Thèbes, qui jusqu'au ciel élevait sa pensée, décora sa bannière de l'aigle à l'œil de feu; Canope avait choisi le vase où brûle l'encens, comme pour rendre hommage à la Divinité. Les sphinx accroupis au seuil des temples étaient les emblèmes des sages qui veillaient sur l'Égypte.

Ces sages, préparés dans Héliopolis aux mystères solennels de Memphis et de Thèbes, gardaient le feu divin.

Ménès termina sa longue et glorieuse carrière dans Memphis; son peuple reconnaissant l'adora comme un Dieu, sous le nom d'Osiris.

A Ménès succéda le sage Patruszim. C'est ce roi qui employa une armée entière à creuser, non loin de Thèbes, les fondations d'un de ces gigantesques monuments qui bordent le désert (2). Thèbes renfermait quatre temples magnifiques : l'un d'eux, selon Diodore de Sicile, qui en avait visité les ruines, avait un mille et demi de tour et cinquante coudées de haut. Thèbes était surnommée la cité aux cent portes et aux cent palais.

Déjà belle et florissante, l'Égypte vit encore grandir sa puissance sous Ozymandias. Ce monarque, patriarche de l'ordre, construisit près du Nil le plus splendide palais qu'on eût vu jusqu'à ce jour; il y avait accumulé toutes les richesses alors connues du monde; les artistes s'étaient surpassés pour exécuter les ordres du souverain. Ozymandias rassembla les précieux documents d'Hermès et fit placer Ménès au rang des dieux. Pour honorer dignement la mémoire vénérée de son prédécesseur, il fit ceindre son tombeau d'un cercle d'or, orné de sept pierres précieuses de couleurs différentes. Autour s'étendait une vaste galerie circulaire où le cours du soleil était tracé, jour par jour, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin.

Le feu sacré de la maçonnerie y brûla pendant mille ans sans aucune tentative coupable pour l'affaiblir ou l'éteindre. Les archives de la cité mystique peuvent compter au nombre des enfants de Memphis, Orphée, Homère, Pythagore, Thalès, Hippocrate, Socrate, Platon, Épicure et une foule d'autres philosophes de la Grèce, cette fille intellectuelle de l'Égypte.

Pendant qu'aux bords du Nil, les augustes dépositaires des traditions les voilaient aux yeux de leurs contemporains et ne les révélaient qu'au petit nombre de ceux qu'ils jugeaient dignes de l'initiation, d'autres adeptes, dans l'intérieur de l'Afrique, rassemblaient des peuplades barbares, polissaient leurs mœurs, propageaient la science, fondaient enfin nos mystères sacrés dans les sables brûlants de la Nubie et de l'Éthiopie. Mœroé, de son côté, instruisait les Gymnosophistes, sur les bords du Gange et de l'Indus; Zoroastre fondait l'école des Mages, dans la Perse et la Médie.

Enfin, cette sublime institution s'étendit des plaines de Memphis jusqu'au palais du sage David. Cet ill.·. maçon, en expirant, recommanda à son fils Salomon d'élever un temple splendide pour gage de sa reconnaissance au Subl.·. Arch.·. des mondes.

Hiram, à cette même époque, éclairait Tyr, et Booz Jérusalem. Le jeune Salomon réclama leur concours, et, d'après leur avis, il se rendit à Memphis, où il fut initié aux sublimes mystères. C'est là que les prêtres conservaient, dans le sanctuaire, le chef-d'œuvre d'Énos, ce précieux Delta que Ménès avait transporté d'Éthiopie au rivage du Nil.

(1) Voyez l'Origine de la Maç.·., par le F.·. Boileau.

(2) La manière dont les pyramides sont construites mérite une attention toute particulière, soit comme monuments scientifiques, soit comme religieux.

Comme monuments scientifiques, elles attestent le haut degré de perfection auquel les Égyptiens avaient poussé la géométrie et l'astronomie.

Comme monuments religieux, il suffit de considérer les équerres qui composent ces masses énormes, et leur correspondance juste aux quatre points cardinaux; il suffit de jeter un coup d'œil sur l'élévation du sommet, qui reçoit exactement à midi, le disque du soleil une fois avant l'équinoxe du printemps, et une autre fois après celui d'automne, aux époques correspondantes; il suffit, en un mot, de considérer que le culte d'Isis et d'Osiris est celui de la lune et du soleil, comme l'attestent Porphyre et Diodore de Sicile. Il est donc prouvé que les pyramides ne sont que les figures allégoriques de la religion de l'ancienne Égypte.

Après que Salomon fut initié, les Hiérophantes, instruits de son vaste projet et pleins de confiance dans la foi du néophyte, lui remirent, d'une voix unanime, le symbole sacré du patriarche Énos. Les livres prophétiques d'Hermès leur en faisaient un devoir.

Bientôt plus de cent mille FF.·. sont réunis dans Jérusalem et forment des ateliers pour travailler à la gloire du Subl.·. Arch.·. des mondes.

Les travaux du temple furent poussés avec tant d'ordre et de vigueur que, la septième année, la dédicace en fut célébrée avec une pompe vraiment royale ; Salomon déposa lui-même le Delta dans le sanctuaire, et, pendant sept fois neuf jours, mille cris joyeux célébrèrent l'inauguration du monument nouveau, le plus magnifique chef-d'œuvre d'architecture qu'eussent encore construit les hommes. Le peuple fut admis à visiter le saint lieu où la majesté du Subl.·. Arch.·. des mondes brillait avec tant d'éclat, et les voûtes sonores retentirent de mille acclamations ; par trois fois trois, mille maillets battirent.

Salomon combla de bienfaits Hiram et Booz ; il descendit en paix au tombeau, après avoir joui, pendant une longue suite d'années, d'une félicité sans égale.

Depuis le jour où Salomon inspiré avait bâti le temple pour la gloire du Subl.·. Arch.·. des mondes, du Nil au Jourdain la science maçonnique étendait ses bienfaisants rayons ; les peuples unis jouissaient des douceurs de la fraternité la plus cordiale ; le feu sacré brillait dans la Chaldée ; son flambeau pacifique éclairait toute la Judée ; enfin la paix régnait dans tout l'Orient, lorsque l'infâme Cambyse, déjà souillé de crimes, porta dans l'Égypte le fer et le feu, et en fit un théâtre de mort et de dévastation.

Dans cet affreux bouleversement dont les écrivains du v° siècle nous ont transmis le lugubre tableau, la civilisation s'arrête tout à coup. La franc-maç.·. sommeille à son tour ; mais les Sarrasins, après les premières brutalités de la conquête, adoucissent leurs mœurs, se livrent à l'étude et rendent leur domination moins dure aux pays asservis ; ils fondent des écoles célèbres, cultivent avec ardeur les sciences et les arts, et font faire d'admirables progrès à l'astronomie, à la médecine et à la chimie. Plusieurs califes accordent une éclatante protection aux savants, et emploient leur immense pouvoir à répandre partout le flambeau de la civilisation ; la maçonnerie est par eux, sinon protégée, du moins tolérée ; ils souffrent que les Hiérophantes aillent cacher le dépôt de nos doctrines sur les bords du Nil ou dans les rochers de la Palestine. Cette concession, de leur part, a d'autant plus de prix que l'esprit essentiellement progressif de la franc-maç.·. est opposé au fatalisme musulman.

Pendant toute la période du moyen âge, qui embrasse plusieurs siècles, notre vénérable institution ne donne aucun signe de vie ; mais elle renaît après les croisades, qui eurent un effet si marqué sur le développement des lumières et du bien-être social en Europe. Les rudes guerriers de la France et de l'Allemagne se polissent au contact des Sarrasins et rapportent dans leurs donjons quelques débris des arts antiques et les douces habitudes des beaux climats de l'Asie.

Sous Louis XI, l'invention de l'imprimerie détermine l'émancipation de l'esprit humain en sécularisant la science. A sa mort, les ruines de l'Europe féodale achèvent de s'écrouler ; Constantinople est pris, les lettres renaissent, le canon civilise la guerre en adjugeant la victoire au génie et à la discipline ; les papes et les Médicis accordent une noble hospitalité aux illustres proscrits de la Grèce.

La découverte de l'Amérique amène une révolution dans le commerce, la propriété et les finances de l'ancien monde. L'introduction de l'or du Mexique et du Pérou baisse le prix des métaux, fait changer de main la propriété foncière, crée une propriété inconnue jusqu'alors, celle des capitaux.

Aux aventures des croisades succèdent des aventures d'outre-mer : le globe s'agrandit, le système des colonies modernes commence, la marine militaire et marchande s'accroît de toute l'étendue d'un océan sans rivage. La petite mer intérieure de l'ancien monde ne reste plus qu'un bassin de peu d'importance depuis que les richesses des Indes arrivent en Europe par le cap des Tempêtes.

Les expéditions transalpines de nos ancêtres font passer dans les Gaules le goût des élégances de la vie depuis longtemps perdu sur cette terre classique de l'Italie, où le génie d'Auguste s'était réveillé ; ils adoucissent leurs rudes vertus à la voix des arts accourus une seconde fois de la Grèce, tandis que les guerres de Charles-Quint et de François I[er] mêlent les peuples et multiplient les idées.

Tous ces événements complètent l'œuvre des croisades et de la découverte de Guttenberg (1) ; ils ravivent le foyer maçonnique et en projettent les rayons dans toutes les contrées civilisées.

Ne perdons pas de vue que c'est aux croisades, comme je l'ai dit, que l'on doit l'introduction de nos rites dans l'Europe. Malgré leur mauvais succès, l'Orient resta longtemps, pour nos héroïques guerriers, le pays de la religion et de la gloire ; ils tournaient sans cesse les yeux vers ce beau soleil, ces palmes d'Idumée ; vers ces plaines de Rama, où les infidèles se reposaient à l'ombre des oliviers ; vers ces champs d'Ascalon qui gardaient encore les traces de Godefroy de Bouillon et de Tancrède, de Philippe-Auguste et de Coucy, de saint Louis et de Joinville ;

(1) Nous avons vu à Haarlem, dans une des salles de son Muséum, des épreuves tirées sur caractères mobiles, dont les Hollandais attribuent la découverte à Laurent de Coster, découverte qui serait dès lors antérieure à celle de Guttenberg. — Il ne nous appartient pas de nous prononcer entre ces deux prétendants, mais notre bonne foi nous fait un devoir d'ajouter cette note à la citation que nous faisons ici.

vers cette Jérusalem, un moment délivrée, puis retombée dans les fers, et qui se montrait à eux comme à Jérémie, noyée dans ses pleurs, privée de son peuple et de son temple, assise dans la solitude.

Cinq fois, dans l'espace de deux siècles, l'Occident se rue sur l'Asie musulmane, et cette lutte gigantesque, qui coûte à l'humanité des flots de sang, est féconde en résultats dont un des plus précieux est l'introduction de nos rites en Europe. C'est par les vaillants guerriers qui revenaient de la terre sainte que furent apportés en Europe les drapeaux de la fraternité maçonnique. C'est du fleuve célèbre qui avait vu sur ses bords le divin Osiris, l'harmonieux Orphée et le grand Sésostris; c'est de ce point sacré, de ce centre pur de la voûte étoilée ; c'est du parvis du temple de David que les preux du moyen âge avaient entrevu nos mystères jusqu'à la porte du milieu. Cette porte d'airain conduisait au sanctuaire, mais il fallait s'arrêter au pied de la double colonne qui borde le *Pronaos*. A l'aide d'un mot, d'un signe, ils pénètrent plus avant, reçoivent leur salaire, et, à la chute du jour, rentrent dans un sombre réduit pour gémir sur la mort apparente de la nature. . . . . . .

Mais n'anticipons pas, et, pour ne pas compliquer notre sujet, procédons avec ordre. Il est évident que la franc-maç.·. a pris naissance dans l'Inde et qu'elle a été transmise à l'Europe par les sages de l'Éthiopie et de l'Égypte, où les Hiérophantes formèrent ces grands hommes qui répandirent sur le monde entier la lumière et la vérité.

La franc-maçonnerie est une dans ses dogmes et dans ses principes ; toutefois il existe vingt et un rites, mais ils ne diffèrent, pour les trois premiers degrés, que par des points de détail. En voici la nomenclature :

1° *Le rit indien, ou mystères de Botulo* ; il possède trois D.·. de science.

2° *Le rit chaldéen*, qui a trois D.·. d'instruction très compliqués.

3° *Le rit de Memphis*, faisant suite aux mystères de l'antiquité ; il a quatre-vingt-dix D.·. de science divisés en trois séries, formant trois colléges lithurgiques d'enseignement.

4° *Le rit persan ou philosophique*, avec sept D.·. de haute science.

5° *Le rit suédois, système templier*, avec neuf D.·. d'enseignement.

6° *Le rit des anciens maç.·. libres et acceptés d'Angleterre* se compose de quatre D.·., le quatrième D.·. Royal Arch.·.

7° *Le rit du système de Schroeder* ; il à sept D.·. d'enseignement.

8° *Le rit de Swedenborg*, ou Illuminés de Stockholm a six D.·. d'enseignement.

9° *Le rit éclectique* se compose de trois D.·.

10° *Le rit écossais ancien et accepté* possède trente-trois D.·. d'enseignement.

11° *Le rit moderne, ou grand Orient de France*. Ce rite embrasse les dix-huit premiers degrés du rit écossais anc.·. et accepté, mais passé les trois premiers D.·. qui forment le maç.·. symbolique, il ne compte les autres que par les premiers degrés de chaque ordre.

12° *Le rit aux trois globes*, ou Sup.·. Or.·. Int.·. se compose de dix D.·. d'instruction.

13° *Le rit du système de Zinnendorf*, a sept D.·. d'instruction.

14° *Le rit écossais philosophique* se compose de douze D.·. de science.

15° *Le rit de Fessler*, ou de la G.·. L.·. Royale-Iork à l'amitié de Berlin, possède neuf D.·. d'instruction maç.·.

16° *Le rit primitif ancien accepté* se compose de trente-trois D.·. d'instruction m.·.

17° *Le rit de Kilwinning*, se compose de vingt-cinq D.·.

18° *Le rit des Philarètes, ou Chercheurs de la vérité* se compose de sept D.·.

19° *Le rit des parfaits initiés d'Égypte* comprend sept grades.

20° *Le rit des Nécociates*, ou des Subl.·. M.·. de l'anneau lumineux, se compose de trois D.·.

21° *Le rit de Misraïm* possède quatre-vingt-dix D.·. divisés en quatre séries.

BOUDHA.



HISTOIRE

DE

LA FRANC-MAÇONNERIE EN AMÉRIQUE.

Premier article.

La Franc-Maç.·. est une science au langage mystérieux, son sanctuaire est difficile à ouvrir. Elle a placé son temple au milieu du désert pour que nul profane n'y arrive sans y avoir été préparé par de longs voyages ; il faut plus que du zèle pour y pénétrer, il faut une ferme volonté d'abord pour en trouver le chemin et un courage soutenu pour le suivre jusqu'au but....

L'introduction de la F.·. Maç.·. en Amérique date de la migration des premiers colons européens au delà des eaux de l'Atlantique ; mais la constitution régulière des L.·., dans l'Amérique septentrionale, ne remonte pas à plus de cent vingt ans. Les nombreux maçons répandus dans les îles de la Grande-Bretagne avaient eux-mêmes manqué de toute organisation fixe, et n'étaient reliés que par les traditions orales de la doctrine maç.·., lorsque, le 24 juin 1717, la G.·. L.·. d'Angleterre se réunit pour la première fois, et décréta un règlement dont les principaux articles peuvent se résumer ainsi : « Le privilége de s'assembler comme Maç.·., qui n'a été jusqu'ici limité par » aucune règle, n'appartiendra dorénavant qu'à certaines » LL.·. Maç.·. établies en certains lieux déterminés, » et aucune L.·. ne pourra se livrer aux travaux maç.·. » sans être pourvue d'une constitution émanée du G.·. M.·., » sous peine d'être tenue pour irrégulière et inconstitutionnelle. »

En conséquence de cette convention, un certain nombre de maç.·. anglais, établis à Boston (Amérique du Nord), sollicitèrent et obtinrent du vicomte Montague, G.·. M.·. d'Angleterre, une constitution, en date du 30 avril 1733, qui nommait le F.·. Henry Price G.·. M.·. de l'Amérique septentrionale, et lui donnait plein pouvoir de choisir son adjoint et les autres officiers nécessaires à la formation d'une G.·. L.·., comme aussi de constituer autant de LL.·. Maç.·. qu'il jugerait convenable.

La G.·. L.·. de Boston s'ouvrit donc, avec les cérémonies et formalités d'usage, le 30 juillet 1733, et le G.·. M.·. choisit pour son adjoint le F.·. André Belcher et pour surveillants les FF.·. Kennedy et Jean Quann. Aussitôt organisée, la G.·. L.·. américaine, qui prit le nom de G.·. L.·. de Saint-Jean, provoqua la formation de LL.·. régulières dans les différentes parties de l'Amérique. C'est alors que s'ouvrirent les premières loges du Massachusetts, du New-Hampshire, de Rhode-Island, du Connecticut, et en même temps celles des îles de la Barbade, d'Antigoa, de Terre-Neuve, de Louisbourg, de la Nouvelle-Ecosse, de Québec et de Saint-Christophe. Mais en 1775, la guerre de l'indépendance rompit les liens qui attachaient les colonies anglaises de l'Amérique du Nord à la métropole, et la G.·. L.·. de Boston dut se mettre en sommeil jusqu'à la paix. Il y avait en outre à Boston, à cette époque, une G.·. L.·. constituée sous le titre de G.·. L.·. de Saint-André, N° 82, par le rit antique d'Ecosse, en vertu d'un diplôme en date du 30 novembre 1752, délivré par Charles Douglas, G.·. M.·. d'Ecosse. La G.·. L.·. de Saint-Jean se crut blessée dans ses droits par la G.·. L.·. d'Ecosse, et refusa pendant quelques années de reconnaître la L.·. de Saint-André et de communiquer avec elle. Cependant celle-ci s'accrut dans de telles proportions que les FF.·. parvinrent à se constituer en G.·. L.·. à l'aide des LL.·. errantes qui appartenaient aux troupes anglaises stationnées dans cette ville. Le 30 mai 1769, le comte George Dalhousie, G.·. M.·. d'Ecosse, expédia une patente qui nommait le F.·. Joseph Warren G.·. M.·. à Boston.

En 1773, le F.·. Warren fut constitué G.·. M.·. pour tout le continent américain par le comte Patrice de Dumfries, G.·. M.·. d'Ecosse, en vertu d'une nouvelle patente, en date du 3 mars 1772. Mais le 17 juin 1775, la Maç.·. américaine fit une perte irréparable par la mort du G.·. M.·. Warren, qui périt en combattant bravement pour la liberté et l'indépendance de sa patrie. Lorsque l'armée anglaise eut évacué Boston, les FF.·., conduits par un pieux sentiment de tendresse et de respect envers leur ancien et digne G.·. M.·., s'empressèrent de courir au champ de bataille, où, dirigés par une personne qui avait assisté à l'enterrement des cadavres, ils retrouvèrent celui du F.·. Warren, qu'ils purent reconnaître facilement à une dent artificielle qu'il portait depuis longues années. Les FF.·. formèrent alors un grand cortége, et conduisirent le corps à la chapelle de pierre, où le F.·. Perez Morton

retraça, dans un discours chaleureux et profond, les vertus du G.·. M.·., et les services qu'il n'avait cessé de rendre à la Maç.·. Puis le corps fut inhumé sous une voûte silencieuse, sans qu'aucun marbre, aucune sculpture en désignassent l'endroit. A quoi bon, en effet! Ses actions glorieuses ne restaient-elles pas gravées dans la mémoire universelle et ne survivront-elles pas aux inscriptions banales que transmettent le marbre et l'airain ?

Les FF.·., dispersés par la guerre, se réunirent de nouveau, le 8 mai 1777, E.·. V.·. se constituèrent en G.·. L.·. et nommèrent Joseph Webb pour leur G.·. M.·. Le F.·. Webb s'empressa de convoquer une réunion spéciale, afin d'examiner et de discuter les pouvoirs et l'autorité de la G.·. L.·.

Cette réunion fit, le 24 juin, la déclaration suivante : « La réunion, convoquée afin d'examiner la conduite des « FF.·. qui s'attribuent les pouvoirs et les prérogatives » d'une grande loge, suivant le rit antique établi dans » cette vallée, et afin d'apprécier l'étendue de son autorité » et de sa juridiction, en même temps que les pouvoirs de » tout autre rit maç.·. antique de la même juridiction, demande la permission d'exposer le résultat de sa délibéra» tion, basée sur les faits suivants :

» Les pouvoirs conférés par la G.·. L.·. d'Ecosse à notre » G.·. M.·. Joseph Warren ayant expiré avec lui, en » même temps que ceux de son adjoint, nous nous voyons » sans chef et sans grands officiers. Par conséquent, il est » évident que, non seulement la G.·. L.·., mais encore les » LL.·. particulières qui en relèvent doivent cesser de se » réunir, les FF.·. se disperser, les pauvres rester sans » assistance, l'art tomber en décadence, et l'antique maç.·. » s'éteindre dans cette partie du monde.

» En conséquence des invitations faites par les anciens » G.·. officiers aux V.·. et aux S.·. de toutes les LL.·. ré» gulières, il s'est tenu un grand conseil afin de délibérer » sur les moyens de conserver les relations qui existent » entre les FF.·.

» D'un côté, tous rapports et toutes correspondances » entre les habitants des Etats-Unis et le pays d'où la G.·. » L.·. tirait originairement son autorité se trouvant in» terrompus, et, d'un autre côté, les principes de la F.·. » Maç.·. commandant la soumission aux lois du pays dans » lequel on réside, les FF.·. ont constitué une puissance » suprême élective, et, sous ses ordres, élu un G.·. M.·. et » des G.·. officiers, en instituant en même temps une G.·. » L.·. munie de prérogatives et de pouvoirs indépendants, » mais qui ne pourront s'exercer cependant en dehors des » principes et des règlements généraux de la maç.·. anti» que.

» Le bien-être de l'ordre, en général, s'est largement » accru sous la juridiction de cette G.·. L.·., ce qui » est démontré par la situation florissante de quatorze LL.·. » constituées sous son autorité dans une période de temps » très-courte, tandis que la première G.·. L.·. n'en avait » institué que trois.

» L'histoire de la Maç.·. nous montre qu'en Angleterre » il y a deux G.·. LL.·. indépendantes l'une de l'autre; il » en est de même en Ecosse. En Irlande, la G.·. L.·. et le » G.·. M.·. ne dépendent ni des grandes LL.·. d'Ecosse, » ni de celles d'Angleterre. Il est donc évident, par cela » même, que l'autorité de quelques unes de ces LL.·. » émane d'une attribution toute spontanée, puisque autre» ment elles reconnaîtraient la source d'où elles auraient » tiré leurs pouvoirs.

» Votre commission estime donc que les actes de la pré» sente G.·. L.·. ont été dictés par des considérations d'une » impérieuse nécessité; qu'ils sont fondés en raison, et » sanctionnés par des précédents d'une autorité irrécu» sable. »

Ce rapport fut accepté à l'unanimité, voté et enregistré sur le livre d'architecture de la G.·. L.·., le 5 décembre 1791; une commission fut nommée à l'effet de s'entendre avec la G.·. L.·. de Saint-Jean, pour arriver à une union Maç.·. complète sur tout le territoire des Etats-Unis.

Le 5 mars 1792, la commission fit un rapport et présenta la copie des statuts et de la constitution qui devait associer et unir les deux G.·. LL.·. Ce rapport et ces statuts, ayant été lus en assemblée générale, furent approuvés unanimement par tous les membres des LL.·.

J. Philibert.·.

TABLEAU SYNOPTIQUE DE TOUTES LES GRANDES LOGES.

Premier article.

Les G.·. LL.·. placées au sommet de la hiérarchie maç.·. en possèdent les symboles et les arcanes, inconnus au plus grand nombre des initiés ; elles sont le gouvernement des at.·. qui en relèvent.

Dépositaires de la doctrine, leur mission est de développer la partie dogmatique, morale et scientifique de la maçonnerie pour l'enseignement des LL.·., chapitres, aréopages, conseils, et, pour l'édification de nos FF.·., de maintenir dans leur splendeur nos rites et nos statuts et enfin de travailler, avec une ferveur toujours tempérée par la prudence, à l'agrandissement de l'ordre.

Le vén.·. d'une L.·. symbolique est l'organe du G.·. M.·.; il est le confident et l'exécuteur de ses pensées. C'est à lui qu'il adresse les instructions, les rituels, les explications et développements scientifiques se rattachant à la maçonnerie ; c'est à lui qu'il transmet aussi tous les manuscrits qu'il juge susceptibles de répandre sur les loges comprises dans son ressort la lumière et la vérité.

Les maçons donnent le nom de L.·. au lieu où ils tiennent leurs séances. L'univers ne forme qu'une seule L.·., et les maçons réunis dans un at.·. ne sont que des fractions de la L.·. universelle, car la maç.·. est une, malgré ses rites divers, comme le genre humain est un, malgré la diversité des langues : unis par la même pensée, marchant vers le même but, tous les maç.·. doivent donner et recevoir le baiser de paix, et former le lien indissoluble que la philosophie a tressé. Le nom de loge dérive de *loca* ou *loga*, qui dans la langue sanscrite signifie le monde ; en effet, ne dit-on pas dans le 2.·. d.·. (compagnon), « cette loge est couverte d'un dais, dais d'azur parsemé d'étoiles. » Le carré long, qui en est la forme consacrée, représente le monde connu des anciens.

EUROPE.

La G.·. L.·. chap.·. unie d'Angleterre, séant à la vallée de Londres, fondée en 1813, professe le rit des anciens maç.·. libres et acceptés. Le G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. comte de Zetland. Le nombre de LL.·. qui en relèvent est de 827. On compte à Londres 37 locaux de loges symboliques ; les plus fréquentés sont ceux de Cornhill, de Covent-Garden, de Great-Queen-street, de Bishopsgate-street et de *Free-masons' hall.*

C'est dans ce dernier local que se réunit la G.·. L.·. Ce magnifique édifice, dont la construction a coûté plus de 850,000 fr. à la maç.·. anglaise, fut élevé en 1775 ; la longueur du bâtiment est de 93 pieds, sa largeur de 43, et sa hauteur de 67. La décoration du temple est d'une richesse inouïe ; la voûte est ornée d'un soleil en or bruni, entouré des douze signes du zodiaque ; l'orgue placé dans la partie orientale a coûté 30,000 fr.

Cette G.·. L.·. a fondé trois comités de bienfaisance.

Le 1ᵉʳ a pour objet d'assister les francs-maç.·. dans la détresse ; le 2ᵉ, l'*Ecole royale des F.·. Maç.·.*, a pour but l'instruction et l'éducation des orphelins, et le 3ᵉ, l'*institution maçonnique*, pourvoit à l'apprentissage et à l'entretien des enfants des franc-maç.·. infortunés. Ces trois établissements, placés sous le patronage du souverain, disposent de sommes considérables et répandent leurs bienfaits sur un grand nombre de familles.

Cette G.·. L.·. est issue de deux G.·. LL.·., de celle d'York (anciens maç.·.), fondée en 926, et de celle de la G.·. L.·. d'Angleterre des maç.·. libres et acceptés, fondée en 1717, dont le rit est le plus universellement pratiqué.

La G.·. L.·. *de Saint-Jean d'Ecosse*, chap.·. séant à la vallée d'Edimbourg, fondée en 1736, professe le rit des anciens maç.·. libres et acceptés. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·., lord Glenlyon. Le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 738. Le local de cette G.·. L.·., dans Niddry-street, est grand, spacieux et d'une beauté remarquable. Cet édifice était autrefois destiné à donner des concerts.

L'infirmerie royale d'Edimbourg, construite en 1737, et la Bourse, bâtie en 1753, sont dues en grande partie aux souscriptions des loges maç.·. de cet Or.·.

L'ancienne mère loge d'Hérodom de Kilwinning (1), fondée en 1150, dont le siége fut transporté à Edimbourg en 1744, se joignit, en 1807, à celle de Saint-Jean d'Ecosse.

La *G.·. L.·. d'Irlande* (G.·. chap.·. de R.·. arch.·. et de Ch.·. de C.·. R.·. M.·. de Kil.·. et sup.·. C.·. des 33ᵉ D.·.), séant à la vallée de Dublin, fondée en 1722, professe le rit ancien. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. duc de Leinster. Le nombre des loges qui en relèvent est de 637. Cette G.·. L.·. possède un G.·. chap.·. de R.·. arch.·., un conseil du 33ᵉ D.·. et un C.·. Ch.·. de H.·. R.·. M.·. de Kilwinning. Le temple n'a rien de remarquable ; le comité de bien-

(1) La loge de Kilwinning fut élevée au rang de G.·. L.·. royale d'Herodom, par Robert Bruce, roi d'Écosse. Il fonda, à cette occasion, l'ordre de ce nom, en faveur des francs-maç.·. qui avaient combattu pour lui, et réserva à perpétuité, pour lui et ses successeurs, le titre de G.·. M.·. de l'ordre. Il exigea encore que son représentant, présidant les assemblées générales des Maç.·., fût choisi dans le clergé ou dans la noblesse, et que ce choix fût soumis à l'approbation du G.·. M.·.

faisance a fondé une école des filles orphelines de franc-maç.·.; les élèves y trouvent un bien-être sagement assuré.

A l'égard de l'introduction de la franc-maç.·. en France, nous possédons un manuscrit intitulé : *Rit funéraire,* compris sous le n° 155 du catalogue de la bibliothèque du F.·. Lerouge, et nous lisons au commencement cette note : « Dès l'an 1518, il fut arrêté, » dans le chap.·. de l'ordre maç.·., que les cérémonies du rit funéraire, telles qu'elles sont décrites » dans le manuscrit déposé dans la bibliothèque du » roi, en l'an 1348, seront observées, etc.; » et à la fin de ce manuscrit : « Ce qui est contenu dans ce cahier est une copie exacte et conforme à celle qui a » été communiquée par le Vén.·. F.·. Pengré, chan- » tre de Sainte-Geneviève, qui a lui-même fait un ex- » trait du manuscrit, écrit en gaulois, sur vélin, avec » miniatures, déposé à la bibliothèque du roi. » On voit par là que la maçonnerie existait en France depuis un temps dont il serait difficile de préciser la date.

La G.·. L.·., ou *Suprême conseil de France*, séant à la vallée de Paris, fut constituée à Paris, le 7 mai 1729, par la G.·. L.·. d'Angleterre; elle s'en déclara indépendante en 1756; elle professe le rit ancien et accepté. Le nombre des loges qui en relèvent est de 57. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. duc Decazes; cette G.·. L.·. a un Sup.·. C.·. du 33° D.·., et une caisse de secours dignement administrée.

La G.·. L.·., ou *G.·. Or.·. de France*, séant à la vallée de Paris, fondée en 1762, et constituée le 24 décembre 1772, professe le rit français. Ce rit embrasse les 18 premiers degrés du Sup.·. conseil de France. Mais au-dessus des trois premiers grades formant la maç.·. symbolique, il ne compte les autres que par le premier degré de chaque ordre. Le G.·. Or.·. possède, dans le sein du pouvoir central, un at.·. supérieur qui, sous le nom de G.·. collége des rites, a le droit d'initier aux grades élevés jusqu'au 33° D.·.; son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. le prince Lucien Murat; les loges placées sous son obédience s'élèvent à 315.

Le G.·. Or.·. de France a une maison centrale de secours qui fut fondée le 21 mars 1840. Cet asile reçoit les maç.·. malheureux pendant un temps déterminé pour, ensuite, leur procurer du travail.

Les att.·. séant à l'O.·. de Paris se réunissent rue de Grenelle-Saint-Honoré, 45, en attendant la construction d'un temple splendide qui va bientôt s'élever, grâce à l'initiative de son G.·. M.·.

La G.·. L.·. chap.·. de l'*Union royale* (Hollande), séant à la vallée de La Haye, fondée en 1735, professe le rit accepté rectifié, et le rit écossais ancien et accepté. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. prince Guillaume de Nassau. Le nombre de loges qui en relèvent est de 98. Le temple est d'une construction élégante à l'extérieur ; l'intérieur est richement décoré. Cette G.·. L.·. a fondé, en 1808, à Amsterdam, l'institution des aveugles; on y enseigne toutes les sciences, la musique et divers métiers. Ses bienfaits ne se bornent pas là : la Maç.·. hollandaise estime que, dans un laps de temps assez court, ses loges ont distribué des secours qui s'élèvent à 1,212,000 fr., et ont fondé de riches bibliothèques.

La G.·. L.·. ou *G.·. Or.·. belge* (G.·. chap.·. de R.·. C.·. Sup.·. C.·. du 33° D.·.), séant à la vallée de Bruxelles, fondée en 1832, professe le rit ancien réformé. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. de Facqz d'Ath; le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 29. Le temple de la L.·. des Amis philanthropes, destiné à conférer les différents grades du rit ancien et accepté, est un des plus beaux et des plus complets que l'on connaisse.

La G.·. L.·. chap.·. *de Suède*, séant à la vallée de Stockholm, fondée en 1753, professe le rit suédois. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. Oscar Ier, roi de Suède; le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 27. Cette G.·. L.·. a une maison de secours, fondée en 1753, à Stockholm, pour les jeunes orphelines; cette institution a été dotée par S. M. la reine de Suède, en 1778, d'une rente annuelle de 25,000 fr.

La décoration de l'ordre civil fut instituée par Charles XIII, roi de Suède, en faveur des francs-maç.·.

Le rit de Swedenborg, ou illuminés de Stockholm, est une maç.·. théosophique : cette école de croyants a prétendu pouvoir s'élever jusqu'aux mondes supérieurs par l'extase (magnétisme).

La G.·. L.·. *nationale d'Allemagne* (Prusse), (G.·. chap.·.), séant à la vallée de Berlin, fondée en 1773, professe le rit de Zinnendorf; le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 69. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. V. H. de Dannersmarck.

Cette G.·. L.·. a fondé, à diverses époques, des écoles gratuites pour l'instruction des enfants, un hospice en faveur des pauvres et des orphelins, une maison de secours pour les femmes en couches, une bibliothèque publique, un séminaire normal pour l'éducation primaire, et enfin une caisse de secours maç.·. Son temple est d'une belle composition.

La G.·. L.·. de l'*Union éclectique*, séant à la vallée de Francfort-sur-Mein, fondée en 1762, professe le rit éclectique. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. Georges Kloss; le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 19. Chacune des LL.·. symboliques de cet Or.·. a fait construire, à grands frais, un local particulier pour ses séances; on y trouve réuni tout ce qui convient à l'instruction des FF.·. et à leur bien-être.

La G.·. L.·. *nationale de Danemark*, séant à la vallée de Copenhague, fondée en 1747, professe le rit ancien. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. le roi Christian VIII; le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 21. Le temple est des plus vastes et des plus richement ornés; cette G.·. L.·. a plusieurs comités de bienfaisance.

La G.·. L.·. *Alpina* (Suisse), séant à la vallée de

Zurich, fondée en 1844, est issue de la fusion de deux anc.·.G.·.LL.·.; elle professe le rit acc.·. rectifié. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. Hottinguer, J. J.; le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 17. Son temple est d'une beauté sévère; une caisse de bienfaisance est établie au sein même de cette G.·. L.·.

La G.·. L.·. de l'*Union* (Hesse-Darmstadt), séant à la vallée de Darmstadt, fondée en 1820, professe le rit anc.·. et celui de Schroeder. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. Lotheisen; le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 9. Son temple, construit en 1816, est admiré. Le grand-duc de Hesse fit don, non seulement du terrain, mais encore d'une somme considérable; il posa lui-même la première pierre de l'édifice en présence de tous les FF.·. de cet Or.·. Les immenses bienfaits que répand le comité de cette G.·. L.·. attirent la considération sur les franc-maç.·. de cette partie de l'Allemagne. H. P.

L'INITIATEUR.

Apprenti. — Compagnon. — Maître. — Fête d'ordre.

Détails préliminaires.

Avant d'introduire nos lecteurs dans une *loge* maçonnique, pour les faire assister à l'initiation d'un néophyte jusqu'au troisième degré, c'est-à-dire comme apprenti, compagnon et maître, nous croyons devoir entrer dans quelques explications qui nous paraissent indispensables.

Le mot *loge* se dit du local où les francs-maç.·. tiennent leurs séances.

L'étymologie de ce mot est tirée de la langue sanscrite, dans laquelle le mot *loca* ou *loga* signifie *monde*.

Les francs-maç.·. procèdent toujours par nombres impairs. C'est à Euclide, à Pythagore et à Archimède, les plus anciens géomètres connus, que sont dus les nombres maç.·.. En les adoptant, les francs-maç.·. ont dû s'imposer l'obligation d'étudier les motifs qui ont déterminé les anciens à regarder ces nombres comme sacrés, et à leur attribuer les plus grandes propriétés. Voici quel a été le résultat de cet examen.

L'unité, n'ayant point de parties, doit moins passer pour un nombre que pour le principe générateur des nombres. C'est, disait Pythagore, l'attribut essentiel, le caractère sublime, le sceau même de la divinité. L'unité, disent les francs-maç.·., exprime le grand tout, le Subl.·. Arch.·. des mondes.

Le nombre *trois* est particulièrement adopté par les francs-maç.·. : trois FF.·. gouvernent une L.·. (le vén.·. et les 2 surv.·.); trois lumières l'éclairent; trois bijoux distinctifs la décorent; trois coups indiquent le commandement; trois questions sont adressées; trois pas composent la marche; trois ans montrent l'âge. Enfin, le nombre trois s'applique aux trois principes chimiques qui donnent l'animation à tout l'univers, le sel, le soufre et le mercure; aux trois règnes de la nature, végétal, minéral et animal; âme, esprit et corps; naissance, existence et mort; siccité, humidité, putréfaction, qui, dans toutes les langues, syriaque, hébraïque, etc., etc., sont la juste et précise explication des mots : J.·. B.·. et M.·. B.·. N.·. De tout temps les anciens ont témoigné pour le nombre ternaire une très grande déférence.

Le nombre *cinq*, qui se compose des deux premiers nombres pairs et des trois premiers nombres impairs, était aussi aimé des anciens. Ils le regardaient comme le nombre favorisé de Junon, qui présidait au mariage; mais aucun nombre ne fut vénéré comme le nombre *sept*, parce qu'il renferme en lui de grands et sublimes mystères.

Ce nombre semble, en effet, se rattacher à tous les systèmes, et les sages prétendent qu'il régit l'univers. C'est dans cette pensée qu'on a exigé sept officiers principaux pour diriger un atelier maç.·. Il rappelle les sept jours que le Sub.·. Arch.·. des mondes a employés à la création de l'univers; les sept sphères célestes auxquelles correspondent les sept jours de la semaine; les sept couleurs primitives et les sept tons harmoniques, etc.

Nous allons maintenant entrer dans le développement de l'initiation aux trois grades, d'*apprenti*, de *compagnon* et de *maître*.

Premier degré. — Apprenti.

Le néophyte est introduit dans un cabinet noir, ou cabinet de réflexion, qui représente pour lui le séjour de la mort. On veut lui dire par là que, pour être reçu franc-maç.·., il faut, avant tout, mourir au vice pour renaître à la vertu.

Les métaux dont il est dépouillé indiquent qu'étant l'emblème des vices, il doit y renoncer pour devenir meilleur. Le néophyte n'est ni nu ni vêtu, pour lui prouver que le luxe est un vice qui n'en impose

qu'au vulgaire, et qu'un homme vraiment vertueux doit fouler aux pieds tous les sentiments d'orgueil et de vanité. Les trois voyages symboliques qu'il exécute représentent les vicissitudes de la vie humaine, depuis la naissance jusqu'à la mort ; ils ont aussi un sens mystérieux : ils sont l'image de la nature qui donne aux sages la clef de tous ses secrets et des hautes connaissances.

Le *brasier ardent* qu'on lui fait traverser indique la violence des passions dont il faut se défendre, car elles sont un obstacle à la perfection de l'homme.

La *coupe amère* est l'emblème des chagrins et des dégoûts dont l'homme est souvent abreuvé dans cette vie.

Le *compas* qui s'offre à sa vue indique qu'il doit apporter une grande droiture dans ses mœurs et dans ses relations.

La *truelle*, qu'il doit chercher à cacher les défauts de ses frères.

L'*équerre*, que ses actions doivent toujours être justes et parfaites.

La *pierre brute*, l'emblème de notre âme, susceptible de bonnes ou de mauvaises impressions.

L'*eau* indique au néophyte qu'il doit se purifier de ses mauvais penchants. Cette purification date de la plus haute antiquité. Elle est l'origine de l'eau lustrale chez les Grecs.

Enfin le *bandeau* qu'on lui met sur les yeux avant son introduction dans le temple, est l'emblème des ténèbres de l'ignorance et de l'aveuglement dans lesquels nous sommes plongés par nos passions. Les trois lumières placées dans le temple signifient la trinité, c'est-à-dire création, destruction et régénération. Les deux colonnes à l'entrée du temple représentent Dieu et la nature, la force et la beauté, l'intelligence et la science ; trois ans sont, on l'a vu, l'âge de l'apprenti. Les signes qu'on lui montre pour se faire reconnaître résument l'équerre, le niveau et la perpendiculaire, c'est-à-dire justice dans nos actions, égalité parmi les hommes, enfin stabilité de l'ordre.

Le signe que l'on nomme *guttural*, a pour but de rappeler à l'initié le châtiment réservé au parjure.

Le *tablier* dont on le revêt est le symbole du travail.

La *parole sacrée*, dans le rit écossais ancien et accepté, est B.·., qui se traduit par : Ma force est en Dieu. Celle du grand O.·. de France est J.·. C'est le nom d'une colonne du temple. et aussi le nom du troisième fils de Siméon, qui fut père des J.·. (hommes justes). Le mot de passe du grand O.·., seulement, est Th.·.; il personnifie les arts mécaniques : c'est le fils de Lamech et de Salla, le Vulcain des Grecs.

La batterie 1—1—1, dans le rit écossais, signifie les trois paroles de l'évangile. Celle 11—1, dans le rite du grand O.·. de France, signifie toutes choses créées par un seul Dieu. Trois pas forment la marche d'un apprenti. Seulement, dans le grand O.·. de France ils commencent à droite, et dans les autres rites ils commencent à gauche. Les trois marches qu'on lui fait gravir s'appellent *Résignation, Douceur, Prudence.*

L'accl.·. du rit écossais est : *Huzza* (on prononce *houzé*). Cette accl.·. de joie est empruntée à la langue arabe.

L'accl.·. du rit français (G.·. Or.·.) : *Vivat in æternum ! vivat !* est empruntée à la langue latine.

Le rit de Misraïm ne diffère que par la batterie 1—11 et l'acclamation *All.·. All.·. All.·.* (Dieu créateur de toutes choses).

Si quelques différences existent encore dans d'autres rites, on les trouvera indiquées en temps utile, lorsque nous développerons tous les rites qui existent.

Deuxième degré. — Compagnon.

Le second degré se nomme *voilé*, parce que, pendant la durée de sa réception, un voile emblématique enveloppe la tête de l'initié. Ce voile lui rappelle l'état d'ignorance dans lequel il se trouve encore même après avoir franchi le premier degré de l'initiation, où il n'a fait qu'entrevoir la ligne droite qui doit le conduire au point parfait du triangle. Les cinq voyages qu'on lui fait accomplir représentent le temps qu'un néophyte doit employer à l'étude de la cause première, dont l'existence est révélée dans la magnifique architecture de l'univers.

L'*étoile flamboyante* est l'emblème du génie qui élève aux grandes choses; elle est le symbole de ce feu sacré dont nous avons été doués par le Subl.·. Arch.·. des mondes, et à la lumière duquel nous devons discerner, aimer et pratiquer la justice et l'équité. Cette étoile était l'un des derniers symboles offerts à la méditation des initiés d'Egypte.

Le *triangle* ou *delta* figure la force productive de la nature ; il offre le type de la perfection ; il nous rappelle deux grandes vérités et deux idées sublimes. Nous voyons au centre la lettre G.·., source de toute lumière, de toute connaissance comme de toute science. Sous son emblème véritable, le triangle est l'allégorie des trois vérités fondamentales des premiers mystères rappelant les effets successifs et éternels de la nature : à savoir, que tout est formé par la génération qui anime toutes les œuvres, et que la régénération rétablit, sous d'autres formes, les effets de la destruction.

La *sphère* indique que c'est par l'étude de la nature et par la contemplation des merveilles de la puissance divine qu'on peut parvenir à la connaissance de la vérité.

Le *pavé mosaïque*, formé de différentes pierres, jointes ensemble par le ciment, a pour signification, l'union étroite qui doit régner entre les francs-maç.·. liés entre eux par la vérité.

La *houppe dentelée* est l'emblème de l'ornement extérieur de la loge embellie par la pureté des mœurs des frères qui la composent.

Le *maillet* est le symbole de la force soumise à l'intelligence.

Le *levier* est l'emblème de la force et de l'utilité des services que nous nous devons mutuellement. Nous n'avons pas besoin de rappeler ici la signification de l'équerre, du niveau et de la perpendiculaire. Elle a été indiquée dans le chapitre précédent.

Cinq ans indiquent l'âge du compagnon. Sa marche se compose de cinq pas, soit trois pas d'apprenti et deux pas obliques. Cette marche signifie qu'un maçon doit voler au secours de ses frères, fussent-ils aux extrémités de la terre. Le signe indiqué à l'initié du second degré veut dire qu'un cœur vertueux est comme un vase rempli d'une liqueur précieuse. Il faut toujours le tenir droit, et tourné vers le ciel, car la vertu s'écoule dès que le cœur incline vers la terre. La batterie du rit écossais est 111—11—, celle du grand Or.·. 11—1—11.

L'homme est doué de cinq sens, dont trois sont nécessaires au maçon. La vue pour voir le signe, l'ouïe pour entendre la parole, et le toucher pour apprécier la batterie.

Cinq FF.·. composent une loge. L'initié monte les cinq marches allégoriques appelées *Prudence*, *Justice*, *Amour de Dieu*, *Amour du prochain*, *Intelligence*. Le mot de passe est *Sch.*·.; il signifie épis nombreux, fruits de sagesse. Nous avons fait connaître, en traitant du grade d'apprenti, le mot sacré du rit écossais et du grand Or.·.

Troisième degré. — Maître.

Le nom mystique du *maître* est *Epopte*, ce qui veut dire : parfait voyant. Il porte aussi le nom de *Gabaon*, emprunté aux Gabaonites qui étaient les gardiens de l'arche d'alliance, emblème des traditions et de la science.

Le rameau d'or qui lui est remis est le symbole de son initiation ; on trouverait la preuve de cette assertion dans les traditions antiques et dans les ingénieuses fictions de la poésie. Lorsqu'un maçon se présentait, en effet, dans une assemblée de haute science, interrogé sur sa qualité maç.·., il répondait : *L'acacia m'est connu.* Le G.·. M.·. lui remettait alors une branche d'acacia. Elle remplaçait la branche de myrte que portaient les initiés de Memphis et d'Héliopolis, et le rameau d'or que Virgile place dans la main d'Enée n'a pas d'autre origine ; mais l'histoire de la mort d'Hiram, qui forme la base de l'initiation au grade de *maître*, est controuvée, bien que ce personnage ait existé.

Hiram est, sous le rapport astronomique, l'emblème du soleil, le symbole de sa marche apparente. Sous cette légende allégorique, se cache l'expression de la grande et profonde loi palingénésique qui exige la mort violente de l'initiateur comme complément de l'initiation. Cette loi a sa consécration dans le mythe antique de Prométhée qui, pour avoir révélé aux hommes le feu sacré, a été enchaîné sur le Caucase et foudroyé par Jupiter.

Lorsqu'un maître se trouve dans un danger imminent et qu'il fait le signe de détresse, en disant : A.·. M.·. L.·. enf.·. de la V.·., tout maître qui voit ce signe et entend ces paroles, est tenu, selon la règle naturelle et sacrée, de venir en aide à son frère.

C'est ici le lieu d'expliquer quelle est l'origine des enf.·. de la V.·.

L'an II du consulat de Probus et Paulianus, et l'an du Christ 257, fut celui de la naissance de *Manès*. Il y avait en Egypte, à cette époque, un homme appelé *Seizium*, parfaitement instruit des secrets des mages ; il avait une connaissance parfaite des hiéroglyphes, de la mythologie astronomique, et pratiquait la plus saine morale. Il composa quatre ouvrages, sous les titres de : *Evangile*, *Chapitres*, *Mystères* et *Trésors*.

Ferbulio, son disciple, hérita de sa fortune et de ses ouvrages ; il se rendit en Palestine et chercha à y propager la secte des mages. Ayant éprouvé quelques persécutions, il se rendit en Perse, où il changea de nom et se fit appeler *Budas*.

Les prêtres de *Mythra* le persécutèrent encore ; il se retira alors chez une veuve où il mourut. Cette veuve, ayant acheté un esclave, l'adopta et lui donna le nom de *Curbico*. Ce jeune homme puisa une grande science dans les livres de *Ferbulio*, et à l'exemple de ce dernier, il changea son nom contre celui de *Manès*, qui signifie : conversation, et fonda la secte de ce nom.

Poursuivi par la haine de l'évêque Archelaus et du prêtre Marcellus, il s'était réfugié, pour y échapper, dans un petit château appelé *Arabion*, sur le fleuve Strenga. Ayant été dénoncé par un autre prêtre du nom de *Triphon*, au roi de Perse, celui-ci envoya 72 gardes pour s'emparer de la personne de *Manès*. Il fut, en effet, arrêté sur le pont du fleuve Strenga, au moment où il se rendait dans le petit bourg de *Diodoride*.

Le roi le condamna à être écorché vif, ce qui fut exécuté.

Telle fut la fin d'un des plus grands prophètes qui aient existé.

Ses principaux disciples, Thomas *Budol* et *Comal*, continuèrent à faire de nombreux prosélytes à sa doctrine, qui fut adoptée, plusieurs siècles après, par les chev.·. templiers. Ils en célébrèrent les mystères dans le plus profond secret, et prirent le nom de fils de la V.·., à l'instar de leur chef de secte dont ils symbolisèrent la mort sous le nom d'*Hiram*, architecte du temple de Salomon.

Le maître des francs-maç.·. se retrouve dans l'*Osiris*, des Egyptiens, le *Mythra* des Perses, le *Bacchus* des Grecs et l'*Atys* des Phrygiens, dont ces peuples célébraient la passion, la mort et la résurrection, etc.

Le signe d'ordre rappelle le serment.

Le signe caractéristique signifie que tout maç.·. doit avoir en horreur le vice.

Les attouchements de la maîtrise signifient : le *pédestre*, que tout maçon doit voler au secours de ses frères ; l'*inflexion des genoux*, que l'on doit sans

cesse s'humilier devant Dieu ; la *jonction des deux mains droites*, que l'on doit assistance à ses frères ; le *bras que l'on passe sur l'épaule*, qu'on leur doit des conseils dictés par la sagesse ; le *baiser* exprime enfin la douceur et l'union inaltérable qui fait la base de l'ordre maç.·.

Le sept marches allégoriques du temple sont appelées : *Force*, *Travail*, *Science*, *Vertu*, *Pureté*, *Lumière*, *Vérité*.

Une loge n'est juste et parfaite qu'autant qu'elle renferme le nombre 7.

L'âge du maître se nombre par 7 ans. Le nombre septénaire est celui de l'harmonie, et l'harmonie naît de la justice.

La batterie, selon le rit écossais, est 111—111—111. Celle du grand Or.·. est 11—1—11—1—11—1. Le mot de passe est, selon le rit écossais, *Ch.·.*; selon le grand Or.·., *Gh.·.* (il signifie : terme, complément) ; le mot du rit écossais est M.·. (engendré du père), et celui du grand O.·. est *Mak.·.*, qui veut dire : la chair quitte les os.

Un maître perdu se retrouve entre l'équerre et le compas. L'équerre et le compas sont les symboles de la sagesse et de la justice ; un bon maç.·. ne doit jamais s'en écarter.

Le mot *adonhiram* se compose de deux mots hébreux : *Adon*, qui signifie maître, et *Hiram*, vie vivante, élévation. LOUIS MARCONIS.

FÊTE DE L'ORDRE MAÇONNIQUE,

OU

LE RÉVEIL DE LA NATURE.

La nature indique que la lumière se fit au mois de mars ; en effet, dans ce mois, la terre se régénère et les jours arrachent aux nuits la ceinture céleste. Les Egyptiens plaçaient le commencement de l'année normale au 21 mars, à 11 heures, au lever de l'étoile Thoth.

Les banquets symboliques sont de la plus haute antiquité. Tous les ans, la statue d'Ammon était portée aux confins de l'Egypte et de l'Ethiopie. C'était là que les prêtres des deux nations offraient conjointement un sacrifice et célébraient le triomphe de la lumière sur les ténèbres, par un festin sacré nommé par les Grecs, *héliotropez* (table du soleil). « Le soleil, disent-ils, embellit et décore la nature : c'est à » lui que nous devons le feu de l'imagination, les » saillies de l'esprit, la sublimité des pensées, la pro» fondeur du jugement, tout ce qui caractérise l'in» telligence dont l'homme est doué ; il est le principe » du mouvement, de la vie. »

Le lieu du festin était à l'île de Méroë, séjour des Gymnosophistes ; ils s'assemblaient pour louer Dieu et manger en commun ce qui avait été béni par la prière. Telle est l'origine des banquets maç.·., qui avaient irrévocablement lieu après la première lune qui suivait l'équinoxe du printemps. Ils se tiennent presque toujours au premier degré, celui d'apprenti, afin que tous les FF.·. puissent y être admis.

Il ne doit y avoir qu'une seule table, disposée en fer à cheval ; les FF.·. se placent en dehors, excepté le Maître des cérémonies et le Grand Expert. Le Vénérable occupe le milieu de la table, ayant à ses côtés les officiers, suivant leur rang en L.·. Aux deux extrémités sont les FF.·. premier et deuxième surv.·.

La L.·., en banquet, prend particulièrement le nom d'atelier ; tout ce qui est posé sur la table doit être rangé sur des lignes parallèles. Il est des at.·. où l'on porte cette attention jusqu'à placer des cordons de couleur pour marquer les alignements. Il ne faut pas confondre le banquet de la L.·. symbolique avec l'agape et la scène mystique décrite dans les rituels. Nous parlons ici du banquet qui a lieu à la fête d'ordre, que les uns placent au 21 mars et les autres au 24 juin.

Beaucoup de maçons regardent, sans autre examen, Jean l'évangéliste comme le patron de leur ordre. Pourquoi ? Ils l'ignorent. Voici un document que nous avons recueilli à ce sujet.

Boulanger dit, dans son ouvrage intitulé *l'Antiquité dévoilée* : « Jean et agneau signifient également » *doux*, et sont un symbole du soleil rentrant dans » le signe du bélier et de la douce chaleur qui s'épand » à cette époque dans les airs. Jean accompagné » d'un agneau annonce donc la résurrection de la » nature, du soleil. » L. M.

EXPLICATION DES SYMBOLES.

(Premier article.)

.·. *Une langue et une main* dans un même cadre étaient les deux objets capables de fléchir les dieux : la angue par les prières, la main par les offrandes, et les initiés y voyaient d'un seul trait les deux facultés qui placent l'homme au-dessus de tous les êtres animés, le tact et la parole.

.·. *Un serpent qui mord sa queue et qui se tue lui-même* était l'emblème du méchant qui doit un jour être la victime de ses crimes.

.·. *Le serpent roulé sur lui-même en spirale et dévorant sa queue* est la figure mystique de la révolution éternelle du soleil; en d'autres termes, de l'éternité.

.·. *Isis balançant sur ses genoux son fils Houis* était un des hiéroglyphes les plus ingénieux et les plus vrais des Egyptiens; ce groupe est l'image du gouvernement et du peuple. Peut-on mieux peindre, en effet, la confiance de ce dernier dans l'autorité qui le gouverne, que par la sécurité avec laquelle un enfant repose sur les genoux de sa mère.

Le peuple s'appuyant sur le sceptre de la loi était représenté sous la forme d'un géant aveugle marchant à l'aide d'un long bâton surmonté d'un œil ouvert.

.·. *Une pie déchiquetant une feuille de laurier* était l'image de la calomnie qui persécute les sages et les savants.

.·. *Le serpent vomissant un œuf* est le symbole de l'univers renfermant en lui le germe de toutes choses, développé par l'astre du jour.

.·. *La veuve nourrissant ses enfants* est le symbole de la nature.

.·. *Le sphinx*, figure symbolique des Egyptiens, signifie qu'en toutes circonstances, les travaux maç.·. doivent rester secrets et impénétrables pour les profanes.

.·. *La bonne foi* était représentée par une figure tendant la main gauche.

.·. *Une figure demi-nue, la tête rasée à droite*, était le symbole du soleil ne se découvrant jamais en entier, c'est-à-dire n'éclairant qu'une partie de l'univers à la fois; les cheveux coupés, dont il ne reste que la racine, indiquaient que cet astre bienfaisant et d'une inépuisable vivification renaît pour nous chaque jour. Ses ailes exprimaient la rapidité de sa course; l'urne suspendue à sa main droite rappelait qu'il est la source de tous les biens, et le bâton augural qu'elle tenait dans sa main gauche était l'emblème heureux de la sollicitude avec laquelle il prévient les besoins des mortels.

.·. *La croix* représente l'arbre de la science.

.·. *Le phénix* est l'exemple de la mort et de la renaissance perpétuelle de la nature.

.·. *La rose* représente les produits brillants de l'imagination et de la poésie.

.·. *L'arbre renversé* dont les racines s'élancent vers le ciel, et dont les branches se penchent sur l'abîme, représente le monde.

.·. *La sphère armillaire* est l'emblème des sciences exactes.

.·. *L'aigle* est le symbole du génie contemplant fixement la vérité.

.·. *Pentalpha*, cette figure composée de cinq triangles, se place au fond du porche du temple. Elle est l'emblème de la paix, du bon accueil, et de l'amitié fraternelle.

.·. *La ruche* est un emblème du travail et de l'obéissance due au chef de la loge.

.·. *Une tête de mort* sur laquelle se trouve tracée une scie ayant pour manche un sablier est le symbole du temps qui détruit tout.

INDUSTRIE.

I

La morale, l'agriculture, la littérature, les beaux-arts et l'industrie sont les éléments indispensables à la vie d'un grand peuple. Examinées à leur véritable point de vue, ces questions diverses peuvent former un ensemble complet et donner à une publication le sérieux qui instruit, l'agréable qui distrait, l'utile qui féconde. L'industrie a pris un tel développement, elle joue un rôle si actif et si puissant dans notre société moderne, qu'elle devait naturellement trouver place dans un recueil qui, s'adressant à tous les maç.·. répandus sur le globe, c'est-à-dire à un nombre de lecteurs incalculable, est destiné à pénétrer dans les palais des princes, dans les salons des riches comme dans la mansarde de l'artiste, dans celle de l'ouvrier. L'industrie renferme tant de parties diverses, elle touche à des questions si nombreuses et si variées, que son étude, loin d'être uniforme et peu attrayante, comme on pourrait le supposer tout d'abord, est pittoresque, pleine de charmes, d'un intérêt toujours croissant. Nous nous efforcerons de la présenter ainsi à nos lecteurs, nous les initierons au progrès industriel, aux bienfaits qui en sont l'heureuse conséquence ; nous dévoilerons à leurs yeux les moyens secrets et inconnus pour eux, à l'aide desquels des milliers de bras produisent et livrent au commerce ces merveilles qui nous étonnent, ces objets multiples qui servent à nos besoins et qui constituent, pour ainsi dire, le bien-être universel.

Chaque branche de l'industrie sera spécialement traitée ; nous en ferons connaître l'origine, nous la suivrons dans ses modifications et dans son développement, nous en énumérerons avec l'impartialité de l'économiste et de l'historien les avantages ou les inconvénients. Le nombre d'ouvriers occupés, la nature du travail, le taux du salaire, le concours plus ou moins direct, plus ou moins efficace que la main-d'œuvre vient prêter au capitaliste et à l'industriel, ne seront point oubliés ; enfin, nous appellerons l'attention de qui de droit sur les points qui nous paraîtront susceptibles d'améliorations.

Cette étude, ou mieux cette encyclopédie industrielle nous permettra également de traiter, sous toutes ses faces, la question importante du *Travail des enfants dans les manufactures*.

L'enfance rend à l'industrie plus de services qu'on ne pense; instrument flexible, elle se prête à une foule de travaux, elle débarrasse l'ouvrier de détails minutieux qui absorberaient une partie de son temps, elle augmente ses forces. Mais si l'enfance peut être facilement dirigée ; si, confiée à des mains habiles, à des maîtres intelligents et humains, elle peut être d'un utile secours, elle est faible, inexpérimentée et souvent exposée par suite à devenir la victime d'un égoïsme mal entendu, d'une exploitation coupable. Que d'êtres rendus rachitiques et souffrants par un travail trop précoce et forcé ! Que de jeunes malheureux meurent avant l'âge voulu par la loi de nature, et, tout en faisant honte à l'humanité, privent ainsi l'industrie de bras qui seraient devenus forts et vigoureux, l'Etat de citoyens prêts à le servir, à le défendre !

En sondant le fond des choses, on demeure surpris et douloureusement affecté du mal que peuvent produire l'indifférence, l'appât du gain ou la routine. Convaincus que montrer le mal, c'est faire acte d'humanité et servir tout à la fois l'intérêt des familles et celui des industriels, nous ne reculerons devant aucune recherche, devant aucune révélation. Nous indiquerons, aussi exactement que possible, le chiffre des enfants employés, le genre d'occupations auxquelles ils sont soumis, les résultats qui en sont la suite, les moyens les plus propres à remédier au mal, à augmenter le bien. Nos renseignements seront précis, puisés à des sources authentiques. Si nous nous empresserons de rendre justice aux hommes généreux qui veillent avec sollicitude sur de jeunes infortunés, privés parfois de famille et d'appui, nous réfléchirons avant de condamner, et ne frapperons, non les personnes que nous laisserons toujours dans l'oubli, mais les actes, que lorsqu'une intention coupable nous aura été clairement démontrée. L'exagération est nuisible partout ; dans un sujet aussi grave que celui que nous sommes appelés à traiter, elle est répréhensible : la vérité seule doit parler.

Le moment est venu, selon nous, d'éveiller sérieusement l'attention sur une des conditions vitales du progrès humanitaire et industriel. Le gouvernement, on ne saurait assez le reconnaître, témoigne chaque jour par ses libéralités, par ses décrets, de sa vive sympathie pour les classes ouvrières ; on s'occupe de leur bien-être matériel, on remédie à l'insalubrité des établissements malsains, des habitations spéciales vont s'élever. Déjà des institutions nouvelles et fécondes ont vu le jour, d'autres se préparent sans doute ; l'élan est donné, on songe aux améliorations réelles et possibles ; les travaux reprennent une activité merveilleuse, les bras manquent plutôt que le travail.

Le gouvernement, nous en avons l'espoir et la conviction, aura à cœur de continuer et d'achever son œuvre ; il étendra ses soins sur les enfants qui peuplent nos ateliers et nos manufactures ; il complétera la loi du 22 mars 1841, et, secondant les efforts si dignes d'éloges de l'administration municipale, il accordera à tous sa protection paternelle et efficace. Si les ouvriers, les hommes faits représentent la population industrielle du présent, les enfants sont l'espérance de l'avenir.

PLACIDE COULY.

BIBLIOGRAPHIE.

Sonnets par Evariste Boulay-Paty. — Les Brumes d'automne, par Mme Plocq de Bertier.

SONNETS

Par Evariste Boulay-Paty.

Le volume de sonnets de Boulay-Paty est une source profonde de vrai plaisir et de consolation.

Joies de l'amour, merveilles de l'art, charmes du foyer de famille, beautés de la nature, puissance de la philosophie, tout est là, dans ce recueil de pensées admirables, de généreux élans. C'est le panorama de la vie avec ses jouissances et ses douleurs, ses illusions et son désespoir. Le bien et le mal, le beau et le vil apparaissent dans ces tableaux divers que le poëte fait passer sous nos yeux. Son inspiration n'a rien oublié, et sa touche, tantôt gracieuse, tantôt idéale, tantôt sombre et énergique, est toujours empreinte du sentiment du beau.

La vie humaine en vers! un sujet aussi vaste, paraissait comporter l'étendue de l'épopée, ou tout au moins celle du poëme; Boulay-Paty a préféré adopter le sonnet, nous sommes de son avis.

Sans doute, le sonnet est uniforme, et son cadre si brillant, si admirablement ciselé qu'il soit, ne saurait être dépassé dans ses proportions étroites; mais il a l'avantage de forcer le poëte à condenser sa pensée, à la rendre et plus vive et plus nette.

L'œuvre de Boulay-Paty se divise en cinq parties. Nous les nommerons les cinq phases de l'existence humaine.

L'amour lui sert de prologue. N'est-ce pas là, en effet, le premier sentiment dont nous sommes animés lorsque, encore dans l'adolescence, notre cœur agité par des sensations vagues et inconnues bat plus vite, et que, cédant à cette attraction naturelle qui attire l'un vers l'autre des êtres créés par Dieu pour s'aimer, nous commençons à vivre de cette existence à deux qui double le bonheur ou diminue la souffrance? — Le baiser de la femme aimée, son sourire, les premières impressions de l'amour, les plus douces peut-être que l'on puisse éprouver, sont retracées par Boulay-Paty avec un charme, une délicatesse d'expression, une chasteté de pensées qui feront les délices des âmes pures et aimantes.

Il est encore un autre amour aussi ardent et plus puissant peut-être, c'est celui de l'art. L'art remplace la femme. On vit dans l'idéal! On puise dans la peinture, la musique, la sculpture ou la poésie, des trésors de félicité ignorés de ceux qui placent le bonheur dans le pouvoir ou la fortune. Les arts ont un charme indicible; ils sont une émanation de Dieu. Bien compris, ils façonnent et polissent un peuple; ils purifient le goût, ils élèvent l'âme.

Mais l'amour de l'art a, comme l'amour de la femme, ses déceptions cruelles, et souvent, fatigué d'émotions fiévreuses et enthousiastes, on éprouve le besoin de se réfugier dans le bonheur calme et vrai de la famille. Quels entraînements pourront jamais valoir les conseils d'un père et d'une mère, l'amitié d'une sœur, les pleurs ou la joie d'un enfant!

Ce livre de la famille restera comme un des beaux élans de l'amour filial. Boulay-Paty est, à juste titre, orgueilleux de sa mère; à son tour sa mère peut être fière de lui! Mais elle n'est plus de ce monde, rien n'est durable ici-bas, et après avoir pleuré avec le poëte sur la perte des êtres aimés, nous venons comme lui appeler la nature à notre aide, et demander à la contemplation de l'œuvre sublime de Dieu, non pas l'oubli, mais la consolation.

Admirable dans son ensemble, sublime dans ses détails, d'où naît l'harmonie universelle, la nature offre dans ses enseignements multiples un irrésistible attrait. Etudiez un insecte ou traversez les mers, analysez les métaux ou contemplez les astres, admirez avec le poëte les merveilles sans fin de la création, parcourez avec lui les points cités du globe, élevez-vous sur les monts, partagez son extase, redites ses beaux vers, et vous prierez alors et plaindrez du fond du cœur celui qui, en présence d'un spectacle pareil, peut encore douter de Dieu!

Enfin, si, miné par le chagrin, la nature elle-même est impuissante à calmer vos douleurs, la philosophie vous reste; venez à elle, son appui ne vous manquera pas.

Juger les hommes et les choses, tout apprécier à sa juste valeur, reconnaître le néant des faveurs de ce monde, aimer à faire le bien, se préparer à la mort sans la désirer ni la craindre, souffrir avec résignation, se montrer digne jusqu'au bout de notre vie première d'initiation que Dieu a voulu nous imposer avant de nous admettre dans la vie éternelle, tel est le haut enseignement moral donné par la philosophie. On comprend ce que cette partie de l'ouvrage de Boulay-Paty peut renfermer de profond et de grand; nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier le parti qu'il a su en tirer. Le sonnet des *Deux lutteurs*, entre autres, est pour nous un chef-d'œuvre: il résume toute la philosophie chrétienne; le corps de l'homme appartient à la mort, mais son âme revient à Dieu!

Le volume de Boulay-Paty a été honoré d'un prix par l'Académie française, c'était justice. De tels ouvrages prennent rang dans la littérature d'un pays; ils sont lus et admirés tant qu'il reste un cœur pour sentir, une intelligence pour comprendre. Le succès en a été si grand que déjà la seconde édition vient de paraître.

LES BRUMES D'AUTOMNE,

par Mme Plocq de Bertier.

Annoncer la publication prochaine d'un nouveau vo-



lume de Mme Plocq de Bertier est pour nous un devoir et un bonheur. Si sa *Visite au Musée d'artillerie*, qui a reçu tant de hauts témoignages d'approbation, et dont M. Hippolyte Lucas a fait un si bel éloge; si ses *Hirondelles*, recueil poétique et charmant, ont assigné à Mme Plocq de Bertier un rang distingué parmi nos femmes poëtes, et ont rendu son nom déjà populaire dans le monde profane, elle n'est pas moins connue dans le monde maçonnique. Mme Plocq de Bertier est un des plus grands soutiens du temple de la vérité; elle est G.·. M.·. de l'ordre de Misraïm pour la France; en l'élevant à cette dignité si glorieuse et si enviée, nos FF.·. ont voulu honorer tout à la fois et son talent et ses vertus maçonniques. A ce double titre, sa place était marquée d'avance dans notre recueil.

Le succès obtenu par son volume les *Hirondelles* est de ceux dont un poëte peut être fier. Nous n'hésitons pas à prédire aux *Brumes d'automne* le même accueil, la même vogue. Nous avons eu l'honneur de lire quelques pièces de vers de cet ouvrage, et nous y avons retrouvé, à un degré peut-être plus éminent encore, les qualités qui distinguent la poésie de Mme Plocq de Bertier. C'est la même élévation de pensée, le même sentiment joints à cette élégante simplicité de la forme qui donne tant de charme et de prix aux productions de l'esprit.

Aussitôt que les *Brumes d'automne* seront livrées à la publicité, nous nous empresserons d'en faire part à nos lecteurs, et de compléter notre compte rendu par des citations diverses, tout à fait en harmonie avec la nature de notre journal.

PLACIDE COULY.

MÉMOIRES D'UN COMÉDIEN DE PROVINCE.

INTRODUCTION.

La maçonnerie est fille de la philanthropie et sœur de la fraternité. Fondée sur ce divin précepte : *Aimez-vous les uns les autres*, elle a servi de type et de modèle à la plupart des institutions non religieuses ayant pour objet la bienfaisance et pour lien l'amour de l'humanité. Il en est une, parmi celles d'une création récente, dont l'esprit semble, pour ainsi dire, inspiré de celui qui présida à la formation de la grande association maçonnique. Je veux parler de la Société des comédiens. Disséminés sur toute la surface de la France, de l'Europe, du monde entier, les comédiens (j'entends les comédiens français) composent, en quelque sorte, comme le peuple juif, une nation à part, que ses mœurs, ses goûts, ses habitudes, son genre d'existence, isolent du reste de la population. Soumis à de perpétuels déplacements, parfois même à des émigrations lointaines, sans racines nulle part, sans intimités solides ni durables, la plupart du temps sans famille, les artistes dramatiques n'avaient guère, même entre eux, d'autre lien que les nœuds fragiles et passagers d'une camaraderie toujours prête à se rompre avec la fin de l'année théâtrale. En un mot, les comédiens ne formaient qu'une catégorie; grâce à l'initiative prise par quelques uns des leurs, ils forment maintenant une confrérie.

Moyennant une cotisation presque insignifiante, et qui ne s'élève pas au-dessus de cinquante centimes par mois, l'artiste s'assure à l'avance un subside en cas de maladie, des secours en cas de chômage, une pension quand l'âge ou les infirmités lui interdisent l'exercice de sa profession. Grâce à cette espèce de contrat d'assurance mutuelle, il se trouve, jusqu'à un certain point, armé contre les éventualités de l'avenir.

Et quel avenir! Quiconque ne connaît que les théâtres de Paris ne saurait se former une idée des misères du comédien de province. Passe encore pour le personnel des grandes villes, où le menu fretin dramatique jouit d'un sort à peu près tolérable : mais les troupes subalternes, vulgairement nommées ambulantes, condamnées, comme le *Juif errant*, à ne s'arrêter nulle part ; mais ces pauvres bohémiens de l'art théâtral, courant de bourgade en bourgade après quelques maigres écus ; mais ces malheureux mal vêtus, mal chaussés, mal nourris (quand ils sont nourris!), jouant, le ventre creux, l'ivresse et la bombance, passant leur vie à disputer aux aubergistes et aux messageries leurs friperies et leurs oripeaux, hypothéqués pour le paiement de leur place ou pour leur pitance; voilà ceux dont la vie semée de tribulations, où le touchant se mêle sans cesse au grotesque, est à la fois un objet de rire et de pitié.

Scarron a fait, sur les comédiens nomades de son temps, un roman, seul écrit qui ait survécu au naufrage de ses œuvres complètes. Mais cette peinture, alors fidèle, n'a plus que l'intérêt historique d'un portrait dont l'original a vieilli. Si le fond est resté le même, la forme, les détails ont changé. Les fils de la Rancune, les filles de Mlle la Caverne leur ressemblent sans doute, mais de loin, comme nous ressemblons à nos pères. Le temps et les révolutions, en

transformant la France, n'ont point épargné les comédiens.

Que les lecteurs curieux de faire connaissance avec les mœurs présentes de cette classe d'individus prennent la peine de jeter les yeux sur les pages qui vont suivre. Ce sont les mémoires autographes d'un pauvre acteur vieilli sur les planches des scènes des départements, et qui sont tombés entre mes mains. Voici par quelles circonstances.

A. DE BRAGELONNE.

(*La suite au prochain numéro.*)

THÉATRE

Le titre de notre journal suffirait au besoin pour faire connaître l'esprit qui dictera notre critique dramatique, et la ligne de conduite que nous nous sommes tracée.

La bienveillance qui la caractérise a fait la puissance de la maç∴; c'est à elle qu'elle doit d'avoir traversé les siècles, d'être de tous les temps et de tous les lieux, de demeurer florissante et forte, lorsque tant d'institutions diverses s'écroulent et s'abattent autour d'elle.

La bienveillance exerce une influence que ne sauraient jamais avoir une trop grande sévérité ou l'injustice. Nous l'avons toujours pensé ainsi, et, pendant les cinq années que le feuilleton des théâtres de l'*Improvisateur*, du *Génie des Femmes* et de l'*Europe littéraire*, a été confié à nos soins, c'est à la bienveillance seule que nous avons eu recours pour remplir la tâche souvent périlleuse, toujours difficile du critique.

La critique n'est efficace, elle n'offre d'intérêt, qu'à la condition d'être sérieuse, d'être vraie; de respecter les personnes pour ne juger que les œuvres; de rester libre, indépendante, en dehors de tout esprit de parti, de toute camaraderie, de toute ambition personnelle. — Encourager, soutenir le talent, appeler sur lui l'attention publique, signaler les abus, s'efforcer de les détruire, concourir sans relâche au développement intellectuel et moral de l'art dramatique, faire rentrer le théâtre dans la bonne voie dont il ne s'est que trop souvent écarté, appuyer ses conseils sur les leçons de l'étude et de l'expérience: tel est, selon nous, le but que doit se proposer d'atteindre tout homme qui a l'honneur de pouvoir disposer d'un des organes de la publicité.

Que de bien pourraient faire les feuilletonistes, s'ils voulaient s'entendre et réunir leurs efforts! que de changements auraient lieu! Grâce à leurs avis, à leur protection éclairée, le théâtre prendrait un grand essor, le talent l'emporterait enfin sur l'intrigue, la scène ne resterait plus l'apanage de quelques privilégiés, la spéculation céderait la place à la justice; des idées nouvelles se feraient jour, le cercle de la routine serait franchi; aux effets mécaniques, à ces situations éternelles, qu'on est convenu d'appeler dramatiques, et que certains auteurs reproduisent dans toutes leurs pièces, succéderaient des effets neufs, des œuvres originales; l'heure de la retraite ne tarderait pas à sonner pour messieurs les vétérans de l'art qui, après avoir eu leur part de légitimes succès, ne veulent point admettre que leur inspiration ait perdu de sa force, et qu'il est temps que, dans leur propre intérêt, dans celui des directeurs, et surtout dans celui du public, d'autres puissent entrer à leur tour dans une carrière qu'on semble leur fermer à plaisir.

L'influence que le théâtre exerce sur les masses n'est nullement contestée, mais peu de personnes se doutent de l'étendue du mal ou du bien qu'il peut faire. Nous entrerons, à cet égard, dans quelques explications, et, tout en ne nous écartant jamais de cet esprit de bienveillance dont nous avons parlé, et qui sera la base de nos écrits, nous exprimerons franchement notre opinion, et lorsque nous signalerons avec éloges les tentatives, les améliorations heureuses qui pourront avoir lieu, nous n'hésiterons pas à blâmer en même temps les actes qui nous paraîtront être de nature à nuire au bon goût, au progrès de l'art, à l'avenir des jeunes auteurs, à celui des artistes.

Notre article *Théâtre* se divisera en deux parties.

La première, consacrée à la littérature proprement dite, prendra le titre de *Revue dramatique;* elle rendra compte des pièces nouvelles les plus importantes, des reprises ou des représentations extraordinaires qui pourraient mériter l'attention de nos lecteurs. Une analyse exacte, une appréciation impartiale, les mettront à même de se faire une juste idée du plus ou moins de mérite des œuvres représentées sur les divers théâtres de Paris.

Quant à la seconde partie, intitulée *Etudes dramatiques*, nous la réserverons pour l'étude générale du théâtre. Nous remonterons à son origine, nous le suivrons dans les modifications dont il a été l'objet; nous indiquerons quel a été, quel est, et surtout quel devrait être son but; nous examinerons les lois qui le régissent; nous donnerons un aperçu des chefs-d'œuvre que chaque peuple, chaque génération nous ont laissés; nous ferons des rapprochements intéressants et utiles, et nous en arriverons à prouver, nous l'espérons du moins, qu'on peut tout à la fois moraliser, instruire et amuser. Le public, quoi qu'on en dise, aime le beau; une étude approfondie, saisissante, du cœur humain, offre en elle-même assez de drame, assez de comique de bon aloi pour satisfaire les plus exigeants, et pour qu'il ne soit pas be-

soin de recourir au mauvais goût, à l'immoralité pour attirer et captiver la foule.

Si nous avons en horreur la critique haineuse ou rampante, nous ne détestons pas moins la critique outrecuidante ou prétentieuse; la simplicité a pour nous plus de prix. Nous comptons bien plus sur la force de nos principes que sur nous-mêmes, et il ne nous faut rien moins que la conviction que nous avons qu'une vaste réforme théâtrale est d'une nécessité rigoureuse, pour nous engager à commencer la lutte, et nous faire apporter notre pierre pour la construction du monument durable que les amis de l'art doivent avoir à cœur d'élever, et dont un avenir, peut-être prochain, reconnaîtra toute l'utilité et toute la grandeur.

Placide Couly.

CORRESPONDANCE.

Constantine, le 27 novembre 1852.

Le F.·. Gabriel de L*** au F.·. Henry P.....

Mon cher ami,

Tu connais depuis longtemps mes idées bien arrêtées sur la franc-maç.·.; tu sais comme elle est noble à mes yeux, cette institution qui tend à nous rendre tous frères, en nous imposant la douce obligation de nous secourir les uns les autres. Juge alors de ma satisfaction, lorsqu'au fond de cette Algérie, où tant et de si graves intérêts me retiennent, j'ai appris, par l'envoi du prospectus du *Soleil mystique*, auquel tu m'annonces ta collaboration, que vous allez travailler à ranimer, en France, par des réunions plus fréquentes, par des publications sérieuses, les membres quelque peu engourdis de cet ordre déjà si ancien. Vous réussirez, je l'espère, et la franc-maç.·., sortant de l'espèce de léthargie dans laquelle elle était plongée, brillera bientôt d'un nouvel éclat.

Alors recommenceront peut-être ces luttes que nous avions si souvent à soutenir contre bien des femmes aimables de notre société. Tu ne peux avoir oublié, en effet, ces entretiens du coin du feu, dans lesquels ces dames, contrariées de notre réserve, en ce qui touche au fond même de la franc-maç.·., prétendaient que tout notre secret était de n'en pas avoir; que nos réunions n'avaient d'autre but que de nous éloigner de notre intérieur, et de célébrer en chœur, dans de *luxueux repas*, la crédulité de nos femmes; opinion que partageaient messieurs les *profanes* qui n'avaient pas encore *vu la lumière*.

Dans quelle erreur et quel aveuglement ne sont-ils pas plongés, ceux qui n'ont pas d'autre idée sur une institution dont le but est de nous rendre tous meilleurs, et tend à faire disparaître les démarcations qui séparent les différents peuples de la terre.

Puisse l'aventure que j'ai à te raconter, et qui vient de se passer ici tout récemment, les faire changer d'opinion et les déterminer à se faire recevoir franc-maç.·., ne fût-ce, hélas! que dans une pensée égoïste. Voici le fait tel qu'il m'a été rapporté par celui-là même auquel il est arrivé, et dont la véracité ne saurait être soupçonnée... Ecoute, je le laisse parler :

« La dixième heure du soir était déjà sonnée. Au sortir » d'une L.·., où j'avais assisté à la brillante réception d'un » néophyte, je me promenais au hasard dans l'une des » rues solitaires de la ville. Le profond silence qui régnait » autour de moi n'était interrompu que par la voix lugubre des crieurs, qui, du haut des minarets, annonce » l'heure aux fidèles croyants. Rien, vous le savez, ne » dispose à la mélancolie comme ces sons prolongés, répétés de quart d'heure en quart d'heure. Cédant aussi à la » fatigue, suite inévitable d'une chaude journée d'Afrique, » je m'assis sur un banc placé en face d'une maison d'assez » belle apparence, et là, donnant carrière à cette imagination que vous me connaissez, je rêvais tout éveillé aux » plus belles choses du monde; j'étais même, je crois, devenu un instant musulman, pour avoir droit au paradis » de Mahomet! quand un léger bruit se fit entendre au-dessus de ma tête : je levai les yeux et je vis s'avancer par » une petite fenêtre le plus charmant visage qu'il m'ait été » donné de contempler depuis longtemps. Je pris un instant » cette apparition pour une suite de ma rêverie; pour l'image d'une de ces odalisques dont je peuplais tout à » l'heure la cour du grand prophète. Erreur! c'était bien » une réalité! car en fixant avec plus d'attention cette » beauté ravissante, je m'aperçus qu'elle me souriait » d'un sourire si doux, si tendre, mais en même temps » si agaçant, qu'il me fut impossible de douter plus longtemps. J'étais bien éveillé, on continuait à me sourire » on paraissait même vouloir m'encourager. Survint une » négresse à laquelle la jeune fille adressa, à voix basse, » quelques mots qui provoquèrent chez elle un rire satanique et qu'elle accompagna de ce geste qui semblait dire : » Entrez!

» Me croyant pour le moins un des héros des jolis contes » de M. Galland, et sans réfléchir davantage aux suites que » pouvait avoir une pareille aventure, je me précipitai, plutôt que je n'entrai, dans la maison dont la porte fut aussitôt refermée sur moi. Plus de doute! j'étais en bonne » fortune; je le croyais du moins.



» La négresse, m'ayant introduit dans une cour pavée en » mosaïque, et ornée de colonnettes de marbre blanc, me » fit signe de m'asseoir et d'attendre.

» Deux petits nègres survinrent; ils étendirent à mes » pieds une natte de joncs marins, la couvrirent de mets » arabes, et se retirèrent aussitôt. C'est alors qu'apparut » ma séduisante Arabe. Elle vint se placer près de m[illegible] » prononcer une seule parole. En vain, j'employai près » d'elle toutes les ressources de la galanterie; en vain, je » lui adressai les expressions les plus tendres pour la faire » parler. Impossible d'obtenir autre chose que des regards » bien capables d'enflammer les cœurs les plus froids, mais » pas un seul mot pendant tout le repas.

» Je pris mon mal en patience, me disant que cela ne » pouvait se prolonger longtemps, que d'ailleurs il était » peut-être dans les mœurs arabes de préluder par les ap- » parences d'une grande froideur, pour arriver graduelle- » ment à des marques non équivoques de tendresse.

» Cet espoir me soutint et me détermina à suivre la né- » gresse, lorsqu'elle vint m'inviter à monter dans une ga- » lerie qui dominait la cour. Là, elle me fit asseoir, à la ma- » nière des Orientaux, sur un riche tapis de Turquie. Les » deux petits négrillons vinrent m'y servir le café, et me » présentèrent, après l'avoir allumée, une longue pipe » arabe. Je la pris sans défiance aucune, et je fumai un » tabac qui me parut délicieux; mais au bout de quelques » instants, l'opium dont il était sans doute mélangé provo- » qua chez moi un sommeil à l'influence duquel il me fut » impossible de me soustraire, et je m'endormis profondé- » ment, le cœur rempli des charmes de ma divine hôtesse...

» Il était environ six heures du matin quand je me ré- » veillai. Je regardai autour de moi, et quelle ne fut pas ma » surprise, lorsque je vis que j'étais seul! J'appelle, per- » sonne ne répond, personne ne vient!

» En examinant les choses avec plus d'attention, je m'a- » perçus que j'avais été fouillé pendant mon sommeil. Mon » diplôme de franc-maç.·. que j'avais dans mon portefeuille » se trouvait déployé près de moi.

» A cette vue, j'éprouvai une certaine crainte, car ce » portefeuille renfermait aussi des valeurs considérables, » mais je constatai bientôt que rien ne m'avait été enlevé, » et je fus soulagé d'un grand poids; seulement, je lus sur » mon diplôme ces mots tracés à la hâte: «Nous sommes en- » nemis, puisque tu es venu dans notre pays avec ceux qui » l'ont conquis, mais nous sommes frères par la franc-m.·. » C'est à ce titre seulement que nous te laissons la vie. »

» Je quittai vite une maison où j'avais couru, sans m'en » douter, un si grand danger, songeant, un peu tard, il est » vrai, à l'imprudence que j'avais commise. On aurait pu » m'égorger; je ne fus même pas volé!

» Arrivé sur la place du Gouvernement, encore tout » ému de ce qui venait de se passer, je racontai mon aven- » ture à plusieurs personnes de ma connaissance. Elles vin- » rent avec moi aux informations, et nous apprîmes que les » habitants de la maison où j'avais passé la nuit avaient quitté » la ville vers trois ou quatre heures du matin, se dirigeant » vers le sud. Je ne jugeai pas à propos de courir après » elles, et me contentai de m'écrier: Merci, à jamais, noble » franc-maç.·.!... encore un de tes adeptes sauvé par ta » toute-puissante influence! »

Tel est, mon cher rédacteur, le récit qui m'a été fait il y a quelques jours, par un de mes amis, qui, pour avoir été un peu téméraire, n'en est pas moins un garçon sérieux, méritant toute confiance.

Et maintenant que les *profanes*, dont j'ai parlé en commençant ma lettre, lorsqu'ils auront connaissance de ce fait, soutiennent encore que la franc-maç.·. n'a pas son utilité! Que serait donc devenu mon ami, sans ce bienheureux diplôme qui établissait entre son assassin et lui une sorte de fraternité! car, il n'en faut pas douter, soit par vengeance, soit par cupidité, on l'avait attiré dans un guet-apens, en se servant de la beauté d'une nouvelle *Circé* pour le faire tomber dans le piége.

Mais ce n'est là qu'un côté de la question, et mieux que personne tu es en position de faire ressortir tous les avantages de la franc-maç.·. C'est sans doute ce que tu ne manqueras pas de faire. Je ne saurais donc trop applaudir à ton projet de publier un journal où cette institution sera placée sous son véritable jour, et dans lequel on trouvera ces mille préceptes de la science pratique de la vertu dont nous adorons le culte.

Compte donc sur mon zèle pour t'aider, ici comme partout.

A toi,

GABRIEL DE L***.

Maximes et pensées.

.·. L'erreur et la souffrance sont les deux sentiers par lesquels l'homme doit passer pour arriver à la vérité et au bonheur.

.·.

.·. L'homme n'est pas seulement la synthèse de son globe, il est encore l'abrégé du monde et de ses lois: c'est une table des matières du livre de la nature. L'homme est une miniature de Dieu.

.·.

.·. N'attristons point le cœur du pauvre, qui est déjà accablé de douleur, et ne différez point de donner à ceux qui souffrent.

.·.

.·. La fierté du cœur est l'attribut des honnêtes gens, la fierté des manières est celle des sots.

.·.

.·. Tu supportes des injustices, console-toi, le vrai malheur est d'en faire.

.·.

.·. Ces trois axiomes : 1° quelque chose est, 2° rien ne saurait produire quelque chose, 3° quelque chose ne saurait produire le rien, conduisent à cette quatrième proposition et la prouvent : quelque chose est éternel.

MÉLANGES.

Les anciens maç.·. n'admettaient un aspirant à la maîtrise qu'au bout de sept ans employés à s'instruire.

.·.

Loge mère est la loge dans laquelle un profane reçoit la lumière.

.·.

Tenue de famille, assemblée pour délibérer sur les affaires particulières de la loge.

.·.

Atelier, loge où les travaux maç.·. sont mis en activité.

.·.

Triade mystique, ou nombre trois, haute conception philosophique, qui est la base du polythéisme des Grecs.

.·.

Vraie lumière, lumière maç.·., c'est-à-dire esprit de sagesse.

.·.

Vallée, une grande ville s'appelle vallée dans les hauts grades, et dans *Orient*, les grades inférieurs.

Lorsque les anciens poëtes parlent de la fondation d'une ville, ils entendent l'établissement d'une doctrine. Ainsi, un maçon est celui qui concourt par son intelligence à la formation d'une doctrine qui a la puissance matérielle pour base.

.·.

Pixon, lit de justice, conseil de radiation.

.·.

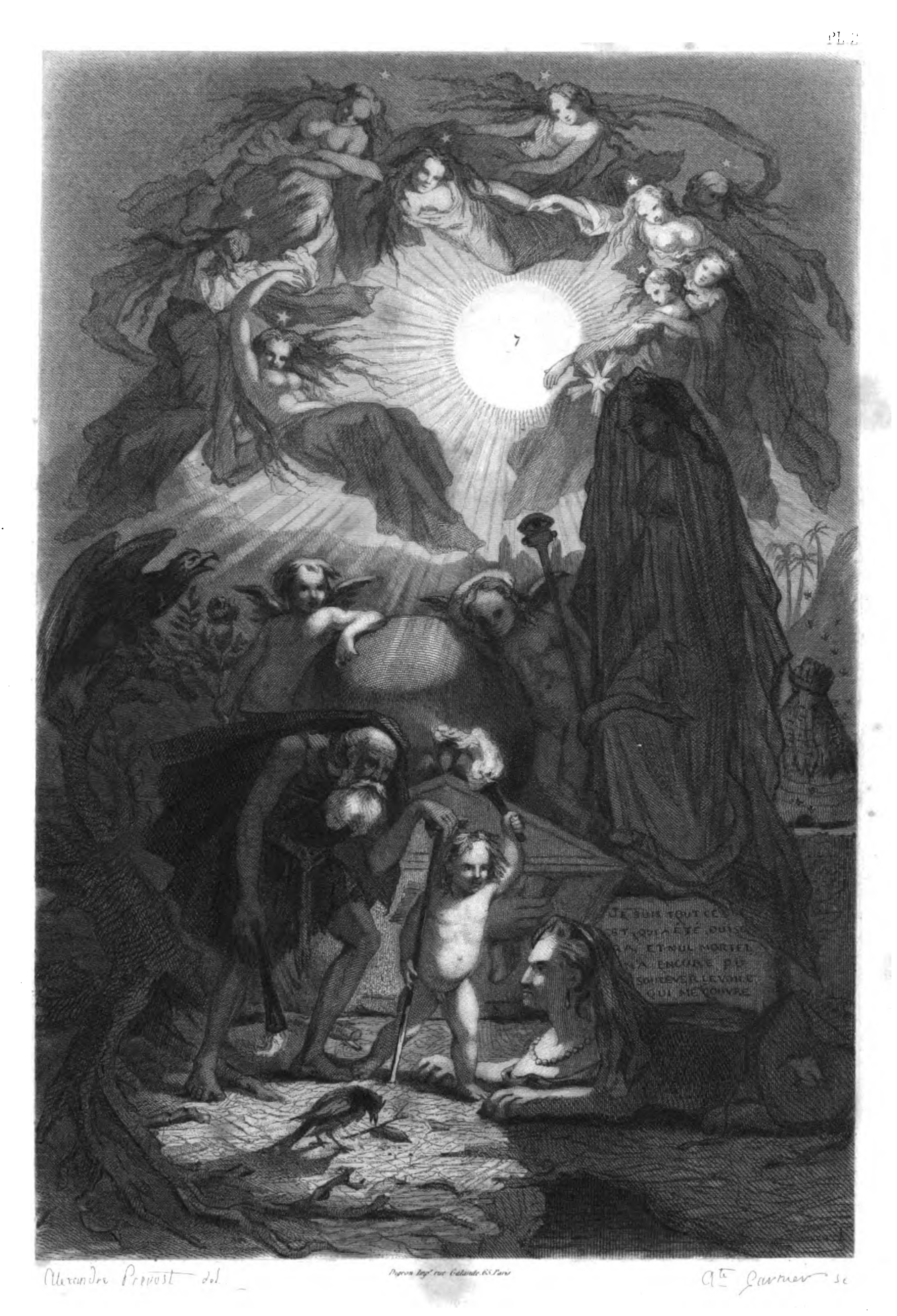
Amounique, langue mystérieuse des anciens initiés.

.·.

Silex, pierre de laquelle on tire le feu nécessaire à l'inauguration d'un temple. L'allégorie de la pierre existait dans les mystères égyptiens. La pierre fut, pour bien des religionnaires, le sujet d'une dévotion particulière.

Une pierre arrosée d'un peu d'huile fut le premier autel élevé par nos premiers pères à la gloire du Sub.·. Arch.·. des mondes. Ils plaçaient ces autels sur le sommet des montagnes, pensant ainsi se rapprocher du séjour de la Divinité. Nous avons vu des pierres vénérées chez les Sabéens, chez les Juifs, chez les Chrétiens et chez les Musulmans.

Paris. — Imprimerie de L. Martinet, rue Mignon, 2.



Alexandre Prevost del. — A^te Garnier sc.

Le Soleil Mystique

Sommaire : Voyage maçonnique autour du monde (*suite*). — L'Ésotérisme maçonnique. — Histoire de la maçonnerie en Amérique (*suite*). — Tableau synoptique de toutes les grandes loges. — L'Initiateur (royal-arche, chevaliers rose-croix). — Initiation de Pythagore. — Une page du livre d'or. — Baptême maçonnique. — Origine des alphabets et hiéroglyphes maç∴ — Maçonnerie d'adoption. — L'Image enchantée, légende scandinave. — Explication des symboles. — Maximes et pensées. — Discours. — Courte explication. — Faits divers. — Théâtres. — Gravure *sur acier*.

VOYAGE MAÇONNIQUE AUTOUR DU MONDE

PAR UN INDIEN.

Deuxième article.

En annonçant, dans notre premier article, *le développement des rituels*, nous n'avons jamais eu l'intention de divulguer quoi que ce soit des secrets de la maç∴, ils doivent rester couverts d'un voile impénétrable ; mais comme nous l'avons dit, ils renferment une double doctrine : l'une appelée *exotérique* et l'autre *ésotérique*. C'est lorsqu'il est arrivé au grade maçonnique le plus élevé, que l'homme peut espérer connaître cette dernière ; quant à la première, qui renferme la morale et l'étude des sciences, nous ne voyons aucun inconvénient à faire profiter, même les profanes, des travaux maç∴. En effet, la morale, dont les dogmes de l'unité de Dieu et de l'immortalité de l'âme font partie, a été livrée aux méditations de l'homme, par la philosophie d'abord, ensuite par les religions modernes mêmes.

Quant à l'étude des sciences, sorties dans le principe du sanctuaire maç∴, l'industrie humaine s'en est emparée, et les progrès de l'intelligence ne permettent plus d'en faire le privilége de quelques adeptes. A notre avis donc, le dogme seul doit être voilé et les formes tenues secrètes. Nous considérons le reste comme étant du domaine de la publicité. — C'est d'après ces principes que nos travaux seront dirigés.

Le rit maç∴ indien enseigna aux premiers hommes le culte de la Divinité et leur apprit à connaître les lois de la nature enveloppées d'emblèmes ingénieux.

Ce rit est non seulement un cours pratique et théorique de philosophie morale et religieuse, mais encore une institution destinée à perpétuer les premières traditions du genre humain.

Son fondateur fut un sage de l'Inde nommé *Zarmonachagas*, qui vécut en l'an 50 avant notre ère.

Ce rit comprend trois classes de maç∴. Dans la première on enseigne la morale et le pouvoir de la raison ; on explique les symboles et l'on dispose les adeptes à la philanthropie. On leur fait connaître encore des documents historiques très curieux et l'on exerce leur intelligence.

Dans la deuxième classe, on enseigne les sciences naturelles, la philosophie de l'histoire, et l'on explique le mythe poétique de l'antiquité. On discute des théories difficiles et obscures, on y fait connaître les découvertes nouvelles et le perfectionnement dont celles déjà connues sont susceptibles. Enfin cet enseignement a pour but principal la recherche des causes et des origines.

La troisième classe fait son étude assidue de connaissances spéciales telles que l'*ontologie*, la *psychologie*, la *pneumatologie ;* en un mot, de toutes les sciences que l'on nomme occultes ou secrètes ; elle admet les études théosophiques les plus hardies, et son objet spécial est la réintégration de l'humanité dans la vie.

J'ai assisté à la réception d'un néophyte et j'ai été émerveillé de l'ordre parfait des travaux, du caractère grave et majestueux de la liturgie de ce rit, ainsi que de l'attitude pleine de dignité et de recueillement des membres présents qui en faisaient partie. En entrant dans le parvis, gardé par deux sphinx accroupis, je me suis cru transporté en imagination dans un sanctuaire de l'antique Égypte, au moment où l'hiérophante va conférer le caractère sacré de l'initiation à un néophyte suffisamment préparé. Cérémonies, langage, symboles, emblèmes, ornementation extérieure, tout, en effet, se prêtait merveilleusement à l'illusion, tout portait un cachet frappant de couleur *locale* en harmonie avec le rit. J'avais sous les yeux une reproduction vivante de ce que pouvait être une de ces solennités mystérieuses dont une foule de monuments, presque tous contemporains de la création, nous ont transmis le souvenir.

Mais ce qui est plus sérieux pour moi, c'est que j'ai entendu développer les principes d'une morale aussi pure qu'élevée et des doctrines empreintes de la plus ardente fraternité maç∴. Les épreuves se font par les éléments, la doctrine qu'on y rattache développe le système des lois physiques de la nature. Après le désordre, régna le calme le plus parfait, et le néophyte fut introduit dans un sanctuaire qu'illuminaient

des centaines de flambeaux. Là siégeaient soixante et un patriarches couverts d'une tunique couleur violette, garnie d'un riche galon d'or, et portant des colliers d'une forme et d'une valeur proportionnée aux divers grades.

Le G.·. hiérophante orne l'initié d'une tunique blanche et lui présente un verre d'eau. C'est le breuvage de Lotos, lui dit-il, bois l'oubli des sentences mondaines.

L'un des patriarches, placé auprès de l'hiérophante, lui adressant la parole, lui dit : « Que veux-tu ? » Il répondit : « L'initiation maç.·. — Sais-tu ce que tu demandes, et à quel prix tu peux l'obtenir ? » reprit le patriarche. Et il répondit : « Nul sacrifice ne me coûtera. » Alors l'hiérophante lui dit : « Trois grands secrets vont t'être révélés : le premier est l'art de prolonger ta vie ; — le deuxième est le secret de faire de l'or, et le troisième est le génie créateur qui excite l'admiration des hommes.

— L'art de prolonger la vie, lui répondit le néophyte, est de bien employer chacun des instants dont elle se compose ; le secret de faire de l'or est de vivre exempt de besoins ; et au-dessus du génie qui excite l'admiration des hommes, le sage place la vertu qui les encourage à pratiquer le bien. »

Le G.·. hiérophante lui dit alors : — Jeune élève de la sagesse, ton âme est au-dessus des basses convoitises. L'un des patriarches de la colonne de l'occident lui présente la main droite, lui fait monter les degrés de l'autel, et après avoir rempli les formalités prescrites par leur rituel, l'hiérophante lui pose une couronne de myrthe sur la tête et lui dit :

« O toi qui viens d'être initié à nos mystères, prête à nos accents une oreille attentive, et que ton âme s'ouvre aux mâles préceptes de la vérité ; nous t'enseignerons le chemin qui mène à la vie heureuse, nous t'apprendrons à plaire au Tout-Puissant, dont le nom ineffable ne doit être prononcé qu'avec recueillement et respect ; nous t'apprendrons à développer tous les moyens que la Providence t'a confiés pour te rendre utile aux hommes et vivre heureux toi-même.

» Ton premier hommage appartient à Dieu ; adore l'Être suprême, qui créa l'univers par un acte de sa volonté, qui le conserve par un effet de son action continue, qui remplit ton cœur, mais que l'esprit humain ne peut concevoir ni définir.

» Plains le triste délire de celui qui ferme les yeux à la lumière et marche au milieu d'épaisses ténèbres. Mais sois tolérant ; garde-toi de haïr ou de persécuter ; la Divinité ne t'a pas commis le soin de venger ses injures.

» Élève souvent ta pensée au-dessus des êtres matériels qui t'environnent, et jette un regard de désir dans les régions supérieures qui sont ton héritage et ta vraie patrie ; car la vie terrestre, crois-le bien, n'est pas la fin de l'homme : *Assieds-toi donc au banquet de la vie ; ne t'y accoude pas.*

» Si ton premier hommage appartient au sublime Architecte des mondes, le second revient à ta patrie ; tu dois la chérir et l'honorer comme un fils vertueux chérit et honore sa mère ; soumis aux lois de ton pays, rien ne saurait te dispenser de ce devoir, quelle que soit la condition où le hasard t'ait placé, lors même que la patrie aurait été marâtre ou ingrate envers toi.

» Après avoir satisfait à tes devoirs envers Dieu et la patrie, considère ta famille ; fils, époux et père, chacun de ces états comporte des obligations nombreuses et sacrées : applique-toi à les remplir, elles te deviendront faciles.

» Pourrais-tu jamais oublier ce que tu dois aux auteurs de tes jours ? Dans l'âge mûr, honore, respecte ton père, mais rends surtout à ta mère, en égards, en tendresse, le prix des soins dont elle entoura ton jeune âge, et s'il en est besoin, à l'exemple du pieux fils de Noé, couvre leurs défauts du manteau filial : tu en seras béni.

» L'amour parle à ton cœur, élève de la sagesse ; loin de toi les désirs corrupteurs ! loin de toi les plaisirs faciles ! Ne choisis pas ta compagne parmi les plus belles et les riches ; tâche d'obtenir la plus vertueuse, efforce-toi ensuite d'être digne de l'avoir obtenue ; car l'amour seul est le salaire de l'amour, et le vice ne peut sympathiser avec la vertu.

» Si le ciel a béni ton hymen, souviens-toi que l'enfant au berceau est un citoyen que la patrie te confie ; fais germer dans cette jeune âme le principe de toutes les vertus, c'est une noble tâche !

» Chef de famille, tu dois protéger et instruire cette nouvelle tribu. F.·., un noble orgueil t'est permis, sois le premier de ta race, n'en sois pas le dernier.

» N'oublie jamais le respect dû à la vieillesse, si tu veux, vieillard à ton tour, recevoir les hommages des jeunes hommes. Les vieillards sont les témoins des anciens jours ; loin de mépriser et de comparer ta sagesse naissante à la leur, ne *t'assieds jamais en leur présence sans en avoir obtenu la permission, ne passe point entre un vieillard et le soleil. Si un vieillard t'appelle, retourne sur tes pas, quand même tu serais attendu par la femme qui te plaît.*

« Le lieu où tu as vu le jour est ta patrie ; l'homme et la femme qui te donnèrent la vie sont tes parents. Ce cercle ne doit pas remplir exclusivement ton activité.

» L'univers est la patrie du Maçon ; rien de ce qui regarde l'homme ne lui est étranger, tous les hommes doivent donc être frères. Comme toi, ils ont une âme immortelle, les mêmes organes, le même besoin d'aimer, le même désir d'être utiles. Viens donc dans nos temples, car la sainte Humanité y a son autel. Vois avec respect cet édifice majestueux, destiné à resserrer les liens trop relâchés de la morale et de la Frat.·. Unis par un langage mystérieux, les Maçons répandus sur tout le globe, partout où les lumières ont pénétré, ne forment qu'une seule famille, un seul peuple de FF.·. ; un lien sublime réunit ce peuple

innombrable : c'est la bienfaisance. La bienfaisance, qui n'est pas la vertu, mais sans laquelle la vertu ne saurait être ; la bienfaisance, émanation de la Divinité, rosée féconde, prépare l'âme à recevoir le germe de la sagesse.

» Tout être qui souffre a des droits sacrés sur toi ; n'attends point que le cri perçant de la misère te sollicite ; préviens et rassure l'infortune timide, n'empoisonne pas, par l'ostentation de tes dons, les sources d'eau vive où le malheureux doit se désaltérer ; ne cherche pas le prix de ta bienfaisance dans des vains applaudissements, mais dans le suffrage tranquille de ta conscience. Si la Providence libérale t'a accordé quelque superflu, au lieu d'en faire un usage frivole ou criminel, elle veut que, par un mouvement libre et spontané de ton âme généreuse, tu rendes moins sensible la distribution inégale des biens. Jouis de cette prérogative : que jamais l'avarice, cette passion sordide, n'avilisse ton caractère ; que ton cœur se soulève aux calculs froids et arides qu'elle suggère ; que ta bienfaisance soit active, ingénieuse, mais surtout éclairée par une prudente sagesse. Ton cœur voudrait embrasser les besoins de l'humanité entière, ton esprit doit choisir les plus pressants et les plus importants.

» La bienfaisance ne consiste pas seulement à donner un peu d'or : *l'homme ne vit pas seulement de pain.* Vois la misère impuissante de l'enfance, elle réclame ton appui ; considère l'inexpérience funeste de l'adolescence, elle sollicite tes conseils ; mets ta félicité à la préserver des erreurs et des séductions qui la menacent ; excite, autant que tu pourras, dans de jeunes cœurs, les étincelles du feu divin du génie, de la vertu, aide à les développer pour le bonheur du monde ! honte à qui veut mettre la lumière sous le boisseau ! Sers-toi du don sublime de la parole, signe extérieur de la domination de l'homme sur la nature, pour aller au-devant des besoins d'autrui, et pour exciter dans tous les cœurs le feu sacré de la vertu : instruis, protége, donne, soulage tour à tour ! Ne crois jamais avoir assez fait, et ne te repose que pour reprendre une nouvelle énergie. En te livrant ainsi aux élans de cette passion sublime, une source intarissable de jouissances jaillira sur toi ; ton âme s'agrandira, et tous les instants de ta vie seront dignement remplis.

» Si tu sens ton impuissance à suffire seul au bien que tu voudrais faire, viens encore dans nos temples, apporte une branche au faisceau sacré de bienfaits qui nous unit ; concours, selon tes facultés, aux plans et aux établissements utiles que l'association Maç.·. te présentera ; tu apprécieras bientôt les fruits de la combinaison des forces et de leur concentration sur un même objet.

» Que ta bonté s'étende sur toute la nature : l'insecte qui n'est pas nuisible a droit de vivre, ne l'écrase point sans raison. Ne sois donc pas cruel envers les animaux, compatis au contraire à leurs souffrances, et ne crains pas d'être ridicule en les défendant contre la brutalité stupide.

» Ne te laisse pas rebuter par le tableau des devoirs qui se déroule en ce moment devant tes yeux, la nature et la société t'imposent d'autres devoirs encore envers les hommes tes FF.·. ; ils ne sont pas moins sacrés que les précédents, ils sont de plus indispensables à ton bonheur personnel.

» Sois affable et officieux envers tout le monde, édifie par ton exemple, aime ton prochain ; prends part à la félicité d'autrui, ne permets jamais à l'envie de s'élever un instant dans ton sein, ton âme serait bientôt en proie à la plus triste des furies.

» Sois tolérant, parce qu'il n'est pas juste d'imposer ton opinion à des hommes doués comme toi de la faculté de raisonner.

» Il te faut un ami, *choisis-le de bonne heure, car la vie est courte ;* qu'il soit le plus digne entre tous ceux que tu connais, il sera ton mentor. Dieu te garde qu'il descende au rôle de complaisant ; il deviendrait bientôt le complice de tes passions, loin de t'aider à les vaincre. Un véritable ami est un trésor, trois fois heureux qui l'obtient ! Lent à former les nœuds de l'amitié, sois encore plus lent à les délier.

» Pardonne à ton ennemi, ne te venge que par des bienfaits ; ce sacrifice généreux te procurera les plaisirs les plus purs, et tu redeviendras la vive image de la Divinité. Rappelle-toi que c'est là le triomphe le plus beau de la raison sur l'instinct. Maçon ! oublie les injures, mais jamais les bienfaits.

» En te dévouant aux autres, n'oublie point ce que tu te dois à toi-même ; que ta volonté ferme et constante soit d'arriver, autant que possible, à la perfection morale de ton être ; n'aie qu'un seul but dans cette vie, d'acquérir *la science par la vertu et la vertu par la science.* Ne néglige donc pas de satisfaire les besoins d'une âme immortelle ; descends souvent dans ton cœur pour y sonder les replis les plus cachés ; connais-toi toi-même : cette connaissance est le grand pivot des préceptes maç.·.. Apprenti, ton âme est la pierre brute, que tu dois dégrossir ; Compagnon, tu la poliras ; Maître, tu y traceras des plans parfaits.

» Tout homme se doit à la société ; applique-toi à concevoir une idée noble et grande, et consacre ta vie à la réaliser : ainsi ton passage sur cette terre n'aura pas été stérile ; ainsi tu auras accompli une mission providentielle, mais n'oublie pas que tu dois te proposer un but utile à l'humanité en général.

» Que l'idée sublime de la Toute-Puissance de Dieu te fortifie et te soutienne ; offre-lui chaque jour l'hommage de tes affections réglées, de tes passions vaincues ; veille et prie. Renouvelle chaque matin le vœu de devenir meilleur ; et lorsque, le soir, ton cœur satisfait te rappellera une bonne action, une victoire remportée sur toi-même, alors seulement repose en paix dans le sein de la Providence, et reprends de nouvelles forces. »

» Que jamais ta bouche n'altère les pensées secrètes

de ton cœur, qu'elle en soit toujours l'organe vrai et fidèle, mais tâche de garder un silence prudent, et qui ne permette pas même de soupçonner le dépôt du secret confié à ta foi : ainsi tu éviteras toute importunité, et le mensonge ne souillera jamais tes lèvres. Ne confie pas non plus, sans nécessité, ton propre secret. De quel droit voudrais-tu exiger d'un autre plus de fidélité à le garder, que tu n'en as eu toi-même?

» Enfin que des mœurs chastes et sévères soient tes compagnes inséparables; que ton âme soit pure, droite et vraie.

» Que la modestie soit ta loi: ne considère jamais le terme où tu es venu, ta course en serait ralentie, mais celui où tu dois arriver : la courte durée de ton existence te laisse à peine l'espoir d'y atteindre.

» Ce tableau de tes devoirs ne doit pas t'effrayer : la route de la vertu est aussi facile que celle du vice; il suffit d'y entrer et de marcher. Cette marche sera aisée si, de bonne heure, tu t'es soumis au joug de cette autre vertu qu'on appelle tempérance, et sans laquelle il n'y a point de sagesse : la tempérance est la médecine universelle, au physique comme au moral; sois sobre, frugal et modéré, tu préviendras ainsi les maux du corps et de l'esprit.

» Tous ces devoirs qui viennent de t'être rapidement esquissés, tu dois les remplir envers tous les hommes; ils sont encore plus sacrés envers les FF.·., car dans la foule immense des êtres dont cet univers est peuplé, tu as choisi, par un vœu libre, les Maçons pour tes FF.·. Tout maç.·. de quelque religion, pays ou condition qu'il soit, en te présentant la main droite, symbole de franchise et d'égalité, a des droits sacrés sur ton amitié et ton assistance : s'il est en danger, vole à son secours et ne crains pas d'exposer pour lui ta vie. Un signe sacré, qui te sera révélé si tu en es digne, te montrera un F.·. implorant ton secours; s'il est dans le besoin, verse sur lui tes trésors, et réjouis-toi d'en pouvoir faire un tel emploi : tu as juré d'exercer la bienfaisance envers les hommes en général, tu la dois de préférence à ton F.·. qui gémit. S'il est dans l'affliction, console-le par tous les moyens que l'esprit ingénieux de l'humanité te suggérera. S'il est dans l'erreur, loin de t'éloigner et de le maudire, viens à lui avec les lumières du sentiment, de la raison, de la persuasion. S'il est en butte aux traits de la calomnie, ne crains pas de t'avouer son ami, sois son défenseur en public, et tu ramèneras peut-être l'opinion égarée, prévenue. Il est beau, il est saint de rappeler à la vertu qui chancelle, de relever celui qui est tombé; mais il est presque d'un dieu d'être le protecteur de l'innocence méconnue. Si ton cœur ulcéré par les offenses vraies ou imaginaires nourrissait quelque inimitié contre un de tes FF.·., dissipe à l'instant ce nuage, et si ta raison n'est pas assez forte, appelle un arbitre, réclame sa médiation fraternelle; mais ne passe jamais le seuil du temple, avant d'avoir déposé tout sentiment de haine ou de vengeance; en vain tu invoquerais le nom du Subl.·. Arch.·. des mondes, pour qu'il daigne habiter un temple qui ne serait pas purifié par la vertu, sanctifié par la concorde.

» Si ces leçons se gravent profondément dans ton âme docile et ouverte aux impressions de la vertu ; si les maximes salutaires qui marqueront, pour ainsi dire, chaque pas que tu feras dans la carrière maç.·., deviennent tes propres principes et la règle invariable de tes actions, ô mon F.·., quelle sera notre joie : tu accompliras ta sublime destinée, tu retrouveras cette ressemblance divine qui fut le partage de l'homme primitif, dans cet état d'innocence que les poëtes ont célébré sous le nom d'âge d'or, et dont l'initiation maç.·. fait son objet principal; tu deviendras la créature chérie du ciel; ses bénédictions fécondes s'arrêteront sur toi, et méritant le titre glorieux de sage, toujours libre et heureux, tu deviendras sur cette terre le bienfaiteur des hommes et le modèle de tes FF.·. (1) »

Après ce discours de haute morale et de philosophie religieuse, on posa quelques questions au récipiendaire; jamais elles n'avaient été résolues avec une telle profondeur....

BOUDHA.

(*La suite au prochain numéro.*)

(1) Voyez *Logos*, par le F.·. Chastaing.

L'ÉSOTÉRISME MAÇONNIQUE.

A M. le directeur du *Soleil mystique*, à propos de la gravure du 2e numéro.

Le *Maillet* bat *midi*, c'est l'heure maçonnique ;
Votre nombre est *parfait*, votre temple *couvert:*
Permettez, cher Goubaud, que d'un humble *cantique*
Je salue, au lever, votre SOLEIL MYSTIQUE,
En laissant, pour l'écho, l'huis à peine entr'ouvert.

Qu'à l'intuition le *Chantier* se révèle !
Ici l'emblème parle avant le dogme écrit.
Du symbole sacré, votre *planche* fidèle,
Sans profaner le mot, vulgarise l'esprit.



Honte à l'*oiseau bavard*, fléau de tout mystère,
Qui détruit le laurier en le déchiquetant !
Malheur à qui franchit le seuil du sanctuaire,
Sans comprendre du *Sphinx* l'enseignement latent.

Du *Vieillard* qui s'endort que l'*Enfant* qui s'éveille
Soit le guide et l'appui pour le conduire au but ;
De la *Ruche en travail* que, diligente abeille,
Chaque aptitude à l'œuvre apporte son tribut.

A la perfection tout noble effort doit tendre ;
Elle seule ici-bas des mortels fait des dieux.
Mais il est un secret que nul ne peut surprendre ;
Isis garde son voile impénétrable aux yeux...

Adorons, dans sa nuit, l'*Ame* de la Nature
Qui nous prêche l'amour, la justice et la paix.
Initiés prudents, respect à la ceinture
De *Celle* qui sur tous fait pleuvoir ses bienfaits.

La Science, les Arts, la Gloire et le Génie
Ne lui rendent-ils pas un hommage éclatant ?
Eh ! qu'importe au soleil l'aveugle qui le nie ?
Tout *profane* jaloux l'affirme en l'insultant.

Il n'est donné de voir sa brillante auréole
Qu'à celui qui de l'*aigle* a le puissant regard.
Sa splendeur...
Mais des cris me coupent la parole.
Il pleut !... Silence !... *il pleut !...*
Je m'esquive... à plus tard.

Le *Maillet* bat *midi*, c'est l'heure maçonnique ;
Votre *nombre* est *parfait*, votre *temple couvert ;*
Mais vous avez, Goubaud, permis que mon *cantique*
Saluât, au lever, votre Soleil mystique,
En laissant, pour l'écho, l'huis à peine entr'ouvert.

Paris, 28 *janvier* 1853.

J.·. F.·. Destigny (de Caen.)

HISTOIRE
DE
LA FRANC-MAÇONNERIE EN AMÉRIQUE.

Deuxième article.

Le 19 juin 1792, les officiers et les membres des deux Loges se réunirent en un seul corps, ainsi qu'il avait été arrêté d'avance. Ils installèrent, en qualité de Grand Maître, le Vén.·. F.·. Jean Cutler, et arrêtèrent que cette Grande Loge porterait, dorénavant et pour toujours, le nom de *Grande Loge de la très ancienne et honorable Société des maçons libres et acceptés dans l'État républicain du Massachusetts.* Toutes distinctions entre les Maçons antiques et Maçons modernes furent en même temps abolies. Au mois de décembre 1810, cette Grande Loge en comptait 110 établies, et sous sa juridiction, dans l'État du Massachusetts. Elle n'en compte plus aujourd'hui que 104.

En outre des pouvoirs conférés par écrit aux deux Grandes Loges dont il a été question précédemment, la Grande Loge d'Angleterre avait nommé, dans plusieurs États, des *Grands Maîtres provinciaux*, avec faculté d'accorder des patentes pour former des Loges ; mais la révolution qui avait soustrait l'Amérique au gouvernement de la mère patrie avait, par le fait même, dégagé les Loges américaines de la dépendance des Grandes Loges étrangères : aussi les Loges de ces États prirent-elles, même avant la fin de la guerre, des mesures pour s'établir en Grandes Loges indépendantes.

Celle du *New-Hampshire*, en se constituant dès le 18 juillet de l'an 5789 de la V.·. L.·., avait réuni sous sa juridiction diverses Loges de cet État qui avaient reçu des patentes du Massachusetts. Ses assemblées se tenaient à Portsmouth, capitale de l'État, en janvier, avril, juillet et octobre, et en 5811 elle avait sous sa dépendance 20 Loges installées dans les principales vallées de l'État ; aujourd'hui il en existe 28.

La Grande Loge de *Rhode-Island* s'organisa, le 25 juin 5791, conformément au plan proposé et adopté dans les deux Loges de Saint-Jean-de-Newport et de Saint-Jean-de-la-Providence, qui étaient alors les seules loges de cet État. En 1814 et 1815, sa juridiction s'étendait sur 13 Loges régulièrement constituées. Ce nombre s'élève aujourd'hui à 21.

Le *Connecticut* avait, en 1789, quinze ateliers institués par les Grandes Loges du Massachusetts et de New-York. Ils se réunirent tous et fondèrent, le 5 juillet de la même année, la Grande Loge du Connecticut, dont les tenues avaient lieu tous les six mois, en mai et en octobre. Sa juridiction s'étendait, dès l'année 1812, sur 48 Loges subordonnées ; ce nombre s'élève maintenant à 49.

La G.·. L.·. de *Vermont* fut ouverte à Rutland le 4 octobre 1794, E.·. V.·. Ses assemblées annuelles se composaient de tous les grands officiers titulaires ou honoraires et des V.·. et S.·. des 33 Loges organisées dans cet État. Il y en a aujourd'hui 39.

La constitution de la G.·. L.·. de *New-York* fut signée, à Londres, par le duc d'Athol, le 5 septembre 1781. Imitant l'exemple donné par les G.·. L.·. des divers États depuis la révolution, les Vén.·. et les Sur.·. des Loges de l'État de New-York se réunirent et formèrent une G.·. L.·. indépendante, dont ils élurent et installèrent les dignitaires. En 1820, la juridiction de cette G.·. L.·. s'étendait à 102 L.·. ; elle s'étend maintenant à 160.

Le 18 décembre 1786, une convention de Maç.·. L.·. et Acc.·. de l'État de *New-Jersey* se réunit à *New-Brunswick* et constitua une G.·. L.·. dont le F.·. *David Brearly* fut élu Gr.·. Mal.·. Quelques années plus tard, cette G.·. L.·. comptait 15 L.·. subordonnées; elle se réunit maintenant à Trenton et n'en compte plus que 12.

L'organisation de la Franc-Maç.·. dans l'État de *Pensylvanie* date du 24 juin 1734, jour de l'ouverture d'une L.·. constituée sous la présidence du célèbre Benjamin Franklin par la G.·. L.·. de Boston. Trente ans plus tard, en vertu d'un diplôme délivré par la G.·. L.·. d'Angleterre, le 20 juin 1764, le F.·. Guillaume Bell et quelques autres FF.·. furent autorisés à former une G.·. L.·. dans cet État. Les grands dignitaires, les officiers et représentants des L.·. de la juridiction, réunis à Philadelphie, le 25 septembre, 1786, résolurent, après mûre délibération, de ne pas rester plus longtemps, sous l'autorité d'une L.·. étrangère. Ils déclarèrent, en conséquence, que la G.·. L.·. de Pensylvanie serait mise en sommeil pour un temps indéfini. Ils arrêtèrent ensuite à l'unanimité que la G.·. L.·. de Pensylvanie, précédemment établie comme L.·. provinciale sous l'autorité de la G.·. L.·. d'Angleterre, se constituerait désormais en L.·. indépendante sous le même nom et s'attribuerait toute la juridiction maç.·. qui lui appartenait. En 1820, cette juridiction s'étendait à 107 L.·. subordonnées, tant dans l'État de Pensylvanie qu'à la Nouvelle-Orléans et à la Havane : elle n'en compte plus que 75.

La majorité des L.·. de l'État de *Delaware* provoqua une assemblée générale qui eut lieu à Wilmington le 6 juin 1806. Il fut résolu à l'unanimité, dans cette réunion solennelle, qu'il serait établi dans cet État une G.·. L.·., et qu'elle prendrait la direction suprême de toutes les L.·. du Delaware, dont le nombre ne dépassait pas 5, en raison de la faible population de l'État ; il s'élève aujourd'hui à 11.

La G.·. L.·. du *Maryland* s'était constituée à la vallée de Baltimore, le 17 avril 1787. Sa juridiction s'étendait à 27 L.·. subordonnées ; elle s'étend maintenant à 31.

La G.·. L.·. de *Virginie* fut ouverte le 30 octobre 1778; ses travaux se renouvellent tous les ans à Brichmond, le second lundi de décembre. En 1820, sa juridiction comprenait 59 L.·. ; ce nombre est aujourd'hui de 97.

C'est en vertu d'une constitution émanée de la G.·. L.·. d'Écosse, que la G.·. L.·. de la *Caroline du Nord* fut fondée en 1771. Elle se réunissait alternativement à Newbern et à Edentown, où les archives étaient conservées ; mais cette dernière ville ayant été envahie pendant les guerres de l'indépendance, les archives furent détruites, et la G.·. L.·. obligée de se mettre en sommeil.

En 1787, les FF.·. se réunirent de nouveau, firent un règlement pour la G.·. L.·., qui reprit ses travaux; ils nommèrent dans la même année une commission chargée de rédiger une nouvelle constitution ; ce travail fut adopté et ratifié l'année suivante à Raleigh, où la G.·. L.·. a maintenant encore ses tenues annuelles. On comptait en 1821, dans cet État, 50 L.·. subordonnées; on en compte aujourd'hui 63.

La G.·. L.·. de la *Caroline du Sud* fut établie à Charlestown, le 12 mars 1787. Sa juridiction s'étend à 52 L.·.

Celle de *Géorgie* fut constituée en 1730, en vertu d'un diplôme émané de lord Weymouth, Grand Maître d'Angleterre, et renouvelé depuis par le F.·. Douglas, Grand Maître d'Écosse. En 1786, une convention des L.·. de cet État se réunit à Savannah, se déclara indépendante des L.·. d'Angleterre et d'Écosse, nomma le F.·. Samuel Elbert Grand Maître et adopta de nouveaux règlements. Les L.·. de cet État sont au nombre de 21.

La G.·. L.·. de *Kentucky* a ses tenues à la vallée de Lexington, et sa juridiction s'étend à 57 subordonnées.

Celle de l'*Ohio* fut constituée par une convention réunie à Chillicothe; ses tenues ont lieu maintenant à Cincinnati.

Outre les G.·. L.·. que nous avons énumérées dans les numéros précédents, on compte encore dans l'Amérique septentrionale celles du haut Canada et du bas Canada, dont la juridiction respective s'étend à 28 L.·.. Dans certaines vallées les travaux se font en français. Au sein des États qui sont venus successivement se joindre au noyau primitif de l'Union américaine de nouvelles G.·. L.·. se sont établies et ont créé de nouveaux ateliers, à mesure que la colonisation envahissait les solitudes de l'ouest. Parmi ces créations qui remontent à une époque plus ou moins reculée dans la première partie du XIXe siècle, on peut citer : la G.·. L.·. d'*Alabama*, chef-lieu Tuscaloosa, qui compte 44 L.·. dans sa juridiction de *Tennessee*, chef-lieu Narhville, avec 30 L.·. ; de la *Louisiane*, avec 22 L.·.; de la *Colombie*, avec 11 L.·.; d'*Arkansas*, avec 11 L.·.: des *Florides*, avec 9 L.·.; d'*Illinois*, avec 10 L.·.; d'*Indiana*, avec 17 L.·.; du *Maine*, avec 57 L.·.; du *Mississipi*, avec 35 L.·.; du *Missouri*, avec 34 L.·..

Enfin l'Amérique du Nord, avec une population de 14 à 15 millions d'habitants, offre aujourd'hui un effectif de près de 1200 L.·. maç.·. régulièrement constituées et travaillant sous la direction de 32 G.·. L.·. indépendantes l'une de l'autre, mais fédérées comme les États de l'union eux-mêmes.

L'ensemble de ces constitutions de G.·. L.·. indépendantes les unes des autres, et répudiant successivement l'autorité centrale des G.·. L.·. d'Angleterre et d'Ecosse, forme ce qu'on pourrait appeler le *rit américain*. Au lieu de quatre degrés que reconnaît maintenant la maç.·. anglaise, le rit américain en compte sept, savoir: 1° apprenti, 2° compagnon ; 3° M.·.; 4° M.·. de marque; 5° M.·. président ou M.·. passé; 6° T.·. excellent M.·. ; 7° et royal arche. Nous verrons plus tard que non seulement on reconnaît en Amérique les degrés supérieurs admis par les autres rites maçonniques, mais qu'il y existe des chapitres de rose-croix et des chevaliers de Malte et des *campements* de chevaliers du Temple organisés dans un assez grand nombre d'États.

Le devoir spécial du *M.·. de marque* est d'empêcher que le désordre et la confusion ne s'introduisent au milieu des travaux. C'est à lui de signaler les ouvriers intelligents et de réprimander fraternellement ceux qui commettraient quelques fautes. Il contracte l'obligation formelle de secourir un frère indigent dans une limite déterminée; il doit désigner ceux des travailleurs qui méritent d'être encouragés par des récompenses maçonniques. Les bijoux distinctifs du M.·. de marque sont le ciseau et le maillet.

Les fonctions de *M.·. président* ou *M.·. passé*, consistent à ouvrir et fermer la L.·., aux différents degrés, à installer et consacrer les G.·. L.·. à poser la pierre fondamentale des édifices publics, à présider aux funérailles et aux dédicaces, en observant scrupuleusement les cérémonies et formalités établies par le rit.

Nul ne peut être reçu au 6° D.·. *Très excellent M.·.*,

si favorisé du suffrage unanime de ses FF.·., il n'a pas été vén.·. d'une L.·.; il doit connaître parfaitement tous les degrés qui précèdent, afin de pouvoir communiquer la lumière et la vérité aux maç.·. moins avancés dans la science.

La plupart des L.·. américaines considèrent le 7e degré *Maç.·. de l'arche royale* comme le suprême et dernier degré de l'initiation; c'est, à leur avis, le comble de la perfection dans la maç.·. antique. Le scrutin pour l'admission des candidats à ce degré est particulièrement entouré de précautions et de délais, afin que l'entrée des *chapitres* ne soit ouverte qu'à des FF.·. présentant les garanties les plus solides de moralité, de science et de dévouement à la maç.·..

De même que les trois premiers degrés de la maç.·. américaine sont gouvernés par les G.·. L.·. formées du vén.·. et des sur.·. de toutes les LL.·. de leur ressort; de même, les quatre autres degrés reconnaissent l'autorité et suivent la direction des grands chapitres de *Maç.·. de l'arche royale* formés des principaux officiers de tous les chapitres du ressort.

Jusqu'en 1797 E.·. V.·., aucun grand chapitre de ce genre ne s'était encore organisé en Amérique, lorsque les chapitres de l'État de Pensylvanie votèrent unanimement la création à Philadelphie du premier grand chapitre. A leur exemple, les chapitres des États du nord de l'Union, après en avoir longuement délibéré, se réunirent à Hartford, le 4e mercredi du mois de janvier 1798 E.·. V.·.. adoptèrent une constitution, et après avoir élu et installé les grands officiers, organisèrent un grand chapitre maç.·. de l'arche royale pour le gouvernement des chapitres particuliers du New-Hampshire, du Massachusetts, de Rhode-Island, du Connecticut, du Vermont et de New-York. Les chapitres établis dans les États méridionaux de l'Union demandèrent bientôt de s'unir et à former des grands chapitres avec la constitution adoptée dans les États du Nord.

Un grand chapitre général, convoqué le 9 janvier 1806, à Middletown, État du Connecticut, comprenant des délégués de tous les grands chapitres des États du Nord, revisa les articles de sa constitution, et décida que le grand chapitre général se réunirait tous les sept ans, pour élire ses officiers, et pourvoir aux intérêts généraux de la maç.·. supérieure. Enfin il résolut que la première réunion septénaire aurait lieu à la vallée de New-York, le second jeudi du mois de septembre 1812, en vertu de cette constitution revisée, corrigée, et ratifiée à New-York dans une assemblée générale des grands chapitres, le 6 juin 1816 E.·. V.·. La juridiction du grand chapitre général s'étendait à tous les États unis d'Amérique. Il se composait d'un suprême pontife général, d'un grand roi général, d'un grand notaire général, d'un secrétaire, d'un trésorier, d'un chapelain, d'un prévôt des suprêmes pontifes, rois et notaires des divers grands chapitres de la juridiction, et d'un suprême pontife général adjoint, comme aussi de tous les anciens grands officiers généraux dont les pouvoirs septénaires étaient expirés.

L'examen, et même la simple énumération des articles principaux de cette constitution nous entraînerait beaucoup trop loin, il nous suffira donc d'indiquer la création et le siége de quelques uns des chapitres de Maç.·. de l'arche royale établis successivement dans les États de l'Union américaine.

Le chapitre de Hanovre, New-Hampshire, fut constitué sous le nom de chapitre de Saint-André, en vertu d'un diplôme en date du 26 janvier 1807; celui de Hopthnitown, dans le même État, sous le nom de chapitre de la Trinité, le 16 février de la même année.

Le grand chapitre du Massachusetts, dont les réunions annuelles ont lieu alternativement à Boston et à Newburgport, au mois de septembre, fut organisé le 12 juin 1798; il compte sous sa juridiction six chapitres:

N° 1, de Saint-André à Boston;
N° 2, du roi Cyrus à Newburgport;
N° 3, de Saint-Jean à Groton;
N° 4, du mont Vernon à Portland;
N° 5, à Charleston;
N° 6, de Washington à Salem.

Le grand chapitre de Rhode-Island, qui se réunit tous les trois mois à Providence, date du mois de mars 1798; il compte trois chapitres subordonnés:

N° 1, Providence;
N° 2, Newport;
N° 3, Marren.

Le grand chapitre du Connecticut, organisé à Hartford le 7 mai 1798, a sept chapitres subordonnés:

N° 1, de Miram à Newton;
N° 2, de Salomon à Derby;
N° 3, de Washington à Middletown;
N° 4, de Franklin à Newhaven;
N° 5, de Vanderbrook à Colchester;
N° 6, de Franklin à Norwich;
N° 7, de l'Union à la Nouvelle-Londres.

Enfin le grand chapitre de New-York compte quatorze chapitres dans son ressort:

Nos 1, 2, 3 et 8, à New-York;
N° 4, à Stillwater;
N° 5, à Albany;
N° 6, à Hudson;
N° 7, à Whitestown;
N° 9, à Grenville;
N° 10, à Cambridge;
N° 11, à Schenectady;
N° 12, à Rutland en Vermont;
N° 13, au nouveau Liban;
N° 14, à Stamford en Delaware.

Sa juridiction s'étend également à 20 LL.·. de maîtres de marque situées dans les États de New-York et de Vermont.

Ainsi la Maç.·. américaine est organisée en deux parties bien distinctes.

La maçonnerie symbolique, comprenant les trois premiers degrés, pratiquée, dans les LL.·. de chaque vallée, dont les députés forment une G.·. L.·. indépendante dans chaque État, et la maçonnerie supérieure, pratiquée pour le 4e, 5e et 6e degrés dans les LL.·., pour le 7e dans des chapitres tous placés sous la juridiction de divers grands chapitres, opérant eux-mêmes sous la direction centrale d'un grand chapitre général établi à New-York, où il s'assemble seulement tous les sept ans, à moins que deux des grands officiers généraux ne jugent à propos de le convoquer extraordinairement.

PHILIBERT.

TABLEAU SYNOPTIQUE DE TOUTES LES GRANDES LOGES.

Deuxième article.

La G.·. L.·. royale *à l'Amitié*, séant à la vallée de Berlin (Prusse), fut fondée en 1765; elle professe le rit Maç.·. ancien. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. *Link*; le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 35. Cette G.·. L.·. possède dans son sein un comité de bienfaisance. Son temple, d'une construction élégante, est très bien décoré.

La G.·. L.·. *aux Trois-Globes*, Sup.·. O.·. intérieur, séant à la vallée de Berlin (Prusse), fut fondée en 1744; elle professe le rit des Trois-Globes. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. Frédéric-Guillaume-Louis, prince de Prusse; le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 115. Cette G.·. L.·. a fondé une caisse de bienfaisance et plusieurs établissements d'utilité publique. Le temple est très bien décoré.

La G.·. L.·. de *Saxe*, séant à la vallée de Dresde, fut fondée en 1741; elle professe le rit ancien. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F..· C.-G.-F. Winkler; le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 15. Les bienfaits que répand son comité sur les malheureux lui ont acquis l'estime générale.

La G.·. L.·. *Mère de l'arc-en-ciel*, séant à la vallée de Paris, fut fondée en 1816; elle professe le rit Maç.·. de Misraïm. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. Bedarride; le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 3.

La G.·. L.·. de *Hambourg*, séant à la vallée de Hambourg, fut fondée en 1736; elle professe les rites ancien et de Schroeder. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. D.-A. Cords; le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 21. Cette G.·. L.·. a fondé plusieurs établissements de bienfaisance pour le soulagement des pauvres non maç.·., et les LL.·. placées sous son obédience distribuent leurs secours aux FF.·. dans le besoin.

La G.·. L.·. *au Soleil* (Bavière), séant à la vallée de Bayreuth, fut fondée en 1741; elle professe le rit éclectique. La G.·. M.·. est vacante; le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 11. Cette G.·. L.·. a un comité de bienfaisance très bien administré.

G.·. L.·., ou *Sup.·. conseil de la Belgique*, séant à la vallée de Bruxelles, fondé en 1817, professant le rit ancien et accepté, 33e D.·. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. P.-A.-J. Stevens; le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 14. Son temple est un des plus beaux que l'on connaisse.

La G.·. L.·. de *Memphis*, séant à la vallée de Londres (Angleterre), fut fondée en 1850, professe les rites de Memphis et celui des anciens maç.·. libres et acceptés. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. J. Philibert; il n'existe qu'une seule L.·. qui en relève. Cette G.·. L.·. a fondé en 1851 un comité de bienfaisance, spécialement consacré au soulagement des francs-Maç.·. sans travail et des orphelins. Cette G.·. L.·. possède un chapitre, un aréopage et un suprême conseil du 90e D.·. renfermant la science de tous les rites maç.·. connus.

La G.·. L.·. *de la Bienveillance*, séant à la vallée de Liége, fut fondée en 1849; elle professe le rit de Memphis. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. Witterbolt. Le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 1. Son temple n'a rien de remarquable.

La G.·. L.·. *des disciples de Pythagore*, séant à la vallée de Madrid (Espagne), fut fondée en 1848; elle professe le rit persan ou philosophique. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. H. Fonteyn; le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 2. Son temple n'a rien de remarquable; il existe au sein de cette G.·. L.·. un comité de bienfaisance pour venir en aide non seulement au maç.·. malheureux, mais encore aux profanes.

Le G.·. O.·. *Lusitanien*, séant à la vallée de Lisbonne, fut fondé en 1805. En 1817, la G.·. L.·. de *Passos Manuel* vint s'y réunir; il professe le rit anc.·. maç.·. lib.·. et accep.·. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. José de Silva; le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 3. Cette G.·. L.·. possède un souv.·. chap.·. de R.·. A.·. Son temple est très ordinaire et sa décoration intérieure de la plus grande simplicité.

La G.·. L.·. de la *Grèce*, séant à la vallée de Corfou, fut fondée en 1817. Elle professe le rit ancien; la maîtrise est vacante; le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 3.

AMÉRIQUE.

Une L.·. maç.·. est considérée aux États-Unis comme étant un lieu de paix et d'amitié fraternelle. On s'y réunit pour enseigner les principes de la plus haute philosophie et pour y donner des leçons et des exemples de morale et d'amour du travail. On s'occupe particulièrement du bien qui a été fait, et de celui qui reste à faire. De retour dans leurs familles, les

membres sont meilleurs, plus sociables, et chacun d'eux aspire après le jour où une réunion nouvelle les dédommagera du poids des affaires civiles.

La G.·. L.·. de *New-York*, séant à la vallée de New-York (Amérique du Nord) fut fondée en 1785, elle professe le rit ancien. Son G.·. M.·. est le T.·. Il.·. F.·. Robertson. Le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 137. Cette loge possède un G.·. chapitre de R.·. A.·. et un suprême conseil du 33e D.·. L'édifice du temple maç.·. est dans le style gothique pur et construit en pierre granitique. La décoration de l'intérieur, toute symbolique, est d'une beauté remarquable. La première pierre de ce beau monument fut posée le 25 juin 1826. La façade est de 50 pieds; la profondeur de 125 pieds; la hauteur de 70 pieds, sans compter les tourelles qui en ont plus de 10. Parmi les singularités que présente cette construction il faut citer la porte du milieu, qui est de chêne massif, d'un seul morceau et de 4 pieds d'épaisseur.

La G.·. L.·. de *Missouri*, séant à la vallée de Saint-Louis, fut fondée en 1787; elle professe le rit ancien. Son G.·. M.·. est le T.·. Il.·. F.·. John Ralls. Le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 38.

Cette G.·. L.·. a un G.·. chap.·. de royal arch.·.

La G.·. L.·. de *Kentucky*, séant à la vallée de Louisville, fondée en 1810, professe le rit ancien. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. Daviest. Le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 130.

L'intérieur du temple présente un aspect symbolique très remarquable, et son comité de bienfaisance distribue d'abondants secours aux infortunés.

La G.·. L.·. de la *Caroline du Nord*, séant à la vallée de Raleigh, fondée en 1771, professe le rit ancien. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. Fanning. Le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 69. Cette L.·. possède un G.·. Ch.·. de R.·. A.·.; le temple est d'une construction élégante et l'intérieur richement décoré. Cette G.·. L.·. fut construite en vertu des patentes délivrées par la G.·. L.·. d'Écosse; toutes ses archives furent brûlées dans la guerre de l'indépendance, en 1788, et elle établit son siége dans la ville de Raleigh.

La G.·. L.·. de la *Caroline du Sud*, séant à la vallée de Charlestown, fut constituée le 24 mars 1787; elle professe le rit ancien. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. Furmann; le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 45. Elle possède plusieurs établissements de bienfaisance, notamment pour les veuves et les orphelins.

La G.·. L.·. de *Maryland*, séant à la vallée de Baltimore, fut fondée en 1782; elle professe le rit ancien. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. Chas. Gilmann; le nombre des LL.·. qui en relèvent est de 37. Cette G.·. L.·. possède un G.·. chap.·. de royal Arche et un G.·. consist.·. du 32e D.·. Son temple, qui sert pour les assemblées de toutes les LL.·. de cette ville, a coûté à l'institution 40,000 dollars. Ces dignes maç.·. comprenant que tous les êtres qui souffrent ont des droits sacrés à leur bienfaisance, n'attendent pas que le cri de la misère la sollicite.

La G.·. L.·. de *Pensylvanie* (États-Unis), séant à la vallée de Philadelphie, fondée en 1735, professe le rit ancien, avec un chap.·. de R.·. A.·. et un cons.·. sup.·. du 32e D.·.; la G.·. M.·. est vacante; les LL.·. qui en relèvent est de 69. L'acte de constitution indique pour vén.·. Benjamin Franklin; c'est lui qui posa la première pierre de l'édifice maç.·. dans cette province. F.·. H. P.

L'INITIATEUR.

Deuxième article.

ROYAL-ARCHE.

C'est encore à l'époque des croisades qu'il faut remonter pour trouver la fondation de cette institution. Elle nous est venue d'Orient et nous a été transmise par Godefroy de Bouillon lui-même. C'était au moins ce que pensait le chevalier écossais Ramsay qui releva cet ordre en 1768, et qui fut institué à Londres en 1777.

Dans la maç.·. anglaise et américaine cet ordre est très considéré; on le regarde, en effet, comme représentant la suprématie de la royauté des Hébreux.

Les véritables *Royal-Arche* sont à la recherche de la parole ou du verbe. Cette parole reçue par Moïse est introduite dans plusieurs grades maç.·. Les cabalistes attribuaient des pouvoirs surnaturels à sa prononciation. Le but du *Royal-Arche* est le perfectionnement de l'homme et son rapprochement vers celui dont il est émané, c'est-à-dire sa régénération et sa réintégration dans sa primitive innocence, ainsi que dans les droits qu'il a perdus. Ce chapitre fait son étude assidue de l'*ontologie*, de la *psychologie*, de la

pneumatologie, en un mot, de toutes les parties des sciences appelées occultes.

La constitution des *Royal-Arche* est basée sur la loi de *Hom*.

Selon le traducteur du *Zend-Avesta*, cette loi annonçait un Être suprême et éternel, auteur de deux principes opposés. Les cérémonies de cette loi, appelée *Pœriokesch*, étaient en petit nombre, très simples et rappelaient l'origine et l'arrangement de l'univers.

On nomme *Peschdadiens*, l'homme de la première loi, les sectateurs du *Pœriokesch*.

Un passage d'Iln-Shahna, cité par Hyde, donne *aux Peschdadiens* le nom de *Kecomarsiens*.

Hom reçut le surnom de Zacré (d'or, de couleur d'or), qu'on a pris pour le nom de *Zoroastre*, qui, en Zend, est *Zerothosch-tro*.

Le secret maç.·. de ce grade consiste dans la connaissance de la nature et de sa puissance. Il a pour but de rendre au Sub.·. Arch.·. des mondes l'hommage qui lui est dû. Il élève en même temps l'homme au-dessus de ses semblables, en le mettant à l'abri des passions qui troublent si souvent son existence.

Les *Royal-Arche* prétendent que le nombre sept représente les sept couleurs de la lumière, et que le nombre neuf, composé de trois fois trois, est d'autant plus remarquable, que chacun des éléments qui constituent nos corps est ternaire, et offre à l'esprit l'emblème de la nature qui se recompose sans cesse à nos yeux, après avoir subi mille décompositions.

La parole de l'ancien *Royal-Arche* est *t.*·., nom d'*Isis*. Les initiés, dans l'antiquité, regardaient ce mot comme une parole sacrée, incommunicable. La parole de passe était *aar.*·. (vérité).

Les *Royal-Arche* portent en sautoir une plaque formant un triple triangle, avec ces mots : *vérité, sagesse, science.*

Ce triple triangle, contenant trois unités égales, est le symbole de la trinité philosophique, et s'applique aux trois vérités de la génération.

Le H (tau) décoration du *Royal-Arche* n'est autre chose que la croix à l'aide de laquelle on mesurait le Nil. Cet emblème a servi de maillet aux vén.·. pour relever le prix que l'on doit attacher à cet ancien signe de salut.

Le *tablier* est considéré dans ce grade comme l'emblème de l'égalité, et la colombe comme l'image de l'esprit vivifiant, qui féconde toute la nature.

La batterie II—III fait allusion aux cinq palmiers de la région mystique de *Kab.*·.

La marche se rapporte aux cinq ordres d'architecture : *corinthien, ionique, d'Orient, toscan et composite.*

LOUIS MARCONIS.

SOUVERAIN CHAPITRE

DES

CHEVALIERS ROSE-CROIX.

Ce chap.·. est placé au sommet de la hiérarchie de la L.·. Il personnifie, en quelque sorte, le sacerdoce de l'ordre maç.·., dont il possède les symboles et les arcanes les plus mystérieux, inconnus au plus grand nombre des initiés. Aussi sa mission principale consiste-t-elle dans l'étude des mythes religieux des différents âges de l'humanité; dans les investigations les plus ardues sur tout ce qui se rattache à la théosophie et à la haute philosophie. Mais là ne se borne pas cette mission.

Dépositaire de la saine doctrine, il est encore spécialement chargé d'en développer la partie dogmatique et morale pour l'enseignement de la L.·. et l'édification des FF.·.

Le titre de R.·. C.·. a deux origines, l'une philosophique et l'autre historique.

Le fondateur de cet ordre est un prêtre séraphique d'Alexandrie, sage d'Égypte, nommé *Ormus*, converti par saint Marc, l'an 46 de J.-C. Il purifia la doctrine des Egyptiens, selon les préceptes du christianisme. Les Esséniens, ayant fondé une école de sagesse salomoniaque, se réunirent aux *Ormus*. Dès lors, la société se divisa en deux ordres, connus sous le nom de *Conservateurs des secrets mosaïques* et *Conservateurs des secrets hermétiques*.

Les R.·. C.·., connus depuis le XII[e] siècle, étaient des philosophes hermétiques, envoyés d'Orient, avec la mission de propager en Europe les sciences secrètes. Trois d'entre eux fondèrent en Ecosse un athénée philosophique, dit des Maç.·. d'Orient, espèce de séminaire où l'on enseignait aux élèves les sciences sublimes. Les R.·. C.·. exécutèrent encore d'autres travaux, car plusieurs vinrent se joindre aux croisés pour aller combattre en Palestine. De là vient leur titre de chevalier ; les uns s'appelèrent Chev.·. de la Palestine, les autres FF.·. R.·. C.·. Ces derniers communiquèrent à Pierre l'Ermite, en 1093, et à Hugues de Payens, en 1118, les connaissances maçoniques dont ils étaient dépositaires. En 1150, quatre-vingt-un d'entre eux arrivèrent, sous la conduite de *Garimont*, près l'archevêque d'Upsal, qui reçut d'eux le dépôt des connaissances maçonniques. Mais antérieurement au XII[e] siècle, les R.·. C.·. existaient déjà. Leur origine remonte, ainsi que nous venons de le démontrer, aux temps les plus reculés ; et la philosophie naturelle, qui était l'objet de leurs recherches, en est incontestablement l'origine primitive.

Leur emblème est une croix, au pied de laquelle est un pélican, et au milieu une rose.

La croix représente l'arbre de la science; la rose les produits brillants de l'imagination et de la poésie ;

le pélican est l'emblème de la mort et de la renaissance perpétuelle de la nature.

Le culte de la croix était établi dans l'île de Cozumel, et sur les côtes de l'Yucatan (Mexique), près de 4000 ans, avant J.-C. Ce signe était révéré comme la divinité de la pluie, allégorie de la fécondité.

Quetzalecatl, législateur des Indiens, était représenté avec une robe couverte de croix. Il n'est pas moins curieux de retrouver, dans cet ancien culte, des traditions sur la mère du genré humain, déchue de son état primitif.

Dans ce grade, la parole sacrée ne se donne pas, elle s'épèle, parce que ce n'est pas un mot significatif par lui-même. Ce sont les initiales, en langue hébraïque, du nom des quatre éléments primitifs, connus dans l'ancienne physique.

Le chev.·. R.·. C.·. a l'âge de la perfection de la vie humaine.

La batterie signifie les sept périodes cycliques de la création de l'univers, et l'arbre renversé le monde qui, dans les traditions de l'antiquité, est ainsi représenté, conformément à ce passage des Vedas :

« Le monde, figuier éternel, élance ses racines » dans les cieux, étend ses branches sur l'abîme. »

La *sphère armillaire* est l'emblème des sciences exactes, objet d'études des R.·. C.·.

L'*aigle* signifie la recherche audacieuse et le génie qui contemple fixement la vérité, de même que cet oiseau fixe le soleil.

Il existait à Padoue, à la fin du XIII[e] siècle, le rit de R.·. C.·. alchimiste. Le savant *Carburi*, Grec de nation, fut un des derniers sages de cette institution respectable, qui n'était qu'une branche de l'arbre maç.·. et ne s'est fait remarquer que par de savantes discussions. Décomposer les métaux, chercher la pierre philosophale, vouloir même trouver le remède, ou pour mieux dire, la panacée universelle, tels étaient les travaux auxquels se livraient ces chev.·., dont la doctrine était de rendre hommage à la Divinité, comme le faisaient les anciens sages. Ils se proposaient aussi de retrouver la parole perdue par le moyen des oracles, c'est-à-dire du magnétisme.

La croix mystique des *Izeds* se rattache mystérieusement au culte maç.·. Elle faisait partie du symbolisme de leur art, dont la connaissance formait une partie de l'enseignement secret des Chapitres. Cette croix renferme tous les nombres sacrés; elle est la base de la géométrie.

Les signes maç.·. nous viennent de la plus haute antiquité. Nous avons vu des *abraxas* avec le Père éternel, ou l'emblème du Sub.·. Arch.·. des mondes, ayant les bras croisés, dans le signe du bon Pasteur. Les hiérophantes d'Héliopolis sortaient toujours de chez eux en portant la main comme les maçons modernes quand ils se mettent à l'ordre.

LOUIS MARCONIS.

INITIATION DE PYTHAGORE.

Un homme, jeune encore, au front majestueux, à la démarche lente et solennelle, vêtu d'une longue tunique blanche, venait de prendre place à la poupe d'un léger navire qui se préparait à remonter le Nil. Son langage, harmonieux et sonore, indiquait un étranger né dans les îles de l'Archipel méditerranéen, tandis que la forme de son vêtement annonçait, au contraire, un de ces sages des bords de l'Indus que la célébration des mystères d'Isis attirait périodiquement vers la capitale de l'Égypte. Ce voyageur qu'un groupe de disciples attentifs, accompagnait de ville en ville, était Pythagore, illustre déjà par sa science et sa vertu, par l'austérité de sa vie et l'autorité de sa parole. Il avait vu le jour dans l'île de Samos (1); mais après avoir poussé son pèlerinage philosophique jusqu'au rivage du Gange, il était arrivé récemment de Babylone, où il avait eu le bonheur de connaître l'immortel Zerdust, que les Grecs ont nommé Zoroastre. Le fondateur du culte des Amschaspands avait initié Pythagore aux mystères indiens; il lui avait montré la signification véritable des symboles dont les novateurs étaient forcés d'envelopper leur doctrine pour qu'elle échappât aux atteintes brutales de l'ignorance et de l'imposture. Le *Zend-Avesta*, ou parole de vie, que prêchait Zerdust, était depuis longtemps populaire en Chaldée : on répétait partout que le maître avait marché sur les eaux; on disait que, persécuté par Ahrimane, il avait été protégé miraculeusement par Ormuzd; d'innombrables légendes entouraient toutes les actions du répétiteur chaldéen d'une auréole de merveilles. Mais le philosophe grec eut bientôt le secret de ces rites fabuleux, car il ne tarda pas à être admis dans l'observatoire où Zerdust étudiait le cours des astres, pénétrait les arcanes de la nature, et dégageait

(1) 590 ans avant l'ère chrétienne, et mourut à l'âge de 90 ans.

de l'histoire des siècles passés la doctrine de la dualité des principes.

Cette doctrine de la Dyade, origine des contrats, loi d'un combat éternel entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres, entre la matière et le principe générateur, n'avait pas satisfait complétement la grande âme de Pythagore. Il cherchait la loi d'harmonie, qui devait fondre ces éléments contraires en un seul tout, digne de correspondre à l'œuvre du grand inconnu, du Sub.·. Arch.·. des mondes; et il espérait l'obtenir des gardiens du sanctuaire de Memphis (1).

A mesure que le navire monté par Pythagore s'avançait au milieu des fertiles campagnes du Delta, couvertes des flots de l'inondation qui devait les féconder, le philosophe grec admirait les merveilles d'une civilisation moins élégante que celle de son propre pays, mais plus large et plus carrément assise. Bientôt le sommet de la grande pyramide se dessina nettement à l'horizon et domina les forêts de palmiers et les monticules sous lesquels d'innombrables villages s'élevaient à droite et à gauche du lit du fleuve. Les voyageurs saluèrent de leurs acclamations le monument immense qui annonçait l'approche du temple de la Sagesse.

Enfin, obéissant à l'impulsion du gouvernail, la proue du navire vint heurter doucement les degrés d'un vaste escalier taillé dans la rive gauche du Nil, en face de la Babylone égyptienne qu'on appelle aujourd'hui le vieux Caire. Les voyageurs étaient attendus sans doute, car des prêtres vêtus de courtes tuniques blanches reçurent les pèlerins à leur descente du vaisseau, et les guidèrent, non vers Memphis dont on apercevait à gauche les monuments et les édifices, mais droit à l'occident, vers la grande pyramide, où Pythagore devait subir les épreuves de l'initiation.

En présence de cette œuvre gigantesque du travail humain, produit collectif de tant d'efforts divers, le philosophe grec comprit tout à coup l'insuffisance de la doctrine dualiste prêchée par Zoroastre. Il comprit que si l'humanité tout entière arrivait un jour à déposer les sentiments d'antagonisme et de discorde qui fermentaient dans son sein, ce ne serait qu'en revenant au culte de l'unité. Il comprit que le fondateur du mythe des Amschaspands, en admettant deux principes en lutte perpétuelle, préparait sans le vouloir aux générations futures un épouvantable avenir de haines et de malheurs.

Cette pensée accablante confirma Pythagore dans le désir ardent de connaître la vérité; il se confia donc sans hésiter aux servants chargés de le préparer à l'initiation.

On lui banda les yeux, et l'ayant fait tourner plusieurs fois sur lui-même, pour qu'il lui fût impossible de s'orienter, on le conduisit au bord d'un puits profond. Des bras robustes le soulevèrent et l'ayant déposé dans une corbeille suspendue par des cordes au milieu du gouffre béant, on le descendit lentement dans le séjour des morts.

— Qui vient ici? s'écrièrent des voix lugubres, quand la corbeille eut touché le sol.

— Un profane qui aspire à la sagesse, répondit Pythagore.

— Remonte au séjour des vivants et demande aux philosophes de t'enseigner ce que les profanes ont nommé la sagesse, dit lentement une voix mâle et sonore.

— Ils ne m'ont appris jusqu'ici, répondit Pythagore, qu'à constater mon ignorance et la leur; ils m'ont laissé flotter, sans pilote, entre le doute et l'erreur.

— L'ignorance et l'erreur sont des crimes, reprit la voix, avec indignation, quand elles sont le résultat de l'indifférence pour la vérité. Tremble, si une lâche paresse a déshonoré ta vie! tremble si le vice a souillé ton cœur et flétri tes jours!

A ces mots, le néophyte fut saisi violemment par des mains invisibles, renversé sur le sol, dépouillé d'une partie de ses vêtements, et chargé d'une chaîne pesante, qu'il ne traîna qu'avec peine quand il lui fut permis de se relever et de marcher. Le bandeau qui couvrait ses yeux avait disparu, mais il reconnut qu'il était plongé dans des ténèbres profondes, et il n'aurait su de quel côté se diriger, s'il n'avait aperçu bien loin, devant lui, un point lumineux, dont il constata l'immobilité, en marchant et en s'arrêtant tour à tour.

Autour de lui régnait un silence de mort que rien ne troublait, si ce n'est le bruit sinistre de sa chaîne, heurtant à chaque pas les aspérités du chemin.

Une atmosphère étouffante et chargée de vapeurs aromatiques oppressait sa poitrine haletante. Il hâta sa marche pour échapper à la suffocation. Mais le sentier, au lieu de s'élargir, se rétrécissait toujours davantage, et de ses deux mains enchaînées il put toucher de chaque côté une rangée non interrompue de cercueils dressés contre la muraille.

Le courage de Pythagore ne fut point ébranlé par cette épreuve. Depuis son entrée dans le souterrain, il avait reconnu l'odeur particulière aux momies égyptiennes, et savait que, pour arriver à la vie de l'intelligence, il fallait sonder sans terreur le mystère de la mort physique. Cependant le point lumineux vers lequel il se dirigeait, loin de s'agrandir progressivement, suivant les lois de la perspective, diminuait, au contraire, de grandeur et d'intensité à chaque pas qu'il faisait pour s'en rapprocher. Bientôt cette faible lueur disparut tout à fait. Le néophyte continua sa

(1) Avant de s'embarquer sur le Nil, il avait passé par hasard devant un atelier de forgerons, où trois compagnons robustes battaient tour à tour une barre de fer incandescente; il avait remarqué que le son des marteaux donnait exactement la QUARTE, la QUINTE et l'OCTAVE. Frappé de ce phénomène, il s'était empressé d'en vérifier la cause: il avait trouvé que les poids réciproques des marteaux étaient dans le rapport de 3/4, 2/3 et 1/2. Revenu plus tard à Crotone, où il fonda la célèbre école qui porte son nom, il fit de cette découverte le point de départ du système musical que ses élèves adoptèrent.

marche, en suivant la double rangée de tombeaux, jusqu'à ce qu'il vint se heurter contre un bloc de granit placé en travers de la voie. Il essaya vainement de le mouvoir ; mais il ne l'eut pas plutôt frappé de sa chaîne, que le bloc tourna sur un pivot, et lui livra passage.

Cet obstacle franchi, le néophyte sentit que la voie qu'il suivait s'enfonçait rapidement dans les entrailles de la terre. Tout à coup ses deux pieds glissèrent, à la fois, sur une surface humide ; il fut précipité dans un bassin profond, rempli d'une eau glacée, et ne se maintint à la surface qu'en se débarrassant, par un violent effort, de la chaîne qui chargeait ses bras. Il atteignit avec peine l'autre bord ou des degrés étaient pratiqués, et attendit que le *stalista* (1), ou aspergeur, lui posât les questions d'usage, après avoir complété sa purification en le replongeant deux fois dans les eaux du bassin.

Le *stalista* : — La purification matérielle que tu viens de subir n'a aucune valeur à nos yeux, si ton âme reste souillée par des pensées impures, si ta vie n'a pas été chaste, et tes actions toujours guidées par les conseils de la sagesse. La chaîne que tu viens de laisser au fond de ce bassin n'a délivré que tes mains si ton esprit reste obscurci par les préjugés d'une fausse éducation ; si tu ne sais pas fermer l'œil et l'oreille aux suggestions de l'intolérance et de l'erreur.

Pythagore : — J'ai toujours pratiqué la vertu comme il m'était donné de la comprendre ; j'ai appris à combattre et à vaincre mes folles passions, et j'ai réussi souvent à les dompter parce que j'ai su me respecter moi-même (2).

(1) Nous désignerons indifféremment les fonctions par leurs noms égyptiens ou grecs, suivant l'occasion.
(2) *Vers dorés* de Pythagore, page 179. Paris, 1813.

Satisfait de cette réponse, le *stalista* prit le néophyte par la main, et lui fit remonter un sentier en pente douce qui les conduisit à la porte d'une immense salle souterraine. Deux hommes armés, la tête couverte d'un casque représentant une tête de chien, gardaient l'entrée de cette salle dont la voûte était supportée par deux colonnes élevées, l'une à l'orient, l'autre à l'occident. Au milieu de ces colonnes, un griffon, emblème du soleil, poussait une roue, du centre de laquelle partaient quatre rayons chargés d'hiéroglyphes, indiquant les quatre saisons de l'année.

Ce fut dans une cellule attenant à cette salle que Pythagore fut soumis au jeûne sévère imposé aux néophytes qui voulaient passer au deuxième degré de l'initiation. Dans cette retraite où ne parvenait aucun bruit du monde extérieur, le *thesmophorès*, après avoir posé à l'aspirant des questions sur les lois physiques de la nature, base des mystères, sur les principes de la géométrie et de l'architecture, lui apprit à déchiffrer non seulement les hiéroglyphes, mais encore l'écriture résultant de la combinaison des *guipos* dont se servaient les peuples pasteurs avant l'invention des hiéroglyphes. Jamais questions ne furent résolues avec une plus rare sagacité, jamais les leçons de la science ne furent recueillies par une intelligence plus vaste et plus rapide. Rien ne s'opposant plus dès lors à la réception du philosophe, il fut reçu *néocoris*. On lui donna pour insigne un bâton accolé d'un serpent, on lui confia le mot d'ordre, et on lui apprit le signe dont il devait se servir pour se faire reconnaître.

J. PHILIBERT.·.

(La suite au prochain numéro.)

UNE PAGE DU LIVRE D'OR.

La maç.·., nous ne saurions trop le répéter, est une institution philanthropique et progressive, qui a pour base l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, et pour objet l'étude de la morale, des sciences et des arts, et l'exercice de la bienfaisance.

Depuis des milliers d'années elle tend à unir, sous le simple titre de F.·., les hommes de toutes les contrées du globe. La bienveillance la caractérise et fait sa puissance ; c'est parce qu'elle repose sur de tels principes, qu'elle a pu traverser les siècles sans subir de changements notables, et demeurer florissante et forte, alors que tant d'institutions se sont écroulées autour d'elle. C'est à ces principes, disons-nous, que la maçonnerie doit d'avoir été et d'être encore de tous les temps et de tous les lieux.

Tous ses membres doivent concourir, autant qu'il dépend d'eux, au bonheur de l'humanité et à son perfectionnement intellectuel. Les Fr.·. maç.·. ver-

ront donc, nous en sommes certains, avec un sentiment, sinon d'orgueil, au moins d'une vive satisfaction, que la maç.·. a compté parmi ses adeptes la plupart des hommes les plus remarquables de l'antiquité, soit comme philosophes ou législateurs, soit comme ayant contribué au développement des sciences, des arts et de l'industrie.

Nous allons extraire ces noms du livre d'or, et nous dirons à quels titres ils se recommandent: nous indiquerons aussi, autant que nous le pourrons d'une manière certaine, les époques de leur initiation, et nous pousserons notre revue jusqu'à nos jours.

Osiris, prêtre et guerrier, descendit des montagnes de l'Ethiopie, et civilisa l'Egypte par l'institution des mystères d'Isis.

Brahma Odin, surnommé *Isis*, législateur indien, premier civilisateur. Ce grand génie parvint à rassembler les familles errantes dans les forêts; il leur annonça un Dieu suprême, immuable, éternel, et leur parla en son nom. Tout porte à croire que c'est lui qui donna naissance aux mystères de l'antiquité. Ces premiers sages furent connus sous le nom de *Gymnosophistes*, leurs principes n'existent plus que dans les Védas et chez une tribu faible et dispersée, dont les membres portent le nom de Schammaners.

Orphée, philosophe, législateur et théologien de la Thrace. Initié en Egypte, régularisa les mystères d'Eleusis, et fonda ces mystères dans l'île de Samothrace.

Menès, hiérophante et premier roi d'Egypte, fondateur de Memphis.

Hermès, prêtre-roi, auteur des sciences occultes, en 3371 avant notre ère.

Mithra, célèbre initié, réformateur du culte dégénéré de la Médie, 2550.

Moïse, prêtre d'Héliopolis, législateur des Hébreux, 1649 ans avant notre ère, fut initié aux mystères d'Isis, en qualité de descendant des patriarches. Boulage soutient qu'il est impossible que Moïse ait puisé ses dogmes dans les mystères d'Égypte, « attendu, dit-il, que les Égyptiens avaient une telle horreur pour les Israélites, qu'ils leur donnaient Typhon pour père. » On peut répondre à Boulage, que Moïse, fils adoptif de la fille de Pharaon, et destiné au sacerdoce, pouvait avoir obtenu une exception en sa faveur. En ce cas, la divulgation du premier degré faite par Moïse à ses compatriotes, l'initiation aux autres degrés, conférée par lui aux lévites, expliqueraient la fuite dans le désert de tout un peuple, et sa constance à supporter des maux sans nombre, plutôt que de retourner en Égypte; elles expliqueraient également la haine et la fureur des Égyptiens contre ce peuple. On connaît la force des dissensions religieuses et la jalousie des corps constitués. Tout un peuple initié était une anomalie, l'initiateur un parjure, et par conséquent dévoué à la mort, suivant les lois même de l'initiation. Dans un siècle tolérant comme le nôtre, on se serait probablement contenté d'appeler Moïse et les Hébreux du nom de Maçons irréguliers. Mais, à l'époque dont nous parlons, une simple épithète ne suffisait pas. Pour marquer les dissidences, il fallait sévir, et sévir rigoureusement; c'est ce que firent les Pharaons.

Zoroastre, prophète des Perses, élève des Brahmanes, contemporain de Virenghanu, père de Dyemschid, G.·. M.·. des prêtres mages, répandit leur doctrine dans la Perse; ses disciples reçurent le nom de Mages. Les Mages perses passèrent, en 1395, à Méroc, en Ethiopie, contrée alors puissante et éclairée.

Chéops, prêtre, roi à Memphis. La première des grandes pyramides fut élevée par lui, vers 1325.

Chephren, prêtre et roi à Memphis; il fit bâtir la deuxième grande pyramide, vers 1241 avant notre ère.

Asychis, prêtre et roi initié, se rendit célèbre par les lois qu'il donna aux Egyptiens, et dont la plus remarquable fut celle qui exigeait de ceux qui empruntaient de l'argent le dépôt des ossements de leur père, comme une garantie entre les mains du créancier. Ce dépôt sacré fut toujours religieusement dégagé par les débiteurs; c'est-à-dire que les dettes furent toujours exactement acquittées tant que cette loi fut en vigueur.

Lycurgue, législateur des Lacédémoniens; il fut initié en Egypte en 897.

Thalès, philosophe de Phénicie, initié aux mystères d'Isis, à Memphis; il fonda une école célèbre 637 avant notre ère.

Bouda-Somana-Gautama, philosophe profond, auteur de Gandsour, né l'an 607, mort en 558, initié aux mystères de l'antiquité.

Lao-Tseu, réformateur, doctrine mystique, la raison primordiale, en 600 avant notre ère.

Chilon, célèbre philosophe de Lacédémone; l'un des sept sages, initié aux mystères de l'antiquité, 601 avant notre ère.

Pittacus, philosophe de Mytilène, l'un des sept sages, initié aux mystères 585 avant notre ère.

Confucius, philosophe célèbre; sa sublime morale est contenue dans le Chou-King, mort en 551 avant notre ère.

Pythagore, philosophe grec, initié aux mystères d'Egypte et de Perse, fonda à Cretone son école mystérieuse 541 avant notre ère; il est le plus grand des mortels, la philosophie lui doit son nom; riche de tous les dons de la nature et de l'esprit, il voyage dans toutes les parties du monde connu pour recueillir la science; il interroge tous les sages, écoute toutes les traditions, se soumet à toutes les épreuves, afin d'arriver à la connaissance de tous les mystères (1). Ce grand génie fait faire un pas immense à l'humanité. Que son nom soit honoré d'âge en âge.

Esope, G.·. philosophe et célèbre fabuliste de

(1) Le mot mystère vient du grec *musterion*, dont la racine est *mu*, c'est-à-dire silence.

Phrygie, initié aux mystères en 537 avant notre ère.

Hérodote, philosophe et historien, initié aux mystères d'Isis au temple de Memphis, en 483.

Démocrite, célèbre philosophe grec, initié au temple de Memphis en 460 avant notre ère.

Hippocrate, célèbre philosophe et médecin, fut initié à Athènes en 459 avant notre ère.

Platon, philosophe grec, initié au temple d'Héliopolis, fondateur d'une école célèbre, 417 avant notre ère.

Eudoxe, philosophe et astronome célèbre, initié aux mystères au temple de Saïs, 371 avant notre ère.

Aristote, le génie le plus vaste de l'antiquité, philosophe célèbre, initié aux mystères et fondateur d'une école célèbre en 342 avant notre ère.

Euclide, excellent mathématicien des Égyptiens, initié aux mystères en l'an 277. D'après les tables chronologiques, il est impossible, comme on le dit, qu'il ait communiqué la science à *Hiram*, puisqu'il n'a été reçu qu'environ 600 ans après lui.

Salomon fut initié aux mystères d'Eleusis, en sa qualité de fils de roi; restaura l'initiation et mérita d'en être appelé le fondateur (1). Il bâtit le temple de Jérusalem vers 102 avant notre ère.

Judas, prophète, restitua les mystères maçonniques 55 avant J.-C.; il paraît qu'ils étaient tombés en désuétude. Les mystères renfermaient à cette époque le dépôt des connaissances morales et scientifiques de l'homme primitif, c'est-à-dire non déchu.

F.·. M.·. de N.·..

(1) Voyez le *Cours complet de la maç.·.* par le F.·. Vassal.

BAPTÊME MAÇONNIQUE.

Lorsqu'un F.·. désire faire adopter son enfant par l'atel.·., dont il est membre actif, la L.·. est convoquée et les travaux sont ouverts au 1er D.·. symbolique en la forme accoutumée. Le Vén.·. annonce que le F.·. N.·. présente son fils N.·. à la L.·. et demande qu'elle veuille bien le reconnaître comme un de ses enfants. Aucun des FF.·. ne s'opposant à cette adoption, le maître des Cér.·. remet au présentateur le ciseau, le maillet, et la pierre brute. Le Vén.·. lui parle en ces termes :

« Mon frère, ce louveteau que la nature confie à vos tendres soins, à votre sollicitude intelligente, doit faire un jour la consolation ou le tourment de votre vie, la joie ou la honte de l'humanité, selon la direction que vous saurez imprimer à ses facultés naissantes.

« La pierre que vous tenez est informe, sans utilité apparente, et cependant qu'on la confie au ciseau d'un *Phidias* ou d'un *Michel-Ange*, et l'artiste en fera sortir un chef-d'œuvre. Mon F.·. appuyez le ciseau sur cette pierre brute et avec le maillet frappez les coups mystérieux, au bruit desquels s'ouvre la porte du temple.

« Les trois coups mystérieux que vous venez de frapper, mon F.·., symbolisent le travail que vous impose l'éducation de votre fils. Son intelligence, encore endormie, est comme la pierre brute que, dans sa forme primitive, le passant foule dédaigneusement aux pieds, tandis qu'il l'admirera façonnée par les mains d'un habile ouvrier. Livré sans défense aux funestes impressions du vice, votre louveteau serait bientôt le rebut de l'espèce humaine, tandis qu'il en sera l'honneur, si vous avez soin de former son corps à la tempérance, de diriger son cœur vers l'amour du bien, et d'éclairer son intelligence du flambeau de la vérité. »

Le parrain du louveteau tient le fil à plomb de manière que l'extrémité supérieure soit placée vers le cœur de l'enfant. Le 1er sur.·. le touche de la main droite et dit : « Que la loi d'attraction qui fait tendre ce fil vers le centre de la terre gouverne tes actions et les fasse tendre incessamment vers la justice et la bonté, attributs par excellence du G.·. Arch.·. des M.·., et les deux points qui rapprochent le plus l'homme de la perfection. »

Ensuite le 1er sur.·., tenant de la main droite un côté du niveau, que le parrain soutient de l'autre côté, s'exprime ainsi : « Apprends que tous les hommes sont égaux et que la justice est basée sur la grande loi de la réciprocité.

« Ne prends jamais une résolution vis-à-vis d'un homme ton semblable et ton égal, sans te demander à toi-même si tu es véritablement prêt à lui donner, de grand cœur, ce que tu te prépares à exiger de lui. »

Le Vén.·. et le parrain prennent l'équerre et la tiennent élevée au-dessus du louveteau; le Vén.·. dit : « Que la raison et la conscience se réunissent comme les deux côtés de cet instrument, dans le jugement que tu porteras des actions des autres, dans la recherche incessante de la justice et de la vérité.

Les deux surv.·. et le parrain, portant chacun un flambeau, s'approchent du candélabre de l'angle du

Sud-Est; le père, portant son louveteau, les suit accompagné du Vén.·. qui dit en s'adressant à l'Atel.·.: « Mes FF.·., promettez-moi que vous donnerez tous, à cet enfant, l'exemple de la droiture, de l'empire sur vous-mêmes et d'une austère moralité. »

Les FF.·. répondent : « Nous le jurons! »

Le Vén.·. prend alors le flambeau du 1er surv.·., allume le candélabre et dit : « Allons, mes FF.·., au candélabre du Sud-Ouest. »

Arrivé là, le Vén.·. s'adressant à la L.·. : « Promettez-moi, mes FF.·., que vous ferez tous vos efforts pour empêcher que ce louveteau ne tombe dans l'abîme sans fond de l'imposture et de l'erreur. »

Les FF.·. répondent : « Nous le jurons! »

Le Vén.·., enfin, suivi du parrain, des surv.·. et du louveteau, après avoir allumé le 2e candélabre porté par son père, se rend auprès du candélabre du Nord-Ouest et dit: « Promettez-moi, mes FF.·., que vous inspirerez à ce louveteau l'amour de ses semblables, le sentiment de la bienveillance et de la fraternité universelle; promettez-moi que vous lui inspirerez le désir de travailler, sans relâche et sans peur, au bien de l'humanité. »

Les FF.·. répondent : « Nous le jurons! »

Le Vén.·. allume le flambeau du troisième candélabre, fait apporter le verre déposé sur l'autel et qui contient du vin, le remet au parrain, y trempe l'index qu'il porte ensuite sur les lèvres du louveteau et dit: « Que ta bouche ne soit jamais souillée par le mensonge, mais que tes lèvres s'ouvrent pour proclamer hautement la vérité; que ta voix retentisse hardiment pour la défense du malheur et de l'innocence contre l'oppression, qu'elle porte la consolation et la paix dans le cœur de tes semblables et la terreur dans l'âme du méchant. »

Il trempe une seconde fois son doigt dans le vin, le porte successivement aux deux oreilles du louveteau et dit : « Sois toujours attentif aux leçons de la sagesse et de l'expérience; que jamais la voix de l'infortune ne trouve ton oreille insensible, mais ferme-la toujours aux séductions du vice, aux sophismes de l'erreur et aux suggestions de l'injustice. »

Il trempe une troisième fois l'index dans le vin et le passe sur les paupières du louveteau : « Que tes yeux apprennent à lire dans le livre sublime de la nature, et qu'ils s'ouvrent de bonne heure aux rayons de la lumière telle que la comprennent les amis de la liberté. FF.·., éteignez vos flambeaux. Puissent les vœux que nous venons de former, les engagements que nous avons pris, contribuer à rendre ce louveteau heureux et digne de s'asseoir au banquet des élus de la science. »

Le parrain ayant prêté l'obligation d'usage au nom de l'enfant, le Vén.·. adresse une invocation au Subl.·. Arch.·. des mondes, et proclame le louveteau membre et fils adoptif de l'atel.·.

Les travaux sont terminés avec les cérémonies ordinaires, et le Vén.·. dit:

« Retirez-vous en paix, mes FF.·., et emportez les vœux ardents que nous formons pour la prospérité de ceux qui vous touchent par les liens du sang et de l'amitié. » MANGEANT.

ORIGINE DES ALPHABETS ET HIÉROGLYPHES M.·.

L'art de rendre la langue sensible aux yeux, de transmettre des idées et des événements aux absents, fut contemporain et indépendant de l'art de la parole. C'est dans la peinture simple des objets même dont on voulut conserver le souvenir, que consiste la première espèce d'écriture hiéroglyphique; la seconde espèce concernant les objets insensibles, c'est-à dire les idées, se fit par l'addition d'une figure à une autre, ou par la combinaison, entre elles, de plusieurs figures : ainsi les mêmes principes ont présidé au langage et à l'écriture, l'onomatopée et l'analogie. On peut donc dire que tous les premiers mots parlés ou écrits des langues primitives ont leur raison d'être dans la nature. Ces derniers avaient peut-être même sur les autres l'avantage de faire naître d'un seul coup d'œil une foule de souvenirs, mais il fallait, en quelque sorte, deviner les abstractions représentées par des symboles ou des signes arbitraires qu'on leur adjoignit plus tard.

Quoi qu'il en soit, plusieurs opinions ont cours dans le monde savant, sur l'origine des alphabets et des hiéroglyphes. Il ne nous appartient pas de décider ici entre ces opinions, dont chacune est soutenue par des hommes éminents; mais l'opinion qui semble avoir prévalu le plus généralement, c'est que les premiers caractères employés pour fixer les pensées ou les images furent emblématiques et empruntés soit aux travaux du labourage, soit aux procédés



les plus usuels des arts de la vie, soit enfin aux observations astronomiques; d'où il suit que l'alphabet hiéroglyphique dut précéder de beaucoup l'alphabet syllabique, qui consiste essentiellement dans la décomposition des éléments d'un mot, et dans le groupement de ces éléments, pour former une parole.

C'est de l'Égypte que nous viennent, ainsi que toutes les autres connaissances, les hiéroglyphes et les premiers alphabets. La plupart des monuments qui couvraient la terre d'Égypte étaient revêtus de signes hiéroglyphiques dont l'emploi était, soit de donner des indications relatives aux travaux de l'agriculture, aux crues du Nil, aux inondations, etc., soit de conserver le souvenir des événements mémorables, et de consacrer la mémoire des souverains qui avaient illustré leur règne par des institutions utiles et glorieuses.

Les Égyptiens, et généralement tous les peuples primitifs, avaient l'habitude de symboliser les grands accidents de la nature et les hautes spéculations philosophiques, de bâtir sur ces données des fables, que le vulgaire prenait au pied de la lettre, et dont la connaissance n'était communiquée qu'aux initiés. C'est ainsi qu'ils avaient symbolisé la nature dans Isis, et ses mystères dans les voiles qui enveloppaient la statue, et dont le dernier ne tombait jamais, même aux yeux des prêtres. C'est encore ainsi que les Grecs avaient symbolisé les hautes sciences dans la courtine sacrée du temple d'Apollon.

Avant les hiéroglyphes, on se servait, chez les Chinois, de cordelettes chargées de nœuds, dont chacune rappelait un événement. Lors de la découverte du nouveau monde, on trouva également des guipos ou registres de cordelettes, dont les nœuds étaient de différentes couleurs, et combinés entre eux; ils renfermaient les annales de l'Empire, les revenus publics, les impôts. Chez les Chinois, Fo-hi, an 2951 avant Jésus-Christ, remplaça les cordelettes par huit kouas, dont les lignes horizontales et brisées, gravées sur des planchettes, se combinaient à volonté. Ces kouas étaient exposés dans les lieux les plus fréquentés, soit pour donner des ordres, ou avertir de quelque solennité.

Suivant les Chinois, les traces d'oiseaux imprimées sur le sable fournissent la première idée des caractères. Tsang-hie, ministre de Hoang-ty, appela ces caractères hiao-ki-tchouen, et ils servirent à tracer les premiers hiéroglyphes. L. M.

MAÇONNERIE D'ADOPTION.

Les novateurs des L.·. d'adoption, ayant compris que le commerce familier entre les deux sexes contribuait puissamment à la civilisation des peuples, établirent, par une loi religieuse, une association de femmes. Ils suivirent en cela l'exemple des initiations anciennes qui admettaient dans les temples les prêtresses, les vestales, etc.

Les historiens nous apprennent en effet que les temples de Minerve et de Cérès étaient desservis en Grèce par des femmes, et qu'une grande prêtresse rendait des oracles dans le temple d'Apollon. Nous voyons aussi dans la Bible que Marie, sœur de Moïse, disait au peuple hébreu qu'elle était en communication avec l'Éternel. Nous y voyons encore les femmes des Lévites participer à la garde du temple, et exercer le sacerdoce au besoin. *Debora*, prophétesse d'Israël, en serait une preuve, et *Maaha*, aïeule et tutrice du roi *Asa*, gouverna le royaume de Juda et rendit le peuple très heureux.

Il n'y avait donc aucun inconvénient à ce que la plus belle moitié du genre humain fût admise à participer d'une certaine manière aux mystères de l'ordre maç.·. et aux œuvres de philanthropie qui le caractérisent: tels sont les motifs qui ont servi de bases à la fondation des loges d'adoption.

Les doctrines suivies dans ces L.·. se rattachent, pour le premier degré, à la création de l'homme, et à Ève qui le tente et le séduit par le fruit défendu, et pour les 2e, 3e, 4e et 5e degrés, à la Genèse et à la Bible. Le rit de Memphis a deux grades, les 6e et 7e, où les dames sont admises à des travaux philosophiques qui sont accordés à celles dont les lumières et les vertus sont les plus éminentes.

Ces assemblées n'ont aucune forme secrète: elles n'ont de commun avec les francs-maç.·. que le local, des actes de bienfaisance et des relations d'estime et d'affection.

Nous venons de dire que les L.·. d'adoption suivent les légendes de la Genèse et de l'Ancien Testament. En effet, dans l'initiation, on parle de la création et de la chute d'Adam.

Et à cette occasion, nous croyons à propos de rap-

peler ce que l'on trouve dans les livres orientaux sur la création de l'homme.

Selon l'*Ezour Veidam*, ouvrage que l'on croit plus ancien que la Bible, *Adimo* aurait été le premier homme. Dieu en le créant lui donna une plante qui lui assura toute science et une vie éternelle. Un serpent, très envieux du bien, trouva le moyen de s'en emparer, et *Adimo* tomba dans l'ignorance et la misère.

D'après ce même ouvrage, le Dieu créateur est lui-même la lumière éternelle. Cette idée est regardée par les Indiens savants comme plus vraie et tenant plus de l'essence divine.

Nous citerons encore ce que dit *Confucius* de la création du premier homme.

« Le monde ayant été créé, les hommes vécurent longtemps dans une grande sainteté ; ils avaient le don de prophétie, et possédaient des forces surnaturelles. A cet âge d'or succéda une époque malheureuse. La terre produisit une plante douce comme du miel ; un homme vorace vint en goûter, et par l'éloge qu'il en fit, il donna aux autres l'envie d'en manger. Dès lors la sainteté disparut de la surface de la terre, les forces surnaturelles, la longueur de la vie et la grandeur des hommes diminuèrent ; on fut obligé de vivre longtemps dans les ténèbres. La terre était consternée, les vertus se négligèrent ; enfin elles disparurent entièrement, et à leur place se mirent l'adultère, le meurtre, l'injustice et tous les vices. La terre ne produisant plus rien pour la nourriture des hommes, la nécessité fit inventer la charrue ; mais comme ni la vie ni les propriétés n'étaient assurées, on choisit un sage pour maître et pour gouverner.

« Cet homme fit le partage des terres et des biens. Son nom était *Bourchan*, fondateur de la religion des Lamas ; il établit ses dogmes chez soixante et une nations, mais par malheur chacune d'elles les prit dans un sens opposé, et de là les différentes religions répandues dans le monde. »

Schérer prétend que Confucius était inspiré et qu'il prédit la venue du Christ dans la personne de Bourchan. FLEURY.

L'IMAGE ENCHANTÉE.

(LÉGENDE SCANDINAVE.)

L'Aube, messagère de l'Aurore, venait d'entr'ouvrir les portes de l'Orient ; du haut de son palmier d'or, le Fialar (1), clairon immortel, sonnait le réveil au Walhalla (2) et appelait à leurs combats de chaque jour les Dieux et les Héros.

Dans la plaine d'Ida, Frey (3), souriant sous sa couronne de primevères et de violettes, annonçait à la terre le premier jour du Printemps.

A cette heure matinale, le fils d'Odin (4) et de Friggis, Balder, le plus parfait des dieux, se promenait seul dans une riante prairie ; il y goûtait un plaisir suprême à voir la nature se parer d'une verdure nouvelle, et les jeunes agneaux se couvrir de leur blanche toison.

Au milieu de cette prairie, sous l'ombrage naissant et argenté des saules, serpente un ruisseau d'eau limpide qui, bondissant à sa source, tourbillonne et entraîne avec lui les cailloux de son lit ; puis, ralentissant par degrés sa course vagabonde, son murmure s'affaiblit, et son onde fatiguée vient se reposer au sein d'un petit lac calme et silencieux dont la surface unie et tranquille réfléchit l'azur des cieux ; les coquettes Anémones, les gentilles Pâquerettes qui ornent les verts gazons de ses bords voient s'y reproduire leurs couleurs d'albâtre et de rose.

Conduit par le hasard près de ce miroir liquide, Balder veut y contempler son noble visage ; mais à peine le dieu s'est-il adressé un sourire, que le Génie du mal a dérobé son image divine, et la plaçant au fond d'un bassin d'or, l'a transportée dans le palais d'Hannah, fille du roi des Scandinaves, alors qu'elle est encore plongée dans les douceurs du sommeil.

La jeune princesse, enveloppée d'un long manteau d'hermine, reposait sur un mol édredon d'écarlate ; une de ses mains soutenait sa jolie tête blonde et se perdait dans les flots de sa blonde chevelure ; l'autre, tombant avec grâce sur sa poitrine, écartait son manteau et laissait entrevoir deux trésors de Freya !... Un sourire charmant entr'ouvrait légèrement ses lèvres purpurines et livrait à l'admiration un double rang de perles fines rehaussées de corail.

Ainsi couchée et endormie, on aurait pris cette belle et gracieuse enfant pour la divine Vanadis (1) bercée par un doux songe d'amour.

Cependant le Soleil, montant à l'horizon, inondait la terre de flots de lumière ; les oiseaux saluaient, de leurs

(1) Coq céleste.
(2) Paradis scandinave.
(3) Fregga ou Friggis, épouse d'Odin, la Junon scandinave.
(4) Dieu du printemps.

(1) Jupiter scandinave.



concerts harmonieux l'auteur de tant de merveilles. Éveillée par ces rayons vivifiants, par ces accords si doux, Hannah soulève languissamment ses paupières aux franges d'or, ouvre ses yeux bleus aussi beaux que ceux de Friga (1), promène autour d'elle ses regards langoureux et quitte sa couche virginale. La moelleuse fourrure tombe de ses blanches épaules et découvre, sans voile, un corps dont la suave beauté eût rendu jalouse la divine Vanadis. La jeune Scandinave, encore tout agitée des rêves de la nuit, s'approche de sa toilette et s'apprête à puiser dans un bassin d'or l'eau des ablutions. Son front est brûlant; elle veut rafraîchir dans cette onde pure ses membres fatigués d'un sommeil si plein d'émotions.

Mais, ô surprise! une image, belle comme celle du dieu Balder, sourit, du fond de l'eau, à la timide jeune fille, qui, troublée, confuse, se recule et court rassurer sa pudeur alarmée en couvrant ses membres délicats d'une tunique bleue aux étoiles d'argent.

La princesse est-elle bien éveillée? Elle doute encore, car le céleste visage, le divin sourire qu'elle a revus, tout appartient au beau jeune homme qui lui est apparu en songe, et dont le langage passionné a si vivement impressionné son cœur. Se croyant encore sous le charme de ce rêve, elle calme peu à peu ses craintes et son émotion; puis voulant s'assurer qu'elle a été le jouet d'une illusion, Hannah s'est rapprochée du bassin. Surprise nouvelle et peut-être désirée! la séduisante image est toujours là, plus belle, plus souriante encore. Quel est donc ce prodige?

(1) Vénus scandinave.

Sa rougeur, son trouble augmentent; la jeune fille veut fuir de nouveau, mais c'est en vain: une puissance invisible, un attrait irrésistible la retiennent tremblante, presque effrayée, devant ce dieu au regard si tendre, à l'air si passionné! Hannah est fascinée. L'amour est contagieux: elle se sent blessée au cœur; un frisson délicieux parcourt tout son être; elle aime!...

Subjuguée par sa passion naissante, la jeune princesse ne peut s'arracher à la contemplation d'un objet si aimé. Cédant bientôt à l'insurmontable penchant qui l'entraîne, elle s'incline amoureusement vers l'onde perfide; ses lèvres voluptueusement entr'ouvertes cherchent celles de son amant. O douleur! l'eau, se ridant tout à coup sous l'haleine frémissante de la jeune fille, efface l'ombre adorée. Elle reparaît cependant, mais seulement alors que la pauvre Hannah a relevé sa tête brûlante. Chaque nouvelle tentative la fait paraître et disparaître, selon que la princesse s'éloigne et se rapproche de la surface liquide.

Ainsi pendant trois ans souffrit la pauvre enfant; pendant trois ans, tous ses efforts pour embrasser une image chérie furent suivis de cruelles déceptions. La mort seule pouvait y mettre un terme: l'amour et le désespoir enlevèrent la malheureuse Hannah.

.·. Nos lecteurs auront facilement compris cette allégorie. Le vase d'or, c'est l'Espérance; l'image divine, c'est le Bonheur; Hannah, c'est l'Homme. L'Espérance fait briller à nos yeux le Bonheur, qui nous échappe sans cesse au moment où nous croyons le saisir, et nous quittons la vie sans l'avoir connu.

Aug. Guyard.

EXPLICATION DES SYMBOLES.

(*Deuxième article.*)

.·. *La colombe* est l'emblème de l'esprit vivifiant qui féconde toute la nature.

.·. *La pierre cubique*. La première face contient l'alphabet et les chiffres maç.·.; les deux niveaux qui se trouvent dans le haut du chapiteau indiquent que tous les hommes, étant égaux devant Dieu, doivent s'entr'aider.

La deuxième face renferme dans sa composition une division de 81 cases qui forment le carré de neuf, où tous les mots mystérieux se trouvent renfermés. Les chérubins qui sont sur ce chapiteau et qui accompagnent le delta, emblème de la Divinité, annoncent que tout est divin.

Troisième face. La véritable franc-maç.·. se livre à l'étude de la science sublime des mathématiques, ce qui la conduisit à développer l'organisation de toute la nature, en observant le cours des planètes, ainsi que l'ordre périodique des saisons. Le carré nous représente cet ancien système.

La quatrième face est un grand cercle divisé en 360 degrés, que le soleil parcourt dans les 24 heures; dans ce cercle sont 3 triangles qui forment 27 cases dans lesquelles se trouve tracé l'ordre invariable de tous les principes. Aux 4 coins sont indiqués les arts. Au-dessus du carré sont deux demi-cercles dans lesquels sont indiqués deux principes: *Dieu* et *nature*. L'un et l'autre sont synonymes, et l'étoile flamboyante en est le symbole.

.·. *Memento mori*, sentence qui fait allusion au système de destruction, de régénération ou de résurrection des êtres; il se découvre dans le caveau funèbre d'Hiram.

∴ *Osiris* était représenté chez les Égyptiens par un sceptre surmonté d'un œil, dont la signification est : *Celui qui est, qui voit et qui règne*, c'est Dieu.

∴ *Isis* était la sagesse (la N.∴) et *Osiris* (le S.∴) la puissance ; toutes deux réunies en Dieu ne faisaient qu'un avec lui. Le mot de puissance est équivalent de celui de force : voilà les deux mots sacrés des 1er et 2e D.∴ de l'initiation aux mystères de l'antiquité.

∴ *Le vieillard enfant* est l'emblème de la vie et de la mort, image de la nature entière, génies qui, dans les tableaux mithriaques, accompagnent *Mithra*. L'un, jeune, tenant un flambeau élevé; l'autre, vieux, tenant le sien renversé et près de s'éteindre.

∴ *La lyre* est le symbole de l'harmonie éternelle.

∴ *La descente d'Énée aux enfers* et la métamorphose de l'âne d'Apulée sont le symbole de l'initiation.

∴ *Demi-our-gos.* Le nom de ce personnage symbolique se compose de trois mots grecs qui signifient : *Je bâtis ciel et terre.*

∴ *Typhon*, mauvais génie, c'est-à-dire orgueil, vanité, ignorance, symboles des trois meurtres d'Hiram.

∴ *Un cercueil* jeté dans la mer symbolise les orages dont la vie est semée.

∴ *L'élévation* d'un temple à la Sagesse est l'emblème d'une doctrine pure, basée sur la morale.

∴ *Les ouvriers du temple* sont les disciples de cette doctrine.

∴ *Salomon* est le symbole de l'amour de Dieu pour l'homme.

∴ *Les sept vertus* symbolisent les sept maç.∴ envoyés à la recherche d'Hiram.

∴ *Le nombre quatre* est celui par lequel les anciens peuples représentaient la nature comme nombre de corporéité ; ce nombre se retrouve assez généralement dans la nature sous deux formes, dans le temps et l'espace. En effet, n'y a-t-il pas quatre points cardinaux, et les saisons ne se divisent-elles pas également en quatre?

∴ *L'œuf* est l'emblème du monde chez les Égyptiens (mystères de l'antiquité). H. LÉTANG.

Maximes et pensées.

∴ La femme est le plus beau, le plus précieux bijou tiré de l'écrin de Dieu, pour l'ornement et le bonheur de l'homme.

∴ La plus haute expression de la beauté physique, intellectuelle et morale, en ce monde, c'est une femme belle, bonne et spirituelle.

∴ La nature est une belle femme voilée...

∴ Aimer, c'est être heureux ; haïr, c'est être malheureux : doublons l'amour et soustrayons la haine, de cette arithmétique le résultat sera le bonheur.

∴ L'existence de Dieu est une vérité de sentiment et d'évidence immédiate, c'est le premier et le fondement de tous les axiomes.

∴ Si l'homme n'était pas lui-même infini, pourrait-il jamais avoir l'idée de Dieu?

∴ S'étonner d'une belle action, c'est s'avouer incapable de la faire.

∴ Poëte, attelle au char de ton génie le sentiment et l'imagination, mais pour que ces coursiers fougueux ne prennent pas le mors aux dents, remets les rênes aux mains de la raison.

∴ Oh! tu le peux, tu le dois, divine créature, splendide et ravissante jeune fille! oui, contemple, admire dans cette glace ta beauté céleste, tes grâces touchantes, ton éclatante parure, et bénis dans ton cœur le Dieu qui t'a faite si belle ; mais si jamais un sourire de mépris osait souiller tes lèvres en face de la pauvreté ou de la misère, rappelle-toi que la beauté dure un jour, que la soie, les perles, les diamants qui rehaussent la splendeur de tes charmes sont le tombeau d'un insecte, la maladie d'un mollusque, un peu de charbon calciné ; qu'enfin les roses qui couronnent ta tête et parfument ton sein doivent à une nourriture sans nom et leur parfum et leur éclat.

∴ La vieillesse parle du présent comme si elle avait cessé de vivre, et elle agit comme si elle ne devait jamais mourir.

∴ L'amitié n'est, pour la généralité des hommes, qu'un vil commerce dans lequel chacun espère retirer un intérêt usuraire de ses avances.

.·. Quand on pense aux flots de larmes et de sang que ce mot de vérité a déjà coûtés aux hommes, quels vœux ardents ne fait-on pas pour que l'humanité se réunisse enfin dans un même principe vrai qui la conduise au bonheur.

.·. Se fier à tout le monde est d'une âme honnête, ne se fier à personne est d'un homme prudent.

.·. Si rien n'est pénible comme la demande d'un service, rien n'est beau comme de la prévenir.

.·. On donne toujours trop tard quand on s'est laissé demander.

.·. Placer ses bienfaits est d'un homme, les semer est d'un Dieu.

.·. Les petits esprits qui veulent juger des grandes choses ressemblent à ces enfants qui regardent les objets par le gros bout d'une lunette.

.·. Quelle société que la nôtre, où chacun est intéressé à la ruine et au malheur de ses FF.·., et cela s'appelle une société civilisée; décidément j'ai bien envie de me faire sauvage.

.·. Ne méprisons jamais, car aux vices qui nous sont communs avec les vices que nous méprisons nous ajoutons souvent le pire de tous, l'orgueil de nous croire meilleurs.

.·. Il est d'une grande âme de repousser les injures par des bienfaits.

.·. L'espérance est le bâton de l'homme à travers le rude et douloureux voyage de la vie.

.·. La médisance est une petitesse dans l'esprit ou une noirceur dans le cœur; elle doit toujours naissance à la jalousie, à l'envie, à l'avarice ou à quelque autre passion; elle est la preuve de l'ignorance et de la malice. Médire sans dessein, c'est bêtise; médire avec réflexion, c'est noirceur. Que le médisant choisisse, qu'il opte: il est insensé ou méchant.

.·. Si vous êtes persécuté, ne vous vengez pas; il n'existe que deux sortes d'ennemis, les méchants et les ignorants : tâchez d'améliorer les uns, instruisez les autres. La persuasion réussit mieux que la violence.

.·. L'humanité ressemble à un enfant qui vient au monde pendant la nuit; ce n'est qu'en passant à travers les ténèbres qu'elle peut arriver à la lumière.

.·. La justice est la seule providence des nations, elle est le diapason de toutes les vertus.

DISCOURS

PRONONCÉ A L'INSTALLATION DE LA R.·. L.·. DE LA BIENVEILLANCE SÉANT A L'OR.·. DE SMYRNE.

Tr.·. ch.·. FF.·.

Un nouveau plan s'est déroulé dans la grande bannière de la fraternité maç.·. La bienveillance, cette déesse riante et belle comme l'aurore d'un jour de printemps, est descendue parmi nous. Attentive à sa voix douce, des âmes nobles se sont groupées autour d'elle et n'attendent plus que ses ordres.

Auguste Orient, c'est au milieu de tes régions parsemées de débris et de décombres qu'il faut chercher l'origine du genre humain! Ce sont tes plaines qui portèrent le berceau de la culture intellectuelle! c'est ton enceinte luxueuse, reine des cités, qui jadis, orna les riches rives du Nil. Splendide Memphis, où le culte le plus grandiose fut rendu à Isis, symbole sublime de la nature, mère et nourricière des hommes et des choses : quel emblème plus significatif pourrions-nous choisir pour décorer le fronton de ce modeste temple! Sur quels fondements plus solides pourrions-nous asseoir les bases de notre enceinte sacrée, si ce n'est sur les colonnes brisées et couvertes de la mousse de trente siècles, où les grands réformateurs du monde ancien allaient chercher la clef des plus hautes sciences comme des plus sublimes vérités.

En jetant un regard sur le champ immense qui s'ouvre à nos travaux, en examinant les phases multipliées qu'a dû parcourir le génie bienfaisant de l'homme avant de consolider l'édifice social modèle sur les fondements qui le supportent aujourd'hui, je ne sais par où commencer. Irai-je fouiller les ruines et les écrits hiéroglyphiques des Égyptiens? irai-je dans les traditions fabuleuses de l'obscure antiquité chercher un point de départ pour établir le rapport qu'avaient les sociétés savantes des rives fertiles du Nil avec l'ordre maç.·. régulier des XVIIIe et XIXe siècles? Mais ce que nous chercherions, peut-être vainement, dans ces sociétés anciennes, ce sont les grands principes de l'humanité pure, les efforts pour éveiller dans le cœur des hommes les sentiments d'union et de fidélité, ou la socialité, la liberté de conscience, des opinions philosophiques et religieuses, ou la tolérance, l'amour et le secours fraternel, ou la philanthropie.

Les différentes phases de développement qu'ont subies depuis les temps les plus reculés, les at.·. du Subl.·. Arch.·. des mondes nous représentent une société intimement liée aux plus hautes destinées de l'homme et à la culture élevée de l'esprit humain, une alliance multiple dans ses embranchements, mais unique dans son but, qui est de nous rapprocher de plus en plus de ce que la perfectibilité humaine renferme de plus pure alliance qui, si elle poursuit sa route et reste fidèle à l'essence de la libre et franche-maçonnerie, en dépit des obstacles du monde extérieur, désigne avec précision la voie qui mène aux résultats les plus sublimes.

A vous donc, mes FF.·., à développer le germe d'une alliance humanitaire, pure, universelle, conforme à l'esprit de la vérité. L'œuvre est grande, longue, difficile, mais elle est belle; la route fut tracée, et en quelque sorte aplanie par les esprits privilégiés de toutes les conditions, de tous les temps, de toutes les contrées.

Après ces vœux pour l'ordre maçonnique, en général, permettez-moi, mes FF.·., de revenir au temple dont nous fêtons en ce jour solennel l'installation. Que le Subl.·. Arch.·. des mondes protége ses ouvriers, dirige leurs travaux et bénisse leurs efforts en les convertissant en actions utiles à l'humanité.

Je n'abuserai pas plus longtemps de votre indulgente bonté, mes FF.·.; mais avant de terminer cette allocution d'amitié, joignez-vous à moi pour offrir le tribut de notre reconnaissance aux FF.·. qui ont jeté les premiers fondements de ce temple, et surtout aux T.·. ch.·. FF.·. délégués qui, mus par de nobles sentiments pour le bonheur des hommes, sont venus nous prêter le secours de leurs lumières, et nous guider dans les premiers pas de la vraie sagesse.

DURAND.

COURTE EXPLICATION.

En annonçant dans notre premier numéro la publication des *Mémoires d'un comédien de province*, notre intention n'a pu être et n'a jamais été, en effet, de blesser les artistes dramatiques, non plus que d'avilir une profession qui mérite d'être encouragée.

Nous regretterions qu'on eut pû se méprendre aussi étrangement, car nous aurions précisément méconnu les premiers devoirs que nous impose l'institution dont nous cherchons à propager les doctrines.

A nos yeux, tout homme, à quelque religion qu'il appartienne, quelle que soit sa condition dans le monde, a droit à nos sympathies, dès l'instant qu'il exerce honorablement sa profession. Nous le répétons donc avec une sincère conviction : nous savons mieux que personne combien la carrière d'artiste dramatique présente de difficultés, combien elle a besoin d'être encouragée, soutenue, et nous ne faillirons pas à ce devoir.

Nous croyons d'ailleurs donner une preuve des sentiments qui nous animent, et de notre désir d'éviter toute polémique irritante, en nous abstenant de faire paraître une lettre que nous avons reçue au sujet de notre premier article *sur les comédiens de province*. Les quelques mots qui précèdent, qui ne sont qu'une explication, seront notre réponse.

Ces observations sont motivées par une lettre qui nous a été adressée, et à laquelle M. de Bragelonne, un de nos rédacteurs, nous prie d'insérer la réponse suivante.

Le rédacteur en chef,
MARCONIS DE NÈGRE.

A l'occasion des premiers fragments de ces mémoires, publiés dans le premier numéro du *Soleil Mystique*, l'administration a reçu d'un monsieur se disant artiste dramatique, et dont la renommée n'avait point encore apporté le nom jusqu'à moi, une lettre farcie d'impertinences, de niaiseries et de fautes d'orthographe. Je ne répondrai point au reproche que le susdit monsieur m'adresse d'insulter et d'avilir les artistes :

« 1° Parce qu'il n'y a rien d'insultant, ce me semble, de peindre des misères qui ne sont un mystère pour personne ;

» 2° Parce que je n'oserais admettre qu'une classe de citoyens qui a le privilége de travestir et de ridiculiser toutes les autres ait droit au monopole de l'inviolabilité.

» En ce qui concerne les rodomontades qui terminent la lettre du même monsieur, je ne crois pas devoir y attacher plus d'importance que n'en méritent les menaces d'un pourfendeur qui prend soin d'oublier d'inscrire son adresse au-dessous de sa signature. »

A. DE BRAGELONNE.



FAITS DIVERS.

.·. L'honorable F.·. Kiéner a eu l'heureuse idée de fonder à l'O.·. de Paris un atel.·. maçonnique, sous le titre distinctif de L.·. *Bonaparte*.

Cette belle pensée a été adoptée par plus de cinquante maçons, qui, désirant la faire fructifier, se sont réunis le 18 novembre dernier, au local de la rue de Grenelle-Saint-Honoré 45, et se sont constitués en loge provisoire, sous la présidence du F.·. Moutonnet, dans l'intention d'adresser au G.·. O.·. de France une demande en constitution, sous le titre de L.·. *Bonaparte*, travaillant au rit écossais.

Après avoir adopté son titre et ses principales dispositions, cette loge provisoire a décidé à l'unanimité qu'une députation, composée de ses officiers actuels, aurait l'honneur de se rendre auprès de S.·. A.·. I.·. le prince Murat, pour le supplier de vouloir bien accepter le titre de son vénérable d'honneur, lui exposer les motifs qui ont fait adopter à ses fondateurs le nom de *Bonaparte*, et lui donner l'assurance qu'aucune pensée politique n'est entrée dans leur esprit.

Etats-Unis. — La G.·. L.·. nationale a tenu à *Washington* sa séance annuelle ; il résulte des rapports qui lui ont été présentés que l'ordre maç.·. compte actuellement, aux Etats-Unis, 28 grandes loges 1,718 ateliers et 167,000 membres.

Le montant des recettes s'est élevé, cette année, à 880,489 dollars, environ 5,600,000 francs, sur lesquels 364,943 dollars ont été consacrés au soulagement des membres du culte maç.·. ou de leurs familles. Cette somme donne une idée suffisante du bien que cette institution accomplit ; elle a, en effet, porté secours à 19,135 frères et à 1,691 familles privées de leurs chefs.

.·. La G.·. L.·. de Smyrne (Asie Mineure) vient de fonder un comité de bienfaisance pour subvenir aux besoins de tous les FF.·. nécessiteux.

.·. On nous écrit que la G.·. L.·. du rit *persan philosophique* séant à l'Or.·. de Madrid (Espagne) a été installée avec toutes les cérémonies d'usage. Tous les membres de cette loge y assistaient, ainsi qu'un grand nombre de FF.·. visiteurs ; la cérémonie a été très brillante et suivie d'un banquet symbolique, où la concorde et la joie la plus vive, tempérées et guidées par la prudence et la dignité, n'ont cessé de régner.

.·. Nous apprenons que les loges de Londres ont ouvert une souscription pour la fondation de deux établissements de secours consacrés aux enfants des deux sexes et aux secours des maç.·..

.·. La G.·. L.·. unie d'Angleterre a distribué cette année huit pensions, dont la moindre est de 600 fr., et la plus élevée de 1,200.

THÉATRES

Le peu de place qui nous est laissé dans le numéro de ce mois nous met dans l'obligation de faire aujourd'hui une revue très sommaire des théâtres. Nous ne dirons donc que quelques mots sur chacun d'eux.

Académie impériale de musique. — *Louise Miller*, opéra en quatre actes, a fait son apparition sur cette scène. Dès la première représentation, la musique de Verdi a été appréciée comme elle mérite de l'être. Le rôle de Louise a été rempli par une débutante, Mme Angélina Bosio, qui promet une artiste distinguée ; mais nous pourrons mieux la juger dans les représentations qui vont suivre.

Théâtre-Français. — Mlle Rachel attire toujours du monde dans Louise de Lignerolles ; mais nous aurons bientôt l'occasion de la voir dans un rôle nouveau. On parle beaucoup de la première représentation de *la Prude, ou Lady Tartufe*, par Mme de Girardin. LL. MM. l'empereur et l'impératrice l'ont honorée de leur présence et ont paru très satisfaites de cette soirée littéraire.

Opéra-Comique. — Une activité vraiment extraordinaire règne à ce théâtre, et, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'on y compte autant de succès que de pièces nouvelles.

La vogue de *Marco Spada* va toujours croissant, et cependant l'heureux, ou, pour mieux dire, l'habile directeur de l'Opéra-Comique ne s'est pas tenu pour satisfait; il vient de faire représenter la pièce si amusante et si comique de Desforges : *le Sourd ou l'Auberge pleine*. La musique a été confiée à M. Adam; le talent de ce compositeur célèbre ne lui a pas fait défaut. La partition est, en effet, parfaitement adaptée aux paroles. On y remarque surtout une ronde pleine de vivacité et de gaieté, à laquelle l'air *du pont d'Avignon* a servi de thème.

Saint-Foy est chargé du rôle de Danière; il le joue avec un entrain qui le place au premier rang des acteurs comiques. Riquier est aussi fort bien dans le rôle de Doliban.

Les Noces de Jeannette, opéra comique en un acte, ont paru deux jours après *le Sourd*. Les paroles de MM. Michel Carré et Jules Barbier ont fourni l'occasion à M. Massé de développer le talent dont il a fait preuve dans les opéras de *la Chanteuse voilée* et de *Galatée*.

Mlle Félix Miolan remplit le rôle de Jeannette. Le talent de cette charmante cantatrice grandit tous les jours; aussi sa voix flexible a-t-elle enlevé tous les suffrages des véritables connaisseurs.

Odéon. — Henri Monnier, dans Joseph Prudhomme, attire toujours la foule; malheureusement il va bientôt partir. Que ceux qui veulent passer une soirée amusante se hâtent donc!

Théâtre-Lyrique. — On ne peut que féliciter la direction de ce théâtre d'avoir attaché à son personnel le transfuge de l'Opéra, Saint-Léon, qui dans le *Lutin de la vallée*, se fait remarquer comme violoniste consommé et comme danseur habile.

Vaudeville. — Sur l'affiche de ce théâtre, *la Terre promise* est venue alterner avec *la Dame aux camélias*, dont le succès si remarquable n'est pas encore épuisé.

Variétés. — Les pièces nouvelles qui sont représentées à ce joli théâtre sont si originales et surtout si bien interprétées par tous les artistes, que le nombre des représentations est loin d'être épuisé. *M. le Vicomte*, charmante comédie, ne serait pas déplacée au théâtre du Gymnase.

Gymnase. — A ce théâtre c'est *le Fils de famille* qui attire toujours la foule, comme aux premières représentations, et cependant voilà déjà 78 représentations qui se succèdent; mais la pièce est jouée avec un tel ensemble, qu'elle attirera longtemps encore et que tout Paris voudra la voir.

Palais-Royal. — *Habitez donc votre immeuble*. Vaudeville de MM. Bayard et Varner. Ah! vous croyez peut-être avoir tout gagné, lorsque après l'achat d'une propriété charmante, vous vous y faites préparer une délicieuse retraite, et que vous venez vous y installer en vous disant avec bonheur: *Je suis chez moi*. Demandez à Durocher (Grassot), ce qu'il en pense! demandez-lui si les denrées qui composent son déjeuner sont de première qualité: quel pain! quel lait! quel café! Mais non, ne l'interrogez pas, il ne peut, il ne doit pas se plaindre: ses fournisseurs, ce sont ses locataires. Il faut en passer par là!

Si ce n'était que cela, passe encore, on déjeune un peu moins bien: compte-t-on pour rien, en effet, d'habiter son immeuble, d'être *chez soi!* Mais au premier on réclame un papier neuf; plus haut c'est la cheminée qui fume; le carreau est trop froid pour celui-ci, il veut un parquet. Celui-là demande de nouvelles peintures, etc., etc. Les solliciteurs assiégent le pauvre propriétaire: c'est si facile, il est là sous la main. Mais nous ne sommes pas au bout. Ajoutez un mari jaloux; l'arrivée d'une nouvelle locataire, dans laquelle le propriétaire retrouve une ancienne maîtresse non guérie de sa passion; un capitaine en retraite, qui doit trois termes, un duo de piano et de flûte, exécuté par une demoiselle du second et un monsieur du cinquième, tous deux à leur étage respectif, et vous aurez une faible idée des tourments d'un propriétaire habitant son immeuble. Joignez-y l'entrain, l'esprit si naturels aux sociétaires du théâtre Montansier, cette foule de bon mots qu'eux seuls sont en possession de si bien s'envoyer, et vous ajouterez au répertoire si varié du Palais-Royal une originalité bien digne de celles qui l'ont précédée.

Porte Saint-Martin. — A ce théâtre, *la Faridondaine* fait toujours faire de très bonnes recettes.

Gaieté.—*L'Oncle Tom* poursuit son brillant succès. Cette pièce, bien charpentée, dans laquelle une intrigue vive est remplie d'incidents, et que nous ne pouvons retracer ici, provoque dans toutes les parties de la salle un déluge de larmes. Nous ne voulons pas priver nos lecteurs d'un véritable plaisir, celui de la surprise, en leur racontant la pièce, mais nous les engageons vivement à visiter cet heureux théâtre, qui jouit d'une vogue méritée, sous l'habile administration de M. Hostein, son directeur.

Ambigu. — *La Case de l'oncle Tom* fait une concurrence sérieuse à la pièce faite sur le même sujet, représentée sur le théâtre voisin. Les décorations sont d'un charmant effet et le public prouve par son assiduité combien il est satisfait.

Cirque National. — *Masséna ou l'enfant chéri de la victoire*. Ce grand drame militaire a obtenu un immense succès, légitimé par une mise en scène splendide et le jeu parfait des acteurs. Ce nouvel hommage rendu à l'immortel génie auquel la France doit sa gloire attire une foule tellement nombreuse, que chaque soir l'administration refuse du monde.

Folies-Dramatiques. — Depuis nombre d'années cet heureux théâtre possède le privilége d'attirer le public. Chaque soir un spectacle ravissant vient dédommager ses nombreux abonnés.

Délassements-Comiques. — La pièce *le Bonhomme Dimanche*, dont le succès grandit à chaque représentation, est charmante, originale; les détails sont très gracieux. On s'y moque avec finesse et bon goût de toutes les choses qui ont fait leur entrée dans le monde pendant le courant de l'année 1852. Les couplets, mordants, railleurs et de main de maître, sont demandés et vivement applaudis. Cette pièce est parfaitement jouée par les artistes.

Cirque Napoléon. — Le monde se porte en foule dans cette admirable salle, où il applaudit chaque soir les exercices les plus gracieux et les plus surprenants.

St.-E. GUILLOIS.

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.



SOMMAIRE: Voyage maçonnique autour du monde (*suite*). — Tableau synoptique de toutes les grandes loges. — Histoire de la Franc-Maç.·. en Amérique (*suite*). — Initiation de Pythagore (*suite*). — Une page du livre d'or. — L'Initiateur (kadosch templier). — L'inauguration du temple de Midgard. — Pompes funèbres. — Maçonnerie d'adoption. — Grand élu Chev.·. Kadosch. — Faits divers (congrès maçonnique à Marseille). — Théâtres. — Gravure *sur acier*.

VOYAGE MAÇONNIQUE AUTOUR DU MONDE

PAR UN INDIEN.

Troisième article.

L'hiérophante, après avoir frappé un coup de maillet, répété par les deux mystagogues (1), dit, en s'adressant au néophyte : Vous le voyez, mon F.·., la maç.·. est une science, un langage mystérieux. Elle a placé son temple au milieu du désert, afin que nul profane ne pût l'atteindre sans y avoir été préparé par de longs voyages. — Il faut plus que du zèle pour pénétrer dans son sanctuaire ; il faut une volonté ferme d'abord, pour en trouver le chemin, et un courage soutenu pour le suivre jusqu'au bout.

Se tournant ensuite vers les FF.·. mystagogues, l'hiérophante, dit :

— F.·., premier mystagogue, qu'est-ce que la maç.·. ?

— C'est un culte qui apprit aux premiers hommes à rendre hommage à la Divinité.

— Quel est le premier principe du franc-maçon?

— C'est de croire en Dieu et de l'adorer.

— Quelle est sa première étude?

— Il doit s'attacher à distinguer le sacré du profane et la lumière des ténèbres.

— Dieu existe-t-il?

— Oui, et son existence n'a point d'époque. Il est unique, son unité est un mystère infini; aucun autre ne peut lui être comparé ; il n'a pas de forme corporelle et rien n'égale sa sainteté; il a précédé la création, il est le premier des êtres, et son origine n'a point de commencement. Maître de l'univers, il montre à chaque créature sa grandeur et son règne, et il a répandu sa gloire et sa loi parmi les hommes.

— Le mal est-il un fait réel?

— Oui; en nier l'existence, c'est fermer les yeux à la lumière, c'est élever l'erreur et le mensonge sur les ruines de la vérité ; l'attribuer aux conséquences du péché, c'est méconnaître la sagesse et la miséricorde de l'arbitre suprême; le mal, comme le bien, fait partie de l'harmonie universelle; il est, au même degré que le bien, indispensable au développement des facultés de la créature.

(1) Surveillant.

— Quelles sont les dispositions nécessaires pour devenir maç.·. ?

— La première c'est la pureté du cœur ; la seconde une soumission absolue aux formalités prescrites pour la réception.

— Qu'entendez-vous par le mot maç.·. ?

— Lorsque les anciens parlent de la fondation d'une ville, ils entendent l'établissement d'une doctrine. Ainsi un maçon est celui qui concourt, par son intelligence, à la formation d'une doctrine qui a la puissance matérielle pour base.

— Quel est le but de nos travaux?

— Les travaux maç.·. sont entièrement consacrés à la plus grande gloire du subl.·. Arch.·. des mondes; toutes les vertus humaines sont agréables à Dieu ; c'est donc le servir et le glorifier que d'enseigner, développer et pratiquer celles qu'il a mises en nous. Le but constant de nos efforts doit être le bonheur de l'humanité, car ce n'est pas à nous tous maçons que doivent appartenir seulement les bienfaits de notre morale, mais à tous les fils de Dieu, à tous les hommes, nos FF.·.; c'est à nous de les appeler, de les convier au bien par nos paroles et nos exemples.

— Quel est notre principal devoir?

— Notre principal devoir est d'attaquer et de détruire, par toute la puissance qui nous sera donnée, l'ignorance, la misère, la dépravation parmi les hommes, et d'amener ainsi le règne de Dieu sur la terre.

L'homme est né bon ; son cœur est doué de qualités utiles à lui et à ses semblables ; mais ces qualités ont besoin d'être dirigées par l'intelligence pour produire d'heureux résultats. L'ignorance est donc un premier mal que les vrais maç.·. doivent tendre à diminuer et à détruire. La misère naît le plus souvent de l'ignorance. Attaquer l'une, c'est donc soulager l'autre.

La dépravation aussi s'engendre par l'ignorance ou l'oubli des lois morales. Enseignons-les donc aux uns, et rappelons-en sans cesse la pratique aux autres.

— Quels sont les moyens que nous devons employer ?

— Nos moyens de réalisation sont dans la recherche des grands principes qui dirigent l'homme sur cette vaste échelle où le Très-Haut l'a placé; les F.·. maç.·. prennent l'engagement de vouer une grande partie de leur existence et de leur activité à l'étude de l'homme et des choses qui l'environnent. Cette étude doit être poursuivie avec zèle par tout F.·. qui comprend sa mission.

— Quelle idée avez-vous de la Maç.·. ?

— Nous croyons que dans l'antique et sainte maçonnerie se trouve le dépôt de toutes les vérités utiles aux hommes.

— Les maç.·. se destinent donc au perfectionnement du mode d'enseignement de la doctrine maç.·. mise en harmonie avec les progrès de la science et les besoins de l'humanité ?

— Oui, G.·. hiérophante.

(Ici pourrait venir se placer le développement de la réception maç.·. au premier degré symbolique; comme nous l'avons déjà donnée dans l'*initiateur* du premier numéro, nous croyons inutile de le reproduire ici.)

— Quel rapport y a-t-il entre la maçonnerie et l'Inde ?

— La maç.·., c'est-à-dire la connaissance des vérités de la nature et de ses lois, fut conservée, dans l'Inde, par les sages qui la cachèrent au vulgaire, en l'enveloppant d'emblèmes ingénieux ; ce fut ainsi qu'elle se perpétua et fut portée des bords du Gange (1) chez tous les peuples du monde, où elle a plus ou moins perdu de son caractère et de son but primitif, qui nous ont été transmis par les premiers maçons sous le nom de mystères ou d'initiation.

— Existe-t-il dans la franc-maç.·. un secret, indépendamment des formules et des signes ?

— Les anciens mystères étaient non seulement un cours théorique et pratique de philosophie morale et religieuse, mais encore une institution destinée à perpétuer les premières traditions du genre humain.

— Dans une vie sans avenir, où le juste et l'injuste seraient un hors-d'œuvre, sur un globe où chaque être serait isolé pour n'être en contact avec aucun autre, l'équité serait-elle utile ?

— Non ; car à quoi servirait l'équité là où il ne peut y avoir partage ?

— La connaissance de Dieu, celle du vice et de la vertu, leur seraient-elles plus utiles ?

— Non ; cette connaissance d'une vie future, à laquelle la créature ne serait pas appelée, deviendrait pour elle un fardeau d'autant plus lourd qu'il serait sans but, et rien de ce qui (principe d'ensemble et base des choses) subsiste dans l'univers, ne peut être sans but.

— La faculté de vouloir est-elle immortelle comme l'âme ?

— Elle fait sa force et sa vie ; elle pèse le juste et l'injuste et sépare le vrai du faux ; c'est la volonté seule qui constitue l'indépendance.

— Qu'est-ce que la volonté ?

— La volonté est le principe de tout acte, le mobile de tout ce qui est organisé ; partout où il existe une combinaison, une volonté a agi ou agit.

— Qu'est-ce que l'inégalité des créatures ?

— L'inégalité des créatures n'a rien d'absolu, rien de définitivement arrêté; toutes sont parties du même point. Elles sont toutes d'une même essence ; ce que peut l'une, l'autre le peut ou le pourra. Libres de s'approcher du but qui est Dieu, leur différence de forme et d'intelligence ne vient que de celles de leurs actes et de l'emploi qu'elles ont fait de facultés communes.

— En quoi consiste le secret maç.·. ?

— Il consiste dans la connaissance de la puissance et des différentes opérations de la nature.

— Quels sont les arts ou les sciences que les maçons ont appris aux hommes ?

— L'agriculture, l'architecture, l'astronomie, la géométrie, les nombres, la musique, la chimie, le gouvernement et la religion.

— Quelles sont les facultés principales de l'homme ?

— L'entendement et la volonté : l'entendement qu'il faut diriger vers la vérité ; la volonté, qu'il faut plier à la vertu. L'un est le but de la logique ; l'autre est celui de la morale.

L'instruction terminée, le G.·. hiérophante s'adresse en ces termes au récipiendaire : Mon F.·., n'oublie pas que Dieu est celui qui fut toujours, qui anime et gouverne toute la création par la providence générale de ses principes invariables et éternels ; ne sonde point l'existence de celui qui fut toujours. Cette recherche serait vaine et criminelle; c'est assez que, jour par jour et nuit par nuit, ses ouvrages t'annoncent sans cesse sa puissance et sa miséricorde ; tâche d'en profiter. — Les travaux sont aussitôt suspendus.

Les signes, la batterie, la marche, les mots sacrés et de passe des premier et second degrés, sont les mêmes que ceux du rite des anciens maç.·. lib.·. et accep.·.

Le mot de passe du troisième degré est *Rokh-Naa* (grand feu brûlant), réponse *mesori* (naissance du soleil). Le mot sacré est *Mythras*, composé de sept lettres qui, mises en regard avec les nombres aux-

(1) Le premier qui soit connu pour être venu chercher la science dans l'Inde est l'un de ses anciens *zerdust* que les Grecs appelaient *Zoroastre*. Le second est *Pythagore*. Leurs noms sont consacrés dans les annales des Bracmanes à la suite des noms des autres disciples venus à l'école de Benarès. Ils figurent parmi les anciens précepteurs du genre humain qui étudièrent chez les Bracmanes et qui rapportèrent dans leur patrie les vérités qu'ils avaient apprises.

Le culte des Brames, consacré par le temps, est le plus ancien que l'on connaisse sur la terre. Il avait pour base principale la persévérance dans la vertu, une philosophie sublime voilée par d'ingénieuses allégories, l'horreur de l'effusion du sang, la charité constante envers les hommes.

Les Brames sont d'excellents mathématiciens et de savants astronomes, ils ont des éphémérides, composées par eux-mêmes, dans lesquelles les éclipses sont calculées pour plusieurs milliers d'années.

quels elles correspondent dans la langue grecque, donnent comme résultat numérique un nombre égal au cours annuel du soleil.

M............	40
E............	5
I............	10
Θ............	9
P............	100
A............	1
Σ............	200
	365

Les Indiens prétendent que le nom de l'institution maç.·. n'est pas susceptible d'être analysé quant aux lettres qui le composent, cependant Georges Smith lui donne pour étymologie deux mots grecs qui signifient : *je cherche un appui*; *le salut ou la vie*.

BOUDHA.

(*La suite au prochain numéro.*)

TABLEAU SYNOPTIQUE DE TOUTES LES GRANDES LOGES.

Troisième article.

AMÉRIQUE (*suite*).

La G.·. L.·. de *Massachusetts*, séant à la vallée de Boston, fondée en 1735, professant le rit ancien avec un chap.·. de R.·. A.·., issue de la fusion des deux anciennes grandes loges. Son Gr.·.-M.·. est le T.·. Ill.·. S. W. Robinson. Nombre de loges qui en relèvent, 38.

La G.·. L.·. de *la Virginie*, séant à la vallée de Richmond, fondée en 1778, professant le rit ancien, avec un G.·. chap.·. de R.·. A.·. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. S. S. Boxter. Nombre de loges qui en relèvent, 79.

La G.·. L.·. de *Colombie*, séant à l'Or.·. de Washington, fondée en 1801, professant le rit ancien, avec un grand chap.·. de R.·. A.·. Son G.·.-M.·., est le T.·. Ill.·. F.·. W. B. Magruder. Nombre de loges qui en relèvent, 23.

G.·. L.·. de la *Louisiane*, séant à l'Or.·. de la Nouvelle-Orléans, fondée en 1811, professant le rit écossais ancien et accepté, et le rit français. Elle a un sup.·. conseil des 33 D. . fondé en 1835. Son G.·.-M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. Lucien Hermann. Nombre des loges qui en relèvent, 25.

G.·. L... de l'*Ohio*, séant à la vallée de Lancastre, fondée en 1781, professant le rit maç.·. ancien, avec un G.·. chap.·. de Royal Arche. Son G.·.-M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. W. B. Thrall. Nombre des loges qui en relèvent, 171.

G.·. L.·. du *Maine*, séant à la vallée d'Augusta, fondée en 1785, professant le rit ancien avec un G.·. chap.·. de Royal Arche. Son G.·.-M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. A. N. Pattney. Nombre des loges qui en relèvent, 65.

La G.·· L.·. du *Mississipi*, séant à la vallée des Natchez, a été fondée en 1791. Elle travaille suivant le rit ancien et possède un chap.·. de R.·. A. . La G.·. M.·. est vacante. Le nombre des loges qui en relèvent est de 37. Elle a un temple richement décoré et a institué plusieurs établissements de bienfaisance.

La L.·. de *Delaware*, séant à la vallée de Douvres, a été fondée en 1806, et suit le rit ancien. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. Delpart. Le nombre de loges qui en relèvent est de 6. Elle a un temple bien établi et plusieurs établissements de bienfaisance.

La G.·. L.·. d'*Illinois*, séant à la vallée de Ruscheville, n'a été fondée qu'en 1821. Elle professe le rit ancien. Le G.·. M.·. qui la régit est le T.·. Ill.·. F.·. Nelson de Morre. 15 loges en relèvent. Son temple, nouvellement construit, est convenablement décoré. Elle possède aussi des établissements de bienfaisance.

La G.·. L.·. de *New-Jersey*, séant à la vallée de Trenton, fut fondée en 1786. Elle professe le rit ancien et possède un ch.·. de R.·. A.·. Le G.·. M.·. qui la régit est le T.·. Ill.·. F.·. W. S. Bown. Le nombre des loges qui en relèvent est de 15. Elle a un temple parfaitement décoré et plusieurs établissements de bienfaisance.

La G.·. L.·. de *New-Hampshire*, séant à la vallée de Concord, date de 1790. Elle professe le rit ancien; elle a un chapitre de R.·. A.·. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. John Christie. Le nombre des loges qui en relèvent est de 34. Temple et établissement de bienfaisance.

F.·. H. P.

HISTOIRE

DE

LA FRANC-MAÇONNERIE EN AMÉRIQUE.

Troisième article.

Organisation des chapitres de royal Arche.

Les L.·. américaines dont les travaux s'étendent seulement aux trois premiers degrés de la maç.·. symbolique sont gouvernées, comme nous l'avons vu, par les grandes L.·. composées du vén.·. et des surv.·. de toutes les loges de chaque État de l'Union, assemblées sous la direction des grands officiers qu'ils ont élus pour une période déterminée.

Les chapitres de royal Arche qui confèrent les degrés préparatoires de maître de marque, de passé-maître et de très excellent maître, etc., reconnaissent de même l'autorité et suivent la direction d'un grand chapitre, composé des trois premiers officiers de chacun des chapitres, fonctionnent dans une certaine circonscription. Ces officiers réunis choisissent pareillement, pour diriger leurs travaux, les grands officiers dont le concours est jugé nécessaire.

Avant 1795, les chap.·. de royal Arche n'étaient reliés entre eux par aucune centralisation régulière. Les chap.·. se formaient à côté les uns des autres, en sollicitant quelquefois l'approbation du chap.·. le plus voisin ; mais sans sortir pour cela d'un isolement peu favorable aux progrès et à l'unité d'enseignement de la maç.·. supérieure. Cependant, à mesure que le nombre des chapitres s'accrut en Amérique, les FF.·. qui les composaient décidèrent qu'aucune grande L.·. ne pouvant, légalement, réclamer la direction des chap.·. de royal Arche, il était nécessaire de former des grands chap.·. et de rédiger une constitution uniforme pour ces nouveaux centres de direction et d'enseignement. L'État de Pensylvanie se mit à la tête de ce mouvement, et dans le courant de l'année 1797, tous les chap.·. de l'Etat fondèrent, à l'unanimité, un grand chap.·. de royal Arche à la vallée de Philadelphie. Les Etats situés au nord de l'Union américaine s'empressèrent de suivre cet exemple. Dans une réunion solennelle qui eut lieu à Hartford, le quatrième mercredi de janvier 1798, ils adoptèrent une constitution rédigée par une commission nommée à cet effet, élurent leurs grands officiers et constituèrent un grand chap.·. dont la juridiction s'étendait au New-Hampshire, au Massachusetts, à Rhode-Island, au Connecticut, au Vermont et à New-York.

Cette constitution fut successivement adoptée par les chap.·. des Etats du nord et amena la création de nouveaux gr.·. chap.·. sous la direction desquels les deg.·. supérieurs de la maç.·. prirent un développement inconnu jusqu'alors en Amérique. Les États du Sud qui n'avaient pas encore de grand ch.·. reconnurent l'autorité de ceux qui s'étaient constitués dans le nord de l'Union et demandèrent la faculté de créer de nouveaux chap.·. La constitution n'ayant pas prévu ce cas, le gr.·. chap.·. du Nord rendit un décret qui autorisait les trois premiers grands officiers généraux, ou deux au moins réunis, à délivrer des patentes pour l'institution non seulement des L.·. de maître de marque, parfait maître, très excellent maître, mais encore des chap.·. de royal Arche, dans tous les Etats où il n'y aurait pas encore de gr. chap.·. Munis de cette autorisation, les trois grands officiers généraux fondèrent le 1er décembre 1804, à Savannah, un chap.·. de royal Arche qui prit le nom de chap.·. de Géorgie, et, en 1805, le chap.·. de l'Unité, à Beaufort, Caroline du sud.

Dès le 9 janvier 1799, le gr.·. chap.·. des États du Nord s'était réuni à Providence, État de Rhode-Island, pour reviser sa constitution. On décida que le gr.·. chap.·. s'assemblerait tous les sept ans pour l'élection des grands officiers et l'accomplissement des travaux ordinaires.

Conformément à cette disposition, la réunion suivante commença le 9 janvier 1806 dans la ville de Middletown, et continua ses séances jusqu'à l'épuisement de son ordre du jour. Les gr.·. chap.·. des États de Rhode-Island, de Connecticut, de New-York, de Vermont, et ceux des États du Sud s'y firent représenter et rendirent compte de la création de gr.·. chap.·. établis, l'un à Beaufort, et l'autre à Savannah, en 1804 et 1805. Le grand chap.·. général approuva, par des résolutions séparées, les diverses décisions prises par les gr.·. chap.·. et L.·. de la juridiction et décida que la prochaine assemblée aurait lieu, à New-York, le second jeudi de septembre 1812. Les grands officiers généraux nommés pour les sept années qui devaient s'écouler jusque-là furent les FF.·. Benjamin Hurd, grand souverain pontife général; Thomas S. Webb, grand roi général ; Ezra Ames,

grand scribe général; Olz Ammidon, grand secrétaire général; James Harrison, grand trésorier général; Jonathas Nye, grand chapelain général; Joseph Humptington, grand maître des cérémonies générales.

La constitution élaborée, modifiée et corrigée par les divers grands chapitres généraux qui se succédèrent ainsi que nous l'avons dit, fut ratifiée dans la session qui s'ouvrit à New-York, le 6 juin 1816. Elle comprenait, en quatre articles divisés en paragraphes, des dispositions qu'on peut analyser ainsi :

ARTICLE PREMIER.

Du grand chapitre général.

Il y aura dorénavant, pour les États-Unis d'Amérique, un gr.·. chap.·. général de maç.·. de royal Arche qui se composera d'un souverain pontife général, d'un adjoint au souverain pontife, d'un grand roi, d'un grand notaire, d'un secrétaire, d'un trésorier, d'un chapelain et d'un prévôt, et de tous les souverains pontifes, rois et notaires députés par les grands chapitres de chaque État. Le gr.·. chap.·. général admettra également comme membres actifs les souverains pontifes, rois et notaires honoraires qui auront fait partie des gr.·. chap.·. tenus précédemment. Les sessions ordinaires du gr.·. chap.·. général auront lieu tous les sept ans, le second jeudi de septembre; mais des convocations extraordinaires pourront avoir lieu toutes les fois que les trois premiers officiers du gr.·. chap.·. général ou la majorité des gr.·. chap.·. d'État le jugeront nécessaire.

Le gr.·. chap.·. se réunira tous les sept ans, le second jeudi de septembre, pour élire ses officiers, et tenir ses séances à partir du second jeudi de septembre 1805.

Les réunions extraordinaires auront lieu toutes les fois qu'elles paraîtront nécessaires au souv.·. gr.·. pontife gén.·., à son adjoint, au gr.·. R.·. gén.·., au gr.·. notaire gén.·. ou à deux d'entre eux réunis; ou quand elles seront demandées par la majorité des gr.·. chap.·. des États.

Les quatre premiers officiers du gr.·. chap.·. général devront s'instruire et se perfectionner dans les degrés supérieurs de manière à les posséder parfaitement et à pouvoir donner une direction uniforme aux travaux des chap.·. et ateliers de leur juridiction.

En cas d'absence d'un des grands officiers, il sera remplacé par l'officier qui le suit immédiatement, à moins que celui-ci, par politesse, ne cède son droit à un officier honoraire qui se trouverait présent.

Toutes les résolutions des chap.·. et L.·. institués en vertu de cette constitution seront prises à la pluralité des voix; en cas de partage, la voix de l'officier qui préside déterminera la prépondérance.

La constitution ne pourra être modifiée par le gr.·. chap.·. qu'à la majorité des deux tiers des membres présents.

En cas d'empêchement à la rénovation septennale des officiers, ceux-ci continueront de remplir leurs fonctions jusqu'à ce que les élections aient été faites régulièrement.

Les quatre premiers gr.·. officiers gén.·. auront séparément le droit de constituer de nouveaux chap.·. de gr.·. Arche royale et des L.·. dans tous les États qui n'auraient pas de chap.·. régulier. Cependant, aucun chap.·. ne pourra être établi dans un État qui aurait déjà des chefs institués en vertu de la présente constitution, sans une recommandation du chap.·. le plus rapproché de l'at.·. qui demande l'autorisation.

ARTICLE II.

Des grands chapitres d'État.

Le gr.·. chap.·. d'État sera dirigé par un grand souv.·. pontife, un adjoint souv.·. pontife, un grand roi, un grand notaire, un grand trésorier, un grand chapelain, un grand prévôt, et se composera de tous les souv.·. pontifes, rois et notaires titulaires des différents chap.·., comme aussi des officiers honoraires qui ont précédemment gouverné le gr.·. chap.·. d'État.

Les gr.·. chap.·. d'État auront au moins une session annuelle et pourront se réunir extraordinairement toutes les fois que le gr.·. souverain pontife ou son adjoint le jugeront convenable.

Les officiers du gr.·. chap.·. d'État seront élus annuellement au scrutin secret.

Les gr.·. chap.·. d'État auront le gouvernement des chap.·. et des L.·. de leur juridiction respective; ils régleront les contestations qui pourraient s'élever entre les atel.·. divers sur les questions de territoire et de constitution des L.·.

Le gr.·. souv.·. pontife et son adjoint pourront délivrer des *exeat* sous signature et leur sceau privé pour la formation de nouveaux chap.·. et des nouv.·. L.·., à condition que ces *exeat* seront confirmés par une constitution régulière à la première tenue des gr.·. chap.·. d'État.

Les divers gr.·. chap.·. d'État auront droit de fixer le prix de la délivrance des nouvelles constitutions et des cotisations annuelles que les atel.·. de leur juridiction auront à payer à la caisse du gr.·. chap.·. d'État.

PHILIBERT.

(La suite au prochain numéro.)

INITIATION DE PYTHAGORE.

(*Suite.*)

Déjà le Néocoris avait pénétré le mystère de la chronologie égyptienne. Il savait que les levers héliaques de *Sothis*, coïncidant avec les premières crues du Nil, cette étoile avait été consacrée à la nature féconde, et déterminait le commencement de la période sothique, quand son premier lever annuel correspondait avec le premier jour du mois de toth. On lui avait appris que l'année sacrée ne se composant que de 12 mois de 30 jours et de 5 jours épagomènes, c'est-à-dire de 365 jours, tandis que l'année solaire comptait 6 heures de plus, le lever de Sothis avançait nécessairement d'un jour tous les quatre ans et passait du 1er de toth, correspondant au solstice d'été, à tous les autres jours de l'année, pour revenir au 1er de toth, après 1,461 années qui constituaient la période sothique, employée dans les annales.

On avait expliqué au philosophe grec comment les heures du jour empruntant leur nom aux sept corps célestes qui semblaient se déplacer dans le ciel, et le jour prenant le nom de sa première heure, le même nom revenait nécessairement le huitième jour, ce qui formait une semaine de sept jours dans l'ordre suivant : Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Vénus, Mercure et la Lune; de même que l'année recevant le nom du premier jour de toth, il y avait des périodes de sept années qui se succédaient dans le même ordre que les jours.

Pendant ses voyages aux bords de l'Euphrate et du Gange, on avait enseigné à Pythagore que la terre restait immobile au centre du monde, tandis que tous les corps célestes étaient emportés autour d'elle par un mouvement sensible aux yeux. Le Néocoris avait mille fois vérifié ce mirage décevant et l'avait pris jusqu'ici pour une réalité. Mais l'étude de la géométrie venait de lui démontrer toute l'absurdité de cette théorie, propagée par l'ignorance et maintenue violemment par une grossière superstition. La frise du temple ouvert aux néocoris portait un globe entouré d'un serpent et soutenu par deux ailes de vautour déployées (1); en cherchant le sens caché de cet emblème, il comprit que les sages de Memphis donnaient à la terre un double mouvement conforme aux lois de la nature et aux calculs de la raison.

Bientôt aucun des symboles ingénieux qui dérobaient à la paresse ou à la mauvaise foi les découvertes du génie ne fut impénétrable à Pythagore. En rencontrant partout sur ses pas la figure du sphinx, ce monstrueux amalgame d'un buste de jeune fille et d'un corps de lion, il ne crut pas, comme le vulgaire, à une aberration fantasque de quelque sculpteur excentrique. Il étudia le sens profond de cette création démentie par la nature et trouva qu'elle rappelait, avec une énergique précision, le moment de la crue et des débordements du Nil. Ce phénomène, capital pour l'agriculture égyptienne, ne se produit-il pas en effet chaque année lorsque le soleil entre dans les signes de la *Vierge* et du *Lion?*

(1) Encyclopédie, *antiquités*, pl. 238.

Quand l'éducation du Néocoris fut terminée, on lui fit remonter le Nil jusqu'à Hermopolis, aujourd'hui Beni-Soueyf. Après l'avoir conduit à travers de fertiles campagnes jusqu'au pied de la chaîne libyque, on lui fit suivre un canal, creusé de *main* d'homme, dans une étroite vallée de la montagne. Bientôt il dut gravir un plateau sur lequel était assise une pyramide d'une masse moins imposante que celles de Memphis, mais d'où la vue s'étendait sur la plus merveilleuse oasis qui se fût encore déroulée sous les yeux du philosophe grec. A ses pieds s'étendait un vaste bassin borné de toute part par les sables mouvants du désert, mais sillonné par d'innombrables canaux bordés de jardins, de vergers, et de moissons interrompues çà et là par les colonnades élégantes d'une forêt de palmiers. Les eaux du lac Mœris resplendissaient au loin, servant de limites à la verdure du côté de l'occident. Enfin, devant lui, douze temples contigus formant un vaste parallélogramme dont les grands côtés regardaient le nord et le midi, tandis que les deux petits côtés faisaient face à l'orient et à l'occident, offraient à ses yeux étonnés toutes les merveilles de l'architecture égyptienne (1). Douze portes, placées six au sud et six au septentrion, donnaient accès à 3,000 appartements, dont 1,500 souterrains étaient consacrés à la célébration des grands mystères. Pythagore se trouvait donc en présence du célèbre édifice auquel les Grecs ont donné le nom de Labyrinthe, il allait pénétrer dans ce chef-d'œuvre d'architecture qu'aucune construction, antique ou moderne, n'a depuis égalé. Il put remarquer que le toit de chaque appartement se composait d'un seul monolithe; et qu'en avant des entrées, une multitude de cryptes d'une grande étendue, coupées de routes tortueuses qu'aucun étranger ne pouvait parcourir sans guide, étaient également couvertes d'un seul bloc de pierre d'une énorme dimension.

PHILIBERT.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Hérodote, *Hist.* liv. II. chap. 148.

UNE PAGE DU LIVRE D'OR.

Hermès, prêtre, philosophe et législateur, an du monde 2076, sous le règne de Ninus. Il fut si profond dans les sciences et les arts, qu'il acquit à juste titre le surnom glorieux de *trois fois grand*.

Chéops, prêtre et roi de Memphis, fit élever la première pyramide. 1,060 talents furent dépensés pour sa construction.

Mycérinus, prêtre et roi de Memphis, après la mort de Chéops, son père, gouverna avec justice et modération. Il fit élever la troisième pyramide.

Joseph, fils de Jacob, favori de Pharaon et surintendant de sa maison, fut fait chevalier par le don d'un anneau et d'un collier d'or, et initié aux mystères d'Héliopolis. Il épousa Asenath, fille du grand-prêtre.

Triptolème, fils de Cœleus, roi d'Attique, naquit à Éleusis et fut l'un des compagnons d'Osiris. Selon Diodore de Sicile, il porta les mystères dans la Grèce. Ils ne lui furent révélés qu'en partie, à raison de sa faiblesse; il n'avait pu supporter la seconde épreuve. D'après les lois de l'initiation, il devait rester enfermé dans les souterrains; mais les prêtres d'Isis lui firent grâce, parce qu'ils sentaient le besoin d'envoyer un législateur à la Grèce encore barbare.

Sethon, prêtre et roi de Memphis, après la mort d'Anysis, fut attaqué par les Assyriens; mais il fut délivré de ses ennemis par l'invasion dans leur camp d'une immense quantité de rats. Ces animaux y firent dans d'affreux dégâts et rongèrent en une nuit les cordes de leurs arcs, les bois de leurs flèches, etc., de telle sorte que le lendemain ils trouvèrent leurs armes hors de service et furent forcés de se retirer. En souvenir de cette merveilleuse délivrance, on éleva à Sethon une statue qui le représentait tenant un rat à la main.

Xénophane, philosophe, disciple d'Archelaüs, Grec initié aux mystères et fondateur de l'école éléatique en Sicile, vers 621.

Épiménide, fils d'Agiasarchus, poëte et philosophe de Crète, un des sept sages de la Grèce, contemporain de Solon, initié aux mystères en 595, mourut à Athènes, où il fut honoré.

Bias, philosophe, fils de Teutamidas, né à Priène, petite ville de Carie, l'un des sept sages de la Grèce, vécut en l'an 570 avant J.-C. Il employa constamment sa fortune à secourir les malheureux. Une action généreuse, digne de sa grande âme, lui mérita le titre de *Prince des Sages*. Des pirates ayant enlevé quelques jeunes filles, les amenèrent à Priène, pour être vendues comme esclaves. Leur désespoir toucha Bias; il les acheta, les soigna comme un père et saisit la première occasion pour les renvoyer à leurs familles.

Solon, philosophe, né à Salamine, initié, l'un des sept sages de la Grèce et l'un des hommes les plus habiles de son siècle, fut législateur d'Athènes, dont il refusa le titre de roi. Il se rendit célèbre par ses lois si sages. Ayant tout fait pour s'attirer la reconnaissance des Athéniens, il ne recueillit que leur ingratitude. Solon mourut à l'île de Chypre, où il se retira après l'usurpation de Pisistrate, l'an 559 avant J.-C.

Antisthène, philosophe grec, initié aux mystères, fut le chef de l'école dont Diogène fit partie. Ce fut Antisthène qui, après avoir entendu Socrate, ferma son école, disant à ses élèves : Allez vous chercher un maître; moi j'en ai trouvé un. Il vivait en 496.

Socrate, le plus célèbre philosophe de l'antiquité, l'un des sept sages de la Grèce, vivait en 470 avant J.-C. Il enseigna que *la véritable science est de se connaître soi-même*. Aussi savant qu'habile guerrier et vertueux citoyen, toujours dévoué à sa patrie, Socrate devait espérer une autre fin. Sa morale si pure ne trouva pas grâce devant les envieux et les hypocrites qui l'accusèrent de corrompre l'esprit de la jeunesse. Anitus et Mélitus le représentèrent comme impie. Aristophane se joignit à eux; il se vengeait du mépris de Socrate pour ses œuvres licencieuses. Le philosophe se défendit avec la noble fierté de l'innocence; mais sa mort était résolue; il fut condamné à boire la ciguë. Sa fin fut aussi calme que sa conscience, il vida la coupe fatale au milieu de ses amis, en leur disant adieu.

Aristarque, philosophe et astronome de Samos, initié aux mystères, fut le premier à supposer que la terre tournait sur son axe et opérait sa révolution annuelle autour du soleil. Cette opinion fut adoptée par Copernic et Galilée. Il ne reste d'Aristarque qu'un seul ouvrage, c'est un traité sur l'étendue et la distance du soleil.

Zénon, philosophe grec, initié aux mystères de l'antiquité, fondateur de l'école stoïque, passa les premières années de sa jeunesse dans le commerce. Revenant un jour de Phénicie, un orage jeta son vaisseau, chargé de marchandises, sur les côtes de l'Attique, et fit naufrage près du Pirée. C'est de ce moment que date sa réputation. Étant entré dans une librairie, afin de se distraire, par la lecture, de ses tristes pensées, un ouvrage de Xénophon tomba sous sa main; il fut tellement captivé par l'éloquence du philosophe, qu'il renonça aux spéculations et aux affaires commerciales pour se livrer à l'étude de la philosophie; il fréquenta les

écoles de Cratès, Xenocrates, etc., et fort de ses connaissances et de son expérience, il ouvrit une école à Athènes. Sa vie fut un exemple de sobriété et de modération. Les Athéniens lui élevèrent des statues. Zénon disait, dans ses maximes, que la vertu seule peut rendre les hommes heureux. Il disait aussi que la nature nous avait donné deux oreilles et seulement une bouche, pour nous rappeler que nous devons plutôt écouter que parler.

Épicure, philosophe, né à Gargetium de parents obscurs, initié aux mystères de Saïs, se distingua de bonne heure dans les études sérieuses. Ses nombreux voyages, la fréquentation des écoles enrichirent son esprit déjà si brillant. Il visita Athènes, s'y établit et y fonda la secte d'Épicure, dont la doctrine était *de ne trouver le bonheur que dans le plaisir*. Cette doctrine mal comprise, fut attaquée par les stoïciens; il repoussa les accusations par la pureté de sa vie, et leur prouva que le *plaisir*, selon lui, était l'accomplissement de ses devoirs et la pratique de la vertu. Il mourut 270 ans avant J.-C.

Confucius, philosophe chinois, auteur de la plus pure morale connue, réformateur du culte chinois, naquit dans le royaume de *Lou*, aujourd'hui province de Chan-long. Il fut honoré par ses concitoyens à l'égal des souverains, et les souverains gouvernèrent par ses conseils. Il mourut 479 ans avant J.-C.

Aristippe, philosophe de Cyrène, disciple de Socrate, initié aux mystères, et fondateur de l'école cyrénaïque en 434.

Leucippe, philosophe grec et mathématicien, disciple de Zénon, initié, fondateur d'école, vers 428 avant J.-C.

Manéthon, philosophe, prêtre d'Héliopolis, vivait 262 ans avant notre ère. Il écrivit en grec une histoire de l'Égypte souvent citée et recommandée par l'historien Josèphe.

Ormus, prêtre séraphique d'Alexandrie, sage d'Égypte, converti par saint Marc l'an 46 de J.-C.; il purifia la doctrine des Égyptiens selon les principes du christianisme et l'introduisit en Europe.

Carausius, initié d'Éleusis, porta la maç∴ en Angleterre l'an 287, bien avant le prince Athetstan, petit-fils d'Alfred.

P...

L'INITIATEUR.

Troisième article.

KADOSCH TEMPLIER.

Les templiers sont un ordre de chevalerie chrétienne qui fut institué, en 1118, par neuf gentilshommes, au nombre desquels on cite Hugues de Payens et Geoffroi de Saint-Omer. Il eut pour but de reconquérir et de défendre la Palestine contre les insultes des musulmans. Baudouin, roi de Jérusalem, leur accorda une maison près de l'emplacement où avait été élevé le temple de Salomon : de là leur est venu le nom de templiers.

Dix ans après leur institution, le concile de Troyes approuva cet ordre naissant, et saint Bernard en rédigea les statuts. L'ordre du temple fit de rapides progrès et compta bientôt dans son sein des membres des plus illustres familles de l'Europe. Ses richesses s'accrurent considérablement, au point d'exciter l'avidité de plusieurs souverains. Philippe-le-Bel fut le premier qui osa mettre la main sur les immenses richesses du Temple.

Il fit prononcer par le pape Clément V l'abolition de l'ordre. « La procédure fut atroce, dit Michelet; » le G∴ M∴ Jacques Molay, brûlé à Paris avec plus » de soixante chevaliers, protesta jusqu'au bout de » son innocence et ajourna le roi et le pape à comparaître devant Dieu, avant une année. » Par un singulier hasard la prédiction s'accomplit (1314).

Après le martyre de Jacques Molay et de ses compagnons, quelques rares débris échappés à la hache du bourreau, ou aux bûchers, continuèrent l'ordre du Temple. Il s'est perpétué jusqu'à nos jours en conservant le dépôt des traditions confiées aux premiers templiers. Aux exploits d'une bravoure chevaleresque, qui ont glorieusement signalé sa carrière militaire, cet ordre a substitué de plus nobles travaux : ceux de l'intelligence qui honorent bien plus encore sa carrière philosophique.

Bien qu'à proprement parler, l'ordre du Temple ne soit pas un rite maçonnique, il a, de tout temps, fraternisé avec les francs-maçons et donné l'exemple d'une tolérance éclairée que l'on serait heureux de voir imiter par les divers rites maçonniques.

L'ordre du Temple est cosmopolite. Il est divisé en deux grandes classes dites : 1° l'ordre du Temple; 2° l'ordre d'Orient.

L'ordre d'Orient a donné naissance à l'ordre du Temple, et par suite il est devenu une dépendance de celui-ci.

Voici la nomenclature des divers degrés dont il se compose :

Maison d'initiation. — 1er degré, initié *apprenti*; 2e degré, initié de l'intérieur (*compagnon*) : 3e degré, adepte (*maître*); 4e degré, adepte d'Orient (élu des 15); 5e degré G.·. adepte de l'Aigle noir de saint Jean (élu des 9).

Maison de postulance. — 6e degré, le postulant de l'ordre, adepte parfait du Pélican (rose croix).

Couvent. — 7e degré, écuyer; 8e degré, chevalier ou lévite de la garde intérieure (Kadosch philosophique).

RITUEL.

Parole : Haba.·. (sanctuaire élevé).

Mot de passe : El.·. (force de Dieu).

Réponse : Men.·. (consolation de Dieu).

Ne kam-m.·. (vengeance du meurtre).

Mot de l'attouchement : Kyrie (seigneur).

Paroles des croisés : Evar, gah. eth, adonaï beeholngeth, thamid, thehillatho, bephi (je bénirai Dieu en tout temps, sa louange sera toujours dans ma bouche).

Autres paroles : Si l'on demande à un templier quels sont ses droits, il répond misc.·. (ministère).

Autres paroles : Bah.·., ahh.·., im heani (je partagerai avec le pauvre avec amour).

Les banquets fraternels se nomment agapes (amitié); ils sont de la plus haute antiquité; leur but était de resserrer les liens de l'amour fraternel entre les initiés.

INAUGURATION DU TEMPLE DE MIDGARD.

Le temple est dans les ténèbres; le fauteuil est occupé par l'un des grands dignitaires de l'ordre ; tous les membres sont introduits ainsi que les FF.·. visiteurs après un examen sérieux.

Le président, après avoir donné un coup de maillet, réclame le silence.

L'HIÉROPHANTE, qui se trouve placé dans le parvis du temple avec quatre patriarches, répond par un coup de marteau attenant à la porte d'entrée.

Le PRÉSIDENT. Sublime céryce (1), voyez, je vous prie, qui est-ce qui frappe.

Le sublime CÉRYCE de l'intérieur du temple, demande qui frappe.

L'HIÉROPHANTE. Nous venons consacrer le temple que vous avez élevé à la gloire du Subl.·. Arch.·. des mondes.

Le sublime céryce (ouvrant les portiques). Puisque ce temple doit servir à un si noble usage, je vous en remets la clef.

Le président descend de l'autel; il porte sur un coussin les trois maillets, le livre d'or, l'équerre et le compas. A côté de lui sont les deux mystagogues (2), les hydranos (3), le porte-épée, et le porte-étendard. Le cortége qui a été recevoir le G.·. hiérophante et les quatre patriarches, se rompt au moment où il entre dans le temple. Chacun alors va reprendre sa place à l'exception des deux hydranos qui accompagnent l'hiérophante pendant que les quatre patriarches montent à l'orient.

(1) Grand expert.
(2) Surveillants.
(3) Maîtres des cérémonies.

L'hiérophante se dirige vers l'autel. Aussitôt les draperies qui le cachent, s'entr'ouvrent et laissent apercevoir un transparent sur lequel on distingue toutes les allégories maç.·.

Au bas de l'autel sont placés trois cassolettes contenant des parfums.

L'HIÉROPHANTE. Mes FF.·., le premier vœu que nous avons à former en entrant dans ce temple, est de le voir agréer par le Subl.·. Arch.·. des mondes: adressons-lui donc nos hommages pour nous le rendre favorable.

« Subl.·. Arch.·. des mondes, âme de l'univers, daigne jeter un regard de bonté sur tes enfants réunis pour consacrer ce temple à la sagesse, éclaire-les de ta lumière divine, et fais-leur la grâce de ne s'écarter jamais de la ligne droite qui doit les conduire au point parfait du triangle. »

A ce moment les trois étoiles placées sur l'autel sont allumées.

Hiérophante président de cette vénérable assemblée, pourriez-vous me dire ce que signifient ces trois étoiles ?

Le PRÉSIDENT. Ces trois étoiles symbolisent la triple essence lumineuse du Subl.·. Arch.·. des mondes, la sagesse, la justice et la bonté. L'homme doit faire ce qui dépend de lui pour la posséder, et aimer ses semblables.

L'hiérophante, accompagné des deux céryces, se rend auprès du premier mystagogue et dit : « Subl.·. Arch.·. des mondes, daigne nous éclairer de ta lumière divine. »



(L'étoile placée sur la table du premier mystagogue est allumée.)

L'HIÉROPHANTE. F.·. premier mystagogue, que signifie cette étoile?

Le premier MYSTAGOGUE. La clarté de cette étoile symbolise le flambeau de la vertu; elle doit nous rappeler sans cesse que la vertu soutient l'édifice social, que sans elle il n'est point de bonheur réel sur la terre.

Le grand hiérophante se rend auprès du second mystagogue et dit: Daigne, tout-puissant père de la nature, jeter sur nous un regard de ta bonté infinie, et nous éclairer d'un rayon divin. (L'étoile placée sur la table du second mystagogue est aussitôt allumée.) F.·. second mystagogue, que signifie cette étoile?

Le second MYSTAGOGUE. Elle symbolise le flambeau de l'humanité; elle doit nous rappeler incessamment l'amour de nos semblables et la pratique de la bienfaisance.

Le grand hiérophante monte à l'autel. Le président lui remet le maillet: deux patriarches se placent l'un à sa droite, l'autre à sa gauche pendant que les deux autres vont occuper la place du premier et du second mystagogue; il ouvre les travaux au premier gr.·. symbolique et dit, en s'adressant à l'ass.·. Joignez-vous à moi, mes FF.·., pour demander au Subl.·. Arch.·. des mondes qu'il daigne bénir nos travaux, qu'ils soient conformes à sa loi et qu'ils n'aient d'autre but que la gloire de son nom, la prospérité de l'ordre et le bien général de l'humanité.

PRIÈRE.

« Dieu souverain qu'on invoque sous des noms divers, et qui règnes seul, tout-puissant, immuable *Jehovah*, père de la nature, source de la lumière, loi suprême de l'univers, nous te saluons.

« Reçois, ô mon Dieu! l'hommage de notre amour, de notre admiration et de notre culte.

« Nous nous prosternons devant les lois éternelles de ta sagesse; daigne diriger nos travaux, éclaire-les de tes lumières, dissipe les ténèbres qui voilent la vérité, et laisse-nous entrevoir quelques uns des plans parfaits de cette sagesse qui te sert à gouverner le monde, afin que, devenus de plus en plus dignes de toi, nous puissions célébrer, en des hymnes sans fin, l'universelle harmonie que ta présence imprime à la nature. *Adonaï*, *Adonaï*, *Adonaï*. »

Après cette prière, le G.·. hiérophante remonte à l'autel et invite le *Lodos* (1) à donner l'explication des symboles, ce qui a lieu immédiatement.

Le céryce monte ensuite à l'autel pour recevoir des mains du Gr.·. hiérophante, du blé qu'il sème dans le temple.

Le gr.·. hiérop.·., après avoir frappé trois coups suivant la batterie, dit: Croissez et multipliez! Je consacre ce temple à la gloire du Subl.·. Arch.·. des mondes, à la fraternité et à la bienfaisance, émanation de la divinité.

Le céryce remonte à l'autel, reçoit du vin dont il asperge le temple.

Le gr.·. HIÉROPHANTE. « Que Dieu nous donne la force et le courage de remplir fidèlement l'engagement que nous venons de contracter au pied de l'autel maç.·.

» Je consacre ce temple à la justice, à la tolérance et à la concorde. »

Le céryce, qui vient de recevoir de l'huile du gr.·. hiérophante, la répand dans le temple.

Le gr.·. hiérophante frappe trois coups suivant la batterie et dit: Soyez bienveillants, éclairez les hommes vos FF.·. et soyez unis par la même pensée, celle du bien.

« Je consacre ce temple à la vertu, à la science, à la vérité (il frappe trois autres coups, qui sont répétés par les mystagogues), et à la gloire du Subl.·. Arch.·. des mondes; nous déclarons et proclamons solennellement que le temple de Midgard est inauguré. »

Les mystagogues répètent et aussitôt le temple est inondé de lumières.

Le gr.·. HIÉROPHANTE (s'adressant au gardien du temple). Mon F.·., la sûreté de ce temple repose désormais sur votre bienveillance. Je vous en remets les clefs; ayez soin de n'en accorder l'entrée qu'à des maçons dignes de porter ce titre, et vous, mes FF.·., officiers dignitaires ou simples membres de cette assemblée, rappelez-vous toujours ce que je vais vous recommander.

Nul F.·. ne se présentera jamais en L.·. que vêtu convenablement, et s'y comportera avec la plus rigoureuse décence.

Le cérémonial sera observé avec l'attention la plus scrupuleuse, et chacun gardera le silence, toujours le silence; le vénérable ne doit jamais oublier que c'est de lui que dépend tout le succès de la L.·.; sa première loi sera la bonté, la politesse, une politesse qui exclut toute parole aigre et dure, tout mauvais procédé, reproches et railleries; il faut que les réceptions soient préparées avec soin; vous ferez peu d'épreuves physiques; elles étaient bonnes dans les temps de barbarie et de superstition; aujourd'hui elles ne seraient que des jeux de théâtre; vous vous en tiendrez, autant que possible, aux épreuves morales; la lumière sera donnée avec le plus grand appareil et l'instruction la plus touchante.

Si l'un de vos FF.·. se distingue par une belle action, prenez soin de l'en récompenser sans blesser sa modestie, les bonnes œuvres sont la vie de la maçonnerie.

Appelez à vous les sciences et les talents, excitez l'émulation, établissez les concours littéraires et philosophiques, couronnez les vainqueurs avec pompe et cérémonie.

Si un F.·. manque à ses devoirs, s'il commet une faute, réprimandez-le, imposez-lui des amendes au profit des pauvres.

(1) Orateur.

Vous aurez, tous les ans, une grande séance d'instruction générale à laquelle assisteront tous les maç.·. de la vallée. Elle sera consacrée à l'exposition des principes de la maç.·., à rappeler les vérités et les vertus qui doivent lui servir de base, à combattre l'ignorance, à défendre les droits de la raison, et à signaler les vices qui déshonorent l'humanité. Si vous êtes persécutés, ne vous vengez pas : il n'existe que deux sortes d'ennemis, les méchants et les ignorants, tâchez de les instruire ; l'épée de la parole est plus forte, plus durable que celle du fer ; souffrez, taisez-vous, répandez la lumière et la vérité.

N'exigeons d'autres conditions pour être admis parmi nous, que la probité et le savoir ; recevons tout homme honnête et instruit, quels que soient sa croyance, son pays et ses lois ; nos dogmes sont : Dieu et la vertu.

Nous honorons Dieu comme l'auteur de tout le bien, et la vertu comme destinée à conserver le bien que Dieu a fait ; il nous a donné la raison pour nous apprendre à distinguer le bien du mal, le vrai du faux.

Cultivons notre raison, comme le moyen le plus sûr de plaire à la divinité et d'être utile à nos semblables.

Cultivons la science, afin de rendre la raison profitable, d'établir l'amour de l'humanité, et de nous sauver des ravages de l'erreur et du mensonge.

Dieu est la vérité, n'enseignons donc que la vérité.

N'oublions pas que la maç.·. n'enseigne rien de douteux, de surnaturel ; elle ne s'occupe que d'idées positives et faciles à comprendre, elle ne s'appuie que sur l'expérience, l'histoire, et sur des faits prouvés et non contestés.

Ce n'est pas pour nous créer des dignités oiseuses, pour nous couvrir d'insignes et de cordons, pour marcher la mitre en tête et le bâton augural à la main, que la maçonnerie existe, mais pour pratiquer la justice, la vérité, la charité, la sagesse, la concorde et la confraternité générale entre les hommes.

Mes FF.·., vous avez élevé un temple à la sagesse, chacun de vous y a contribué suivant sa force, suivant ses moyens, vous avez tous travaillé avec ardeur, mus par un noble sentiment. Je dois vous rendre justice, vos bonnes intentions me sont connues, elles le sont aussi de tous vos FF.·. qui vous voient avec plaisir recevoir une récompense méritée, celle de dignitaires de cette S.·. L.·. ; par cette promotion, vous sortez de la classe ordinaire des maç.·., de nouveaux devoirs vous sont imposés.

Vous devez à vos FF.·. moins avancés l'exemple des vertus maçonniques, vous devez vous appliquer à justifier la haute faveur dont vous êtes en ce moment l'objet ; c'est ainsi que vous désarmerez l'envie. Vous devez à vos FF.·. égaux en dignité l'accomplissement de ce que prescrit la fraternité, dans le sens le plus étendu de ce mot ; cette tâche vous sera facile, si vous vous pénétrez bien des principes de la maçonnerie.

Que la tolérance soit votre devise ! indulgents pour vos FF.·., ne soyez rigoureux qu'envers vous-mêmes.

Que signifie la parabole du bon pasteur qui laisse quatre-vingt-dix-neuf brebis pour aller chercher celle qui s'est égarée, heureux de la ramener au bercail ? que signifie cette autre parabole de l'enfant prodigue? son père l'a-t-il rejeté de son sein parce qu'il est coupable ? Non, il oublie ses nombreux égarements et accueille son repentir. Mais qu'ai-je dit : la tolérance... Ce n'est pas assez, aimez-vous les uns les autres à l'exemple des chevaliers profanes du moyen âge ; ils avaient inventé la fraternité d'armes : formez dans ce temple, au pied de cet autel, une fraternité maç.·., dont chaque jour vienne resserrer les nœuds et que le temple rende indissoluble ; cette fraternité maç.·., plus encore que celle que la famille doit au hasard de la naissance, sera votre soutien, votre consolation dans toutes les périodes de la vie ; par elle, vous connaîtrez le vrai bonheur qu'il est donné à l'homme d'espérer sur cette terre.

De cette vertu principale découlent toutes les autres ; c'est le tronc qui a jeté d'innombrables racines, la séve qu'alimente l'arbre, l'œuf sacré qui fait éclore le type de l'homme accompli ; comprenez donc bien cette sainte fraternité qui, dans la pensée de nos hiérophantes, tend à ne faire du genre humain qu'une seule famille.

Une carrière nouvelle s'ouvre devant vous, le temple de Midgard est inauguré et le triomphe des grands principes de philosophie qui font l'ornement de notre rite antique et vénéré, ne dépend plus désormais que de votre zèle et de votre dévouement. Reconnaître ce fait c'est assurer sa prospérité, car, j'en ai la conviction profonde, aucun de vous ne faillira à ses devoirs. Chacun de vous rivalisera de zèle pour le développement de l'immense organisation que vous avez à faire ; de votre côté vous pouvez compter sur moi.

Le *Lodos* demande la parole ; elle lui est accordée, il s'exprime en ces termes.

ASTRÉE, DISCOURS SUR LA JUSTICE.

Les temps primitifs connurent la justice sous le nom *d'Astrée ;* les hommes l'ont appelée *Thémis ;* mais les êtres divins la nommèrent simplement *Vérité.*

Les anciens, dans leur langage allégorique, disaient la Justice fille de la Vérité et lui donnaient pour sœur la Vertu. Suivant eux, la Vérité, elle-même, était fille de Saturne, c'est-à-dire du Temps.

Pourquoi firent-ils deux êtres distincts de la Justice et de la Vérité, ou plutôt pourquoi ne firent-ils pas naître la Vertu de la Justice ? Conçoit-on, en effet, un homme vertueux et injuste tout à la fois ?

Mais ne nous hâtons pas de blâmer nos pères, cette contradiction renferme une leçon de grand sens.

La vertu, être collectif, comprend tous les devoirs de l'homme : piété filiale, amour conjugal, tempérance, charité, modestie, amour de la patrie, courage civique, etc.

Mais il n'est aucun de ces devoirs que la justice ne do-

mine; la justice est antérieure; elle était trop importante pour en faire simplement une partie de la vertu.

Tel homme est sobre, tel autre est charitable, celui-là ou époux; Décius et d'Assas se dévouent pour la patrie, Caton et L'Hopital sont de rigides magistrats, Fénelon est dévoré de l'amour du prochain, Vincent de Paule est l'apôtre de la charité, Aod et Brutus immolent les tyrans, Léonidas meurt pour son pays, Lycurgue en est le législateur. Chacun possède quelques vertus; mais qui sera complétement vertueux?

On a donc, avec raison, fait de la justice un être à part, une divinité, et, pour me servir du langage de la mythologie, une divinité ayant son culte et ses autels séparés.

C'est que, sans la justice, il n'y a que des actes de vertu, il n'y a point de vertu complète.

C'est que la justice bien comprise peut tenir lieu de toutes les vertus, car elle les prescrit toutes.

Pour suivre sa loi l'homme sera tempérant, parce que l'intempérance ôte la faculté de juger sainement; il sera charitable, parce qu'il dira: il n'est pas juste quand mon F.·. est affligé de garder pour moi seul le bien que la nature a créé pour tous.

Il sera tolérant, parce qu'il comprendra qu'il n'est pas juste d'imposer son opinion à des hommes doués comme lui de la faculté de raisonner.

Il sera bon père, bon époux, bon fils, bon frère, car il saura que ce sont des devoirs naturels.

Et il dira: la justice veut qu'on accomplisse les devoirs de la nature et de la société, parce que l'homme est soumis à la loi du devoir.

Ainsi, de toutes les obligations que le mot *vertu* renferme, la sagesse est l'apogée de la vertu. Si vous voulez devenir sage, commencez par entrer dans le chemin de la vertu, la justice sera votre guide, et il ne dépend que de vous d'être juste.

La justice est innée dans le cœur de l'homme; elle a pour truchement sa conscience.

La conscience, qui ne faillit jamais, témoin qui parle haut et n'attend pas qu'on l'interroge, juge intègre et sévère qui n'a pas besoin qu'on le sollicite pour rendre sa sentence, et ne se lasse pas.

La conscience, accusateur importun, qui se manifeste par la rougeur sur le front du coupable, ôte à ses paroles le ton de la vérité qui persuade, à son maintien la dignité qui commande le respect, la conscience, qui empêche de dormir, ou éveille en sursaut lorsqu'une certaine heure est sonnée; qui vient chercher l'homme dans la solitude, comme au milieu des divertissements publics et le trouble d'une angoisse mortelle.

Oui, tu es innée dans le cœur de l'homme, ô justice! Jamais on n'étouffera ta voix.

La vérité et l'erreur se disputent la terre, tel est le sort de l'infirme humanité; mais partout tu es la même, et, quelque soit le culte, quelles que soient les lois, les usages, toi seule ne changes pas.

La justice est le fondement de toute société, sans elle deux hommes ne peuvent habiter ensemble.

La paix de la société dépend de la justice.

Placez le repos dans tous les cœurs, et vous aurez tout fait pour la liberté; c'est la justice, la vraie justice qui produit le repos; la vertu consiste dans l'amour des effets intellectuels de la justice.

Pour vous, Maç.·., élus entre tant d'autres, soyez dignes de cette haute faveur; que la justice toujours soit votre règle.

Pourriez-vous l'oublier un instant? tout dans ce temple vous l'enseigne par de nombreux emblèmes.

Ici c'est le compas, là le niveau, à côté se trouve l'équerre. Ces outils allégoriques apprennent au maçon qu'il doit s'en servir pour rendre justes et parfaits ses travaux, c'est-à-dire sa vie.

Une loge n'est juste et parfaite qu'autant qu'elle renferme le nombre de sept, pourquoi? C'est que le nombre septénaire est celui de l'harmonie, et que l'harmonie naît de la justice; faites donc en sorte que la justice règne toujours parmi vous et dans chacun de vous; car sans elle votre loge ne saurait être juste et parfaite.

La justice, mes FF.·., c'est la première lettre du nom de *Jéhovah*. Pour épeler ce nom divin, il faut connaître le sens de chacune des lettres qui le composent. Aussi Pythagore a-t-il dit: Dieu est Dieu, parce qu'il est juste, de même qu'un homme n'est appelé que lorsqu'on prononce son nom, et parce que, dans la langue primitive, chaque nom rendait raison de l'être auquel il s'appliquait.

La justice, c'est la *Tzedæka*, premier échelon de l'échelle mystérieuse que l'initié de Memphis devait monter; elle est encore le septième et dernier sous le nom de *Thebounah*. Ainsi, les sages l'ont considérée comme le commencement et la fin.

Vos ancêtres, les initiés d'Égypte, lisaient sur la pierre sacrée de Saïs: « Vous, pour qui la vie commence ou finit, » souvenez-vous que la lumière éternelle condamne l'injus- » tice. » L'Hiérophante disait aux premiers époptes: « Marchez dans la voie de la justice. »

A Hermopolis, la première des muses s'appelait Isis et Justice tout ensemble.

Je vous ai dit, mes FF.·., que la justice était la base de toute société. On ne bâtit pas sur un sable mouvant; le cœur de l'homme injuste est plus mouvant que le sable du désert.

Rien n'échappe à cette loi; hommes, institutions, tout vit par la justice; sans elle tout dépérit et meurt. C'est que le monde moral, comme le monde physique, est soumis à des lois éternelles qui s'appellent *Providence*. Quand le grand principe a créé des milliers de mondes et des milliers de créatures pour ces mondes, il n'a rien fait que pour elles; il a imprimé des lois à tous ses ouvrages; ces lois sont dans un jeu continuel, et rien ne s'opère que par l'action et la réaction qui résultent du jeu des lois dont la chaîne remonte jusqu'à lui.

Newton est grand pour avoir découvert la loi qui régit le monde physique; le sage qui connaît celle qui régit le monde moral est encore plus grand que Newton; c'est cette connaissance qui le soutiendra dans l'adversité et lui dira: Souffre, espère et poursuis. La loi du monde moral est la justice qui conserve; de l'injustice naît la violence qui détruit.

Scrutons la fortune des hommes heureux selon le monde, cette fortune qui éblouit le vulgaire. Assise sur l'injustice elle n'a jamais eu, elle n'aura jamais qu'une existence éphémère.

C'est que la Providence veille pour l'opprimé, et châtie l'oppresseur sans lui dire pourquoi.

C'est que la terre, imbibée de larmes, élève dans le si-



lence des nuits, aux pieds du Dieu vivant, une clameur incomprise des mortels inattentifs.

C'est qu'on est puni de l'injustice qu'on a commise comme de celle qu'on n'a pas empêchée ; car il y a solidarité entre tous les hommes, et ce n'est pas en vain qu'il a été dit : Aimez-vous les uns les autres.

Non content d'être juste, ne permets pas l'injustice, dit Phocilides.

Tâche, dit encore Marc-Aurèle, de persuader les hommes, et si cela ne se peut, fais, malgré eux, ce que la justice demande de toi.

C'est que la conscience ne dort jamais ; bourreau et victime entendent chacun la voix qui punit ou console.

C'est que la vue de l'homme, envers qui on a été injuste, est un reproche vivant qui trouble les facultés de l'âme et fait mourir.

Dans la justice seule se trouve le bonheur. On demandait à Socrate si Archélaüs était heureux : Oui, s'il est juste, répondit le sage.

Suivons donc toujours les saintes lois de la justice. Elle comprend toutes les vertus de la société, qui ne sont que des formes variées et des applications diverses de cet axiôme : Ne fais à autrui que ce que tu veux qu'il te fasse. C'est peut-être par cette maxime que j'aurais dû commencer ; car elle est le *critérium* du juste et de l'injuste ; tous les peuples l'ont inscrite en tête de leurs codes divers. C'est elle qui institua la peine du talion, et si les législateurs humains ont cessé de l'appliquer, Dieu n'y a pas renoncé.

Avez-vous été injuste envers un autre homme, serait-ce votre plus grand ennemi, ne prenez pas un instant de repos avant d'avoir réparé votre faute.

Cet homme vous dira merci, je vous pardonne. Et moi, je vous dirai merci pour vous-même, car le souvenir de cette réparation vous rendra la paix du cœur, que vous aviez perdue. Gloire à vous, car l'aveu d'une faute commise n'humilie point, et la justice rend l'homme vraiment grand.

Ne dites donc pas non plus : Cet homme m'a été utile, mais il ne l'est plus, je puis le négliger ; ce serait parler le langage de l'ingratitude, monstre hideux qui enfanta l'égoïsme.

Le peuple athénien fut grand, le jour où, dans les plaines de Marathon, il vainquit Xercès ; il fut grand le jour où, par la victoire de Salamine, il sauva la Grèce de l'invasion. Mais le jour où, sur la parole d'un homme de bien, il sacrifia à la justice ce qui pouvait lui être utile, ce jour-là il mérita l'immortalité. Eh ! croyez-vous que la Providence n'estime pas autant la vie de l'homme le plus obscur que celle de tout un peuple ? Votre erreur serait grande, et vous n'auriez qu'une idée incomplète de la justice ; toute l'antiquité est pleine, au contraire, de leçons de ce genre, tant l'idée de la justice était encore vivante. FF.·., voulez-vous enfin être complétement justes ?

Ne soyez jamais prompts à juger vos FF.·., quels que soient leurs torts apparents. Soyez justes envers vos amis, comme envers vos ennemis, envers tous les hommes, envers tout ce qui respire.

Un profane, interrogé sur le sens des lettres qui décorent nos colonnes symboliques, répondit Justice et Bonté. Une acclamation générale l'admit sans autre épreuve à nos mystères. N'était-il pas digne de l'initiation maç.·. ? (1)

FLEURI.

(1) Astrée, par le F.·. M. Chastaing.

POMPES FUNÈBRES.

Les exemples des siècles les plus reculés et les usages des peuples, même les plus barbares, nous apprennent que le respect pour les morts est universel. Ce respect est, selon nous, une des preuves que toutes les nations admettaient l'immortalité de l'âme.

Les Chinois, qui passent pour une des plus anciennes nations de la terre, se sont toujours fait remarquer par leurs cérémonies funèbres, et ont montré une grande vénération pour les ossements humains. De nos jours encore, chez ce peuple, les personnes du sexe du défunt s'assemblent chez lui pour laver son cadavre ; les parents lui mettent dans la bouche du blé ou du riz, de l'or ou de l'argent, selon la fortune qu'il laisse.

Les peuples du Tonkin font à leurs morts des funérailles très imposantes, mais elles sont accompagnées d'une cérémonie bizarre. Pendant la marche du convoi, le plus proche parent du défunt est obligé, par les lois religieuses, de se laisser fouler aux pieds par les porteurs du cadavre.

Dans les Indes, les corps des morts sont généralement brûlés : Là, les parents donnent partout un témoignage public de leur attachement au défunt.

Au Pégu, la chevelure, qui est le plus grand des ornements, est souvent offerte en sacrifice au mort.

Les Brames se coupent aussi les cheveux en signe de deuil.

Les prêtres de Rome font le sacrifice de leur chevelure en mémoire de la mort du Christ.

Les Egyptiens plaçaient une momie dans leurs festins et en faisaient un convive habituel.

Sans entrer dans le détail du cérémonial funèbre des Egyptiens, nous rapporterons un fait qui prouve quelle vénération les étrangers qui séjournaient en Egypte apprirent à avoir pour les morts.

Après un esclavage de trois cents ans, les Hébreux

emportèrent les ossements de Joseph pour les conserver au milieu d'eux. L'Ecriture sainte les fait voyager quarante ans dans les déserts et arrivés dans la terre promise, les Israélites déposent ces ossements à Sichem, près de ceux de Jacob.

Dans leurs cérémonies funèbres, les Juifs allument une lampe sépulcrale près du mort; ils lavent le cadavre; le rabbin prononce l'éloge du défunt et dit quelques prières selon leur rituel. Dans cette circonstance, les plus grands ennemis doivent se réconcilier et chercher à faire naître la plus sincère amitié.

Lorsque le cadavre est descendu dans la fosse, les parents et les ami se font un devoir de recouvrir ses dépouilles mortelles. Les proches parents restent sept jours enfermés chez eux et ne sortent que le jour du sabbat pour aller au temple.

Les Grecs exposaient leurs morts à la porte de leur maison, en plaçant près d'eux un vase rempli d'eau lustrale. Ceux qui étaient chargés des funérailles faisaient des aspersions sur les assistants, avec une branche d'olivier.

Chez eux, comme dans les Indes, on brûlait les corps et l'on conservait les cendres dans des urnes. On rendait pendant sept jours des honneurs à la mémoire du défunt.

Dans l'*Iliade*, on voit Achille offrir ses cheveux aux manes de Patrocle : il se les coupe en présence du cadavre sur lequel il les dépose lui-même, avant qu'on ne mette le feu au bûcher qui devait consumer les dépouilles mortelles de son ami.

A la mort d'un musulman, son corps est placé au milieu d'une chambre de sa maison, on le lave avec de l'eau chaude et du savon odorant, puis on brûle de l'encens pour chasser tous les esprits infernaux qui voudraient s'emparer de lui. La bière est ensuite couverte d'un drap mortuaire en rapport avec la profession qu'exerçait le défunt; on répand par-dessus quelques fleurs, et on le transporte au cimetière, où l'accompagne une foule de pleureurs. Les imans prononcent les prières du rituel, et la cérémonie se termine comme chez nous par la descente du cadavre dans la fosse.

On doit conclure des exemples qui précèdent que la pratique des cérémonies funèbres a toujours existé parmi les hommes; elles sont une occasion de rappeler les bonnes actions qu'a pu faire celui dont on déplore la perte et de rendre un dernier hommage aux vertus qui le distinguaient.

Nous allons maintenant rendre compte des cérémonies funèbres en usage chez les francs-maç.·.

DÉCORATION DE LA L.·.

« Lorsque la L.·. est instruite du décès d'un de ses membres, il est placé au milieu du temple un cénotaphe sur lequel on dépose les attributs et décorations du F.·. décédé; il doit rester pendant le nombre de tenues que la L.·. détermine pour le deuil. Les bijoux de tous les FF.·. seront voilés, le trône sera tendu en noir ainsi que l'autel, et les colonnes B. J. seront entourées de crêpe ainsi que les candélabres. Devant l'autel est un trépied antique garni de crêpe et soutenant un vase rempli d'alcool parfumé; deux corbeilles de fleurs seront placées chacune sur un piédestal, l'une près de l'orateur, l'autre près du secrétaire, enfin la bannière de la loge aura une cravate de crêpe noir.

Tous les FF.·. se réuniront dans une salle tendue en noir pour se rendre en cortége au temple.

L'arch.·. fait donner le signal du départ par trois coups frappés sur une feuille de métal, et le vén.·. dit : « Mes FF.·. ce signal nous appelle au temple; partons. » La colonne d'harmonie se met en tête du cortége et exécute une marche funèbre. Lorsque les trois frères qui ouvrent la marche sont entrés, ils allument, avec leurs flambeaux, les trois candélabres et se rendent à leurs places respectives. Le vén.·. dit : « Mes FF.·., les crêpes qui couvrent nos attributs, le morne silence qui règne sur nos colonnes, et la profonde douleur qui se peint dans nos traits nous annoncent la perte d'un F.·. qui, naguère, partageait avec nous les douceurs de l'amitié. N.·. où êtes-vous? (Un coup est frappé sur la feuille de métal sonore.) Hélas! il n'est plus! (Le vén.·. entre ici dans quelques détails, ensuite il continue). Joignez-vous donc à moi, vous tous, mes FF.·., entourons ce cénotaphe et aidez-moi à remplir un devoir triste, mais sacré, en jetant des fleurs sur la tombe du F.·. N.·. »

Les FF.·. se lèvent et entourent le cénotaphe; le vén.·. s'approche du trépied, met le feu à l'alcool et prononce une invocation qui se termine ainsi : « Daigne, mon Dieu, agréer l'encens que nous brûlons à ta gloire! inspire-nous toujours la volonté de faire le bien, enflamme nos cœurs de l'amour de la vertu, et fais que ta sagesse, ta justice et ta bonté soient la vraie lumière qui guide nos pas dans cette vie. »

Après cette invocation, trois coups sont frappés sur la feuille de métal; à ce signal, le vén.·., précédé du maître des cérémonies, suivi des surv.·. et des FF.·., fait trois fois le tour du cénotaphe en partant de l'orient par le midi, l'occident et le nord, et en jetant à chaque tour une fleur sur le cénotaphe. Le cortége se met ensuite en marche pour accompagner le F.·. N.·.... à sa demeure mortelle; lorsqu'il est arrivé, le vén.·. prononce la seconde invocation qui se termine ainsi : Grâces te soient rendues, être infiniment bon, pour les idées consolantes que tu nous inspires au sujet de l'existence future de nos âmes, et par lesquelles tu tempères la douleur que nous éprouvons à l'aspect de ce tombeau!

» Que le ch.·. F.·. N.·., que la mort nous a ravi, repose en paix; que la nature utilise ses restes inanimés, et que son âme immortelle jouisse de toute la félicité que ses vertus lui ont mérité. »

La cérémonie se termine par un discours du F.·. Or.·.



Il prend la parole en ces termes :

La cloche tinte
En lourds accords
La marche sainte
Du chant des morts.

« S'il est un devoir pénible à remplir pour des cœurs sensibles aux vicissitudes des mortels, c'est, certes, celui qui nous appelle à accompagner, jusqu'aux portes mystérieuses de l'éternité, les restes d'un voyageur dont l'âme, affranchie de son enveloppe périssable, est entrée dans des sphères que la faux implacable des temps n'atteint plus. Le silence qui règne en ce champ, parsemé de débris humains, nous glace d'effroi comme si la proie que dévore sans cesse la bouche béante de la tombe était condamnée à la destruction et à l'anéantissement, et pourtant telle n'est pas, non, telle ne peut être la fin du drame triste et solennel au dénoûment duquel nous venons assister. La semence que nous confions aux sillons profonds de cette terre fleurira pour les cieux, et le Subl.·. Arch.·. des mondes en fera la récolte!

» C'est en ce lieu morne et solitaire que la monde devrait établir son siége, convoquer les humains et leur crier du haut de sa chaire, élevée sur des monceaux de crânes : O vous, qui marchez la tête orgueilleusement levée au-dessus de vos semblables, vous qui, dans votre aveugle présomption, prétendez appartenir à une race privilégiée dont la mission est de jouir et de torturer vos frères comme des esclaves! approchez et promenez vos regards habitués aux splendeurs du luxe, au sourire acheté ou forcé de ceux qui vous entourent, et, si votre cœur n'est pas ému, attendri à cet aspect, s'il ne vous dit pas : voilà d'où je suis sorti, voilà où je dois retourner un jour; tous les hommes sont mes frères, désormais je les traiterai comme tels : alors, hommes au cœur de marbre, retirez-vous, retournez dans vos demeures de plaisance, étouffez la voix de la conscience dans les délices que répandent autour de vous la sueur et les angoisses du pauvre, de la veuve, de l'orphelin et de l'esclave; mais redoutez le moment fatal où la balance de la justice se lèvera pour peser vos actions. Et vous, créatures opprimées, auxquelles la parque aveugle semble avoir imprimé au front, en traits indélébiles, ce mot barbare : Souffre, souffre, souffre toujours! venez puiser à cette source commune de l'éternelle délivrance la force de supporter les tortures passagères que vous réserve encore la vie; votre portion de bonheur et de félicité, lorsque le jour du départ sera arrivé, ne sera pas la moindre; que la tête de l'opulence repose ici sur des coussins à franges d'or; qu'un marbre froid, aux lettres rayonnantes et mensongères, défende sa dépouille contre les rayons du soleil et les glaces de l'hiver. Pauvre, tu dormiras également bien sur ton oreiller de bois et sous le modeste tertre qu'après la neige et la glace, chaque printemps viendra couronner de fleurs nouvelles. Arrière donc d'ici la présomption de la supériorité! arrière la parole despotique du maître : ici il n'y a plus d'esclaves à commander, plus de chaînes à river aux membres de l'indigence engourdie par la misère, plus de larmes à faire couler des yeux creusés par les veilles et les angoisses; les habitants de ce champ de repos sont libres, ils sont égaux devant notre maître à tous, qui est Dieu; soumettons-nous à ses immuables décrets et adorons-les en silence.

» Maçons qui m'entourez, vous dont le morne silence exprime la douleur, pleurez notre F.·. qui, par une vie longue, active, pure et sans tache, a mérité le repos dont il vient jouir dans cet enclos sacré. S'il ne peut nous quitter sans faire couler des larmes et provoquer des accents plaintifs, c'est que les sentiments de l'amitié, les liens de famille et la sympathie fraternelle sont ébranlés dans tout ce qu'il y a de sublime ici bas, c'est que l'adieu qu'on se dit sur le bord de la tombe s'appelle éternel dans la langue bornée des humains, c'est que pour se revoir il faut franchir les barrières qui séparent la vie terrestre de la vie éternelle! Pleurez donc, vous qui fûtes les amis de notre F.·., conservez pieusement son souvenir : vous le reverrez.

» Permettez-moi, compagnons attristés, de déposer avec mes larmes d'adieu sur la tombe de notre très cher F.·. une modeste fleur, et.... Retirons-nous pour méditer, avec recueillement, sur l'instabilité des choses terrestres. AUG. CATELAIN. »

MAÇONNERIE D'ADOPTION.

FÊTE D'ORDRE.

« La fête du triomphe de la lumière doit être célébrée le jour où le soleil entre dans le signe du Cancer ou de l'Écrevisse. Les peuples de l'antiquité ont donné ce nom à cette constellation, parce que, arrivé à sa plus haute élévation, le soleil semble rétrograder vers l'équateur et marcher à **reculons comme l'écrevisse.**



Le moment choisi pour la célébration de cette fête indique que le soleil, ayant chassé les ténèbres, se trouve alors dans sa plus grande splendeur. Les sages de l'antiquité qui suivaient le culte de la nature et qui en observaient les merveilles, ont toujours solennisé cette époque.

L'attention qu'ils donnaient au mouvement des astres, à leurs variations et aux effets qui en résultent, leur a permis de découvrir les miracles du Subl.·. Arch.·. des mondes, et les a conduits à reconnaître les perfections de la nature et à concevoir des idées dignes de la grandeur du moteur de toutes choses.

Dans le but de fixer l'esprit de l'homme sur des combinaisons merveilleuses, il a fallu se servir d'allégories et de symboles, images agréables, qui représentaient une morale pure, simple, naturelle, et excitaient en même temps à la pratique de la vertu.

L'allégorie adoptée pour la fête dont il est ici question, est une pyramide surmontée du soleil. Cette forme, qui présente une idée de la perfection, rappelle aussi la recherche de l'art.

Au milieu de l'orient, et au-dessus du trône est un triangle en forme de gloire au centre duquel brille le nom de *Jéhovah*.

Du côté du midi, dans un transparent, se trouve un soleil élevé au-dessus d'un tombeau, auprès duquel on a placé un oranger chargé de fleurs et de fruits verts.

On distingue dans le temple différents emblèmes relatifs à l'astronomie. Sur une table est un vase contenant des parfums et un chandelier à trois branches avec l'inscription : *Sagesse*, *Justice*, *Bonté*, et sur trois autres candélabres on lit les inscriptions suivantes :

Sur celui placé près de l'orateur : *Au subl.·. Arch.·. des mondes*; sur celui près du premier surveillant : *A la vertu*; et sur celui près du second surveillant : *A l'humanité*

Le vénérable, après avoir fait connaître le but de la fête, rappelle que c'est un devoir pour les vrais maç.·. de se réunir, afin de rendre grâces au Subl.·. Arch.·. de l'univers, des bienfaits qu'il répand sur les hommes et lui demander de les maintenir dans le sentier de la vertu.

Les travaux sont ouverts dans le jardin (1), climat d'Asie, et d'après le rituel, par le vén.·. assisté de la grande maîtresse ; les climats d'Afrique et d'Amérique sont éclairés par les sœurs grande inspectrice et dépositaires.

Tous les FF.·. et sœurs prennent place dans les différents climats, et l'ouverture des travaux se termine par l'invocation suivante :

« Dieu souverain qu'on invoque sous des noms divers, et qui cependant règnes seul, tout-puissant et » immuable Jéhovah, père de la nature, source de » la lumière, loi suprême de l'univers, nous te » saluons !

» Reçois, ô mon Dieu ! l'hommage de notre amour, » de notre admiration et de notre culte.

» Nous nous prosternons devant les lois éternelles » de ta sagesse ; daigne diriger nos travaux, éclaire- » les de tes lumières, dissipe les ténèbres qui voilent » la vérité et laisse-nous entrevoir quelques uns des » plans parfaits de cette sagesse avec laquelle tu gou- » vernes le monde, afin que devenus de plus en plus » dignes de toi, nous puissions célébrer en des » hymnes sans fin l'universelle harmonie que ta pré- » sence imprime à la nature.

» Hommage et gloire à ta sagesse, à ta justice et à ta bonté infinies ! »

Après la batterie d'usage, le vénérable prend le chandelier et l'élève en disant : « Fais, ô Sublime » Arch.·. des mondes, que ces trois perfections divines » soient toujours présentes à nos esprits, qu'elles » soient la base de toutes nos opinions religieuses et » le seul guide de notre volonté, afin que nous soyons » sages, justes et bons. »

Et pendant que l'on allume les douze étoiles, le vén.·. ajoute : « Que l'obscurité disparaisse et que » la vraie Lumière dissipe les ténèbres de l'erreur » comme le soleil dissipe les ombres de la nuit. » Que le Subl.·. Arch.·. de l'univers couvre la terre » de ses bienfaits et répande sa bénédiction sur tout » ce qui respire. »

Le vén.·. prend une coupe, y verse du vin, et dit : « Cette coupe est le symbole de la vie ; elle va circu- » ler, et chacun de vous y boira, car nous devons par- » tager en FF.·. le vin généreux qu'elle renferme, » comme nous devons partager les biens que la bonté » divine nous dispense ; mais si, au lieu d'une boisson » agréable, cette coupe était remplie de fiel, nous de- » vrions encore l'accepter et y boire avec résignation, » parce que nous serions indignes de partager le bien » de nos FF.·. si nous n'étions prêts à partager leurs » maux. Prions seulement le Subl.·. Arch.·. des » mondes d'éloigner de nous la coupe amère, em- » blème de l'adversité. »

Lorsque ces diverses cérémonies sont terminées, la parole est donnée au F.·. orateur, qui la prend en ces termes :

« Il dit : à sa parole, la vie a ouvert les sources éternelles, le fini coule de l'infini : le possible revêt l'existence, le chaos enfante l'harmonie, la lumière inonde les abîmes de l'étendue, et de leurs balanciers célestes, les sphères mélodieuses mesurent aux mondes naissants le temps dans l'éternité. Sur le globe de la terre se déroule un vaste tapis d'émeraudes étoilé de fleurs parfumées, tandis qu'au-dessus, un immense dôme de saphir semé d'étoiles scintillantes, s'élève et s'arrondit aux cieux, les poissons nagent dans l'atmosphère condensée des eaux ; les oiseaux se balancent dans l'atmosphère éthérée du firmament, les ruminants paissent l'herbe verte, les insectes

(1) On nomme ainsi la loge de la maç.·. d'adoption.

bourdonnent leurs amours, des mouvements et des bruits mystérieux s'élèvent de tous les règnes, de toutes les essences et viennent s'unir, dans un concert sublime, dans une immortelle symphonie aux couleurs, aux arômes, aux saveurs et aux formes. L'homme incomplet, triste et solitaire, prête une oreille avide à cette ouverture sans fin du grand orchestre de la nature, auquel il mêlera bientôt sa voix reconnaissante et, pour se distraire, il nomme d'un nom qu'il invente, la substance, les modes divers et les rapports des attributs et des êtres. Le verbe créateur contemple son ouvrage le trouve bien et s'applaudit.

Mais l'œuvre créatrice est imparfaite encore, la terre et les cieux attendent, l'homme soupire; un être manque à tous ces êtres, à deux empires une souveraine, à l'homme une compagne, une vie manque à sa vie, une âme manque à son âme et à son bonheur; nulle créature n'offre encore à Dieu sa parfaite image, nulle part encore son cachet divin n'a laissé une irréprochable empreinte de son auguste trinité. L'ineffable se recueille donc pour résumer son œuvre, pour terminer par une péroraison magnifique ce magnifique discours dont les plantes, les animaux, les étoiles, l'homme surtout, sont les mots vivants et animés. La plus belle, la plus puissante, la plus parfaite des créatures de Dieu couronnera l'œuvre divine, et Jéhova s'applaudira trois fois.

Jusqu'ici Dieu n'a fait encore que vivifier la matière inerte. L'homme lui-même n'est qu'un peu de boue animée du souffle éternel. Mais, il va créer son chef-d'œuvre! Pour cela, il lui faut de la matière vivante qu'il pétrira des quintessences et des perfections de tous les êtres. Célestes attributs des substances, qualités choisies de l'esprit et de la matière, accourez donc à la voix du père! Accourez, mélodies et harmonies de la nature! Azur et lumière des cieux, brises des mers, zéphirs des champs et des forêt, voix des oiseaux, éclat et parfums des fleurs, formes des fruits et des sphères lointaines; intelligence de l'homme et des anges; bonté, douceur, amour et miséricorde de Dieu, accourez et formez la femme! La femme, complément de tout ce qui est, couronne de la création, reine du ciel et de la terre, œuvre des œuvres du Seigneur! La femme paraît : les mondes en tressaillent d'allégresse, l'homme adore, les anges admirent, Dieu contemple, contemple sa pure image et trois fois s'applaudit!

Quelle plume téméraire oserait essayer l'analyse de tes charmes, céleste créature, ô femme! toi qu'une lyre séraphique pourrait à peine célébrer dignement! Toi-même en sais-tu bien le nombre et la puissance? L'homme sensuel et grossier s'arrête à ta brillante enveloppe, à tes beautés visibles, dont il saisit à peine la synthèse: œil d'azur, joues de lis et de roses, lèvres carminées, chevelure d'ébène, voix mélodieuse, haleine parfumée, hémisphères d'albâtre sur un sein palpitant, taille mignonne et flexible, moelleux contours, peau satinée, marche légère et cadencée, regard qui implore: Voilà tout ce que le commun des hommes sait voir en toi. Mais ces vertus cachées, ces attraits invisibles, ces trésors de douceur, d'amour et de bonté, qui font de toi le plus précieux bijou tiré de l'écrin de Dieu, pour l'ornement et le bonheur de l'homme, profanes que nous sommes, nous les soupçonnons à peine! Oui, les anges seuls peuvent t'apprécier à ta juste valeur, diamant limpide aux scintillantes facettes, à l'eau pure et mystérieuse. L'homme te blasphème, parce qu'il t'ignore. Des traditions antiques attribuent aux esprits célestes des amours clandestins avec les filles de la terre. Je crois à ces vieilles légendes; l'ange doit être jaloux de l'homme; c'est sans doute de ces hyménées sublimes que sont nés, que naissent et que naîtront les hommes de génie.

Des transitions admirables unissent entre eux les différents règnes de la nature. Le corail et les mousses sont intermédiaires entre le minéral et la plante; les polypes entre le végétal et l'animal, le singe entre la brute et l'homme; la femme entre l'homme et l'ange. La femme est donc l'échelon le plus élevé de l'échelle terrestre des êtres. Son corps est la plus belle des formes; c'était celle-là que revêtaient les anges ambassadeurs de Dieu sur la terre. Son âme est la plus parfaite des essences immatérielles qui animent la matière organisée. La femme est homme et ange tout ensemble. Ses vertus magnétiques supérieures la rendent citoyenne de deux mondes à la fois. Les douces visions de l'avenir la consolent des mépris et des tyrannies du passé, et des injustices d'un présent plein d'amertumes, de douleurs et de larmes.

C'est une loi générale et immuable de la nature: aux êtres les plus intelligents et les plus parfaits l'empire et la domination. Doux symbole d'amour, la rose est la reine des jardins; l'aigle altier, roi des airs; le lion, tyran suprême des forêts. L'homme règne sur le feu, sur les eaux, sur les vents et sur la foudre, sur les animaux et sur les plantes; sur toutes les puissances animées et inanimées de son globe. La femme, ce chef-d'œuvre d'organisation et d'intelligence, doit donc régner souverainement sur l'homme et, cependant, partout vous êtes esclaves, ô pauvres femmes! Oui, partout encore, celle qui devrait commander, obéit et soupire. Chez les nations civilisées, comme chez les peuples sauvages, sur la terre classique de la galanterie et de la liberté comme aux harems parfumés des despotes de l'Orient; dans les villes, dans les campagnes, dans les palais, dans les chaumières; noble, bourgeoise ou prolétaire; fille, épouse, mère; en haut comme en bas, dans tous les rangs, dans toutes les conditions, dans tous les états, la femme gémit opprimée sous la force brutale, sous la force musculaire de l'homme, ainsi qu'une douce et timide colombe sous les serres et le rostre du vautour!

Patience! oh! patience, pauvres chères opprimées!

Sous un vernis de civilisation et de liberté, les sociétés humaines sont encore plongées dans la barbarie; le droit du plus fort triomphe et les gouverne encore. Mais le règne de la puissance matérielle et de la contrainte aura son terme; celui de la puissance morale viendra. Oui, à l'avenir l'empire de l'intelligence et de la beauté!... Mais, qu'ai-je vu? regardez! quelle est cette lueur qui semble poindre à l'Orient? N'est-ce point l'aube du grand jour de l'émancipation et de l'affranchissement qui se lève? Qu'ai-je entendu? écoutez! d'où viennent ces vibrations aériennes qui expirent à mon oreille? N'est-ce pas, à l'horloge du progrès, le bruit lointain d'une heure qui sonne?... Oh! c'est l'heure de la délivrance et de la liberté! C'est l'heure fortunée de l'empire de la femme! Voilà le règne de la justice et de la douceur qui commence, le règne de la miséricorde et de l'amour! Le règne de Dieu est arrivé! La volonté du Très-Haut s'est faite sur la terre et dans les cieux!

La maçonnerie, cette reine de la civilisation, tenant un flambeau d'une main et un miroir de l'autre, nous ouvre les portes de son temple demeurées jusqu'à ce jour inaccessibles aux profanes, pour nous appeler à participer à son œuvre humanitaire.

Revêts donc la pourpre et le diadème, ô femme! prends en main le sceptre d'or! Domine désormais sur la terre, par la grâce et par la beauté, comme déjà domine dans le ciel ce doux nom de Marie, qui veut dire belle et gracieuse. N'es-tu pas née pour l'empire, toi qui même au sein de l'esclavage sais régner sur tes maîtres, par le prestige de tes attraits et de tes charmes; sur tes maîtres devenus tes esclaves volontaires et prosternés à tes pieds dans l'attitude de l'adoration et de la prière? Quel homme résistera jamais à la fascination de ton regard et de ton sourire? Le chrétien téméraire ose bien entreprendre de lutter contre tes grâces invisibles; mais c'est en vain qu'il appelle à son secours la toute-puissance de la grâce divine. Sa prière impie n'est-elle pas d'ailleurs le plus éclatant aveu de son impuissance et de sa défaite? Et puis alors même que cette puissance irrésistible et mystérieuse, alors même que sa supériorité intellectuelle et morale n'appellerait pas la femme à l'empire, son organisation fragile et délicate ne nous révélerait-elle pas encore ses droits? L'homme, par son organisation puissante, est fait pour la peine, pour le travail, pour les dangers de l'exécution. Régner et commander est facile, c'est la vocation de la faiblesse physique et de la force intellectuelle; c'est la vocation de la femme. Obéir et gouverner est difficile, c'est la tâche, le devoir de l'homme. Que la femme donc règne et commande! Que l'homme obéisse et gouverne!

Mais d'où viennent ces murmures désapprobateurs? Qui ose ici contester la supériorité de la femme, son aptitude et ses droits à la domination? Anathème et malédiction à mes contradicteurs, j'ai voulu dire aux tyrans de la femme! Ceux-là n'aiment plus, ou n'ont jamais aimé. Exceptions monstrueuses aux cœurs de bronze ou de granit! Si plus rien en vous n'applaudit à mes paroles, si la corde du sentiment s'est brisée ou reste muette sous l'archet que j'agite, rappelez-vous Sémiramis, Hélène, Cléopâtre, Aspasie, Blanche de Castille, Catherine de Russie, Jeanne d'Arc, Marie-Thérèse, les Elisabeth, Agnès Sorel, Maintenon, La Vallière, toutes ces femmes qui régnaient sur les peuples, sur les sages ou sur les rois! Aujourd'hui, chez nous, malgré l'infériorité de son éducation artistique et littéraire, la femme dispute à l'homme le sceptre de la littérature et des arts! Chez nos voisins, trois couronnes royales brillent aux fronts de trois jeunes femmes, une fille d'Albion règne sur les vastes mers, sur les continents et sur les îles, et commande à l'un des plus grands, des plus puissants empires du monde!

O femmes! c'est à vous, après Dieu, que je dois et la vie et tout le bonheur de ma vie! Une femme m'a porté neuf mois dans son sein, et a subi, pour me donner le jour, l'auguste martyre de la maternité! Une femme a bercé dans ses bras mon enfance et l'a endormie au bruit de ses caresses et de ses chants! Une femme m'a nourri de sa substance! C'est à sa blanche et rose mamelle que j'ai sucé, avec le lait, cet amour et cette tendresse. C'est à l'affection, au dévouement et à la tendre amitié d'une femme que je devrai les douces jouissances de l'âge mûr, les consolations et les adoucissements de la vieillesse. Merci donc, ô femmes! merci, trois fois merci de tout le bonheur que j'ai reçu et de celui qui m'est réservé encore! La reconnaissance la plus vive, une reconnaissance éternelle me voue pour jamais à votre défense, à votre amour et à votre culte, légitime comme celui des anges; car vous aimer, c'est aimer les plus charmants et les plus doux attributs de Dieu; vous honorer et vous défendre, c'est honorer et défendre les anges de Dieu : vous posséder, enfin, c'est posséder le ciel de Dieu (1)!!!

Le tuileur de la maç.·. d'adoption que nous donnons ici, en ce qui concerne le 1er degré seulement, nous semble indispensable aux FF.·. qui voudraient assister à une tenue de fête d'ordre. Quant aux degrés de *voilée, maîtresse, maîtresse parfaite élue sublime*, nous n'en communiquerons les instructions, si elles nous étaient demandées, que verbalement, ou par écrit, aux FF.·. qui nous justifieraient de leur qualité de maître.

Le signe d'ordre se fait en ayant la main droite sur le cœur; celui de caractère, en portant sur la bouche, les deux premiers doigts de la main gauche et le pouce sous le menton. Pour réponse, se prendre l'oreille gauche avec le pouce et le petit doigt de la main droite.

L'attouchement se fait en ayant la main droite ouverte et les doigts rapprochés, on s'avance l'un vers l'autre en plaçant l'une sur l'autre par l'intérieur

(1) Ce discours est d'Aug. Guyard.

l'extrémité des doigts, puis on frappe légèrement, suivant la batterie, cinq coups avec le doigt du milieu en disant le mot de passe *Eva* (vie), auquel on répond par le mot sacré *feix feax* (école de vertu).

Les insignes sont une robe blanche avec un large ruban bleu, passant par dessus de droite à gauche. Pour bijou un cœur enflammé dans l'intérieur duquel est placée une pomme.

Les dignitaires portent le ruban en sautoir, avec le bijou qui est une truelle. Le tablier doit être de peau blanche double et brodé en soie bleue. La jarretière, qui se noue autour du bras gauche, est en satin blanc, avec cette devise : *silence* et *vertu* : — gants blancs.

FLEURI.

G.·. ÉLU CHEV.·. KADOSCH.

Bien avant et lors des premières croisades, il existait, cachés dans les grottes de la Thébaïde, dans des concavités formées par l'art, et présentant un espace de plus de vingt lieues, des solitaires connus sous le nom de chevaliers de l'Aurore et de la Palestine.

Ce fut la plus ancienne association militaire soumise à des règles de discipline.

Ces hommes, descendants des architectes de l'ancien temple de Salomon, en avaient soigneusement conservé les plans et les dimensions.

Errants, eux et leurs pères, depuis la dispersion du peuple d'Israël, ils languissaient dans la crainte et l'obscurité, toujours confiants en l'espoir de relever un jour les colonnes abattues du temple, et d'occuper à leur tour, dans la nouvelle cité sainte, les charges et patrimoines de leurs ancêtres.

S'imposant l'observation la plus stricte des pratiques anciennes et des devoirs les plus rigoureux des rits de leurs auteurs, ils s'entretenaient dans leurs communes prétentions.

La crainte que leur inspiraient les Sarrasins, aussi cruels que redoutables, les forçait à vivre isolés les uns des autres et les faisait, dans leur solitude, mettre à profit toutes les idées des savants et des philosophes capables de les conduire à la réalisation de leurs projets.

Ce fut alors, il y a près de huit siècles, que fut résolue au concile de Clermont la première croisade, en l'année 1095.

A cette nouvelle, que les cent voix de la renommée portèrent rapidement aux extrémités de l'univers, les chevaliers cachés dans les déserts de la Thébaïde tressaillirent et firent retentir des chants de bonheur et d'allégresse.

Les princes croisés arrivèrent en foule. Les pieux anachorètes de la Thébaïde se mêlent dans leurs rangs, et abjurent la pratique extérieure du culte antique de leurs pères. Tout en conservant le souvenir et le secret exercice des rits de l'ancienne religion, ils jurent entre eux de nourrir toujours, mais de cacher tant qu'il sera nécessaire, l'espoir d'élever la gloire du Subl.·. Arch.·. de l'univers, un autre temple sur les ruines du premier.

Voilà quelle fut la base de la partie matérielle de nos secrets, et comment vinrent en quelque sorte se souder à la franc-maç.·. les divers chaînons de mystères que l'on peut considérer comme en étant une suite immédiate.

Les chevaliers ou solitaires de la Thébaïde avaient pour but avéré la reconstruction du temple; nos nouveaux élus Kadosch, dont le caractère est essentiellement philosophique, éclairés par les progrès de la raison et des lumières, durent faire succéder la sublimité des spéculations morales au chimérique projet de quelques pratiques peu importantes dans leurs effets.

Le temple que nous voulons édifier aujourd'hui est celui de la sagesse et de la vertu dont les principes immuables sont les premiers fondements qu'il faut s'efforcer constamment d'établir dans nos âmes.

Une offrande pure au Créateur, une élévation de

pensée telle qu'en pouvaient concevoir les Pascal, les Bossuet, les Fénelon, voilà le caractère et le devoir du chev.·. Kadosch. Purifié de tous les vices, dépouillé de toutes les erreurs, il marche à la recherche de la vérité, et fait son étude assidue de tout ce qui peut améliorer le bien-être de l'humanité.

Il sait que la religion, qui ne défend à l'homme que des vices, l'orgueil, la haine, la vengeance, la dureté du cœur, le mensonge, l'ingratitude, le parjure et l'hypocrisie, n'inspire et ne commande que les plus douces et les plus sublimes vertus, et que toute la loi divine est renfermée dans ces deux préceptes : Aimer Dieu de toutes les forces de son esprit et de son âme; aimer son semblable comme soi-même. Le cheval.·. Kadosch cultive la science afin de rendre la raison profitable, d'établir l'amour de l'humanité, et de sauver les hommes des ravages de l'erreur et du mensonge.

Dieu est la vérité !.. « Je connaîtrai, dit saint Paul, comme j'ai été connu, » c'est-à-dire à fond. Et comme cette définition de la vérité est justifiée par la nature de la connaissance promise à notre intelligence dans l'autre vie, il n'enseigne donc que la vérité.

Aussi l'échelle mystérieuse du chev.·. Kadosch, composée de deux montants ayant chacun sept échelons, réunit-elle les sept arts libéraux divisés en deux parties : le *Trivium* et le *Quadrivium*. Mais commençons par le premier montant de droite, qui se nomme *Oheve Elohaï*, amour de Dieu.

Les sept échelons sont : 1° *Fzedaka*, Justice, c'est-à-dire l'observation des lois ou, en d'autres termes, la conformité des actions avec le droit. 2° *Schor-Laban*, Pureté, c'est-à-dire la chasteté morale qui consiste à ne rien dire et à ne rien faire qui puisse blesser la pudeur. 3° *Mathok*, Douceur, ce fond de complaisance qui nous fait déférer à la volonté d'autrui. C'est là une qualité du tempérament, que l'éducation et la réflexion fortifient. 4° *Emounah*, Force, cette vigueur de l'âme qui résiste aux obstacles et renferme le courage qui consiste à voir le danger, les périls, les maux, les malheurs tels qu'ils sont, et par conséquent ses ressources. La force d'esprit, a dit Vauvenargues, est le triomphe de la réflexion ! C'est un instinct supérieur aux passions. 5° *Amal-Sagghi*, Travail, ou la source de tous les plaisirs, et le remède le plus sûr contre l'ennui. 6° *Sabbal*, Fardeau, c'est-à-dire les accidents passagers qu'en quelque état que nous soyons, nous devons toujours attendre pour qu'ils nous soient moins sensibles. 7° *Ghemoulna Thebounah*, Prudence, cette délibération des moyens qui peuvent nous conduire au but que nous nous proposons, et qui renferme la circonspection dans les paroles et dans les actions. Elle nous prescrit l'étude des usages, les bons exemples, les bienséances et la pudeur. Lorsque le Kadosch a monté les sept échelons de l'échelle, il a mérité le nom de *saint purifié*.

Maintenant revenons aux échelons du deuxième montant de gauche, le Trivium et le Quadrivium des sept arts libéraux : 1° l'Astronomie ou le traité des mouvements, des éclipses, de la grandeur, des périodes et autres phénomènes des corps célestes. L'histoire de l'astronomie est aussi ancienne que l'homme; elle dut être l'objet des premières observations. Mais ces observations, faites en divers lieux et à des époques différentes, restèrent éparses et furent longtemps perdues pour la science. Les délicieuses contrées de l'Asie furent son berceau. 2° La Musique ou traité des rapports et de l'accord des sons. 3° La Géométrie, science qui a pour objet l'étendue, sa mesure et ses rapports; l'arithmétique, ou la science des nombres. 5° La Logique, ou dialectique d'après l'ancienne école, c'est-à-dire l'usage que nous devons faire de notre raison dans la recherche de la vérité. Elle se divise en naturelle et artificielle. La logique naturelle nous apprend à penser juste, la logique artificielle la manière de communiquer nos pensées avec ordre. 6° La Rhétorique, ou l'art de bien dire. 7° La Grammaire ou la manière d'écrire et d'exprimer correctement sa pensée.

L'âge du chev.·. Kadosch est d'un siècle et plus. La batterie est de trois fois deux et un. Ce nombre rappelle les sept jours que le Subl.·. Arch.·. des mondes employa à la création de l'univers.

Les mots qu'on dit en faisant le signe signifient : *Vengeance*, *Seigneur*, c'est-à-dire détruire les vices pour faire triompher la vertu. Il exprime également que le chev.·. Kadosch est dévoué de cœur à combattre les erreurs et les préjugés.

L'attouchement exprime que les chev.·. Kadosch, voués à l'instruction humanitaire, ne considèrent que deux sortes d'ennemis, les méchants et les ignorants; qu'il faut les ramener à la vérité, et les instruire.

Les chev.·. Kadosch sont revêtus d'une tunique blanche en forme de dalmatique, bordée de noir, écharpe noire, frange en argent; sur le devant de la coiffe est un soleil à fond d'argent, rayons en or, et au centre du soleil un œil qui exprime que l'œil humain, aidé de la lumière et de la vérité, pénètre les profondeurs des hauts mystères. Le chev.·. Kadosch porte un cordon noir passant de gauche à droite; sur le devant sont brodés en rouge deux croix teutoniques, un aigle à deux têtes, un soleil et les lettres C.·. K.·. H.·. brodées en argent. — Bijoux : une croix teutonique émaillée de rouge, attachée à la boutonnière, sur le côté gauche, un aigle noir à deux têtes portant une couronne et ayant un poignard dans les serres.

Les chev.·. Kadosch de l'antique et stricte observance portent l'ancien costume des chev.·. du Temple. Ils sont bottés, cuirassés et casqués.

D'après les chev.·. Kadosch, les mystères maç.·. renfermaient le dépôt des connaissances morales et scientifiques de l'homme primitif, c'est-à-dire non déchu; c'est la plus noble idée que nous puissions nous en faire. Leur concentration entre quelques hom-



mes liés par un serment terrible et religieusement gardé, faisait de ces chevaliers des êtres à part, bien au-dessus de la multitude.

Respectable Molay, combien d'idées pénibles se rattachent à ton nom aujourd'hui consacré à l'immortalité!

Ni l'appareil des plus affreux supplices, ni les tourments aigus qu'on faisait endurer à tes frères ne purent ébranler ton courage. Ton âme se montra plus qu'humaine, et la foule accourue pour assister à ton supplice fut si frappée d'étonnement et de pitié, qu'elle se prosterna devant la couronne de martyre. Egaré par des ministres jaloux, un roi, d'accord avec un ministre de paix et d'union, méconnut ton caractère vénérable. Assassiné juridiquement, ta mort ne servit qu'à rendre plus éclatante l'injustice sous le poids de laquelle tu avais été condamné.

MARCONIS DE NÈGRE.

FAITS DIVERS.

Travaux d'un congrès maç.·. à Marseille. — Nous avons sous les yeux le procès-verbal de la première séance des travaux d'un congrès maç.·. tenu à Marseille au mois d'août dernier. Nous allons en donner une analyse, dans l'espérance que les loges qui n'ont pas encore fait construire de temple symbolique, ni fondé des établissements de bienfaisance, chercheront, autant que possible, à imiter nos FF.·. de Marseille.

La grande cause de l'humanité, pour le progrès de laquelle notre ordre est plus particulièrement institué, ne pourrait qu'y gagner beaucoup en même temps que la maç.·. reprendrait, parmi les institutions de bienfaisance, le premier rang qui lui est naturellement assigné par son origine, son ancienneté et sa mission philanthropique.

Dans le courant du mois de mai dernier, le F.·. Tamisier avait présenté un projet consistant à unir les forces éparses de la maç.·. marseillaise et à les concentrer dans un temple unique tout en laissant à chacune des LL.·. l'individualité qui lui est propre.

Ce projet parut digne d'un examen sérieux, mais son auteur, désirant que l'initiative en appartînt à toutes les LL.·. indistinctement, exprima le vœu qu'un congrès maç.·. composé de trois mandataires de chaque loge fût appelé à en discuter l'application.

Cette proposition ayant été adoptée, trois membres furent désignés par les loges de Marseille pour faire partie de ce congrès.

Pendant ce temps, le F.·. Tamisier jeta, de concert avec le F.·. Bonvoux qu'il s'était adjoint, les bases d'un travail tendant à ouvrir une ère nouvelle à la maç.·. marseillaise.

En effet, il ne s'agissait de rien moins que de construire un temple maçonnique à l'usage de toutes les LL.·. de cet O.·. et de fonder une caisse de secours et de retraite en faveur de ses membres.

Le 27 août dernier, le congrès maç.·. fut convoqué pour entendre la lecture du rapport préparé sur ce projet. Le rapporteur était le F.·. Bonvoux lui-même.

Après quelques considérations générales sur la situation de la franc-maç.·. à Marseille, le rapporteur entre dans quelques détails statistiques faits avec beaucoup de soin. Il en résulte que dans l'état actuel des choses, les loges, au nombre de douze, peuvent dépenser, ensemble, par année, pour location, entretien, secours et frais divers, une somme approximative de . . . . 14,400 fr.

Soit en moyenne pour chaque loge 1,200 fr.

et que leurs recettes ne s'élèvent pas au delà de . . . . 10,800 fr.

Ce qui présente, comparativement aux dépenses, une différence en moins dans les recettes de. . . . . 3,600 fr.

Soit en moyenne, pour chaque loge, un déficit annuel de 300 fr.

Ce déficit est souvent comblé, il est vrai, par le produit des réceptions maçon.·., mais pour quelques L.·. ce produit ne suffit pas toujours, puisqu'on est dans la dure nécessité de recourir souvent à des FF.·. dévoués pour faire face aux engagements pris vis-à-vis des propriétaires.

Le F.·. Bonvoux rappelle ici que les temples sont établis en général dans des locaux très exigus, et qu'ils ne sont pas décorés d'une manière convenable.

Il établit ensuite que les offrandes des FF.·. dans

les tenues d'ordre, source de charité qui constitue le tronc des pauvres, ne permettent pas de faire tout le bien que l'on pourrait accomplir, si les loges étaient organisées de manière à réchauffer le zèle des maçons.

C'est là, dit le F.·. rapporteur, une situation mesquine dans l'ensemble matériel des loges; triste et négative dans ses résultats au point de vue humanitaire, stérile et impuissante dans ses effets et qui subsistera tant qu'on n'aura pas modifié le système ruineux qui régit les at.·. Le seul moyen, c'est de former une unité bien compacte, d'acquérir un terrain spécialement affecté à la construction d'un temple, comportant tous les aménagements d'un cercle, dans des proportions et dispositions sagement ordonnées, afin d'attirer et de recevoir dans un même local tous les maçons de l'Orient de Marseille.

Aujourd'hui que l'association des capitaux est devenue un mode de réalisation fécond en travaux de tous genres, c'est à ce système qu'il faut avoir recours pour pouvoir exécuter un projet que nous proposons, non pas à telle loge ni à telle autre, mais à tous les maç.·. de cet Or.·., à quelque obédience, à quelque rit qu'ils appartiennent.

Le F.·. rapporteur entre ici dans l'exposition du projet en lui-même, qui se divise en deux parties : la première a trait à tout ce qui est matériel ; la seconde est purement philantropique. L'une ne serait pas possible sans l'autre ; elles aboutissent toutes deux au même but, au bien-être des maç.·. pour le présent et l'avenir.

Pour arriver à Marseille à la réalisation de la première partie du projet, c'est-à-dire à l'érection d'un temple maç.·. doté de tous les accessoires et ornements dignes de l'ordre, le F.·. rapporteur estime qu'il faudrait environ 150,000 fr. qu'il répartit ainsi par aperçu ;

Pour achat de terrain et frais de construction.	100,000 fr.
Pour achats d'ameublement et d'ornements de toutes sortes.	20,000
Partie pour frais divers, partie pour faire face à des éventualités non prévues.	30,000
Total égal.	150,000 fr.

Et afin d'engager le plus grand nombre des maçons de l'Orient de Marseille à participer à cette œuvre sans leur imposer, *tout d'un trait*, des sacrifices onéreux, le F.·. Bonvoux propose de convertir les 150,000 fr. qui sont jugés nécessaires en 1,500 actions de 100 fr. chaque, payables à la volonté des souscripteurs par vingtièmes et même par quarantièmes, soit 5 fr. ou 2 fr. 50 c. par mois, et de dresser un acte d'association mutuelle, établi sur des bases fondamentales bien précises et garantissant les intérêts de tous.

L'association serait gérée par des personnes choisies par chaque loge. Ainsi organisée, elle pourrait doter la maç.·. au point de vue matériel, d'un temple symbolique convenablement établi, ayant chambre de milieu, chapitre et autres divisions indispensables aux travaux maç.·.

De plus, de tous les aménagements appropriés à un cercle, composé : 1° d'une salle de jeux ; 2° d'une salle de café ; 3° d'une salle de billard ; 4° d'une salle divan ; 5° d'un cabinet de lecture et y attenant, une pièce pour la bibliothèque ; 6° d'un laboratoire et ses dépendances, avec toutes les autres pièces nécessaires à la commodité d'un cercle, avec l'ameublement spécial à chaque genre de salle.

Et enfin de diverses pièces affectées à des cours élémentaires et scientifiques, et comme complément, d'un jardin ou d'une cour plantée d'arbres.

Le F.·. rapporteur ne met pas en doute que, si l'on obtient, comme il l'espère, ce résultat au point de vue matériel, il ne soit facile de réaliser la seconde partie, la partie philantropique du projet qui consiste :

1° Dans la création d'une caisse de secours sur des bases plus étendues et plus productives que celles qui existent ;

2° Dans la fondation d'une caisse de retraite et d'invalides.

Il existe à l'Orient de Marseille 3,000 maçons environ ; mais pour ne pas être taxé d'exagération, le F.·. rapporteur ne porte qu'à 1,000 le nombre de maçons réguliers.

C'est sur ce chiffre de 1,000 qu'il opère, en prenant pour base de ses calculs une cotisation mensuelle de 2 fr. 50 c. divisée ainsi :

1 fr. serait affecté au paiement des frais d'exploitation de l'établissement, de l'intérêt du capital avancé et au remboursement des actions disponibles.

50 c. destinés à alimenter la caisse de secours.

Et 1 fr. mis en réserve pour former, avec l'intérêt cumulé, la caisse de retraite et d'invalides.

Sur ces données, la cotisation de 1,000 membres à 2 fr. 50 c. par mois produirait annuellement.	30,000 fr.
A déduire :	
Pour la caisse de secours et la caisse de retraite, 1 fr. 50 c. pendant un an, soit.	18,000
Reste pour faire face aux dépenses de toute nature.	12,000
A quoi il faut ajouter le montant des réceptions maç.·. fixées par aperçu à 150, et évaluées selon la fixation des statuts par les trois degrés à 100 fr. l'une, ci. .	15,000
Total des recettes pendant un an. . .	27,000
Les dépenses de toute nature, telles que frais d'éclairage, impositions et intérêt à 5 pour 100 l'an, sur le fonds social, frais d'administration, gérant, employés, servants, concierge, etc., sont évalués à . .	18,500

Il y aurait donc, par année, un excédant de recettes de 8,500
auquel il convient d'ajouter les sommes disponibles pour les caisses de secours et de retraite, soit. 18,000

Somme totale annuelle. . . . . 26,500 fr.

Ce premier résultat, tout avantageux qu'il paraisse, ne peut que s'améliorer encore au fur et à mesure de l'extension progressive de l'association mutuelle maç.·., institution nouvelle qui, jusqu'à ce jour, est restée à l'état de problème et dont on n'a pas su deviner encore les éléments puissants de prospérité, d'utilité et d'avenir qu'elle renferme en elle-même.

En centralisant ainsi toutes les ressources dont vous la doterez, ajoute le F.·. rapporteur, la maç.·. vous prêtera secours et assistance, en tous temps, dans vos moments de douleur et de besoins, et vous accordera une modeste et honorable retraite pour soutenir vos vieux jours, jusqu'au moment où il plaira au gr.·. Arch.·. de l'univ.·. de vous appeler à lui.

Mais, outre ces avantages que vous obtiendrez par l'association mutuelle des maçons, il en est d'autres non moins dignes d'appréciation que le succès vous réservera.

Ils consistent dans l'adoption par la maç.·. d'orphelins, enfants de maç.·. décédés dans la plus extrême détresse; en frais de créations de divers cours élémentaires et scientifiques en faveur des ouvriers, surtout, qu'un travail précoce a détournés trop tôt de leur instruction de bas âge, enfin en aumônes et soulagements de toute nature qu'il vous sera facile de distribuer et de répandre avec plus de largesse tantôt à des frères malheureux de passage dans cet Orient, tantôt à de pauvres veuves de maçons, partout enfin où il y aura une douleur à calmer.

Le F.·. rapporteur se résume en donnant un aperçu général des avantages que peuvent promettre la caisse de secours et la caisse de retraites.

Pour la première, il estime que sur 1,000 membres composant l'association, un cinquième, soit 200 tombant malades dans le cours d'une année (cette proportion nous paraît énorme), pourront recevoir pendant quinze jours, à raison de 2 fr. par journée de maladie, pour secours, achats de médicaments et honoraires de médecins.

Quant à la caisse de retraite, les avantages qu'elle présenterait ne seraient pas moins importants.

La jouissance d'un revenu viager serait ainsi déterminée :

200 fr. par an	à 60 ans d'âge	et	10 ans de	maç.·.
500	*id.*	*id.*	20	*id.*
900	*id.*	*id.*	30	*id.*

Et d'après les chances de mortalité et selon toutes les probabilités admises en pareille matière, au bout de 15 ans, 30 FF.·. pourraient être annuellement retraités.

Le F.·. rapporteur termine en donnant lecture de l'acte constitutif de l'association. L'assemblée en ordonne l'impression, ainsi que du rapport qu'elle vient d'entendre et dont nous n'avons pu donner qu'une analyse très restreinte.

Cependant nous avons l'espoir qu'elle suffira pour montrer ce que peut produire l'association bien entendue, et nous serions heureux d'avoir, par notre publicité, contribué à la fondation, dans un certain nombre d'Orients, d'associations mutuelles établies sur les bases proposées par l'Orient de Marseille.

St.-E. Guillois.

THÉATRES

Le *Théâtre-Français* a donné la *Mal'aria*, drame en un acte et en vers de M. de Belloy ; cette pièce a parfaitement réussi et fait désirer que son auteur, que nous considérons comme possédant le génie de la poésie, nous gratifie bientôt d'une œuvre capitale.

Opéra-Comique.—Le succès des *Noces de Jeannette*, de MM. Carré, L. Barbier, musique de M. Victor Massé, ne le cède en rien à ceux qui l'ont précédé, et la salle est comble à l'Opéra-Comique chaque fois que cette charmante pièce est représentée. Nous en avons promis l'analyse, la voici :

Au lever du rideau, le spectateur se trouve dans la chambre d'un garçon qui, au moment de prononcer le oui sacramentel *a eu peur* et a trouvé moyen d'échapper au danger. Comment, demanderez-vous ? Mais tout simplement en plantant là notaire, maire, curé et fiancée et en se sauvant dans sa chambrette. Là, dans un morceau aussi habilement composé qu'exécuté, le marié Jean (Couderc) nous expose ses hésitations, sa fuite et la joie qu'il éprouve du courage qu'il a déployé dans cette circonstance. Le voilà donc de nouveau chez lui et *seul!* Comprenez-vous tout ce que ce mot renferme de bonheur pour un homme aussi poltron d'aliéner sa liberté ; et puis cet intérieur de garçon a tant de charmes ! Si ses chaises seulement étaient plus solides, son lit fait plus souvent, ses chaussettes moins trouées, Jean n'aurait plus rien à désirer. Mais il a compté sans Jeannette, dont l'honneur, l'a-

mour-propre, et surtout l'*amour vrai*, ont terriblement souffert. Elle vient, la pauvre enfant, lui demander compte de sa conduite et le supplier de la réhabiliter aux yeux de tout le village; n'obtenant rien du brutal qu'elle implore, elle le menace du ressentiment de son père, de la vengeance qu'il veut exercer contre lui; nouvelle peur de Jean qui, aguerri contre les larmes d'une femme, ne l'est pas contre les pistolets d'un père furieux. Cette frayeur lui fait signer sans examen un papier présenté par Jeannette et qui, dit-elle, la relèvera aux yeux de sa famille. Ce papier n'est autre que le contrat de mariage. Après cette scène, Jean se rend au cabaret pour oublier dans le vin toutes ses émotions; pendant ce temps, Jeannette remet un peu d'ordre dans ce ménage qu'elle considère presque comme le sien. Jean revient ivre et colère de retrouver Jeannette dans son domicile. Scène de violence de sa part; il brise tout, et quand tout est brisé, il monte au grenier cuver son vin.

Jeannette ne s'est pas déconcertée. Il dort, la voilà de nouveau maîtresse. Un joli mobilier est substitué à celui qui vient d'être maltraité; tout est remis en place, et réparé jusqu'à l'habit de noces qui, lui aussi, a souffert des emportements de son propriétaire. Jeannette (Mlle Miolan) le raccommode, en chantant de charmants couplets, avec cette expression toute gracieuse que nous lui connaissons, et, sans perdre de temps, apprête le couvert. Tout le petit ménage brille de propreté, et tant de bonheur y attendrait Jean, s'il le voulait. Il se réveille enfin, descend et, ravi de sa surprise, et honteux de sa conduite, tout en voulant conserver un reste de mauvaise humeur, il cède enfin à la douceur espiègle de la compagne qu'il avait tant redoutée. Ici Jeannette, en secouant sa salade, chante un délicieux morceau, le plus remarquable peut-être de la pièce, auquel le mouvement du panier sert d'accompagnement. Dans ce morceau, Mlle Miolan déploie ce séduisant talent de vocalise qu'elle possède à un si haut degré, et qui brille dans tout son éclat.

Aussi Jean n'y tient plus, cette voix, cette salade, et une délicieuse omelette au lard, mettent fin aux indécisions du futur. Il se met à table avec sa femme, se réservant de se rendre aussitôt le repas fini par-devant M. le maire pour avouer ses torts et les réparer.

Un accompagnement d'ouverture, tout en faisant le carillon, imite au mieux le babil et les cancans des bavardes du village. Ce carillon se trouve ramené d'une manière heureuse pendant les couplets d'exposition que chante si bien Couderc, et semble vraiment flétrir son action.

Moker, réengagé à l'Opéra-Comique, doit y reparaître dans *Tonelli*, jolie pièce dont la musique est de M. Ambroise Thomas.

Mlle Moker doit incessamment débuter; on dit sa voix charmante et flexible.

Odéon. — A ce théâtre devait avoir lieu la représentation si vivement attendue de l'*Honneur et l'argent*, par M. Ponsard. Mais un cruel accident arrivé à l'intéressante Mme Roger Solié est venu la retarder : La robe de cette jeune artiste ayant pris feu dans un bal, malgré l'empressement que l'on mit à l'éteindre, on n'a pu soustraire entièrement Mme Roger à l'accès du feu, il en est résulté quelques brûlures qui la forcent, pour quelques jours au moins, de s'éloigner de la scène.

Joseph Prudhomme charme les ennuis de l'attente. Cent représentations attestent son brillant succès.

Ce théâtre a donné, le 17 février, une représentation au bénéfice de Tisserand. Déjazet et Mélingue ont prêté leur concours. On est sûr de les trouver toutes les fois qu'il faut faire preuve de bonne camaraderie.

Vaudeville.— Les Contes de Boccace ont été représentés ces jours-ci et ont obtenu le succès digne de tous les ouvrages de Bayard. Fechter s'est distingué par son jeu et fait remarquer par l'émotion si vivement sentie qu'il éprouva en venant, après la pièce, proclamer quel en était l'auteur. Au nom de Bayard, de si regrettable mémoire, une couronne fut jetée sur la scène; Fechter la releva, et le lendemain une députation des principaux artistes du Vaudeville s'acheminait vers la dernière demeure de Bayard pour poser sur sa tombe cette couronne, tribut d'éloges et de regrets dû à ce talent si fécond.

Aux *Variétés*, deux jolis vaudevilles nouveaux ont été applaudis dans le courant de la semaine : *Le Mariage au bâton*, de M. Saint-Ives, et *une Rage de Souvenir*, par M. Moreau. Cette dernière, surtout, est de bon ton, et Mme Virginie Duclay y est parfaitement bien placée.

Palais-Royal. — Comment rendre les charges désopilantes qui égaient chaque soir le public de ce théâtre ! De telles pièces ne peuvent s'analyser, le jeu de tels acteurs ne peut se redire, il faut aller voir les *Folies dramatiques*, vaudeville en cinq tableaux, par MM. Dumanoir et Clairville, interprétées par Sainville, Grassot, Levassor et Hyacinthe, et vous rapporterez de cette soirée de gais souvenirs qui ne s'effaceront de longtemps.

La première représentation de cette pièce avait eu lieu sur le théâtre des Tuileries.

La Smarra attire toujours foule à la Porte-Saint-Martin. La souplesse si extraordinaire de John Devani, qui en fait plutôt un serpent qu'un homme, excite tous les soirs l'admiration du public, si avide de choses merveilleuses.

Cirque Napoléon. — La foule y est attirée par des exercices brillants et variés. Celui de la fourche surtout excite un enthousiasme difficile à décrire. Cette fourche, placée sur le ventre d'un homme, en supporte un autre à son extrémité qui exécute les tours de force les plus extraordinaires. Ces deux hommes, ce sont les clowns Candler et Laristi. La gracieuse Mme Bridges nous étonne toujours par sa danse sur le fil de fer. C'est un oiseau! Quant à Kemp, que dire de lui? Il paraît, et la salle part d'un immense éclat de rire; n'est-ce pas son plus beau triomphe? n'est-ce pas lui dire combien il plaît?

Salle comble, voilà l'état normal des *Folies Mayer*. Le célèbre prestidigitateur Bosco l'a mise sur ce pied, et de longtemps, je crois, il n'y aura pas de changement. Ses soirées sont tellement attrayantes!

Les *Spectacles concerts*, au boulevard Bonne-Nouvelle, varient si bien leur répertoire, que chaque fois qu'on s'y présente on peut compter sur une agréable soirée.

St-E. GUILLOIS.



Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

Sommaire : L'échelle mystérieuse. — Ésotérisme. — Voyage maçonnique autour du monde. — Tableau synoptique de toutes les grandes loges. — Histoire de la Franc-Maç.·. en Amérique (*suite*). — Initiation de Pythagore (*suite*). — Une page du livre d'or. — L'Initiateur (chevalier kadosch). — Le tuileur universel. — Un musée égyptien. — Discours prononcé à la L.·. de l'Orient de Barcelonne. — Explication des symboles. — Maximes et pensées. — Théâtres. — Gravure *sur acier*.

L'ÉCHELLE MYSTÉRIEUSE.

On a dit avec raison qu'aucun système philosophique ne fut jamais plus calomnié et moins compris que celui d'Épicure faisant consister la félicité de l'homme dans le moins de souffrance possible, soit au moral, soit au physique.

Cette question, que l'on pourrait approfondir dans un traité de métaphysique, présente ici certain rapprochement avec notre sujet.

L'épicuréisme se propose de conduire l'homme à sa fin morale, en recherchant la tranquillité de l'âme.

La franc-maçonnerie, qui tend à resserrer les liens d'une vie commune en composant son domaine de tout ce qu'il y a de bon, de noble et d'honnête, recherche la même tranquillité, non plus par la sensation comme base unique, mais en se dégageant du matérialisme et de l'athéisme, et en rendant à la vertu l'excellence qui lui est propre.

Ces connaissances d'un vrai bonheur furent, dans le principe, le partage d'esprits supérieurs, celui des prêtres égyptiens, par exemple, qui se servirent de l'astronomie, science de l'art maçonnique, pour se placer à la tête de l'agriculture et dominer le peuple.

Bientôt cette autre vie, exempte de tous les maux, bien préférable à la primitive, en cela qu'elle devait se perpétuer indéfiniment; cette découverte que l'homme était composé de deux substances : l'âme, souffle spirituel, dégagée du corps terrestre et retournant à son principe pour jouir à jamais d'une existence heureuse; cette vérité, ces dogmes intéressants enfantés par de si hautes conceptions, furent le partage des prêtres, des rois ou chefs du peuple qui gardèrent pour eux ces consolantes idées, en ne les révélant qu'à des gens choisis.

De là cette longue série de symboles, composant l'échelle mystérieuse, série instituée pour éblouir le vulgaire, mais dont l'origine ne laisse aucun doute sur la pureté de la morale, puisque dans les temps les plus reculés, avec l'enseignement de l'unité divine, le but des mystères fut de réunir et d'associer, par un lien secret, les intelligences choisies pour le bien de l'humanité.

A ne considérer la maçonnerie que comme le prisme du merveilleux, on peut donc ne pas s'étonner que son essence se soit pour ainsi dire constamment mariée à la civilisation sous des dénominations qui ne sauraient altérer le fond de la science, bien que ses errements ne lui soient qu'accessoires et ne puissent modifier en rien sa réalité.

Amateur de tout ce qui paraît extraordinaire, l'homme ne pouvait mieux trouver qu'en nos sectes secrètes, l'aliment nécessaire à son esprit ainsi façonné.

Quelques régions, par-dessus toutes les autres, prêtaient beaucoup au développement du germe de ces spéculations intellectuelles, et l'on doit remarquer que les pays dont l'histoire se trouve la plus enluminée de l'attrayant coloris de la fable, que les régions où la nature riante et variée réchauffe l'imagination et l'entraîne dans le vaste champ des fictions poétiques, furent précisément celles où les associations mystérieuses se développèrent avec le plus éclatant prestige.

Les contrées fortunées de l'Inde, les délicieuses campagnes de l'Attique, les bords sacrés du Nil, et, de nos jours, les romantiques rivages de la Tamise, furent les jardins de la maçonnerie.

Un pareil édifice, s'il n'eût été basé que sur des observances puériles, n'aurait pu tenir longtemps contre les investigations du génie scrutateur qui, loin de s'arrêter à l'écorce, veut analyser la raison humaine par l'étude et le développement de ses principes les plus abstraits. Des pratiques tout à fait amusantes pouvaient bien, par l'éclat d'une pompe majestueuse et imposante, intéresser quelques élus au maintien de la chose commune, mais elles ne pouvaient suffire à inspirer un intérêt capable d'en assurer la perpétuité.

Autour d'une doctrine inaltérable et sublime, il fallut, indépendamment des vues morales, élever des prétextes physiques, des intérêts d'époques ou de localités.

Il fallut flatter adroitement les penchants et les goûts de tant d'esprits divers; laisser entrevoir à chacun ce qui se trouvait à sa portée et semblait le plus convenable à son caractère. Il fallut assortir la science et ses développements aux habitudes, aux préjugés, au génie des peuples chez lesquels on la

propageait, et de là, encore, cette nomenclature de degrés composant l'échelle mystérieuse, échelle qui n'est autre que la prorogation des anciens mystères au 90e degré.

Ils se divisent en trois séries : — La première comprend du 1er au 30e.

Elle enseigne la morale, cette étude de soi-même, si digne de ce beau nom : — d'amour de la sagesse.

Le bon Socrate était proclamé sage, parce qu'il bornait son étude à ce précepte que recommandait l'oracle : — *nosce te ipsum*; connais-toi toi même.

Cette première série enseigne encore aux adeptes la première partie historique de l'ordre; elle leur donne l'explication des symboles et les dispose à la philanthropie, ce besoin d'assistance que la nature a sagement voulu que nous eussions les uns des autres, cette nécessité de se lier, de vivre ensemble, de s'aimer et de ne jamais se nuire l'un à l'autre. Ce principe est la base de la société et des devoirs de l'homme envers son semblable.

Le plan principal de l'échelle mystérieuse représente le néophyte venant d'être frappé par la Mort. La Charité le soutient, elle cherche à le ranimer, et Minerve, cette mâle déesse de la sagesse, est là prête à lui inspirer toutes les vertus nécessaires pour arriver à la vraie félicité.

En d'autres termes, le néophyte vient de mourir aux vices pour renaître à la vertu.

La Mort, représentée avec un hibou sur l'épaule, est l'emblème du silence, et signifie que l'initié ne doit rien révéler de ce qui lui est enseigné.

D'accord avec la mythologie grecque, les Tartares avaient le hibou en grande vénération. Ils le consacraient à la Prudence, sans doute par cette continuité de la fable d'Ascalaphe changé en hibou par Cérès pour le punir de son indiscrétion.

Mais reprenons l'explication de notre planche.

Le néophyte, après avoir étudié les 30 degrés et acquis la science qu'ils renferment, arrive à la deuxième série qui comprend du 31e au 60e degré.

On le voit sur le deuxième plan, tenant à la main une branche de myrthe, symbole de l'initiation. Il est accompagné de la Vérité, de l'Espérance et de la Sagesse. Ces trois figures symbolisent les arts et les sciences, et lui enseignent : — 1° La Vérité, à se défier du rapport des sens, et à n'admettre aucune proposition vraie, sans auparavant l'avoir examinée ;

2° L'Espérance, à ne se laisser guider que par la raison et à ne prétendre qu'à ce qui est bon et honnête. L'Espérance est un sage qui nous conduit : c'est un ami qui nous conseille !...

Enfin, 3° la Sagesse, à modérer nos passions, nos plaisirs et à supporter les peines.

Cette série comprend aussi les sciences occultes, c'est-à-dire l'art de préparer, purifier et transmuer les métaux. Parmi les hommes les plus célèbres adonnés à cet art notoire, nous citerons Paracelse, Raymond Lulle, Cardan, Corneille Agrippa, la lumière des lumières, et qui vivait sous François Ier. Enfin, Nicolas Flamel, célèbre par son testament, considéré par ceux qui suivent cette carrière hermétique, comme la clé de la science.

L'art notoire consiste à la recherche de la pierre philosophale ou de la poudre de projection, capable d'agir sur les métaux imparfaits. Par les données qu'il indique, tous les efforts des alchimistes tendent à saisir et à fixer le mercure universel dont les effets, au dire de ces savants, seraient tels, que notre existence, garantie des maux innombrables qui l'assiégent, se prolongerait bien au delà de ses bornes actuelles.

Cette série explique encore le mythe poétique de l'antiquité qui, avec les allégories de la fable, renferme l'origine des mystères.

A l'époque où ils furent institués, on ne saurait mettre en doute que la doctrine et la morale, qu'ils enseignèrent, furent l'expression la plus avancée du progrès. Leur origine remonte aux premières colonies égyptiennes qui vinrent s'établir en Grèce.

Le secret des mystères, dont la connaissance ne pouvait s'acquérir qu'après des études prescrites, de sévères épreuves qui n'étaient, en réalité, qu'un cours d'idées religieuses et morales dégagé de toute superstition, formèrent entre les Égyptiens et les chefs de ces nouvelles colonies, un lien des plus sûrs.

Tous ces prestiges miraculeux qui faisaient obstacle à la curiosité, à l'indiscrétion, n'étaient imaginés que pour effrayer le vulgaire, auquel il fallait absolument du merveilleux et des fables, et qui n'obéissait volontiers qu'à ceux qu'il croyait en contact avec une puissance supérieure.

Pour être admis à l'initiation, il fallait joindre à l'élévation de l'âme et de l'intelligence une grande pureté de mœurs, et l'on s'engageait, par un serment solennel, à suivre les préceptes les plus sévères de la vertu dans la vie nouvelle où l'on entrait.

Les initiés étaient regardés comme les plus heureux des hommes : — « Pour nous seuls, disaient-ils, brillent les rayons bienfaisants du soleil. Nous seuls ressentons l'influence du plaisir que leur chaleur procure, car nous sommes initiés et toujours prêts à exercer la charité et la justice envers le citoyen et l'étranger. »

Dans les grands mystères avait lieu l'initiation. Ils se célébraient tous les cinq ans.

Dans les petits mystères, on se bornait à la préparation et à la purification. On les célébrait tous les ans.

Ce n'était qu'après être reçu aux petits mystères, que l'on pouvait dépasser le vestibule du temple. Alors les initiés prenaient le nom d'Époptes, c'est-à-dire pour qui tout est dévoilé.

Le symbole des mystères était ainsi conçu : — « J'ai jeûné, j'ai porté le kernos, j'ai bu du cycéon,

j'ai pris de la corbeille et j'ai mis dans le panier, puis après avoir opéré, j'ai remis du panier dans la corbeille. » Ces réponses signifiaient qu'on s'était préparé par le jeûne à la cérémonie; qu'ensuite on prenait des fruits dans une boîte ou corbeille appelée tambour; en buvant le cycéon, mélange de vin, d'eau de miel et de farine, contenu dans une coupe nommée cymbale. Quant au kernos, c'était un vase de terre rempli de pavots blancs, de blé, de miel et d'huile. L'allégorie s'appliquait à Cérès, qui, parvenue dans l'Attique, après un long jeûne et exténuée de fatigue, s'était rafraîchie chez une femme nommée Baubo, où elle but d'un trait le cycéon.

Une des conditions imposées à l'initié était de copier les lois de l'initiation. Il ne pouvait quitter le vêtement obligatoire qu'il avait endossé pour la cérémonie avant de l'avoir usé complétement.

Quatre ministres présidaient aux initiations et aux mystères : — l'Hiérophante, ou orateur sacré; le Dadouque, ou porte-flambeau; le Ministre de l'autel; et le Céryce ou héraut.

Le premier était censé représenter le Créateur du monde; le second le Soleil, le troisième la Lune, et le quatrième Mercure.

L'Hiérophante était le chef des mystères. Il portait une robe très riche, ses cheveux flottaient sur ses épaules et un diadème ornait son front.

Voici les paroles qu'il prononçait :

« Je veux, disait-il, découvrir un secret aux initiés.

» Que l'entrée de ces lieux soit interdite aux profanes! O toi, Musæus, qui naquis de la brillante Séléné, prête l'oreille à ma voix; je vais t'annoncer de grandes choses. Ne sacrifie point à des préjugés antérieurs le bonheur que tu cherches à rencontrer dans la science des mystérieuses vérités.

» Etudie la divine nature, et règle ton cœur et ton esprit par la contemplation.

» Marchant ainsi dans une voie sûre, admire le Maître de l'univers? Il est un, et n'existe que par lui-même.

» A lui seul tous les êtres doivent leur existence, et sa puissance se manifeste en tout et partout. Invisible aux regards des hommes, lui seul voit toutes choses. »

Clément d'Alexandrie affirme que dans les grands mystères, tout ce qu'on enseignait concernait l'univers, et que c'était la fin et le comble de toute science.

Pythagore avouait que c'était aux mystères de Bacchus, dont Orphée avait introduit la célébration en Thrace, qu'il avait appris l'unité de la cause première et universelle. Enfin, le dogme de l'immortalité de l'âme était, avons-nous dit, connu des Grecs, puisque Platon fait dire à Socrate dans ses Panégyriques, que Cérès avait fait aux Athéniens deux présents d'une immense importance: — le blé, qui les avait fait renoncer à la vie sauvage qu'ils menaient, et les mystères où l'on apprenait à concevoir les plus belles espérances touchant la mort et l'éternité.

La plus grande sévérité présidait à l'admission des initiés, et non seulement les étrangers en étaient exclus, mais aussi tous ceux que leur inconduite ou leur profession immorale faisaient regarder comme profanes.

Après avoir parcouru ces degrés, et étudié avec fruit leur enseignement, le néophyte arrive à la troisième et dernière série, accompagné seulement de la Vérité. Elle comprend du 61ᵉ au 90ᵉ degré, qui est un degré parfait. Cette série lui fait connaître le complément de la partie historique de l'ordre, l'histoire de la philosophie qui renferme les éléments immortels qui appartiennent à l'esprit humain, enfin, l'origine des religions primitives, telles que le fétichisme, ou l'adoration des objets matériels.

Ce fut le culte primitif des peuples privés des lumières d'une révélation. Il devait son origine au sentiment d'une force supérieure.

Tout ce qui produisait sur l'homme une impression quelconque, tout ce qui causait son plaisir ou sa peine, son admiration ou son effroi, lui semblèrent les agents ou instruments d'une intelligence occulte.

Les éléments, les phénomènes naturels, les animaux, les végétaux, devinrent pour lui des puissances, et ces puissances, des dieux.

Ainsi voit-on au plus beau temps de la Grèce, un culte rendu au mont Cassius, au mont Ida dans l'île de Crète, et sous les Romains, un temple au dieu Montagne, Jovi Pœnino.

Ce culte exista aux Indes, chez les Lapons et au Pérou.

L'ignorance où l'homme était encore des premières notions de l'agriculture enfanta le sabéisme.

Cette intelligence supérieure qui devait présider à tout dans la nature, lui parut résider dans les astres doués de mouvement. Il éleva des autels au soleil, à la lune, aux étoiles, et au feu.

Le fétichisme ne fut pas détruit; mais les éléments inférieurs furent subordonnés à une puissance régulatrice.

L'astronomie naissante devint donc l'auxiliaire des premiers navigateurs.

L'homme apprit à raisonner, il chercha le secret de la nature; mais réduit à ses forces seules, privé de traditions, il dut s'arrêter au seul système que sa raison dépourvue des lumières de la révélation put lui suggérer, et ce système, c'était le panthéisme.

D'où il résulte que le fétichisme, le sabéisme et le panthéisme furent seulement, pour certaine partie de l'humanité, les trois religions primitives naturelles. Les prêtres et leurs initiés possédant seuls le noyau de la vérité ou germe du christianisme.

Admis dans le séjour des élus, dès lors les yeux du néophyte sont ouverts à la lumière, il comprend qu'indispensables à l'humanité dans son économie

sociale, nos secrets n'ont d'autre but que le plus haut degré de perfectibilité possible dans l'étude des sciences, le développement des connaissances et des idées généreuses, l'accomplissement des devoirs sociaux, enfin, la pratique de toutes les vertus.

Que le franc-maçon se montre sans cesse sujet fidèle, et citoyen vertueux, qu'il sache allier constamment la sagesse à la prudence, que l'amour de ses semblables brûle dans son âme et dès lors, dignes du Subl.·. Arch.·. que nous invoquons, nous pourrons nous dire avec orgueil les vrais enfants de la lumière.

MIETTE DE VILLARS.

ÉSOTÉRISME.

« Un philosophe grec, après avoir parcouru l'Egypte et visité les principaux sanctuaires de la science, rapporte qu'un des points capitaux de la doctrine des prêtres était la division de la science sacrée en *exotérisme* ou science extérieure, et en *ésotérisme* ou science intérieure. C'est par ces deux mots grecs qu'il traduisait les deux mots hiératiques dont, comme on sait, il était interdit de se servir hors du temple.

» Les prêtres, ajoute-t-il, ne sont prodigues d'aucune partie de leur science; de longs travaux, de profondes études, de rudes épreuves sont imposés aux néophytes pour arriver au moindre degré de l'exotérisme; quant à l'ésotérisme, ils sont plus sévères encore: nul secours, nul conseil, nul encouragement n'est donné à celui qui veut y pénétrer. C'est par la force seule de son esprit et l'inspiration divine qu'il doit y parvenir; ce sont des mystères dans des mystères, et il arrive fréquemment que les prêtres le plus haut placés en dignité ont à peine fait un pas dans la partie mystique de la science sacrée.

« La statue d'Isis, toujours voilée, même pour les hiérophantes; le sphinx accroupi à la porte du temple, dans l'attitude du repos et du silence, étaient les deux emblèmes de ces derniers secrets (1).

» Dès que la vérité se trouve dévoilée pour un seul et qu'elle est devenue nécessaire aux hommes, le devoir est de la communiquer; d'abord à ceux dont les yeux peuvent en supporter la vue, pour qu'elle puisse ensuite être communiquée à tous, après que la vue de tous aura été rendue capable d'en supporter la lumière. »

Sagesse éternelle.

« Les temps sont arrivés où la vérité est devenue nécessaire à l'existence de l'*ordre*, *vie sociale*. »

(1) Voir au premier numéro du *Soleil mystique* l'article *Esotérisme*.

Sagesse éternelle.

Sagesse de l'époque.

Ce que nous allons dire s'adresse exclusivement aux G.·. L.·. des différents rites répandus sur la surface du globe; aux initiés de l'*ésotérisme*, tant pour les sciences dites naturelles, que pour les sciences dites métaphysiques.

Que les initiés de l'*exotérisme* continuent de pratiquer les vertus qui leur sont inculquées dans le temple, et qu'ils laissent aux MM.·. le soin d'en affermir les bases théoriques; bases que l'examen semble saper depuis plus de quatre siècles, et dont tous les efforts n'auront servi qu'à les transformer d'hypothèse en vérité, pour les rendre désormais inébranlables.

Les sciences dites naturelles nous enseignent: l'éternité des mondes.

Comment des mondes se trouvent encore en voie de formation;

Comment des soleils disparaissent, tandis que d'autres naissent à la lumière;

Comment notre globe a été des millions d'années à l'état d'incandescence;

Comment la vie organique y a commencé par le bas de l'échelle;

Et comment elle y a été couronnée par la naissance de l'humanité.

Ces connaissances, depuis longtemps, sont passées dans le domaine des profanes.

Cependant, ces connaissances ne purent être obtenues dans la première enfance de l'humanité et ne pouvaient même être acquises, que lorsqu'un besoin quelconque, mais moral, viendrait obliger à en faire la recherche.

Le premier besoin moral de l'humanité est l'existence de l'ordre;

Le second est la conservation de l'ordre;

Le troisième, l'examen des bases de l'ordre;

Le quatrième, la compression de cet examen, tant que l'ordre est basé sur une hypothèse, et que cette compression reste possible;

Le cinquième, quand la compression n'est plus possible, est la destruction des hypothèses;

Le sixième, la substitution de la vérité aux hypothèses.

Et c'est seulement au septième jour que l'humanité peut se reposer dans l'ordre, pour aussi longtemps que le globe peut lui conserver la vie.

Dès le premier jour humanitaire, le premier besoin social est de baser les vertus, le dévouement, l'ordre enfin, sur une sanction religieuse, hors laquelle l'existence de toute vie sociale est aussi impossible que l'existence de toute vie organique hors de l'atmosphère. C'est ce que Rousseau a exprimé en disant:

« Voilà ce qui força, de tous les temps, les pères des nations de recourir à l'intervention du ciel et d'honorer les dieux de leur propre sagesse, afin que les peuples, soumis aux lois de l'État comme à celles de la nature, et reconnaissant le même pouvoir dans la formation de l'homme et dans celle de la cité, obéissent avec liberté et portassent docilement le joug de la félicité publique. »

Et, en effet, depuis la horde la plus sauvage, jusqu'à l'empire le plus civilisé, l'ordre n'a jamais pu exister que basé sur une sanction religieuse commune; et, dès que cette communauté a cessé d'exister, l'empire ou la horde se sont évanouis en même temps que cette communauté.

Mais, dès le premier jour humanitaire, et pour tous ceux où l'ignorance sociale sur la réalité de cette sanction n'est point évanouie, cette même sanction ne peut avoir pour base qu'une *hypothèse*.

Or, une hypothèse devant être socialement imposée comme vérité, afin de pouvoir conserver l'ordre, est sujette à de grands inconvénients, dérivant de la nécessité de transformer la force en droit, et de tout soumettre à cette force.

C'est des inconvénients relatifs à ce besoin que naquit la philosophie sociale, ou l'examen des bases de l'ordre.

Et, de la nécessité de conserver l'ordre, naquit la compression de ce même examen.

Cette compression fut exclusivement sociale, exclusivement relative à la *vulgarisation de la pensée*. Car, vouloir comprimer la pensée est une absurdité à laquelle des législateurs, nécessairement les premiers hommes des sociétés, ne pensèrent jamais.

Et comme l'examen des bases de l'ordre avait nécessairement lieu, par les premiers hommes de la société, les législateurs, les prêtres de la sanction (ne fût-ce que pour aviser au moyen d'en conserver la valeur ou l'autorité), la philosophie sociale, ou l'examen, eut nécessairement lieu dans les temples; et, par suite des serments relatifs à l'initiation, ne pouvait en sortir que par le parjure.

L'ésotérisme était la *science*, ou ce qui était tenu pour *science*; *l'exotérisme* était la *foi*. La science pour les *initiés*; la foi pour les *profanes*.

La seule marche que puissent suivre des philosophes, des chercheurs de vérités, des examinateurs d'hypothèses, est de commencer par étudier : l'astronomie, la physique, la chimie, la géologie et la biologie; ne fût-ce même que pour les appliquer à l'agriculture et à la médecine.

Mais, que peut trouver la philosophie dans ces études des phénomènes, tant que la nécessité sociale ne l'oblige point, sous peine de mort humanitaire, de chercher et de trouver : si, parmi ces phénomènes, il y a plus que des apparences; si, parmi ces apparences, il y a des réalités?

Jusque là, je le répète, que peut trouver la philosophie?

Des vérités négatives, exclusivement.

Elle trouve: que la création n'existe pas. Négation.

Elle trouve: que la série des êtres est continue; qu'il y a plus de distance de Newton au dernier des Australasiens, que de celui-ci au premier des singes.

Négation de l'humanité absolument dite.

Elle trouve que l'immortalité est moins qu'une hypothèse.

Négation de la liberté, de la responsabilité, du bien et du mal, du devoir et du droit.

Elle trouve, enfin : qu'il y a absence absolue d'individualités éternelles ou *réelles*.

C'est l'intronisation du Panthéisme.

Et les initiés devaient accepter, comme science réelle, ce qui était le résultat des études universelles; et, je le répète, ce ne pouvait être que ce résultat; tant que la nécessité sociale ne force point de mettre en harmonie et la science et l'existence de l'ordre.

Cette nécessité ne pouvait exister tant que l'examen restait socialement compressible.

Et ainsi, la compression devenait elle-même philosophique.

En effet:

La science, ou ce qui était nécessairement accepté comme science, conduisant au Panthéisme, et le Panthéisme étant anarchique par essence, comme étant la négation de toute individualité absolue, par conséquent de tout droit et de tout devoir, la vulgarisation de la science devait être socialement comprimée. Et celle-ci devait rester l'apanage exclusif des hauts grades de l'initiation; de l'*ésotérisme* enfin.

L'anthropomorphisme, au contraire, sous quelque forme qu'il pût se présenter, étant alors la seule base possible du bien et du mal, du devoir et du droit, devait être essentiellement protégé, surtout par les initiés, qui, tous alors étaient au pouvoir.

Tels étaient les mystères et les initiations indiennes,

égyptiennes, grecques et romaines, avant l'avénement du christianisme, tels sont encore les mystères et les initiations chinoises. C'est ce que nous prouverons dans le prochain article.

Nota. Nous supplions les G.·. L.·. de tous les rites, de nous adresser leurs observations sur la nécessité actuelle de fondre tous les rites dans le sein de la vérité. Elles pourront nous les adresser sans blesser la conscience des initiés de l'*exotérisme*, en se servant des symboles seuls connus des adeptes de l'*ésotérisme*. Nous publierons ces observations, et ce sera un commencement d'union entre tous les rites répandus sur la surface du globe.

COLINS.
Initié l'an de la V.·. L.·. 5803.

VOYAGE MAÇONNIQUE AUTOUR DU MONDE

PAR UN INDIEN.

Quatrième article.

Pour terminer ce qui a rapport au rite indien nous croyons être agréables à nos lecteurs, en leur donnant ici un extrait du catéchisme indien; nous parlerons ensuite des anciens mystères.

CATÉCHISME INDIEN.

La raison. — O sublime premier né de Dieu, on dit que tu créas le monde! Ta fille, la raison, étonnée de tout ce qu'elle voit, te demande comment tout fut produit?

La sagesse divine. — Ma fille, ne te trompe pas, ne pense point que j'aie créé le monde indépendamment du premier moteur: Dieu a tout fait, je ne suis que l'instrument de sa volonté; il m'appelle pour exécuter ses desseins éternels.

La raison. — Que dois-je penser de Dieu?

La sagesse divine. — Qu'il est immatériel, incompréhensible, invisible, sans forme, éternel, tout-puissant, qu'il connaît tout, qu'il est présent partout.

La raison. — Comment Dieu créa-t-il le monde?

La sagesse divine. — La volonté demeura dans lui de toute éternité, elle était triple, créatrice, conservatrice, exterminante dans une conjonction des destins et des temps. La volonté de Dieu se joignit à sa bonté et produisit la matière. Les actions opposées de la volonté qui créa et de la volonté qui détruit, enfantèrent le mouvement qui naît et qui périt. Tout sortit de Dieu et tout rentrera dans Dieu... Il dit au sentiment: viens, et il se logea chez tous les animaux; mais il donna la réflexion à l'homme pour l'élever au-dessus d'eux.

La raison. — Qu'entends-tu par le sentiment?

La sagesse divine. — C'est une portion de la grande âme de l'univers; elle respire dans toutes les créatures pour un temps marqué.

La raison. — Que devient-il après la mort?

La sagesse divine. — Il anime d'autres corps, où il se replonge comme une goutte d'eau dans l'océan immense dont il est sorti.

La raison. — Les âmes vertueuses seront-elles sans récompense et les criminels sans punition?

La sagesse divine. — Les âmes des hommes sont distinguées de celles des autres animaux; elles sont raisonnables; elles ont la connaissance du bien et du mal. Si l'homme fait le bien, son âme dégagée de son corps par la mort sera absorbée dans l'essence divine et ne ranimera plus un corps de terre, mais l'âme du méchant restera revêtue des quatre éléments, et après qu'elles auront été punies, elles reprendront un corps; mais si elles ne reprennent leur première pureté, elles ne seront jamais absorbées dans le sein de Dieu.

La raison. — Quelle est la nature de cette infusion dans Dieu même?

La sagesse divine. — C'est une participation à l'essence suprême; on ne connaît plus les passions, toute l'âme est plongée dans la félicité éternelle.

La raison. — O ma mère! tu m'as dit que si l'âme n'est parfaitement pure, elle ne peut habiter avec Dieu. Les actions des hommes sont tantôt bonnes, tantôt mauvaises; où vont toutes ces âmes mi-parties immédiatement après la mort?

La sagesse divine. — Elles vont subir dans l'Ondera pendant quelques temps des peines proportionnées à leurs iniquités, ensuite elles vont au ciel, où elles reçoivent pendant quelques temps la récom-

pense de leurs bonnes actions, enfin elles rentrent dans des corps nouveaux.

La raison. — Qu'est-ce que le temps?

La sagesse divine. — Il existe avec Dieu pendant l'éternité, mais on ne peut l'apercevoir et le compter que du point où Dieu créa le mouvement qui le mesure.

NOTA. — Les premiers Bracmanes ayant inventé la sculpture, la peinture, les hiéroglyphes, ainsi que l'arithmétique et la géométrie, représentèrent la Vertu sous l'emblème d'une femme à laquelle ils donnaient dix bras pour combattre dix monstres qui sont les dix péchés auxquels les hommes sont le plus sujets.

RITE CHALDÉEN.

Le rite chaldéen remonte à la plus haute antiquité. Les Mages qui en sont les fondateurs avaient puisé leur science chez les Brachmanes ou gymnosophistes de l'Inde. Ils avaient anciennement dans la ville chaldéenne d'Hipparenum une école célèbre, digne, par la concentration de toutes les vertus humaines, des loges que le ciel destinait à devenir les institutrices du monde; mais c'était particulièrement dans la Médie que les Mages célébraient leurs mystères et enseignaient ces dogmes, qui répandirent dans le monde ces flots de lumière et de vérité, que le Subl.·. Arch.·. des mondes avait placés dans le cœur des hiérophantes de la savante Égypte.

Platon attribue au mot *magie* un sens mystique qui signifie le culte le plus parfait des choses divines. Ces dogmes, depuis longtemps adoptés chez les Chaldéens, furent perfectionnés par Zoroastre et plus tard par le sage roi Darius Hystaspe. Ce prince, ayant pénétré dans les régions les plus reculées de l'Inde, avait retrouvé des Brachmanes dans des forêts solitaires dont le tranquille silence favorisait leurs travaux profonds. C'est d'eux qu'il apprit à connaître les lois qui régissent l'univers, la marche des astres. Ils lui révélèrent encore les rites des choses sacrées, qu'il sut unir aux dogmes des mages. Pendant plusieurs siècles, ceux-ci les transmirent à la postérité par leurs descendants; puis d'âge en âge, des hommes à l'esprit vaste et profond, en pénétrant dans le sanctuaire de la science, ont dissipé les nuages qui voilaient la vérité aux yeux des profanes et leur ont appris comment on peut, à force de persévérance, élever des temples à la vertu et creuser des cachots pour les vices.

La maçonnerie chaldéenne est le résumé de toutes les perfections qui peuvent le plus rapprocher l'homme de la Divinité. Son flambeau ne sert qu'à éclairer ses enfants, car elle plaint et fuit l'erreur; mais elle ne hait ni ne persécute personne, elle considère la truelle comme le plus beau symbole de son temple, où elle n'admet que des FF.·. unis par l'amour, la science et le travail.

Le rite chaldéen est régi par un conseil suprême sous la dénomination de *sanctuaire des hiérophantes* subli.·. conservateurs de l'ordre; il se compose de 7 dignitaires.

Savoir:

1° Un premier grand hiérophante, dépositaire sacré des traditions.

2° Un subl.·. Dala, gouverneur de la région scientifique.

3° Un subl.·. Zacoris, gardien du trésor.

4° Un sage Zerdust, interprète des sciences maçonniques et des hiéroglyphes.

5° Un subl.·. Kelwell, dépositaire des tables de la loi, des archives héraldiques et des éphémérides de l'ordre.

6° Un subl.·. Ledda, annaliste.

7° Un subl.·. Pliste, docteur des bonnes œuvres.

Toute lumière, toute science, toute doctrine émane du sanctuaire des hiérophantes, où se trouve l'arche vénérée des traditions.

Le régime de ce rite est formé par trois classes de maçons qui reçoivent sept degrés d'instruction. Ces degrés ou classes ne sont pas la désignation de tels ou tels grades, mais des dénominations de collections, qu'il suffit de dérouler pour en faire saillir un nombre presque infini de grades.

Ces ill.·. maç.·. datent leurs actes de l'an du monde 0000000.

Voici la nomenclature des trois degrés.

1re classe. Postophoris.
2e classe. Néocaris.
3e classe. Mélanephoris.

Comme la science maçonnique du rite chaldéen est concentrée dans les travaux de la 2e et 3e classe, nous croyons pouvoir publier dans tous ses détails les travaux du premier degré d'instruction, pour donner, même aux profanes, une idée de la maçonnerie et leur inspirer le désir d'entrer dans ce temple de sagesse et de vérité dont nous allons entr'ouvrir le parvis.

Sanctuaire des esprits.

Le sanctuaire des esprits est une voûte souterraine, peinte en noir, avec tous les symboles de la mort; il est orné d'une table couverte d'un tapis noir sur laquelle se trouve une tête de mort, une lampe sépulcrale, une écritoire, une plume, du papier blanc et une chaise pour le néophyte; au fond de la salle est une porte devant laquelle se trouve un cercueil. On lit sur les murs les inscriptions ci-après:

«Homme fragile! pendant ta vie, tu es l'esclave de la nécessité, le jouet des événements, console-toi, car la mort t'attend, et dans son sein est le repos....»

L'homme est né pour souffrir, c'est la loi de son être;
Sous quelque règne heureux que le sort l'ait fait naître
Son salut à la vie est un cri de douleur;
Ses jours sont un présent qu'il paie avec usure;
Qu'il veille sous la pourpre ou dorme sous la bure,
Il doit connaître le malheur.

«Si une vaine curiosité te conduit ici, va-t-en....»

«Ne te laisse pas séduire à l'apparence, crains les principes cachés d'une corruption intérieure; pèse...., examine.»

«Si tu tiens aux distinctions humaines, sors! on n'en connaît pas ici.»

«La mort n'est pas une chose aussi terrible qu'on cherche à le faire croire, on la juge mal de loin, c'est un spectre qui nous épouvante à une certaine distance, et qui disparaît lorsqu'on s'en rapproche; la mort est un sommeil!... C'est un réveil.... Peut-être!....»

«L'homme passe de la vie à la mort de la même manière qu'il est passé du néant à la vie, et le dernier soupir est la fin du mouvement et de la sensibilité, il retourne....»

Jeunesse, ne suis pas ton caprice volage;
Au plus beau de tes jours souviens-toi de la fin:



Peut-être verras-tu le soir dans ton matin
Et l'hiver de tes jours au printemps de ton âge.
La plus verte saison est sujette à l'orage;
De la cruelle mort le temps est incertain,
Et de la fleur des champs, le fragile destin,
Exprime de ton sort la véritable image.

« Si tu crains d'être éclairé sur tes défauts, tu ne dois pas venir parmi nous.... »

« La vérité c'est Dieu.... »

Pronaos.

Le Pronaos (parvis du temple) est une salle formant un carré parfait. Au-dessus de la porte d'entrée sont écrits ces mots en lettres d'or :

Aimer Dieu d'un amour suprême
Avec crainte, respect et foi,
Et son prochain comme soi-même,
Est ici la suprême loi.

Ce lieu est orné d'emblèmes représentant les mystères maçonniques. Au fond sur une estrade à trois marches, est un trône en étoffe couleur ponceau; au-dessous est un triangle, en transparent, au centre duquel se trouve l'œil de la vigilance.

Au milieu de cette enceinte est un autel triangulaire, sur lequel est un réchaud embrasé et deux vases contenant l'un de l'eau amère, l'autre de l'eau ordinaire mêlée avec du miel.

Au milieu du côté droit de cette salle, se trouve une porte à deux battants, gardée par deux sphinx accroupis, au-dessus de laquelle sont écrits ces mots en pierres resplendissantes : « *L'entrée de ces lieux n'est permise qu'aux âmes pures.* »

Cette salle est éclairée par trois lampes antiques placées à l'orient, à l'occident et au septentrion.

Temple de la vérité.

Le temple de la vérité (ou loge) est un carré long. Dans le fond sur une estrade ayant sept marches et sous un pavillon d'étoffe d'or on voit le nom ineffable dans une gloire rayonnante. Au-dessous est l'étoile flamboyante portant aux cinq pointes des caractères hiéroglyphiques. Sur l'estrade est placé le siége du *daï* (président) devant lequel est un autel couvert d'un riche tapis; dessus est un candélabre d'or à sept branches et le G∴ livre de la loi.

Au bas de l'estrade est un petit autel, dit des serments, sur lequel est le glaive symbole de l'honneur, et le livre d'or.

Le daï est revêtu d'une robe blanche avec une tunique bleu céleste mélangé d'argent, qui ne descend que jusqu'aux genoux; les manches de la première robe sont étroites et descendent jusqu'au poignet, celles de la seconde sont larges et ne viennent qu'au coude. Il porte en sautoir un large ruban violet, sur lequel sont brodés l'étoile flamboyante et ces mots, *vérité, sagesse, science.*

Les deux *mystagogues* (surveillants) sont couverts d'une longue robe rouge; par-dessus est une ceinture en soie violette à frange d'or et une chaîne d'argent portée en sautoir, au bas de laquelle est un soleil en pierres précieuses.

L'*odos* (orateur), l'*hiérostolista* (secrétaire), le *zacoris* (trésorier), le *pliste* (docteur des bonnes œuvres), le *céryce* (grand expert), le *cistophore* (gardien des choses sacrées), le *hiérocéryx* (héraut sacré porte-étendard), le *thesmophore* (gardien du temple), l'*hydranos* (maître des cérémonies), et le *ized* (messager de la science), ont une robe bleu de ciel avec une ceinture en soie cerise frangée d'or; ils portent la même chaîne que les mystagogues.

Ces officiers dignitaires sont placés ainsi qu'il suit :

Le daï est placé sous le pavillon à l'orient.

Le premier mystagogue, devant la vallée (colonne du midi); le deuxième mystagogue, devant la vallée du nord; l'odos, en tête de la vallée du midi; le hiérostolista, en tête de la vallée du nord; à l'orient est le zacoris, assis à son bureau, au-dessous de l'odos; le pliste, au-dessous de l'hiérostolista, le céryce et l'hydranos sont assis sur des tabourets au bas des marches de l'orient; le ized, à la droite du daï, à côte de l'autel, et le hiérocéryx près du premier mystagogue, à côté de la porte d'entrée.

Les banquettes sur les côtés, où se placent les FF∴ se nomment vallées ou colonnes.

On nomme étoiles les lumières; au lieu de dire écrire, on dit tracer un plan; le papier est appelé table à tracer et la plume burin.

Au-dessus de la porte d'entrée, en dedans du temple sont tracés ces mots. « Ici sont ignorées les frivoles distinctions de la naissance et de la fortune, des opinions et des croyances. L'unique supériorité qu'on y reconnaisse est celle du talent; encore faut-il qu'il soit modeste. »

BOUDHA.

(Suite au prochain numéro.)



TABLEAU SYNOPTIQUE DE TOUTES LES GRANDES LOGES.

Quatrième article.

La G.·. L.·. des *Florides*, séant à la vallée de Tallellassée, fondée en 1812, professe le rite ancien. Le G.·. M.·. qui la régit est le T.·. Ill.·. F.·. Josse Coé; le nombre des loges qui en relèvent est de 20. Temples et établissements de bienfaisance.

La G.·. L.·. d'*Indiana*, séant à la vallée des Indianapolis, fondée en 1817, professe le rite ancien; elle possède un ch.·. de R.·. A.·. Le G.·. M.·. qui la régit est le T.·. Ill.·. F.·. Elizier Domming; le nombre des loges qui en relèvent est de 24. Temples et établissements de bienfaisance.

La G.·. L.·. de *Tennesse*, séant à la vallée de Nashville, fondée en 1821, professe le rite ancien; cette G.·. L.·. possède un G.·. ch.·. de R.·. A.·. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. W.-L. Martin; le nombre des loges qui en relèvent est de 110. Temple et établissement de bienfaisance.

La G.·. L.·. d'*Alhabama*, séant à la vallée de Tascalavoa, fondée en 1814, professe le rite des anc.·. maç.·. libres et accepté; cette G.·. L.·. possède un ch.·. de R.·. A.·. Le G.·. M.·. qui la régit est le T.·. Ill.·. F.·. Félix G. Normann; le nombre des loges qui en relèvent est de 48. Temples et établissements de Bienfaisance.

La G.·. L.·. d'*Haïti* (Haïti), séant à la vallée de Port-au-Prince, fondée en 1823, professe le rite écossais anc.·. et accep.·.; elle possède un G.·. conclave, sup.·. conseil du 33° D.·. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. Boyer; le nombre des loges qui en relèvent est de 20. Temple et établissements de bienfaisance.

La G.·. L.·. des sectateurs de *Mènes*, séant à la vallée de Smyrne, fut fondée en 1851; elle professe le rite de Memphis. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. Barbier; il n'y a qu'une seule loge qui relève de celle-ci. Les bienfaits qu'elle distribue aux malheureux maç.·. comme aux profanes sont considérables. Son temple n'a rien de remarquable.

La G.·. L.·. de *Vermont*, séant à la vallée de Montpellier, fondée en 1774, professe le rite ancien et possède un chapitre de R.·. A.·. Le G.·. M.·. qui la dirige est le T.·. Ill.·. F.·. Ph. T.·. Turker. Le nombre de loges qui en relèvent est de 40.

Les temples sont bien décorés et les établissements de bienfaisance fonctionnent avec activité.

La G.·. L.·. de *Missouri*, séant à la vallée de Saint-Louis, fondée en 1820, professe le rite ancien. Le G.·. M.·. qui la régit est le T.·. Ill.·. F.·. J. Ralls. Cette loge possède un G.·. ch.·. de royal arche; le nombre des loges qui en relèvent est de 30. Temples et établissements de bienfaisance.

La G.·. L.·. de *Rhode-Island*, séant à la vallée de la Providence, fondée en 1791, professe le rite ancien et possède un G.·. ch.·. de R.·. A.·. Le G.·. M.·. qui la régit est le T.·. Ill.·. F.·. J. Wolsonhf; le nombre de loges qui en relèvent est de 24. Temple bien orné et établissements de bienfaisance.

La G.·. L.·. du *Connecticut*, séant à la vallée de New-Hawen, fondée en 1792, professe le rite ancien et possède un G.·. ch.·. de R.·. A.·. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. H. Godwin; le nombre de loges qui en relèvent est de 44. Temple et établissements de bienfaisance.

La G.·. L.·. de *Georgie*, séant à la vallée de Milledgeville, fondée en 1786, professe le rite ancien. Le G.·. M.·. qui la régit est le T.·. Ill.·. F.·. W.-C. Dawson; le nombre des loges qui en relèvent est de 84. Temples et établissements de bienfaisance.

La G.·. L.·. du *Caire* (Egypte) fut fondée en 1807; elle professe le rite des anc.·. maç.·. libres et accep.·. Son G.·. M.·. est le T.·. Ill.·. F.·. Van Lacthem; le nombre des loges qui en relèvent est de trois. Le temple maç.·. n'a rien de comparable en Europe : la voûte est d'une beauté rare, le soleil est représenté en or bruni et entouré des douze signes du Zodiaque avec leurs caractères respectifs. On voit sur son parquet une étoile emblématique correspondant à celle qui guida les mages de l'antiquité.

HISTOIRE
DE
LA FRANC-MAÇONNERIE EN AMÉRIQUE.

Quatrième article.

Le gr.·. chap.·. peut exiger des ch.·. et des L.·. de sa juridiction une partie des sommes que ces corps constitués touchent pour la réception et l'avancement de leurs membres respectifs. Le versement de cette contribution sera fait annuellement entre les mains du trésorier du gr.·. ch.·.

Aucune institution d'un nouveau chapitre de R.·. Ar.·. ne pourra être accordée que sur la demande de neuf maç.·. de R.·. A.·., appuyée par le ch.·. le plus voisin du lieu où le nouveau ch.·. doit être établi. La demande de constitution d'une L.·. de maître de marque devra être signée par au moins cinq maç.·. possédant ce degré; et il faudra qu'elle soit également apostillée par la L.·. la plus voisine.

Les secrétaires des ch.·. d'état communiqueront annuellement au gr.·. sec.·. gén.·., non seulement la liste des grands officiers des ch.·. et la copie de leurs règlements particuliers, mais encore tous les renseignements et documents qui pourront être utiles ou nécessaires au gr.·. ch.·. gén.·.

Lorsque trois ch.·. de R.·. A.·., ou un plus grand nombre, auront été formés dans un Etat, et qu'il y aura au moins un an d'écoulé depuis l'installation du dernier, les souv.·. pontifes, rois et notaires pourront, avec l'approbation d'un ou plusieurs des grands officiers généraux, former un gr.·. ch.·. d'Etat dont ils éliront les grands officiers en la forme ordinaire.

ARTICLE III.

Des Chapitres et Loges subordonnés.

Toute réunion de maç.·. de R.·. A.·. régulièrement constituée se nomme ch.·.; tandis que les assemblées de maître de marque, maître parfait, et très excellent maître, prennent le nom de Loges.

Tout ch.·. doit se réunir au moins tous les trois mois. Il se compose d'un souv.·. pontife, d'un roi, d'un notaire, d'un capitaine des fêtes, d'un premier inspecteur, d'un capitaine de R.·. Ar.·., de trois grands maîtres, d'un secrétaire, d'un trésorier et des membres nécessaires à l'accomplissement des travaux. Aucun ch.·. et aucune L.·. ne sont considérés comme réguliers à moins d'être pourvus d'une constitution délivrée par le gr.·. ch.·. de leur Etat.

Toute demande d'initiation ou d'avancement d'un candidat devra être affichée, pendant une session au moins, avant d'être proposée au ch.·. ou à la L.·. Aucun maç.·. ne pourra être à la fois membre de deux ch.·. séparés et distincts. Les ch.·. ne pourront changer le lieu de leur résidence sans l'autorisation du souv.·. pontife ou de l'officier chargé de le suppléer en cas d'absence. Toutes les élections se feront annuellement au scrutin secret.

Le souv.·. pontife est chargé de veiller à ce que les règlements particuliers de son chapitre de constitution générale de R.·. Ar.·. et les règlements généraux de gr.·. ch.·. soient fidèlement observés; à ce que tous les officiers de son ch.·. accomplissent avec zèle leurs devoirs respectifs. Il veille également à ce que le secrétaire tienne des procès-verbaux de tous les actes du ch.·., et à ce que le trésorier rende compte de toutes les sommes qu'il est chargé de recevoir et de payer. Il fait adresser tous les ans, par le secrétaire, au gr.·. ch.·., la liste des candidats ou des membres qui ont été admis dans l'année, et fait payer exactement avant l'ouverture des sessions du gr.·. ch.·. les contributions annuelles qui sont dues à ce ch.·. La patente de contribution est spécialement confiée à ses soins et à sa garde. C'est à lui qu'appartient le droit de convoquer et de présider le ch.·. quand il le jugera nécessaire.

Il doit pareillement assister avec le roi et le notaire aux séances du gr.·. ch.·. toutes les fois qu'il y aura été régulièrement appelé.

Un maç.·. de R.·. A.·. sera choisi parmi les FF.·. les plus recommandables par leur zèle et leur bonne conduite pour remplir les fonctions de portier du chap.·., conserver le cachet et recevoir les lettres et pièces qui pourraient être adressées pendant l'intervalle des sessions. Il recevra une rétribution convenable et pourra toujours être réélu tant qu'il méritera la confiance des membres du chap.·.

Les officiers et membres du grand chap.·. gén.·. ou du chap.·. d'Etat qui ne pourraient assister, en personne, aux réunions, auront le droit de s'y faire représenter par un fondé de pouvoirs qui aura voix délibérative et jouira de toutes les prérogatives attribuées à son constituant.

Article IV.

De la constitution des nouveaux chap.·.

Lorsque les grands officiers gén.·. ou ceux des gr.·. chap.·. d'Etat ont accordé une patente de constitution pour la formation d'un nouveau chap.·. de maç.·. de R.·. Ar.·., ils indiqueront l'heure et le jour de l'installation. Au jour fixé, le grand souv.·. pontife ou son adjoint examinera, ou fera examiner, les officiers du nouveau chap.·., puis ils se rendront tous ensemble à la salle des séances où les travaux seront ouverts en la forme accoutumée. Après la lecture d'un morceau d'architecture ou le chant d'un hymne approprié à la circonstance, le grand souv.·. pontife fait lire par le secrétaire le texte de la patente de constitution, et demande aux membres du nouveau chap.·. s'ils approuvent le choix des officiers qui y sont nommés, et sur leur réponse affirmative, il se lève et dit :

« En vertu des pouvoirs qui m'ont été conférés, je vous constitue, dignes compagnons, en chapitre régulier de maç.·. de R.·. A.·., et vous avez désormais la pouvoir et la faculté d'ouvrir et de tenir des L.·. de maîtres de marque, de maîtres parfaits, de très excellents maîtres et un chap.·. de maç.·. de R.·. A.·.; en vous conformant aux préceptes de l'art, à la constitution gén.·. de R.·. A.·. et aux règlements généraux du grand chap.·. d'État. Que le Dieu de vos pères soit avec vous ; qu'il vous guide et vous dirige dans toutes vos entreprises. »

Les bijoux, joyaux, instruments, ustensiles appartenant au grand chap.·., qui sont plaçés au centre et couverts, sont alors découverts ; et le souv.·. pontife présente le premier officier du nouveau chap.·. au gr.·. souv.·. pontife en disant :

« T.·. ill.·. gr.·. souv.·. pontife,

» Je vous présente mon digne compagnon N
» nommé dans la patente de constitution, afin que
» vous l'installiez souv.·. pontife de ce nouveau
» chap.·. Il est habile dans notre art sublime, rigide
» observateur des préceptes moraux de nos prédé-
» cesseurs, et je suis certain qu'il remplira fidèle-
» ment les devoirs de sa charge. »

Le souv.·. pontife répond :

« T.·. ill.·. compagnon,

» J'éprouve la plus vive satisfaction dans l'accom-
» plissement de mon devoir en cette occasion, et je
» vous installe en qualité de souv.·. pontife de ce
» nouveau chapitre. C'est une position extrêmement
» honorable pour ceux qui remplissent avec zèle
» les importantes obligations qu'elle comporte ; vos
» connaissances maç.·. me dispensent d'énumérer
» ces obligations : je vous ferai simplement observer
» que l'étude répétée de la constitution et des rè-
» glements généraux vous mettra toujours à même
» de les accomplir avec ponctualité, et je suis sûr
» que les compagnons qui ont été choisis pour diri-
» ger le chap.·. avec vous appuieront vos efforts.
» Maintenant je vous poserai les questions suivantes
» relatives aux devoirs de votre charge, et je vous prie
» d'y répondre dans toute la sincérité de votre cœur :

» 1° Promettez-vous solennellement que vous re-
» doublerez d'efforts pour corriger les vices, purifier
» la morale et accroître le bonheur des frères qui
» sont arrivés jusqu'à ce subl.·. degré de la maç.·.?

» 2° Que jamais vous ne laisserez ouvrir votre
» chap.·. sans qu'il y ait au moins neuf maç.·. régu-
» liers de R.·. A.·. présents à la séance ?

» 3° Que vous ne permettrez jamais l'initiation
» dans votre chap.·. de plus ou moins de trois frères
» à la fois ?

» 4° Que vous n'élèverez personne à ce degré s'il
» n'a montré des dispositions charitables et s'il n'a
» passé par tous les degrés antérieurs ?

» 5° Que vous rechercherez et pratiquerez avec
» zèle tout ce qui pourra tendre au bien général de
» notre ordre ; et qu'en toute occasion vous vous em-
» presserez de recevoir et de transmettre les instruc-
» tions que vous recevrez spécialement des grands
» officiers généraux et de ceux du chap.·. d'Etat ? »

J. Philibert.

INITIATION DE PYTHAGORE.

(Suite.)

Lorsque Pythagore eut longtemps admiré l'intérieur imposant du temple, son guide lui fit redescendre, au versant occidental de la chaîne Libyque, le plateau qu'ils avaient gravi, et tournant à droite sur la rive du canal gigantesque qui établissait la communication du Nil avec le lac Mœris, ils arrivèrent à la base occidentale de la pyramide. Une porte de granit tourna sur elle-même à leur approche et leur donna passage dans un long couloir dont ils suivirent les innombrables détours, au milieu d'une obscurité pro-

fonde. Arrivés à la base orientale de la pyramide dont ils venaient de traverser la masse tout entière, un spectacle admirable s'offrit à leurs yeux. L'entrée du temple dont ils n'avaient vu que l'intérieur s'élevait à peu de distance ; son portique en marbre de Paros, où l'on arrivait par quatre-vingt-dix marches de granit rouge (1) resplendissait aux rayons du soleil couchant et montrait à Pythagore le terme ardemment désiré de son voyage. Mais pour atteindre ce but, en apparence si rapproché, de nouvelles épreuves, plus terribles encore que celles dont il avait triomphé jusque là, devaient le préparer au dernier degré de l'initiation.

Un obstacle infranchissable sans guide le séparait de ce portique dont la merveilleuse architecture le frappait d'étonnement : c'était la ceinture de cryptes qui entourait le temple et qu'il fallait parcourir tout entière avant d'arriver à l'unique entrée (2) du sanctuaire égyptien ; d'innombrables sentiers, se coupant dans toutes les directions, formaient dans ces cryptes un labyrinthe inextricable où le récipiendaire eût erré des jours et des nuits sans se rapprocher du sanctuaire, et sans pouvoir revenir à l'entrée de la première crypte, s'il n'eût été guidé comme un enfant par le thesmophore chargé de l'accompagner. Pythagore s'engagea courageusement dans les détours de la première crypte et, après être revenu plusieurs fois sur ses pas, il parvint, à force d'observations et de persévérance, devant un vestibule au-dessus duquel était écrit : *porte de la mort*. Deux longues rangées de cercueils et de momies étaient dressées de chaque côté contre la muraille de ce vestibule, qu'il parcourut rapidement afin d'atteindre une autre porte qu'il apercevait au fond du couloir. Deux guerriers, la tête couverte du casque à tête de chien, lui présentèrent la pointe de leurs glaives quand il voulut passer le seuil ; mais le thesmophore les ayant menacés du sceptre à tête d'oiseau qu'il portait à la main, ils s'écartèrent aussitôt, avec respect, et livrèrent passage au récipiendaire dans une vaste pièce éclairée par la voûte, et au centre de laquelle s'élevait le tombeau d'Osiris.

Sur deux longues tables de granit, à peu de distance des tombeaux étaient étendus des cadavres que les *paroskirtes* se préparaient à embaumer.

Aussitôt que Pythagore eut franchi cet asile de la mort, un *tapisyte* vint à sa rencontre, et lui présentant un rameau d'or, symbole de l'initiation des *melanéphoris*, le conduisit, par mille détours, dans une salle immense qu'éclairait à peine la lueur de quelques torches de résine. Trois vieillards, assis sur des trônes tendus de noir, adressèrent au récipiendaire des questions sévères sur sa vie passée, dont il déroula devant eux, sans terreur, tous les actes. Leur visage ne trahit rien de la sympathie que leur inspirait une carrière si bien remplie par la recherche ardente de la science et de la vertu. Sur un signe que fit le plus âgé de ces juges impassibles les *tapixytes* se précipita sur Pythagore, et l'ayant renversé sur le sol, l'enveloppèrent de bandelettes comme un cadavre privé de vie, tandis que les assistants, dont il avait à peine entrevu les rangs pressés autour de la salle, éclataient en gémissements lugubres. Les juges ordonnèrent d'emporter le récipiendaire, qui fut enlevé dans les bras des *paroskirtes* et déposé sur les degrés d'une porte au-dessus de laquelle on lisait en lettres de feu : *sanctuaire des esprits*. L'un des guides frappa trois coups mystérieux et la porte s'ouvrant avec le fracas du tonnerre (1), les hommes qui avaient apporté Pythagore s'enfuirent précipitamment et le laissèrent seul au milieu des flammes et des éclairs dont il était enveloppé de toute part, sans que les liens qui l'attachaient lui permissent de faire un mouvement pour échapper à une mort imminente et terrible. Cependant l'orage se calma bientôt, la flamme n'avait pu mordre les bandelettes qui l'enveloppaient, une douce fraîcheur vint rafraîchir sa poitrine oppressée et lui fit supposer qu'il se trouvait au bord de quelque canal souterrain. En effet quelques minutes après, il entendit le bruit d'une rame qui frappait l'eau, et une barque vint s'arrêter à quelque pas de lui. Un vieillard vénérable en descendit, débarrassa Pythagore des bandelettes dont il était entouré, lui fit traverser le canal dans sa barque et le remit, sur la rive opposée, aux mains d'un nouveau guide. Celui-ci égara le récipiendaire, dans les mille détours du labyrinthe sans que la patience du nouveau *mélanéphoris* en fût un instant ébranlée.

Enfin, après un voyage dont il ne put calculer la durée, mais qui lui sembla d'une longueur extrême, le nouvel initié parvint, abîmé de fatigue et mourant de faim, au pied du splendide portique qu'il avait entrevu de la base orientale de la pyramide. De jeunes prêtres, vêtus de tuniques de lin brodées sur les épaules, vinrent le relever, lui versèrent sur les lèvres quelques gouttes d'une liqueur fortifiante, l'aidèrent à gravir les quatre-vingt-dix marches du portique et l'introduisirent dans le temple où l'attendait un spectacle imposant.

Deux colonnes surmontées de sphères et couvertes d'hiéroglyphes s'élevaient à droite et à gauche à l'entrée d'une salle immense disposée en parallélogramme, et resplendissante de mille feux. A travers les vapeurs de l'encens dont les nuages légers allaient, en ondulant, se briser à la voûte, on apercevait de chaque côté de l'édifice, deux rangs pressés de guerriers armés de glaives et la tête couverte de la mitre égyptienne. Le grand hiérophante, assis sur un trône d'ivoire, au milieu d'une estrade couverte d'un dais aux couleurs éclatantes attendait le récipiendaire que l'on amena jusqu'au pied de l'estrade après l'avoir

(1) Pline, *Hist. nat.*, liv. XXXVI, chap. XIII.
(2) Pomponius, Mela, liv. I, chap. IX.

(1) Pomponius, Mela, *ibid*.



revêtu d'une tunique semblable à celle des prêtres qui remplissaient la salle.

Ici se terminèrent les épreuves que le philosophe grec supportait avec un courage surhumain depuis plusieurs années. Les rares étrangers que la maç.·. égyptienne admettait par exception dans son sein, étaient traités avec une extrême sévérité. Pythagore avait subi cette dure loi avec une si admirable constance, que son triomphe fut éclatant, et son initiation célébrée avec une pompe inaccoutumée dans le temple de la sagesse.

J. PHILIBERT.

UNE PAGE DU LIVRE D'OR.

Cléobule, philosophe grec, un des sept Sages, fut remarquable par sa beauté. Il écrivit quelques poésies, et mourut l'an 564 avant Jésus-Christ, à l'âge de soixante dix ans.

Phérécide, philosophe de Syros, fut versé dans la science de l'astronomie. Il prédisait les éclipses avec la plus grande exactitude. Ferme soutien de l'immortalité de l'âme, il écrivit dans ce sens. Pythagore fut son élève et celui qui lui fut le plus dévoué. Phérécide étant tombé dangereusement malade dans l'île de Délos, Pythagore alla l'y retrouver afin de lui prodiguer les soins les plus tendres. Ses efforts ne furent point couronnés du succès qu'il en attendait, il perdit celui auquel il devait de si précieuses leçons; mais du moins il ne le quitta qu'après lui avoir rendu les derniers devoirs; puis il se retira en Italie.

Anacharsis, philosophe scythe, se distingua par l'étendue de ses connaissances et la simplicité de ses mœurs. Une petite voiture lui servait de maison. Il vint étudier à Athènes, dans l'intimité de Solon. Lorsqu'il retourna en Scythie, il essaya d'y introduire les lois des Athéniens. Son frère, qui régnait alors sur ce peuple, irrité de ces intentions novatrices, le tua en lui lançant une flèche. Anacharsis laissa des poëmes et des écrits remarquables. On lui attribue l'invention de l'*ancre des vaisseaux*.

Myson, philosophe lacédémonien, l'un des sept Sages de la Grèce, en l'année 583 avant Jésus-Christ.

Héraclite, célèbre philosophe éphésien. D'une disposition naturellement mélancolique, il pleura toute sa vie sur les folies et les misères de l'espèce humaine. Vivant déjà dans une profonde solitude, et voulant s'éloigner davantage encore de la société, il se retirait souvent sur les montagnes, où il se nourrissait de l'herbe qui poussait à ses pieds. Cette nourriture le rendit hydropique. Alors il établit sa résidence sur un tas de fumier, dans l'espérance que la chaleur qui s'en exalait le guérirait de sa maladie; mais ce remède ne produisant aucun effet, il désespéra de sa guérison, refusa tout secours, et se laissa mourir dans la soixantième année de son âge.

Empédocle, philosophe, poëte et historien d'Agrigente, vivait l'an 444 avant Jésus-Christ. Ayant adopté chaudement la doctrine de la métempsycose, il écrivit un poëme pour soutenir les opinions de Pythagore, dans lequel poëme il parle de ses transmigrations dans d'autres corps. Empédocle n'était pas moins remarquable par ses vertus sociales, que par son savoir. Grand amateur de musique, il s'en servit souvent pour apaiser les douleurs du corps et de l'âme.

Ayant voulu visiter de trop près le cratère de l'Etna, il y fut englouti, et sa mort serait à jamais restée ignorée si le volcan n'avait rejeté ses sandales.

Périandre, un des sept Sages de la Grèce, se montra l'ami et le protecteur des lettres et des arts. Il mourut à Corinthe en 585 avant J.-C.

Xénophon, fils de Gryllus, né à Athènes, fut célèbre comme général, poëte et historien; il fut disciple de Socrate, et ne quitta la littérature pour les armes, qu'à la prière de Proxenus, son intime ami, qui l'engagea à soutenir le jeune Cyrus, en l'accompagnant dans son expédition contre le roi de Perse. Xénophon se distingua à la tête de l'armée, comme il l'avait fait dans la littérature. On lui reproche sa trop grande partialité pour son favori Cyrus. Cet homme si célèbre ayant droit à tous les honneurs, finit dans la retraite, partageant sa vie entre les plaisirs de la chasse et les travaux de l'agriculture; il mourut à 90 ans, 359 ans avant J.-C.

Dion, natif de Nicée, en Bithynie, philosophe et historien, recueillit patiemment pendant dix ans les documents nécessaires à la composition de son histoire romaine, et mit douze ans à l'écrire; elle fut livrée au public en quatre-vingts livres. Son style est pur, élégant et son œuvre digne d'estime: malheureusement une grande partie du manuscrit ayant été éga-

rée, l'ouvrage est resté incomplet. Dion vivait l'an 230 de l'ère chrétienne.

Cratès, philosophe de Béotie et disciple de Diogène le Cynique, vivait l'an 324 avant J.-C. Naturellement difforme, il se rendait plus hideux encore par son vêtement de sauvage qui consistait en peaux de bêtes. Il affichait des singularités extraordinaires : ainsi, ses vêtements très chauds en été, étaient en hiver faits de telle manière qu'ils ne pouvaient l'abriter du froid. Il reste quelques lettres de Cratès.

Caton d'Utique, philosophe romain, arrière petit-fils de Caton le censeur, montra bien jeune encore sa valeur et la générosité de son âme : à quatorze ans il demanda une épée pour venger son pays de la tyrannie de Sylla. Austère dans sa morale, peu soigneux de ses vêtements, il parut souvent nu-pieds en public, et voyagea toujours à pied. Dans tous les postes qu'il occupa, Caton sut y réformer les abus ; son amour de la vérité passa en proverbe. En apprenant la mort de Pompée sur les côtes d'Afrique, il alla de suite se joindre à Scipion, et pour cela traversa les déserts de Libye. Plus tard il se repentit de son empressement : car Scipion négligea ses avis et fut vaincu. Caton alors se fortifia dans Utique et ne voulant point se rendre au conquérant, il se donna la mort après avoir lu avec tranquillité un chapitre des œuvres de Platon sur l'immortalité de l'âme. Caton avait alors cinquante-neuf ans, 45 ans avant J.-C. Sa fin, dans la ville d'Utique lui valut le surnom qui lui resta depuis pour le distinguer de son aïeul.

M. DE N.

L'INITIATEUR.

Quatrième article.

CHEVALIER KADOSCH.

Le titre de chevalier Kadosch forme plusieurs ordres différents.

Le seul admis en France n'a de rapports, avec les autres ordres du même nom, que par les mots, les signes et attouchements communs à tous.

Quatre salles sont obligatoires pour la réception dans ce grade.

La première, tendue de noir, est éclairée par une seule lampe de forme triangulaire, suspendue au plafond.

Ce lieu communique à un cabinet, espèce de caveau, où l'on entre en descendant quelques marches. Il n'est éclairé que par la lumière portée en conduisant le récipiendaire.

C'est le lieu des réflexions.

On y voit un cercueil couvert d'un voile noir, puis d'autres images emblèmes de la mort.

La seconde salle est tendue de blanc.

Vers le milieu sont deux autels, sur l'un desquels est une urne remplie d'esprit-de-vin qui éclaire l'appartement.

Sur l'autre autel est un réchaud embrasé sur lequel on répand de l'encens. Il n'est admis dans cette pièce que le f.·. sacrificateur.

La troisième salle est tendue de bleu ; la voûte est étoilée, éclairée seulement par trois bougies jaunes ; c'est celle de l'Aréopage.

La quatrième salle est tendue de rouge.

A l'est est un trône au-dessus duquel est un aigle double, couronné, ayant les ailes déployées et tenant un poignard dans les serres. A son col est passé un ruban noir auquel pend la croix de l'ordre. Sur sa poitrine est un triangle équilatéral au milieu duquel on lit le nom de Dieu. Autour, cette légende :

Nec proditor, nec proditur, innocentum feret.

La draperie du dais est en velours noir et blanc parsemé de croix teutoniques en étoffe rouge. Derrière le trône sont les étendards de l'ordre. L'un fond blanc, avec les deux bandes croisées vertes et la légende :

Dieu le veut.

L'autre, fond vert, ayant d'un côté une croix teutonique rouge, et de l'autre un aigle noir à deux têtes tenant dans ses serres un poignard avec cette devise brodée en argent :

Vaincre ou mourir.

Le bec et les ongles de l'aigle sont en or.

Neuf bougies jaunes éclairent cette salle.

Au milieu est une échelle à deux montants. Il existe des loges où la quatrième salle, tendue de noir, et la tenture parsemée de flammes rouges n'est éclairée que par cinq bougies. Une épaisse fumée, produite par l'encens qui brûle dans des cassolettes, laisse à peine apercevoir les objets.

Dans d'autres, la tenture est rouge, avec des co-

lonnes blanches, des flammes blanches. Il y a sept bougies, et quelquefois quatre-vingt-une.

Enfin le nombre, la distribution et la décoration des salles varient suivant les ordres, et même dans chaque loge du même ordre. La première décoration que nous avons décrite est celle adoptée pour l'Écossisme en France.

Nous avons dit que la loge dans le troisième appartement prend le titre de loge de l'Aréopage; les deux premières salles étant affectées aux réceptions, la loge ne se forme que dans la salle de l'Aréopage, où elle est présidée par le premier surveillant assisté de deux juges décorés d'une image allégorique brodée en or et représentant la vérité.

Dans la quatrième salle, la loge prend le titre de Sénat, le chef se nomme grand maître, ou grand commandeur, ou grand souverain; il est qualifié de trois fois puissant. Les FF.·. ont le titre de chevalier.

On se tutoie dans le Sénat.

Le signe de Kadosch est de porter la main droite sur le cœur, les doigts écartés; laisser ensuite retomber la main sur le genou droit, que l'on saisit, en le fléchissant après ce mouvement. Saisir le poignard qui est suspendu au cordon, l'élever à la hauteur de l'épaule, comme pour en frapper, en disant: *Nekam adonaï*.

Il y a des loges où, avant la main droite sur le cœur, on fait une génuflexion en étendant le bras droit, la main ouverte, comme en prêtant un serment.

Nous ferons remarquer que le premier signe est le véritable.

Signe d'ordre. — Le glaive étant passé dans la main gauche, avoir la main droite étendue sur le cœur.

Dans quelques loges le signe d'ordre se fait ainsi: le glaive dans la main gauche, le poignet appuyé sur la hanche, étendre le bras droit, la main allongée, les doigts rapprochés, le pouce écarté, comme pour prêter le serment. L'attouchement se fait en se touchant réciproquement par la pointe des pieds et par les genoux, présenter le poing fermé de la main droite, le pouce levé; se saisir alternativement le pouce, le laisser glisser en reculant d'un pas et en levant la bras, comme pour frapper du poignard. En faisant ce mouvement, le premier dit: *Nekamah-bealin;* le second répond: *Pharasch-chol.*

Dans quelques rituels, on trouve, à la place de cet attouchement et de ces paroles, l'attouchement et les mots de l'Élu des Neuf.

Selon d'autres, pour l'attouchement, on porte la main droite au front, en disant: *Êtes-vous Kadosch?* la réponse est: *Oui, je le suis*, et l'on présente le poing fermé et le pouce levé comme nous l'avons dit. On fait trois fois alternativement le mouvement de saisir le poignard, qui est figuré par le pouce, et la troisième fois on s'embrasse.

Il y a plusieurs batteries. Celle adoptée par l'Écossisme en France est de sept coups par trois fois deux et un.

Les batteries en usage dans quelques autres Aréopages sont: un coup, trois coups, un et deux, cinq coups, un et deux plus deux, ou neuf coups. Un, quatre, deux, un et un.

La marche se fait par trois pas précipités ayant les mains croisées sur la tête.

On se réunit à l'entrée de la nuit, et l'on ferme l'Aréopage au point du jour.

Selon quelques rituels, on ouvre les travaux de l'Aréopage à neuf heures du soir, et on les ferme au point du jour.

L'âge d'un chevalier Kadosch est d'un siècle et plus.

L'habillement est le même que celui que nous avons déjà donné; seulement les Kadosch peuvent porter une croix émaillée faite pour cet ordre; au centre est un médaillon en nacre de perle. Sur un des côtés on voit les lettres *J. M.*, et sur l'autre une tête de mort traversée d'un poignard.

Il y a quelques chev.·. qui font broder sur ce tablier l'échelle à deux montants posée sur un serpent à trois têtes; cela est contraire à l'ordre de l'Écossisme adopté en France.

Mots de passe.

Mots sacrés.

Nous rétablissons ici les mots hébraïques des premier et second montant de l'échelle mystérieuse et des échelons du premier montant tels qu'ils sont en usage en France dans tous les rituels.

Le premier montant de droite se nomme Oheb-Eloah, le second montant de gauche se nomme Oheb Kerobo.

Voici les noms du premier montant:

1. Tsedakah, hib-eleemosina.	L. Justitia.
2. Schor-Laban.	L. Bos albus.
3. Mathoc.	L. Dulcis.
4. Emounah.	L. fides, firmitas.
5. Amal Sagghi.	L. (Camal Sagghi). Labor magnus.
6. Sabbal.	L. Onus.
7. Ghemoul Binah thebounah.	L.

Retributio, intelligentia, prudentia.

(Voir le *Manuel maç.·.*)

LE TUILEUR UNIVERSEL.

La franc-maç.·. est une dans ses principes et dans ses dogmes; et cependant il existe vingt et un rites différents. Cette différence ne porte, il est vrai, que sur des points de détail peu importants; elle a pour cause l'introduction simultanée de cette sublime institution dans les diverses contrées du monde.

Une instruction maç.·. complète exige la connaissance de tous ces détails, et le travail que nous entreprenons a pour but de donner cette connaissance à tous nos FF.·.

A l'égard des mots sacrés et de passe, c'est avec un véritable regret que nous nous sommes vus réduits à les insérer même en abrégé; mais si nous voulions que notre publication fût complète, cette insertion était inévitable, car les principaux rites ont fait imprimer des tuileurs qui se vendent publiquement, et qui contiennent tous ces mots. D'où il suit que, tout en déplorant la nécessité où nous plaçait un précédent que nous considérons comme une sorte de profanation, nous n'avons pu nous dispenser de le suivre jusqu'au 33e degré seulement, dernier terme des rites maç.·. le plus généralement pratiqués, et dès que nous avons pu nous abstenir, nous n'avons pas hésité.

Aussi à partir du 34e degré, où commencent les degrés propres aux autres rites philosophiques, ne communiquerons-nous ces renseignements, soit verbalement, soit par écrit, qu'aux F.·. qui justifieraient de la possession des degrés dont ils demanderaient l'instruction complète.

C'est d'ailleurs dans les degrés supérieurs que s'est réfugié la haute science maç.·.; l'inconvénient que nous avons signalé sera donc moins grave qu'on pourrait le croire au premier abord, et il disparaîtra tout à fait si, comme il n'en faut pas douter, les officiers des L.·. remplissent strictement leurs devoirs.

Aujourd'hui que l'on peut avouer sans crainte sa qualité de franc-m.·.; que les lumières d'une saine philosophie ont pénétré dans toutes les classes de la société, personne, nous le pensons du moins, ne voudra s'exposer à recevoir un affront, en essayant de s'introduire dans un temple à l'aide de quelques signes et de quelques mots qu'il aurait puisés dans un tuileur, et, tout bien considéré, les détails que nous donnons ici ne seront pas d'un grand secours à ceux qui n'auraient pas été réellement initiés.

Le tuileur universel renferme dans son cadre ce qui est relatif : 1° A la décoration de la loge, du chapitre ou aréopage; 2° aux titres et à l'heure du travail; 3° à l'interprétation des signes; 4° aux attouchements, batteries, marches, âges, mots de passe, mots sacrés; 5° aux insignes et décors; 6° aux alphabets maç.·. et hiéroglyphiques; 7° enfin, aux signes caractéristiques de tous les degrés.

Afin de procéder avec ordre, nous commencerons par tous les degrés de chacun des rites maçonniques connus, savoir :

Rite *indien*, il possède 3 degrés : 1er *élu* (apprenti), 2e *myste* ou voilé (compagnon), 3e *épopte* ou parfait voyant (maître).

Rite *chaldéen*, il possède 3 degrés d'instructions très compliquées : 1er *pastophoris*, 2e *néocaris*, 3e *mélanephoris*.

Rite de *Memphis*. Il se compose de 90 degrés de science divisés en trois séries :

La première série comprend du 1er au 30 degré : 1er apprenti, 2e compagnon, 3e maître, 4e maître discret, 5e maître architecte, 6e sublime maître, 7e juste et parfait maître, 8e chev.·. des élus, 9e chev.·. élu des neuf, 10e chev.·. élu des quinze, 11e subl.·, chev.·. élu, 12e chev.·. G.·. maître architecte, 13e royal arche, 14e chev.·. de la voûte sacrée, 15e chev.·. de l'épée, 16e prince de Jérusalem, 17e prince d'Orient et d'Occident, 18e chev.·. rose-croix, 19e G.·. pontife de Jérusalem, 20e G.·. maître du temple de la sagesse, 21e chev.·. néachite ou de la tour, 22e chev.·. du Liban, 23e chev.·. du tabernacle, 24e prince du tabernacle, 25e chev.·. du serpent d'airain, 26e chev.·. trinitaire, 27e souv.·. G.·. commandeur du temple, 28e chev.·. du Johan ou du soleil, 29e chev.·. de Saint-André, 30e chev.·. G.·. Kadosch.

La deuxième série comprend du 31e au 60e d.·. : 31e G.·. inquisiteur commandeur, 32e souv.·. prince du royal mystère, 33e chev.·. G.·. inspecteur général, 34e chev.·. de l'aigle rouge, 35e chev.·. maître des angles, 36e chev.·. de la cité sainte, 37e chev.·. adepte, 38e chev.·. subl.·. élu de la vérité, 39e chev.·. philalète, 40e docteur des planisphères, 41e sage savaiste, 42e subl.·. philosophe hermétique, 43e chev.·. des sept étoiles, 44e suprême commandeur des astres, 45e sublime pontife d'Isis, 46e roi pasteur des Hutz, 47e prince de la colline sacrée, 48e sage des Pyramides, 49e philosophe de la Samothrace, 50e titan du Caucase, 51 chev.·. du Phénix, 52 subl.·. scalde, 53e chev.·. du Sphinx, 54e chev.·. du Pélican, 55e subl.·. sage du labyrinthe, 56e pontife de la Cadmée, 57e subl.·. mage, 58e prince brahmane, 59e pontife de l'ogygie, 60e chev.·. scandinave.

La troisième série comprend du 61e au 90e et dernier d.·. : 61e chev.·. de l'arc aux sept couleurs, 62e chev.·. du temple de la vérité, 63e sage d'Héliopolis, 64e pontife de Méthra, 65e prince de la vérité, 66e sublime kavi, 67e mouni très sage, 68e architecte de la cité mystérieuse, 69e subl.·. chev.·. de la courtine sacrée, 70e interprète des symboles, 71e docteur orphique, 72e gardien des trois feux, 73e gardien du nom incommunicable, 74e suprême maître de la sagesse, 75e chev.·. du rameau d'or d'Eleusis, 76e souv.·. grand maître des mystères, 77e sup.·. maître du Sloka, 78e docteur du feu sacré, 79e docteur des vedas sacrés, 80e subl.·. chev.·. de la toison d'or, 81e subl.·. chev.·. du triangle lumineux, 82e subl.·. chev.·. du Sadah redoutable, 83e subl.·. chev.·. théosophe, 84e souv.·. grand inspecteur de l'ordre, 85e grand élu de la chaîne Libyque, 86e subl.·. maître de l'anneau lumineux, 87e sublime prince de la maç.·., 88e subl.·. chev.·. du Knef, 89e élu de la cité mystique, 90e subl.·. maître du grand œuvre. Ce degré est parfait, puisqu'en géométrie un angle droit est de 90 d.·., et que l'angle droit d'un triangle rectangle est égal aux deux autres ; or, les trois séries dont le rite de Memphis se compose, ne sont que le symbole des trois côtés d'un triangle rectangle, et renferme la science de tous les rites maç.·. connus.

Ce rite est régi par trois conseils suprêmes, savoir : le temple mystique ; le souverain grand conseil général et le collége liturgique.

Nous ferons connaître l'organisation de son gouvernement, avec les détails qui le concernent dans le voyage maç.·. autour du monde ; il en sera de même pour tous les autres rites.

Rite *persan*, ou philosophique. Il possède sept degrés de science :

1er élu apprenti architecte ; 2e vrai maç.·. adepte ; 3e maître des angles ; 4e architecte du sanctuaire de Midgard ; 5e subl.·. élu du temple de Masziat; 6e G.·. philosophe de la région d'Ody; 7e souv.·. maître de la lumière ; 7e G.·. comm.·. de la courtine sacrée.

Rite *suédois*, système templier. Il possède 9 degrés; d'abord les trois premiers degrés de la maç.·. symbolique ; 1er apprenti, 2e compagnon, 3e maître, 4e apprenti et compa[illegible]n de Saint-André, 5e maître de Saint-André, 6e frère St[illegible] 7e frère favori de Salomon, 8e F.·. favori de [illegible]ean ou du cordon blanc, 9e F.·. favori de Sain[illegible]dré ou [illegible] cordon violet. Il est à remarquer que le 5e degré donnait la noblesse civile.

Rite *des anciens maç.·. libres et acceptés d'Angleterre*. Il se compose de quatre degrés : 1er apprenti, 2e compagnon, 3e maître, 4e maçon de la sainte royale arche.

Ce 4e degré est considéré comme une dépendance du 3e d.·. maître, bien qu'il ait ses assemblées appelées chapitres et ses officiers [illegible]

Le grade de royale arche[illegible]alogies avec le 14e d.·. du rite écos[illegible]nce. L'institution de ce grade date de 1777[illegible]

(La suite au prochain numéro.)

UN MUSÉE ÉGYPTIEN.

Avant la décadence des Égyptiens, les sciences et les arts étaient arrivés chez eux à un degré remarquable de perfectionnement. La peinture, la sculpture et la musique avaient été poussées très loin, et si, plus tard, dans les beaux temps de la renaissance, leurs sculptures et celles des Grecs ont pu être égalées, jamais elles n'ont été surpassées. Quant à l'harmonie, bien qu'ils ne connussent pas l'emploi des septièmes ni même des dissonances, ils ont laissé dans cet art des monuments très remarquables.

Ils ont le mérite d'avoir créé l'art, tandis que nous les copions, en nous inspirant d'eux. Les restes gigantesques de leurs sphinx, leurs obélisques, leurs canaux et surtout leurs pyramides nous montrent que les sciences mathématiques leur étaient familières.

Ils connaissaient l'astronomie et l'emploi des Logarithmes (1). Mais les arts et les sciences n'étaient connus et approfondis que par un petit nombre d'hommes, les initiés, qui découvraient la lumière au peuple, sans lui dire de quel côté elle leur venait ; toutes leurs histoires étaient, comme leurs actions, mystiques et allégoriques. C'est ainsi qu'ils offraient, au vulgaire, l'histoire des trois arts principaux, la sculpture, la peinture et la musique, dans ce musée dont nous voulons essayer de raconter les merveilles.

(1) Ils ont été retrouvés depuis par un Écossais nommé Napier, qui était maçon.



Il y avait dans le palais de Memphis deux galeries particulières qui non seulement servaient d'école aux sculpteurs et aux peintres, mais étaient pour le peuple le plus riche monument que l'on pût désirer de l'histoire de ces deux arts.

A l'entrée de l'une de ces galeries, on trouvait, à droite et à gauche, des colonnes de bois ou de pierre mal taillées, à peu près de la hauteur et de la grosseur d'un homme. Le nom du dieu ou du héros qu'on avait voulu représenter était écrit sur quelques-unes et c'était là toute la sculpture des premiers temps. En avançant on voyait la forme humaine se développer de plus en plus; mais les deux jambes étaient encore jointes ensemble, et les deux bras collés le long du corps; peu à peu les membres se détachaient du tronc; de là on arrivait aux attitudes élégantes, et bientôt aux miracles de l'art dès que l'homme a senti le bon, en quelque genre que ce puisse être, il s'élève avec une rapidité prodigieuse jusqu'à l'excellent.

La sculpture grecque a passé par les mêmes degrés, et Plutarque rapporte que les Spartiates appelaient *Docanes* (du mot grec docos, poutre), toutes les figures qu'ils avaient des Dioscures, ou des deux frères Castor et Pollux. C'étaient deux poutres posées debout et liées l'une à l'autre par une traverse de bois. Déodale fut le premier qui apporta de l'Égypte dans la Grèce la pratique de mettre les bras des statues en action et leurs [illegible] en disposition de marcher. Les Grecs furent si surpris de cette nouvelle attitude qu'ils enchaînaient les statues ainsi faites de peur qu'elles ne s'en allassent; et Platon dit que les statues liées au piédestal se vendaient plus cher que les autres, comme les esclaves qui n'étaient pas sujets à s'enfuir.

D'après le témoignage des Grecs qui ont vu des statues de Déodale, elles étaient loin d'atteindre, comme sculpture, la perfection de celles de Phidias et de Praxitèle. Mais Déodale, sans doute par quelques ressorts intérieurs, leur avait donné un véritable mouvement. Quoi qu'il en soit de la vérité de cette allégation, elle suffit pour faire considérer les Égyptiens comme créateurs de l'art.

L'autre galerie était destinée à la peinture: on voyait d'abord des planches de bois blanchies, sur lesquels les objets, tracés ordinairement en noir, étaient si mal dessinés, que le peintre s'était cru obligé d'écrire au-dessous de chacun: ceci représente un homme, ceci un cheval, ceci un arbre!

En avançant on trouvait des traits qui paraissaient avoir été tirés autour de l'ombre que forme un objet exposé au soleil; dans le tableau suivant, la perfection du dessin et le nombre des couleurs croissaient à vue d'œil. Les Égyptiens, comme les Grecs, n'en employèrent longtemps que quatre et l'on sait que Zeuxis même, Polygnote et Timante, n'en employaient pas davantage. Ce furent Echion, Nicomaque, Protogène et enfin Apelles, qui saisirent avec leurs différentes teintes, les nuances de la nature.

On voit encore au Louvre des peintures du temps de la première dynastie des Pharaons, de Thèbes et de Memphis, d'une couleur aussi vive que si elles venaient d'être faites. Mais les Égyptiens ne tombèrent pas dans le défaut de peintres plus modernes, qui ont tâché de racheter la négligence de leur dessin, par l'abondance et l'éclat de la couleur. Les Égyptiens comparaient ceux qui dans la peinture préfèrent le coloris au dessin, à ceux qui, en matière d'éloquence et de poésie, préfèrent les pensées brillantes aux pensées justes. Cicéron, le maître et le modèle de l'éloquence, a dit, en appliquant sa réflexion à l'orateur, que nous nous lassons bientôt des tableaux qui nous attirent d'abord par la force du coloris; tandis que nous revenons toujours à ceux qui excellent par la beauté du dessin, véritable caractère de l'antique.

Enfin la salle de musique, où l'on donnait à certains jours des concerts de voix et d'instruments, était aussi le trésor des antiquités de cet art. On apprenait là, que le chalumeau, la flûte champêtre, et les instruments à vent, ont été inventés les premiers. On voyait d'abord la flûte à plusieurs tuyaux de grandeur inégale, dont on se servait avant qu'Osiris eût inventé la flûte simple, qui rend seule tous les tons de la première. Ce héros en faisait accompagner les cantiques qu'il chantait en l'honneur des dieux. Ce même Osiris inventa la trompette et les timbales, pour animer les soldats dont il se servit dans ses conquêtes. Dans la suite Mercure trouva la lyre qui laisse au musicien la liberté de joindre sa voix aux sons de l'instrument: dans quelques monuments antiques, on voit entre les mains des rois des lyres à sept cordes, dont on prétend que les deux extrêmes, formaient le diapason ou l'octave, avant même qu'on eût introduit dans le système diatonique la pénultième corde qui le rend complet. Après les lyres, on montrait dans la salle de Memphis les premiers corps d'instruments et les premières tables d'harmonie, si favorables pour fortifier les sons, souvent trop faibles dans une seule circonférence de bois inébranlable comme celle qui soutient les cordes d'une lyre. On arrivait enfin, aux instruments à manches ou à touches, où les doigts formant les tons, et trouvant sur un moindre nombre de cordes, un plus grand nombre de tétracordes et d'octaves, peuvent passer indifféremment par tous les modes, et ont un champ libre pour exécuter tout ce qui se présente à l'imagination du plus hardi compositeur. On a osé dire que les Égyptiens ne cultivaient pas la musique; c'est au contraire chez eux que Pythagore en a pris le goût, jusqu'au point d'admettre l'harmonie dans les cieux et d'en appliquer les proportions à l'univers. Les Égyptiens invitaient les jeunes gens à apprendre à exécuter tous les genres de musique, pour se rendre plus polis et plus agréables, et, c'est à leur exemple; que les Grecs ont mis la musique au nombre des parties qui entrent dans l'instruction de la jeunesse.

PETIT, fils.



DISCOURS

PRONONCÉ A LA L.·. DE L'ORIENT DE BARCELONNE.

Plus d'une fois la voix de la sagesse a fait retentir les voûtes de nos temples pour prêcher l'union, la paix, la fraternité, et tous les généreux sentiments qui peuvent contribuer au bonheur de l'humanité.

Permettez-moi, M.·. FF.·., d'appeler votre attention sur l'un des brillants aspects de la M.·. et de la placer pour quelques instants dans un horizon plein de grandeur et de magnificence : dans l'horizon de l'art.

Pure et brillante émanation de la divinité, l'art est incréé, l'art est contemporain de la création ; il est l'expression terrestre des beautés infinies de l'être ineffable. Toutes les grandes manifestations de l'art ne se produisirent pas dès les premiers jours du monde. Condamné à soumettre une nature rebelle et à la façonner à ses services, l'homme dut conquérir la terre avant de songer à l'embellir.

Il est assez connu que les premières notions d'art et de science nous sont venues de l'Égypte, par l'entremise des Grecs et ensuite des Romains ; il n'y avait qu'un certain nombre d'hommes choisis parmi les Égyptiens qui possédassent la science, encore fallait-il passer par un grand nombre d'épreuves physiques et morales avant d'arriver aux premières initiations. Ces hommes voulant s'isoler du reste du monde pour travailler plus tranquillement à leurs recherches philosophiques, formèrent des sociétés secrètes, et ce sont ces sociétés travaillant sous les noms de mystères d'Isis, d'Éleusis, etc., qui eurent le monopole de la science.

Mais il fallait perpétuer d'une manière matérielle, et cachée aux yeux du vulgaire, le résultat de ces travaux ; c'est alors que l'on employa les caractères hiéroglyphiques qui étaient composés des figures de tous les objets qui frappaient les sens et auxquelles on donnait des significations analogues à leurs formes et à leurs attributs.

Ainsi, dès le commencement, l'écriture, moyen physique par lequel la science se communique, n'était autre chose que des tableaux reproduisant les actions ou les sujets dont on voulait perpétuer le souvenir.

C'est à la maçonnerie que nous devons les premiers principes de science et les premiers essais de l'art d'initiation, puisque les anciens initiés n'étaient autres que des maçons dont nous continuons les travaux.

Nobles travaux, qui n'ont pour objet que la science morale et philosophique et la propagation de toutes les vertus sociales, dont l'éloge retentit, chaque jour, dans nos temples sacrés !

Oui, M.·. FF.·., c'est à la M.·. que nous devons les premiers principes de l'art, de l'art, sentiment sublime qui rapproche l'homme de la Divinité ! L'art qui donne l'enthousiasme aux âmes et qui les pousse à l'idée du grand et du beau, c'est l'art qui perpétue les plus beaux traits de l'humanité, l'art qui embellit la vie ! L'art enfin, c'est l'histoire. Que nous resterait-il de ces grandes cités détruites par le temps et les passions humaines, si ce n'est ces beaux vestiges de sculpture et d'architecture qui, encore debout au milieu des déserts, semblent dire pour nous stimuler : ici des hommes ont fait de grandes choses.

Et nous, M.·. FF.·., enfants de la M.·. enorgueillissons-nous des grandes choses qui ont été opérées par elle, aspirons à notre tour à marquer notre passage sur la terre par quelque œuvre digne de rester dans le souvenir des hommes. Faisons-nous gloire d'apporter, chacun, notre pierre à cet admirable édifice maçonnique, dont les fondements plongent dans les entrailles de la terre et dont le dôme sublime s'élance jusqu'aux cieux.

EXPLICATION DES SYMBOLES.

.·. *Les sept lumières* du grand chandelier symbolisent les sept planètes.



.·. *Le soleil* est le symbole de la vie ; en effet c'est le soleil qui féconde.

.·. *La lune* symbolise la terre (divinité régénératrice).

.·. *Les ténèbres* symbolisent la mort (c'est-à-dire sont les principes de la mort).

.·. *L'anneau d'or*, porté comme ornement, est le symbole de l'union.

.·. *Le voile déchiré* d'un bout à l'autre (3e.·. d.·.), symbolise le complément de l'initiation.

.·. *L'épopte* sortant du tombeau est le symbole d'une nouvelle vie (3e.·. d.·.).

.·. *Les divisions géométriques* symbolisent les éléments, les astres, l'univers, le mécanisme du monde.

.·. *L'arche* est le symbole de l'âme, agitée sur la mer des passions, et échappant au déluge des vices.

.·. *L'agra* (temple), symbole de l'univers.

.·. *La statue* représentant la Sagesse ayant dix bras, symbolise les dix vices principaux que l'homme est appelé à combattre pendant sa vie.

.·. *Le glaive* est le symbole de l'honneur.

.·. *L'épée flamboyante* symbolise les combats qu'un véritable maç.·. doit soutenir, pour faire triompher la vertu, répandre la lumière et la vérité.

.·. *La chaine brisée* symbolise les préjugés qui ne peuvent pénétrer dans le temple de la sagesse.

.·. *Le miroir* est le symbole de la vérité.

.·. *L'œil* au milieu d'une gloire symbolise le Subl.·. Arch.·. des mondes qui contemple la création.

Le taureau qu'on voit dans les temples indiens et chaldéens, ouvrant un œuf avec sa corne, symbolise l'âge de la création, c'est-à-dire l'équinoxe du printemps.

.·. *Le taureau* avec ses ailes est le symbole de l'air.

.·. *L'agneau* immolé pour le salut du monde (chap.·. de R.·. C.·.) est le symbole de la délivrance du mal.

.·. *La grande couleuvre* mère de l'hiver est l'emblème du mauvais génie.

.·. *Osiris* (le soleil) *Typhon* (les ténébres) symbolisent les vicissitudes du jour et de la nuit, de la mort qui est une nécessité de la vie, de la vie qui naît de la mort, enfin le combat des deux principes.

.·. *La chambre de réflexion* symbolise l'introduction au saint-sépulcre.

.·. *Les quatre symboles*, les quatre éléments et les saisons.

Maximes et pensées.

.·. Ne souffrons pas qu'un seul de nos jours s'écoule sans avoir grossi le trésor de nos connaissances et de nos vertus.

.·. La paresse nuit à toute entreprise ; le travail rend tout facile. Celui qui se lève tard s'agite tout le jour et commence à peine ses affaires, quand il est déjà nuit.

.·. La mémoire, comme les livres qui restent longtemps renfermés dans la poussière, demande à être déroulée de temps en temps ; il faut, pour ainsi dire, en secouer les feuillets, afin de la trouver en état au besoin.

.·. Le caractère du railleur est dangereux, quoique cet esprit fasse rire ceux qu'il ne mord pas ; il ne procure néanmoins aucune estime.

.·. Qui donc nous amène tous ces mendiants ? C'est une vieille femme laide et noire ; sa robe est de moitié trop courte, et elle n'a pas de bâton, quoiqu'elle trébuche à chaque pas, parce qu'elle ne regarde jamais devant elle. On la nomme *dame Imprévoyance.*

.·. S'abandonner à la colère, c'est venger sur soi la faute d'un autre.

.·. La colère commence par la folie et finit par le repentir.

.·. L'égoïsme est une sorte de vampire qui veut nourrir son existence de l'existence des autres.

.·. La cupidité vit au milieu de la société, comme un ver destructeur au sein de la fleur qu'il habite, qu'il ronge et qu'il fait périr.

.·. L'union, quand elle est parfaite, satisfait tous



les désirs et simplifie les besoins; elle prévient] les vœux de l'imagination, elle remplace tous les biens : c'est une *fortune devenue constante*.

.·. Un homme ne devrait jamais avoir honte d'avouer ses torts : car faire de pareils aveux, c'est dire seulement qu'on est plus sage aujourd'hui qu'on ne l'était hier.

.·. Qu'est-ce que le spiritualisme?

Le spiritualisme, c'est l'esprit luttant contre la matière, l'âme soumettant le corps à sa puissance; c'est le principe du dévouement, le désir de l'immortalité, l'amour de la gloire par la vertu, la science; dans ces derniers temps on l'a appelé *progrès social*; il est seul conservateur de la société, seul générateur des nobles pensées, parce qu'en lui seul se trouve l'*Eros* intellectuel, l'[illegible]chétype du beau, parce que, dégageant l'homme des liens terrestres qui le tiennent captif, il le rend plus semblable à l'être des êtres par excellence.

.·. Qu'est-ce que le matérialisme?

Le matérialisme est l'assujettissement de l'esprit à la matière, la victoire des sens sur la pensée, la négation de l'immortalité, et par suite l'exaltation du *moi humain*, en d'autres termes la consécration de l'égoïsme.

.·. Les conseils donnés avec dureté ne font point d'effet; ils sont comme des marteaux qui sont toujours repoussés par l'enclume.

.·. Savoir et sentir, voilà toute l'éducation.

.·. Le temps use l'erreur et polit la vérité.

.·. L'esclave n'a qu'un maître, l'ambitieux en a aut[illegible]u'il y a de gens utiles à sa fortune.

[illegible]véritables ennemis sont avec nous; déra-[illegible]os cœurs l'ambition, l'avarice et la jalousie, [illegible]ablirons l'ordre et l'harmonie qui doivent régner dans la société; tous les hommes seront amis.

.·. Quand vous connaîtrez un homme vertueux, faites que vos pieds pressent souvent le seuil de sa porte.

.·. La sévérité de celui qui aime, est bien préférable aux flatteries de celui qui hait; l'un a pour but votre bien-être, l'autre votre ruine.

.·. Ne dites point au malheureux : Allez et revenez, je vous donnerai demain, lorsque vous pouvez le faire sur l'heure : songez aux souffrances d'un long jour d'attente et aux désastres qui peuvent en résulter.

.·. La médiocrité, avec la paix, vaut mieux que le luxe avec des querelles.

.·. Qu'est-ce que la justice? C'est la vérité dans les lois et dans leurs organes.

.·. Qu'est-ce que la philosophie? La recherche de la vérité.

.·. Qu'est-ce que les beaux-arts, ce luxe de la vie et de la civilisation? L'imitation de la vérité.

.·. Qu'est-ce que l'éloquence? L'expression énergique de la vérité.

.·. Celui qui ferme l'oreille au cri du pauvre, criera lui-même et ne sera point exaucé.

.·. La vie des menteurs est une vie sans honneur.

.·. On ne devrait jamais oublier que s'exposer à la maladie, c'est faire des avances à la mort; un capital bien précieux nous est confié, la san[illegible]nous la plaçons à fonds perdus chez les vice[illegible]-ci en paieront l'intérêt en infirmités et en sou[illegible]

.·. La charité, c'est to[illegible] christianisme.

.·. Il ne suffit pas d'avoir raison; c'est la gâter, c'est la déshonorer, que de la soutenir d'une manière brusque et hautaine.

.·. On ne saurait trop respecter l'innocence de l'enfant : Médites-tu quelque action dont tu doives rougir, songe à ton fils au berceau.

.·. Il faut aimer un ami pour le bonheur d'aimer et non pour le profit qu'on en peut attendre.

.·. Un honnête homme aux prises avec l'adversité mériterait *tous* nos respects, s'il ne fallait en réserver la meilleure part pour celui qui vient le soulager.

.·. L'homme le plus parfait, est celui qui est le plus utile à ses frères.

.·. Le véritable ami aime en tout temps, et le frère se reconnaît dans l'adversité.

.·. L'homme sans conscience réussit parfois dans le mal, mais arrive un jour où ses fautes tournent à sa ruine.

.·. Que signifient les désirs et les espérances de temps meilleurs? Nous le rendons meilleur si nous savons agir; le travail n'a pas besoin de souhaits. Celui qui vit d'espérance court risque de mourir de faim.

.·. Avant de s'exposer au péril, il faut le prévoir et le craindre; mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser.

.·. Dans tous les genres, la vérité est à la fois ce qu'il y a de plus sublime, de plus simple, de plus difficile et cependant de plus naturel.

.·. Si l'on voulait n'être qu'heureux, cela serait bientôt fait; mais on veut être plus heureux que les autres, et cela est presque toujours difficile, parce que nous croyons les autres plus heureux qu'ils ne sont.

.·. Faites part de votre pain à celui qui a faim, et faites entrer en votre maison les pauvres qui ne savent où se retirer.



THÉATRES

Théâtre-Français. *Les lundis de Madame*, pièce en un acte de feu M. Allard, a été donnée ces jours derniers. On avait dit que l'autorité en défendait la représentation, mais il n'en était rien, car la pièce continue à être jouée avec un ensemble parfait par les principaux acteurs.

On prépare en ce moment la représentation de retraite de l'excellent comédien Sanson. Ce sera une perte réelle pour la scène.

Opéra-Italien. Un public nombreux suit maintenant les représentations de ce théâtre; c'est à Madame Lagrange, si admirable dans *Il Barbiere di Siviglia*, qu'il faut attribuer cet empressement.

Opéra-Comique. On a donné ces jours derniers la *Tonelli*, pièce nouvelle en deux actes, paroles de M Sauvage, musique de M. Ambroise Thomas.

A la première représentation, cet ouvrage, il faut le dire, avait été accueilli avec une certaine froideur : cela tenait, sans doute, à ce qu'on n'avait pu saisir parfaitement le sujet, car des coupures et des additions indiquées par l'administration, et faites à propos par l'auteur, ont fait disparaître tout ce qui ne s'expliquait pas assez clairement, et la pièce s'est parfaitement relevée à la seconde représentation.

A l'égard de la musique, nous devons reconnaître que M. Ambroise Thomas a mis dans sa composition le talent dont il a déjà donné tant de preuves, et la partition est, en général, remplie de goût et de mélodie.

L'ouvrage est d'ailleurs parfaitement interprété par Mme Ugalde, par Mocker et un jeune débutant, M. Faure.

Mocker faisait sa rentrée; la manière dont il a été accueilli a dû lui donner la mesure des regrets que causait son absence.

M. Faure, lauréat du Conservatoire, faisait ses débuts; doué d'une très belle voix de baryton, qu'il dirige parfaitement, ce jeune acteur a été entendu avec beaucoup de plaisir, et nous le croyons appelé à un brillant avenir.

M. Chaperon, qui fait partie des chœurs, et cependant chante seul de très jolis couplets, les dit avec tant de goût, qu'on les lui redemande à chaque représentation.

Odéon. L'ouvrage de M. Ponsard nous a paru d'une telle portée, que nous avons dû donner à son analyse une certaine extension. Cette pièce se rattache d'ailleurs, à plusieurs points de vue, aux principes que nous nous efforçons de faire prévaloir dans notre journal; c'était encore un motif pour disposer en sa faveur de la plus grande partie de la place qui nous est abandonnée pour notre très succincte revue théâtrale.

Nous avons assisté à la première représentation de l'*Honneur et l'argent*, comédie en cinq actes et en vers de M. Ponsard : il faudra bien du temps pour éloigner de notre souvenir cette émouvante soirée. Quel succès! quel enthousiasme! et quelle justice, surtout, dans ces longs applaudissements accompagnant jusqu'à la fin, cette œuvre remarquable, où chaque vers renferme *une pensée*. L'élite de la littérature s'était donné rendez-vous dans la salle de l'Odéon; nous y avons remarqué Mme E. de G., dont les belles mains ont dû, après la représentation, se ressentir du tribut d'admiration qu'elles ont payé à M. Ponsard. Et puis que vous dire? Hommes de lettres, hommes du monde, femmes, jeunes filles, tous, tous, s'unissaient pour faire au poëte, une ovation digne de son mérite.

Le héros de la pièce, Georges, est encore dans la première jeunesse, jouissant d'une belle fortune; il a des amis, beaucoup d'amis, comme toujours en pareille circonstance. Sa table est bonne, ses soirées agréables : que faut-il de plus pour être souvent visité?

Georges a quelque talent d'amateur, il dessine et va même jusqu'à peindre à l'aquarelle. *Son entourage* le flatte jusqu'à l'exagération, à ce point de lui faire croire qu'il posséderait un talent capable, au besoin, de lui procurer la plus brillante existence; un homme d'État lui reproche de ne pas occuper ses instants en acceptant quelque honorable fonction; un banquier veut le marier, et lorsque le jeune homme se récrie sur ce qu'il ne connaît pas celle qu'on lui propose, il lui répond en lui donnant le chiffre de la dot. N'est-ce pas comme cela, hélas! que se font tant de mariages? Mais Georges n'a pas encore le cœur assez flétri pour admettre ces unions monstrueuses où tout est calcul, où rien ne reste au cœur, pour nous aider à traverser les épreuves de la vie.

Il n'est pas d'union qui n'ait ses mauvais jours,
Mais lorsqu'on s'est aimé, l'on s'en souvient toujours
Et ces doux souvenirs que le cœur accumule,
Survivent à l'amour comme un long crépuscule.

Enfin Georges, plutôt que d'épouser une femme qui ne serait pas de son choix, préférerait, dit-il, la position la plus infime aux plus grandes richesses achetées à tel prix.

Mais au milieu de ce cercle de parasites, Georges possède un ami, oui, car celui-là ne l'a jamais flatté; Rodolphe lui a constamment fait voir le monde, qu'il méprise, sous son véritable jour; il s'étonne des sacrifices que certains hommes sont capables de faire à la société qui, elle, en ferait si peu pour eux, et Rodolphe (Tisserant) est charmant de vérité lorsqu'il regrette de

Quitter le coin du feu, la page commencée,
Et le moelleux fauteuil où s'endort la pensée;
Se parer, s'épuiser en efforts maladroits,
Pour enfoncer sa main dans des gants trop étroits.

Georges rit lorsqu'il entend ainsi déblatérer Rodolphe, surtout quand ce dernier, arrivant au chapitre de la probité, finit par dire tranquillement à Georges que nul ne peut répondre de lui, les circonstances faisant l'homme, et que lui, Georges, enfant gâté de la fortune, n'ayant jamais souffert, ne peut savoir s'il sortirait triomphant d'une épreuve où la délicatesse serait en jeu.

Sais-tu, pendant les nuits où le souci s'éveille
Tout ce qu'à l'indigent le désespoir conseille!
A ton chevet fiévreux as-tu vu comme lui,
Un démon te montrer l'opulence d'autrui,
Puis mettant sous tes yeux ta misérable vie,
Dans ton âme ulcérée introduire l'envie.
Ah! ces rapprochements et ces comparaisons
Déposent dans les cœurs de rapides poisons,
Et celui qui résiste à leur œuvre malsaine
Peut vanter, sans orgueil, sa probité certaine;
Mais je ne suis pas sûr, mon cher, d'une vertu,
Qui n'a pas vaillamment et longtemps combattu;
Celle-là, seulement, veut qu'on la glorifie,
Que la lutte grandit, et le choc fortifie.

Georges, tout en plaignant Rodolphe de sa misanthropie, lui annonce son départ pour la Suisse; mais Rodolphe ne quitte pas son ami, sans avoir lancé quelques nouveaux coups de boutoir contre le monde gangréné dont il voudrait préserver cet enfant à l'âme encore si naïve!

Oh, l'estime publique, elle est vers les écus;
Elle suit le succès, et quitte les vaincus.

Là il passe en revue tous ces hommes de mauvaise foi qui s'enrichissent des dépouilles du faible; qui, sachant ramper, en toutes circonstances, se retrouvent toujours en belle position. Tous ces hommes sont riches, donc ils seront estimés.

Mais si pour ce métier un homme a trop de cœur,
S'il veut tout du mérite et rien de la faveur;
Si mis entre sa place et l'honneur, il résigne
L'emploi dont il vivait, pour rester dans sa ligne,
Après un mot d'estime et de compassion,
Nul ne se souviendra de sa belle action.

Georges a passé six mois hors de Paris, il y est rappelé par la mort de son père et les soins de sa succession; mais ce dernier, par suite de fausses spéculations, est mort insolvable. Il est vrai qu'il reste à Georges le bien de sa mère, lequel lui assure 30,000 livres de rente; mais peut-il en jouir? C'est positivement le chiffre dont son père est débiteur, doit-il balancer? Non, son âme généreuse s'étonne même d'avoir admis un instant la réflexion lorsqu'il s'agit de réhabiliter une mémoire aussi chère. D'ailleurs cet excellent fils a toutes les illusions de la jeunesse, il aime, il adore une jeune fille, et croit grandir dans son esprit, en accomplissant un devoir de loyauté, il déclare donc au notaire qu'il fait un abandon complet de tout ce qu'il possède; certainement M. Mercier, son beau-père futur, qui occupe tant d'honorables fonctions, ne pourra qu'approuver sa conduite. Le notaire ne partage pas cette conviction, mais promet de s'intéresser vivement à lui.

Arrivée des créanciers, admiration de la conduite désintéressée de Georges; tous, une fois payés, lui offrent leurs services.

Si vous avez besoin d'un ami qui soit chaud,
Si c'est jamais ma bourse ou mon nom qu'il vous faut...

Georges est heureux, car il croit ces hommes sincères, il pense s'être fait des amis.

Voici M. Mercier, il s'était contenté des 30,000 francs de rente qui restaient à Georges, la dot était suffisante, attendu que l'homme et l'honneur, surtout, passaient à ses yeux avant l'argent; mais ce M. Mercier, si fécond en belles phrases de ce genre, en apprenant du notaire le dévouement filial de Georges, s'excuse de ne pas répondre de suite à sa demande de la main de sa fille.

Monsieur, votre recherche et m'honore et me flatte,
Mais marier ma fille est chose délicate,
On doit fort réfléchir à ce grave sujet.

Première déception du malheureux Georges, quoi! n'est-il pas le même homme? n'a-t-il pas acquis de nouveaux droits à l'estime? insensé! il oublie qu'il n'a plus d'argent...

En vain Rodolphe, ancien camarade de M. Mercier, intervient en faveur de Georges; il lui rappelle leur bon temps de jeunesse, Mercier écarte tous ces souvenirs; quinze ans ont passé dessus, et de nos jours il faut bien moins de temps pour oublier. D'ailleurs, il a d'autres projets pour sa fille: M. Richard, agent de change, malgré les antécédents peu honorables de son père, et que Mercier traite de calomnie, sera l'époux de Laure; ils se sont vus dans le monde, c'est assez pour se connaître. Nous regrettons que l'espace laissé dans ce journal au compte-rendu des théâtres ne nous permette pas de citer, dans leur entier, ces beaux vers si pleins de vérité, dans lesquels M. Ponsard dépeint d'une manière malheureusement trop frappante, la jeune fille si souvent sacrifiée à la cupidité de ses parents.

Mais comment traitez-vous cette union sacrée?
Par quels soins prévoyants est-elle préparée?
Songez-vous seulement à consulter les goûts
De cette enfant à qui vous donnez un époux?
C'est cependant le point important, il me semble;
On doit se convenir quand on doit vivre ensemble
Et pour aimer un homme, et pour n'aimer que lui,
Il faut premièrement l'épouser sans ennui;
Enfin l'on ne saurait en pareille matière,
Trop songer qu'il y va de l'existence entière.

Laure aime-t-elle Georges? On en pourrait douter, à sa résignation, à son obéissance: malgré les conseils de sa jeune sœur, charmante enfant à l'âme généreuse et franche, qui n'admet pas, elle, l'abnégation, quand il s'agit de mariage, et qui dit ingénûment:

Dieu nous a fait un cœur cependant, je suppose
Que s'il nous l'a donné, c'est bien pour quelque chose.

Mais Lucile ne peut ébranler la décision de Laure; elle épousera M. Richard, ainsi le veut son père. Georges lui-même est sans pouvoir; Georges au désespoir, ne lui inspire que cette phrase banale: Vous serez un frère pour moi. Le malheureux, délaissé, se retire atterré! Pour elle aussi, serait-il donc si changé parce qu'il ne possède plus rien?

Honnête, je la perds; fripon, j'étais heureux.

Georges est invité au bal par l'ancien notaire de son père. Cet homme intègre professe pour celui-ci la plus haute estime, il veut le tirer de l'affreuse position où le désespoir l'a réduit. Georges vient à cette soirée, malgré l'humiliation qu'il éprouve de son costume suranné, qui fait fuir ses anciens admirateurs.

.....Car les gens sans ressource,
Sont toujours dangereux à l'endroit de la bourse.

D'après les conseils du notaire, Georges s'adresse à l'homme d'État qui naguère se disait son ami, celui-ci lui

donne l'espoir de le faire recevoir expéditionnaire; les anciens créanciers qu'il a si noblement soldés et auxquels il demande un service qui le mettrait à la tête d'une petite usine, refusent tous, sous un prétexte plus ou moins futile. Le cœur navré, Georges regrette sa venue au milieu de ce monde, d'où il est si cruellement repoussé; c'est alors qu'il s'écrie

> Moi qui n'ai pas mangé pour acheter des gants !

image bien exacte de tant de misères ignorées.

Toutes ces duretés accablent Georges, il a tant souffert de son abandon, il a vu, avec tant de rage, le luxueux bonheur de Laure, qui trône à cette fête sans avoir un regard pour lui, qu'il est près d'accepter un mariage ridicule, proposé par un capitaliste: c'est le seul moyen de vous relever, mon cher, épousez: il y a 300,000 francs de dot, quarante-cinq ans d'âge, il est vrai, mais peu importe!

> L'argent, l'argent, mon cher, c'est la seule puissance !..

Georges va céder, mais Rodolphe est là; Georges sera sauvé. Il allait succomber et dire un éternel adieu à la délicatesse, il se proclamait déjà l'admirateur et bientôt l'imitateur de ces hommes sans pudeur, se gorgeant d'or et de friponnerie, qui se passent d'honneur et dont la bourse reste pleine; il en était arrivé enfin à déplorer son dévouement à son père, Rodolphe l'arrête.

> Tu fis bien ; mais beaucoup auraient fait comme toi,
> La vertu qui n'est pas d'un facile exercice,
> C'est la persévérance après le sacrifice.

Georges sent déjà les remords de l'action qu'il allait commettre, il ne veut plus entendre parler de l'union proposée. En ce moment arrivent Laure et Lucile, Laure toujours froide, Lucile toujours sensible, regrettant, en Georges, un frère qu'elle eût aimé, et souffrant de l'abandon auquel sa triste position l'expose, elle vient avec un délicieux sourire l'engager à lui offrir son bras pour se promener dans le bal, et ensuite la faire danser: la séduisante enfant a des paroles si consolantes à faire entendre!

> ... Quel spectacle a plus de majesté
> Que l'honnête homme en lutte avec l'adversité !
> Notre âme à cet aspect se sent comme agrandie.

Georges, étonné, se laisse entraîner malgré lui à l'ascendant exercé par sa gracieuse compagne, et comme un bonheur en précède souvent un autre, la vieille fille que l'on proposait à Georges, exempte de ridicules prétentions et lui voulant du bien, le met à même, par l'intermédiaire du notaire, de prendre les rênes d'un établissement, qui, au bout d'un an, lui donne assez de bénéfice pour penser à la charmante Lucile. Le malheur, la ruine de Laure, ont modifié les idées de M. Mercier, dont la fortune s'est trouvée engloutie dans la faillite de son gendre; aussi accueille-t-il Georges avec reconnaissance lorsqu'il vient lui demander la main de Lucile; mais il la veut sans dot, cet ange qui lui a rendu toute l'énergie qui l'avait abandonné. Lucile consultée par son père, ne balance qu'en regardant sa sœur, dont les souvenirs lui paraissent devoir être si pénibles! Avant de répondre, elle avoue à Laure son amour pour Georges, mais

> Dis un mot, cet hymen n'a plus rien que j'envie
> Dès qu'il faut le payer du repos de ta vie.

Sur la réponse de Laure, Lucile répond à Georges par un doux sourire : ils seront unis.

Tisserant a interprété Rodolphe avec un naturel sans égal, c'est le misanthrope parfait. Laferrière a été plein d'expression et de sentiment dans le rôle de Georges. Celui du beau-père, M. Mercier, rempli par Kime, a été rendu avec esprit et finesse. Harville s'est montré parfaitement convenable dans le rôle du notaire.

Quant à mademoiselle Valérie, elle est charmante. C'est un lutin bien fait pour redonner du courage à l'homme le plus désespéré.

Théâtre-Lyrique. On répète activement le *Roi des Halles*, dont le principal rôle est confié à Chollet.

Variétés. Nous avons à signaler une bonne fortune pour ce théâtre. C'est la rentrée de Bouffé, qui a fait sa réapparition dans le rôle de *Michel Perrin.* Le talent de cet artiste de premier ordre n'a rien perdu de sa vigueur.

Gymnase. Rien à en dire, si ce n'est que *Philiberte* continue le cours de ses succès.

Cirque national. La grande féerie des *Pilules du diable* est toujours sur l'affiche et y restera probablement encore longtemps. Quand on a du bien, il faut le garder.

Délassements comiques. Décidément l'habile direction de ce théâtre ne veut point mentir à son frontispice. Intéresser le public et faire rire, tel est son but; il y réussit bien souvent. Les pièces qu'on y joue en ce moment en sont une nouvelle preuve; elles fourmillent d'excentricités et de bons mots qui excitent dans toute la salle des rires du meilleur aloi; elles sont d'ailleurs bien jouées par tous les artistes.

Théâtre de Belleville. Le Fils de famille, que nos lecteurs connaissent, sans doute, par le grand succès qu'il a obtenu au Gymnase, et qu'ils reverront avec plaisir à ce théâtre; c'est une pièce charmante, remplie d'intérêt et de délicieux détails, parfaitement jouée par MM. Parges, Sandré, Marcel, Briole et Mmes Esther, Désirée, Guillaume.

L'habile directeur de ce théâtre n'a rien négligé pour la mise en scène de cette œuvre, à laquelle nous prédisons un brillant et durable succès.

St.-E. Guillois.

Paris. — Imprimerie de L. Martinet, rue Mignon, 2.



Sommaire : Grand élu de la cité mystique. — Sur l'ésotérisme. — Voyage maçonnique autour du monde. — Tableau synoptique de toutes les grandes loges. — Histoire de la Franc-Maç.·. en Amérique. — Une page du livre d'or. — L'Initiateur (chev.·. adepte, subl.·. élu de la vérité, chev.·. du soleil, prince de la vérité). — Initiation d'Orphée. — Le tuileur universel. — Loge de la bienveillance. — Explication des symboles. — Maximes et pensées. — Théâtres.

GRAND ÉLU DE LA CITÉ MYSTIQUE.



Un étranger vient frapper à la porte du temple d'Agra, l'un des plus beaux de la vallée du Caire. Le pronaos s'ouvre devant lui. Sur le seuil il a rencontré le céryce qui lui présente la main droite en signe d'amitié fraternelle, car il a fait le salut d'usage et donné le mot de passe des mélanéphoris. Cependant avant de l'introduire dans le temple, on lui fait subir un examen sévère sous la colonnade du pronaos. Enfin il est admis dans le sanctuaire et comparaît devant les 21 patriarches de l'ordre, réunis sous la présidence du subl.·. M.·. du grand œuvre.

— Que demandes-tu, lui dit le M.·., et qui t'amène parmi nous?

— Je demande, répond le mélanéphoris, l'initiation accordée aux Gr.·. élus de la cité mystique.

— Qu'as-tu fait pour obtenir cette faveur?

J'ai résolu tous les problèmes qui m'ont été soumis dans le pronaos et déposé les titres qui me permettent de frapper à la porte du sanctuaire où repose l'arche vénérée des traditions antiques.

— Que représentent les 7 étoiles que tu vois ici, disposées par 4 et 3, suivant un parallélogramme dont un côté se prolonge en arc de cercle?

— C'est la constellation que, dans le langage occidental, on nomme la petite Ourse.

— Quel rapport y a-t-il entre cette constellation et l'animal dont tu viens de prononcer le nom?

— Il n'en existe aucun. Ce nom vient d'une erreur de traduction. Exemple éclatant de la facilité avec laquelle se propagent, parmi les profanes, les données les plus absurdes et de la persistance d'une erreur quand le vulgaire l'a une fois admise. Lorsque les Phéniciens allèrent porter, sur les côtes de l'Archipel, les premières notions astronomiques, leurs élèves, encore barbares, confondirent le mot *Donbé*, ourse, et le participe *Dobébé*, celle qui parle, l'étoile parlante, nom que les premiers navigateurs avaient donné à l'étoile polaire qu'ils appelaient aussi *Parrascha*, l'indication, et *Kalitza kalista*, le salut de la délivrance.

— Les noms que tu viens de rappeler ne sont-ils pas cités aussi par les poëtes occidentaux?

— Oui, les poëtes grecs, et Ovide après eux, ont raconté que *Callisto*, née à *Parrasa*, ville d'Arcadie, fut l'objet des soins de Jupiter et que Junon, jalouse de la beauté de sa rivale, la changea en ourse, l'un des animaux les plus difformes de la création. Cependant Jupiter voulant placer dans le ciel l'objet de ses amours terrestres, Junon exigea que Callisto fût reléguée dans une partie du ciel d'où elle ne pût jamais descendre sous l'horizon pour aller, comme les autres constellations, se rafraîchir dans les eaux de l'Océan.

— Que penses-tu de cette fable ridicule?

— Ce mythe ingénieux, pris à la lettre par une grossière ignorance, est, comme toutes les autres fictions des mythologies grecque, indoue, chaldéenne et syriaque, un aide-mémoire, un procédé mnémotechnique, au moyen duquel les élus de la science qui nous ont précédé dans la vie de l'humanité, ont transmis jusqu'à nous les premiers noms de l'astre qui *guidait* les navigateurs, leur *indiquait* la route à suivre et les *sauvait* du naufrage à l'approche d'une côte hospitalière.

— Quel est le mythe caché sous la fable du phénix?

— Suivant les traditions profanes, cet oiseau mystérieux, après une vie de 1461 ans, arrivait de l'Orient dans le temple vénéré d'Héliopolis, et, se posant sur un bûcher de myrthe et d'encens, expirait au milieu des flammes, mais à peine son corps était-il réduit en cendres, qu'il renaissait glorieux et, prenant son vol à l'Occident, s'élançait dans une vie nouvelle pour revenir mourir périodiquement sur le même autel après chaque série de 1461 ans. Dans sa signification générale, cette fable était l'emblème de l'immortalité; mais elle indiquait plus spécialement la coïncidence du levé de *Sothis* ou *Syrius* avec le premier jour du mois de *thoth*, c'est-à-dire le commencement de la période *sothique* (1).

Le subl.·. M.·. du grand œuvre fait alors un signe incompris du mélanéphoris, et les patriarches se groupent de manière à former un triangle dont le maître occupe le sommet.

(1) Voir l'*Initiation de Pythagore*.

Après quelques minutes de délibération, le triangle s'ouvre par sa base et ne forme plus qu'un angle droit.

— Ta demande est accordée, dit le subl.·. M.·. du grand œuvre, les titres que tu nous a confiés te seront rendus au retour du pénible voyage que tu vas entreprendre. Ta conduite passée nous fait espérer que tu suivras, sans faiblir, la ligne droite qui mène au point parfait du triangle. Notre bon F.·. céryce voudra bien t'accompagner. Allez tous deux et que le subl.·. arch.·. des mondes soit avec vous!

Une porte masquée s'ouvre à droite, le mélanéphoris s'engage à la suite du céryce, elle donne accès dans une vaste pièce voûtée éclairée par une lampe suspendue au centre de la salle. Les murs sont tellement dégradés qu'ils menacent ruine de toutes parts.

Tout à coup le mélanéphoris sent le plancher se mouvoir et fléchir sous ses pieds, des pierres se détachent de la voûte et tombent à ses côtés, mais sans l'atteindre. Appuyé sur le bras du céryce qu'il n'a pas quitté, il descend lentement dans les entrailles de la terre. Il a reconnu le mouvement régulier d'une trappe munie de contre-poids et saute légèrement à terre aussitôt que la trappe a touché le fond. Le céryce est déjà près de lui pour le diriger au milieu de l'obscurité. Mais à peine ont-ils fait trente pas qu'ils sont éblouis de la clarté du jour.

Un panneau de muraille a glissé tout à coup devant eux, et leur a livré passage dans un vaste parterre où mille fleurs odoriférantes réjouissent à la fois la vue et l'odorat, tandis qu'une musique lointaine arrive jusqu'à leurs oreilles. Cependant leur marche est arrêtée par un lac d'une grande étendue, mais peu profond qu'il faut traverser pour subir la première purification.

Arrivés sur l'autre rive, le mélanéphoris voit se lever devant lui le temple de la Vérité. Les voyageurs y pénètrent et le mélanéphoris admire la disposition intérieure de cet édifice, dont les murailles sont couvertes d'hiéroglyphes et de peintures aux vives couleurs. Tous les signes du Zodiaque y sont représentés. Au milieu de la salle est un tombeau triangulaire, surmonté de l'étoile emblématique. Au fond est un petit autel sur lequel est posé un livre relié en maroquin rouge.

Le céryce l'ouvre et fait écrire au mélanéphoris son nom à la suite de ceux des initiés aux grands mystères. A peine a-t-il refermé le livre qu'une voix s'écrie : « Pardonne tout aux autres et ne pardonne » rien à toi-même. — Allume ton flambeau avant » l'arrivée des ténèbres! » Mais le céryce bande les yeux du mélanéphoris et le prend par la main pour le faire sortir du temple ; ils marchent ainsi longtemps sans s'adresser la parole ; enfin, arrivés aux pieds d'un sycomore, qu'une touchante tradition *cophte* fait vénérer encore aujourd'hui, le céryce enlève le bandeau qui couvrait les yeux du récipiendaire.

Mais la nuit est venue ; au murmure lointain qu'il entend derrière lui le mélanéphoris reconnaît qu'ils s'éloignent de la ville. A l'aspect des brillantes constellations qui parsèment devant lui les champs de l'immensité, il reconnaît que leur marche se dirige au nord, et devine qu'il va bientôt se trouver au milieu des ruines d'Héliopolis, où Platon, Hérodote, Eudoxe et tant d'autres vinrent étudier autrefois les sciences protégées par les mystères contre les violences de la tyrannie.

Le mélanéphoris et son guide, après une marche pénible sur le terrain aride et sablonneux qui longe les pentes occidentales du Mokaltam, traversent enfin la brèche d'une muraille construite en briques crues d'une énorme dimension : ils sont dans l'enceinte de la ville du Soleil.

Mais quel contraste douloureux et terrible entre le souvenir que ce nom rappelle et le spectacle qu'ils ont sous les yeux ! Un silence de mort plane sur ces ruines croûlantes que la lune éclaire de sa pâle clarté. De tous côtés, les pylones renversés obstruent l'entrée des temples, les colonnades peintes sont encore debout çà et là, mais leur fût inutile s'élève seul dans les airs et ne soutient plus les merveilleux frontons où les sculpteurs égyptiens avaient gravé en caractères hiéroglyphiques les mystères de la science et les annales de l'histoire. Les sphynx accroupis dans l'ombre, à demi recouverts par le sable envahissant du désert, ont été mutilés par les mains des barbares.

Le mélanéphoris songe avec amertume que la main de l'homme a contribué bien plus que les éléments à la destruction des innombrables monuments, que la civilisation égyptienne a semés, avec tant de profusion, sur le cours du Nil, de Syène à la Méditerranée. Mais tandis qu'il est absorbé dans cette pensée, le céryce a disparu de ses côtés, il le cherche en vain autour de lui ; il marche au hasard à travers les ruines ; quelquefois, il lui semble voir son compagnon appuyé contre un obélisque, il s'élance dans cette direction, mais il ne trouve qu'une statue mutilée. Enfin, il aperçoit à quelque distance une brillante lumière vers laquelle il se dirige avec précaution. A l'approche de la lumière qui disparaît de nouveau, il monte sept degrés et se trouve sur une plate-forme où sont groupées trois personnes inconnues qui l'entourent. L'une prend place à sa droite, elle est à demi revêtue d'une tunique blanche et tient à la main droite un miroir, à la main gauche une branche de myrthe, le mélanéphoris a reconnu la *Vérité*. L'autre, vêtue d'une tunique vert-émeraude, porte un collier formé de sept étoiles brillantes, à la main elle tient une ancre d'or, et le voyageur sourit à l'*Espérance*. La troisième personne reste à neuf pas en arrière, à cette distance elle est à peine visible, c'est plutôt une légère vapeur condensée qu'un être réel : le mélanéphoris en se retournant a reconnu l'emblème de la *Vie humaine*.

Tous marchent dans le plus profond silence. Cependant le mélanéphoris, accablé de fatigue, soupire



et ne peut s'empêcher de gémir de la longueur du voyage; l'Espérance lui dit: « Courage, mon enfant, là-bas c'est l'hospitalité, c'est le bonheur. » La Vérité lui donne la branche de myrthe et lui dit: « Regarde ce miroir, il réfléchit ton passé, cherches-y des motifs d'espérance pour l'avenir. »

A mesure qu'ils avancent, le sentier se rétrécit toujours davantage, il se termine enfin par un édifice qui barre entièrement le passage. L'Espérance frappe la porte de son ancre d'or, et, à la grande surprise du néophyte, l'édifice s'enflamme avec la rapidité de la foudre, brûle, s'écroule et ne laisse bientôt qu'un monceau de ruines embrasées qu'il faut traverser.

La Vérité passe la première en entraînant le mélanéphoris.

Aussitôt qu'il a franchi cet obstacle, ses compagnes le suivent encore pendant quelques instants, puis l'Espérance disparaît. La Vie humaine se perd dans la brume comme une ombre légère, et le mélanéphoris aperçoit devant lui la colonnade d'un temple resté debout parmi les ruines; mais pour y parvenir il faut passer sur une échelle posée au bord d'un gouffre dont il ne peut mesurer la profondeur.

Encouragé par la Vérité, il s'élance sur l'échelle qui tremble sous le poids de son corps. La Mort lui tend la main pour l'aider à franchir le dernier échelon et le conduit dans une salle voûtée, où bientôt il s'endort sous l'influence d'un breuvage qui répare ses forces et détend ses membres fatigués.

Après un sommeil bienfaisant le mélanéphoris se réveille, non dans la pièce voûtée où la Mort l'a conduit, mais au milieu d'un temple resplendissant de lumière et richement décoré.

Un homme au visage vénérable, au regard doux et bienveillant, portant une longue barbe plus blanche que la neige, s'approche du néophyte et lui dit: « Les compagnons de ton voyage ont accompli leur mission, lève-toi, va déposer sur le trône la branche de myrthe qu'on t'a remise comme le symbole de l'initiation. » Le mélanéphoris obéit, mais aussitôt que la branche de myrthe a touché le trône, une figure humaine, entièrement couverte d'un long voile blanc, se dresse tout à coup devant le récipiendaire; elle tient des deux mains un livre ouvert sur lequel le patriarche lui fait lire ces mots: « Jure obéissance et soumission à notre ordre antique et vénéré, jure et promets de ne rien révéler de ce qui te sera confié. » Le mélanéphoris écrit et signe ce serment sur le livre; alors le fantôme disparaît, le fond du temple s'ouvre et les vingt et un patriarches, qui ont interrogé déjà le néophyte, descendent d'une vaste galerie en marbre de Paros, les lévites s'avancent processionnellement au-devant du nouvel initié, la bannière se déroule devant lui, l'encens brûle sur le trépied mystique, et le maître du grand-œuvre, après lui avoir communiqué en silence les secrets que renferme ce degré, le proclame G.·. élu de la cité mystique, et lui dit: « Il ne m'appartient pas de vous révéler plus amplement les doctrines mystiques du nouveau grade que vous venez d'obtenir, car les yeux d'un nouvel initié sont trop faibles pour soutenir l'éclat de la Lum.·. maç.·. si on la lui montrait tout à coup sans aucune préparation; et c'est là la raison des grades nombreux qui forment l'échelle symbolique de notre vénérable initiation. Moïse tremblant, anéanti devant les feux du Sinaï, ou n'osant traverser le buisson ardent qui le sépare du grand Jéhovah, est l'emblème palpable du profane qui vient chercher la vérité dans nos temples; vous ne pouvez l'acquérir que par une constance à toute épreuve, et par une foi vive dans la maçonnerie, car l'homme sans la foi n'est sage que selon le monde; souvenez-vous à ce sujet que le plus grand des philosophes de la Grèce, Pythagore, instruit dans la sagesse de l'Égypte, comme vous le serez un jour si vous continuez à vous en rendre digne, exigeait de ses disciples un long noviciat, dont le silence et la foi étaient la base; aussi, cette réponse de l'un d'eux : *Le maître l'a dit*, blâmée par certains sophistes, grands professeurs de l'art de douter (ce qui n'est pas savoir), n'était point dépourvue de sens, comme vous avez pu le croire jusqu'à ce jour; écoutez encore un symbole, c'est une langue qui doit vous devenir familière : Pierre, l'un des apôtres du Christ, alla un jour à sa rencontre en marchant sur le lac de Genesareth, et s'étonnait de ce pouvoir surnaturel, mais chaque fois qu'il doutait, les eaux cessaient de le supporter, la foi seule le ramenait au-dessus. Croyez-vous encore que ce soit une parole vide de sens que celle adressée par Paul aux Gentils : *La foi transporte les montagnes?* Oui, sans doute, si elle devait être prise dans un sens matériel, mais non, dégagez-vous, si vous voulez poursuivre glorieusement la carrière maçonnique, de toute idée matérielle, étudiez les symboles, l'allégorie est la voix de la sagesse, purifiez votre cœur, mon F.·., semez par le monde la parole de la sagesse, enseignez à vos semblables à perfectionner les arts utiles, à s'aimer entre eux, et à ramener ceux qui s'égarent dans le sentier de la vertu, instruisez les ignorants et soulagez ceux qui souffrent. En agissant ainsi vos descendants pourront se glorifier de vous, puisque vous aurez apporté votre pierre au temple de la Vérité, qui doit un jour recevoir l'humanité dans son enceinte sacrée. »

La parole de reconnaissance est *sothis*, nom de l'étoile de Sirius. Le nom de cette étoile se compose de *cacab*, c'est-à-dire *stella* et *leb*, c'est-à-dire flamme, ce qui alors signifie étoile flamboyante. L'étoile flamboyante était l'un des derniers symboles offerts à la méditation de l'initié, qui devait considérer *Isis* comme la source de la lumière.

Parole de passe : *horus*, elle signifie travail, source féconde de vérité utile aux hommes; c'est par le travail que l'homme parvient à combattre et à subjuguer ses passions.

Signe : désigner la terre avec les deux doigts de la main droite fermée, la porter au front et montrer le

ciel, signifie la mort, l'intelligence, l'avenir, Dieu.

Grande parole de reconnaissance : *Tot*, nom d'Isis. Dans le temple de Saïs, ville célèbre par ses mystères, était la statue d'*Isis*, sous le nom de *Tot* (Minerve), avec cette inscription en caractères hiéroglyphiques. — « Je suis tout ce qui a été, qui sera, et nul mortel n'a encore pu soulever le voile qui me couvre. »

Minerve, dans l'ancienne langue égyptienne, signifie venue de *moi-même*; *Isis*, était le *Jéhovah* de Moïse. Le mot Jéhovah est formé de la troisième personne du verbe hovah, j'existe. Celui d'*Isis* est formé par le redoublement de la racine *iss*, il est. Ils expriment, dans l'un et l'autre, la source de l'être par essence.

Les initiés de l'antiquité regardaient le mot d'Isis comme une parole sacrée, incommunicable. Le triangle, qu'on appelle le dieu des géomètres, était l'emblème d'Isis et se voyait tracé sur la table *isiaque*. La plante consacrée à *Isis* était le rosier.

Le secret pour se faire reconnaître à ce grade se trouve renfermé dans la manière de donner cette grande parole.

MARCONIS DE NÈGRE.

SUR L'ÉSOTÉRISME.

(*Suite.*)

De la nécessité de régénérer la haute maç.·., et d'unir tous les rites du globe dans le sein de la V.·. L.·., dépouillée de tout voile myst.·., et rendue réellement scientifique, par son incontestabilité vis-à-vis la raison de tous et de chacun.

Vous avez dit : Que la doctrine ésotérique était le panthéisme ; que cette doctrine conduisait à la négation de toute justice contre la force. Nous allons le prouver.

L'ésotérisme, en Égypte, ne pouvait se vulgariser sous peine de mort. L'autocratie sacerdotale savait que l'anarchie en serait la suite inévitable. Et pour elle, avec raison, la mort d'un seul n'était rien vis-à-vis le salut de tous. Aussi l'ésotérisme, en Égypte, se trouva-t-il toujours concentré dans l'enceinte du temple. Mais des étrangers furent initiés ; Platon fut de ce nombre ; et, de retour à Athènes, à l'époque où Aristophane jouait l'Anthropomorphisme sur les tréteaux, Platon crut pouvoir insérer dans sa RÉPUBLIQUE le résultat des doctrines de l'ésotérisme.

La République de Platon est un dialogue entre les interlocuteurs suivants :

Socrate ;
Céphale ;
Polémarque, fils de Céphale ;
Glaucon, } fils d'Ariston et frères de Platon ;
Adimanthe, }
Clitophon ;
Trasimaque, sophiste.

Ce qu'il y a de très remarquable, c'est que Trasimaque, nommé sophiste par le traducteur, est précisément le seul qui raisonne clairement sans sophismes et sans galimatias, dès que l'on se place au point de vue de Platon : le matérialisme.

C'est par Céphale, l'un des défenseurs de la justice, *pour la seule justice*, que nous allons commencer.

— « C'est, dit-il, parce que les richesses sont d'un très grand secours, qu'elles sont à mes yeux si précieuses, non pour tout homme, mais pour le sage seulement ; car, c'est à une fortune aisée qu'on est redevable, en grande partie, de ne point se trouver exposé à tromper personne... Les richesses ont encore d'autres avantages sans doute, mais *tout bien pesé*, je crois que tout homme de sens donnera de bien loin la préférence à celui-là *sur tous les autres.* »

Et à cela Socrate répond :

— « Rien de plus beau que ce que tu dis, Céphale. »

Ainsi, le plus grand mérite des richesses est de ne pas être obligé d'être fripon : ce qui est juste quand on est pauvre, mais a le désagrément de vous soumettre à la justice des forts qui n'aiment pas à être volés. Tout cela est logique, au point de vue du matérialisme. Et le complétement de cette logique est une inquisition pour abrutir les masses, et faire adorer des dieux que l'initié Platon méprise. Aussi a-t-il basé ses lois sur une inquisition auprès de laquelle celle de saint Dominique n'est qu'un jeu d'enfant.

Quant au bonheur que les richesses procurent, en donnant les moyens d'être utile aux autres, cela ne peut avoir de rapport avec le matérialisme. Aussi, le divin Platon n'en parle pas.

Puis Polémarque prend la place de Céphale, et Socrate lui dit :

— « Apprends-moi donc, Polémarque, puisque tu prends la place de ton père, ce que dit Simonide

au sujet de la justice, et en quoi tu l'approuves? »

— Il dit : « Que le propre de la justice est de rendre à chacun *ce qu'on lui doit*; et, en cela, je trouve qu'il a raison. »

Là-dessus Socrate fait quatre pages de sophismes sur la définition de Simonide, et arrive à la conclusion suivante :

— « Prends garde encore à ce que je vais dire. Celui qui est le plus adroit à porter des coups, soit à la guerre, soit à la lutte, n'est-il pas le plus adroit *à se garder* de ceux qu'on lui porte? — Oui. — Et celui qui est le plus habile *à se garder* d'une maladie et à la prévenir, n'est-il pas en même temps le plus capable de la donner à un autre? — Je le crois. — Quel est le plus propre à *garder* une armée, n'est-ce pas celui qui sait *dérober* les desseins et les projets de l'ennemi? — Sans doute. — Par conséquent, le même homme qui est propre à *garder* une chose est aussi propre à la dérober? — Oui. — Si donc le juste est propre à garder de l'argent, il sera propre aussi à le dérober. — Du moins c'est une conséquence de ce que nous venons de dire. — L'homme juste (conclut Socrate) est donc un fripon. Il paraît que tu as puisé cette idée dans Homère, qui vante beaucoup Antolycus, aïeul maternel d'Ulysse, et dit *qu'il surpassa tous les hommes dans l'art de dérober et de tromper*. Par conséquent, selon Homère, Simonide et toi, la justice n'est autre chose que l'art de dérober pour le bien de ses amis et pour le mal de ses ennemis; n'est-ce pas ainsi que tu l'entends? — Non, par Jupiter. Je ne sais ce que j'ai voulu dire. »

Après avoir fait confondre et Céphale et Polémarque par Socrate, pour prouver que la justice n'est que la force, Platon va maintenant établir Socrate en défenseur de *la justice pour la justice*; et, c'est Trasimaque, le prétendu sophiste, qu'il charge de l'attaquer.

— « Socrate, lui dit-il, à quoi bon tout ce verbiage? Pourquoi vous céder, comme de concert, la victoire l'un à l'autre ainsi que des enfants? Veux-tu sincèrement savoir ce que c'est que la justice? Ne te bornes pas à interroger et à te faire une sotte gloire de réfuter les réponses des autres. Tu n'ignores pas qu'il est plus aisé d'interroger que de répondre. Réponds-moi à ton tour, qu'est-ce que la justice? Et ne va pas me dire : que, c'est *ce qui convient*, *ce qui est utile*, *ce qui est avantageux*, *ce qui est lucratif*, *ce qui est profitable*; réponds nettement et précisément, parce que je ne suis pas homme à prendre des sottises pour des bonnes réponses. »

— « . . . . . Écoute donc. Je dis que la justice n'est autre chose que *ce qui est avantageux au plus fort*. »

— « De grâce, explique-toi plus clairement. »

— « Ne sais-tu pas que les différents États sont ou monarchiques, ou aristocratiques, ou populaires? »

— « Je sais cela. »

— « Dans chaque État, celui qui gouverne n'est-il pas *le plus fort?* »

— « Assurément. »

— « Chacun d'eux ne fait-il pas les lois à son avantage : le peuple des lois populaires, le monarque des lois monarchiques, et ainsi des autres? Et quand ces lois sont faites, ne déclarent-ils pas que la justice, pour les gouvernés, consiste dans l'observation de ces lois? Ne punissent-ils pas celui qui les transgresse, comme coupable d'une action injuste? Voici donc ma pensée : Dans chaque État *la justice est l'avantage de celui qui a l'autorité en main*, *et par conséquent* DU PLUS FORT. D'où il suit, pour tout homme qui sait raisonner, que partout la justice et ce qui est avantageux au plus fort, sont la même chose. »

Comment trouvez-vous le sophiste? A cela, Socrate répond quatre pages de verbiages et de sophismes. Puis, sans avoir établi une seule prémisse qui ait le sens commun, il conclut :

— « Par conséquent, Trasimaque, tout homme qui gouverne, considéré comme tel, et de quelque nature que soit son autorité, ne se propose jamais, dans ce qu'il ordonne, son intérêt personnel, mais celui de ses sujets. C'est à ce but qu'il vise, c'est pour leur procurer ce qui leur est convenable et avantageux, qu'il dit tout ce qu'il dit et fait tout ce qu'il fait. »

Platon sent parfaitement que cette réponse, en présence du panthéisme, est ce qu'il y a de plus stupide. Aussi fait-il dire par Socrate :

— « Nous en étions là, et tous les assistants voyaient clairement que la définition de la justice était directement opposée à celle de Trasimaque, lorsqu'au lieu de répondre, il me demanda si j'avais une nourrice. Ne vaut-il pas mieux répondre, lui dis-je, que de faire de pareilles questions?

— « Elle a grand tort de te laisser ainsi morveux, et de ne pas te moucher. Tu en as besoin, car tu ne sais seulement pas ce que c'est que des troupeaux et un berger. »

— « Pour quelle raison, s'il te plaît? »

Maintenant, écoutez le sophiste, et demandez-vous si Platon était homme à faire parler ainsi celui auquel il aurait donné un rôle de sophiste à remplir?

— « Parce que, répond Trasimaque, tu crois que les bergers pensent au bien de leurs troupeaux, qu'ils les engraissent et les soignent dans une autre vue que celle de leur intérêt et de celui de leurs maîtres. Tu t'imagines encore que ceux qui gouvernent, j'entends toujours ceux qui gouvernent véritablement, sont dans d'autres sentiments à l'égard de leurs sujets, que les bergers à l'égard de leurs troupeaux, et que jour et nuit ils sont occupés d'autre chose que de leur avantage personnel. Tu es si éloigné de connaître la nature du juste et de l'injuste, que tu ignores même que la justice est un bien pour tout autre que pour le juste, qu'elle est utile au plus fort qui commande, et nuisible au plus faible qui obéit; que l'in-

justice, au contraire, exerce son empire sur les personnes justes, qui, *par simplicité*, cèdent en tout à l'intérêt du plus fort, et ne s'occupent que du soin de son intérêt sans penser au leur. Voici, simple que tu es, comment il faut prendre la chose. L'homme juste a toujours le dessous partout où il se trouve en concurrence avec l'homme injuste. D'abord dans les conventions mutuelles et dans le commerce de la vie, tu trouveras toujours que l'injuste gagne au marché et que le juste y perd. Dans les affaires publiques, si les besoins de l'État exigent quelque contribution, le juste, avec ses biens égaux, fournira davantage. S'il y a, au contraire, quelque chose à gagner, le profit est tout entier pour l'injuste. Dans l'administration de l'État, le premier, parce qu'il est juste, au lieu de s'enrichir aux dépens du public, laissera même dépérir ses affaires domestiques par le peu de soin qu'il en prendra ; encore sera-ce beaucoup pour lui s'il ne lui arrive pas pis. De plus, il sera odieux à ses amis, à ses proches, parce qu'il ne voudra rien faire pour eux au delà de ce qui est équitable. L'injuste éprouve un sort tout contraire ; car, ayant, comme j'ai dit, un grand pouvoir, il en use pour l'emporter toujours sur les autres. C'est sur un homme de ce caractère qu'il faut jeter les yeux, si tu veux comprendre combien l'injustice est plus avantageuse que la justice. Tu le comprendras encore mieux, si tu considères l'injustice parvenue à son comble, dont l'effet est de rendre très heureux celui qui la commet, et très malheureux ceux qui en sont les victimes, et qui ne peuvent pas repousser l'injustice par l'injustice. Je parle de la tyrannie, qui ne met point en œuvre la fraude et la violence, à dessein de s'emparer peu à peu, et comme en détail, du bien d'autrui, mais qui, ne respectant ni le sacré ni le profane, envahit d'un seul coup les fortunes des particuliers et celle de l'État. Les voleurs ordinaires, lorsqu'on les prend sur le fait, sont punis du dernier supplice : on les accable des noms les plus odieux. Selon la nature de l'injustice qu'ils ont commise, on les traite de sacriléges, de ravisseurs, de fripons, de brigands ; mais un tyran qui s'est rendu maître des biens et de la personne de ses concitoyens, au lieu de ces noms détestés, est comblé d'éloges ; il est regardé comme un homme heureux par ceux qu'il a réduits en esclavage et par les autres qui ont connaissance de son forfait ; car si on blâme l'injustice, ce n'est pas qu'on craigne de la commettre, c'est qu'on craint de la souffrir. Tant il est vrai, Socrate, que l'injustice portée à un certain point est plus forte, plus libre, plus puissante que la justice, et que, comme je disais d'abord, la justice travaille pour l'intérêt du plus fort, et l'injustice pour son propre intérêt ! »

En présence du panthéisme dont le matérialisme est l'expression, c'est clair, c'est incontestable comme deux et deux font quatre. Cette doctrine n'est erronée qu'en présence de telle ou telle justice.

Après cela, Socrate remplit quatre nouvelles pages de verbiages et de sophismes pour ne rien répondre. Puis, paraît Glaucon, *le frère de Platon*, qui semble prendre le parti de Socrate ; il ajoute huit autres pages de semblables verbiages pour arriver à ce par où il aurait fallu commencer.

— « Mais les Dieux, dit Socrate, ne sont-ils pas justes aussi ? »

— « A la bonne heure ! répond Glaucon, ayant l'air de lui dire : De quoi diable nous parlez-vous ? Est-ce que vous et moi croyons aux Dieux ! »

— « L'injuste, continue Socrate, qui fait la sourde oreille, l'injuste sera l'ennemi des Dieux, et le juste en sera l'ami. »

— « Tire bravement telle conséquence qu'il te plaira, répond le frère de Platon, je ne m'y opposerai pas, *pour ne point me brouiller avec ceux qui nous écoutent.* »

Comment trouvez-vous la réponse ? Elle est digne d'un initié panthéiste, craignant d'avaler la ciguë.

Là-dessus, quatre nouvelles pages de verbiages et de sophismes pour finir le premier livre de la République. Si je ne cite point le verbiage, c'est que je ne veux point ennuyer mes lecteurs.

Nous arrivons au livre second. Vous croyez que Platon va laisser, à cet égard, une ombre de victoire à Socrate, couronné de galimatias ? Il n'en sera rien.

— « Je crus, dit Socrate, après avoir parlé de la sorte, que l'entretien était terminé ; mais ce n'était encore que le prélude. »

Alors, il paraît que nous ne sommes pas au bout.

— « Glaucon, continue Socrate, fit paraître en cette occasion son courage ordinaire ; il ne voulut pas se rendre comme Trasimaque ; mais prenant la parole :

— » Socrate, me dit-il, te suffit-il de *paraître* nous avoir persuadé que la justice est en tous sens préférable à l'injustice ? ou veux-tu nous le persuader en effet ? »

— « Je le voudrais, lui dis-je, si cela était en mon pouvoir..... »

— « Écoute-moi, dit Glaucon. Il me semble que Trasimaque s'est rendu trop tôt aux charmes de tes discours. Pour moi, je ne suis pas tout à fait content de ce qui a été dit, de part et d'autre, pour la justice et pour l'injustice. Je veux connaître quelle est leur nature, et quels effets l'une et l'autre produisent immédiatement dans l'âme. Je ne veux pas qu'on fasse attention aux récompenses qui y sont attachées, ni à aucune de leurs suites bonnes ou mauvaises. »

Voilà la question posée sur le véritable terrain du matérialisme. Écoutons !

— « Voici donc, continue le frère du divin Platon, voici ce que je vais faire si tu le trouves bon. Je reprendrai l'observation de Trasimaque, je dirai d'abord ce que c'est que la justice, selon l'opinion commune et d'où elle tire son origine. Je ferai voir ensuite que tous ceux qui la pratiquent ne la regardent pas comme un bien, mais qu'ils s'y soumettent comme



à une nécessité. Enfin, je montrerai : *qu'ils ont raison d'agir ainsi, parce que* LA CONDITION DU MÉCHANT EST INFINIMENT PLUS AVANTAGEUSE QUE CELLE DU JUSTE. »

Est-ce clair? cela signifie-t-il : que le bon qui peut être méchant et ne l'est pas, n'est qu'un sot..... en présence du panthéisme? Il est vrai que, par peur de la ciguë, Glaucon, le condisciple et le frère de Platon, le disciple de Socrate ajoute :

— « . . . . . A ce qu'on dit, car pour moi, Socrate, je n'ai pas encore pris mon parti ; mais j'ai les oreilles si souvent rebattues de discours semblables à ceux de Trasimaque, que je ne sais à quoi m'en tenir. Je n'ai encore entendu personne qui me prouvât, comme il faut, que la justice est préférable à l'injustice. Je veux l'entendre louer en elle-même et pour elle-même, et c'est de toi principalement que j'attends cet éloge. C'est pourquoi je vais m'étendre sur les avantages de la condition du méchant. Tu verras par là comment je souhaite que tu t'y prennes pour louer la justice. Vois si ces conditions te plaisent. »

C'est à Platon, que les premiers philosophes du XVIII[e] siècle ont emprunté la méthode de combattre la fureur du panthéisme.

Socrate répond :

— « Assurément, et de quel autre sujet un homme sensé pourrait-il s'entretenir plus volontiers? »

Remarquez que tout ceci fut écrit après le supplice de Socrate. L'inquisition athénienne était alors peu chatouilleuse. Aussi Platon, dans un âge plus avancé, fit-il ensuite tous ses efforts pour la rendre impitoyable.

— « C'est fort bien dit, continue Glaucon. Écoute donc quelle est, selon l'opinion commune, la nature et l'origine de la justice. C'est, dit-on, un bien EN SOI de commettre l'injustice et un mal de la souffrir. »

En présence du panthéisme, c'est, je le répète, clair comme le jour.

— « Mais, ajoute Glaucon, qui n'est pas encore satisfait, il y a plus de mal à la souffrir que de bien à la commettre. C'est pourquoi après que les hommes..... »

Il y a ici une erreur. Au lieu de dire les *hommes*, Glaucon aurait dû dire les *forts*. Tant que la force peut régner, les forts seuls comptent au sein de l'humanité. Nous allons faire cette correction, et vous verrez que la phrase en sera plus claire.

— « Après que les *forts* eurent essayé des deux, et se furent nui longtemps les uns aux autres, les plus faibles (d'entre les forts), ne pouvant éviter les attaques des plus forts, ni les attaquer à leur tour.... »

Nouvelle erreur. Si les plus forts avaient été toujours les plus forts, si la force brutale ne s'était point déplacée, il n'aurait pas été de l'intérêt commun de liguer les forts entre eux aux dépens du plus grand nombre possible de faibles.

— « Jugèrent qu'il était de l'intérêt commun d'empêcher qu'on ne fît et qu'on ne reçût aucun dommage. »

C'est-à-dire qu'on ne fît aucun dommage aux forts, et qu'ils ne reçussent aucun dommage, — toujours les forts.

— « De là, continue Glaucon, prirent naissance les lois et les conventions. »

Sous entendu toujours, entre les forts.

Maintenant, soyez toute attention!

— « On appelle juste et légitime, continue Glaucon, ce qui fut ordonné par la loi. Telle est l'origine et le germe de la justice : elle tient le milieu entre le plus grand bien, qui consiste à pouvoir être injuste impunément, et le plus grand mal, qui consiste à ne pouvoir se venger de l'injure qu'on a soufferte. On s'est attaché à la justice, non qu'elle soit un bien en elle-même, mais parce que l'impuissance où l'on est de nuire aux autres l'a fait regarder comme telle. Car celui qui peut être injuste et qui est vraiment homme, n'a garde de s'assujettir à une pareille convention : CE SERAIT FOLIE DE SA PART. »

C'est encore aussi clair, aussi incontestable que deux et deux font quatre : dès qu'on se place au point de vue du panthéisme.

Nous verrons, qu'en sa qualité d'initié, tel était le point de départ de Platon. C'est un pareil ESOTÉRISME que la science doit renverser radicalement.

COLINS.

VOYAGE MAÇONNIQUE AUTOUR DU MONDE

PAR UN INDIEN.

(*Suite.*)

RITE CHALDÉEN (SUITE).

TRAVAUX COMPLETS DU PREMIER DEGRÉ.

Mise en activité des travaux.

Le daï frappe un coup avec un maillet (dont la tête forme un triangle) et dit: Silence, mes FF.·., puis s'adressant au premier mystagogue.

—F.·. premier mystagogue, quel est votre premier devoir dans le temple de la vérité?

— C'est de protéger contre toute indiscrétion profane l'inviolabilité de nos mystères.

— F.·. ized, veuillez vous assurer si les abords du temple sont couverts.

Le F.·. Ized sort du temple, rentre aussitôt, se place entre les deux colonnes et dit : Subl.·. daï, les abords du temple sont déserts, ses échos sont silencieux ; nul ne peut nous entendre.

— Puisque nous sommes à couvert, debout et à l'ordre, FF.·. premier et deuxième mystagogue, parcourez vos vallées et assurez-vous que tous les FF.·. qui s'y trouvent sont maç.·..

Les mystagogues, chacun sur sa vallée, à commencer par le premier F.·., vont recevoir le signe et le mot sacré. Lorsque cet examen est terminé et qu'ils sont de retour à leur place, le deuxième mystagogue frappe un coup et dit au premier mystagogue.

— F.·. premier mystagogue, tous les FF.·. de ma vallée sont maç.·. Celui-ci frappe aussi un coup et répète: Subl.·. daï, tous les FF.·. de l'une et de l'autre vallée sont maç.·..

— Le daï : F.·. deuxième mystagogue, quel est votre place dans le temple de la vérité?

— A l'angle de la vallée du septentrion, à l'orient.

— Pourquoi, mon F.·.?

— Pour veiller au maintien de l'ordre, à la parfaite exécution des travaux, prévoir et transmettre au premier mystagogue les difficultés qui peuvent surgir, et obtenir les solutions que nécessite le parfait développement des questions soumises à l'appréciation de nos FF.·.

— F.·. premier mystagogue, quelle place devez-vous occuper.

— L'angle de la vallée du midi, à l'occident.

— Pourquoi?

— Pour aider le subl.·. daï dans l'enseignement et le développement des travaux de ce degré.

— Où se tient le subl.·. daï?

— A l'orient, pour ouvrir les travaux et répandre dans le temple des flots de lumière et de vérité.

— F.·. deuxième mystagogue, à quelle heure s'assemblent les maç.·. ?

— Lorsque le soleil est entré au méridien.

— Quelle heure est-il, F.·. premier mystagogue?

— Il est l'heure de nos travaux, subl.·. daï.

—Puisqu'il est l'heure de nous mettre en activité, joignez-vous à moi, FF.·. premier et deuxième mystagogue, pour demander au Subl.·. Arch.·. des mondes de bénir nos travaux, qu'ils soient conformes à sa loi, et qu'ils n'aient d'autre but que la gloire de son nom, la prospérité de l'ordre et le bien général de l'humanité.

Le subl.·. daï descend de l'autel, tenant son maillet en main et va se placer au milieu du temple, en face de l'orient, ayant à ses côtés les deux mystagogues. Devant le subl.·. daï brûlent des parfums. Le ized et l'hydranos sont au pied de l'autel sur lequel sont deux urnes où brûle de l'esprit-de-vin ; derrière le daï, entre les deux colonnes J. et B., sont les FF.·. céryce, le thesmophore et l'hiérocéryx avec la bannière de l'ordre. Tous les FF.·. se tournent vers l'orient. Le subl.·. daï s'incline et dit à haute voix :

« Maître souverain de l'immensité, qui fais briller dans les cieux ton trône éclatant, reçois l'hommage de notre admiration et de notre culte.

» Par toi roule, devant nos yeux, l'astre lumineux des jours, par ton ordre la douce messagère des nuits marque le renouvellement des saisons et trace aux mortels le cercle de leurs travaux ; nous nous prosternons devant les lois éternelles de ta sagesse, nous invoquons ton nom, car nous sommes tes enfants, bénis nos travaux, dissipe les ténèbres de nos âmes, continue à étendre sur nous ta main protectrice, et à nous diriger sans cesse vers le bien, dont la perfection réside en toi.

» Gloire à toi, Seigneur, gloire à ton nom, gloire à tes œuvres. »

Le subl.·. daï remonte à l'autel, frappe trois coups suivant la batterie, qui sont répétés par les mystagogues, et dit : « A la gloire du Subl.·. Arch.·. des mondes! les travaux sont en activité, à moi, très chers FF.·., signes, batterie du degré et acclamations. »

Le subl.·. daï frappe un coup et invite les FF.·. à prendre leurs places.

Cette annonce est répétée par les deux mystagogues.

Ordre des travaux.

Le subl.·. daï s'adressant au F.·. hiérostolista : Veuillez nous donner lecture du plan tracé à la dernière tenue. Il frappe un coup et dit : Attention, mes très chers FF.·..

Modèle.

« A la gloire du Subl.·. Arch.·. des mondes.

A tous les maç.·. répandus sur les deux hémisphères.

Salut, amitié, prospérité, union, tolérance.

FF.·., n'oublions pas que nous ne devons avoir qu'une pensée, faire le bien, qu'une bannière, celle de l'humanité, qu'une couronne et qu'elle est destinée à la vertu.

A l'orient de l'univers, sous la voûte azurée de l'étoile de Sirius.

A l'or.·. de..... le..... j..... du..... mois maç.·. de l'an de la vr.·. lum.·. 0000000.

La docte loge de..... régulièrement convoquée, s'est fraternellement réunie avec les cérémonies d'usage, dans un lieu éclairé d'un rayon divin, où règnent la paix, la vertu, la science, où l'on jouit de la plénitude de tous les biens, asile de la vérité, du silence et de l'union fraternelle.

Les travaux sont ouverts, au premier degré symbolique par le subl.·. daï, etc. »

Après cette lecture le subl.·. daï frappe et dit : FF.·. premier et deuxième mystagogues, annoncez dans vos vallées que si quelques FF.·. ont des observations à faire sur la rédaction du plan des travaux de la dernière tenue la parole leur sera accordée.

Les premier et deuxième mystagogues frappent un coup alternativement et répètent l'annonce.

Sur la réponse du deuxième mystagogue au premier, celui-ci dit (si toutefois personne n'a réclamé la parole) : Le silence règne dans l'une et l'autre vallée, ensuite le subl.·. daï, demande les conclusions du F.·. orateur et fait donner l'approbation de l'assemblée par une batterie.

Le subl.·. daï s'adresse ensuite au F.·. hydranos et lui dit : Veuillez vous informer s'il n'y a pas de FF.·. visiteurs.

L'hydranos sort et revient faire son rapport.

S'il y a des visiteurs il dépose leurs diplômes, sur l'autel, et retourne auprès d'eux.

Le lodos, chargé de la vérification des pièces déposées, envoie le céryce pour faire subir aux FF.·. visiteurs l'examen exigé par les lois de la maç.·.

Quand cet examen est terminé, le subl.·. daï frappe un coup et dit : Debout et à l'ordre, mes FF.·..

A ce moment, l'hydranos introduit les FF.·. visiteurs et les conduit aux places qui leur sont réservées.

Réception.

Lorsqu'il y a réception, le subl.·. daï envoie le F.·. céryce pour s'assurer si le profane est arrivé dans le sanctuaire de la mort.

Le céryce sort et revient faire son rapport : s'il est affirmatif le subl.·. daï lui dit : Retournez auprès du profane, assurez-vous de sa personne, faites en sorte qu'il ne puisse rien entendre de ce qui se passe parmi nous et attendez près de lui les ordres de l'atel.·. pour le soumettre aux épreuves, ou l'écarter tout à fait de ces lieux.

Dès que cet ordre est exécuté le subl.·. daï reprend : Mes très chers FF.·., les renseignements qui nous sont parvenus sur le profane lui ayant été favorables, ainsi que les conclusions du F.·. lodos, l'ordre du jour indique sa réception : êtes-vous d'avis qu'il y soit procédé ?

Si les FF.·. se prononcent pour l'affirmative, le subl.·. daï ajoute : Nous allons, avant tout, recevoir le serment du F.·. qui a présenté le profane. Debout et à l'ordre, mes FF.·. (tous les FF.·. se lèvent).

Debout et à l'ordre, la main gauche appuyée sur le livre de la loi sacrée et sur un glaive, le F.·. proposant prononce la formule suivante :

« A la gloire du Subl.·. Arch.·. des mondes, en présence des éclatantes lumières de cette docte loge, je jure, sur le livre sacré de la loi et sur le glorieux symbole de l'honneur, que le néophyte que je présente à l'initiation est digne de cette sublime faveur et que je réponds de lui corps pour corps, âme pour âme, et qu'ainsi le Subl.·. Arch.·. des mondes me soit en aide. »

Le sublime Daï répond :

—Je reçois votre serment au nom de l'ordre, allez, et que le dieu de paix demeure éternellement avec vous.

Puis, s'adressant au F.·. céryce :

F.·., allez auprès du profane, et faites rentrer le F.·. thesmosphore (introducteur chargé des épreuves).

Ce dernier étant rentré, le subl.·. daï lui dit : Mon F.·., c'est à vous qu'est confiée l'importante mission de soumettre le néophyte aux épreuves physiques, de le diriger dans les voyages mystérieux et de le faire passer par les éléments qu'il doit traverser avant de parvenir à la porte du temple de la vérité ; faites-lui, avant tout, faire les réponses aux trois questions que je confie à votre sagesse ; allez, mon F.·. et que le Subl.·. Arch.·. des mondes soit avec vous.

Le F.·. thesmosphore sort, et rentrant un instant après, apporte les réponses aux trois questions, et les bijoux, les métaux, qui étaient en la possession du néophyte.

Le thesmosphore communique les réponses qui ont été faites aux trois questions suivantes, et auxquelles le néophyte a dû répondre avec une certaine étendue, car ce n'est pas en agglomérant des médio-

crités orgueilleuses que la maçonnerie peut devenir forte et puissante.

1re Question : Qu'est-ce que l'homme doit penser à l'égard de la cause première?

2e question : Qu'est-ce que l'homme se doit à lui-même?

3e question : Que doit-il à ses semblables?

Si les réponses sont satisfaisantes, le subl.·. daï dit : —Retournez près du néophyte, tirez le du sein de la terre et des ombres de la nuit; livrez-le au F.·. stolista (purificateur), qui lui fera faire le premier voyage mystérieux.

Le F.·. thesmosphore remplit les ordres qu'il vient de recevoir. et demande au néophyte s'il est toujours dans l'intention d'être reçu F.·. M.·.; s'il se sent le courage de supporter les épreuves auxquelles il doit être livré. Sur une réponse affirmative, celui-ci est livré au F.·. stolista, qui le lie d'une chaîne de fer (symbole des préjugés).

PREMIER VOYAGE.

Le F.·. stolista fait faire en silence le premier voyage; le néophyte doit rencontrer mille obstacles dans sa marche, le chemin qu'on lui fait parcourir doit être très inégal et le voyage se termine en faisant traverser un réservoir d'eau, dans lequel doit rester la chaîne dont le néophyte est chargé. Au sortir de là, il se trouve à la porte du pronaos.

Le F.·. stolista lui retire le bandeau qui couvre ses yeux, et après lui avoir fait lire les mots qui sont écrits sur le frontispice, il frappe un seul coup; les portes s'ouvrent et le F.·. thesmosphore reçoit le néophyte, et lui dit... (voir plus haut les descriptions du pronaos).

—Quelles réflexions ont fait naître en vous le lieu dans lequel vous avez d'abord été renfermé et le voyage que vous venez de faire? Après sa réponse le F.·. thesmosphore lui dit : Le lieu dans lequel vous avez été renfermé représente le sein de la terre, où tout doit rentrer; vous y avez trouvé les images de la mort; elles ont pour but de rappeler que l'homme qui veut entrer parmi nous doit préalablement mourir au vice, aux erreurs et aux préjugés du vulgaire, pour renaître à la vertu et à la philosophie, objet de notre culte et de nos travaux, enfin qu'il doit toujours être prêt à sacrifier sa vie pour ses FF.·.;

L'obscurité dans laquelle vous étiez plongé, les métaux dont on vous a dépouillé soigneusement, la chaîne de métal qui vous liait encore, lorsque vous avez commencé le voyage et que vous avez perdue en traversant l'eau, sont autant d'emblèmes que je vous invite à graver dans votre mémoire, et dont vous aurez plus tard l'explication, si vous persistez à être admis parmi nous, et à continuer les voyages que vous avez courageusement commencés.

QUESTIONS ADRESSÉES AU NÉOPHYTE.

D. Croyez-vous en Dieu?

R. Oui.

D. Croyez-vous qu'il n'y a qu'un seul Dieu éternel, principe de tout ordre, de toute justice, source de tout bien, providence de tous les êtres, appui du faible, espoir du fort?

R. Oui, il est le mobile de toute croissance et de tout avenir.

D. Croyez-vous que la divinité soit devant nous, sur nos pas, partout enfin; la croyez-vous dans notre cœur, dans notre conscience, nous suit-elle dans la vie, dans la mort?

R. Oui.

D. Croyez-vous que la divinité ait laissé à chacun son indépendance, afin que chacun devînt ce qu'il se ferait lui-même, n'est-ce pas dans ce but qu'elle a mis entre chaque être une barrière d'ordre et de garantie?

R. Oui, car si nous réfléchissons sur l'équilibre admirable qui existe entre la puissance du Créateur et sa responsabilité, quelle preuve plus grande de la présence divine et de son intelligence infinie, comment méconnaître cette force vivante qui, dans son universalité, maintient l'ordre entre tant d'éléments de désordre, entre tant d'intérêts divers, tant de volontés mues par des passions opposées!

D. Consentez-vous à continuer la route que vous avez à parcourir?

R. Oui.

Le F.·. stolista bande de nouveau les yeux du néophyte et le F.·. thesmosphore ajoute : Puisqu'il en est ainsi, F.·. stolista, faites accomplir le deuxième voyage.

(La suite au prochain numéro.)

TABLEAU SYNOPTIQUE DE TOUTES LES GRANDES LOGES.

Cinquième article.

La G.·. loge *du Bas-Canada* (États-Unis), séant à la vallée de Québec et Montréal, fondée en 1792, travaillant le rite ancien. Le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.. Ch. Williams. Le nombre des loges qui en relèvent est de vingt. Elle a des temples et des établissements de bienfaisance bien administrés.

La G.·. loge *du G.·. O.·. d'Amérique* (Jamaïque), séant à la vallée de Kingston, fondée en 1807, travaillant le rite écossais philosophique. Le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. Schiefer. Le nombre des loges qui en relèvent est de dix-huit. Elle possède des temples et des établissements de bienfaisance.

La G.·. loge *du G.·. O.·. d'Amérique* (Cuba), séant à la vallée de la Havane, fondée en 1841, travaillant le rite de Zinnendorf. Le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. J. Wetzlar. Le nombre des loges qui en relèvent est de trois. Les temples n'ont rien de remarquable. Les établissements de bienfaisance sont parfaitement administrés.

La G.·. loge *du G.·. O.·. d'Amérique* (Porto-Ricco), séant à la vallée de Saint-Jean de Porto-Ricco, fondée en 1805, travaillant le rite anc.·. écossais. Le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. C. Honis. Elle a des temples et établissements de bienfaisance.

La G.·. loge *du G.·. O.·. d'Amérique* (République dominicaine), séant à la vallée de San-Domingo, fondée en 1843, travaillant le rite des anc.·. maç.·. lib.·. et accep.·. Le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill ·. F.·. Wollendorff. Ses temples n'ont rien de remarquable. Ses établissements de bienfaisance procurent d'abondants secours aux classes infortunées.

La G.·. loge *de la Plata* (Provinces-Réunies de la Plata), séant à la vallée de Buenos-Ayres, fondée en 1845, travaillant le rite de Memphis. Le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. Emonot. Le nombre des loges qui en relèvent est de deux. Elle a un temple et un comité de bienfaisance.

La G.·. loge *de Saint-Jean* (Guyane hollandaise), séant à la vallée de Paramaribo, fondée en 1811, travaillant le rite anc.·. accep.·. Le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. G. Berghon. Le nombre des loges qui en relèvent est de trois. Ses temples n'ont rien de remarquable. Cette G.·. loge a un établissement de bienfaisance.

La G.·. loge *de Saint-Jean* (Guyane anglaise), séant à la vallée de Strabock, fondée en 1801, travaillant le rite des anc.·. maç.·. lib.·. et accep.·. Le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. Ad. Tardy. Le nombre des loges qui en relèvent est de six. La décoration du temple est d'une élégante simplicité. Cette loge a plusieurs établissements de bienfaisance.

La G.·. loge *de Saint-Jean* (Guyane française), séant à la vallée de Cayenne, fondée en 1831, travaillant le rite français. Le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. Ad. Mostert. Le nombre des loges qui en relèvent est de deux. Temple et établissements de bienfaisance.

La G.·. loge *de Saint-Jean* (République de Guatimala), séant à la vallée de Caracas, fondée en 1839, travaillant le rite de Kilwenning. Le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. P.-D. Vilatte. Le nombre des loges qui en relèvent est de quatre. Le temple n'a rien de remarquable. Cette loge a un établissement de bienfaisance.

La G.·. loge *de Saint-Jean* (République du Paraguay), séant à la vallée de l'Assomption, fondée en 1839, travaillant le rite Fessler, royal York. Le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. J. Burkhart. Le nombre des loges qui en relèvent est de deux. Son temple est richement décoré. Cette loge a plusieurs établissements de bienfaisance.

La G.·. loge *de Saint-Jean* (République de la Colombie), séant à la vallée de Panama, Carthagène, fondée en 1825, travaillant le rite suédois. Le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. L. Sarasin. Le temple est d'une élégante simplicité. Cette G.·. loge a plusieurs établissements de bienfaisance.

La G.·. loge *de Saint-Jean* (Guinée supérieure), séant à la vallée de Sierra-Léone, cap Corse et Saint-Georges, fondée en 1821, travaillant le rite anc.·. et accep.·. Le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. P. Roettger. Le nombre de loges qui en relèvent est de cinq. Temple et comité de bienfaisance.

La G.·. loge *de Saint-Jean* (République de Bolivie), séant à la vallée de la Plata, fondée en 1825, travaillant le rite éclectique. Le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. J.-E. Kliberg. Le nombre des loges qui en relèvent est de trois. Le temple est richement décoré. Cette G.·. loge a un comité de bienfaisance.

La G.·. loge *de Saint-Jean* (République de l'Uruguay), séant à la vallée de Montévidéo, fondée en 1835, travaillant le rite rectifié. Le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. J.-P. Hosch. Le nombre

des loges qui en relèvent est de sept. Le temple est richement décoré. Cette G.·. loge a un établissement de bienfaisance.

La G.·. loge *de Saint-Jean* isolée (Terre-Neuve), séant à la vallée de Saint-John, fondée en 1827, travaillant le rite des anc.·. maç.·. lib.·. Le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. M.-J. Jossow. Le nombre de loges qui en relèvent est de cinq. Le temple est bien décoré. Établissements de bienfaisance.

La G.·. loge *de Saint-Jean* (Iles de Canaries), séant à la vallée de Ténériffe, fondée en 1823, travaillant le rite écossais philosophique. Le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. Kolber. Le nombre de loges qui en relèvent est de deux. Cette G.·. L.·. a plusieurs établissements de bienfaisance.

La G.·. loge *de Saint-Jean* (Sénégambie), séant à la vallée de Bathurst, fondée en 1735, travaillant le rite suédois. Le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. V. Noltenius. Le nombre de loges qui en relèvent est de trois. Le temple est remarquable par sa belle décoration symbolique. Plusieurs établissements de bienfaisance sont attachés à cette G.·. loge.

La G.·. loge *de Saint-Jean*, du G.·. O.·. d'Angleterre (Cap Dulon), séant à la vallée de Sydney, fondée en 1839, travaillant le rite des anc.·. maç.·. lib.·. et accep.·. Le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. W. Scheibler. Le nombre de loges qui en relèvent est de trois. Cette G.·. L.·. a plusieurs établissements de bienfaisance.

La G.·. loge *du Cap de Bonne-Espérance*, séant à l'orient du Cap, fondée en 1736, travaillant le rite des anc.·. maç.·. lib.·. et accep.·. Elle possède un G.·. chap.·. de R.·. arch.·. Le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. Labrunie. Le nombre des loges qui en relèvent est de huit.

Le temple est un palais magnifique, il possède une artillerie au bruit de laquelle on salue aux jours de fête tous les maç.·. de l'univers. A cette G.·. loge est attaché un comité de bienfaisance parfaitement administré.

H. PICART.

HISTOIRE
DE
LA FRANC-MAÇONNERIE EN AMÉRIQUE.

Cinquième article.

6° Que vous conserverez autant que possible les solennités de nos cérémonies, et qu'en chapitre vous donnerez constamment à vos compagnons l'exemple du plus grand respect pour nos coutumes antiques;

7° Que vous ne reconnaîtrez aucun chap.·. qui travaillerait sans patente constitutionnelle, et que vous n'aurez aucune relation directe ou indirecte avec lui;

8° Que vous n'admettrez comme visiteur aucun qui n'aurait pas été reçu dans un chap.·. légalement constitué;

9° Que vous observerez et ferez observer scrupuleusement les règlements particuliers de votre chap.·. conformes à la constitution générale du R.·. arche et aux règlements généraux du chap.·. d'état;

10° Que vous obéirez aux instructions des G.·. officiers généraux et des officiers du chap.·. d'état, surtout en ce qui concerne les lectures et les obligations, et que vous leur céderez votre fauteuil quand ils visiteront votre chap.·.;

11° Que vous maintiendrez et observerez la constitution générale du R.·. arche et les règlements généraux du grand chap.·. sous l'autorité duquel vous travaillez.

Le nouveau souv.·. pontife ayant répondu : « Je le promets » à chacune de ces questions, le grand souv.·. pontife récite une prière appropriée à la circonstance, puis il engage tous les compagnons à se retirer, à l'exception des souv.·. pontifes titulaires et honoraires, tandis que le nouveau pontife prête le serment d'usage. Les FF.·. étant rentrés le grand souv.·. pontife s'adresse en ces termes à son nouveau collègue :

« Très ill.·. compagnon,

» En conséquence de votre réponse affirmative à



toutes les questions que je vous ai posées, et de votre consentement aux promesses que j'ai exigées de vous, je vous déclare dûment installé et consacré souv.·. pontife de ce nouveau chap.·., et je ne doute pas que vous maintiendrez avec énergie la réputation et l'honneur de notre ordre sublime. Je vous remets donc la patente en vertu de laquelle vous travaillerez désormais, et je suis sûr que vous gouvernerez votre chap.·. avec tant de sagesse et de régularité que vos compagnons ne regretteront jamais le choix qu'ils ont fait de vous. »

Le grand souv.·. pontife revêt alors le nouveau souv.·. pontife des insignes de sa dignité. Il installe ensuite les officiers du chap.·., leur signale les obligations et les devoirs qu'ils ont à remplir, puis ayant adressé une allocution aux membres du nouveau chap.·., il termine les travaux avec les cérémonies d'usage.

L'institution des L.·. de maître de marque, etc., se fait avec les mêmes formalités, en observant toutefois les différences que nécessite chaque degré.

Avant d'entrer en fonctions les officiers des chap.·. et des L.·. qui en dépendent, comme aussi les membres des chap.·. et des L.·. et tous les candidats à l'un des degrés sus-mentionnés, sont obligés de prêter le serment suivant: « Moi, N. , je promets et jure de maintenir et d'observer fidèlement la constitution générale du R.·. arche.

La constitution que nous venons d'analyser fut ratifiée à Middlestown (Connecticut), le 9 janvier 1806, dans l'assemblée du grand chap.·. général. En vertu des dispositions de cette constitution un nouveau chap.·. de R.·. arche fut ouvert à Hanover (New-Hampshire) sous le nom de chap.·. de Saint-André, le 26 janvier 1807, et un second fut installé à Hopkentown, dans le même État, le 16 février 1807, sous le nom de chap.·. de la Trinité.

Le grand chap.·. de R.·. arche de Massachussets s'était organisé en juin 1798, il tenait alternativement ses sessions annuelles à Boston et à Newburgbord, au mois de septembre. On comptait en 1820 sous sa juridiction six chap.·. établis à Boston, Newburgbord, Groton, Portland, Charlton et Salem, qui se réunissaient mensuellement dans chacune de ces villes.

Le grand chap.·. de Rhode-Island, organisé en 1798, se réunit tous les trois mois à Providence. Dès 1820 il comptait sous sa juridiction trois chap.·. établis à Providence, Newport et Warren.

Celui de Connecticut, organisé à Hartford le 17 mai 1798, a sous ses ordres sept chap.·. placés à Newton, Derby, Middlestown, Newhaven, Colchester, Norwich et à la Nouvelle-Londres.

Le grand chap.·. de New-York, fondé en mai 1798, se réunit annuellement à Albany. Il compte sous sa juridiction quatorze chap.·. établis, quatre à New-York, un à Stilwater, Albany, Hudson, Whitestown, Greuville, Cambridge, Shenectady, Rutland (nouveau Liban) et Stainford, et de plus dix-sept loges de maîtres de marque.

CAMPS DES CHEV.·. DU TEMPLE.

Le 12 mai 1797, E.·. V.·., une convention de chevaliers du Temple se réunit à Philadelphie, et décida la formation dans cette ville d'un grand camp de templiers qui se composerait des représentants de tous les camps déjà institués dans l'État de Pensylvanie. Une commission formée de quatre délégués de chaque camp fut chargée de rédiger une constitution qui fut lue, amendée et sanctionnée par la convention le 19 du même mois. Le grand camp de Philadelphie compta dès lors sous sa juridiction quatre camps établis: deux à Philadelphie, le troisième à Harrisburg, et le quatrième à Carlisle.

Le 6 mai 1805, une nouvelle convention se réunit à Providence, et nomma dans son sein une commission chargée de faire un projet de constitution dans laquelle on développerait les principes de l'ordre du Temple et les attributions du grand camp.

Ce projet fut adopté à l'unanimité; mais dans la réunion annuelle du grand camp, ouverte à Boston au mois de mai 1806, il fut décidé que la juridiction du grand camp serait étendue à tous les États et territoires où aucun grand camp n'aurait encore été régulièrement établi. Ainsi modifiée, la constitution comprit un ensemble de dispositions qu'on peut analyser ainsi:

§ Ier. *Du grand camp.*

Le grand camp se composera d'un grand maître général, d'un grand généralissime, d'un gr.·. capitaine gén.·., d'un gr.·. premier surv.·., d'un gr.·. deuxième surv.·., d'un gr.·. trésorier, d'un gr.·. archiviste, d'un gr.·. maître des cérémonies, d'un gr.·. porte-étendard, d'un gr.·. porte-épée, et de tous les gr.·. maîtres, gr.·. généralissimes et gr.·. capitaines généraux honoraires; du gr.·. maître généralissime et capitaine général alors en fonctions, de chev.·. templiers; de tous les gr.·. maîtres honoraires des camps subordonnés, pourvu qu'ils soient membres actifs d'un camp de la juridiction, et d'un délégué de tous les chap.·. de rose-croix indépendants, à condition que ce délégué soit lui-même chevalier templier.

Le gr.·. camp s'assemblera tous les ans, au mois de mai ou de juin, pour l'élection de ses officiers et l'expédition des affaires. Le gr.·. maître général peut convoquer des assemblées extraordinaires toutes les fois qu'il le jugera nécessaire.

La juridiction du gr.·. camp s'étendra dans l'État ou territoire où il est régulièrement établi, aux camps de chev.·. de Malte et templiers, et aux chapitres de chev.·. de Rose-croix.

Aucun nouveau camp ou chap.·. de rose-croix ne pourra s'ouvrir dorénavant sans un diplôme émané du gr.·. camp ou une dispense constitutionnelle du

gr.·. maître. En conséquence, toute communication publique ou privée est interdite entre les camps, les chap.·., les membres de ces camps et chap.·., et tout camp et chap.·. inconstitutionnel.

L'élection des officiers du gr.·. camp et ceux des camps subordonnés aura lieu au scrutin de liste qui sera dépouillé par les gr.·. surv.·. et les archivistes. Le résultat en ayant été communiqué au gr.·. maître, celui-ci ordonnera à l'archiviste de le proclamer en ces termes :

« Au nom du gr.·. camp, je proclame notre vaillant compagnon M....., dûment élu pour remplir l'office de..... pendant l'année qui va s'écouler, et vous aurez à le reconnaître en cette qualité. »

Quand un officier ou membre du grand camp ne peut assister en personne aux assemblées, il peut se faire remplacer par un fondé de pouvoirs qui aura les mêmes droits et jouira des mêmes priviléges que son constituant.

§ II. *Des chap.·. et camps subordonnés.*

Les camps doivent s'assembler au moins tous les trois mois pour l'expédition des affaires et les initiations. Chaque camp se compose d'un gr.·. maître, d'un généralissime, d'un capitaine général, d'un premier surv.·., d'un second surv.·., d'un trésorier, d'un archiviste, d'un porte-étendard, d'un porte-épée, et de tous les membres que l'on jugera nécessaires.

Tout chap.·. de rose-croix doit se réunir au moins tous les trois mois pour l'expédition des affaires et les réceptions; il se compose d'un souverain, un chancelier, un maître du palais, un maître de la cavalerie qui est le premier général, et un maître de l'infanterie qui est le second général, d'un maître des finances, d'un maître des dépêches, d'un porte-étendard, d'un porte-épée qui est maître des cérémonies et des membres que le chap.·. juge convenable de s'adjoindre.

Les officiers des camps et des chap.·. sont élus annuellement au scrutin secret. Les noms des membres de tous les camps et chap.·., ceux des candidats acceptés ou rejetés, doivent être transmis tous les ans au grand camp en même temps que les contributions annuelles.

Tout membre du gr.·. camp qui négligerait d'assister à la grande assemblée qui a lieu chaque année soit en personne, soit par un fondé de pouvoirs, sera passible d'une amende de trois dollars.

Tels sont les articles principaux de la constitution qui fut publiée à Boston, au mois de mai 1806, revêtue de la signature du grand archiviste Otis Ammidon, et qui régit encore les camps des chev.·. du Temple et les chap.·. de rose-croix dans l'Amérique du nord.

En 1820, les camps étaient ainsi répartis :

Camp antique, à New-York.
— de Jérusalem, id.
— de Montgomery, à Hillwater.
— du Temple, à Albany.
— n° 8, à Baltimore (Maryland).
— n° 19, id. id.
— n° 24, à Havre de Grâce (Maryland).
— de chev.·. du Temple, à Boston (Massachussets).
— id. id. à Newburgport, id.
Chap.·. de chev.·. R.·.-C.·., à Portland, id.
Camp de Saint-Jean, à Providence (Rhode-Island).
Chap.·. de R.·.-C.·., à id. id.
Camp de chev.·. du Temple, à Newport, id.

J. PHILIBERT.

UNE PAGE DU LIVRE D'OR.

Rhampsinite, roi d'Égypte, initié l'an 1081 avant J.-C., fondateur du grand obélisque de Memphis, dans lequel il déposa ses immenses richesses, lesquelles lui furent volées par l'architecte, qui s'était ménagé à son insu une entrée secrète.

Diogène le Cynique, né à Cynope, ville du Pont, fut injustement exilé de sa patrie. Ce châtiment peu mérité fit naître sa philosophie. Il fut le disciple d'Antisthène, et suivit les mêmes maximes. Un tonneau lui servait de demeure. Alexandre le Grand, étant venu le visiter, lui offrit des richesses, Diogène les refusa ; le héros surpris, lui demandant ce qu'il désirait : « Retire-toi de mon soleil, lui répondit-il. » Alexandre, surpris de cette élévation d'âme, s'écria : « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. » Ce philosophe mourut à quatre-vingt-dix ans.

Dyemschid, fondateur du culte du soleil, 3700 avant J.-C.

Lao Tseu, philosophe réformateur de la Chine en 649.

Numa Pompilius, célèbre philosophe de Cures, épousa la fille de Tatius, roi des Sabins ; à la mort



de ce dernier, il s'adonna à la vie champêtre et à l'étude de la littérature. A la mort de Romulus Ier, roi de Rome, les Romains fixèrent leur choix sur Numa et lui offrirent la couronne. D'abord il refusa cet honneur, et ne céda, plus tard, qu'aux pressantes sollicitations de ses nombreux amis. Il fit pendant son règne, qui dura 43 ans, fleurir les arts et la paix. Introduisit à Rome, 717 ans avant J.-C., les mystères de la Grèce. Il mourut entouré de l'estime et de l'affection de ses sujets.

Hercule, héros célèbre, fils de Jupiter et d'Alcmène, fut initié aux mystères des Samothraces. Cicéron nous a laissé la morale de ces initiations dans le songe de Scipion. C'est le respect pour la divinité, c'est le dogme de l'immortalité de l'âme.

Castor et Pollux, fils de Jupiter et de Léda, furent initiés aux mystères sacrés des Samothraces, et à ceux de Cérès et d'Éleusis.

Plutarque, philosophe et historien, naquit à Chéronée, voyagea en Égypte et en Grèce où il acquit de nouvelles connaissances. Il vint à Rome ouvrir une école que sa réputation rendit célèbre. L'empereur Trajan l'honora du titre de consul, et le nomma gouverneur de l'Illyrie. A la mort de Trajan, Plutarque revint à Rome et vécut dans la retraite, où il se livra entièrement à l'étude. Il écrivit alors son plus remarquable ouvrage, *Vies parallèles des hommes illustres*. Il mourut dans un âge avancé.

Pyrrhon, philosophe de la Grèce, fondateur de la secte des Pyrrhoniens. Initié aux mystères en 375.

Philon, philosophe d'Alexandrie. An 31 avant J.-C.

Jérémie, surnommé le grand prophète, prédit aux Juifs la ruine de Jérusalem. An 1021 avant J.-C.

Joel, *Amos* et *Sophonie*, prophètes initiés aux mystères de l'antiquité en 546 avant J.-C.

Aggée et *Malachie*, initiés aux mystères, prophétisent à leur retour de Babylone.

M. DE N.

L'INITIATEUR.

Cinquième article.

CHEV.·. ADEPTE.

Cet ordre est divisé en deux grades, le chevalier adepte ou chérubin, qui sert d'introduction au second, c'est-à-dire à l'élu de la Vérité. La décoration est la même que dans le 28.·. d.·. chevalier du *Johan* ou du Soleil; le nombre des officiers est absolument le même, et ils ont le même titre au 1er d.·.. Ces deux grades sont entièrement philosophiques; le conseil n'admet que sept membres, et point de sylphes. Ils supposaient que l'âme devait passer par les 7 planètes avant que de se reposer au centre de la félicité.

Insignes et décors, cordon ponceau, sur lequel est brodé en or un soleil. Le tablier est blanc, bordé couleur ponceau; au milieu sont trois rosettes de même couleur, placées en triangle. Le bijou est un soleil d'or suspendu à une chaîne d'or, passée au cou. Le signe, l'attouchement, la batterie, le mot de passe et la parole sacrée sont les mêmes que ceux du 28.·. d.·. chev.·. du Johan ou du Soleil.

SUBLIME ÉLU DE LA VÉRITÉ.

Le grade de sublime élu de la Vérité remonte à la plus haute antiquité. C'est le dernier degré de l'initiation des anciens, mais les mystères qu'il renferme sont inconnus des rites modernes, et le primitif a dû les rejeter dans les degrés supérieurs.

Les subl.·. élus de la Vérité entretenaient, pendant leurs tenues, une flamme pure dans un brasier, qui était alimenté avec vénération. Ils préféraient cet emblème à tout autre, comme étant celui des plus grands peuples connus, tels que les Égyptiens, les Grecs, les Péruviens, etc., etc.

Ils enseignaient la morale, la théologie et toutes les sciences, telles que la division des saisons, la marche des astres, le calcul de leurs vitesses et la mesure de leur éloignement; les lois du mouvement, le calcul des résistances et des frottements, la purification des métaux, leur analyse et leur alliage, afin de les rendre plus ductiles, plus malléables. Ils indiquaient encore les propriétés des végétaux et la manière d'en extraire les sucs, pour la prolongation des jours. Enfin, guidés par la sagesse, les subl.·. élus répandaient partout où ils le pouvaient, la lumière et la vérité.

A l'aspect de l'arbre maç.·., de cet arbre immense

des connaissances humaines, dont les racines vigoureuses percent les profondeurs de la terre, et dont la tête s'élève orgueilleusement vers les cieux, on ne peut s'empêcher d'être saisi d'admiration et d'étonnement tout à la fois, quand on voit que l'homme, dont la vie et l'intelligence sont bornées, a osé concevoir l'ambition de posséder l'universalité des connaissances et de leurs ramifications entre elles.

Pour donner une idée des travaux philosophiques de cet ordre, nous croyons devoir reproduire ici quelques pensées développées par l'orateur dans la tenue d'un grand chapitre.

Après avoir donné quelques détails sur l'origine des mondes, il poursuit ainsi : « Il y a toujours eu dans l'univers quelque chose de fixe et de réglé. Dieu étant, dieu vivant, il lui fallait une base pour être, pour vivre, pour agir; cette vie, cette action, quelles qu'elles fussent, devaient avoir un effet, un résultat. Où est passé un être intelligent, on trouve nécessairement des traces de son intelligence, mais aussi puisque partout l'intelligence est créatrice, puisqu'il y a croissance en toute création, ou puisque la création est une organisation incessante de la matière, tout ce qui est œuvre aujourd'hui ne l'était pas autrefois, comme tout ce qui l'était autrefois ne l'est pas aujourd'hui, car nulle fraction de la masse, rien de ce qui est, formes ou édifices, quelque immenses et admirables qu'ils soient, les astres, les soleils, rien enfin de ce qui compose les éléments ou de ce qui sort de la main de l'être, n'est impérissable et n'a été constitué pour l'éternité. Ainsi l'a voulu Dieu, qui est le père de la croissance et de la progression : tout globe a commencé, tout globe doit finir, l'Être suprême seul est éternel.

» Si nous ne touchons la question que localement et dans une division de l'espace, dans la région qu'embrassent nos sens, là, dans l'origine des choses, à la place de ces astres qui nous entourent, qui nous éclairent, avant qu'ils fussent, il est probable que la matière n'était pas compacte, qu'il n'y avait qu'un mélange, ou qu'un seul élément composé de quatre autres; mais successivement les globes se sont formés par la force vitale et créatrice de l'esprit qui a désigné les points où s'est ensuite concentrée la matière.

» S'il y a eu une première notion ou un premier né parmi les êtres, il y a sans doute eu un premier globe, et cette multitude de soleils qui roulent sur nos têtes ont eu aussi leurs aînés.

» La matière a-t-elle un terme? — Oui, dans son poids et son volume qui n'augmentent ni ne diminuent. Non, dans son étendue qui ne doit pas plus être bornée que l'immensité où elle peut se dilater à l'infini.

» La matière est donc partout, dans l'espace. Le vide n'existe pas plus que le néant; ou s'il existe, ce n'est que partiellement et pour un temps.

» L'esprit trouve donc en tout lieu la matière propre à s'organiser, à s'individualiser, à former une œuvre.

» La faculté, comme la volonté de l'esprit étant incessante, chaque instant voit naître ainsi de nouveaux globes. Si l'éternité est là pour les produire, l'immensité y est aussi pour les contenir.

» A mesure que l'organisation s'opère, que les mondes se posent et se dessinent en se concentrant, les matières confondues se séparent, les plus légères surnagent, les plus lourdes en deviennent la base ou le centre, et de ce fluide composé d'air, d'eau, de feu et de terre dilatés à l'excès, sortent les quatre éléments distincts.

» Le premier qui surgit dut être le feu, et peut-être est-ce de cette première séparation que provinrent les autres. Alors l'air, l'eau, la masse solide ne seraient ce qu'ils sont aujourd'hui, c'est-à-dire ne se seraient constitués éléments que par l'application de la chaleur et du refroidissement.

» Le premier rayon de chaleur ou peut-être la première étincelle électrique, pénétrant la masse qui remplit l'espace, y a amené le mouvement et aussi la confusion, car à ce contact brûlant, la masse a dû fermenter, bouillir, tomber en dissolution.

» Des astres peuvent aussi se partager, éclater, faire explosion comme la meule en tournant, ou se dilater en essence impalpable; il y aurait donc des globes qui ne seraient que les parties d'un astre plus considérable, brisé ou pulvérisé, car, je le répète, rien de ce qui est composé de matière n'est éternel dans la forme.

» Ces fragments, ces agglomérations, glacés ou brûlants, arrondis par le mouvement de rotation, refroidis par l'immobilité ou réchauffés par le choc, sont devenus à la longue propres à servir de base à la vie, c'est-à-dire à permettre à l'âme et à l'essence vitale, de s'y constituer une forme et des organes aptes à agir sur cette même matière.

» Le refroidissement d'un astre qui perd la chaleur qui lui est propre, ou son calorique interne, est quelquefois arrêté par le voisinage d'un autre dont l'embrasement commence, car des globes se constituent et s'enflamment à mesure qu'il en est qui s'éteignent dans leur ensemble ou dans leurs parties, le feu ne peut pas plus s'anéantir que les éléments, seulement il change de forme, de place, d'action ou d'aliment.

» La chaleur et la lumière ne paraissent pas une même chose, mais le feu du soleil est identique avec celui de la terre, la combustion que nous pouvons produire au moyen de l'étincelle tirée du silex est absolument semblable à celle qu'apporte un verre qui concentre les rayons. »

Nous arrêterons ici notre citation, mais ces quelques lignes suffiront pour faire apprécier la nature des travaux et des recherches auxquels se livraient les subl.·. élus de la vérité.

Insignes et décors : le cordon est ponceau avec frange en or, porté de droite à gauche, il est attaché vers le bas avec une rosette, sur le devant est brodé

un delta rayonnant or et argent, avec un œil au milieu, et sur la partie du cordon qui passe sur l'épaule est une épaulette en or avec trois étoiles en argent; il n'y a point de tablier. Le bijou est une gloire en or avec un triangle au milieu, et dans le triangle est une croix (qui signifie science).

Point de signe, de marche, de batterie ni d'attouchement. Le mot de passe est *natura* (nature), il se donne à voix basse.

La parole sacrée est *horus* (travail), source féconde de vérités utiles aux hommes.

Les sublimes élus de la vérité célèbrent comme fête d'ordre le triomphe de la lumière, elle signifie que le soleil, arrivé à sa plus grande élévation, a chassé les ténèbres et se trouve dans sa plus grande splendeur. Cette époque a toujours été solennisée par les loges de l'antiquité, qui suivaient le culte de la nature, lequel consiste à en observer toutes les merveilles. Cette contemplation élève l'âme jusqu'à l'auteur de tout ce qui existe.

M. DE N.

CHEV.·. DU SOLEIL.

Il n'y a point de tenture particulière; on peut faire peindre sur les panneaux de la salle, des champs, des montagnes, des forêts et tout ce qui représente la nature, ou sauvage ou cultivée.

Le local n'est éclairé que par la seule lumière d'un soleil transparent, placé au-dessus de la tête du président; ce soleil occupe le milieu d'un triangle enfermé dans un cercle. Dans chacun des angles de ce triangle est peint un S; ces trois lettres sont traduites ainsi : *Stella, Sedet, Soli,* ou bien : *Science, Sagesse, Sainteté.*

L'interprétation de ces trois S est forcée. Au lieu de cette lettre, ce devrait être trois iods (,',). Ici, il s'agit de représenter la divinité sous le symbole de l'astre vivifiant qui nous éclaire, et rien ne convient mieux que le tétragramme cabalistique du mot *Jehovah*, si souvent employé dans la maç.·.

Malgré notre conviction à cet égard, nous avons dû suivre les rituels, mais nous n'avons pas dû négliger cependant de communiquer notre remarque aux maç.·. studieux, qui aiment à se rendre compte de ce qu'ils voient.

Le mot *Iod* (heb. י) lettre qui, étant prise cabalistiquement, signifie Dieu, principe, unité.

C'est à tort que plusieurs personnes traduisent le mot *Adonaï* par *dii*, c'eût été pour les Hébreux un blasphème : ils mettaient au pluriel le nom de Dieu, *Adon*, pour marquer son excellence, et non pour indiquer une pluralité.

Dans quelques rituels on trouve ces trois mots :

1er mot, Jaho.
2e mot, Adonaï.
3e mot, Jah.

Ces mots, dont l'initiale est la même, sont tirés de la décomposition cabalistique du mot Jéhovah qui, étant combiné de plusieurs manières avec la lettre initiale, donne toujours un des noms de Dieu.

La seule initiale même suffisait pour exprimer ce nom ineffable, et on est parvenu à en former un signe cabalistique qui l'exprime par excellence de cette manière :

י
י י

en même temps que l'on y trouve la lettre sacrée, avec les divers accents qui entrent dans la prononciation du mot Jéhovah; la disposition de ces trois signes qui forme un delta ou triangle, est encore un des emblèmes par lesquels on désignait la divinité.

Le grand nom de Dieu, le nom innominé, était un des mystères de l'intérieur du temple, et l'on n'est pas bien certain de sa prononciation. Le grand-prêtre seul avait la permission de le prononcer, et une seule fois dans l'année; c'était le jour de l'expiation, 10e de la lune de Theschrieu. Les lévites, par le bruit qu'ils faisaient dans ce moment, empêchaient qu'il ne fût entendu par la multitude.

Enos, fils de Seth, et petit-fils de Noé, est le premier qui, selon l'Écriture, ait invoqué le Seigneur par son nom.

On a poussé les recherches sur ce nom jusqu'à prétendre y avoir découvert la démonstration et l'expression positive de la trinité divine; nous ne pouvons nous refuser à mettre sous les yeux de nos lecteurs un des plus singuliers de ces systèmes, rapporté par l'auteur de la *Continuation de l'histoire des Juifs*. Ceci est écrit dans le deuxième siècle.

La trinité se prouve par le nom de Jéhovah, dont la combinaison peut former trois noms, qui ne forment cependant qu'une seule essence.

Décrivez quatre cercles dont deux grands et concentriques, et deux autres dont le centre est sur la circonférence du cercle intérieur. Dans chacun des petits cercles, écrivez deux lettres du mot, de manière qu'il y en ait une dans chaque hémisphère, alors joignez le Joh au premier he, vous avez un des noms de Dieu, c'est le générateur; joignez encore le premier *he* avec le vof, vous avez un autre nom de Dieu, c'est le verbe engendré; joignez aussi le voh avec le second he, c'est un troisième nom qui procède du premier et du second; enfin comme le tout est réuni dans le grand cercle, vous avez trois dans un, dans quelques Loges, au lieu d'un soleil en transparent, on place sur l'autel une grande lumière derrière un globe de verre, rempli d'eau.

Le maître, ou président, se nomme *Adam*, il représente le père des hommes.

Il n'y a qu'un seul surveillant, qui est en même temps introducteur et préparateur. Lorsqu'il y a réception, il se nomme F.·. de la vérité, et, comme tel, il est aussi l'orateur en titre du conseil.

Les autres membres de la Loge sont nommés *Ché-*

rubins : ce mot signifie, selon *Kimhi*, des images qui ont la figure humaine avec des ailes.

Il ne peut y avoir que sept chérubins composant le conseil ; cependant s'il y a des membres au delà de ce nombre, on peut les porter jusqu'à douze ; les cinq excédant sont nommés sylphes (habitants des airs).

Le nombre fixé de sept chérubins est déterminé par celui des anges préposés à la conduite des sept planètes que connaissaient les anciens.

Nous donnons ici le nom de ces anges :

Michael,	*Pauper Dei*,	gouverne	Saturne.
Gabriel,	*Vir Dei*,	id.	Jupiter.
Ouriel,	*Ignis Dei*,	id.	Mars.
Z'rahhiel,	*Oriens Deus*,	id.	le Soleil.
Ilhamaliel,	*Indulgentia Dei*,	id.	Vénus.
Raphael,	*Medicina Dei*,	id.	Mercure.
Tsaphiel,	*Mirans Deus*,	id.	la Lune.

Les cabalistes ne sont pas tous d'accord sur le nom ni sur la distribution des intelligences célestes, mais nous donnons le système adopté dans le grade.

Signes. Mettre la main droite à plat sur le cœur, le pouce écarté pour former l'équerre ; en réponse lever la main droite et montrer le ciel avec l'index.

Attouchement. Prendre dans ses mains celles du tuileur et les lui presser légèrement.

Suivant quelques régulateurs, on baise le front du tuileur, tandis qu'on lui tient les mains, comme on vient de le dire, en prononçant *alpha*, à quoi la réponse est *oméga*. Cela est peu usité.

La batterie est six coups égaux.

Lorsque l'on ouvre les travaux, il est minuit sur la terre, mais le soleil est à son midi sur la Loge.

Lorsqu'on les ferme, les hommes suivent toujours l'erreur : peu la combattent, peu parviennent au saint lieu.

Le maître a une robe rouge et un manteau de couleur aurore ; il tient en main un sceptre peint en blanc au bout duquel est un globe en or.

Le F.·. de la vérité porte un bâton blanc à l'extrémité duquel est un œil en or.

Les chérubins portent un cordon blanc moiré, mis en sautoir, sur la pointe duquel est peint ou brodé un œil, le bijou est suspendu au cordon ; c'est un triangle radieux en or, au milieu duquel est un œil.

Les chérubins ne portent point de tablier.

Les sylphes portent un habit ou tunique courte, un tablier brun, un bonnet bleu, serré par un ruban couleur aurore.

En entrant en Loge, le récipiendaire est voilé.

Mot de passe : *stibium* (antimoine) et trois mots grecs qui signifient le soleil, la lune et le nom de Dieu en quatre lettres.

Mot sacré : *Adonaï*, à quoi l'on répond *abra* ou *abrag*, que l'on interprète roi sans tache.

Selon quelques rituels, on fait dire *abbraak* ou *albra* : c'est une faute, il faut dire *abra*.

PRINCE DE LA VÉRITÉ.

Ce grade est purement philosophique ; le régime est formé par classes de maçons qui reçoivent dix degrés d'instruction. Ces degrés ou classes ne sont pas la désignation de tels ou tels grades, mais des dénominations de collections, qu'il suffit de dérouler pour en faire jaillir un nombre presque infini de grades. Il est divisé en quatre chapitres, le premier possède les connaissances qui, dans quelques régimes, fixent le culte maçonnique et la vénération d'une foule de RR.·. FF.·. ; le second est dépositaire de documents historiques très curieux ; le troisième s'occupe de toutes les connaissances maç.·., physiques et philosophiques dont les produits peuvent influer sur le bonheur et le bien-être matériel et moral de l'homme temporel. Le quatrième et dernier chap.·. fait son étude assidue de toutes les parties des sciences que l'on nomme occultes ou secrètes.... Leur objet spécial est la réhabilitation et réintégration de l'homme intellectuel dans son rang et ses droits primitifs.

De nos jours cette opinion, tout excentrique qu'elle soit, a été adoptée par des hommes profonds, tels que Fabre d'Olivet, Ballanche, etc. ; et nous lisons dans un ouvrage que le célèbre auteur des *Paroles d'un croyant* a publié ce passage remarquable : « En nous sont deux êtres, l'animal et l'ange, et notre travail est de combattre l'un, pour que l'autre domine seul, jusqu'au moment où, dégagé de son enveloppe pesante, il prendra son essor vers de meilleures et plus hautes régions. »

Explication de ces quatre chapitres.

Décoration du premier chapitre : il y a trois sanctuaires.

Le premier est tendu en noir ; il représente le chaos. Il n'est éclairé que par une seule lumière, qui ne réfléchit que sur la place occupée par le subl.·. *Daia* (président), ce qui a lieu au moyen d'une lanterne sourde.

Le second sanctuaire est éclairé par trois lumières ; il est tendu en vert, symbole de l'espérance.

Le troisième est éclairé par soixante-douze bougies ; au-dessus du trône est le grand nom de *Jéhovah* dans un transparent lumineux ; il est aussi placé au-dessus de la porte d'entrée, comme emblème de la création éternelle et du feu vital de la nature.

Titres. Il n'y a pour officiers qu'un président, nommé *sage lamas.*

Batterie. Un seul coup.

Signe. Lever les deux mains, pour rendre grâce au Créateur de se trouver au nombre des êtres pensants de la création.

Attouchement. Se prendre mutuellement les deux mains, ayant les bras croisés, en signe d'union éternelle.

Age. Le premier du monde.

Heures du travail. Depuis la première heure du jour jusqu'à la première heure de la nuit.

Décors. Le cordon est violet, liséré de couleur cerise; sur le cordon sont brodées en or les lettres suivantes, A.·. L.·. G.·. du S.·. A.·. D.·. M.·.

Mots de passe. *Nature*, pour réponse, *vérité*.

Mots sacrés. *Je suis*, pour réponse, *nous sommes*.

DÉCORATION DU 2e CHAPITRE.

La salle est de forme ovale, la tenture est de bleu céleste.

Au-dessus du trône du président est un soleil avec gloire, en transparent, qui éclaire la salle.

Décors du président. Un manteau bleu d'azur, un large cordon de même couleur, sur le devant duquel sont brodées en or trois étoiles flamboyantes.

Mot de passe. Balbeck, nom du plus fameux des temples consacrés en l'honneur du Subl.·. Arch.·. des mondes.

Mot sacré. Zao, nom de la nature, que tous les peuples anciens ont vénérée comme symbole de la divinité.

3e CHAPITRE.

On donne, dans ce degré, que l'on peut appeler le dernier de la maç.·. du rit ancien, une explication développée des rapports de l'homme avec la divinité, par la médiation des corps célestes.

Signe. Il se nomme d'intrépidité; se toucher réciproquement le cœur, en disant: Mon cœur ne tremble pas.

Il n'y a point d'autre attouchement.

Batterie. Il n'y a point de batterie.

Décors du président. Un manteau blanc, cordon couleur de feu, liséré blanc; au-devant, est brodé en or un soleil avec gloire.

Mot de passe. Uriel, nom d'un des chefs des légions célestes qui se communique le plus facilement aux hommes.

Mot sacré. Jéhovah.

4e CHAPITRE.

Décoration, la salle est de forme ronde, où l'on voit peints l'univers et les mondes qui le peuplent.

Les travaux s'ouvent par ces mots: *Pax hominibus*, ils se ferment de même, et les FF.·. s'écrient, par trois fois, *fiat!*

Mot de passe. Sophia (sagesse).

Mots sacrés. Isis, en réponse: Osiris. Ces deux mots sont emblématiquement employés pour exprimer la nature, selon les anciens Égyptiens.

NOTES. — Le rite des Philalèthes, ou Élus de la vérité, existait jadis en Syrie et en Égypte. Des LL.·. de ce rite furent établies par des Vénitiens, en 1738, à Constantinople, à Smyrne, à Alep et à Alexandrie, ce qui prouve que la suite des temps ramena dans le Levant cette belle institution qui y prit naissance, mais que la révolution des siècles avait totalement fait disparaître.

Le nombre quatre qui est celui par lequel les anciens représentaient la nature, comme nombre de corporéité, l'univers portant en lui le nombre quatre dans les deux formes les plus générales, dans le temps et l'espace. Il y a quatre éléments, quatre points cardinaux, quatre saisons. Ainsi le nombre trois représentait l'Etre Suprême, le nombre quatre était celui de la nature. FLEURY.

INITIATION D'ORPHÉE.

Ce Grec célèbre avait reçu à un si haut degré du Grand Arch.·. des m.·. le don de la musique et de la poésie, que dans ces temps encore fabuleux il passait pour fils d'Apollon et de Calliope. Il naquit en Thrace, vers l'an 1330 avant J.-C. Ce pays peu civilisé, et dont les habitants préféraient la guerre aux beaux-arts, ne pouvait plaire à Orphée; il vint s'établir en Thessalie, région aux mœurs plus douces, embellie par la délicieuse vallée de Tempé, et arrosée par le fleuve Pénée. Ce fut là qu'il connut, aima et s'unit à la belle Eurydice.

La réputation des sciences des Égyptiens étant parvenue jusqu'à lui, il conçut le projet d'aller se faire initier en Égypte. Persuadé que les connaissances de la divinité, de la morale et de la nature, donneraient plus d'élévation à sa poésie, plus d'expression aux accords de sa lyre, il commença dès lors à étudier la langue du pays qu'il voulait visiter. Une seule idée venait le plonger dans le chagrin et l'indécision : il fallait quitter momentanément sa chère Eurydice, ou l'exposer aux dangers d'un long voyage. Il lui en représenta les inconvénients, lui parla des douceurs de la patrie, de la considération dont elle jouissait à la cour du roi de Thessalie; mais toutes ces consolations

prodiguées par Orphée augmentaient visiblement la tristesse d'Eurydice. En effet, le séjour de cette cour dont il vantait les agréments, de cette patrie dont il exagérait les charmes, devenait pour Eurydice un sujet de danger et d'effroi depuis quelque temps. Aristée, fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène, petit-fils du roi régnant, était venu s'établir en Thessalie; la présence de la belle Eurydice fit sur lui une vive impression. Aristée ne put se défendre d'un violent amour pour cette chaste épouse, et ne craignit pas de le lui avouer. Eurydice, forte de son amour pour Orphée, repoussa les avances d'Aristée, et guidée par la prudence, sut cacher à son mari les poursuites dont elle était l'objet; seulement elle lui déclara que, ne pouvant vivre sans lui, elle le suivrait partout, et se sentirait courageuse pour partager ses périls.

Les deux époux s'embarquèrent donc, et après les vicissitudes d'une longue traversée abordèrent au port de Memphis. Il faisait nuit, et ils durent demander l'hospitalité hors de la ville. Dans le trajet qu'ils eurent à faire du port à la maison qui les accueillait, Eurydice fut légèrement piquée au talon par un de ces reptiles si communs sur la terre d'Égypte; elle en souffrit si peu, qu'elle n'en parla pas à Orphée; mais à peine arrivée au lieu du repos, Eurydice tomba dans un assoupissement mortel, dont nul effort humain ne put la tirer. C'est en vain qu'Orphée implora tous les dieux pour lui conserver les jours de sa chère Eurydice; il perdit la femme la plus tendre et la plus dévouée. Le chagrin d'Orphée fut d'autant plus violent en reconnaissant le motif de sa mort, qu'il portait sur lui le remède infaillible à la morsure du reptile venimeux qui lui enlevait ce qu'il avait de plus cher au monde. Prévenu du danger, il eût sauvé son Eurydice; le silence de celle-ci la perdit, puisque c'était à l'instant même de la piqûre qu'il fallait appliquer ce remède, sans effet quelques minutes après.

Orphée, plongé dans le plus profond désespoir, n'avait nullement songé à se faire connaître; Eurydice fut donc, sans aucune cérémonie et sans faste, descendue dans le tombeau destiné aux étrangers hors des murs de Memphis, près des pyramides et des catacombes des momies. A l'entrée de ces catacombes se trouvait le lac Achérusia (1), sur les bords duquel les Égyptiens étaient jugés après leur mort; quant aux étrangers, ils étaient enterrés sans qu'on s'informât d'eux et sans être embaumés.

Orphée, toujours inconnu, ne trouvait de consolation qu'auprès des catacombes où reposait son Eurydice. Il apprit un jour par quelques Égyptiens que ces mêmes catacombes avaient une communication souterraine avec les pyramides, que les âmes des morts se promenaient dans cet espace, et qu'on y entendait les voix et les chants des ombres bienheureuses. Ils ajoutaient qu'ils tenaient ces renseignements de ceux qui, ayant eu le courage de pénétrer dans la pyramide par l'ouverture qui s'y trouve de côté, avaient revu les êtres qu'ils avaient aimés. Orphée, heureux de toutes ces instructions, résolut, le soir même, de s'introduire dans la pyramide, et d'y appeler l'âme de son Eurydice par les doux accords de cette lyre qui faisaient autrefois tant d'impression sur son cœur.

Dès que la nuit fut venue, muni d'une lampe, il monta jusqu'à la seizième assise du côté nord de la première pyramide, où se trouvait une fenêtre carrée toujours ouverte.

Mais cette ouverture était l'entrée d'un étroit souterrain, dans lequel on ne pouvait pénétrer qu'en rampant. Orphée s'y engagea, en faisant retentir les échos du nom chéri de son Eurydice. Après bien des détours, il arriva près d'un puits qui lui barra le passage, et dont l'œil ne pouvait mesurer la profondeur; rien n'indiquait la manière d'y descendre. Après mille recherches, Orphée découvrit enfin un échelon de fer de six pouces de large. Sans songer aux dangers qui l'attendaient peut-être, Orphée descendit soixante échelons. A cette profondeur, il vit une seconde ouverture qui conduisait à une galerie creusée dans le roc vif, espèce de labyrinthe se terminant par une porte à deux battants d'airain, s'ouvrant d'elle-même sans produire le moindre bruit, et rendant, en se refermant, des sons inconnus allant se perdre au loin dans ce vaste édifice. Vis-à-vis de cette porte, qui était au nord, s'en trouvait une autre fermée d'une grille composée d'énormes barreaux. Celle-là ne s'ouvrait pas; seulement on apercevait à perte de vue, et, du côté de l'Orient, une longue suite d'arcades brillamment éclairées; des voix s'y faisaient entendre et formaient un concert harmonieux : c'était la galerie des tombeaux; elle conduisait à un temple souterrain où prêtres et prêtresses célébraient les mystères religieux. Orphée écoutait en silence, admirant ces immenses travaux inconnus à la plupart des Égyptiens. Il se rappela alors que le fondateur de la grande pyramide fut exclu à sa mort du tombeau gigantesque qu'il s'était préparé, pour le punir de cette entreprise fatale à tant de malheureux esclaves, et comprit, à la vue de ces ouvrages souterrains, toutes les difficultés qui n'avaient dû se vaincre qu'au milieu des plus grands périls.

Un chemin longeait les arcades éclairées. Orphée le traversa, et y lut ces mots tracés en lettres noires sur le marbre blanc : *Quiconque fera cette route seul et sans regarder derrière lui, sera purifié par le feu, par l'eau et par l'air; et s'il peut vaincre la frayeur de la mort, il sortira du sein de la terre, il reverra la lumière, et il aura droit de préparer son âme à la révélation des mystères de la grande déesse Isis.*

La lecture de cette inscription mettait souvent un terme aux épreuves de ceux qui demandaient l'initiation. Peu d'hommes osaient passer outre, et bien qu'ils eussent un conducteur dans les détours de la pyramide, en arrivant au terme de leur mission, les

(1) Achérou.

guides en revenaient rarement sans ramener ceux qui s'étaient crus assez hardis pour pénétrer les mystères. Quelques hommes cependant, avides du titre d'initiés qui entraînait avec lui honneur et considération, en récompense des vertus qu'il fallait pratiquer pour le posséder, persistaient courageusement et sortaient victorieux des terribles épreuves qu'il fallait supporter.

Orphée continua son chemin avec l'assurance qu'il avait montrée en pénétrant dans les tombeaux. Seulement il s'étonnait de la longueur de la route, lorsqu'une petite porte de fer, placée au midi, s'offrit à ses regards. Elle était gardée par trois hommes armés; leurs casques étaient surmontés d'une tête d'anubis : c'est ce qui donna lieu à la fable de Cerbère, chien à trois têtes, permettant l'entrée des enfers et en défendant la sortie. En effet, un de ces trois hommes dit à Orphée : « Nous ne sommes pas ici pour arrêter vos pas; continuez votre route, si le Grand Arch.·. des m.·. vous a donné assez de courage; mais n'oubliez pas que si vous franchissez le seuil de cette porte, ce sera pour toujours, et vous ne sortirez d'ici qu'en allant toujours devant vous et vous frayant un passage, *sans tourner la tête* et sans reculer. » Soutenu par l'espoir de retrouver enfin l'ombre de son Eurydice, et sans écouter ce discours, le fidèle époux doubla le pas, éclairé par une lueur très vive s'échappant d'une chambre voûtée de 30 mètres de longueur; à droite et à gauche, deux bûchers y étaient allumés. C'étaient, pour mieux dire, des morceaux de bois plantés près les uns des autres, entourés de plantes odorantes et inflammables. Ces deux bûchers étaient séparés par une grille de fer rougie au feu. Orphée comprit que cette route était la seule qu'il pût suivre; il traversa cette haie de flammes, préparée de manière à protéger l'aspirant contre toute espèce de douleur.

Orphée sortit joyeux de cette épreuve, qu'il considérait comme une des plus fortes peut-être qu'il eût à subir. Un peu plus loin se trouvait un canal de quinze mètres de large, pénétrant dans cette chambre souterraine à travers des barreaux de fer, et en sortant de même à l'extrémité.

J. PETIT.

LE TUILEUR UNIVERSEL.

(*Suite.*)

Le rite des anciens maç.·. libres et acceptés d'Angleterre est pratiqué par les quatre cinquièmes des francs maç.·. qui couvrent le globe, et si nous nous sommes arrêtés au roy.·. arche, 13e degré du rite écossais, c'est que la généralité des L.·. qui le travaillent ne s'occupent que des 4 premiers, mais il en existe réellement 7, savoir :

1er degré. Apprenti.
2e — Compagnon.
3e — Maître.
4e — Maître de marque.
5e — Maître passé.
6e — Excellent maç.·.
7e — Royal arche.

Le rite du système de Schrœder se compose de 7 degrés d'enseignement :

1er degré. Apprenti.
2e — Compagnon.
3e — Maître.
4e — Chev.·. philaléthes ou chercheurs de la Vérité.
5e — Docteur des planisphères.
6e — Chev.·. scandinave.
7e — Philosophe hermétique.

Ces degrés ont pour base la magie, la théosophie et l'alchimie. Le 4e a été établi en 1773, *par Savalette de Langes et Court de Gibelins*. Ce rite est en vigueur à Hambourg.

Le rite de Swedenborg, ou illuminés de Stockholm, possède 6 degrés d'enseignement, qui sont :

1er degré. Apprenti.
2e — Compagnon.
3e — Maître théosophe.
4e — Théosophe illuminé.
5e — F.·. élu.
6e — F.·. rouge.

Le rite éclectique se compose de 3 degrés :

1er degré. Apprenti.
2e — Compagnon.
3e — Maître.

Ce rite est pratiqué par la G.·. loge de Francfort-sur-le-Mein. Il se rapproche beaucoup de la maçonnerie anglaise (rite des anc.·. maç.·. lib.·. et accep.·.) Il rejette les hauts grades, mais les maç.·. arrivés au 3e d.·. sont admis à l'étude de toutes les sciences, dont on s'occupe dans les hauts grades maç.·. de tous les rites connus.

Le rite écossais possédait primitivement 25 degrés,



Frédéric II, roi de Prusse, augmenta le rite ancien de 8 degrés, ce qui porte le rite écossais, dit ancien et accepté à 33 degrés, divisés en sept classes, dont voici la série :

1re classe.	1er degré.		Apprenti.
	2e	—	Compagnon.
	3e	—	Maître.
2e classe.	4e	—	Maître secret.
	5e	—	Maître parfait.
	6e	—	Secrétaire intime.
	7e	—	Prévôt et juge.
	8e	—	Intendant des bâtiments.
3e classe.	9e	—	Maître élu des neuf.
	10e	—	Maître élu des quinze.
	11e	—	Sublime chevalier élu.
4e classe.	12e	—	Grand-Maître architecte.
	13e	—	Royal arche (1).
	14e	—	Grand écossais de la voûte sacrée de Jacques VI.
5e classe.	15e	—	Chev.·. de l'Orient ou de l'épée.
	16e	—	Prince de Jérusalem.
	17e	—	Chev.·. d'Orient et d'Occident.
	18e	—	Souv.·. prince rose-croix.
6e classe.	19e	—	Gr.·. pontife ou sublime écossais.
	20e	—	Vén.·. grand-maître de toutes les Loges.
	21e	—	Noachite ou chev.·. prussien.
	22e	—	Royale hache ou prince du Liban.
	23e	—	Chef du tabernacle.
	24e	—	Prince du tabernacle.
	25e	—	Chevalier du serpent d'airain.
	26e	—	Prince de merci.
	27e	—	Souv.·. commandeur du temple.
7e classe.	28e	—	Chev.·. du Soleil, prince adepte.
	29e	—	Grand Écossais du Saint-Ordre d'Écosse.
	30e	—	Grand élu chevalier Kadosch.
	31e	—	Gr.·. inquis.·., souv.·. comm.·.
	32e	—	Souv.·. prince du royal secret.
	33e	—	Souv.·. grand inspect.·. général.

(1) D'après une note historique du G.·. O.·. de Belgique, le Royal arche, 13e degré du rite écossais anc.·. et accep.·. aurait été créé en 1728, par le chevalier Ramsay. Il se compose de trois grades mystiques, auxquels il en aurait ajouté quatre autres : 1e apprenti, 2e compagnon, 3e maître, 4e maître mercant, 5e Past.·. mast.·., 6e maître subl.·., 7e Royal arche.

Le rite français (Grand Orient) embrasse les 18 premiers degrés du rite écossais ancien et accepté, mais passé les 3 premiers degrés formant la maçonnerie symbolique, il ne compte les autres que par le premier degré de chaque ordre. Voici la nomenclature :

Série des degrés du rite français.

1er grade.		Apprenti . . .	Maçonnerie bleue ou symbolique.
2e	—	Compagnon. .	
3e	—	Maître	
4e	—	Élu.	1er ordre.
5e	—	Écossais	2e —
6e	—	Chev.·. d'Orient	3e —
7e	—	Rose-croix. . .	4e —

Nota. Il a été publié plusieurs *Tuileurs*, mais non pour tous les rites maçonniques communs, encore les éditions qui en ont été faites sont toutes fautives et imparfaites; elles n'en sont pas moins épuisées, ce qui prouve assez l'utilité et le besoin de ce travail. Nous n'avons rien négligé pour le rendre complet, les mots hébraïques et chaldéens que l'on a introduits dans la maçonnerie ont été collationnés et traduits d'après un ouvrage très rare. Nous avons dit que le *Tuileur universel* renfermerait dans son cadre ce qui est relatif : 1° à la décoration de la loge-chapitre ou aréopage ; 2° au titre et à l'heure du travail ; 3° à l'interprétation des signes ; 4° aux attouchements, batteries, marches, âges, mots de passe, mots sacrés ; 5° aux insignes et décors ; 6° aux alphabets maç.·. et hiéroglyphiques ; 7° aux signes caractéristiques de tous les degrés ; 8° nous ajouterons une notice contenant les dates de l'introduction de la maç.·. dans les divers pays du monde ; 9° le nom de toutes les loges symboliques, chapitres et aréopages, le lieu où elles sont établies, le nom et l'adresse des officiers qui les régissent, la nature de leurs travaux et les éphémérides maç.·.

Nous trouverons peut-être des lecteurs qui nous adresseront des reproches en prétendant que nous découvrons les secrets de l'ordre, et facilitons les profanes à pénétrer dans les loges. Tout est dit à cet égard.

P. Bach.

LES MEMBRES COMPOSANT LA R.·. LOGE DE LA BIENVEILLANCE,

AU T.·. ILL.·. F.·. MARCONIS DE NÈGRE.

Au ciel le plus serein, aux plus riantes plages,
Il s'amoncèle aussi des voiles de nuages !
Ils étaient beaux, bien beaux, ces peu de jours passés
Dans d'arides sentiers nouvellement tracés,



Par une main qui sait extirper les bruyères,
Allumer dans la nuit le flambeau des lumières ;
Honneur au noble frère, honneur à Marconis
Qui venait nous ouvrir le temple de Memphis.

Quelle est de l'homme ici la haute destinée!
Il travaille sans cesse, et, l'œuvre terminée,
Au lieu de réjouir ses yeux aux fraîches fleurs,
Il lègue à d'autres mains le fruit de ses labeurs.
Du matin à la nuit le sage ainsi travaille
Et ne regarde pas si l'égoïsme raille,
Derrière son enseigne il dit : Chacun pour soi,
Le sage frère dit: Au monde je me dois!

Du pôle sud au nord, du Nil aux Pyrénées
Les âmes de deux liens se sentent enchaînées;
Il n'est plus de distance, il n'est plus de fierté,
La devise du monde est la fraternité.

Du Danube en fureur à la riante Seine
Tout est commun, partout, le plaisir et la peine;
Que le plus pur bonheur accompagne vos pas,
Mon frère, en nous quittant, ne nous oubliez pas.

Acceptez pour adieu notre reconnaissance,
Et revenez un jour revoir la Bienveillance.

Par mandement de la R.·. loge.

GLODIN,
Secrétaire de l'Académie royale
de musique de Bruxelles.

EXPLICATION DES SYMBOLES.

.·. *Le tronc d'arbre* avec ses racines, qui est désigné dans les élus de la vérité, figure la stabilité de l'ordre.

.·. *Les sept feuilles de laurier* indiquent que, comme cet arbre protégé jadis par Jupiter est respecté par la foudre, ainsi l'ordre maç.·. restera préservé de toute attaque profane par la protection du subl.·. Arch.·. des mondes.

.·. *La terre* qui figure dans la réception du chev.·. de l'aigle rouge, indique que, comme elle couvre notre corps d'un éternel oubli; ainsi les secrets de l'ordre doivent rester ensevelis dans notre cœur.

.·. *La nappe blanche* qui décore l'autel des serments dans la réception du royal arche, est l'emblème de cet état vertueux, auquel tout maç.·. doit aspirer, et comme pour blanchir et se trouver en cet état de candeur, il a fallu que la plante y parvînt par la macération et qu'elle se dépouillât de son écorce; ainsi l'esprit des chev.·. R.·. arche doit parvenir à cet état de perfection par le travail, en se dépouillant des préjugés et des vices qui l'environnent.

.·. *Les trois triangles* les uns dans les autres symbolisent les trois vérités égyptiennes, ou le mystère de la trinité des Perses.

Les trois lettres placées aux trois angles du triangle supérieur signifient la foi, l'espérance et la charité.

.·. *Les détonations d'armes à feu* qui se font entendre dans la réception du Kadosch philosophique (cinquième voyage), lui indiquent qu'il doit acquérir la force morale qui lui est nécessaire, pour figurer dignement dans le combat que les hommes vertueux et éclairés ont à livrer pour triompher du vice, des préjugés et de l'ignorance.

Maximes et pensées.

.·. Assistez votre prochain de tout votre pouvoir; car au faîte des grandeurs, rien ne vous dit que vous n'en tomberez pas; et peut-être à votre tour aurez-vous besoin du secours de celui que vous avez obligé.

.·. Le repos n'est doux que pour celui qui travaille; le plaisir n'est senti que par celui qui n'en a pas abusé.

.·. Tomber, et ne pas se relever, voilà ce que c'est que faillir.

.·. La flatterie est un abîme creusé par le vice pour y faire tomber la vertu.

.·. Un véritable courtisan doit être sans humeur et sans honneur.

.·. Celui qui ne joint pas l'exemple au précepte est plus dangereux qu'utile. Faites ce que je dis, et non ce que je fais, est un axiome ridicule et qui produira toujours un très mauvais effet.

.·. Avant de sortir de la maison, il faut examiner ce que l'on va faire, et en y rentrant, examiner ce qu'on a fait.

.·. L'activité dans le travail consiste bien moins à faire beaucoup, qu'à faire bien.

.·. Si le repentir sincère ne rend point l'innocence, il fait pardonner les fautes les plus graves.

.·. La conscience est le don le plus précieux que Dieu ait fait à l'homme; elle nous instruit des vices que nous devons éviter, des vertus qu'il nous faut pratiquer. C'est un juge continuel et sévère aux arrêts de qui nul mortel ne saurait se dérober.

.·. Dieu fit de la conscience pour l'homme un ami auquel la flatterie est étrangère; qui supplée parfois à notre inexpérience et que nous devrions toujours consulter avant d'agir.

.·. Les hommes sans cœur n'aperçoivent dans le monde que ceux qui ont prospéré. Ceux que le sort a culbutés ont disparu totalement pour eux, ils n'admettent pas que le mérite puisse surnager sur cette mer de douleur où le destin les a naufragés. Quelle leçon, pour ceux à qui le bonheur fait regagner le port!

.·. La bonne réputation vaut mieux que les grandes richesses.

THÉATRES

Théâtre-Lyrique. — *Les Amours du Diable*, cette magnifique féerie animée par la délicieuse musique de Grisar, reçoit chaque soir un nouvel accueil d'un public empressé. *Le Roi des Halles* continue ses représentations et vient alterner agréablement avec *les Amours du Diable.*

Opéra-Comique. — La reprise de *la Fille du régiment* est en grande faveur; la dernière représentation avait attiré un public nombreux et d'élite, et la partition de ce magnifique opéra a été couverte d'applaudissements.

Vaudeville. — *Lady Tartuffe à marier*, accompagnée de *Quand on veut tuer son chien*, et *On demande un gouverneur*, forment un spectacle des plus attrayants. A bientôt *les Filles de marbre.*

Variétés. — Encore un gracieux vaudeville à ajouter à la collection du répertoire charmant de ce théâtre privilégié, *Les femmes du monde*, vaudeville en cinq actes, que des situations neuves et spirituelles font vivement applaudir.

Ambigu. — On répète avec la plus grande activité une féerie en cinq actes et vingt tableaux, intitulée: *Le ciel et l'enfer.* On dit que cette pièce surpassera en magnificence tout ce qu'on a vu en ce genre jusqu'à ce jour.

Délassements. — Grâce à la grande activité de l'administration et au zèle intelligent du nouveau directeur, la foule est stationnaire pour voir chaque soir un spectacle charmant et varié.

Comte (Jeunes élèves). — Ce théâtre est en voie de bonne fortune, ses pièces sont charmantes, les acteurs montrent du zèle, surtout M. Prévots, comique d'un talent réel: nous ne dirons rien du directeur, dont le nom seul résume une carrière consacrée à nos plaisirs et aux récréations de l'enfance.

Théâtre-National du Cirque.—N'exigez pas de lui autre chose que ses *Pilules du Diable*, il ne peut y suffire, tout Paris en demande. Le fait est que ces pilules merveilleuses sont bien faites pour opérer les plus belles cures; tout être triste, ennuyé, souffreteux, doit sortir du Théâtre-National guéri à force de distraction.

Salle Bonne-Nouvelle. — Que de gens passent à côté de ce théâtre sans se douter le moins du monde des merveilles qu'il recèle! Les tableaux vivants feront fortune quand l'amour du beau se vulgarisera; les modèles en sont choisis, et les poses ne laissent rien à désirer au point de vue de l'art; *Thérésa* est admirable: tour à tour bacchante, moissonneuse ou martyre, elle mérite de nombreux applaudissements. N'oublions point toutefois de citer sa gracieuse compagne, la blonde *Hamely*, délicieuse Vénus aux formes moelleuses et délicates.

St.-E. G.

Paris. — Imprimerie de L. Martinet, rue Mignon, 2.

« Proclamer les vertus et combattre les vices, des maçons est le noble but. »

« Publions, établissons, propageons la vraie maçonnerie, nous aurons rendu plus de services à la terre que tous les législateurs ensemble. »

VOYAGE MAÇONNIQUE AUTOUR DU MONDE

PAR UN INDIEN.

(*Suite.*)

Le F.·. thesmophore, accompagné du F.·. stolista, s'empare de nouveau du néophyte. Il sort du *pronaos*, et le fait passer dans la région du feu ; quand il en est sorti il le conduit par mille détours dans le sanctuaire des esprits.

Le premier mystagogue, assisté de huit patriarches, préside ce conseil.

Le thesmophore frappe un seul coup à la porte du sanctuaire ; elle s'ouvre avec fracas, et le président s'adressant au néophyte, lui dit d'un voix forte : Que demandez-vous ?

R. D'être reçu franc-maçon.

Le F.·. stolista lui retire le bandeau qui couvre ses yeux, et le mystagogue lui dit : Considérez encore une fois les emblèmes de la mort que vous voyez en ce lieu, et souvenez-vous que vous devez toujours vivre de manière à pouvoir mourir à chaque instant, sans être tourmenté par quelque remords. Cet emblème (le coq) vous prescrit la vigilance et vous engage à veiller sans cesse sur vous, afin d'éviter toute action mauvaise. Ce symbole (le sablier) est l'image du temps qui s'écoule avec rapidité. Profitez toujours du temps présent, et n'attendez jamais lorsque vous avez l'occasion et le moyen de faire le bien.

Puissent les flammes dont vous avez été environné éveiller dans votre âme les sentiments de gratitude et de vénération que vous devez à l'Être suprême ! Puissent-elles allumer dans votre cœur l'amour pour la vertu et pour vos semblables ! puissiez-vous toujours conserver dans votre esprit cette morale sublime, commune à toutes les nations : Ne fais point à *autrui* ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît !

Je dois vous faire connaître la base de la F.·. maç.·.. Elle réunit les deux caractères qui rapprochent les mortels de la divinité, savoir : le culte de la vérité et la pratique de la bienfaisance. École de sagesse, la maç.·. se nourrit d'exemples ; lien sacré parmi les hommes, elle dédaigne les démarcations qui séparent les peuples ; toute vertu est son domaine, toute action noble et généreuse trouve un écho dans ses temples. Cette institution a pour base les lois de la nature, elle tend au perfectionnement des sciences et des arts, dont elle embrasse toutes les parties. On apprend à parler à son tour, à discourir avec sagesse, à remontrer avec aménité, à céder avec complaisance, à commander sans âpreté, à fléchir sans bassesse ; l'étranger y trouve un F.·., l'indigent un ami, et les vaincus des sauveurs : ainsi dans la maçonnerie se trouve le dépôt de toutes les vérités utiles aux hommes.

QUESTIONS ADRESSÉES AU NÉOPHYTE.

D. Croyez-vous que le bien peut produire le mal, et le mal produire le bien ?

R. Non, la loi de la gravitation qui régit le monde physique veut qu'une pierre jetée en l'air retombe sur terre. La loi du monde moral, qui est la justice, veut que, dans un temps donné, le mal produise le mal, comme le bien doit produire le bien. Raisonner autrement ce serait nier la providence, ce serait dire que le bien et le mal sont indifférents ; doctrine essentiellement mauvaise, car elle porterait le trouble dans la société et accuserait la sagesse divine.

D. Qu'est-ce que le hasard ?

R. Le hasard est un mot vide de sens : rien ne peut exister sans cause, le monde est arrangé suivant les lois mathématiques par une intelligence.

Dans la langue sueto-gothique, *as* signifie Dieu, le pluriel était *asar* ; ainsi le hasard des Goths et peuples du midi était *Dieu*, dans la langue étrusque

œsar voulait aussi dire *Dieu;* on se souvient de la foudre qui détruisit la lettre *C* sur la statue de César, d'où l'on conclut qu'il allait devenir *Dieu*, c'est-à-dire mourir; *asar*, *œser* se rapprochent de l'*hésus* des Gaulois. D'après cette explication, le hasard pour moi n'est autre que la providence, qui remplace pour nous la fatalité musulmane et le Destin, divinité aveugle et fatidique des anciens.

D. Qu'est-ce que la sagesse?

R. La sagesse est le fruit de l'expérience.

D. Qu'est-ce que l'expérience?

R. L'expérience s'acquiert non pas à force d'agir, mais à force de réfléchir sur ses actions; une vie active répand les semences de la sagesse; mais celui qui ne réfléchit point n'en recueille pas la moisson, il traîne le fardeau des années, perd sa vie et ne s'aperçoit qu'il a vieilli que par les infirmités.

D. Croyez-vous à l'immortalité de l'âme?

R. Oui.

D. Croyez-vous que l'âme est une analogie ou une émanation de Dieu?

R. Dieu est la vérité, tout ce qui vit doit donc avoir une affinité avec cette vérité.

D. Qu'est-ce que l'individualité?

R. C'est l'âme: l'âme c'est l'immortalité, c'est l'éternité, c'est ce moi qui peut sommeiller mais non jamais cesser d'être; s'il a son repos et ses vicissitudes, sa croissance et sa décroissance, l'espace n'en reste pas moins devant lui.

Libre et immortelle, mue par la douleur et la nécessité, la volonté peut embrasser les mondes et s'élever jusqu'à Dieu.

D. La faculté de vouloir est-elle immortelle comme l'âme?

R. Elle fait sa force, sa vie, elle pèse le juste et l'injuste, et sépare le vrai du faux: c'est la volonté seule qui constitue l'indépendance; la pensée fait la volonté; la volonté fait l'œuvre.

D. Dans une vie sans avenir, le juste et l'injuste seraient-ils un hors-d'œuvre? sur un globe où chaque être serait isolé pour n'être en contact avec aucun autre, l'équité serait-elle inutile?

R. Oui, car à quoi servirait-elle là où il ne peut y avoir partage.

D. La connaissance de Dieu, celle du vice et de la vertu leur seraient-elles plus utile?

R. Non, cette science d'une vie future à laquelle la créature ne serait pas appelée, deviendrait pour elle un fardeau, d'autant plus lourd qu'il serait sans but, et rien de ce qui, principe d'ensemble et base des choses, subsiste dans l'univers, ne peut exister sans but.

D. Croyez-vous que l'inégalité des créatures n'a rien d'absolu, rien de définitivement arrêté, que toutes sont parties du même point, qu'elles sont toutes d'une même essence?

R. Oui, leur différence de forme et d'intelligence ne vient que de celle de leurs actes et de l'emploi qu'elles ont fait de facultés communes. Je crois donc que ces myriades d'êtres qui peuplent l'univers et dont Dieu connaît le nombre, ne sont que les membres d'une même famille, parce qu'il n'y a qu'une seule essence vitale, qu'une seule nature d'âme, qu'un seul souffle divin.

D. Le sentiment du vrai et du juste est-il en nous, naît-il avec nous, fait-il partie de notre être?

R. Oui, car ce que le cœur réprouve, ce qu'il regarde comme mauvais, peut difficilement être bon, et rien de ce qui est mal ne doit être complétement d'accord avec notre intelligence, avec notre âme.

Le mystagogue prend alors la parole en ces termes:

« L'idée qu'on se forme de nous dans le monde est fausse. On nous a représentés comme réunis par des motifs vagues et ridicules; vous n'avez pu penser que la futilité fût le lien qui depuis tant de siècles a réuni les hommes les plus sages, chez tous les peuples, et dans toutes les conditions. On nous dit ennemis de la société, et vous trouverez parmi nous les amis les plus ardents de leur pays et ses plus fermes appuis. On nous a peints comme une société sans principes religieux, et la morale religieuse est le fondement de notre ordre; si nous admettons parmi nous l'honnête homme de tous les cultes, c'est qu'il ne nous appartient pas de scruter les consciences, et que nous pensons que l'encens de la vertu est agréable à Dieu, de quelque manière qu'il lui soit offert. La tolérance que nous professons n'est point le résultat de l'athéisme ou de l'impiété, mais seulement celui de l'indulgence et de la philosophie. Enfin on nous a représentés comme une société de gastronomes: vous allez connaître la boisson qui sert à nos repas (le thesmophore lui donne le vase d'amertume).

Le mystagogue continue: Cette coupe est emblématique: l'amertume de ce breuvage symbolise la répugnance qu'on éprouve, lorsqu'il s'agit d'avouer ses fautes, et la difficulté qu'on a de quitter les mauvaises habitudes qu'on a contractées; suivez avec courage le chemin de la vertu, et ne vous laissez jamais rebuter par les contrariétés que les passions pourront vous opposer. Consentez-vous à continuer votre route?

R. Oui.

Après sa réponse le F∴ stolista lui remet le bandeau sur les yeux, et le mystagogue dit: Puisqu'il persiste dans sa résolution, veuillez, F∴ Stolista, lui faire accomplir son troisième voyage afin qu'il achève sa purification; vous l'abandonnerez ensuite à lui-même, afin que le Tout-Puissant le conduise, et que sa volonté s'accomplisse.

Le thesmophore accompagné du F∴ Stolista, emmène le néophyte.

(La suite au prochain numéro.)



SUR L'ÉSOTÉRISME.

(*Suite.*)

De la nécessité de régénérer la haute maç.·., et d'unir tous les rites du globe dans le sein de la V.·. L.·., dépouillée de tout voile myst.·., et rendue réellement scientifique, par son incontestabilité vis-à-vis la raison de tous et de chacun.

III.

Nous continuons de prouver que la doctrine ésotérique n'était autre que le matérialisme. Une pareille doctrine se prétendant scientifique en présence de l'incompressibilité de l'examen vulgarisant toujours, ce qui se dit science doit, sous peine des plus grands malheurs, se trouver anéanti par la science réelle.

« On devient injuste, dit Glaucon, frère de Platon, dès le moment qu'on croit pouvoir l'être sans crainte. Car tout homme croit, dans le fond de son âme *et avec raison*, disent les partisans de l'injustice, qu'elle est plus avantageuse que la justice ; en sorte que si quelqu'un ayant un tel pouvoir, ne voulait faire tort à personne ni toucher au bien d'autrui, on le regarderait comme le plus malheureux et *le plus insensé* de tous les hommes. Cependant, *tous feraient en public l'éloge de sa vertu, mais à dessein de se tromper mutuellement, et dans la crainte d'éprouver eux-mêmes quelque injustice.* »

— Ce tableau, au point de vue matérialiste, est admirable de vérité. Est-ce qu'en présence de l'incompressibilité de l'examen, vulgarisant toujours ce qui se prétend science, une pareille doctrine ne doit point se trouver anéantie ? A cet égard, je fais appel à toutes les LL.·. du globe.

Glaucon, le frère de Platon, ne l'oubliez pas, continue d'exposer le tableau de l'homme nommé *méchant*, lequel n'est que l'homme *raisonnable* dès qu'il n'y a pas de sanction religieuse, ou qu'il n'y a que des sanctions religieuses hypothétiques, toujours impuissantes en présence de l'incompressibilité de l'examen.

« Que le méchant, dit Glaucon, conduise ses entreprises injustes avec tant d'adresse qu'il ne soit pas découvert ; car, *s'il se laisse surprendre en faute, ce n'est plus un habile homme. Le chef-d'œuvre de l'injustice est de paraître juste sans l'être.* Donnons-lui donc une injustice parfaite ; qu'en commettant les plus grands crimes, il sache se faire la réputation d'honnête homme ; et s'il vient à broncher, qu'il puisse se relever aussitôt ; qu'il soit assez éloquent pour persuader son innocence à ceux devant lesquels on l'accusera ; assez hardi et assez puissant, soit par lui-même, soit par ses amis, pour emporter par la force ce qu'il ne pourra obtenir autrement. »

Après avoir fait ce portrait du méchant, lequel n'est que l'homme rationnel, mis en présence du matérialisme supposé réel, Glaucon dit :

« Mettons à présent vis-à-vis de lui, l'homme de bien, dont le caractère est la franchise et la simplicité, et qui comme dit Eschyle :

Est plus jaloux d'être bon que de le paraître.

« Otons-lui même la réputation d'honnête homme ; car s'il passe pour tel, il sera en conséquence comblé d'honneurs et de biens ; et nous ne pourrons plus juger s'il aime la justice pour elle-même ou pour les honneurs et les biens qu'elle lui procure. En un mot, dépouillons-le de tout, hormis la justice ; et pour mettre entre lui et l'autre une parfaite opposition, qu'il passe pour le plus scélérat des hommes, sans avoir jamais commis la moindre injustice ; de sorte que sa vertu soit mise aux plus rudes épreuves, et qu'elle ne soit ébranlée ni par l'infamie ni par les mauvais traitements ; mais que jusqu'à la mort il marche d'un pas inébranlable dans les sentiers de la justice, passant toute sa vie pour un méchant, tout juste qu'il est. C'est à la vue de ces deux modèles, l'un de justice, l'autre d'injustice consommée, que je veux que vous prononciez sur le bonheur du juste et du méchant. »

« — Avec quelle précision et quelle rigueur, mon cher Glaucon, dit Socrate, tu te dépouilles de tout ce qui est étranger au jugement que nous devons porter ! »

Ce qui prouve que Platon accepte les prémisses qui doivent servir à porter le jugement.

» — J'y apporte, reprend Glaucon, le plus d'exactitude que je puis. Après les avoir supposés tels que je viens de le dire, il n'est pas malaisé, ce me semble, de juger du sort qui les attend l'un et l'autre. Disons-le néanmoins, et si ce que je vais dire te paraît trop fort, souviens-toi, Socrate, que je ne parle pas de mon chef, mais au nom de ceux qui préfèrent l'injustice à la justice. »

Ceci est une nouvelle précaution oratoire prise contre le parquet de la république d'Athènes.

« — Le juste, tel que je l'ai dépeint, continue Glau-

con, sera fouetté, torturé, mis aux fers, on lui brûlera les yeux; enfin, après lui avoir fait souffrir tous les maux, on le mettra en croix, et par là on lui fera sentir qu'il ne faut pas s'embarrasser d'être juste, mais de le paraître. »

Avant d'arriver à la conclusion, disons ici : que ce passage est celui qui a fait donner à Platon le surnom de divin par le christianisme. Dans ce juste on a voulu reconnaître le Christ, et peu s'en est fallu que Platon n'ait été canonisé comme prophète. Nous allons voir bientôt comment Platon traite son Christ. Est-il nécessaire de faire apercevoir qu'il n'y a pas l'ombre de ressemblance entre le Christ et le juste de Platon? Le Christ est le plus grand des héros : il sait que la sanction religieuse existe; il remplit son devoir et se dévoue pour l'humanité. Il est en même temps le plus grand des philosophes : il raisonne, il est par son dévouement l'expression de l'éternelle raison. Le juste de Platon est le plus grand des imbéciles; il croit savoir que la sanction religieuse n'existe pas : pour lui, s'il raisonne, devoir et dévouement sont des folies. En se dévouant, il prouve qu'il n'est qu'un sot. C'est aussi ce que va dire Platon.

— « C'est donc, continue Glaucon, bien plutôt au méchant qu'on doit appliquer les paroles d'Eschyle; parce que ne réglant pas sa conduite sur l'opinion des hommes, et s'attachant à quelque chose de réel et de solide, il ne veut point paraître méchant, mais l'être en effet. »

« Son habileté féconde, conçoit et enfante heureusement les plus beaux projets (Eschyle, etc.). »

« Avec la réputation d'honnête homme, il a toute autorité dans l'Etat; il s'allie lui et ses enfants aux meilleures familles, il forme toutes les liaisons qu'il lui plaît. Outre cela, il tire avantage de tout, *parce que le crime ne l'effraie point.* A quelque chose qu'il prétende, soit en public, soit en particulier, il l'emporte sur tous ses concurrents; il s'enrichit, fait du bien à ses amis, du mal à ses ennemis, offre aux Dieux des sacrifices et des présents magnifiques, et *se concilie la bienveillance des Dieux et des hommes, bien plus* AISÉMENT *et plus* SUREMENT *que le juste*, d'où l'on peut conclure avec vraisemblance, QU'IL EST AUSSI PLUS CHÉRI DES DIEUX. »

Si l'on voulait considérer Platon comme prophète, le portrait qu'il vient de tracer du méchant s'appliquerait mieux à Louis XI, que celui de son juste au Christ.

COLINS.

(La suite au prochain numéro.)

TABLEAU SYNOPTIQUE DE TOUTES LES GRANDES LOGES.

Cinquième article.

G.·. L.·. de Nordhausen (Thuringe), fondée en 1797, professant le rite primitif. Le G.·. M.·. qui la régit est le F.·. S. L. Krewenckels; le nombre des LL.·. qui en relèvent est de dix.

Le temple de l'Innocence couronnée est d'une construction toute récente. Un comité de bienfaisance est institué pour soulager indistinctement tous les malheureux.

G.·. L.·. de Freiberg (Saxe), fondée en 1803, travaillant le rite philosophique; le nombre des L.·. qui en relèvent est de sept. Le G.·. M.·. qui la régit est le Tr.·. ill.·. F.·. Cheobel.

Le temple aux Trois Montagnes est des plus remarquables par sa décoration intérieure.

G.·. L.·. d'Hall (pays de Magdebourg), fondée en 1805, travaillant le rite primitif; le nombre des L.·. qui en relèvent est de quatre. Le G.·. M.·. qui la régit est le Tr.·. ill.·. F.·. P. A. Sylva.

Le temple de la L.·. aux Trois Epées est d'une construction élégante.

La caisse de bienveillance, très-bien administrée, fait beaucoup de bien à toutes les infortunes.

G.·. L.·. de Glogau (Basse-Silésie), fondée en 1805, travaillant le rite primitif; le nombre des L.·. qui en relèvent est de sept. Le G.·. M.·. qui les régit est le Tr.·. ill.·. F.·. Barnault.

Le temple à la Loyale Réunion est parfaitement décoré.

Cette L.·. a un comité de bienfaisance très bien administré.

G.·. L.·. des Maç.·. Fr.·. et acceptés du rite d'York, pour la Louisiane (Nouvelle-Orléans), fondée en 1789; le nombre des LL.·. qui en relèvent est de neuf. Le G.·. M.·. qui la régit est le Tr.·. ill.·. F.·. John Gedy.

Cette G.·. L.·. possède un comité de bienfaisance et un superbe temple.

G.·. L.·. du suprême Directoire helvétique Romand, séant à la vallée de Lausanne (Suisse), fondée en 1791; les LL.·. qui en relèvent sont de trois. Le G.·. M.·. qui la régit est le Tr.·. ill.·. F.·. A. Zuberia.

Cette G.·. L.·. possède un comité de bienfaisance.

Il existe dans la Belgique cinq rits maç.·., ils sont pratiqués, sans entraves, avec une tolérance digne de la maç.·.

Le *Rite moderne* ou *Grand-Orient* (1). La juridiction de ce rite ne s'étend qu'aux trois grades symboliques; il reste étranger aux rites et aux grades supérieurs à celui de M.·. troisième degré.

Le *Grand-Orient* belge tient ses séances au premier degré du rite moderne, et toutes les LL.·. de son obédience professent ce rit dans les trois grades symboliques.

Par un arrêté du 10e j.·. du 8e m.·. 5839, modifié le 1er j.·. du 1er m.·. 5842, il déclare :

« Qu'attendu qu'il est de l'essence de la maç.·. et de la constitution du G.·. O.·. même d'encourager et de récompenser tous les actes qui tendent au bonheur de l'humanité et à l'amélioration sociale, comme aussi de rémunérer tous les services éminents rendus à la maçonnerie,

» *Arrête :*

» Art. 1. Des récompenses d'encouragement seront décernées par le G.·. O.·. de Belgique aux at.·. et aux maç.·. qui se seront distingués par des services éminents rendus à l'ordre maç.·., par des actes de vertu, de philanthropie ou de dévouement, par des institutions utiles, ou par des travaux littéraires, scientifiques ou artistiques.

» Art. 2. Ces récompenses consisteront dans une médaille d'argent du module de 22 lignes, portant, d'un côté, un emblème maç.·., et de l'autre trois couronnes et cette inscription : *Gr.·. O.·. de Belgique : Récompense maç.·.*; le nom de celui qui obtiendra cette récompense sera gravé à l'exergue.

» Un certificat sur parchemin, délivré par le G.·. O.·., à l'at.·. ou au F.·. portant ses titres et noms avec les motifs de la récompense, sera remis en même temps que la médaille; il sera en outre placé dans le temple du G.·. O.·. un tableau spécial destiné à perpétuer le souvenir des actes de services rémunérés, et sur lequel seront écrits les titres distinctifs des at.·. et les noms des maç.·. qui auront reçu la médaille, ainsi que la cause qui l'aura fait décerner.

» Art. 3. La médaille sera portée en sautoir, suspendue à un ruban aux couleurs du G.·. O.·., et de la largeur du cordon de M.·., mais lorsque la récompense sera décernée à un at.·., la médaille sera attachée au drapeau de la L.·.. »

(1) Nous avons donné, dans le 1er numéro, le nom du G.·. M.·., etc., etc., etc.

LL.·. possédant un chap.·. de souv.·. Pr.·. R.·. C.·. du rit moderne.

Les Vrais Amis de l'Union, O.·. de Bruxelles.
Les Amis Philanthropes, O.·. de Bruxelles.
La parfaite Union, O.·. de Mons.
L'Aurore, O.·. d'Oudenaerde.
Le Rite Ecoss.·. anc.·. et accep.·..

Le suprême conseil de ce rite a été fondé à Bruxelles par les soins du F.·. Rouyer, souv.·. Gr.·. insp.·. Gén.·., membre du sup.·. cons.·. de France, le 15e j.·. du 11e m.·. 5816, et installé le 11e j.·. du 1er m.·. 5817.

Les GG.·. dignit.·. de l'Ord.·. sont : le Tr.·. ill.·. et Tr.·. Pr.·. souv.·. G.·. Com.·. G.·. M.·., *ad vitam*, le F.·. Stevens (Pierre-Albert-Joseph), avocat à la cour d'appel de Bruxelles.

Le T.·. ill.·. et T.·. Pr.·. Lieut.·. G.·. Com.·. F.·. Carton de Famillieureux (Charles), propriétaire à Saint-Josse-ten-Noode.

LL.·. chap.·. et cons.·. de son obédience :

Les Amis Philanthropes, O.·. de Bruxelles.

Le sup.·. cons.·. des GG.·. ins.·. Gén.·., 33e dég.·. du rite écoss.·., anc.·. et accep.·., siége près de cet at.·..

Les FF.·. réunis, O.·. de Tournay. Cet at.·. possède un consistoire du Sub.·. Pr.·. du royal secrét.·., 32e deg.·., constitué le 5e j.·. du 5e m.·. 5841.

La parfaite Union, O.·. de Mons. Cet at.·. possède un aréop.·. de chev.·. K.·. d.·. S.·. 30e deg.·., constitué le 5e j.·. du 2e m.·. 5840.

La Constance, O.·. de Louvain. Cet at.·. possède une G.·. L.·. de St-André, 29e deg.·. du rite écoss.·., anc.·. et accep.·., constituée le 25e j.·. du 5e m.·. 5825.

Les Amis du Commerce et la Persévérance réunis, O.·. d'Anvers. Cet at.·. possède : 1° un aréop.·. du 30e deg.·., constitué le 20e j.·. du 12e m.·. 5850; 2° un chap.·. de R.·. C.·. sous le titre particulier des Vaillants Chevaliers de l'âge d'or, constitué le 5e j.·. du 12e m.·. 5817.

L'Avenir et l'Industrie, O.·. de Charleroy. Cet at.·. possède un chap.·. de R.·. C.·. constitué le 9e j.·. du 3e m.·. 5841.

La Fidélité, O.·. de Gand. Cet at.·. possède un chap.·. de R.·. C.·., constitué le 16e j.·. du 12e m.·. 5339.

Les Amis du Progrès, O.·. de Bruxelles. Cet at.·. possède un chap.·. de R.·. C.·., constitué le 22e j.·. du 11e m.·. 5838.

LES CHEVALIERS ECOSSAIS, chap.·. libre du 18e deg.·., constitué par décret du 20e j.·. du 5e m.·. 5850.

Les Élèves de Thémis, O.·. d'Anvers. Cette L.·. a été reconnue comme écossaise, par décret du 20e j.·. du 12e m.·. 5851, et le chap.·. des R.·. C.·. de cet at.·. a été admis au nombre des chap.·. écoss.·. de

l'obéd.·. du sup.·. cons.·., par décret du 20e j.·. du 5e m.·. 5851.

Rite Ecossais primitif. Ce rite a été introduit en Belgique par lettres constitutionnelles accordées par la G.·. L.·. d'Edimbourg, le 9e j.·. du 12e m.·. 5769, sub.·. n° 160 à la R.·. L.·. de *la Bonne Amitié*, Or.·. de Namur.

Administration supérieure : le G.·. M.·. , Rég.·. de l'ordre pendant la vacature de la G.·. M.·., le F.·. *Kegeljean*, banquier à Namur, G.·. Chanc.·. de l'ordre, le F.·. Grooters, avocat à Bruxelles.

LL.·. et Chap.·. de l'Obédience. Cet at.·. possède un sup.·. aréo.·. des GG.·. El.·. de la Vérité, 29e deg.·. du rit écoss.·. prim.·., constitué par le subl.·. chap.·. de l'inst.·. du temple, par lettres patentes en date du 9e j.·. du 11e m.·. 5842.

Représentant du G.·. M.·., président l'aréop.·., le F.·. *André Trumper*, 33e G.·. Chanc.·. de l'aréop.·., le F.·. Antoine-Charles Hoorickx, 33e.

Rite philosophique. G.·. Loge-mère (en Belgique).

Les FF.·. Réunis, O.·. de Tournay, constitués à ce rite le 20e j.·. du 3e m.·. 5770. Cet at.·. possède un sup.·. trib.·. des GG.·. JJ.·. CC.·.

Les Vrais Amis de l'Union, O.·. de Bruxelles, constitués au rite Ecoss.·. Phil.·. par le G.·. O.·., le 6e j.·. du 12e m.·. 5839. Cet at.·. possède un chap.·. de GG.·. Ecoss.·., actuellement en sommeil.

Les Élèves de Thémis, O.·. d'Anvers. Cet at.·. possède un sup.·. trib.·. des GG.·. J.·. GG.·..

Ordre Royal d'Hérodom de Kilwinning.

L'ordre royal d'Hérodom de Kilwinning est un G.·. de R.·. C.·. dont l'inst.·. est divisée en plusieurs points.

Les FF.·. Réunis, O.·. de Tournay. Le chap.·. des R.·. C.·. d'Hérodom et de Kilwinning a été constitué près de cette R.·. L.·. le 10e j.·. du 1er m.·. 1809. Er.·. vulg.·., par la G.·. L.·. provinciale de l'ordre séant à l'O.·. de Rouen.

Les Élèves de Thémis, O.·. d'Anvers. Cet at.·. possède un chap.·. de R.·. C.·. d'Hérodom et de Kilwinning.

Rite de Royal-Arche. Ce rite fut créé en 1728, il se compose de trois G.·. symboliques auxquels il en a été ajouté quatre autres.

La R.·. L.·. de la bonne Amitié, O.·. de Namur, a reçu des constitutions du sup.·. G.·. chap.·. de Royal-Arche, datées du 21e j.·. du 1er m.·. 5845. Ce chap.·. a été solennellement installé le 30 novembre suivant.

G.·. O.·. d'Afrique. *G.·. L.·. Bélisaire*, constituée le 4e j.·. du 1er m.·. 5832. Cette L.·. chap.·. et C.·. est présidée par le T.·. ill.·. F.·. Descous, 33e capitaine d'état-major en retraite, consul de Hollande, et décoré de plusieurs ordres, rep.·. du G.·. O.·. de France.

LL.·. placées sous son insp.·. :

La L.·. *la Baie du Salut*, séant à l'O.·. d'Arzew, constituée le 24e j.·. du 3e m.·. 5850.

La L.·. *des FF.·. de l'Atlas*, séant à l'O.·. de Blidah, constituée le 13e j.·. du 2e m.·. 5843.

La L.·. Chap.·. *d'Hippóne*, séant à l'O.·. de Bône, constituée le 13e j.·. du 5e m.·. 5832.

La L.·. *des FF.·. Numides*, séant à la vallée de Bougie, constituée le 24e j.·. du 4e m.·. 5836.

La L.·. *des FF.·. de Julia Cæsarea*, séant à l'O.·. de Cherchell, constituée le 12 j.·. du 10e m.·. 5844.

La L.·. chap.·. *de Saint-Vincent-de-Paul*, séant à l'O.·. de Constantine, constituée le 20e j.·. du 6e m.·. 5845.

La L.·. *des FF.·. du Sahel*, séant à l'O.·. de Douéra, constituée le 20e j.·. du 3e m.·. 5849.

La L.·. *le Progrès*, séant à la vallée de Ghelma, constituée le 4e j.·. du 11e m.·. 5849.

La L.·. *des FF.·. du Nador*, séant à l'O.·. de Médéah, constituée le 6e j.·. du 2e m.·. 5844.

La L.·. *des FF.·. du Zackar*, séant à l'O.·. de Milianah, constituée le 21e j.·. du 7e m.·. 5848.

La L.·. *des Trinosophes Africains*, séant à l'O.·. de Mostaganem, constituée le 10e j.·. du 9e m.·. 5843.

La L.·. chap.·. *de l'Union Africaine*, séant à l'O.·. d'Oran, constituée le 12e j.·. du 10e m.·. 5834.

La L.·. *des Enfants de Mars*, séant à l'O.·. de Philippeville, constituée le 29e j.·. du 11e m.·. 5841.

H. P.

UNE PAGE DU LIVRE D'OR.

Cécrops, originaire d'Egypte, initié aux mystères maç.·. en 1582, vint s'établir en Grèce et fonda Athènes, destinée à devenir la ville la plus célèbre de cette contrée par la civilisation et les arts.

Cadmus, Phénicien, initié aux mystères en 1519, s'établit en Grèce où il fonda Thèbes, qui joua d'abord un grand rôle dans l'histoire fabuleuse des Grecs. C'est là que régnèrent Etéocle, Labdacus,



Laïus et Œdipe. Cette ville rivalisa un moment avec Athènes et Sparte.

Pisistrate, Athénien, initié en 561 aux mystères maç.·., s'empare du pouvoir, et gouverne Athènes pendant trente-trois ans; il maintient les lois de Solon, favorise l'industrie et le commerce, embellit Athènes, et fait recueillir les œuvres d'Homère.

Romulus, à qui les Romains donnaient Mars pour père, et pour mère Rhéa Sylvia, fille de Numitor, roi d'Albe, après avoir été initié aux mystères maç.·., fonda Rome en l'an 753 avant J.-C., sur les bords du Tibre, dans le lieu même où il avait été exposé avec son frère Rémus.

Cyrus, roi de Perse, après avoir été initié aux mystères de l'antiquité en 534, assiége et prend Babylone. Ce prince est le fondateur de la grande monarchie persane. En l'an 536, il rend le fameux édit qui permet aux Juifs de retourner dans leur pays et de rebâtir le temple de Jérusalem.

Périclès, initié aux mystères de l'antiquité en 421, après avoir gouverné Athènes pendant trente ans avec sagesse, meurt de la peste qui désolait l'Attique, laissant son nom à son siècle. De son temps florissait Hippocrate, le père de la médecine.

Aménophis Thetmosis, initié aux mystères, chassa de l'Egypte, vers 1800 avant J. C., une tribu nomade, de race scythique, qui dominait depuis deux cent soixante ans cette contrée, et réunit l'Egypte sous un même sceptre, car elle avait été divisée jusque-là en plusieurs souverainetés indépendantes.

Mœris, successeur d'Aménophis, initié aux mystères de l'antiquité, fit creuser le fameux lac destiné à recevoir les eaux du Nil quand elles étaient trop abondantes, et à les rendre aux campagnes quand l'inondation avait été trop faible.

Sésostris fut initié aux mystères de Memphis en 1591. C'est sous son règne que l'Egypte atteignit son plus haut degré de puissance et de prospérité.

Sésostris s'est illustré surtout par ses conquêtes : il équipa le premier une flotte, et subjugua les Arabes, les Ethiopiens, les Libyens; il porta ensuite ses armes dans l'Asie jusqu'au delà du Gange.

De retour dans ses États, il y fit fleurir tous les arts et mit le comble à sa gloire par des institutions politiques, des lois et des travaux d'utilité générale ; il divisa l'Egypte en 36 nomes ou départements, et la couvrit de superbes monuments.

Démosthène, simple citoyen d'Athènes, dont l'éloquence n'a jamais été surpassée, fut initié aux mystères d'Eleusis ; il posa dans la Grèce les bornes de l'art. Il possédait les plus éminentes qualités, et toutes à un degré qu'on n'a point encore égalé.

Ce qui domine dans Démosthène, c'est une logique sévère, une dialectique vigoureuse, serrée, un étroit enchaînement d'où résulte un tout compacte et indissoluble. Ne cherchez point en lui la souplesse élégante, la grâce flexible et molle, l'insinuation craintive, la ruse qui s'enveloppe et fuit pour revenir ; il va droit à son but, renversant, brisant de son seul poids tous les obstacles. Sa diction est nerveuse, concise, et cependant périodique, pas une phrase oiseuse dans le discours ; pas un mot oiseux dans la phrase ; il force la conviction, il entraîne à sa suite l'auditeur maîtrisé, et, s'il hésite, ouvrant une soudaine issue à la tempête qu'il retenait en soi, il l'emporte comme les vents emportent une feuille sèche.

Phidias naquit à Athènes vers le milieu du cinquième siècle avant Jésus-Christ. Il porta la sculpture au plus haut point de perfection ; la statue de Minerve, dans le Parthénon d'Athènes, et celle de Jupiter, à Olympie, sont les plus célèbres de ses ouvrages ; il fut initié aux mystères d'Eleusis.

Praxitèle, cet artiste initié aux mystères d'Eleusis, est né à Athènes ; il florissait vers l'an 330 avant Jésus-Christ. La Vénus de Gnide fut son chef-d'œuvre et l'admiration de toute l'antiquité ; cette statue était nue, il avait pris pour modèle la fameuse courtisane Phryné.

Apelles, surnommé le prince des peintres, fut initié, vers l'an 332, aux mystères maç.·.: ses chefs-d'œuvre décorèrent les villes de la Grèce, de l'Asie et de l'Égypte. Alexandre le combla de faveurs, et ne voulut être peint que par lui. Après la mort de ce prince, il se rendit à Alexandrie, à la cour des Ptolémées. Faussement accusé d'avoir trempé dans une conspiration, il vit ses jours menacés, et fut chargé de fers ; mais un des coupables le justifia. De retour dans sa patrie, il peignit, en mémoire de cet événement, son fameux tableau de la Calomnie.

Hippocrate, père de la médecine, était Grec originaire de l'Egypte ; il fut initié aux mystères de Memphis, où les prêtres exerçaient la médecine comme une science secrète. Hippocrate en fit une science d'observation libre, et, à ce titre, il en fut le véritable fondateur ; né l'an 460 avant Jésus-Christ, dans l'île de Cos, il mourut à Larisse dans un âge très avancé.

Albinus fut nommé Gr.·.-Maître des mystères maç.·. pour la Gr.·.-Bretagne, l'an 294, représentant de cette Subl.·. Institution. Il voulut prêcher sa doctrine, mais Carausius, converti au christianisme, le fit décapiter. Albinus fut le premier martyr de la maçonnerie dans cette contrée.

Austin, prêtre bénédictin, nommé Gr.·.-Maître de la maç.·. en l'an 557, la retira, par son zèle infatigable, de la longue agonie dans laquelle l'avait plongée la guerre. Cet ill.·. maç.·. mourut en l'an 610, et fut canonisé plus tard sous le nom de saint Augustin.

Henri IV, roi d'Angleterre, fut nommé Gr.·.-Maître de la F.·.-Maç.·. en l'an 1443 ; il existe un fragment de Rituel de cette époque, à la Bibliothèque, qu'on dit avoir été écrit de la main du roi, dans lequel on lit : « La F.·.-Maç.·. est la connaissance de la nature, de sa puissance et de ses différentes opérations, en particulier, dans la science des calculs, etc. » Et

plus loin : « ..... Son front est ceint d'un triangle lumineux, sa voix cadencée par les harmonies célestes retentit majestueusement comme les brises printanières sous la charmille embaumée..... Heureuses les intelligences dont le feu vivifiant aura fécondé le monde des cœurs, et l'aura fait fructifier pour la gloire de la vérité impérissable, pour la paix, pour la prospérité des nations, et par l'union de tous les enfants du Subl.·. Arch.·. de l'univers. »

M. DE N...

UN TEMPLE A MÉNÈS.

C'était l'heure où commencent les travaux maçonniques. Un voyageur, disciple de Ménès, fit entendre cette plainte :

LA PLAINTE.

Ménès, où sont tes fils?

Que sont devenus les accords touchants des enfants de la V.·., de la mystérieuse Isis?

Cette vallée est muette!

Je n'entends plus l'alléluia sacré; des chants modernes, inconnus des pyramides, frappent mon oreille.

Le temple de la sagesse est devenu une hôtellerie.

Le banquet et la danse remplacent l'humble prière, et un sommeiller l'hiérocéryce!

Il n'est plus besoin d'acolytes, voilà des échansons.

Les convives sont joyeux comme à un festin profane, et, dans leur gaieté bachique, ils forment une chaîne prétendue maç.·.

La mort d'Osiris leur inspire des chants joyeux. Ils croient célébrer les deux grands drames de la nature!

Ménès! où sont tes fils? Ils étaient purs de tout cet alliage profane.

J'entends ta voix, ils sont dispersés...

La grande période, sujet d'effroi pour le coupable univers, va-t-elle donc arriver!

Un nouveau cataclysme menace-t-il la postérité d'Adam! et l'arc au sept couleurs a-t-il, infidèle à la divine promesse, disparu de l'horizon?

L'étoile flamboyante ne jette plus qu'une lueur incertaine, et la lettre mystérieuse qu'enferme le sublime quaternaire est imperceptible! Enfants de Ménès, où êtes-vous? La pierre brute attend que l'ouvrier intelligent vienne la polir; ne s'en présentera-t-il donc point?...

LE RÉCIT.

Ainsi, dans sa douleur amère, chantait le nouveau Jérémie :

Disciple chéri de Ménès, instruit dans la science des prêtres de la ville sainte, et saint lui-même (Kadosch, saint purifié), il venait d'une vallée plus heureuse chercher des FF.·., vers lesquels il pût épancher les trésors de son cœur, et il n'en trouvait aucun qui lui répondît par les signes connus de l'Orient vénéré.

Il suspendit son luth à l'acacia mystique et il pleura.

C'est que Memphis était déserte, le tabernacle avait été violé, la bruyère couvrait le parvis du temple.

Des cultes rivaux, ingrats envers leur père, s'étaient élevés sur les débris de celui d'Isis, et ils s'oubliaient dans une joie mondaine.

Plus rien de l'antique maç.·.! plus rien des anciens mystères!

Une nuit éternelle, nuit sombre, comme celle qui suivit le sacrifice du mont Golgotha!

Une nuit fatale, comme celle qui suivit l'irruption des Barbares, couvrait la voûte céleste!

L'acacia remplaçait le genêt mystique; aussi rien ne pouvait consoler le prêtre d'Isis; il était, comme l'enfant de Solyme, captif à Babylone, qui, rappelant à sa mémoire la patrie outragée, Adonaï méconnu, refusait de sacrifier sur l'autel de Baal l'encens dû seulement à celui dont le nom ineffable n'est prononcé qu'avec crainte et respect.

Mais Jéhovah eut pitié de son prêtre égaré sur une terre inhospitalière; il lui envoya un doux sommeil, escorté de songes légers et riants sortis par la porte d'ivoire.

Une musique céleste, suave harmonie, que rêva Pythagore, charmait et assoupissait ses sens. Et une voix harmonieuse faisait entendre ces mots :

« Temple silencieux, témoin de nos mystères,
» Toi qui dans ce grand jour brilles de tant d'attraits;
» Colonnes d'union, où le beau nom de Frère
» Vit en ineffaçables traits;
» Nous venons de nos cœurs déposer les prémices
» En payant au mérite un sincère tribut.
» Proclamer les vertus et combattre les vices,
» Des maçons est le noble but. »

LE SONGE.

Que vois-je! où suis-je! Quel bonheur est le mien! Frères chéris, je vous revois enfin!

Salut! trois fois salut à toi, Isis!

Un temple nouveau, resplendissant de lumière, s'élève à la gloire du Sublime Architecte des mondes!

Je vois briller l'étoile flamboyante, la lettre sainte reparaît dorée de mille feux.

De nombreux ouvriers s'apprêtent à polir la pierre brute.

J'entends l'alleluia sacré.

Ménès a retrouvé ses enfants.

Salut! trois fois salut à toi, Isis!

ÉPILOGUE.

Le disciple de Ménès se leva, et il vit un homme jeune encore, mais ancien de sagesse et de vertu, s'avancer vers lui.

Chargé de construire, dans cette belle vallée, un temple où le culte primitif, que Ménès enseigne à ses néophytes, trouvât des desservants, le savant architecte s'acquittait avec zèle de sa noble tâche.

Il lui tendit la main droite, symbole de franchise et d'égalité, et le salua du doux nom de Frère.

Et ils se donnèrent le baiser de paix, gage de l'alliance éternelle, qui unit les vrais maçons.

Et ils montèrent vers la colline, où fut le palais des Césars, ruine éloquente :

Où le sang des martyrs témoigna la foi chrétienne et la puissance du Verbe.

Là, des ouvriers, peu nombreux, mais diligents, élevaient un asile à Isis, sous les auspices de la *bienveillance*.

Ils avaient choisi ce nom pour peindre ce sentiment affectueux qui porte l'homme à aimer son semblable, à sympathiser à ses douleurs, à se réjouir de sa joie, à excuser ses fautes, à le défendre contre l'envie et la calomnie, à le soutenir contre l'adversité! Ils voulaient que la bienveillance fût la règle de leur conduite, et ils inscrivaient son nom sur le fronton du temple auguste.

Le disciple de Ménès s'arrêta et dit : « Mes enfants puissiez-vous ne jamais perdre de vue cet emblème!

» Que toujours la concorde règne parmi vous, malgré les dissentiments inséparables de la faiblesse humaine; que la bienveillance, cette vertu divine et sociale, sous le nom de laquelle vous avez inscrit cette respectable Loge dans les annales de la maç.·., soit votre guide constant dans vos rapports avec les hommes en général, avec vos frères en particulier. »

Et le disciple de Ménès reprit sa marche.

Le temple s'ouvrit, lorsqu'on eut frappé trois fois,

Et la Loge était juste et parfaite, et à couvert.

Le feu sacré était allumé, l'encens brûlait, et la flamme odoriférante s'élevait.

Le M.·. ayant retenti, les FF.·. debout et à l'ordre, la tête couverte en signe de liberté, devinrent attentifs sur l'une et l'autre colonne.

Les acolytes surveillaient.

Et les M.·. B.·. et la voûte d'acier honorèrent le G.·. K.·.

Il prit place à l'Or.·., et il dit :

« A la gloire du Subl.·. Arch.·. des mondes, FF.·., je vous apporte les bénédictions de Memphis; comme les fils de Sem croissez et multipliez.

» N'oubliez pas que la tolérance est le propre de l'homme de bien et l'aimant qui attire les cœurs.

» Sans la tolérance, point de sociabilité, point d'union, point de confiance.

» Avec la tolérance, on voit se maintenir la paix, se multiplier les élans de l'amitié et s'effectuer sans cesse les plus doux rapprochements de toutes les volontés.

» Nous naissons tous égaux, et, aux yeux de Dieu, qui seul est grand, il n'y a point de différence entre l'homme qui commande et l'homme qui obéit; l'un et l'autre, formés par le même principe créateur, d'une même matière, sujets aux mêmes causes de destruction, à la même catastrophe, ressemblent à deux voyageurs partis du même point pour arriver au même but par des routes différentes.

» Que l'ordre et l'harmonie soient toujours avec vous; la science à laquelle vous aspirez vous éclairera de ses brillants rayons, et vous recueillerez bientôt les heureux fruits de vos travaux et de la noble mission que vous voulez accomplir. »

Il fut salué d'une Batt.·. et la B.·. fut couverte après qu'il y eut répondu; puis l'orgue saint modula un hymne religieux; des voix s'élevèrent en chœur chantant les louanges de l'Éternel.

Les trav.·. commencent, un néophyte a vu la lum.·.

Il a été purifié, ses fautes lui sont remises; il revêt la tunique blanche et dépouille le vieil homme.

Partout il trouvera désormais des FF.·., car la maç.·. embrasse tous les mondes.

L'éléémosynaire présente la *Tzedaka*, chacun y dépose avec joie son offrande au malheur.

Le baiser de paix circule, car il est le symbole de concorde fraternelle, et le plus pur hommage de la créature envers Dieu.

Alors on entend les mots sacrés que l'hiérophante prononçait jadis : Veillez et soyez purs, aimez-vous les uns les autres; priez, car l'homme est faible, et la prière le soutient...

Les ouvriers sont contents, et ils jurent de ne rien révéler des saints mystères.

Et par le signe et la Batt.·. symboliques, ils se joignent au V.·.

Des maçons de tous les rites assistaient à ces travaux; ils avaient été reçus fraternellement, car Ménès a inscrit la tolérance en tête de ses lois sacrées. Bénis par le père, les FF.·. se séparèrent en paix glorifiant la sainte Maç.·. Et ils allaient en disant :

« Oh ! tu ne mourras pas, fille de Jéhovah ! La couronne de l'immortalité repose sur ton front... Tu vivras pour fermer la paupière au dernier des humains et témoigner devant ton père en faveur du fils d'Adam. »

M. CHASTAING.

DISCOURS SUR LA MAÇONNERIE.

Mes FF.·.

Essayons de nous rendre compte de la mac.·.

Quelle est cette institution qui a traversé les âges, sans subir aucun changement notable; qui a eu pour premiers néophytes ces hommes que la Grèce déifia, lorsqu'elle était ignorante et barbare, et, plus tard, décora du nom de sages; qui, dans le siècle dernier, compta au nombre de ses adeptes Voltaire, Helvétius, Frédéric II et Francklin; plus tard, Lafayette; et de nos jours encore, l'élite de la magistrature, des camps, du barreau, du commerce, de la littérature et des arts?

Quelle est donc cette institution qui rapproche tant de professions rivales, qui courbe sous son niveau les têtes les plus superbes, et fait que les rois eux-mêmes obéissent sans murmure à un seul coup de maillet, comme pour confirmer par un auguste suffrage que la force est soumise à l'intelligence? Oui, mes FF.·., les rois qui humilient à peine leur majesté dans les temples consacrés à Dieu, et se font suivre, jusques dans le parvis sacré, de la pompe qui les entoure, de leurs gardes nombreuses, de leurs courtisans empressés, viennent dans le temple maç.·. sans suite, sans rien qui les distingue du plus modeste artisan? Ce n'est pas pour eux qu'est la voûte d'acier, ni le bruit symbolique des maillets battants; dans le temple de la vérité, on ne connaît, on ne révère que les dignités maçonniques.

Quelle est donc, encore une fois, cette institution sublime qui, tantôt tolérée, tantôt persécutée, mais jamais vaincue, a résisté à tous les dissolvants et unit aujourd'hui, par le simple nom de frères, les hommes de toutes les contrées du monde, comme elle les unissait il y a cinq mille ans? Des rives du Nil à celles du Gange, d'Athènes à Rome, de Rome à Paris; de cette capitale du monde civilisé à celles des trois royaumes qu'enferme l'Océan, et jusqu'aux plages reculées du continent auquel Améric a donné son nom. La maçonnerie unit les hommes par un lien secret, sans demander à aucun quel est son langage, quelle est sa couleur, quelle foi il reçut de ses pères; et tous ces hommes, étrangers les uns aux autres, se saluent du nom de frères et se reconnaissent aux signes, aux attouchements mystérieux que la sagesse des prêtres de Memphis, éclairée d'un rayon divin, inventa pour le bonheur de l'humanité, à l'ombre des Pyramides.

O mes FF.·.! plus je cherche et moins je comprends: l'esprit se perd dans un abîme sans fond, ou plutôt j'entrevois une lumière qu'il ne nous est pas encore donné de saisir.

Mais il me semble que je puis, sans indiscrétion, soulever un coin du voile qui cache cette lumière aux profanes et même aux maçons, qui, se contentant de ce titre, jouissent de ses prérogatives, sans chercher à en connaître l'essence.

Je vois ces mots écrits sur l'éphod du grand-prêtre : *Vertu, science.*

Oui, je ne m'abuse pas, c'est là la maçonnerie, c'est là son but: ramener les hommes à la science par la vertu, à la vertu par la science; et pourquoi Dieu, dans son éternelle sagesse, laissant aux profanes les illusions d'un savoir incomplet ou mensonger, n'aurait-il pas pu vouloir que le complément de la science se trouvât dans la vertu, afin qu'il ne fût pas possible d'arriver à l'une sans être doué de l'autre? Et, par ce mot, vertu, je n'entends pas cette moralité banale que le vulgaire préconise, dont la société se contente, mais qui n'est le plus souvent qu'hypocrisie et corruption, comme, par le mot, science, je n'entends pas cette faconde qui s'alimente par la mémoire et se puise dans la lecture, mais bien cette connaissance intuitive de ce qui est; en sorte que le poëte latin qui s'écriait dans un beau délire:

« Heureux celui qui peut connaître les principes des choses (1). »

Ecrivait non-seulement un beau vers, mais résumait une pensée maçonnique.

Ainsi, vertu, science, voilà ce que la maçonnerie donne à ceux de ses disciples qui auront le courage de suivre la route qui leur est tracée et ne s'arrêteront pas lâchement au seuil du temple.

(1) *Felix qui potuit rerum cognoscere causas.* (VIRGILE.)



Ah! qui ne consacrerait sa vie tout entière pour obtenir une partie, quelque faible qu'elle soit, de ce beau lot offert par la maçon.·. au genre humain! Ne nous étonnons donc plus si cette institution a bravé les injures du temps, résisté aux orages, à la persécution, à l'indifférence : elle porte en elle un principe éternel de vitalité.

Pour nous, mes FF.·., appelés à concourir au grand œuvre de la régénération humaine, à conserver le dépôt de vertu et de science, transmis par les premiers maçons à leurs descendants, appliquons toutes les facultés de notre esprit, toutes les forces de notre âme à nous rendre dignes de cette noble tâche.

M. CH..

ORDRE MAÇONNIQUE D'ISIS.

Cette institution était véritablement une merveille, aussi rendit-elle l'Égypte l'école des peuples, et pour ainsi dire, le séminaire où tous les législateurs venaient se former.

La sagesse de l'Égypte devint le proverbe des nations, et tous les philosophes voulurent être initiés à leurs mystères; Minos, Lycurgue, Solon, Zaleucus et Pythagore, quittèrent leur patrie pour venir dans Memphis se faire recevoir, et apprendre la science de gouverner les hommes.

Cette école de la morale fut appelée les mystères d'Isis; la reconnaissance publique fit elle-même l'apothéose de ces illustres législateurs, et la postérité confondit bientôt Isis avec la divinité dont il avait été la fidèle image sur la terre.

Isis fut un sage venu des rives de l'Euphrate; un enthousiaste dont le génie était aussi vaste que son imagination paraissait brillante; sa législation religieuse est un beau poëme dont le sujet est un nouvel univers qui doit son existence à la muse créatrice du poëte s'élançant dans les régions de l'Empyrée; il laisse avec dédain la terre sous ses pieds pour planer majestueusement dans les régions célestes; ses regards audacieux ont fixé l'Éternel sur son trône, les secrets de la création lui ont été révélés; enfin il a connu le mécanisme de ces ressorts qui font mouvoir l'univers.

L'Asie Mineure, la Grèce et l'Italie, virent s'établir dans leurs villes des loges maç.·..

L'île de Samothrace parut la succursale de la grande loge égyptienne; les mystères maç.·. acquirent dans le monde la plus grande importance; on venait consulter les hiérophantes de cette île célèbre, et rendre hommage à la mémoire d'Orphée, regardé comme le chef de cette loge fameuse.

Plus la maç.·. égyptienne se répandit au loin chez les nations, plus elle dégénéra de son essence primitive, et bientôt elle n'eut plus rien de commun avec les mystères d'Isis.

Des volumineux traités remplacèrent son symbole élémentaire, elle ne fut plus qu'une science abstraite, sur laquelle s'exerça l'esprit des gens oisifs, ses mystères se changèrent en d'agréables frivolités.

Un philosophe hâta les funestes développements d'une telle révolution. Platon se fit initier à la loge de Memphis, pour faire régner son obscure métaphysique jusque dans le sanctuaire de l'antique maç.·.. Voulant créer une secte qui fît oublier la religion d'Isis, il se rendit inintelligible, afin qu'on s'efforçât de le comprendre et de le commenter. La doctrine d'Isis avait rendu les rois sages et les peuples heureux, et la philosophie de Platon ne produisit que des disserteurs systématiques.

Les loges maç.·. n'étaient plus que des cercles, elles étaient dégénérées.

Cette sublime institution a toujours exigé le recueillement et la solitude : aussi la nouvelle loge s'établit dans les déserts de la Libye.

Les initiés furent connus sous le nom de thérapeutes, ils n'eurent d'autre patrie que le désert où ils vinrent se former à l'étude de la sagesse; d'autre familles que les FF.·. initiés; et d'autre profession que la vie contemplative. Errants dans les bois et dans les campagnes, ils passaient les jours à méditer, à observer la nature, et à répondre aux questions qu'on leur adressait de toutes parts; le soir, couchés au pied de l'arbre dont les fruits leur servaient de nourriture, ils s'endormaient d'un sommeil paisible, ou s'occupaient à suivre le cours des astres. Il paraît certain qu'ils avaient poussé très loin l'astronomie, science cultivée aux Indes de temps immémorial.

Leur culte était simple et purgé de toute espèce de superstition; ils adoraient un Dieu sup.·., éternel, créateur du monde, conservant son ouvrage, en détruisant sans cesse quelques parties pour en reproduire de nouvelles; croyant à l'immortalité de l'âme,

ils regardaient la vie comme un moment d'exil.

Les disciples de ces sages se multipliant sous le nom d'*Esséniens*, instituèrent dans plusieurs villes des loges liturgiques.

L'austère philosophie de ces élus des déserts appelés *thérapeutes* produisit une espèce de révolution dans les mœurs et dans les opinions, et l'Égypte se vit, encore une fois, par la seule influence de ces sages, la métropole du monde.

Cette école de toutes les vertus humaines était digne du sage que le ciel destinait à devenir l'instituteur du genre humain ; aussi, plusieurs écrivains des premiers siècles de l'Église, prétendent-ils que le divin fils de Marie était essénien, et qu'il avait été se faire instruire pendant trois ans dans les sciences des sages de l'Égypte.

ANCIENS MYSTÈRES.

Les prêtres d'Isis n'admirent qu'un petit nombre d'initiés. Ceux d'Eleusis furent plus faciles : il paraît que les mysthes ou initiés, étaient secrètement divisés en plusieurs classes, et la plus grande partie ne possédait que des mots et des signes.

Nous ne devons pas nous étonner que les chefs de la maçonnerie moderne aient suivi cet exemple. D'ailleurs, qu'on le sache bien, la maçonnerie, pour être comprise, doit être l'étude de la vie entière de l'homme : elle renferme la sagesse et la science, si toutefois ces deux mots ne sont pas synonymes.

Les mystères étaient divisés en deux classes, les petits et les grands.

Les petits mystères avaient pour but d'instruire les initiés dans les sciences humaines. La doctrine sacrée était réservée aux derniers degrés de l'initiation ; c'est ce qu'on appelait la grande manifestation de la lumière.

Entre la connaissance des sciences humaines et celle de la doctrine sacrée, il y avait des degrés symboliques à parcourir.

Tous les mystères roulaient sur trois points principaux. La morale, les sciences exactes et la doctrine sacrée.

Du premier objet on passait au deuxième sans intermédiaire ; mais arrivé à ce second degré de l'initiation, il fallait de longues préparations qui faisaient l'objet de trois autres degrés symboliques ; le premier terminait et complétait les petits mystères, les deux autres servaient d'introduction aux grands. Ce n'était qu'au premier degré symbolique (le troisième de l'initiation) que les fables étaient exposées, et, en suivant les deux autres degrés, on s'exerçait à pénétrer le sens de ces fables, et l'on devenait digne de la grande manifestation de la lumière (1).

La division générale comprenait les préparations, les voyages, les symboles et l'autopsie. Les préparations se divisaient en deux classes : la première avait pour titre symbolique le mot *sagesse* et pour objet la *morale* ; les initiés s'appelaient *thalmédimites* ou disciple. La seconde avait pour titre symbolique le mot *force* et pour objet les sciences humaines. Les initiés de ce second degré s'appelaient *Hébérimites* ou associés.

Les voyages et les symboles se divisaient en trois classes. Dans la première, appelée les *obsèques*, les initiés portaient le nom de *Mouréhimites* : dans la seconde, appelée la *vengeance*, ils prenaient celui de *Bhérimites*, et dans la troisième, nommée l'*affranchissement*, celui de *Neschérites*.

L'autopsie était le grand complément de l'initiation, le couronnement de l'édifice, la clé de la voûte.

TABLEAU. — *Petits mystères.*

1er degré.	Thalmédimites : sagesse		Préparation.
2e —	Hébérimites : force		
3e —	Mouréhimites : obsèques.		

Grands mystères.

1er degré.	Bhérimites : vengeance	voyages
2e —	Neschérites : affranchissement	et
3e —	Grands initiés : autopsie	symboles.

L'initiation consistait dans le dogme de *Monothéisme*, c'est-à-dire qu'on déclarait aux grands initiés qu'il n'y avait qu'un seul Dieu.

Le dogme des peines et des récompenses, dans une autre vie, était professé dans les petits mystères.

Le *panthéisme* a été la religion de l'antiquité ; le mot *panthéisme* vient de deux mots grecs, dont l'un signifie *tout*, et l'autre *Dieu*, c'est-à-dire Dieu est tout.

L'hiérophante présidait aux mystères ; il représentait le Subl.·. Arch.·. des mondes.

(1) Doctrine qui explique le magnétisme, le somnambulisme, les songes, la prescience ou les prévisions, les sympathies ou antipathies, etc. Cette doctrine a été celle des sages de l'antiquité. Pythagore en a été l'interprète le plus célèbre.

M. DE N.

LE TUILEUR UNIVERSEL.

(*Suite.*)



Rite aux Trois globes, ou sup.·. or.·. int.·., fonde à Berlin en 1740, par le baron de Bielefeld, fut élevé au rang de grande loge par Frédéric le Grand ; roi de Prusse, qui en fut élu grand maître ; elle comp

ans plus tard 17 loges; elle possède dix degrés d'instruction, apprenti, compagnon, maître, et les 4e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e, 10e du rite philosophique.

Rite du système de Zinnendorf, fondé en 1770; il possède 7 degrés d'instruction: apprenti, compagnon, maître (maç.·. bleu), apprenti écossais, maître écossais, favori de Saint-Jean, frère élu; ce rite a été adopté par la grande loge nationale d'Allemagne, séant à la vallée de Berlin.

Rite Écossais philosophique, fondé en 1776, possède 13 degrés d'instruction, savoir: 1er chev.·.; 2e chev.·.; 3e chev.·. de l'aigle noir ou rose-croix; 4e chev.·. du soleil; 5e chev.·. du phénix; 6e sublime philosophe; 7e chev.·. de l'iris; 8e vrai maçon; 9e chev.·. des argonautes; 10e chev.·. de la toison d'or; 11e grand inspecteur, parfait initié; 12e G.·. inspecteur écossais; 13e sublime maître de l'anneau lumineux.

Les trois premiers grades sont symboliques, suivant le rite écossais ancien et accepté, et se rattachent à la maç.·. universelle.

Rite de Fesster (*Royal York, à l'amitié de Berlin*), fondé en 1765, possède 9 degrés d'enseignement, savoir: 1e apprenti; 2e compagnon; 3e maître; 4e le saint des saints; 5e la justification; 6e la célébration; 7e la vraie lumière; 8e la patrie; 9e la perfection.

L'ordre royal d'Hérodom de Kilwinning, fut fondé par Robert Bruce, roi d'Écosse, en 1314; il se compose de 28 degrés, qui sont: 1e apprenti; 2e compagnon; 3e maître; 4e maître secret; 5e maître parfait; 6e secrétaire intime; 7e intendant des bâtiments; 8e prévôt et juge; 9e élu des neuf; 10e élu des quinze; 11e élu illustre; 12e chef des douze tribus; 13e grand-maître architecte; 14e royal arche; 15e grand élu ancien maître parfait; 16e chev.·. de l'épée; 17e prince de Jérusalem; 18e chev.·. d'Orient et d'Occident; 19e chev.·. rose-croix; 20e grand pontife; 21e grand patriarche; 22e grand maître de la clef de la maçonnerie; 23e prince du Liban; 24e souverain prince adepte; 25e chef du grand consistoire; 26e illustre chevalier commandeur de l'aigle blanc et noir; 27e très illustre souverain prince de la maçonnerie; 28e grand chevalier sublime commandeur du royal secret.

Le rite des philalèthes ou chercheurs de la vérité, fut fondé en 1774: il avait pour but le perfectionnement de l'homme, et son rapprochement vers celui dont il est émané, suivant les principes du martinisme; il se compose de 7 degrés, qui sont: 1er novice; 2e profès; 3e chev.·. des élus; 4e chev.·. du triangle; 5e chev.·. de la vérité; 6e chev.·. de la Cité sainte; 7e il est voilé.

Rite primitif. Il se compose de 33 degrés d'enseignement, qui sont: 1er apprenti; 2e compagnon; 3e maître; 4e maître parfait; 5e maître irlandais; 6e élu des neuf; 7e élu de l'inconnu; 8e élu des quinze; 9e maître illustre; 10e élu parfait; 11e petit architecte; 12e grand architecte; 13e sublime architecte; 14e maître en la parfaite architecture; 15e royal arche; 16e chev.·. prussien; 17e chev.·. d'Orient; 18e prince de Jérusalem; 19e vénérable des loges; 20e chev.·. d'Occident; 21e chev.·. de la Palestine; 22e souverain prince rose-croix; 23e sublime écossais; 24e chev.·. du soleil; 25e grand écossais de Saint-André; 26e maçon du secret; 27e chev.·. de l'aigle noir; 28e chev.·. kadosch; 29e grand élu de la vérité; 30e novice de l'intérieur; 31e chev.·. de l'intérieur; 32e préfet de l'intérieur; 33e commandeur de l'intérieur.

Ce rite est principalement pratiqué en Belgique, il y fut introduit par lettres constitutionnelles accordées par la grande loge d'Édimbourg, le 9e j.·. du 12e mois 5769, n° 160.

Le rite des parfaits initiés d'Égypte, comprenant 7 grades, fut composé à Lyon, d'après un exemplaire de *Crota repoa*, dont le F.·. Bailleul a donné une traduction en 1821, tirée de l'original allemand.

M. DE N.

CALENDRIER MAÇONNIQUE.

Tout porte à croire que les Indiens et les Chinois sont les deux plus anciens peuples du monde. Les peuples de l'Inde se servent de trois ères, la première s'indique par huit zéros, ce qui est en effet la manière la plus philosophique de l'exprimer, puisqu'elle est inconnue (1). La deuxième appelée ère de Kaliouga, commence à l'an 3101 avant J.-C., et la troisième, appelée ère des Saces, commence à l'an 78 après J.-C.

Le commencement de l'ère en usage aujourd'hui chez les Chinois remonterait à l'année 2697 avant

(1) Les Indiens avaient sur l'ancienneté du globe une idée bien différente de celle des Européens: ils la faisaient remonter à 4,320,000 ans, les Japonais à 2,000,000, les Chaldéens, les mages et les anciens Perses à 150,000, les Phéniciens à 30,000 et les Égyptiens à 24,000; ce sont des années d'hommes, dont 360 jours font une année divine. En divisant cette somme par ce nombre, l'on obtient pour quotient la période de 12,000; divisez les 150,000 années lunaires des Perses par 12, et vous aurez encore un nombre égal d'années. Enfin, en divisant toutes ces périodes, quoique éparses chez divers peuples, à différentes époques, s'amalgamant si parfaitement bien, qu'il est évident qu'elles appartiennent à un seul et même corps de doctrines, dont l'origine remonte à une très haute antiquité.



Les Grecs n'ont jamais eu d'ère civile qui leur fût commune, chaque cité avait la sienne; ce ne fut qu'après Alexandre le Grand qu'ils adoptèrent l'ère célèbre des olympiades. Une olympiade était un espace de quatre années qui s'écoulaient entre deux célébrations consécutives des jeux olympiques.

A l'appui d'une date de l'histoire ancienne de la Grèce, on cite les marbres de Paros: c'est le nom sous lequel on désigne une série de dates chronologiques. Gravée sur une table de marbre, elle renferme les principaux événements de l'histoire de ce pays, depuis 1582 jusqu'en 264 avant J.-C.

L'ère des Séleucides qui fut adoptée par la plupart des historiens doit son nom à la dynastie macédonienne qui régna sur la Syrie après la mort d'Alexandre le Grand, et commença en la personne de Séleucus; elle datait de l'année 311 avant J.-C.

L'ère des Romains, appelée l'ère consulaire, remontait à l'institution du consulat, l'an 753 avant J.-C.

L'ère des peuples musulmans, arabes, turcs et persans, s'appelle *hégire*, qui signifie en arabe, *fuite* (fuite de Mahomet de la Mecque et son triomphe à Médine). La première année de l'hégire correspond à l'année 622 de J.-C.

L'ère chrétienne date de la naissance de Jésus-Christ, 4,000 ans après la création du monde.

L'ère des francs-maçons se date de deux manières; la première s'indique par neuf zéros, ce qui est en effet la manière la plus philosophique: ils la font précéder par l'indication du quantième du mois, en se servant du calendrier des Hébreux; puis ils ajoutent entre parenthèses (ère vulgaire 1853).

La seconde manière consiste dans la désignation des jours et mois, selon le calendrier grégorien; ils ajoutent simplement à l'ère vulgaire le chiffre de 4,000, ce qui la porte à 5853.

Les francs-maçons en adoptant cette ère, n'ont voulu indiquer qu'approximativement l'époque où l'on a commencé à avoir quelques notions historiques sur l'existence des anciens peuples.

Les maç.·. américains, allemands et anglais, du système moderne, ont une ère commune, celle de la lumière, 5853 années.

Dans la maç.·. écossaise, fondée sur des mythes d'origine juive, qui admettent la construction du temple de Salomon comme l'origine de cette institution, on a adopté le calendrier hébreu, dont l'année commence avec la lune du Nisan. Enfin, les maç.·. du rite écossais ancien et accepté, datent leurs actes en commençant l'année au 1er mars du 1er J.·. du 1er M.·., ou de la lune 5853.

Les rites maç.·. indiens, chaldéens, de Memphis, persan, des philalèthes, suivent le calendrier égyptien qui commence l'année lorsque le Soleil est dans le signe du Lion.

Le rite français, pour simplifier son calendier, commence irrévocablement son année au 1er mars de l'année vulgaire.

Nomenclature des mois hébreux tels qu'ils sont écrits par le rite écossais.

1er	mois	Nissan.
2e	—	Jar.
3e	—	Sivan.
4e	—	Tamus.
5e	—	Ab.
6e	—	Eloul.
7e	—	Thischri.
8e	—	Hesvan.
9e	—	Quislev.
10e	—	Tebet.
11e	—	Sebat.
12e	—	Adar.
13e	—	Viadar.

Nomenclature des mois égyptiens.

1er	mois.	Thoth.
2e	—	Paophi.
3e	—	Athir.
4e	—	Chocac.
5e	—	Tybi.
6e	—	Mechir.
7e	—	Phamenoth.
8e	—	Pharmuthi.
9e	—	Pachon.
10e	—	Pagni.
11e	—	Epephi.
12e	—	Mésori.

Nomenclature des mois du rite français G.·. O.·.

1er	mois.	Nissan.
2e	—	Yar.
3e	—	Sivan.
4e	—	Tamuz.
5e	—	Ab.
6e	—	Elul.
7e	—	Tischri.
8e	—	Chesvan.
9e	—	Kislève.
10e	—	Thébet.
11e	—	Schevat.
12e	—	Adar.
13e	—	Véadar.

LA MORT D'HIRAM.

La légende d'Hiram, que la plupart des profanes regardent comme le récit d'un simple fait historique, est un de ces aide-mémoires symboliques que nous avons déjà signalés. En chaldéen, le mot Hiram est l'expression la plus élevée de la vie. Comme personnage allégorique, Hiram est évidemment l'Osiris des Égyptiens, le Mithra des Perses, l'Atys des Phrygiens, l'Adonaï des Phéniciens, le Bacchus des Grecs. Il est comme eux l'emblème du soleil qui, parcourant dans sa marche apparente les douze signes du zodiaque, éclaire et féconde l'hémisphère septentrional, puis descendant sous l'équateur, va porter la chaleur et la vie à l'hémisphère austral. Dans un hymne qu'on attribue à Orphée, le poète dit que tantôt Adonis habite le Tartare obscur, et que tantôt, montant vers l'Olympe, il fait renaître la verdure et mûrir les fruits. Macrobe, à son tour (1), dit que les physiciens ont donné le nom de Vénus à l'hémisphère supérieur que nous habitons, et celui de Proserpine à l'hémisphère inférieur. « La même chose, ajoute-t-il, se passe chez les Égyptiens, sous différents noms religieux : lorsque Isis pleure Osiris, il est clair qu'Osiris n'est autre que le soleil, Isis autre que la terre ou la nature. »

Maintenant, si nous suivons pas à pas la tradition syriaque relative à la construction du temple de Salomon et la légende d'Hiram, nous y trouverons la confirmation de cette hypothèse.

Schelomoh, fils de Daoud, ayant résolu de construire un temple au Gr.·. Arch.·. des mondes, pria Hiram, roi de Tyr, de lui permettre de couper sur le Liban les bois de cèdre et de sapin nécessaires à la construction de cet édifice. Le roi de Tyr accorda l'autorisation qui lui était demandée moyennant un tribut annuel de 20,000 mesures de froment et 20,000 mesures d'huile très pure. Schelomoh choisit donc 30,000 ouvriers, qu'il envoya sur le Liban par corvée de 10,000 hommes, qui se relevaient tous les mois de manière à ne rester qu'un mois de suite dans la montagne, et à se reposer deux mois dans leurs foyers. Tous ces ouvriers étaient placés sous les ordres immédiats d'Adoniram. Il y avait en outre 70,000 manœuvres qui portaient les fardeaux, et 80,000 tailleurs de pierres, tous surveillés par 3,300 maîtres qui donnaient les ordres au peuple et aux ouvriers.

Après treize années de travaux non interrompus, le temple se trouvant achevé, Schelomoh fit venir de Tyr Hiram, fils d'une femme veuve de la tribu de Nephtali et d'un ouvrier tyrien nommé Ur (feu). Hiram travaillait le bronze avec une adresse merveilleuse. Il était d'ailleurs rempli de sagesse, de science et d'intelligence. Il fit deux colonnes de bronze de dix-huit coudées de haut chacune, et fondit à part deux chapiteaux, de cinq coudées chacun, qu'il plaça sur le haut des colonnes. Elles furent dressées dans le vestibule du temple : l'une à droite, qu'Hiram appela J.·.; l'autre à gauche, qu'il appela B.·.. Il fit ensuite une mer de fonte circulaire de dix coudées de diamètre et de cinq coudées de hauteur; elle était entourée de supports en forme de consoles, placés par faisceaux de dix dans chaque intervalle d'une coudée. Enfin cette mer était posée sur douze bœufs, dont trois regardaient le septentrion, trois l'occident, trois le midi, et trois l'orient. Tous ces ouvrages, et beaucoup d'autres du même genre, destinés à orner l'intérieur du temple, furent fondus dans une plaine argileuse non loin du Jourdain (1).

Les ouvriers placés sous les ordres d'Hiram étaient distribués en trois classes : apprentis, compagnons et maîtres, dont le salaire était gradué suivant la classe. Les apprentis s'assemblaient, pour être payés, à la colonne B.·., les compagnons à la colonne J.·., et les maîtres dans la chambre du milieu. Quinze compagnons voyant le temple presque fini sans qu'ils eussent obtenu le grade de maître, parce que leur temps n'était pas expiré, résolurent d'arracher par force à Hiram les mots, les signes, et les attouchements de ce grade, afin de passer pour des MM.·. et d'en recevoir le salaire. Douze de ces compagnons réfléchirent aux conséquences probables de cette mauvaise action, et finirent par renoncer au dessein qu'ils avaient formé; mais trois persistèrent, et résolurent de faire violence au maître pour obtenir la parole et le signe.

Les traditions ne s'accordent pas sur les noms de ces trois compagnons : on les nomme tantôt Abiram, Romvel, Gravelot; tantôt Hobbhen, Sterké, Austerfluth; quelquefois Jubela, Jubelo, Jubelum; dans certains rites, ils prennent les noms de Caïn, — Hakan, Heni; ou de Judas, Caïphe et Pilate; ou bien encore de Squin, de Florian, Nossodéi l'inconnu. Quoi qu'il en soit, ces trois compagnons, que nous nommerons suivant la version la plus généralement adoptée : Hobbhen, Sterké et Austerfluth, sachant que le maître venait tous les jours à midi faire sa prière dans le temple, tandis que les ouvriers se reposaient, allèrent se placer, Sterké à la porte du sud, Austerfluth à la porte de l'ouest, et Hobbhen à celle de l'est. Les noms

(1) *De saturnalibus.*

(1) *Rois*, chap. VI et VII, *passim*.



de ces trois compagnons, et la place qu'ils choisirent, ne laissent aucun doute sur le sens astronomique de la légende d'Hiram, interprétée par les maç.·. allemands. Où va se placer en effet Hobbhen? A la porte de l'orient, c'est-à-dire à l'endroit où le soleil émerge au-dessus (*oben*) de l'horizon. Sterké ou Sterkris se place à la porte du sud, au lieu où le soleil a toute sa force (staerke). Enfin Austerfluth prend position à la porte de l'ouest, où le soleil a fini sa marche apparente, où il est à la fin de sa course (aus der flucht).

Ainsi embusqués, les trois compagnons attendirent qu'Hiram eût fini sa prière et se présentât, pour sortir, à l'une des portes du temple. Il se dirigea d'abord vers la porte de l'Est; où Hobbhen lui ayant demandé le mot de maître, Hiram répondit qu'il ne pouvait le lui donner ainsi; qu'il fallait d'abord que le temps de son compagnonnage fût terminé, et qu'ensuite, s'il avait réellement mérité une augmentation de salaire, le mot ne pourrait lui être confié qu'en présence des rois d'Israël et de Tyr, car ces deux Rois et Hiram avaient fait serment de ne le donner que lorsqu'ils seraient réunis tous les trois. Hobbhen, mécontent de cette réponse, frappa le maître d'un coup de règle au travers de la gorge.

Hiram s'enfuit vers la porte du Sud, où il trouva Sterké qui lui fit la même demande, et, sur son refus, lui porta sur le sein gauche un coup violent de l'équerre de fer dont il était armé (1).

Hiram se sauva chancelant vers la porte de l'Ouest, où Austerfluth lui fit la même demande que les deux autres, et, sur son refus, lui asséna un si terrible coup de maillet sur le front qu'il l'étendit mort à ses pieds.

Les trois meurtriers s'étant rejoints, se demandèrent réciproquement la parole de maître; mais voyant qu'ils n'avaient pu l'obtenir, et désespérés d'avoir commis un crime inutile, ils ne songèrent plus qu'à en dérober les traces. Ils enlevèrent donc le corps d'Hiram, le cachèrent sous un tas de décombres, et pendant la nuit le portèrent hors de Jérusalem, où ils l'enterrèrent sur le penchant de la montagne. Le lendemain Hiram ne paraissant pas aux travaux, comme à son ordinaire, Schelomoh fit des recherches qui n'amenèrent aucun résultat, mais les douze compagnons, qui s'étaient rétractés, soupçonnant la vérité, mirent des gants et des tabliers blancs en signe de leur innocence puis allèrent trouver Schelomoh et l'informèrent de ce qui s'était passé.

Schelomoh envoya ces douze compagnons à la recherche du maître, en leur promettant la maîtrise s'ils réussissaient dans leur mission. Craignant que la parole n'eût été arrachée à Hiram avant sa mort, s'il avait réellement succombé à quelque violence, il fut convenu que le premier mot qui serait prononcé en retrouvant le corps d'Hiram, deviendrait désormais la parole de maître. Après avoir voyagé pendant cinq jours sans rien découvrir, les compagnons vinrent rendre compte à Schelomoh de l'inutilité de leurs recherches. Celui-ci fit alors partir neuf maîtres qui se répandirent dans la montagne et furent plus heureux que les compagnons. L'un d'eux, en effet, épuisé de fatigue après une longue course, voulut se reposer sur un petit monticule, où il remarqua que la terre avait été nouvellement remuée. Il appela ses camarades, et tous ensemble creusant la terre trouvèrent un cadavre qu'ils présumèrent être celui d'Hiram. Mais n'osant pousser leurs recherches plus loin, ils recouvrirent la fosse, et pour la reconnaître y plantèrent une branche d'*acacia*; puis ils vinrent rendre compte à Schelomoh de la triste découverte qu'ils avaient faite.

Renvoyés immédiatement sur le lieu où les assassins avaient enterré Hiram, les maîtres procédèrent pieusement à son exhumation; mais quand le cadavre eut été complétement découvert, ils ne purent s'empêcher de faire un SIGNE D'HORREUR, car le meurtre remontant déjà à plusieurs jours, le corps était en pleine décomposition; ils s'écrièrent tous: M.·. B.·., la chair quitte les os! L'un d'eux essaya de le soulever en le prenant par l'index de la main droite, et en disant B.·., mais le bras retomba inerte le long du corps; un second le prit par le doigt majeur de la main droite, en disant J.·., mais cet effort n'eut pas plus de résultat que le premier; alors un troisième prit le poignet droit du cadavre en formant la griffe, passa la main gauche sous son épaule droite, et le releva par les cinq points parfaits de la maîtrise, en répétant M.·. B.·., la chair quitte les os!

Schelomoh fit faire au maître des obsèques magnifiques; il fut inhumé dans le sanctuaire, et on plaça sur son tombeau une médaille d'or triangulaire sur laquelle était gravé l'ancien mot (ihaouha). Après la mort du maître, les FF.·. prirent soin de sa mère qui était veuve, et qui vécut à Tyr jusqu'à un âge très avancé.

L'importance de cette légende a été tellement exagérée dans certains atel.·., vers la fin du siècle dernier, qu'elle a donné lieu à des schismes dans la grande famille maç.·. Les discussions qui furent soulevées alors ne pourraient plus se produire aujourd'hui, grâce aux progrès de l'enseignement, même dans les degrés inférieurs de la maç.·.

Le rituel écossais, adopté en France, donne l'histoire d'Hiram à peu près telle que nous venons de la raconter; et à mesure que l'or.·. la récite au candidat, elle est mise en action de manière à ce que celui-ci ne puisse plus jamais l'oublier.

Ainsi au moment où l'or.·. dit comment le premier compagnon frappa Hiram après lui avoir inutilement demandé la parole, le maître des cérém.·. conduit le récipiendiaire au deuxième surv.·. qui saisit ce dernier violemment au collet et lui dit trois fois: « Donnez-moi le mot de maître! » A quoi le candidat ayant répondu chaque fois « non! » le deuxième surv.·. lui donne un coup de règle à travers le cou. Le maître des

(1) A midi les rayons perpendiculaires du soleil forment une double équerre avec la ligne de l'horizon.

cérém.·. le conduit ensuite au premier surv.·. qui lui fait la même question, et sur son refus de répondre lui donne un coup d'équerre sur le sein. Enfin après avoir dit comment le troisième compagnon frappa mortellement Hiram, le T.·. R.·. M.·. donne un petit coup de maillet sur le front du récipiendaire, qui est immédiatement renversé, couché dans la bière, et recouvert du drap mortuaire.

Au récit des vaines recherches que firent les douze compagnons, le premier surv.·. passe à droite avec la moitié des maîtres; le deuxième surv.·. passe à gauche avec l'autre moitié. Ceux-ci font trois tours, et arrivés au bas des marches de l'autel, côté du nord, le deuxième surv.·. frappe un coup de maillet et dit : « T.·. R.·., nos recherches ont été vaines. » Après avoir dit comment les maîtres posèrent une branche d'acacia sur la fosse d'Hiram, le T.·. R.·. M.·. s'écrie : « Imitons nos MM.·., mes FF.·., et vous F.·. premier surv.·., partez à la tête de votre colonne, et n'épargnez rien dans vos recherches. » Le premier surv.·. fait deux tours, s'arrête au milieu du cadavre, à droite, soulève le drap, prend la branche d'acacia, la fait tenir au récipiendaire, lui fait placer la main droite sur la poitrine, et dit à l'or.·. : « T.·. R.·., nous avons trouvé une fosse nouvellement fouillée où est un cadavre que nous présumons être celui de notre R.·. M.·. Hiram, j'y ai planté une branche d'acacia pour reconnaître l'endroit. » Le T.·. R.·. dit : « Imitons, mes vén.·. FF.·., nos anciens MM.·., et essayons ensemble d'enlever les restes de notre malheureux M.·. Hiram. »

Le R.·., à la tête des MM.·., fait deux fois le tour du cercueil, et arrivé à la porte du sud, côté droit du candidat, il s'arrête, retire la branche d'acacia, et dit : « Nous sommes parvenus au lieu où est déposé le corps de notre R.·. M.·. Hiram, cette branche en est le sinistre indice, la terre me paraît effectivement remuée depuis peu, éclaircissons nos affreux soupçons. » Le T.·. R.·. tire alors graduellement le drap qui couvre le visage du récipiendaire. Lorsqu'il est découvert il fait, ainsi que tous les FF.·., le signe d'horreur en disant : « Ah! Seigneur mon Dieu ! » Le T.·. R.·. continue et dit : « C'est bien le corps de notre R.·. M.·., allons, mes FF.·., acquittons-nous du devoir douloureux que Salomon nous a imposé, en exhumant ce cadavre respectable. » Le deuxième surv.·. prend le candidat par l'index de la main droite, et la laissant retomber dit B.·.; le premier surv.·. prend le deuxième doigt de la même main, et la laissant tomber dit « J.·., le corps est pourri jusqu'aux os. » Le T.·. R.·. dit alors : « TT.·. vén.·. FF.·., ne savez-vous pas que vous ne pouvez rien faire sans moi, joignez vos efforts aux miens, et vous verrez que nous viendrons à bout de nos desseins. »

Le T.·. R.·. prend le poignet droit du candidat en formant la griffe, le surv.·. le secondant, le T.·. R.·. relève le candidat par les cinq points de perfection, etc. Le candidat relevé, le T.·. R.·. remonte au trône, et les FF.·. reprennent leurs places. Le T.·. R.·. frappe un coup de maillet et dit : « Debout et à l'ordre ! » Il ajoute : « Vén.·. G.·. M.·. des cérém.·., conduisez le récipiendaire à l'autel pour prêter son obligation, etc., etc. »

J. PHILIBERT.·.

INITIATION DE LUCIUS.

Lucius, déjà initié à la tradition des mages, parcourait la Thébaïde, terre classique des beaux-arts, dans le but de pénétrer les mystères de la science mystique. Il se présente donc au seuil d'un de ces temples, où les prêtres de l'Orient gardaient les secrets de leur sagesse. Au moment où il allait monter les trois degrés du Pronaos et pénétrer dans le sanctuaire, les *thermophores* (1) et les *cestophores* (2) sortant, tout à coup vinrent se ranger devant la porte du temple pour lui en défendre l'entrée et soustraire à ses regards et à ses indiscrètes investigations les arcanes de leur science.

L'Hiérophante survint au même instant et lui dit : Arrête! mortel audacieux, qui, sans être purifié, oses pénétrer jusqu'ici! Apprends que tu ne peux entrer dans le temple que par la mort! Persistes-tu en présence de cette déclaration à être initié à nos mystères sacrés? Consens-tu à quitter cette vie, pleine de frivolités, et à remplir les devoirs qui te seront imposés?

Sur la réponse affirmative de Lucius, l'Hiérocérix (3) s'étant approché lui présenta la main droite et l'invita à le suivre.

Le vingt-septième soleil de feu (mois de juillet) avait commencé sa course. L'Hiérocérix, un flambeau à la main, le fit descendre dans un chemin étroit, bordé, d'un côté, par des rochers et de l'autre par des forêts d'oliviers;

(1) Gardiens du temple.
(2) Gardiens des choses sacrés.

(3) Hérant sacré.



le ciel commençait à se couvrir de nuages. Les voix de la solitude s'éteignirent et le calme le plus profond régna autour de lui; mais tout à coup le roulement d'un tonnerre lointain se fait entendre. Ce bruit répété par les bois d'alentour acquiert une telle force, que l'âme agitée de Lucius en est glacée d'effroi. Ils arrivèrent avec peine sous une voûte sombre, le sol tremblait sous leurs pas, des nuées d'insectes les aveuglaient et d'énormes chauves-souris éteignirent leur flambeau.

Le guide s'arrête, lui demande s'il aura le courage de le suivre, attendu qu'il est temps encore de retourner sur ses pas. Lucius insiste. Ils continuent alors leur route, malgré l'obscurité qui redouble. D'épaisses ténèbres couvrent les montagnes qui les environnent, les nuages abaissés disparaissent sous l'ombrage des bois, et un éclair rapide vient tracer un losange de feu; le vent, de plus en plus impétueux, fait rouler les nuages les uns sur les autres; les forêts plient, le ciel s'entr'ouvrant de minute en minute laisse apercevoir de nouveaux cieux et des campagnes ardentes.

Après une heure de marche, ils arrivèrent à l'entrée d'une grotte dont le fond était fermé par une porte d'airain. Près d'elle était un homme à la figure vénérable, d'une taille élevée, portant une couronne de fer sur la tête; c'était Minos, s'occupant à juger les âmes des morts, et séparant le juste de l'injuste.

Contemple, dit le guide à Lucius, ces hommes qui ont été les bienfaiteurs de l'humanité, ils se sont tous réunis pour enseigner la vertu. Interroge-les si tu veux. Lucius courut au premier, il avait un petit encensoir à la main, c'était *Numa* auquel il baisa la main et se dirigea vers le second, un beau vieillard d'environ 100 ans, vêtu d'une robe blanche; il mettait un doigt sur sa bouche et de l'autre main jetait des fèves derrière lui.

Il reconnut *Pythagore*, devant lequel, pour lui être agréable, il passa sans rien dire et se rendit auprès de *Zoroastre*, qui, au milieu d'un vestibule à cent portes, conduisant toutes à la sagesse, s'occupait à concentrer le feu céleste dans le foyer d'un miroir concave. (Les préceptes de Zoroastre sont appelés *portes du Sadder* et sont au nombre de cent). Lucius put lire ces paroles: « Dans le doute si une action est bonne ou mauvaise, abstiens-toi. »

Après avoir salué les *Zaleucus*, les *Thalès*, les *Anaximandre*, et tous les sages qui avaient cherché la vérité et pratiqué la vertu, Lucius s'avança avec son guide vers la porte d'airain; le divin vieillard se plaçant au milieu, adressa sa prière au Sublime Arch.·. des mondes, et à la lueur des éclairs qui sillonnaient encore les cieux, les portes d'un temple s'ouvrirent; Lucius fut conduit aux pieds d'un autel entouré de pontifes et de vieillards. Trois soleils brillaient ensemble sur les nuages à l'occident, et l'aurore paraissait enflammer l'orient. Tout était d'or. L'astre annoncé par tant de splendeur apparut enfin au milieu d'un flot de lumière.

L'Hiérophante, un glaive à la main, s'avança vers Lucius et lui dit: Puisque tu as su résister aux épreuves que tu devais subir, viens recevoir la vie nouvelle qui était préparée pour toi. Puis levant le couteau sacré, il fit le simulacre d'en frapper le néophyte qui tomba, comme s'il était mort, pour se relever un instant après.

C'était le symbole du nouveau genre de vie que Lucius allait embrasser. Quand il fut debout, l'Hiérophante reprit la parole. « Va, lui dit-il, marche dans la voie de la justice, » adore le maître de l'univers, il est seul, il est unique. » Tous les êtres lui doivent leur existence; il agit dans eux » et par eux, il voit tout, et n'a jamais été vu par les » yeux mortels. »

Après cette allocution, l'Hiérophante ordonna aux thesmophores de reconduire Lucius hors du temple, en prononçant ces deux mots: *koff omphet* (1) (veillez et soyez purs). Ils se conformèrent à cet ordre en observant le cérémonial d'usage en pareille circonstance.

(1) Ces deux mots sont phéniciens.

MANGENT.

MÉLANGES.

.·. Une science occulte était pratiquée par les mages de la Perse, à laquelle on donna le nom de magie: ils se créèrent par elles des sibylles et des oracles. C'est aux sibylles qu'ils devaient la connaissance d'un grand nombre de plantes et de leurs propriétés thérapeutiques, les arcanes de la chimie, de l'anatomie et grand nombre de secrets de la nature. Cette science occulte qualifiée par les anciens prêtres de Memphis de *feu régénérateur*, est celle à laquelle on donne de nos jours le nom de magnétisme animal, science qui fut pendant plus de trente siècles l'apanage des mystères de l'antiquité.

« Cette science occulte, qu'un illustre philosophe appela une parcelle brisée d'un grand palais, un rayon de la puissance adamique destinée à confondre la raison humaine et l'humilier devant Dieu, un phénomène appartenant à l'ordre prophétique!... » Cette science a été ressuscitée par le F.·. Mesmer.

Le magnétisme, principe de vie de tous les êtres organisés, faisait partie de l'enseignement des prêtres de l'antiquité.

« La connaissance de ce fluide magnétique est le plus précieux bienfait de la Providence, elle est la clef mystérieuse qui ouvre à l'intelligence éblouie le monde de la vérité et de la lumière, et joint le fini à l'infini; c'est la chaîne d'or si souvent chantée par les poëtes, la base de la philosophie cachée que Démocrite, Pythagore, Platon et Apollonius ont été demander aux hiérophantes de l'Égypte, aux gymnosophistes de l'Inde. Invisible aux yeux des sens, il

faut pour l'étudier la vue de l'âme, partage du somnambule ou de l'extatique. Autrefois, on entendait la vérité de la bouche d'un prêtre initiateur, aujourd'hui on la voit par les yeux d'une somnambule; il existe un fluide magnétique très subtil, lien chez l'homme, entre l'âme et le corps, sans siége particulier; il circule dans tous les nerfs, particulièrement dans le grand sympathique; il est l'esprit de vie; sa couleur est celle du feu ou de l'étincelle électrique; de là lui vient le nom de feu vivant dans les ouvrages des mages de la Perse, et d'astre intime dans ceux des alchimistes et astrologues du moyen âge; une de ses principales vertus est la puissance génératrice; aussi les livres sacrés lui donnent-ils le nom de feu régénérateur, âme du monde, esprit universel répandu dans toute la nature, il est l'essence et l'esprit vital de tous les corps qu'il anime, de tous les genres dans lesquels il s'incarne, et est profondément modifié par tous les milieux qu'il traverse » (1).

Le nom d'oracle était donné aux prêtresses qui, plongées dans l'extase, prédisaient l'avenir et révélaient aux hiérophantes une partie des secrets de la nature.

Les plus fameux oracles étaient: ceux de Fta à Memphis, de Frée à Héliopolis, de Trophonius en Béotie, d'Amphiaraus, à Oropc, de Sérapis à Alexandrie, de Minerve à Saïs. Holdald sous le règne du roi Iosias, fut la plus célèbre sibylle.

.·. L'arithmétique, la géométrie et l'astronomie étaient enseignées chez les Brachmanes, les douze signes de leur zodiaque et leurs vingt-sept constellations en étaient une preuve évidente.

Les Bracmanes connaissaient la précession des équinoxes de temps immémorial, et ils se trompèrent bien moins que les Grecs dans leurs calculs, car le mouvement apparent des étoiles était chez eux et est encore de cinquante-quatre secondes par an, de sorte que cette période était pour eux de vingt-quatre mille ans au lieu que les Grecs la fixent à trente-six mille. Elle est chez nous de vingt-cinq mille neuf cent vingt: Ainsi les Bracmanes se rapprochaient plus de la vérité que les Grecs, qui vinrent longtemps après eux.

La durée du monde fixée par ces anciens philosophes de l'Inde est de quatre millions trois cent vingt mille ans, dont il y en a trois millions huit cent quatre vingt dix-sept mille huit cent un d'écoulés. Ainsi notre monde n'aurait plus que quatre cent vingt-deux mille cent quatre-vingt-dix-neuf ans à subsister.

Ce n'est qu'une combinaison des révolutions de l'équinoxe, à peu près comme la période de Jules Scaliger, qui est une multiplication des cycles du soleil par ceux de la lune et par l'indiction.

La science des Bracmanes est admirable si l'on considère le temps qu'il a fallu à ces Indiens pour parvenir à des connaissances dont les Chinois même n'ont jamais eu l'idée et qui ont été inconnues à l'Égypte et à la Chaldée, qui enseigna l'Égypte.

.·. *Ménès* fut nommé *Shoth* ou Phloth, par ses compatriotes, Thacet par les Phéniciens, et Hermès trismégiste par les Grecs.

Il fut nommé Trismégiste parce qu'il était prophète, roi et philosophe; il enseigna l'art des métaux, l'astrologie, la magie, la science des esprits.

Pythagore, Empédocle, Archélaüs le prêtre, Socrate orateur et philosophe, Platon, auteur politique, et Aristote le logicien, puisèrent leur science dans les écrits d'Hermès.

Ce grand homme eut de nombreux disciples, soit parmi les prêtres-rois de l'Égypte, soit parmi les ambitieux tant anciens que modernes, qui croyaient qu'il avait voilé l'art de faire de l'or, sous l'ombre des énigmes et des hiéroglyphes.

Mais les philosophes judicieux ont pensé que le véritable objet de la science hermétique avait été de cacher sous ces mêmes hiéroglyphes l'unité de Dieu, qu'il eût été dangereux de démontrer à des peuples trop attachés aux dieux de la fable, ou à ceux qu'ils s'étaient créés eux-mêmes.

Temples indiens.

.·. Il a fallu, plus de travail et d'habileté pour creuser dans le roc de si vastes bâtiments, et pour les orner de si grandes et de si belles sculptures qu'il n'en fallut pour entasser en masses énormes des pierres calcaires tendres qui se trouvaient sous la main de l'architecte. Les Pyramides paraissent le produit d'un esclavage, et les temples des Indiens celui de la magnificence d'un peuple éclairé.

Les pyramides si vantées de l'Égypte sont de bien faibles monuments auprès des pagodes de Salcette, d'Illoura. Les figures, les bas-reliefs et les milliers de colonnes qui les ornent, creusées au ciseau dans le même rocher, indiquent au moins trois mille ans d'un travail consécutif, et les dégradations du temps en désignent au moins trois mille d'existence; d'après cela on ne sera pas surpris que l'ignorance attribue le premier de ces ouvrages aux dieux, et le second aux génies.

Ces temples indiens, si justement fameux dans les annales des sciences, et trop peu connus des Européens, sont tous taillés dans le roc vif. Les colonnes qui les soutiennent, presque toujours couvertes dans toute leur longueur d'ornements ou bas-reliefs, sont des parties de ce même roc que l'architecte a conservées; ses murailles extérieures, celles qui séparent le temple en plus ou moins de parties, sont également ornées de bas-reliefs et de figures de 10 à 15 pieds de hauteur, tellement saillantes que quelques-unes ne tiennent au mur que par des arêtes.

Ces bas-reliefs ne peuvent être comparés ni pour le dessin ni pour l'exécution aux ouvrages des sculpteurs grecs, mais ils surpassent de beaucoup en élé-

(1) Voir le perfectionnement de la race humaine, par le F.·. Henri Delange.

gance tout ce qui reste des anciens Égyptiens; ils sont aussi plus beaux que les bas-reliefs connus de Persépolis.

.·. Le temple maç.·. de Philadelphie est dans le style d'architecture gothique. Cet édifice a été élevé par souscription, il a coûté des sommes énormes, c'est le plus beau monument de Philadelphie.

La G.·. L.·., et toutes les L.·. du ressort établies dans la ville et aux environs, les chap.·. du Royal-Arche, et les campements des chevaliers du Temple et des chevaliers de Malte y tiennent leurs assemblées à tour de rôle.

Il fut bâti, en 1819, sur l'emplacement d'un autre temple qui avait été détruit par le feu. Les commissaires chargés de recueillir les souscriptions se présentèrent chez le fameux Stephen Gérard, si connu par son immense fortune. Il s'inscrivit pour 500 dollars (2,675 fr.). Surpris qu'un homme qui depuis longtemps avait cessé de fréquenter les Loges, fit néanmoins un don si magnifique, les collecteurs se confondirent en remerciements au nom de la Maçonnerie. « J'ai donc souscrit pour une bien forte somme! » dit Stephen Gérard. Il reprit la liste, et ajouta un zéro au chiffre qu'il y avait inscrit; ce qui portait sa souscription à 5,000 dollars ou 26,750 fr. Il en versa immédiatement le montant entre les mains des commissaires, en leur disant: « Ceci est plus digne de Stéphen Gérard, et justifiera un peu mieux vos remerciements. »

LOUIS M...

L'HOMME LIBRE.

L'homme existe pour développer progressivement et sans entraves ses facultés intellectuelles, pour devenir membre libre de la société à laquelle il doit un tribut, à la vérité, mais un tribut dont il peut choisir à son gré l'espèce, selon la disposition de sa nature individuelle; telle est évidemment la loi de l'humanité, et voilà pourquoi, d'un pôle à l'autre, un secret instinct a révélé aux hommes cette vérité, dont l'expression est devenue vulgaire, que la liberté est le plus grand des biens.

La condition du prolétaire est quelquefois misérable sans doute, mais que de circonstances peuvent y apporter quelque adoucissement: il travaille beaucoup mais il est maître de limiter son travail; son salaire est faible, mais ce salaire est une dette qu'il peut exiger, non une concession qu'on peut lui faire ou lui retirer; la fortune l'a mal partagé, mais la justice lui tend la main et elle le traite à l'égal des riches et des puissants; comme père, comme époux, comme possesseur de sa chose, il ne connaît que le Subl.·. Arch.·. des mondes, et la loi commune à tous; si les charges qu'il paie à l'Etat sont pesantes, du moins il peut se dire citoyen de cet Etat; ce n'est pas tout: son sort lui paraît-il intolérable, mille voies lui sont ouvertes pour en changer le monde: est devant lui; si les montagnes lui déplaisent, il descend dans les plaines; si le séjour des campagnes cesse de lui convenir, il franchit les barrières des cités: là l'industrie l'appelle dans son sein, l'église le reçoit dans ses milices, l'armée dans ses rangs; en un mot, pour peu que la nature l'ait heureusement doué ou que les circonstances le favorisent, il est apte à posséder richesses, titres et grandeurs, dès lors qu'il n'est pas frappé d'exclusion par un vice originel et indélébile et qu'il n'est point regardé comme un paria de la civilisation.

LOUIS M...

RÉPONSE A L'ATTAQUE FAITE A LA MAÇONNERIE.



Autant la presse s'honore, suivant nous, et rend de bons et loyaux services, quand elle signale d'utiles découvertes, d'excellentes conceptions, autant elle se dégrade et faillit à sa mission, quand, dans un but de vénalité ou de gratuite malveillance, elle s'efforce de déverser l'ironie et l'insulte contre les institutions



qui ont le plus de droit à l'estime et aux encouragements de leurs concitoyens. Un écrivain qui se respecte ne doit jamais faire de sa plume le poignard d'un sicaire, ni la marotte d'un histrion. Puissent ces réflexions être comprises d'un de nos confrères qui s'est oublié dans sa feuille jusqu'à traduire sur sa sellette la société franc-maçonnique ; qu'il sache bien que ses attaques sont impuissantes contre un ordre respectable assez solidement établi, pour n'avoir rien à redouter des traits émoussés qui lui sont décochés.

Si la franc-maçonnerie n'était qu'une société de *malfaiteurs*, elle aurait eu le sort de tous les établissements de ce genre, car il faut à l'activité de l'esprit humain quelque chose de vraiment grand pour qu'elle ne se lasse pas.

La franc-maçonnerie est le résumé de toutes les perfections qui peuvent le plus rapprocher l'homme de la divinité ; elle est la morale universelle qui convient à l'habitant de tous les climats, à l'homme de tous les cultes ;son but est de rendre les hommes meilleurs; ses moyens sont de dissiper les ténèbres de l'ignorance, de faire naître toutes les vertus qui découlent de l'instruction et de l'amour de ses semblables; son culte est Dieu et la vertu; ses mystères la bienveillance, la paix et les lumières; ses préceptes la charité.

Il faut posséder bien peu l'histoire des institutions pour ne pas savoir que la franc-maçonnerie compte au nombre de ses adeptes, Confucius, Zoroastre, Ménès, Pythagore, Moïse, Salomon, Thalès, Socrate, Solon, Lycurgue, Démocrite, Pittacus, Aristote, Cléobule, Phérécide, Périandre, etc. Plus tard, Edward le Confesseur, roi d'Angleterre, Gondulphe, évêque de Rochester, les rois d'Angleterre, Henri Ier, Henri II, Richard Cœur-de-Lion, Édouard III, David II, Henri VI, Charles II, les rois d'Écosse, Alexandre III, Robert Bruce, Robert II, Jacques II, Henri Chicheley, archevêque, Guillaume Waneflut, évêque, Hermann, évêque, Jean Poynet, évêque, le général Monk, le vicomte de Kingston, François Ier, grand-duc de Toscane, François, duc de Lorraine, Frédéric-Guillaume, prince royal de Prusse, Louis de Bourbon, comte de Clermont, le duc d'York, frère du roi Georges, le prince de Hesse-Darmstadt, l'abbé Robins, curé de Saint-Pierre d'Angers, le duc Ernest de Saxe-Gotha, le marquis de la Rochefoucauld. Court de Gebelin, Voltaire, le prince Omur-ul-Omrah-Bahander, le prince Frédéric de Hesse-Cassel, Paschalis Martinès, duc de Balcarras, de Zinnendorf, méd. général, D'Alembert, membre de l'Académie française, de Bley, comte de Milly, le duc de Luxembourg, le comte de Moray, lord Byron, le duc de Holstein-Beck, lord Aberdour, lord Shalto-Douglas, le comte de Kellie, le comte de Velbruck, le prince-évêque, Savalette de Langes, le comte Schovolof, fondateur de loges à Pétersbourg et à Moscou, Benjamin Franklin, homme d'État, Georges, prince de Galles, Gustave III, roi de Suède, l'abbé Piogré, astronome, Frédéric-Auguste, duc de Brunswick, Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, Alexandre, empereur de Russie, le prince Joseph Bonaparte, roi de Naples, le prince Cambacérès, François Delalande, Alexandre, grand-duc de Wurtemberg, comte de Lasalle, général, Charles XIII, roi de Suède, Charles-Frédéric, grand-duc de Bade, Jérôme, roi de Westphalie, Delille (Jacques), poëte français, l'abbé Delille, poëte, Léopold, prince de Saxe-Cobourg, roi des Belges, le chevalier de Perny, poëte, le prince de Latour-d'Auvergne, Mesmer, docteur M., le maréchal Masséna, duc de Rivoli, le marquis de Fontaines, Don Pedro Ier, empereur du Brésil, le duc de Choiseul-Stainville, de Sèze, avocat, le maréchal Mortier, duc de Trévise, le maréchal Kellermann, duc de Valmy, le comte Muraire, Zade Mcerzo, fils du roi de Perse, le marquis de Pastoret, etc., etc., et de nos jours, le prince Murat, le comte de Zetland, le duc de Leinster, de Sanlis, avocat; le duc de Cazes, Frédéric-Guillaume-Louis, prince de Prusse ; le prince Guillaume de Nassau, le roi Oscar Ier, le roi Christian VIII, de Facqz d'Ath, Stevens, C.-G.-F. Winckler; enfin l'élite de la magistrature, des camps, du barreau, du commerce, de la littérature et des arts.

Que peuvent dès lors contre cette admirable institution les lazzis et les épigrammes de mauvais goût d'une feuille qui a la prétention de faire de l'intimidation : comme si un myrmidon pouvait manier la massue d'Hercule !

EXPLICATION DES SYMBOLES.

∴ Ce signe caractéristique symbolise trois mots indispensables aux maçons, la *foi*, l'*espérance* et la *charité*.

.·.: Ce signe caractéristique symbolise le devoir de tout maçon, qui doit voler au secours de ses FF.∴, fussent-ils aux extrémités de la terre.



La coupe que le vén.·. fait circuler lors de la mise en activité des travaux du banquet est le symbole de la vie et de l'union fraternelle.

Les deux colonnes placées au milieu du temple d'Endymion (anciens mystères) symbolisent les portes des cieux, c'est-à-dire les deux équinoxes.

Le griffon, était l'emblème du soleil.

La roue du centre (placée à l'or.·.) de laquelle partaient quatre rayons, symbolise les quatre saisons.

Le temple à sept portes symbolise les sept planètes connues des anciens; les prêtres égyptiens croyaient que l'âme est immortelle, mais que pour parvenir au ciel, elle devait passer par les sept portes de plomb, d'étain, de fer, de cuivre, de bronze, d'argent et d'or; les philosophes hermétiques professaient des doctrines analogues : ils supposaient que l'âme devait passer par les sept planètes avant que de se reposer au centre de la félicité.

Le palmier symbolise les douze mois de l'année.
Les Egyptiens voulant représenter l'année, peignaient une palme ; cet arbre en produit une à chaque lever de la lune, douze branches par an.

La tour de Babel (grade du chev.·. prussien) symbolise l'orgueil, la confusion.

Bootès, le chamelier, symbolise l'écrivain. Les inscriptions du mont Sinaï offrent l'image d'un homme armé d'une lance, tel que nous le voyons dans les travaux du rite persan à la porte du temple présentant le livre de présence à tous les maç.·. qui veulent pénétrer dans le sanctuaire de la vérité.

ALLÉGORIE DES PERSES.

Les Perses disent qu'Oromaze fut formé de la lumière la plus pure; Ahrimane, au contraire, des ténèbres les plus épaisses. Oromaze fit six dieux bons comme lui, et Ahrimane en opposa six méchants; Oromaze en fit encore vingt-quatre autres, qu'il plaça dans un œuf, mais Ahrimane en créa autant qui forcèrent l'œuf, ce qui produisit dans les monde le mélange du bien et du mal.

L'œuf est l'emblème du monde.

Les vingt-quatre dieux bons sont les douze mois divisés par quinzaines de lune croissante et de lune décroissante dont l'usage se retrouve chez les Indiens, comme chez les Romains.

Maximes et pensées.

.·. Une femme dont la bouche sourit au pauvre, dont la main blanche distribue sans hauteur l'aumône, rayonne d'une sublime beauté.

.·. L'égoïste évalue le mérite des autres aux avantages qu'il en tire, estime leurs travaux d'après les fruits qu'ils en rapportent.

.·. L'infortune est souvent timide et fière ; elle cherche à se dérober aux regards de la bienfaisance ; pour pénétrer jusqu'à elle, il faut parfois user de ruse et de mystère.

.·. S'occuper, c'est savoir jouir.

.·. Ce n'est pas dans le don que consiste la vraie libéralité, mais dans la façon de le faire.

.·. La flatterie est un glaive qui blesse en caressant.

.·. Par un sentiment d'équité bien naturel, lorsque nous voulons juger les autres, faisons un retour sur nous-mêmes; plus nous avons besoin d'indulgence, plus il est de notre intérêt d'étendre sur les faiblesses de nos semblables le voile bienfaisant qui doit en dérober la connaissance et à malignité.

.·. Réjouis-toi dans la justice, courrouce-toi contre l'iniquité, souffre sans te plaindre.

.·. Ne juge pas légèrement les actions des hommes; loue peu et blâme encore moins, c'est au Sublime Architecte des mondes, qui sonde les cœurs, à apprécier son ouvrage.

.·. Lis et profite, vois et imite, réfléchis et travaille, rapporte tout à l'utilité de tes FF.·., c'est travailler pour toi-même.

.·. Respecte l'étranger voyageur, aide-le, sa personne est sacrée pour toi.

.·. Sois le père des pauvres, chaque soupir que ta



dureté leur arrachera augmentera le nombre des malédictions qui tomberont sur ta tête.

.·. Aime les bons, plains les faibles, fuis les méchants, mais ne hais personne.

.·. Le culte le plus agréable au Subl.·. Arch.·. des mondes consiste dans les bonnes mœurs et dans la pratique des vertus.

.·. O sublime puissance de la vertu, qu'il est grand l'empire que tu exerces sur les cœurs dévoués à ton culte! tu fécondes les généreux sentiments que tu inspires! c'est toi qui révèles à l'homme toute sa dignité, au milieu des vicissitudes de la vie, en lui découvrant une destinée immortelle.

.·. La Maçon.·. est l'ordre et la vérité dans toutes choses, elle est la haine de tous les vices, l'amour de toutes les vertus.

Son culte est Dieu; ses mystères, la lumière et la raison; ses préceptes, la charité; et ses récompenses, l'estime de soi et l'amour de tous les FF.·.

.·. Loin de nous cet homme dont l'âme froide ne sait pas compatir aux maux de ses semblables, loin de nous celui dont l'œil aride ne se mouille jamais des larmes de la sensibilité; c'est là le véritable profane, le flambeau maçon.·. brillerait vainement à ses yeux, il ne le verrait pas.

.·. Le Franc-Maçon élève son cœur directement au Maître de toutes choses, à cette puissance admirable, infinie, incompréhensible, qui ne lui parle point par l'organe des hommes ses semblables, mais par le sentiment du bien, du juste, qui se manifeste au cœur, qui embrase l'âme, qui subjugue l'esprit. Partout où il voit l'harmonie, les merveilles de la nature, des bornes à son imagination si active, si audacieuse quelquefois, il dira : Dieu est là! son genou fléchira naturellement, son âme et son cœur se dilateront dans un vague sans fin, mais doux, mais consolateur.

Il ne blâme point et condamne encore moins la religion des autres.

Il ne cherche point à convertir, il sait que le Subl.·. Arch.·. des mondes ne lui demande compte que de ses œuvres, et ne le rend pas responsable des erreurs ou des faiblesses des autres hommes, comme lui objets de prédilection et d'amour de la divinité.

La religion du Franc-Maçon est celle de Socrate, celle de l'Évangile, celle de tous les hommes de bien.

.·. Le but de la Maç.·. est de rendre les hommes meilleurs, ses moyens sont de dissiper les ténèbres de l'ignorance, de faire naître toutes les vertus qui découlent de l'instruction et de l'amour de ses semblables, apprendre à s'aimer, à se secourir mutuellement, voilà l'œuvre que se proposent les Maç.·., telle est la doctrine qu'ils enseignent et qu'ils pratiquent, c'est par ce moyen que la pierre brute se polit dans leurs mains, et devient un ornement de l'édifice social.

SUR LA TOMBE D'UN FRÈRE.

F.·., lorsque naguère, interprète fidèle
De nos savants travaux confiés à ton zèle,
Ta voix frappait l'écho de ce temple sacré,
Et du grand Jéhovah, des mondes adoré,
Célébrant la bonté, la gloire, la puissance,
Lui payait le tribut de la reconnaissance,
Qui d'entre nous jamais aurait osé prévoir
Qu'il te rendrait si tôt un pénible devoir?
Lorsque nous, qui touchons bientôt à la vieillesse,
Nous te voyons partir, toi brillant de jeunesse,
De talents, d'avenir, sur ton triste cercueil
Plus que d'autres encore nous partageons le deuil
D'une famille en pleurs; son chagrin est le nôtre.
Elle perd un parent, Memphis perd un apôtre
Pour ses FF.·. rempli d'ardente charité,
Avec eux soulageant la sainte humanité.
Mais nous nous reverrons, de tes vertus la trace,
Dans un monde meilleur prépare notre place.
Espérons, avec toi nous revivrons un jour,
Dans une éternité de science et d'amour.
Ton âme, du grand tout vive et noble étincelle,
Ainsi qu'un pur rayon de la flamme éternelle,
Aujourd'hui monte au sein de la divinité.
Frère, tu nous attends dans l'Immortalité.

M...



THÉATRES

Odéon.—*L'Honneur et l'Argent* continue à attirer la foule; c'est la pièce qui a figuré le plus longtemps sur l'affiche de ce théâtre; aussi ce brillant succès a permis aux artistes de prendre un peu de repos, les études y ont gagné, et cela nous promet quelque jolie et bonne nouveauté.

Opéra-Comique. — M. Pujet a débuté dans les *Mousquetaires de la Reine*, par le rôle d'Olivier; il possède les qualités physiques, qui jointes au talent, servent à compléter l'artiste dramatique; sa voix est fraîche, égale et d'un joli timbre, des notes graves, une émission de son, franche et solide, et une bonne prononciation; enfin cet artiste a chanté avec infiniment de goût et de méthode; sa voix fraîche et vibrante a émerveillé un public d'élite qui l'a accueilli avec une prédilection marquée.

Le rôle d'Athénaïs est pour Mlle C. Duprez un véritable triomphe, elle vocalise avec une perfection qui enlève les applaudissements unanimes.

La reprise de l'*Épreuve villageoise* a fait généralement plaisir.

Il est impossible d'entendre une plus charmante musique, dans laquelle la finesse et la naïveté se fondent avec plus d'art.

Cette pièce est jouée à ravir par Mlles Lefèvre, Revally, MM. C. Ponchard et Bussine.

Variétés. — La dernière nouveauté que donne ce théâtre continue son brillant succès. La direction s'occupe activement de varier son répertoire: les pièces qu'il offre à son nombreux public prouvent son intelligence.

Porte Saint-Martin. — Le *Vieux caporal* possède toujours le sceptre de la vogue; joie, tristesse, rire, larmes, désespoir, plaisirs, émotions, bonheur, sans cesse variés et toujours renaissants, ce qui plaît enfin; tout existe dans ce beau drame; aussi son succès est-il immense. Frédéric-Lemaître, électrisé par la beauté de son rôle, se surpasse; le voilà bien encore l'homme de génie, l'artiste par excellence.

Ambigu-Comique. — Quel merveilleux spectacle que celui auquel nous venons d'assister, quels beaux décors, quelle brillante mise en scène, quels beaux costumes. Cette grande et magnifique féerie offre des détails charmants et un ensemble dont la représentation est des plus agréables. Des scènes comiques et burlesques viennent égayer l'action empreinte du pathétique le plus touchant.

Théâtre du Cirque. — Toujours même affluence pour avaler les dernières pilules, c'est je crois la centième recrudescence et l'on assure que l'habile directeur de ce théâtre ne se plaint pas de ce que chaque jour on est obligé de refuser du monde.

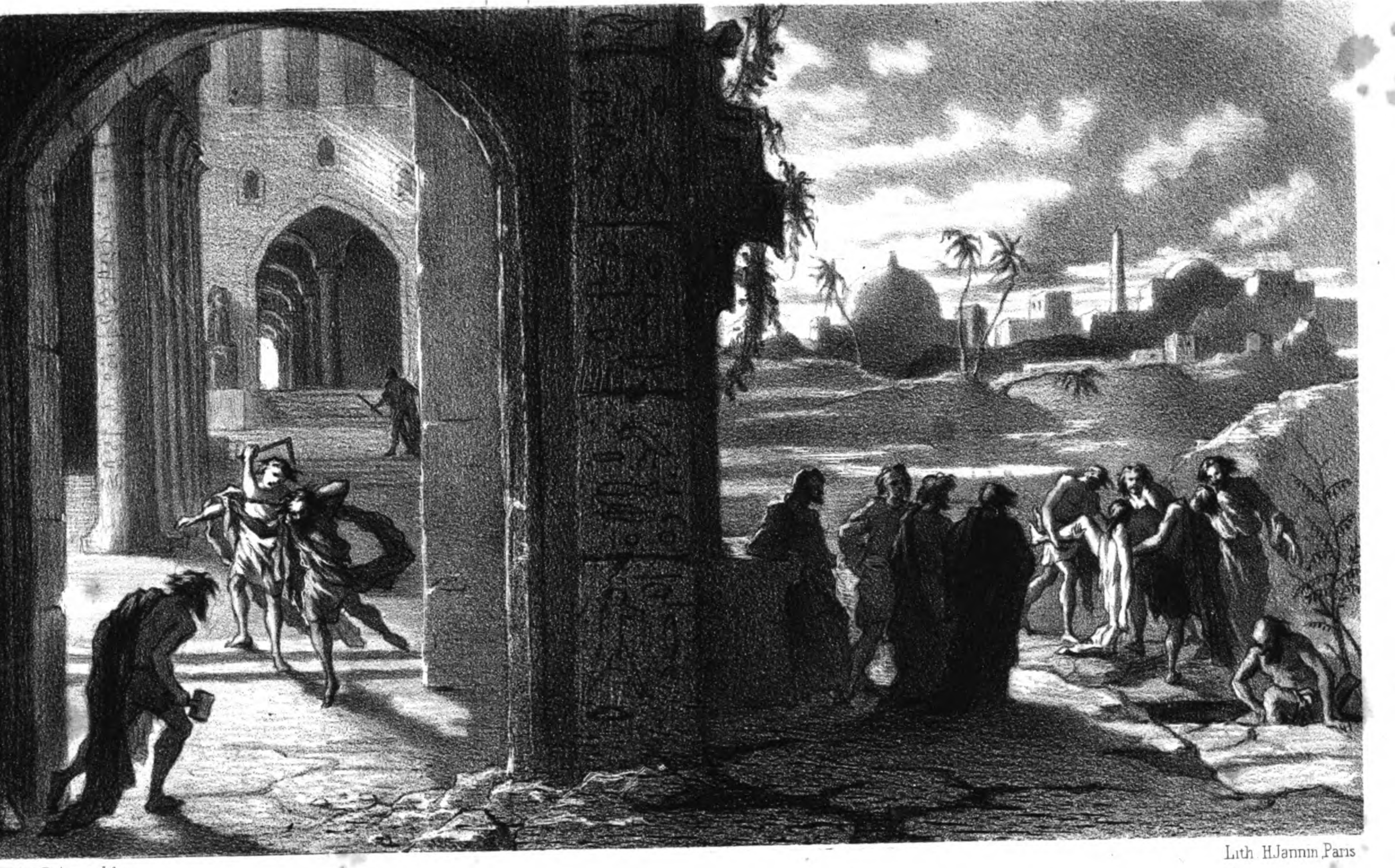
Délassements-Comiques. — Rien n'est changé à ce théâtre depuis la nouvelle direction; salle comble chaque soir, un spectacle charmant et varié. Le directeur est un homme habile, plein de tact, d'expérience et de goût; jamais, à aucune époque, ce théâtre n'avait réuni autant d'éléments de succès.

Théâtre de Belleville. — Naguère encore on croyait l'existence de ce théâtre impossible, il fallait un homme d'ordre et d'habileté pour prouver le contraire; en moins d'un an, la nouvelle direction est parvenue à rendre à cette jolie salle la réputation que quelques mauvaises administrations lui avaient fait perdre, et à y rappeler le public qui s'en était éloigné. Ce résultat est dû au bon choix des pièces, à ses artistes qui font preuve de conscience et de talent. Nous avons vu jouer à ce théâtre des pièces qui n'auraient pas été mieux interprétées au Gymnase; nous y avons vu des artistes qui ne seraient pas mal placés à côté de nos artistes de grand mérite, et de jolies actrices dont l'espièglerie et la gentillesse ne brilleraient pas mieux au Vaudeville et au Palais-Royal; aussi le public se porte-t-il aux représentations d'un spectacle toujours charmant et varié.

M. DE N.

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.





Alex Prévost del. — Lith. H. Jannin, Paris

La mort d'Hiram.

Le Soleil Mystique, Journal de la Maçonnerie universelle. — administration, 92, rue Richelieu, Paris

« Proclamer les vertus et combattre les vices, des maçons est le noble but. »

« Publions, établissons, propageons la vraie maçonnerie, nous aurons rendu plus de services à la terre que tous les législateurs ensemble. »

VOYAGE MAÇONNIQUE AUTOUR DU MONDE

PAR UN INDIEN.

(*Suite.*)

TROISIÈME VOYAGE.

Pendant ce voyage le néophyte parcourt la région de l'air au milieu de la foudre et des éclairs, il entend des murs s'écrouler avec fracas; il marche avec difficulté sur des ruines, enfin, à l'orage le plus épouvantable succède le calme le plus profond. Le F.·. stolista dit au néophyte :

Le bruit, le fracas que vous avez entendu peignent les embarras qu'éprouve l'homme dans l'âge mûr et jusqu'à la fin de sa carrière.

Des détonations d'armes à feu se font entendre dans le lointain.

Le F.·. stolista continue : Le bruit d'armes que vous avez entendu vous indique que vous devez chercher à acquérir la force morale qui vous est nécessaire pour figurer dignement dans le combat que les hommes vertueux et éclairés doivent soutenir pour vaincre les vices et les passions qui dégradent l'espèce humaine.

Vous êtes sorti vainqueur des éléments, je vous abandonne à vous-même, poursuivez seul votre route, et si vous en avez le courage, le Sublime Architecte des mondes vous conduira, je l'espère, où vous devez arriver pour recevoir la lumière.

(Là on laisse le néophyte se diriger seul un instant, il est près de la porte du temple de la Vérité où sont deux FF.·. en tunique noire et armés de glaives, l'un d'eux lui dit :)

Où vas-tu? As-tu rempli les conditions exigées pour être admis parmi nous?

Après sa réponse, l'autre F.·. lui dit :

Sais-tu que pour entrer dans notre ordre il faut être lié par un serment terrible, qui est pour nous un garant de ta discrétion? Ce serment ne blesse ni l'obéissance que tu dois aux lois de ton pays, ni ta croyance religieuse, ni l'honneur.

En voici les principaux points :

1o Un silence absolu sur tout ce que tu entendras, verras et apprendras parmi nous;

2o L'obligation de pratiquer les vertus qui émanent de la Divinité, de combattre les passions qui déshonorent l'homme et le dégradent, de secourir tes FF.·., dût-il t'en coûter ta fortune et ta vie; d'être fidèle à ton Dieu, et de donner l'exemple de l'obéissance aux lois de ton pays;

3o Enfin, de te conformer et d'obéir aux statuts généraux de la franche et libre maçonnerie, ainsi qu'aux règlements particuliers de cette loge. Consens-tu à prêter ce serment?

Après sa réponse, le F.·. thesmophore dit : Puisque tu consens à tout, je vais demander pour toi la faveur d'entrer dans le temple; mais réfléchis auparavant, car une fois que tu y auras pénétré, il n'est plus de retour pour toi.

Après sa réponse le F.·. stolista fait frapper par le néophyte deux grands coups à la porte du temple de la Vérité.

Le deuxième mystagogue dit : F.·. premier mystagogue, on frappe irrégulièrement à la porte du temple.

Le premier mystagogue répète l'annonce au daï, qui répond :

Voyez, mon F.·., quel est le mortel assez audacieux pour oser venir troubler nos mystères.

Le F.·. stolista répond : C'est un homme libre et de bonnes mœurs qui désire être reçu maçon.

Le daï dit : Demandez-lui son nom, son âge, son état civil, et si c'est bien sa volonté d'être reçu maçon.

On exécute cet ordre. Après sa réponse le daï dit : Demandez-lui comment il est parvenu jusqu'au pronaos du temple de la Vérité, inaccessible aux profanes.

Le F.·. stolista fait cette question, à laquelle le

thesmophore répond : Il a renoncé au siècle, il a pénétré dans le sein de la terre et dans le séjour de la mort, il a parcouru tous les sentiers de la vie, et ayant été purifié par l'eau, par le feu et par l'air, il en est sorti, délivré des liens des préjugés et des souillures du vice.

Le Daï dit : Accordez-lui l'entrée du temple. Debout, mes FF.·., et à l'ordre.

Lorsque le néophyte est entré, on referme la porte avec bruit.

Le daï dit : En place, mes FF.·. — L'hydranos fait asseoir le récipiendaire au milieu du temple, et le daï, s'adressant à lui, s'exprime ainsi : Je dois vous faire connaître que le premier principe d'un franc-maçon est de croire en Dieu et de l'adorer ; son étude est de s'attacher à distinguer le sacré du profane, et la lumière des ténèbres.

R. C'est ma conviction.

D. Cette croyance fait honneur à votre cœur et à votre raison, elle fait la base de la vraie philosophie, et si quelques hommes doutent de l'existence de Dieu, c'est qu'ils craignent sa justice.

D. Pourriez-vous me dire ce que c'est que le matérialisme ?

R. Le matérialisme est un système qui fait prédominer la matière sur l'intelligence dans l'ordre social, et qui nie Dieu dans l'ordre moral ; c'est un système déplorable, et on doit le combattre de toutes ses forces ; l'homme soumis à l'empire des passions sensuelles a besoin de toute l'énergie de son âme pour en contrebalancer l'influence : par conséquent le devoir de tous ceux qui ont reçu la mission d'éclairer le peuple, dans quelque position qu'ils se trouvent, est de faire appel au spiritualisme, qui est l'idéal de la perfection humaine, le lien entre Dieu et l'homme ; les matérialistes corrompent la société.

D. La connaissance du juste et de l'injuste fait-elle partie de l'instinct comme de la raison ?

R. Dès qu'une créature sait comment elle peut nuire à une autre, elle a une notion du bien et du mal moral, du juste et de l'injuste ; ainsi, la raison comme l'instinct n'est que la faculté de distinguer l'un de l'autre.

D. Quelle idée aviez-vous de notre société avant de vous y présenter, et quel est le motif qui vous a fait désirer d'y être admis ?

R. J'ai toujours pensé que la franc-maçonnerie était une société toute philanthropique, et que parmi les vertus qu'elle enseigne, on doit placer au premier rang l'abnégation de soi-même et le dévouement au bien-être de l'humanité.

D. Vous êtes dans le vrai, cette institution remonte à la plus haute antiquité, ses dogmes reposent sur les principes de la fraternité, sa mission c'est l'étude de la sagesse, qui sert à discerner la vérité, c'est l'œuvre bienfaisante du développement de la raison et de l'intelligence, c'est le culte des qualités du cœur humain et la répression de tous les vices.

D. Qu'est-ce que la mort ?

R. La mort est la souveraine propriétaire de tous les êtres, elle efface les empires sous ses pas, elle éteint jusqu'aux astres, la mort c'est un sommeil.

D. Qu'est-ce que l'orgueil ?

R. C'est la liberté qui s'affranchit de Dieu pour se faire l'esclave de ses passions, de ses vices et de ses convoitises.

D. Qu'est-ce que l'envie ?

R. C'est le rêve de l'égalité jalouse, qui veut moins s'élever que rabaisser tout ce qui s'élève.

D. Croyez-vous que Dieu a créé le monde ?

R. Oui, je le crois.

D. Comment Dieu créa-t-il le monde ?

R. La volonté demeura dans lui de toute éternité ; elle était triple, créatrice, conservatrice et exterminante. Dans une conjonction des destins et des temps, la volonté de Dieu se joignit à sa bonté, et produisit la matière ; les actions opposées de la volonté qui crée et de la volonté qui détruit enfantèrent le mouvement qui naît et qui périt. Tout sortit de Dieu et tout rentrera dans Dieu. Il dit au sentiment : Viens ! et il le logea chez tous les animaux, mais il donna la réflexion à l'homme pour l'élever au-dessus d'eux.

D. Qu'entendez-vous par le sentiment ?

R. C'est une portion de la grande âme de l'univers, elle respire dans toutes ses créatures pour un temps marqué.

D. Qu'est-ce que le temps ?

R. Il existe avec Dieu pendant l'éternité, mais on ne peut l'apercevoir et le compter que du point où Dieu créa le mouvement qui le mesure.

D. Croyez-vous qu'un être semblable à nous ait créé les mondes ?

R. Ce n'est pas un être intelligent tel que je le suis qui a présidé à la formation de ce monde, car je ne puis former un ciron ; donc ce monde est l'ouvrage d'une intelligence prodigieusement supérieure.

D. Cet être qui possède l'intelligence et la puissance dans un si haut degré existe-t-il nécessairement ?

R. Il le faut bien, car il faut, ou qu'il ait reçu l'être par un autre, ou qu'il soit par sa propre nature ; s'il a reçu l'être par un autre, ce qui est très difficile à concevoir, il faut donc que je recoure à cet autre, et cet autre sera le premier moteur. De quelque côté que je me tourne il faut donc que j'admette un premier moteur puissant et intelligent qui est tel, nécessairement, par sa propre nature.

D. Ce premier moteur a-t-il produit les choses de rien ?

R. Cela ne se conçoit pas. Créer de rien, c'est changer le néant en quelque chose, je ne dois point admettre une telle production, à moins que je ne trouve des raisons invincibles qui me forcent d'admettre ce que mon esprit ne peut jamais comprendre.

D. Tout ce qui existe paraît exister nécessairement, puisqu'il existe.

R. Oui, car s'il y a eu aujourd'hui une raison de

l'existence des choses, il y en a eu une hier, il y en a eu une dans tous les temps, et cette cause doit toujours avoir eu son effet, sans quoi elle aurait été pendant l'éternité une cause inutile.

D. Mais comment les choses auront-elles toujours existé, étant visiblement sous la main du premier moteur ?

R. Il faut que cette puissance ait toujours agi. De même, à peu près, qu'il n'y a point de soleil sans lumière, de même il n'y a point de mouvement sans un être qui passe d'un point de l'espace dans un autre point.

D. Il y a donc un être puissant et intelligent qui a toujours agi ?

R. Si cet être n'avait point agi, à quoi lui aurait servi son existence ?

D. Toutes choses sont donc des émanations éternelles de ce premier moteur ?

R. Oui.

D. Mais comment imaginer que de la pierre et de la fange soient des émanations de l'Etre éternel, intelligent et puissant ?

R. Il faut de deux choses l'une, ou que la matière de cette pierre, et cette fange existent nécessairement par elles-mêmes ou qu'elles existent nécessairement par ce moteur.

D. Il est donc impossible que le monde soit sans Dieu, et que Dieu soit dans le monde ; car le monde est rempli d'êtres qui se succèdent : donc Dieu a toujours produit des êtres qui se sont succédé.

R. Oui.

D. Le mouvement est-il essentiel à la matière ?

R. Oui, car tout se meut dans la nature : le soleil tourne continuellement sur lui-même, les planètes en font autant, et dans chaque planète tout transpire. Le plus dur métal est percé d'une infinité de pores par lesquels s'échappe continuellement un torrent de vapeurs qui circulent dans l'espace. L'univers n'est que mouvement, donc le mouvement est essentiel à la matière.

D. Cependant une maison, une montagne, ne remuent pas ; donc le mouvement n'est pas essentiel ?

R. Ils remuent, ils vont dans l'espace avec la terre par leur mouvement commun, et ils remuent si bien (quoique insensiblement) par leur mouvement propre, qu'au bout de quelques siècles il ne restera rien de leur masse, dont chaque instant détache continuellement des particules.

D. Mais si je puis concevoir la matière en repos, le mouvement n'est pas de son essence ?

R. Je vous dis qu'elle ne peut y être.

D. Cela est hardi ; et le chaos, s'il vous plaît ?

R. Si nous voulions parler du chaos, je vous dirais que tout y était nécessairement en mouvement, et que le souffle de Dieu y était porté sur les eaux, que l'élément de l'eau étant reconnu existant, les autres éléments existaient aussi, que par conséquent le feu existait, qu'il n'y a point de feu sans mouvement, que le mouvement est essentiel au feu.

D. Mais pourquoi un corps en pousse-t-il un autre ?

R. Parce que la matière est impénétrable, parce que deux corps ne peuvent être ensemble dans le même lieu, parce qu'en tout genre le plus faible est chassé par le plus fort.

D. Qu'est-ce que la force d'un corps en mouvement ?

R. C'est le produit de la masse par sa vitesse dans un temps donné : la masse d'un corps est 4, sa vitesse est 4, la force de son coup sera 16 ; un autre corps est 2, sa vitesse 2, sa force est 4, c'est le principe de toutes les mécaniques.

Indépendamment de ces questions, le daï interroge le néophyte sur les questions qu'on lui a posées dans le sanctuaire des esprits.

D. Vous promettez d'être un franc-maç.·. bienfaisant, vrai, et d'obéir strictement à la loi morale.

R. Oui, je le jure.

D. Vous promettez d'éviter toute querelle, de vous défendre de l'intempérance et des excès.

R. Je le promets.

D. Vous promettez d'être circonspect dans vos mœurs et votre conduite, affable envers les hommes, vos FF.·., de cultiver toutes les vertus, et de propager la science et la vraie lumière.

R. Je le jure.

Le daï s'adressant à l'at.·., dit : N'est-il aucun de vous, mes FF.·., qui s'oppose à la réception du néophyte N.

(Silence général.)

Ce silence (au néophyte) vous prouve l'intérêt que vous avez inspiré aux FF.·., qui veulent bien, pour vous, abréger la durée des épreuves.

Les purifications par lesquelles vous avez passé seront donc les seules auxquelles vous serez soumis ; puissent-elles n'avoir laissé en vous aucune souillure, et que toutes vos actions soient désormais dirigées par cette maxime de la sagesse divine, la première loi des francs-maç.·. :

« Ne fais jamais à autrui ce que tu ne voudrais pas » qu'il te fût fait. »

FF.·. hydranos, conduisez le néophyte à l'autel pour qu'il y prête son serment (il exécute cet ordre). Mes FF.·., debout et à l'ordre, glaive en main !

Ensuite, s'adressant au néophyte, il dit :

Consentez-vous à prêter le serment que nous attendons de vous, et du contenu duquel on vous a donné connaissance avant d'entrer dans ce lieu ?

D'après sa réponse affirmative, le récipiendaire prête serment debout (suivant le rituel).

SERMENT.

Je, N., de ma libre volonté, en présence du Sublime Architecte des mondes et de cette respectable assemblée, sur le livre sacré de la loi et sur le glaive, symbole de l'honneur, jure solennellement et promets de ne jamais révéler, à qui que ce soit, aucun des mystères de la franc-maç.·. qui vont m'être confiés ; je promets

d'aimer mes FF.·., de les aider et secourir selon mes facultés et au péril de ma vie. Je jure de donner l'exemple de l'obéissance aux lois de mon pays et de la pratique des vertus, de travailler constamment à perfectionner mon être et à vaincre mes passions. Je promets de me conformer et d'obéir aux statuts et règlements de l'ordre. Que le Tout-puissant me soit en aide!

Le récipiendaire, la main droite sur le livre de la loi et sur l'épée, la pointe d'un compas sur le cœur, répète après le daï, et ajoute : Je le jure.

(Le serment doit être prononcé découvert.)

L'hydranos fait descendre au néophyte les marches de l'autel et le place au milieu du temple, les FF.·. sont debout et à l'ordre, le glaive en main dirigé vers le néophyte ; alors le daï dit :

D. Que demandes-tu?

R. La lumière.

Le vénérable frappe un coup de maillet, que les mystagogues répètent, et dit : Vous êtes dans les ténèbres, je vous donne la lumière.

On lui ôte son bandeau, et à l'instant, comme un fantôme, comme une ombre, comme une vapeur, tout a disparu, un éclair brille devant lui, trois cassolettes de parfums brûlent devant l'autel, le temple est resplendissant de lumière, le daï dit :

Ne craignez rien des armes qui sont tournées contre vous, elles ne menacent que les parjures, mais elles sont prêtes à voler à votre défense, si vous avez besoin de ce secours.

Les FF.·. alors quittent leurs glaives, le daï dit : F.·. hydranos, conduisez le nouveau F.·. à l'autel pour que, libre de tous ses sens, il confirme son serment.

Le néophyte réitère son serment.

Alors le daï lui pose la pointe de son glaive sur la tête, et dit :

A la gloire du Sublime Architecte des mondes, au nom du..... et sous les auspices....., en vertu des pouvoirs qui m'ont été confiés, je vous crée et constitue app.·. maç.·., et membre de cette R.·. L.·.

Le néophyte redescend de l'autel, l'hydranos le conduit à la droite du daï, qui lui dit :

En signe d'adoption je vous revêts d'un vêtement sacré pour nous.

Il lui passe une tunique blanche.

Cette tunique est l'emblème de la pureté que vous devez toujours conserver ; recevez ce tablier (Il le lui attache) que nous portons tous, et que les plus grands hommes se sont fait honneur de porter, il est l'emblème du travail, et il vous donne le droit de vous asseoir parmi nous ; vous ne devez jamais vous présenter dans le temple sans en être revêtu.

(Il lui donne des gants blancs.)

Ne souillez jamais la blancheur de ces gants en trempant vos mains dans les eaux bourbeuses du vice ou dans le sang de vos FF.·. autrement que pour la défense de la patrie ; ils doivent sans cesse vous rappeler les engagements que vous avez contractés lors de votre admission dans le temple de la Vérité.

Mon F.·. (c'est là désormais le seul titre que vous recevrez et que vous donnerez en loge), nous avons, pour nous reconnaître, des signes, des paroles et des attouchements.

Il lui donne l'instruction complète de ce premier degré de l'initiation.

Je vous ai déjà dit, mon F.·., que la maç.·. est connue dans tout l'univers. Quoiqu'elle soit divisée en plusieurs rites, les principes sont partout les mêmes, et vous devez les mêmes sentiments d'amitié à tous les maçons, quel que soit le rite auquel ils appartiennent.

Le daï l'embrasse trois fois, et lui dit :

Allez maintenant vous faire reconnaître par le F.·. céryce. Prenez place, mes FF.·.

L'hydranos le conduit à l'Occident pour rendre le signe, parole et attouchement. Après qu'ils ont été rendus, le F.·. céryce dit au deuxième mystagogue :

F.·. deuxième mystagogue, les signes, parole et attouchement ont été fidèlement rendus par le F.·. nouvel initié.

Les deux mystagogues répètent successivement.

Alors le daï, après avoir frappé un coup qui est répété par les deux mystagogues, proclame comme suit le nouveau F.·. en qualité d'apprenti, et dit :

Debout et à l'ordre, mes FF.·.

PROCLAMATION.

A la gloire du Sublime Architecte des mondes, au nom des hiérophantes, et sous les auspices du sanctuaire des subl.·. conservateurs de l'ordre maç.·. de la Chaldée.

Je proclame dès à présent, et pour toujours, membre de cette R.·. L.·., le T.·. C.·. F.·. (noms et prénoms), au grade d'apprenti, et vous êtes invités, FF.·. premier et deuxième mystagogue, et vous tous, mes FF.·., à le reconnaître en sadite qualité, et à lui prêter aide et protection au besoin.

Après la proclamation le daï frappe un coup, et dit :

FF.·. premier et deuxième mystagogue, invitez les FF.·. qui se trouvent sur vos colonnes respectives, à se joindre à nous pour nous féliciter de l'heureuse acquisition que l'ordre et la loge viennent de faire d'un nouveau F.·. et d'un nouvel ami.

Les mystagogues répètent l'annonce ; ensuite le daï dit : A moi, mes FF.·. On fait avec le daï le signe et la batterie ordinaire.

L'hydranos se joint au nouvel initié pour répondre de la même manière.

On se couvre, ensuite le daï dit : Prenez place, mon F.·., en tête de la colonne du septentrion, méritez par votre assiduité aux travaux et par la pratique des vertus maçonniques, dont vous vous êtes imposé l'obligation, et dont vos FF.·. vous donneront l'exemple, méritez, dis-je, de pénétrer plus avant dans nos mystères, et de recevoir les faveurs



que les maçons ne refusent jamais aux FF.·. qui s'en rendent dignes.

Lorsque le nouveau F.·. a pris sa place, le daï dit: En place, mes FF.·., puis il ajoute : Le F.·. l'odos va vous donner l'explication de tous les emblèmes, apportez-y la plus grande attention, mon F.·., ces emblèmes cachent les vérités les plus importantes, et de leur intelligence dépendent toutes les lumières que vous êtes, par la suite, appelé à acquérir.

DISCOURS.

MON F.·.

Par la maçonnerie l'homme se reporte sans cesse vers le Créateur Suprême, il mesure de toute la portée de son imagination cette puissance admirable, sublime, qui crée, vivifie, soumet aux lois d'une harmonie parfaite la terre et les cieux, et, en général, le mouvement, la destruction et la régénération de toutes les créatures qui ont vie, et même à ces lois, ces corps matériels inanimés qui, dans un si grand assemblage de matières diverses, font un tout excellent des objets qui paraissent les plus opposés et les moins susceptibles de coopérer à l'œuvre du Maître, de ce maître unique, concevable et visible dans toutes les merveilles dont il embellit l'univers.

De là cet hommage profond et libre que le franc-maçon rend au Subl.·. Architecte des mondes, mais ce saint et touchant hommage n'aurait qu'une valeur imparfaite, si le franc-maçon se bornait à une contemplation uniquement pieuse, qui remplit son cœur et le rendit froid et stérile dans ses rapports avec les hommes.

Sa mission est plus grande : innée ou inspirée, elle doit céder à son mouvement naturel, à la puissance inconnue qui la crée et la féconde, et embrasser l'universalité des hommes.

Le franc-maçon voit dans tous les hommes ses frères, n'importe la couleur de leur épiderme, l'étrangeté ou la barbarie de leurs mœurs : ils sont hommes, il doit les aimer, ils sont hommes, il doit se rapprocher d'eux ; s'ils sont féroces, les civiliser ; s'ils sont ignorants, les instruire; s'ils sont insociables, les dompter à force de patience et de modération, et par l'exemple de ses vertus.

La maçonnerie porte son flambeau salutaire au sein même de la vie sociale, elle dégage les religions de leurs dogmes absurdes ou barbares, elle détruit les préjugés, elle efface les rivalités de peuple à peuple ; elle épure les mœurs, elle couvre la surface de la terre de ses émanations toutes divines ; elle jette avec amour, sur les hommes, le réseau sacré d'une fraternité générale.

Le franc-maçon élève son cœur directement au maître de toutes choses, à cette puissance admirable, infinie, incompréhensible, qui ne lui parle point par l'organe des hommes ses semblables, mais par le sentiment du bien, du juste, qui se manifeste au cœur, qui embrase l'âme, qui subjugue l'esprit.

Partout où il voit l'harmonie, les merveilles de la nature, des bornes à son imagination si active, si audacieuse quelquefois, il dira Dieu est là, son genou fléchira naturellement, son âme et son cœur se dilateront dans un vague sans fin, mais doux, mais consolateur.

Il est soumis aux lois, la loi étant égale pour tous, il lui obéit, car il sait que les autres lui obéissent, car elle établit, assure et conserve ses droits contre les prétentions qui voudraient les lui ravir.

Il ne les blâme point, et condamne moins encore la religion des autres.

Il ne cherche point à convertir, il sait que Dieu ne lui demande compte que de ses œuvres, et ne le rend pas responsable des erreurs ou des faiblesses des autres hommes, ses égaux, et comme lui les objets de prédilection et d'amour de la Divinité.

La religion du franc-maçon est celle de Socrate, celle de l'Évangile, celle de tous les hommes de bien, la religion directe du créateur à la créature, des bonnes œuvres et de la pieuse reconnaissance.

Il veut que tout le monde soit éclairé, car plus il y a de raison, moins il y a d'erreurs et de préjugés ; plus on sait, moins on s'égare, plus les hommes sont instruits, plus ils se rapprochent ; soumis à la raison qui les domine, ils obéissent en hommes libres et énergiques, et non en esclaves lâches ou indociles.

Éclairé par la sagesse et la vérité, le M.·. répand la lumière; riche judicieux et non dissipateur insensé, il verse ses trésors sur les vrais pauvres et ne les jette pas à l'avidité du plus adroit, du flatteur ou de l'égoïste.

Les maçons respectent tous les cultes, tolèrent toutes les opinions politiques ou religieuses, fraternisent avec tous les hommes, sont secourables à toutes les infortunes, se sacrifient de toute manière un à tous.

Leur règle de tous les instants est de bien penser, bien dire et bien faire.

Ils pardonnent noblement, c'est-à-dire sans lâcheté, sans bassesse et sans restriction, l'injure, l'offense, l'injustice.

Jeune initié, écoute, et prête-moi toute ton attention.

L'allégorie est la voix de la sagesse, étudie le sens des hiéroglyphes et des emblèmes que l'ordre te présentera à chaque degré.

Enfermé dans un lieu sombre, livré à une méditation profonde, en face d'objets lugubres, tu as dû réfléchir sur la vanité des choses de ce monde périssable, tu as sans doute compris aussi que, par cette allégorie, l'ordre maç.·. t'apprenait que pour entrer dans son sein il fallait dépouiller le vieil homme, mourir au vice pour renaître à la vertu.

Le bandeau qui couvrait tes yeux est l'emblème des ténèbres où les profanes sont plongés.

Le soleil éclaire l'univers, c'est à toi d'imiter cet astre bienfaisant.

La lune adoucit le deuil que les ténèbres de la nuit jettent sur la terre, elle guide nos pas tremblants au milieu de l'obscurité, par sa présence elle annonce qu'il n'est point de ténèbres assez épaisses pour dérober le crime à l'œil de Jéhovah.

Ainsi en est-il de tous nos emblèmes :

Le compas indique l'exactitude et la droiture de nos mœurs.

L'équerre sert à mesurer la justice de nos actions.

Le niveau montre que tous les hommes sont égaux. Respecte dans la société civile les distances établies ou tolérées par la loi, souvent une sotte vanité les imagina, il y en aurait à les fronder et à vouloir les méconnaître ; mais garde-toi de les transporter parmi nous : dans le temple de la sagesse, on ne révère que les dignités maçonniques, laisse tes dignités et tes décorations profanes à la porte, n'entre qu'avec l'escorte de tes vertus, ne rougis jamais d'un homme obscur, mais honnête, que dans nos asiles tu embrassas comme un frère quelques instants auparavant ; à son tour l'ordre rougirait de toi.

La perpendiculaire démontre la stabilité de l'ordre, élevé sur toutes les vertus.

Sers-toi de la truelle pour cacher les défauts de tes FF.·., et suivant le conseil du sage Pythagore : « Sème la mauve, ne la mange pas. » Un autre sage a dit : « Ne pèse jamais tes semblables dans un seul » bassin, et si celui du mal l'emporte, ôtes-en ce que » la faiblesse humaine y a mis de charge, et que la » charité complète le poids du bien, tu réjouiras ainsi » l'auteur de toute bonté. »

Apprends aussi que la pierre brute est l'emblème de ton âme, susceptible de bonnes ou de mauvaises impressions.

Enfin, cette houppe dentelée qui s'entrelace désigne l'union de tous les FF.·. et le secret qui doit entourer nos mystérieuses cérémonies.

Bien d'autres emblèmes te seront développés, il n'en est pas encore temps, médite sur ceux qu'il t'est donné de connaître aujourd'hui.

En échange de ton admission dans l'ordre maçonnique tu as abandonné une partie de ta liberté naturelle, accomplis strictement les nouvelles obligations qui te sont imposées. Des statuts généraux gouvernent cet ordre antique et vénéré, des règlements particuliers régissent cette R.·. log.·., conforme-toi aux uns et aux autres : tu serais un mauvais frère si tu méconnaissais la subordination nécessaire dans toute société, et la nôtre serait obligée de t'exclure de son sein.

Il est surtout une loi dont tu as promis à la face de Dieu la scrupuleuse observance, c'est celle du secret le plus rigoureux sur nos signes, mots et attouchements, et la forme de notre association. Libre en prononçant le serment solennel sous la foi duquel nous t'avons admis, tu ne l'es plus aujourd'hui de le rompre ; l'Éternel, que tu invoquas comme témoin, l'a ratifié. Crains les peines attachées au parjure, tu n'échapperais jamais au supplice de ton cœur, et tu perdrais l'estime et la confiance d'une société nombreuse qui, en te rejetant, te déclarerait sans foi et sans honneur. BOUDHA.

(*La suite au prochain numéro.*)

SUR L'ÉSOTÉRISME.

(*Suite.*)

Voici maintenant une nouvelle phrase à l'adresse du parquet de la république d'Athènes :

— « C'est ainsi, Socrate, que les partisans de l'injustice prétendent que la condition de l'homme injuste est plus heureuse que celle du juste, de quelque côté qu'on l'envisage, du côté des Dieux ou des hommes. »

Il est évident que des Dieux dont la sanction est évitable par la richesse, sont quant à la morale, comme n'existant pas. Aussi Platon, l'initié de l'ésotérisme, était matérialiste. Nous avons promis de le prouver, et nous le prouverons surabondamment.

Vous vous imaginez peut-être que Platon va en rester là : du tout. Il veut vous convaincre surabondamment aussi : que l'honnête homme, non soumis à la sanction religieuse, est un véritable sot ; et que le méchant, alors, qui sait se faire accepter pour honnête homme, est le chef-d'œuvre du raisonnement.

— « Lorsque, dit Socrate, Glaucon eut fini de parler, je me disposais à lui répondre ; mais son frère Adimanthe prenant la parole, me dit : Socrate, crois-tu que la thèse soit suffisamment développée ? — Et pourquoi non, lui dis-je. — Mon frère a oublié l'es-

sentiel. — Eh bien! tu sais le proverbe qui dit que le frère vienne au secours de son frère. Ainsi supplée à ce qu'il a omis; il en a cependant dit assez pour me mettre hors de combat et hors d'état de défendre la justice. — Toutes les défaites sont inutiles, il faut que tu m'écoutes à mon tour : je vais t'exposer un discours tout contraire au sien : c'est celui de ceux qui prennent le parti de la justice contre l'injustice. Cette opposition rendra plus sensible ce que Glaucon me paraît avoir en vue. »

Ici Adimanthe me paraît un jeune homme qui ne prend pas suffisamment ses précautions contre le parquet de la république d'Athènes. Il est bien heureux d'être protégé par son frère, naturellement très considéré, comme étant le restaurateur de l'inquisition. Qui sait même si Platon n'a point composé son chapitre sur l'inquisition pour sauver Adimanthe des suites de ses imprudences ?

— « Les pères, dit Adimanthe, recommandent la justice à leurs enfants et les maîtres à leurs élèves. Est-ce en vue de la justice même ? Non. »

Voyez comme ce *non* est sec.

— « Mais, continue Adimanthe, en vue des avantages qui y sont attachés, afin que la réputation d'honnête homme leur procure des dignités, des alliances honorables et tous les autres biens dont Glaucon a fait mention. Ils vont encore plus loin que lui. Ils leur parlent des faveurs que les Dieux versent à pleines mains sur les justes, et ils ne tarissent pas sur ce sujet. Ils citent le bon Hésiode et Homère, le premier qui dit que :

« Les Dieux font couler le miel des chênes pour les justes, et que leurs agneaux succombent sous le poids de leur toison. »

» Et le second qui dit que :

« Lorsqu'un bon roi, image des Dieux, rend la justice à ses sujets, la terre ouvre pour lui son sein fertile ; ses vergers abondent en fruits, la fécondité multiplie ses troupeaux et la mer fournit à sa table les mets les plus exquis. »

Musée et son fils enchérissent sur eux, et promettent aux justes, de la part des Dieux, des récompenses encore plus grandes ; ils les conduisent après la mort dans les Champs Élysées, les font asseoir à table couronnés de fleurs et passer la vie dans les festins, *comme si une ivresse éternelle était la plus belle récompense de la vertu.* »

Adimanthe, interprète de ces deux frères, est peu respectueux envers les Dieux d'Athènes. Qu'aurait-il dit de l'éternel jeu de harpes?

— Selon d'autres, continue Adimanthe, ces récompenses ne se bornent point à leurs personnes. L'homme saint et fidèle à ses serments revit dans sa postérité qui se perpétue d'âge en âge. Tels sont les motifs des éloges qu'ils donnent à la justice. Pour les méchants et les impies, ils les plongent aux enfers, dans la boue, et les condamnent à porter de l'eau dans un crible. Ils ajoutent que pendant leur vie il n'est point d'affronts ni de supplices auxquels leurs crimes ne les exposent, et tout ce que Glaucon a dit des justes qui passent pour méchants, ils le disent des méchants même et rien de plus. Voilà le précis de leur discours en faveur de la vertu. »

Maintenant écoutez, et cet édifice religieux va se trouver renversé par l'interprète de Platon.

Adimanthe continue :

— « Écoute à présent, Socrate, un langage bien différent touchant la justice et l'injustice ; langage que le peuple et les poëtes ont sans cesse à la bouche. Ils disent tous de concert, que rien n'est beau ni en même temps plus difficile et plus pénible que la tempérance et la justice ; qu'il n'est au contraire rien de plus doux que l'injustice et le libertinage ; rien qui coûte moins à la nature ; que *ces choses ne sont honteuses que dans l'opinion des hommes, et parce que la loi l'a voulu ainsi ;* mais qu'il n'en est pas de même dans la pratique ; que les actions injustes sont plus utiles que les justes ; que la plupart des hommes sont portés à honorer et à regarder comme heureux le méchant qui a des richesses et du crédit ; à mépriser et à fouler aux pieds le juste s'il est faible et indigent, quoiqu'ils conviennent que le juste est meilleur que le méchant. »

— Et il y a pour cela une bonne raison : le juste est meilleur parce qu'il est plus facile à exploiter.

— « Mais de tous ces discours, continue Adimanthe, les plus étranges sont ceux qu'ils tiennent au sujet des Dieux et de la vertu. Les Dieux, disent-ils, n'ont souvent pour les hommes vertueux que des maux et des disgrâces, tandis qu'ils comblent les méchants de prospérités. De leur côté, les sacrificateurs et les devins obsédant les maisons des riches, leur persuadent que s'ils ont commis quelque péché, eux ou leurs ancêtres, ce péché peut être expié par des sacrifices et des enchantements, par des fêtes et des jeux, en vertu du pouvoir que les Dieux ont donné aux ministres de la religion. Que si quelqu'un a un ennemi auquel il veut nuire, homme de bien ou méchant, peu importe, il peut à peu de frais lui faire du mal ; qu'ils ont certains secrets pour lier le pouvoir des Dieux, et en disposer à leur gré. Ils confirment tout cela par l'autorité des poëtes.... »

Vous savez que poëte et prophète, c'est tout un.

— « Pour prouver, continue-t-il, combien il est aisé d'être méchant, ils citent ces vers d'Hésiode :

» Si grande que soit la faute, on peut marcher à l'aise dans le chemin du vice ; la voie est unie, elle est près de chacun de nous ; au contraire, les Dieux ont placé devant la vertu les travaux et les sueurs, et le sentier qui y conduit est long et escarpé. »

» Et pour montrer qu'il est facile d'apaiser les Dieux, ils allèguent ces vers d'Homère :

» Les Dieux mêmes se laissent fléchir, et quand on a transgressé leurs lois, on peut les apaiser par des libations et des sacrifices. »

» Quant aux rites des sacrifices, ils produisent une

foule de livres, composés par Musée et par Orphée, qu'ils font descendre, celui-ci d'une muse, celui-là de la lune. Ils font ACCROIRE.... »

Je répéterai mille fois que Platon institue une inquisition pour faire accepter comme VRAI ce que le législateur fait ACCROIRE, et qu'il affirme que sans inquisition toute société est impossible.

— « Ils font ACCROIRE, continue Adimanthe, non seulement à des particuliers, mais à des villes entières, qu'au moyen de victimes et de jeux, on peut expier les péchés des vivants et des morts; ils appellent *télètes* les sacrifices institués pour délivrer des maux de l'autre vie, et ils prétendent que ceux qui négligent de sacrifier doivent s'attendre aux plus grands tourments dans les enfers.

» Or, quelle impression, mon cher Socrate, doivent faire de pareils discours touchant la nature du vice et de la vertu, et l'idée qu'en ont les Dieux et les hommes, sur l'âme d'un jeune homme, doué d'un beau naturel et d'un ESPRIT CAPABLE DE TIRER DES CONSÉQUENCES de tout ce qu'il entend par rapport à ce qu'il doit être, et au genre de vie qu'il doit embrasser pour être heureux ? »

Maintenant, écoutez, génération de l'ésotérisme actuel !

« N'est-il pas vraisemblable, continue Platon, s'exprimant par la bouche de son frère, qu'il se dira à lui-même avec Pindare : »

La citation de Pindare servira d'épigraphe à notre prochain article.

COLINS.

La suite au prochain numéro.

TABLEAU SYNOPTIQUE DE TOUTES LES GRANDES LOGES.

Cinquième article.

G.·. loge Chap.·. de Bolivie, séant à la vallée de la Plata, fondée en 1825, travaillant le rite Eclectique. Le nombre des loges qui en relèvent est de cinq, le G.·. Maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. J.-E. Kleberg.

Le temple est très bien décoré, cette G.·. L.·. a un comité de bienfaisance.

G.·. loge Chap.·. de Saint-Jean, dép. de différents G. O. (républ.·. du Pérou), séant à la vallée de Lima, fondée en 1805, travaillant le rite Écos.·. anc.·. Le nombre des loges qui en relèvent est de quatre, le G.·. Maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. Follongue.

G.·. loge chap.·. de Saint-Jean, dép. de différents G. O. (Grenade), séant à la vallée de Saint-George, fondée en 1807 travaillant le rite des anciens m.·., le nombre des loges qui en relèvent est de huit, le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. Frezières.

Le temple est orné d'une décoration toute symbolique.

G.·. loge chap.·. de Lancastre (Amérique), travaillant le rite Écossais ancien, séant à la vallée de l'Ohio (état), fondée en 1807. Le nombre des loges qui en relèvent est de trois, le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. Kreider.

G.·. loge Chap.·. de Munster (Nord), séant à la vallée de Limerick (Irlande), fondée en 1795, travaillant le rite Écoss.·. anc.·. Le nombre des loges qui en relèvent est de trois. Le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. Furnell.

Cette G.·. L.·. possède un comité de bienfaisance.

Sup.·. G.·. Conseil des États-Unis d'Amérique, séant à la Nouvelle-Orléans, fut fondé en 1785.

Son Souv.·. grand Command.·. est le V.·. F.·. J.·. James Foulhouze, le G.·. chancel.·. secrét.·. du Saint-Empire est le F.·. Chas Claiborne.

G.·. loge Chap.·. du Texas, séant à la vallée d'Houston, fondée en 1802, travaillant le rite primitif. Le nombre des loges qui en relèvent est de trois, le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. A. S. Ruthven.

Cette grande loge a un comité de bienfaisance très bien administré.

G.·. loge de la Californie, séant à la vallée de San-Francisco, fondée en 1851, travaillant le rite Écossais anc.·. lib.·. et accep.·.; le nombre des loges qui en relèvent est de une, le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. John Atutt, et le G.·. secrét. le T.·. ill.·. F.·. Stewel.

Cette grande loge possède dans son sein un comité de bienfaisance.

G.·. loge de la Concorde, séant à la vallée du G.·. duché de Darmstadt, fondée en 1803, travaillant le rite écossais ancien, le nombre des loges qui en relèvent est de trois, le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. H. Wolgang Betz.

Cette loge possède un comité de bienfaisance.

G.·. loge chap.·. du Michigan, séant à la vallée de Détroit, fondée en 1783, travaillant le rit des



anc.·. maç.·. libre et accep.·.; le nombre de loges qui en relèvent est de 191, le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. M. W. Henri T.·. Backus et le député du G.·. M.·. le T.·. ill.·. F.·. W. John Stewart.

Le temple est d'une construction élégante.

Dans beaucoup d'autres villes des États-Unis, les loges ont fait construire à leurs frais, de beaux et vastes locaux maçonniques. Mais soit caprice, soit que la construction de ces beaux monuments manque des commodités nécessaires, les frères préfèrent généralement s'assembler à l'étage le plus élevé de quelque maison particulière.

G.·. loge chap.·. de Komos, séant à la vallée de Elseneur (Danemark), fondée en 1786, travaillant le rite des anciens mac.·., le nombre de loges qui en relèvent est de cinq. Le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. K. Gad.

Cette grande loge possède dans son sein un comité de bienfaisance.

G.·. loge de Diemen (île de), séant à la vallée de Hobart-Town, fondée en 1842, travaillant le rite des anciens maç.·. libres et acceptés; le nombre des loges qui en relèvent est de quatre, le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. H. Dee.

Cette G.·. L.·. possède dans son sein un comité de bienfaisance.

G.·. loge des îles Marquises, séant à la vallée de San-Pedro, fondée en 1809, travaillant le rite Écossais ancien ; le nombre des loges qui en relèvent est de deux. Le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. Mutel.

Grand Orient de Bengale (Hindoustan), séant à la vallée d'Agrah, fondée en 1810, travaillant le rite Écossais ancien, le nombre des loges qui en relèvent est de cinq, le G.·. maître qui la régit est le T.·. ill.·. F.·. Durdan.

Cette G.·. loge a un comité de bienfaisance.

Suprême conseil maçonnique du grand-duché du Luxembourg, fondé le 7e J.·. du 10e M.·. 5849, travaillant le rite ancien. Le S.·. M.·. est le T.·. ill.·. F.·. Schrobilgen; le 1er anc.·. du cons.·., le T.·. ill.·. F.·. Schan; le 2e anc.·. du cons.·., le T.·. ill.·. F.·. Krewenckell, le secrét.·., le F.·. Martha.

Le sup.·. cons.·. possède dans son sein un comité de bienfaisance.

G.·. O.·. sup.·. Conseil séant à la vallée de Néo-Grenadin (Carthagène), fondé en 1789. Travaillant le rite des anc.·. maç.·., le nombre des loges qui en relèvent est de neuf. Le G.·. maître qui le régit est le T.·. ill.·, F.·. Francisco de Zubéria, et le secrét.·. le T.·. ill.·. F.·. Alphonse Zapata.

Ce G.·. O.·. possède dans son sein un comité de bienfaisance.

On compte dans le Kentucky deux cent dix LL.·. de maçons, tous les différents degrés réunis, environ sept mille membres; autant dans l'État du Michigan, somme quatorze mille fr.·. maçons dans ces deux provinces.

Ces quatorze mille hommes ont été choisis parmi cette classe d'hommes *sains* d'esprit et bien proportionnés de corps, ils ont tous reçu une éducation convenable, et mènent une vie de famille sobre et réglée. Il y a beaucoup à attendre en retour de semblables réformes morales, et on peut hardiment compter sur les services qu'est appelée à rendre une telle société de maçons.

Ces nouveaux convertis ont fait leur éducation d'ésotérisme et d'exotérisme de la même manière, ils se sont destinés à la même occupation, ils ont suivi les mêmes cours, ils ont été soumis aux mêmes règlements et ils ont travaillé *maçonniquement* et tous ensemble pour arriver au même but.

En conséquence, quoiqu'ils soient très nombreux, ils sont tous animés de la même pensée. Sur une vaste étendue de terrain plus grande que tout le royaume du roi Salomon ils ne font en vérité *qu'un seul homme*, parce que leurs sentiments sont les mêmes et qu'ils visent tous à atteindre le même but.

Gloire à celui qui est l'Alpha et l'Oméga d'une telle institution! H. P.

UNE PAGE DU LIVRE D'OR.

Thésée, initié aux mystères d'Eleusis; Plutarque donne deux étymologies du nom de Thésée, qui vient du mot *thesis*, lequel signifie *position* et *adoption* ; ainsi ce nom lui fut donné, ou à cause des marques de reconnaissance que son père posa sous la pierre, ou pour l'adoption qu'Egée en fit; car les Grecs, comme les Hébreux, donnaient des noms tirés des circonstances et des événements qui arrivaient aux personnes ou aux choses qu'ils voulaient nommer.

Thalétas, initié aux mystères d'Eleusis (habitant de Crète), poète lyrique et habile législateur; toutes ses odes étaient autant d'exhortations à l'obéissance



et à la concorde; soutenues du nombre et de l'harmonie, pleines à la fois de douceur et de véhémence, elles adoucissaient insensiblement les esprits des auditeurs, leur inspiraient l'amour des choses honnêtes, et faisaient cesser les haines qui les divisaient. Il prépara ainsi, en quelque sorte, les voies à Lycurgue pour l'instruction des Lacédémoniens.

Eratosthène, de Cyrène, en Libye, fut initié aux mystères de Cérès et l'un des plus savants de son temps; ce qui le fit nommer le *second Platon*: *historien*, *poète* et *philosophe*, il florissait sous Ptolémée Philopator, dont le prédécesseur, Ptolémée Evergète, l'avait fait venir d'Athènes en Egypte, pour le faire initier aux mystères de Memphis et le mettre à la tête de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie; il mourut dans la 142ᵉ olympiade, vers l'an 211 avant J.-C., âgé de quatre-vingts ans.

Apollodore, initié aux mystères d'Eleusis, grammairien célèbre d'Athènes, contemporain d'Eratosthène, et auteur d'un ouvrage de mythologie, sous le nom de Bibliothèque, qui contient un abrégé de l'Histoire des dieux et des héros; il avait composé, sur le même sujet, un autre ouvrage beaucoup plus étendu, et une description de la terre en vers.

Sphérus, du Bosphore, disciple de Cléanthe et contemporain des Ptolémées, fut initié aux mystères et écrivit les vies de plusieurs philosophes, en particulier celles de Lycurgue, de Socrate, et un Traité de la république de Sparte.

Tyrtée, initié aux mystères de Cérès, était un poète lyrique que les Athéniens envoyèrent aux Spartiates, qui leur avaient demandé un général; *Tyrtée*, à la tête des troupes, récita des vers de sa composition, qui inspirèrent un tel courage aux Lacédémoniens, qu'ils remportèrent sur les Messéniens une victoire complète et finirent par les assujettir.

Terpandre, initié aux mystères d'Eleusis, était de Lesbos; il fut appelé à Sparte par ordre de l'oracle, pour y apaiser une sédition; il vivait environ un siècle après Lycurgue, dont il mit, dit-on, les lois en vers; car il était à la fois grand poète et grand musicien; il fut le premier qui remporta le prix à Lacédémone, aux jeux Carnéens. Il avait ajouté trois cordes à la lyre qui, jusqu'à lui, n'en avait eu que quatre.

Zaleucus, contemporain de Pythagore, initié aux mystères de Memphis, donna des lois aux Locriens, peuple de la grande Grèce; Plutarque, dans son *Traité sur la manière de se louer soi-même sans exciter l'envie*, dit que ces lois plurent beaucoup aux Locriens, parce que Zaleucus leur avait persuadé qu'elles venaient toutes de Minerve; Stobée, dans son quarante-deuxième discours, nous a conservé le préambule de ses lois, qui est de la plus grande beauté, et dans lequel ce législateur parle de la Divinité, de l'adoration qu'on lui doit, et du culte qui lui est le plus agréable, celui de la vertu et des bonnes actions, avec une grandeur et une dignité admirables.

Bacchylide, de la ville d'Ioulis, dans l'île de Céos, compatriote et neveu de Simonide, fut initié aux mystères d'Eleusis; il florissait dans la 82ᵉ et la 87ᵉ olympiade. Il s'établit dans le Péloponnèse, et y composa la plupart de ses ouvrages; il chanta, comme Pindare, les victoires d'Hiéron dans les jeux de la Grèce, et fut même préféré à ce poète; Ammien Marcellin dit que les vers de ce poète faisaient les délices de l'empereur Julien.

Charidème, de la ville d'Orée, dans l'Eubée, était fils de Scellius et gendre de Cotys, roi de Thrace; il fut initié aux mystères d'Eleusis.

Dioscorides fut initié aux mystères de l'antiquité; il était un philosophe stoïcien, et père de ce Zénon, qui succéda à Chrysippe dans cette école.

Philippe était à Samothrace dans sa première jeunesse; il se fit initier aux mystères avec Olympias, alors enfant, et orpheline de père et de mère; il en devint amoureux, et après avoir obtenu le consentement d'Arymbas, frère de cette princesse, il l'épousa. Les mystères de la Samothrace n'étaient guère moins anciens, ni moins célèbres que ceux de Cérès et d'Eleusis; les femmes s'y faisaient initier aussi bien que les hommes, et même dès leur enfance.

Caton, d'Utique, initié aux mystères d'Eleusis, resté de bonne heure orphelin, fut élevé par un homme sage et instruit, dont les soins se portèrent surtout à former son esprit et son cœur.

Caton possédait, non seulement, toutes les vertus qui font l'homme de bien, mais encore les qualités qui distinguent le guerrier de talent, qui forment le politique sage et éclairé.

On trouvait en lui l'austérité jointe à la douceur, la valeur à la prudence, la sollicitude pour autrui à l'oubli de soi-même, un zèle inflexible pour la justice, un amour et un dévouement sans bornes pour la patrie; formé de bonne heure à une vie sobre et dure, il conserva jusqu'à la fin de sa vie cette tempérance, cette rigidité de mœurs qui lui était devenue comme naturelle.

Phocion, initié aux mystères d'*Eleusis*, fut d'abord disciple de Platon, ensuite de Xénocrate, le plus vertueux des philosophes de la Grèce. Élevé à l'Académie, il y puisa cette philosophie douce et modérée dont Socrate avait donné les premières leçons, et dont la morale était si propre à inspirer l'amour de la vertu.

Phocion, à l'exemple de *Solon*, d'*Aristide* et de *Périclès*, voulut se former également à la politique et à la guerre, quoique par ses talents militaires, il eût sur tous les capitaines de son temps une supériorité qui pouvait suffire à sa gloire. M. DE N.



LE TEMPLE DE SALOMON.

Pour apprécier la maçonnerie dans ses tendances élevées, au lieu de nous complaire dans la description d'épreuves instituées pour le maintien de l'ordre et la propagation de vérités supérieures, commençons par aborder l'exposé de ses connaissances et partant des services qu'elle rendit à la société tant sous le rapport physique que sous le rapport moral.

Le temple de Salomon élevé à la gloire du Sublime Arch.·. des mondes par le fils de David, est un exemple de ses bienfaits et du progrès rapide qu'elle imprima à l'architecture.

Thomas Hope, dans son étude approfondie de l'analogie de l'architecture religieuse en Europe, nous en fait remarquer les bienheureux effets.

Et cela, à une époque où les communications étaient si rares, si lentes et si difficiles que les améliorations dans les arts usuels mettaient souvent bien des années avant de parvenir d'une ville à une autre. Au moyen âge, les laïques, depuis le plus petit bourgeois jusqu'au souverain lui-même, ne cherchaient dans leur demeure qu'un asile et qu'un abri. La société ne demandant pas alors cette multitude d'édifices servant à la fois à nos affaires et à nos plaisirs, les églises et monastères étaient les seules carrières où le talent pût allier la grandeur à l'élégance.

Seule l'architecture était populaire, et seule digne alors à cette époque d'intéresser les plus vifs sentiments. C'est en Lombardie que commence la renaissance. Les corporations de métiers y étaient en pleine vigueur, et celle des francs-maçons puissante entre toutes. Un pouvoir, celui auquel le monde chrétien se soumettait sans conteste, celui des papes, avait étendu le privilége exclusif des francs-maçons sur toute la chrétienté. Ils pouvaient donc être considérés à juste titre, comme des ouvriers de l'Église, l'autorité papale les faisant relever uniquement et directement du Saint-Siége, les dispensant des impôts et corvées, et leur laissant le libre arbitre de fixer eux-mêmes le taux des salaires.

Encouragé par de si grandes immunités, on chercha de tous côtés à entrer dans ces corporations. Cependant il faut le reconnaître ici : ni les bulles du pape ni les francs-maçons n'eurent accès dans l'empire Grec. Partout ailleurs dans la chrétienté les loges se multiplièrent et grandirent en importance, et alors les francs-maçons établirent trois styles très distincts : le byzantin, le style mauresque et le gothique. C'est en Espagne que se trouvent les plus beaux modèles de l'architecture mauresque; en Angleterre, dans les Pays-Bas, au contraire, le style gothique dont on admire tant l'originalité des ornements. Aussi, comme le prouve cette courte exposition, la franc-maçonnerie fut de tout temps la plus noble et la plus salutaire des institutions, puisqu'aux siècles les plus reculés, à une époque où les peuples étaient plongés dans la barbarie, elle sut imprimer à l'art un tel cachet de grandeur.

Salomon, le fondateur de ces corporations, germes de toutes les sciences, à peine âgé de dix-huit ans, au commencement de son règne, se rendit célèbre par sa pénétration et sa sagesse. Il voulut achever l'œuvre que son père avait conçue, et faisant alliance avec Hiram, roi de Tyr, en obtint des cèdres et des sapins dont manquait la Judée. Il les fit servir dans la construction du temple, aux divers travaux pour lesquels, suivant l'écriture, furent employés plus de cent quatre-vingt mille hommes. Le temple célèbre de Jérusalem offrait l'image symbolique de l'univers, et ressemblait dans ses dispositions aux anciens temples mystérieux de la Grèce.

« Pour la première mesure, soixante coudées de long et vingt coudées de large. Et le porche, qui était vis-à-vis de la longueur en front de largeur de la maison, était de vingt coudées et la hauteur de six vingts coudées. » (*Écriture*, deuxième livre de la Chronique, chapitres III et IV.)

Un système numérique était entièrement lié au culte du grand roi. Ces nombres surtout paraissaient dominer dans la charpente de cette fondation du monde.

Le lieu Très-Saint formait un cube correspondant au nombre quatre, nombre par lequel les anciens représentaient la nature.

La longueur de l'édifice avait trois unités, ainsi que sa largeur, et représentaient la trinité simple; en doublant les unités, la trinité double, et en multipliant les nombre par eux-mêmes, la trinité triple.

Toutes les dispositions de l'intérieur du temple se rattachaient symboliquement au même système. La voûte étoilée comme le firmament était soutenue par douze colonnes qui figuraient les douze mois de l'année. La plate-bande qui les couronnait s'appelait Zodiaque, et les douze signes, le Bélier, le Taureau, les Gémeaux, l'Ecrevisse, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau, les Poissons, étaient représentés par des figures allégoriques si bien faites, que l'on était tenté de les croire animées. Enfin, toutes les parties du

temple correspondaient à celles de la nature, ces différents emblèmes retraçant l'harmonie du monde.

Le trône était placé à l'orient. On y arrivait par sept marches, représentant figurativement les sept jours que le Subl.·. Arch.·. des mondes mit à la création de l'univers, et sept vertus, savoir : l'amour de Dieu et des hommes, la patience, la prudence, la vigilance, la justice, la force et la tempérance, vertus indispensables à l'homme pour acquérir la science et la connaissance de toutes choses.

Ce trône était d'or pur, ses pieds d'émeraudes et de rubis, mélangés de perles de la grosseur d'un œuf d'autruche. A droite était la statue du G.·. Jéhovah, ayant quarante pieds de haut et pesant mille talents d'or. Elle tenait d'une main un sceptre d'or, enrichi de diamants. A gauche du trône était la statue d'Isis, de même grandeur, et pesant mille talents d'argent. La déesse était représentée tenant dans la main droite un serpent; l'allusion s'appliquait à Proserpine enlevée sur la terre par Pluton. De chaque côté du trône étaient dessinés des vergers, remplis d'arbres, dont les branches composées de pierres précieuses représentaient des fruits mûrs et des fruits verts. Au sommet de ces arbres on remarquait des oiseaux au riche plumage; ils étaient creux et arrangés de manière à faire entendre artificiellement les notes les plus harmonieuses. Ces fruits, allégorie du merveilleux, signifiaient que le travail, guidé par la sagesse, est toujours couronné d'un plein succès.

La première marche du trône représentait des vignes chargées de raisins; le tout composé de pierres précieuses, taillées de manière à imiter et à faire ressortir les nuances délicates de ces différents fruits.

Sur la deuxième, de chaque côté du trône, étaient deux lions de grandeur naturelle et à l'aspect terrible. Ils étaient d'or fondu. Le trône du grand Salomon se distinguait encore par un mécanisme tel, que sitôt que le roi plaçait son pied sur la première marche, les oiseaux étendaient leurs ailes et voltigeaient en faisant entendre un léger gazouillement.

Sur la troisième, les deux lions allongeaient leurs griffes, et dès que Salomon atteignait la troisième, une harmonie céleste se faisait entendre, et remplissait l'âme des assistants d'une douce émotion, d'un amour divin pour les sublimes œuvres du Subl.·. Arch.·. des mondes.

A la quatrième, les sons devenaient plus graves, et partant, plus solennels.

A la cinquième, des voix harmonieuses interpellaient Salomon en ces termes : Fils de David, maître de la lumière, sache reconnaître les bienfaits que le Subl.·. Arch.·. des mondes a répandus sur toi. Eclaire les hommes, tes ff.·., afin qu'obéissant aux lois de la raison, ils ne sacrifient plus à l'erreur, au mensonge et aux préjugés. L'ignorance engendre la dissension; l'instruction rapproche les hommes. »

Arrivé à la sixième, tous les patriarches se réunissaient et formaient un triangle au milieu du temple. Le plus ancien faisant face au trône, adressait ainsi sa prière au divin Créateur.

« Très grand Jéhovah! allume dans nos cœurs l'amour de nos semblables et inspire aux enfants de la lumière l'ardent désir de travailler sans relâche au bien de l'humanité, but constant de notre subl.·. institution. Conserve à nos consciences la pureté que tu leur as communiquée et préserve-nous de toute action dont l'effet pourrait être nuisible, soit à nous, soit à nos semblables. »

A la septième, les oiseaux et les animaux ne cessaient de s'agiter que lorsque le grand Salomon s'était assis sur son trône. Alors par des ressorts secrets et mécaniques, ils répandaient des parfums suaves sur la robe du prophète, et deux colombes ceignaient son front d'une double couronne de roses, surmontées de pierres précieuses. Devant le trône se trouvait une colonne garnie d'hiéroglyphes, avec ces deux lettres J. et B., entourées d'une couronne d'or. Au sommet, une colombe tenait dans son bec un volume relié en argent. Ce livre renfermait les lois sacrées et les invocations au Subl.·. Arch.·. des mondes.

Elles étaient présentées au roi Salomon qui, après l'ouverture des travaux, les lisait à haute voix. Tout le temps que durait la séance, au pied des colonnes B. et J. placées devant le trône, brûlait sur un trépied de l'esprit de vin dont les flammes bleues et blanches ressemblaient à la lumière blafarde d'un pâle météore igné. A la réception d'un néophyte, lorsque le nouveau venu se présentait au pied du trône, les lions faisaient entendre d'affreux rugissements, et de leur queue se battaient les flancs. Les oiseaux hérissaient leurs plumes, et une troupe de démons sortant de plusieurs trappes poussaient d'horribles hurlements. Les officiers dignitaires, les jours de tenue, avaient devant eux sur leur table, un chandelier à sept branches resplendissant de clarté.

Et maintenant de ce sublime temple, enfanté par un génie divin et doté par la reine de Séba, que reste-t-il aujourd'hui? Rien que le souvenir historique. Mais Dieu, qui gouverne toute chose, a voulu en architecture, que les principes de ce vaste monument érigé à sa gloire, se perpétuassent dans les œuvres des enfants de la lumière. Aussi a-t-il inspiré à Brunelleschi cette fameuse coupole, l'une des conceptions les plus hardies de l'esprit humain.

Les constructions principales en architecture, et surtout dans le gothique, furent donc l'œuvre principale des francs-maçons. Obligés de se rendre seuls d'un pays fort éloigné au rendez-vous fixé à leur corporation, les routes n'offrant point de sûreté, ils se lièrent entre eux par un contrat d'assistance, d'hospitalité, de bons services, et pour empêcher que des personnes étrangères ne profitassent frauduleusement des avantages qu'ils s'assuraient ainsi, instituèrent le serment du secret et des signes de reconnaissance. Il y avait à la tête de chaque troupe un chef, et chaque escouade de dix compagnons avait son maître et un certain

nombre d'apprentis. Sur le lieu où ils devaient travailler, ils commençaient par former une espèce de camp composé de baraques pour leur logement, et en même temps ils organisaient militairement toutes les branches de leur service. Aux pauvres, ils demandaient des corvées, aux riches des matériaux, des transports, et toutes ces choses leur étaient accordées, soit par dévotion, ou à titre de commutation de peine ecclésiastique. Au besoin, ils appelaient à eux d'autres frères.... et quand tout était terminé, ils levaient leur camp pour aller chercher fortune ailleurs. Mais ces travaux de constructions occupèrent presque toujours plusieurs générations, et souvent ne furent pas achevés, témoin le grand nombre de cathédrales qui de nos jours sont encore incomplètes. Chaque membre de la corporation avait voix aux assemblées du chapitre selon son grade, et dans l'exécution, chacun en ce qui concernait les détails, suivait sa propre idée. Il en résulta en architecture, que tout en restant toujours fidèles aux proportions et à l'harmonie des plans généraux de leurs édifices, les francs-maçons négligèrent l'unité et l'homogénéité dans les ornements; ceux-ci étant des parties purement accessoires, ils les abandonnèrent au caprice individuel des maîtres chargés de les exécuter.

De là cette étonnante variété si caractéristique dans presque tous les édifices gothiques, des colonnes, de leurs bases, des architraves, bas-reliefs, corniches, en un mot, de toutes les parties secondaires.

D'un autre côté, les francs-maçons, jaloux de s'assurer exclusivement les bénéfices de leur art, malgré les nombreux et magnifiques monuments qui attestent de leur talent, ne laissèrent jamais aucun indice pouvant contribuer à répandre après eux les principes de l'art et de la science. Et voilà comment se perdit pour nous le secret de cette magnifique architecture gothique que l'on admire aujourd'hui en Angleterre dans la chapelle de Henri VII à Westminster.

Quoi qu'il en soit, la découverte de tout nouveau style introduit depuis l'établissement de la franc-maçonnerie, peut être réclamée collectivement par le corps entier des francs-maçons, et aucune innovation ne saurait être imputée comme création exclusive à l'une des régions où s'étendit cette corporation.

MIETTE DE VILLARS.·.

LE TUILEUR UNIVERSEL.

(*Suite.*)

Rite ou régime rectifié, ou de stricte observance. Il se compose de cinq grades : apprenti, compagnon, maître, maître écossais, chevalier de la cité sainte ; le cinquième est voilé et divisé en trois sections : _novice_, _professeur_ et _chevalier_.

Rite de l'ordre du Temple. Il se compose de huit grades, savoir : _maison d'initiation_, un initié (c'est l'apprenti) ; _deuxième_ initié de l'intérieur (compagnon) ; _troisième_, adepte (maître) ; _quatrième_, adepte d'orient (élu des quinze) ; _cinquième_, grand adepte de l'Aigle noir de Saint-Jean (élu des neuf).

Maison de postulance. Sixième, postulant de l'ordre adepte parfait du Pélican (rose-croix).

Couvent. Septième, écuyer ; _huitième_, chevalier ou lévite de la garde intérieure (le kadosch philosophique).

Rite Haïtien. Il se compose des trois grades des anciens maç.·. libres et acceptés d'Angleterre, apprenti, compagnon, maître ; des grades du régime du royal arche et de ceux des chev.·. américains.

Rite des Nécociates ou des sublimes maîtres de l'anneau lumineux. Il fut fondé en France en 1780 par le F.·. Grand. Ce rite a fait revivre l'école de Pythagore ; il se compose de trois degrés : un, _mouréhimite_, deux, _mysthe_ (voilé), trois, _epopte_ (parfait voyant).

M. DE N.

UNE FÊTE MAÇONNIQUE ET CHAPITRALE.

TRAVAUX.

Le temple est tendu d'une draperie noire parsemée d'étoiles en argent, il y a trente-trois bougies rouges allumées, et disposées en trois groupes de onze chacun : ces groupes sont masqués jusqu'au moment indiqué par le rituel.

Il y a trois colonnes : l'une à l'orient, l'autre au midi, et la troisième au septentrion, sur le fût desquelles on lit : *Science*, *Aspiration*, *Amour*.

Le trône et l'autel sont également tendus en noir avec frange en argent ; au fond de la salle est un tableau transparent sur lequel est peint une sphère armillaire ; à la droite un aigle planant dans les airs, à la gauche un pélican avec ses petits ; dans le fond, on voit un arbre dont les racines sont en l'air et les branches en bas.

Ce tableau, ainsi que l'autel, est caché par une draperie noire que l'on fait disparaître après l'ouverture des travaux ; devant l'autel est une table triangulaire couverte d'un tapis noir, sur laquelle est posé le livre de la sagesse, une équerre, un compas et un triangle.

Le président est nommé *très sage*, les surveillants et tous les dignitaires *très parfaits chevaliers*.

Tous les FF.·. sont nommés *très éclairés chevaliers*, les pièces d'écritures des *colonnes gravées*, les colonnes du midi et du septentrion des *vallées*, et l'orient le *sanctuaire*.

Les colonnes gravées en chapitre portent en titre : *Au nom de la sainte et indivisible trinité*, pour suscription : *Soit salut en Dieu éternel*, et pour finale : *Nous avons la faveur d'être, dans l'unité paisible des nombres sacrés vos...* etc.

On date tous les actes de la vallée d'Hérédon, au point correspondant du Zénith, etc.

Les chevaliers font, à leur réception, le choix d'un titre caractéristique sous lequel ils sont toujours désignés, tels que *loyauté*, *valeur*, etc. On écrit seulement les consonnes du nom civil au devant du titre que l'on réduit ou l'on augmente, de manière à former toujours un nombre inégal.

Le vêtement des Chev.·. est noir, et par-dessus est une dalmatique blanche, brodée en noir, ayant une croix latine rouge devant et derrière ; le tablier est en satin blanc doublé et bordé de rouge ; sur la doublure est une croix rouge, et sur le devant est brodé l'un des côtés du bijou ; le cordon, porté en sautoir, est rouge d'un côté et noir de l'autre : du côté noir est brodée une croix rouge, et du côté rouge une croix noire ; le bijou est un compas couronné ouvert sur un quart de cercle ; entre les branches sont, d'un côté, un aigle, et de l'autre un pélican, et entre les deux figures une croix sur laquelle est une rose ; le bijou est voilé, le cordon et le tablier sont tournés du côté noir, au moment de l'ouverture des travaux.

Les Chev.·. portent à la jambe gauche une jarretière sur laquelle est brodée la devise : *virtute et silentio*, le titre caractéristique de chaque chev.·. doit être gravé sur son bijou, au revers du quart de cercle.

Les anciens Chev.·., les philosophes hermétiques formèrent, des quatre lettres du mot sacré de ce degré, les aphorismes suivants :

Ignem natura regerando integrat
Igne natura renovatur integra
Igne nitrum roris invenitur.

D'autres les interprètent comme étant les initiales du nom hébreu des quatre éléments de l'ancienne physique :

Iammim, — *eau* ; — *nour*, — *feu* ; — *rouahh*, — *air* ; — *iabescheh*, — *terre*.

OUVERTURE DES TRAVAUX.

Le très sage frappe sept coups de maillet sur l'autel suivant la batterie et dit :

Debout, chevaliers, pour célébrer le mystère lugubre de la parole perdue !

D. Très parfait chev.·., à quelle heure les travaux du souv.·. chapitre sont-ils mis en activité ?

R. Très sage, les travaux sont toujours en permanence.

D. Pourquoi, très parfait deuxième chevalier ?

R. Parce que l'œuvre à laquelle est voué la rose-croix exige le déploiement perpétuel de toutes les puissances de l'homme, et ne souffre d'interruption que pendant les moments réclamés par l'infirmité de la nature créée.

D. Très éclairé et très docte premier interprète, quels sont les instants que nos traditions concèdent au repos du rose-croix ?

R. Le moment des parfaites ténèbres.

D. A quelle heure les travaux sont-ils repris, très écl.·. et très docte deuxième interprète ?

R. A la première apparition de la lumière.

D. Quelle heure est-il, très parfait premier chev.·.?

R. L'orient blanchit, très sage, c'est l'heure de nos travaux.

Le très sage dit :

A l'ordre, chevaliers, le mystère qui nous réunit est un mystère de deuil et de tristesse, débris échappés au grand naufrage et au cataclysme universel, le dépôt sacré des traditions a péri, la science s'est envolée vers les cieux, la parole est perdue. Très parfait premier et deuxième chev.·., parcourez les vallées qui s'étendent devant vos regards, interrogez les échos qui les remplissent, et si la parole frappe vos oreilles, apportez-la dans ce sanctuaire où elle retentira et portera la joie dans le cœur de tous nos chevaliers.

Les deux parfaits 1ᵉʳ et 2ᵉ chevaliers demandent le mot sacré à chaque chev.·.. L'un parcourant la vallée du nord, l'autre celle du midi, ils commencent par l'occident et finissent par l'orient. Ils donnent la parole au très sage et retournent à leur place. Le très sage dit :

« Très éclairés chevaliers, que vos cœurs s'ouvrent à l'allégresse, que l'hymne de reconnaissance s'élance de nos lèvres, la parole est retrouvée; offrons au Sublime Architecte des mondes l'holocauste de reconnaissance.

Tous les chev.·. se rangent en triangle devant l'autel, de telle sorte que le très sage forme le sommet du triangle, et les deux parfaits chev.·. les deux angles de la base.

L'encens brûle sur l'autel, le deuil disparaît, le temple est resplendissant de lumière, tous les chevaliers sont à l'ordre, et levant les yeux au ciel, le très sage prononce la prière.

PRIÈRE.

« Seigneur, père de lumière et de vérité, nos pensées et nos cœurs s'élèvent jusqu'au pied de ton trône céleste pour rendre hommage à ta majesté suprême. Nous te remercions d'avoir rendu à nos vœux ardents ta parole vivifiante et régénératrice. Gloire à toi, mon Dieu ! elle a fait luire la lumière au milieu des ténèbres de notre intelligence. Accumule encore tes dons sur nous, et que par la science et par l'amour, nous devenions aux yeux de l'univers tes parfaites images. »

Tous les chev.·. reprennent leur place. Le très sage frappe sept coups, suivant la batterie, qui sont répétés par les très parfaits 1ᵉʳ et 2ᵉ chevaliers, et dit :

A la G.·. du Subl.·. Arch.·. des mondes, les travaux sont en activité.

On fait la B.·. et l'ac.·. du sage.

Le 2ᵉ sage dit : Chev.·., le souv.·. chap.·. est ouvert après la lecture de la colonne gravée dans la dernière tenue ; plusieurs chev.·. visiteurs sont introduits dans le souv.·. chap.·. avec la cérémonie d'usage, et prennent place au sanctuaire.

Le très sage adresse selon l'usage les trois questions suivantes (elles ne doivent jamais être les mêmes) :

Au très parfait 1ᵉʳ chevalier.

D. Qu'est-ce que la pensée, ou son essence réduite à un type autant que possible rudimentaire ?

R. La pensée est un mélange ou une indivisibilité, comme l'ont prétendu Hippocrate et Platon.

D. Est-ce une force exclusive, un éther, une vapeur ou un phlogistique ? est-ce un rayon, une lueur, ou rien qu'un souffle ?

R. La pensée est un pneuma très fluide, dit Plutarque; une fusion de terre et d'eau, dit Anaximandre; un feu, dit Héraclite; un atome, un insécable, comme l'a écrit Lucrèce; une parcelle de Dieu, comme l'enseigna Socrate. La pensée est une harmonie, dit Aristodème; une flamme céleste, dit Zénon, ou, ce qui n'est pas moins subtil, un nombre mû par lui-même, comme l'a supputé Pythagore, est-elle simple ?... La pensée est une mosaïque de facultés appétitives et de facultés perhorrescentes, dit l'école du portique ; un magasin de perceptions et de volontés, dit Malebranche. La pensée est l'influx d'une âme, comme le professait Stahl, et comme l'avait professé Anaxagore. Je déclare que je ne trouve pas ces hypothèses plus satisfaisantes les unes que les autres.

D. La pensée est-elle immatérielle ou matérielle ?

R. La pensée n'est ni matérielle ni immatérielle... Elle n'est donc pas. Pyrrhon chez les anciens et Hobbes de nos jours l'ont, dit-on, prétendu. C'est le discours d'un fou qui soutient qu'il est mort. L'homme sent qu'il est, il pense, et il est certain qu'il pense. Par cela seul qu'il le pense, la pensée existe donc, et la preuve que son existence est écrasante, c'est que la dénégation de la pensée... est elle-même une pensée.

Au très parfait 2ᵉ chevalier.

D. Qu'est-ce que la vie ?

R. La vie n'est autre chose qu'une lutte permanente de l'organisme avec le monde intérieur et extérieur, qu'une série continuelle d'actions et de réactions, de vicissitudes réciproques entre un individu et le reste des molécules, entre une existence et elle-même : la résistance, comme condition de la vie ; enfin la vie n'est qu'un rapport : toute philosophie tient dans cette conception ; et, en effet, apprendre ce n'est que différencier. Il n'y a pas d'esprit sans discernement, parce qu'il n'est pas de notions sans comparaison. Connaître, c'est distinguer ; distinguer, c'est juger, et juger, c'est savoir. Donc tout savoir n'est qu'un parallèle ; nul objet n'est saisissable en lui-même, en lui seul ; la perception de quoi que ce

soit n'est que l'évaluation de ce qui fait qu'il n'est pas autre que ce qu'il est. Qu'est-ce qu'un solide, abstraction faite d'un liquide et d'un gaz? Rien. Qu'est-ce que la vie sans la mort? Trois lettres.

Au très Ecl.·. chev.·. orateur.

D. Chaque âge de la vie humaine a-t-il ses idées, ses peines comme ses joies, ses aversions et ses désirs; chaque âge, enfin, a-t-il sa prosopose?

« R. Oui. Dans la première enfance, l'homme, correspondant à un type animal extrêmement éloigné de son rang ultérieur dans l'échelle des organisés, ne présente qu'une intellection confuse, étourdie par la nouveauté et la multiplicité des impressions. Reconnaître notre mère, voilà à peu près à quoi se borne notre perspicacité jusqu'à quinze ou dix-huit mois; plus tard la spontanéité se prononce davantage. Troublé et comme ahuri auparavant par les assauts du monde externe, l'enfant alors s'essaie à la réaction, à la comparaison, mais dépourvu encore d'instruments de révélation précis, privé du débouché de la parole, il continue d'amasser des matériaux de perception; de là cette tendance continuelle à l'observation, à l'imitation. Ne pouvant rien s'expliquer, il regarde et contemple tout: l'enfant est un scrutateur assidu qui bégaie intérieurement en sensations, comme il bégaie en expressions. Avant de lire, il épèle la pensée: c'est l'âge de l'attention.

» Dans la puéritie, la conception prend de la consistance; mais c'est pourtant encore l'instabilité qui la spécialise. Une sorte de jectation physiologique entraîne tout l'organisme dans un tourbillon d'émotions perpétuelles aussi vives que disparates. Il n'y a peut-être à aucune époque une consommation aussi désordonnée de myotilité et de sensibilité, etc.: c'est l'âge de la mémoire.

» Dans la jeunesse, l'incitabilité est à son comble; toutes les incubations de l'adolescence se rompent et se trahissent; il y a comme une éjaculation de toutes les synergies. C'est alors que se dresse, que s'étale avec ses clinquants féeriques le mirage des illusions: l'irritabilité, si j'ose parler ainsi, coule à pleins bords; toutes les capacités se font jour, s'érigent, se lancent. A vingt-cinq ans, l'homme, ainsi que l'a dit Montaigne, est ordinairement ce qu'il sera toujours; c'est le temps des vastes et hardies entreprises, du bouillonnement des passions âcres: période suraiguë de l'amour. La jeunesse est comme le spasme de la vie: colères, ascétismes, orgueils, jalousies, fanatisme de tous les genres, dévotions et déceptions de toute nature. Voilà ses attributs; c'est l'âge de l'imagination. Une attitude moins dévergondée marque la virilité, l'orgasme a disparu, et la séve se concentre. Ce n'est pas qu'il y ait déclin; il y a détente, l'homme s'est replié. Blasé de jour en jour sur les saveurs mielleuses comme sur les amères, il devient moins prodigue de soi et plus d'autrui. Revenu des mystifications des fausses amitiés, on sent peu à peu la défiance supplanter la cordialité, l'égoïsme succéder aux effusions imprévoyantes; on marchande longtemps avant d'acheter, etc. C'est alors aussi que s'allume la pyrexie de la renommée; que se forment et se creusent les ulcères de l'ambition, de l'envie, des intrigues, etc. Tous les attachements ont un cachet d'opiniâtreté comme de circonspection, etc.: c'est l'âge du jugement.

» Pour ce qui est de la vieillesse, on sait qu'elle peut sur plusieurs points se rapprocher de l'enfance. Dans certains cas pathologiques, la similitude est à peu près complète, comme chez le duc de Marlborough qui pleurait en demandant son dîner, et notre illustre F.·. Monge jouant à soixante ans avec des osselets. On retrouve dans la vieillesse quelque chose de l'insouciance, beaucoup de la susceptibilité, et même parfois de la naïveté, de la candeur de l'enfance; mais elle en diffère à bien des égards. Le vieillard est rarement barbare, et l'enfant est vraiment et instinctivement impitoyable. Le vieillard assez fréquemment s'occupe avec ardeur de l'avenir: il thésaurise. C'est à cette époque que l'avarice s'exagère jusqu'à la fatuité. D'autre part, ne se dissimulant qu'à moitié sa décadence, il tâche d'allonger par ses souvenirs le futur avec le passé, et dénigre le présent au profit des préjugés, auxquels il ne tient que parce qu'ils datent de sa jeunesse. Enfin la vieillesse s'affecte peu, parce qu'elle regrette beaucoup. Le vase rempli n'admet plus guère que des imbibitions superficielles et éphémères: c'est l'âge de l'expérience.

Après ces questions le très sage dit:

Debout et à l'ordre chev.·., les travaux sont suspendus, et je vous invite à venir prendre place au banquet symbolique où le souv.·. chap.·. vous convie pour célébrer notre fête d'ordre.

Tous les FF.·. se rendent avec l'ordre voulu par les statuts dans la salle des banquets.

Elle est tendue en rouge, resplendissante de lumières, de fleurs et de trophées symboliques.

La table forme un triangle, le très sage est placé au sommet et les deux parfaits chev.·. aux deux angles de la base. Trente-trois bougies allumées et groupées par onze sont placées sur l'autel devant le très sage. Sous le dais est brodée en or et argent une gloire éclatante, au milieu de laquelle est une étoile flamboyante qui, dans son centre a un *iod*, initiale du nom de Dieu.

Au milieu du triangle, dans l'intérieur de la table, est placé le rameau d'or et un trépied antique où brûle l'encens. Chaque chevalier a devant lui un chandelier orné de fleurs, avec une bougie rouge allumée. Avec les cérémonies ordonnancées par le rituel, le très sage procède à la bénédiction du banquet, le T.·. Ecl.·. chevalier maître des cérémonies fait circuler la *tzèdaka*, et les travaux étant de nouveau suspendus,

Le T.·. Ecl.·. chev.·. Chastain demande la parole



et prononce un discours que sa longueur nous force d'abréger. Nous allons en présenter l'analyse succincte :

Ce T.·. Ecl.·. chevalier commence par s'excuser de venir troubler par des paroles sévères la joie du festin ; mais il obéit à une circonstance impérieuse, il ne voudrait pas laisser s'établir un précédent fâcheux, et si le chapitre ne se rend pas compte de ce qu'il fait et suit une routine abusive, il craint qu'on ne lui adresse ce reproche sanglant : *il ne valait pas la peine de naître.* Il se demande d'abord si ce n'est pas une anomalie de célébrer, par un banquet, la mort apparente du Soleil, père de la Nature ; il cite à ce sujet les mythes orientaux, et principalement celui d'Isis (la nature), cherchant sur les bords du Nil son époux Osiris (le soleil), mis à mort par Typhon (le génie du mal) ; mais cette discussion le mènerait trop loin, il l'abandonne, se réservant d'y revenir en temps plus opportun. Il se hâte d'aborder une autre question qui lui semble palpitante d'intérêt et dont la solution importe, selon lui, à la régénération de la maçonnerie en la rappelant à son origine sacrée : cette question est celle de la forme des banquets (ou agapes). Sont-ils religieux ou simplement fraternels ? S'ils ne sont que fraternels, s'il n'y a autour des tables que des bons vivants cherchant à passer agréablement quelques heures avec leurs frères, il ne faut pas, dit-il, mêler les choses sacrées aux profanes, *non misce sacra profanis*, et alors pourquoi prostituer les insignes maçonniques en assujettissant les FF.·. à en être revêtus ? Pourquoi ces mots travaux de banquets ?

De quel droit un homme parodiant un pontife est-il venu appeler les bénédictions du ciel sur ce qui pourra, on l'a vu quelquefois, devenir une orgie ? Simple président, ne pouvait-il apporter une sonnette au lieu de ce maillet révéré, emblème de l'intelligence qui commande ? et ce maillet est-il, en ce cas, autre chose qu'un morceau de bois mis à côté d'une fourchette ?

Il pense que c'est par un abus, dont l'origine est facile à comprendre pour ceux qui ont étudié l'histoire de la maçonnerie dans son introduction dans les divers États de l'Europe. Il croit que les banquets font bien réellement partie intégrante du culte maçonnique, comme l'agape chez les premiers chrétiens, etc. ; mais alors ils ne doivent être qu'un symbole pour rappeler l'homme à son état de faiblesse (en effet, par la nécessité de manger pour vivre, l'homme appartient à la chaîne des êtres créés du limon de la terre ; par cette nécessité, l'âme est soumise au corps), pour le rappeler à la reconnaissance envers l'auteur de la nature et de la Providence qui ne l'abandonne jamais, à la fraternité et aux autres vertus qui en dérivent, et enfin, à la charité envers ses semblables. Ce T.·. Ecl.·. chevalier se croit fondé dans cette opinion, parce qu'à ses yeux la maçonnerie est une institution morale, religieuse, scientifique, commémorative et symbolique. Si elle n'était qu'une *réunion pacifique d'hommes n'ayant d'autres liens qu'une amitié et une estime réciproques, d'autre attrait que le plaisir sous le sceau du mystère*, il ne concevrait pas comment *au milieu du naufrage où le temps engloutit toute chose, elle aurait pu survivre à cet agent infatigable ;* il lui croit une mission plus grande et plus sublime, *et si je me trompais*, s'écrie-t-il, *ah ! laissez à l'humanité cette douce et dernière illusion.* Il prouve successivement ce qu'il a avancé des caractères de la maçonnerie, et il en conclut qu'elle doit tendre de toute sa puissance à faire prédominer le principe du spiritualisme sur celui du matérialisme ; il donne la définition de ces deux principes en émettant l'opinion qu'il est probable que ce sont eux que les divers peuples ont désignés sous les noms *de bon et de mauvais principes : d'Ormuzd et d'Ahrimane, d'Osiris et de Typhon, dives et péris, ange et démon*, etc., car partout on retrouve cette doctrine de l'Orient, berceau du genre humain. Il s'exprime à peu près ainsi :

Le *spiritualisme*, c'est l'esprit luttant contre la matière, l'âme soumettant le corps à sa puissance ; c'est le principe du dévouement, le désir de l'immortalité, l'amour de la gloire par la vertu, la science : dans ces derniers temps on l'a appelé progrès social ; il est seul conservateur de la société, seul générateur des nobles pensées, parce que, dégageant l'homme des liens terrestres qui le tiennent captif, il le rend plus semblable à l'être des êtres par excellence. Le *matérialisme* est l'assujettissement de l'esprit à la matière ; la victoire des sens sur la pensée, la négation de l'immortalité et par suite l'exaltation du moi humain, en d'autres termes, la consécration de l'égoïsme.

Pour montrer l'excellence du principe du *spiritualisme*, cet Ill.·. F.·. cite les philosophes de l'antiquité qui lui ont donné la préférence.

Un seul, et encore peut-être n'a-t-il pas été compris, car ses mœurs déposent contre sa doctrine, Épicure a osé préconiser le principe du matérialisme ; il avait eu soin auparavant de nier la divinité. Mais la punition ne s'est pas fait attendre, et la conscience publique révoltée a flétri ses sectateurs du nom ignominieux de vil troupeau d'Épicure. Sans doute, s'élèveront contre nous les corrupteurs de la morale publique, les acheteurs d'hommes, les traficants de conscience, qui ont écrit avec une ironie insultante sur les murs de Paris civilisé : « *La fourchette est le sceptre du monde.* »

Mais il appartient à vous, jeunes hommes dont le cœur palpite au nom de gloire, dont l'âme est pure, qui n'avez encore fait aucun pacte avec les turpitudes qui déshonorent l'humanité et l'empêchent de marcher à sa rédemption, à vous il appartient de proscrire à jamais une doctrine immorale et liberticide.

Poursuivant son argumentation, cet Ill.·. F.·. revient à ce thème : puisque le banquet maç.·. est un symbole et un acte religieux, il doit être un agape.

Nos premiers pères ne se nourrissaient que des fruits de la terre : une longue existence, une force surnaturelle, une intelligence supérieure, furent leur partage.

Anathème à celui qui, le premier, chercha dans le sang et la chair une nourriture détestable ! ce furent tes fils, Cham ! maudit de ton père, qui, les premiers, plongèrent le couteau dans les entrailles palpitantes d'un être qui avait eu vie, et la race humaine s'abâtardit, juste vengeance que le ciel accorda aux cris de la nature opprimée... Il n'entrera pas dans la Jérusalem céleste, disent *Swedenborg* et *Saint-Martin*, celui qui est souillé de sang !... Christ est venu abolir la loi du sang comme celle de l'esclavage ; toutes deux seront abolies.

A ceux qui diraient : comment pourrons-nous vivre sans manger de la chair des animaux dans nos banquets, cet Ill.·. F.·. répond ironiquement : *Eh ! c'est là mot pour mot ce que répondit une horde de cannibales à un missionnaire qui l'exhortait à cesser une affreuse boucherie* ; enfin, il termine par annoncer qu'il ne croit pas prêcher une doctrine repoussée par la raison et antipathique à l'esprit du siècle ; à cet effet, il s'autorise du bill en faveur des animaux que le parlement d'Angleterre a sanctionné après l'avoir rejeté dédaigneusement, il y a quelques années, et de la société de tempérance, fondée à Amiens, par M. Dutrône. Il en conclut que le siècle marche à son insu à ce retour aux mœurs patriarcales, et lors même que l'opinion par lui émise ne serait pas actuellement assurée du succès, il croit qu'il est toujours utile de semer une idée morale : la Providence saura la faire germer et susciter l'heureux moissonneur. Son discours se termine ainsi :

« Puissent ces réflexions avoir touché quelques uns d'entre vous... FF.·. et Chev.·., vous avez dit que vous vouliez régénérer la maçonnerie, bâtir sur des bases larges et grandioses un temple à la Sagesse. Simple ouvrier, je viens apporter, pour ma part, une idée, une pierre à l'édifice. »

Le très parfait 1er chevalier, demande la parole au très sage, — elle lui est accordée, — et il s'exprime ainsi :

M. DE N.

(*La suite au prochain numéro.*)

PROFESSION DE FOI D'UN JEUNE INITIÉ.

Vén.·. et vous tous, mes FF.·.

Si je n'avais consulté que mes forces, je me serais décidé à continuer silencieusement mon noviciat maçonnique ; mais comme ici nous combattons l'amour-propre et les préjugés, j'ai pensé que je devais faire preuve de bonne volonté, persuadé que votre indulgence ne me faillirait pas.

Quand j'entrai dans la maçonnerie, mes FF.·., je croyais que le but de cette auguste et antique institution était d'aplanir le chemin de la vertu, d'établir un vaste réseau de fraternité humaine, et de remédier au vice de notre organisation sociale, je ne m'étais pas trompé ; en effet, depuis le jour précieux où l'entrée du temple mystérieux me fut accordée, j'ai vu que c'était à cette glorieuse fin que tendaient tous vos efforts ; ici, nous voyons les inégalités sociales disparaître, les maçons former un faisceau indivisible, marcher sous la même bannière avec une seule différence, celle que donnent le zèle et la vertu qui sont accessibles à tout le monde ; en un mot, mes FF.·., c'est dans nos temples seuls que l'on voit consacré, sans altération, ce divin principe de l'égalité humaine : cette tâche est grande et belle, elle exige une vie tout entière de sacrifices et de travaux ; aussi est-ce pour nous l'apprendre, à nous autres apprentis, que lors de notre réception le vén.·. nous présente le tablier de l'ouvrier.

La maçonnerie fut solennelle et utile dans tous les temps, mes FF.·. ; mais c'est surtout aujourd'hui que son utilité se fait sentir, dans ces temps mauvais, dans ce siècle de scepticisme où les méchants sont devenus honnêtes hommes à force de sophismes, où le vent de l'égoïsme a desséché tous les cœurs ; c'est alors que la maçonnerie paraît belle et vierge de tout contact impur. Dans ces passages de calamités, c'est parmi nous que les bonnes traditions se conservent, et la maçon.·. transmet sain et sauf son héritage aux générations qui la suivent ; c'est dans nos temples enfin que la vertu vient se réfugier, lorsqu'elle se voit rebutée par le reste des hommes.

Maintenant, mes FF.·., que je vous ai fait comprendre comment j'entendais la mac.·. ; qu'il me soit permis, en finissant cette profession de foi, d'adresser quelques remerciements à l'illustre vén.·. qui, en nous réunissant, a établi parmi nous une douce et sage discipline, et dirige tous les jours nos travaux avec une si louable et si habile persévérance.

CHANTELET.



ORIGINE DE TOUS LES RITES MAÇ.·. CONNUS.

Le rite maç.·. de Memphis ou oriental, fut porté en Europe par Ormus, prêtre séraphique d'Alexandrie, sage d'Égypte, converti par saint Marc, l'an 46 de J.-C., qui purifia la doctrine des Égyptiens, selon les principes du christianisme.

Le rite ancien ou écossais, fut fondé à Paris, l'an 1725. Un manuscrit du rite d'Édimbourg, écrit dans le siècle dernier, et traduit de l'anglais, prétend que la maçonnerie écossaise fut instituée par le célèbre hérésiarque Manès, l'an 304 du Christ.

Le rite moderne ou français, dans lequel les uns suivent la légende d'Hiram, d'autres celle d'Adouhiram, d'où elle est nommée tantôt maç.·. hiramite, et tantôt maç.·. adouhiramite, fut fondé par le F.·. Lacorne, délégué du comte de Clermont, qui établit le 24 décembre 1772, une grande loge qui se constitua sous le titre de Grand-Orient; le 5 mars 1773 eut lieu la première assemblée du Grand-Orient, et il se proclama le 9 du même mois.

Le rite de la stricte observance fut créé, en 1734, par le baron Hund.

Le rite des philalèthes ou chercheurs de la vérité, fut créé en 1773, par Savalette de Logis et Court de Gebelin; il avait pour but le perfectionnement de l'homme, et son rapprochement vers celui dont il est émané suivant les principes du martinisme, la régénération de l'homme et sa réintégration dans sa primitive innocence, ainsi que dans les droits qu'il a perdus par le péché originel.

Le rite des élus de la vérité fut créé à Rennes en 1748, et arrangé par Mangourit, en 1776.

Le rite noachite ou des chevaliers prussiens, fut établi en Prusse en 1756.

Le rite des parfaits initiés d'Égypte, comprenant sept grades, fut composé à Lyon, d'après un exemplaire du Grata repoa, dont le F.·. Bailleul a donné une traduction en 1821, tirée de l'original allemand.

Le rite des architectes de l'Afrique fut constitué en 1767.

Le rite de Swedenborg ou illuminés de Stockholm, (maçonnerie théosophique,) fondé en 1621.

Le rite de Pernetty ou illuminés d'Avignon, établi en 1779, et transporté en 1778 à Montpellier, sous le titre d'Académie des vrais maç.·. (maç.·. hermétique).

Le rite de l'harmonie universelle, institué en 1782, par Mesmer.

Le rite des xérophagistes, fondé en Italie, en 1746.

Le rite de l'académie platonique, fondé en 1482, sous Laurent de Médicis, par Marsil Ficine.

Le rite des sublimes maîtres de l'anneau lumineux, fondé en France en 1780, par le F.·. Grant. Ce rite a fait revivre l'école de Pythagore.

Le rite du palladium, attribué à Fénelon.

Le rite mesmérien, fondé par Mesmer d'après la science magnétique, que plusieurs manuscrits assurent avoir été connue des anciens initiés.

Le rite primitif ou des philadelphes de Narbonne, établi dans cette ville le 19 avril 1780, et réuni au G.·. O.·. de France en 1786; le tableau des membres qui le composaient a été imprimé en 1790, sous le titre de Première loge du rite primitif en France.

Le rite du misraïm, fut fondé à Paris en 1813, par les frères Bédarrides.

Nous avons encore le rite persan ou philosophique; de H.·. D.·. M.·. Kilwinning; des Écossais philosophique d'York; des écossais fidèles ou de la vieille bru; de Zinnendorf; égyptien ou de Cagliostro; martiniste ou des élus coëns; des éons, dits de Zoroastre; des FF.·. de la rose-croix; de royal arche; de la Palestine; des chevaliers scandinaves; des chevaliers du désert; des chevaliers de la Cité sainte; ordre du Christ.

Rite éclectique.

Rite d'adoption pour les femmes.

Rite de la cucchiore ou de la truelle.

Rite de la liberté, attribué à Moïse.

Rite des templiers.

Rite tribunal du Ciel.

Ordres qui ont avec la maç.·. des rapports plus ou moins éloignés:

Ord.·. des francs juges et francs comtes; compagnons des divers devoirs; ord.·. des fondeurs, par le chev.·. Bauchaine, en 1747; ord.·. des éveillés; ord.·. des philosophes inconnus; ord.·. des illuminés; ord.·. de la coignée; ord.·. des francs régénérés; ord.·. des chev.·. et ff.·. initiés de l'Asie; ord.·. des dames écossaises de Mont-Thabor.

Sociétés ayant des rapports avec la maç.·.:

Des tancardins; de la miséricorde; de persévérance en 1768, par le comte Brosteski et de Séguilag; de la fidélité, en 1742; de la centaine, fondé à Bordeaux en 1735; de la ribalderie, institué à Paris en 1712; des mopses, fondé à Vienne (Autriche), le 22 septembre 1738; des compagnons de Pénélope; des chev.·. de l'ancre; des chev.·. de la rose; des chev.·. et dames philochoréites, établi en 1808 en Galicie.

LE CARRÉ MYSTIQUE.

Chaque G.·. L.·. apporte des modifications dans le cérémonial et dans le formulaire des travaux Maç.·., mais elles sont au fond assez insignifiantes, et l'esprit de l'institution n'en est en aucune façon altéré. La différence la plus importante porte sur les mots de reconnaissance. Il résulte de là que des Maç.·. éprouvent quelquefois de graves difficultés à se faire reconnaître en leur qualité, dans les pays étrangers ; nous pensons que nos FF.·. nous sauront gré de les mettre à même d'éviter cet écueil. A l'aide du carré mystique ci-après représenté, et qui renferme les mots sacrés et de passe du rite des anciens Maç.·. L.·. et Acc.·. d'Angleterre, le plus universellement pratiqué ; ces mots sont les mêmes dans le rite Écossais de France.

Le rite des anciens Maç.·. L.·. et Acc.·., le seul qu'on suive aujourd'hui en Angleterre, se compose de quatre degrés : apprenti, compagnon, maître et maçon de la Saint-Royale-Arche ; le quatrième degré est considéré comme une dépendance du troisième, bien qu'il ait ses assemblées appelées *Chapitre*, et ses officiers à part.

Les trois premiers degrés du rite des Anc.·. Maç.·. L.·. et Acc.·. sont les mêmes que ceux du rite Éc.·. Anc.·. et A.·., seulement les Anglais n'ont dans leurs LL.·. que neuf officiers dignitaires.

Le Vén.·. seul a un maillet ; les deux Surveillants ont un bâton tourné en forme de colonne, ce sont eux qui préparent les néophytes et les conduisent dans les voyages symboliques.

Dans les Loges anglaises et américaines, l'ouverture des travaux se fait plus simplement qu'en France; le gardien du temple se borne à heurter à la porte, le grand expert lui répond du dehors, par une semblable percussion, cela veut dire nous sommes à couvert; leur second devoir est de s'assurer si tous les assistants sont F.·.-Maç.·., les deux surveillants parcourent les colonnes du temple, et demandent la parole à tous les FF.·. Lorsqu'ils sont de retour à leur place, le Vén.·., après avoir frappé trois coups, se tourne vers le premier diacre et, la tête découverte, il lui donne à l'oreille la parole sacrée ; le premier diacre va la transmettre au premier Surv.·. qui, par le deuxième diacre, l'envoie au deuxième surv.·., et ce dernier dit : Tout est juste et parfait. Le Vén.·. alors déclare, au nom du Subl.·. Arch.·. des mondes, les travaux ouverts, etc.

B	T	H	A	I	I	M
O	E	J	K	N	L	M
O	L	A	L	M	B	A
Z⁝	O	K	A	O	I	K
S	B	I	B	A	H	B
C	B	N⁝	U	B	G	E
H	I	T	H	O	N⁝	N.·.

L'HOMME ESCLAVE.

A quel immense intervalle l'esclave ne se trouve-t-il pas de l'homme libre en payant son prix comme denrée. Le maître n'a pas acheté seulement sa personne ; il a acheté ses volontés, ses désirs, ses pensées, son être moral tout entier ; il ne s'appartient plus, il n'est plus à lui, il travaille autant que son maître le veut, et ne se repose que quand il lui plaît. Le hasard l'a attaché à un champ, à une fabrique ; il doit y mourir, et jamais le mode de son travail ne pourra changer, à moins que le maître ne le juge convenable à ses intérêts. Quand son ardeur s'éteint, le fouet le ranime; quand ses bras engourdis par la fatigue refusent de se mouvoir davantage, la lanière du commandeur le remet en activité en le déchirant. Quant à son salaire, il a la subsistance et l'abri réglés à la volonté du maître, tel est son sort. On l'injurie, on le frappe à plaisir ; il n'y a de réprimé que les torts qu'il peut faire aux autres. L'ordre de choses est toujours, en ce qui le concerne, absurde, incohérent, contradictoire ; il est hors du droit commun, et toutes les obligations sociales l'enchaînent. On le reconnaît homme, et on lui refuse le droit de se défendre contre un homme ; il est admis à posséder, et il est possédé ; une part de son pécule lui appartient, et ses enfants ne lui appartiennent pas ; on nie sa moralité, sa conscience, et il y a pour lui des devoirs et des délits ; on le dégrade de la dignité d'être raisonnable, on l'assimile aux êtres privés de discer-

nement, et on le punit avec plus de rigueur que ceux en qui l'on suppose la connaissance distincte du juste et de l'injuste. Placé dans de telles conditions, on peut dire qu'il n'est ni dans la société, ni dans l'État, ni dans la cité, qu'il n'est pas même dans sa famille, parce qu'il peut en être séparé et banni à la volonté du maître : tel est l'homme esclave.

L. M.

LA STATUE D'ISIS.

Regardez la statue d'Isis, regardez cette grande taille grecque sous ces habits de l'Italie dévote et passionnée, cette beauté antique dont le statuaire a perdu le moule, avec l'expression de rêverie profonde des siècles philosophiques, ces formes et ces traits si riches, ce luxe d'organisation extérieure dont un soleil toujours brillant a seul pu créer les types maintenant oubliés; regardez, vous dis-je, cette beauté physique qui suffirait pour constater une grande puissance, et que Dieu s'est plu à revêtir de toute la puissance intellectuelle !... Peut-on imaginer quelque chose de plus complet que la statue d'Isis par Auguste Smith, vêtue, posée et rêvant ainsi ? C'est le marbre sans tache de Galathée, avec le regard céleste du Tasse, avec le sourire sombre d'Alighieri ; c'est l'attitude aisée et chevaleresque des jeunes héros de Shakespeare; c'est Roméo, le poétique amoureux ; c'est Hamlet, le pâle et ascétique visionnaire ; c'est Juliette, Juliette demi-morte, cachant dans son sein le poison et le souvenir d'un amour brisé. Vous pouvez écrire les plus grands noms de l'histoire du théâtre et de la poésie sur ce visage dont l'expression résume tout à force de tout concentrer. Le jeune Raphaël devait tomber dans cette contemplation extatique, lorsque Dieu lui faisait apparaître une virginale idéalité de femme ; Corinne mourante devait être plongée dans cette morne attention, lorsqu'elle écoutait ses derniers vers déclamés au Capitole par une jeune fille; le page muet et mystérieux de Lara se renfermait dans cet isolement dédaigneux de la foule. Oui, la statue d'Isis réunit toutes ces idéalités, parce qu'elle réunit le génie de tous les poëtes, la grandeur de tous les héroïsmes : vous pouvez donner tous ces noms à la statue d'Isis : le plus grand, le plus harmonieux de tous devant Dieu sera encore celui d'Isis, Isis dont le front lumineux et pur, dont la vaste et souple poitrine renferme toutes les grandes pensées, tous les généreux sentiments, religion, enthousiasme, stoïcisme, piété, persévérance, douleur, charité, pardon, candeur, audace, mépris de la vie, activité, espoir, patience, tout, jusqu'à la mobile insouciance qui est peut-être son plus doux privilége et sa plus puissante séduction...

M. DE N.

EXPLICATION DES SYMBOLES.

.·. △ Triangle, symbole de la Trinité. On le retrouve dans le nombre sacré de trois de Pythagore, et de Thimée, de Locres, dans les logos de Platon, dans la triade de Plotin, dans la trinité des mages de la Perse sous le triple nom de Mithra, d'Oramane et d'Ohronion ; enfin, jusque dans la triade des prêtres de l'antique Égypte sous les noms d'*Ammor-ra*, *dieu male*, esprit ; *dieu femelle*, matière, et *Cham* leur fils.

.·. La couleur de pourpre était le symbole de la mort, à laquelle Homère donne l'épithète de *pourprée*.

.·. Le van était appelé symbolique, parce qu'il servait dans les mystères à purifier les âmes, comme le van sert à cribler et à nettoyer le blé.



.·. Le cordon formé de douze nœuds en lacs d'amour, placé autour du sanctuaire des chev.·. de l'Aigle rouge, symbolise les douze mois de l'année.

.·. Les trois rayons qui partent de l'orient (même grade) symbolisent le lever du soleil.

.·. Les outils placés sur l'autel triangulaire (même grade) symbolisent les beaux-arts, ce luxe charmant de la vie et de la civilisation, l'imitation de la vérité.

.·. Le nombre un ou l'unité symbolise le Subl.·. Architecte des mondes.

.·. Le nombre neuf, composé de trois fois trois, était célèbre dans l'antiquité. Selon les gymnosophistes de l'Inde, chacun des éléments qui constituent nos corps est ternaire, et offre à l'esprit l'emblème de la matière qui le compose sans cesse à nos yeux après avoir subi mille décompositions.

Maximes et Pensées.

.·. Tiens toujours ton âme dans un état assez pur pour paraître dignement devant le Subl.·. Arch.·. des mondes qui est Dieu.

.·. Parle sobrement avec les grands, prudemment avec tes égaux, sincèrement avec tes amis, doucement avec les petits, tendrement avec les pauvres.

.·. Ne flatte point ton F.·., c'est une trahison ; si ton F.·. te flatte, crains qu'il ne te corrompe.

.·. Écoute toujours la voix de la conscience.

.·. Évite les querelles, préviens les insultes, mets toujours la raison de ton côté.

.·. Respecte les femmes, n'abuse jamais de leur faiblesse, et meurs plutôt que de les déshonorer.

.·. Si le Subl.·. Arch.·. des mondes te donne un fils, remercie-le, mais tremble sur le dépôt qu'il te confie. Sois pour cet enfant l'image de la Divinité ; fais que jusqu'à dix ans il te craigne, que jusqu'à vingt il t'aime, que jusqu'à la mort il te respecte ; jusqu'à dix ans sois son maître, jusqu'à vingt ans son père, jusqu'à la mort son ami. Pense à lui donner de bons principes plutôt que de belles manières ; qu'il te doive une droiture éclairée, et non pas une frivole élégance ; fais-le honnête homme plutôt qu'habile homme.

.·. Si tu rougis de ton état, c'est orgueil ; songe que ce n'est pas ta place qui t'honore ou te dégrade, mais la façon dont tu l'exerces.

.·. La colère nuit plus au courage qu'elle ne lui est avantageuse ; le sang-froid est un des caractères de la véritable valeur ; il lui donne plus de confiance et plus d'énergie.

.·. Dieu étant un pur esprit, et absolument distinct de la matière, ne peut sans doute être atteint que par la pensée ; mais s'ensuit-il qu'on ne doive en faire aucune image ni aucune représentation ? La conséquence serait fausse ; les figures visibles sont un secours donné aux sens pour s'élever aux objets invisibles ; c'est une instruction sensible qui aide la faiblesse humaine, et l'accord unanime de tous les peuples à représenter la Divinité sous des formes corporelles prouve que les Pythagoriciens avaient tort de le défendre.



MÉLANGES.

.·. L'Égypte a toujours été regardée, chez les anciens peuples, comme la mère des arts et des sciences, la Grèce lui dut sa religion, sa philosophie et ses institutions. Hésiode fut son premier poëte, Hérodote son premier historien, Thalès et Pythagore ses premiers philosophes, Isis et Solon ses premiers législateurs, enfin tous ceux qui ont contribué plus ou moins aux progrès de la civilisation, ont fait, pour ainsi dire, un pèlerinage en Égypte ; les ruines immenses dont le sol est couvert, suffiraient pour attester l'antique splendeur de cette contrée.

Des temples, des palais, des colosses, que le temps ni les hommes n'ont pu détruire peuvent donner une idée du degré de puissance et de perfection où les Égyptiens avaient porté les arts. La Thébaïde est un pays enchanté où vingt cités offrent ces grands édifices antiques, chefs-d'œuvre de l'architecture, non seulement par leurs masses imposantes, mais par leur caractère grave et religieux, par leur belle et simple ordonnance, par l'élégante et sage disposition des sculptures emblématiques qui les décorent, et par la richesse inconcevable de leurs ornements, qui ne sont jamais insignifiants. Thèbes, célébrée par Homère, après vingt-quatre siècles de dévastation, en est encore la plus étonnante merveille : on se croit dans un songe quand on contemple l'immensité de ses ruines, la grandeur et la majesté de ses édifices, et les restes innombrables de son antique magnificence ; mais les plus merveilleux sont, sans contredit, les Pyramides, ces constructions colossales que l'on a peine à se figurer élevées par la main de l'homme tant elles supposent d'efforts et de puissance ! Les trois plus remarquables sont celles qui sont situées à l'occident du Nil près de la petite ville de Gizèh, dans l'endroit même qu'occupait l'ancienne Memphis : la principale, dont on attribue la construction à Chéops, a 160 mètres de hauteur ; elle est construite par assises formant des gradins qui rentrent les uns sur les autres de 28 à 30 centimètres, et présentent l'image d'un gigantesque escalier ; sa base est de 238 mètres. L'entrée de la pyramide de Chéops a été découverte il y a déjà plusieurs siècles : cette entrée est pratiquée vers le milieu de la hauteur sur l'une des quatre faces ; de là une allée étroite descend vers le centre de la base, puis remonte de nouveau. On y découvre de vastes chambres ; les images qu'on y rencontre à chaque pas prouvent que les prêtres Égyptiens avaient de très hautes idées sur Dieu, sur la formation du monde, sur l'homme et sur sa destinée, témoin cette inscription qu'on lisait sur le piédestal de la statue d'Isis, une de leurs principales divinités : *je suis ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera ; nul mortel n'a encore levé le voile qui me couvre.*

LES FRANCS-MAÇONS DU KENTUCKY.

Nous lisons dans l'*Ancient Landmark et masonic Dijest*, publié en Amérique dans l'État du Michigan : Nous avons reçu le premier numéro de cette revue maçonnique qui doit paraître deux fois par mois à Louisville, Kentucky, sous la direction de J.-F. Brennam et Ce., et éditée par le F.·. Robert Morris, auteur des *Lumières et des ombres de la F.·. maç.·.*

Ce premier numéro donne de belles espérances ; une revue de ce genre était devenue indispensable à l'État du Kentucky.

F.·. Morris est un des meilleurs écrivains du continent, et nous sommes heureux de voir son nom figurer sur la liste des collaborateurs de ce journal.

FAITS DIVERS.

.·. Le mot sacré Ma.·. B.·. (maître) traduit vulgairement par la chair quitte l'os, *symbolise la régénération*. Ces mots signifient littéralement *produit de la putréfaction*, et donnent l'idée de la condition nécessaire au développement des autres êtres et aux principes des nouvelles existences. Les mêmes doctrines se manifestent dans les emblêmes du M.·. Porf.·., le cercle et l'équerre; le premier vient expliquer la succession éternelle des êtres alimentée par la mort et la vie, et le deuxième se rapporte aux quatre éléments qui détruisent et régénèrent les êtres.

La mer d'airain, chez les Égyptiens, servait à la purification des néophites. Par l'eau elle représentait le symbole de l'année, soutenue par douze bouvillons qui désignaient les douze mois, dont trois regardaient l'orient, trois le midi, trois l'occident, trois le nord, faisant ainsi allusion aux quatre saisons.

.·. Le candélabre à sept branches et à sept lumières, était le symbole des sept sciences auxquelles les prêtres devaient s'adonner.

L'autel des pains de proposition était le symbole de l'union.

.·. La navette renfermant l'encens, symbolise le feu des vertus qui doit embraser le cœur d'un zélé maç.·.

La cruche d'or, ou le vase de la manne spirituelle, symbolise les sciences.

THÉATRES

Opéra-Comique. — La reprise d'*Haydée*, avec M. Pujet et Mlle Lefebvre, a fait généralement plaisir, nous ne donnerions qu'imparfaitement l'idée de l'enthousiasme avec lequel est accueilli ce délicieux opéra; cette œuvre est charmante, toutes les situations sont bonnes, l'élément mélodique abonde, il offre une succession non interrompue de motifs limpides, frais, gracieux et d'une facture agréable; cette pièce est admirablement bien interprétée par tous les artistes.

Variétés. — Ce théâtre se relève enfin plus fort et plus glorieux sous la puissante animation que lui donne son directeur; chaque soir nouveaux efforts, nouvelles pièces, rien n'est oublié pour se rendre favorable le public parisien; tous les artistes font leur devoir et secondent, par leur zèle, l'activité que déploie l'administration.

Porte Saint-Martin. — Les prévisions de la presse entière au sujet de la nouvelle pièce, l'*Honneur de la maison*, se sont complétement réalisées, c'est un des plus grands succès obtenus au théâtre; tous les soirs salle comble.

Ambigu-Comique. — La grande féerie le *Ciel et l'Enfer*, continue son brillant et légitime succès, avec *Elvire*, drame en trois actes, admirablement joué par Dumaine, Gaston, Ch. Lemaître et Mmes Person, Sandré.

Délassements-Comiques. — Une revue ne s'analyse pas. C'est un tissu d'événements, une succession de faits; les *Moutons de Panurge* est une pièce charmante, spirituelle, les costumes sont riches, les décors soignés, chacun y fait de son mieux et prend sa part des applaudissements unanimes d'un public nombreux.

Bruxelles.

Théâtre royal des galeries Saint-Hubert. — Le directeur est un homme habile, plein de tact, d'expérience et de goût. Jamais aucun théâtre n'avait réuni autant d'éléments de succès; ce résultat est dû au bon choix des pièces et à ses artistes, qui font preuve de conscience et de talent. Aussi le public se porte-t-il aux représentations d'un spectacle toujours charmant et varié.

M...

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.





« Proclamer les vertus et combattre les vices, des maçons est le noble but. »
« Publions, établissons, propageons la vraie maçonnerie, nous aurons rendu plus de services à la terre que tous les législateurs ensemble. »

VOYAGE MAÇONNIQUE AUTOUR DU MONDE

PAR UN INDIEN.

(*Suite.*)

Après le discours de l'orateur, le daï fait circuler le sac de proposition, puis la tzédaka ; ensuite il procède à l'instruction du premier degré ; l'instruction terminée, le daï frappe un coup et dit :

« FF.·. 1er et 2e mystagogues, annoncez sur vos vallées respectives que si quelques FF.·. ont des propositions à faire pour le bien de l'Ordre en général ou celui de cette loge en particulier, la parole leur sera accordée. »

Les mystagogues répètent l'annonce ; ensuite le F.·. hiérostolista donne lecture de l'esquisse des travaux du jour ; le Daï la fait applaudir, puis il procède à la suspension des travaux. (Suspension des travaux.)

Le daï frappe un coup et dit :

Debout et à l'ordre, mes FF.·., pour suspendre les travaux. F.·. ized, quelle est votre place dans le temple de la Vérité ?

R. A votre droite, subl. daï.

D. Pourquoi ?

R. Pour porter vos ordres au F.·. mystagogue et aux officiers dignitaires, afin que les travaux soient plus promptement exécutés.

D. Où se tient le F.·. 1er mystagogue?

R. A l'angle de la colonne du septentrion à l'occident.

D. Pourquoi, F.·. 2e mystagogue ?

R. Pour veiller au maintien de l'ordre et à la parfaite exécution des travaux.

D. Où se tient le F.·. 1er mystagogue?

R. A l'angle de la colonne du midi à l'occident.

D. Pourquoi, F.·. 1er mystagogue ?

R. Pour donner le signal de la suspension des travaux.

D. Où se tient le subl.·. daï?

R. A l'orient.

D. Pourquoi, mon F.·.?

R. Le daï se tient dans cette partie pour éclairer les travaux de ce temple.

D. F.·. 2e mystagogue, combien de temps travaillent les apprentis maç.?

R. Depuis le milieu du jour jusqu'au milieu de la nuit.

D. Quelle heure est-il, F.·. 1er mystagogue ?

R. Il est minuit, sublime daï.

D. Le vén. dit : « Puisqu'il est l'heure de suspendre les travaux, joignez-vous à moi, mes FF.·. pour y procéder. »

Alors le daï donne le baiser de paix au F.·. ized, qui va le porter aux FF.·. 1er et 2e mystagogue en leur donnant le mot mystique. Ensuite le daï descend de l'autel et fait la prière suivante. Tous les FF.·. se placent comme à l'ouverture.

« Père de l'univers, source éternelle et féconde de lumière, de science, de vertu et de bonheur, pleins de reconnaissance pour ta bonté infinie, les ouvriers de ce temple te rendent mille actions de grâce et rapportent à toi tout ce qu'ils ont fait de bon, d'utile et de glorieux dans cette journée ; continue de protéger leurs travaux et dirige-les de plus en plus vers la perfection ; que l'harmonie, la concorde et l'union soient à jamais le triple ciment qui les unit.

« Gloire à toi, Seigneur, gloire à ton nom, gloire à tes œuvres. »

Le daï remonte à l'autel, les mystagogues vont à leur place.

Le daï frappe trois coups suivant la batterie du grade ; les deux mystagogues les répètent.

Le daï dit :

« A la gloire du Subl.·. Arch.·. des mondes. Les travaux sont suspendus ; retirons-nous en paix, mes FF.·., et que l'esprit de Dieu veille à jamais sur vous. »

Le daï dit : « A moi, mes FF.·. » Tous les officiers dignitaires et les FF.·. font le signe, la batterie, etc.

TABLEAU SYNOPTIQUE DE TOUTES LES GRANDES LOGES.

Septième article.

Il existe, en France, quatre rits maç.·.—Le Grand-Orient, le rite Écossais, — le rite de Memphis ou Oriental, — le rite de Misraïm.

Il est à observer que la maçonnerie ne devint publique, en France, qu'au commencement du XVIIIe siècle. Les premiers promoteurs furent, en 1725, milord Derwent-Waters, le chevalier Maskelyne et M. d'Heguelly, qui établirent la première loge maç.·. à Paris, rue des Boucheries-Saint-Germain ; cette loge fut constituée, le 7 mai 1729, par la grande loge d'Angleterre pour les trois grades symboliques ; le comte d'Harnouester succéda à lord Derwent-Waters, le 24 décembre 1736 ; il fut remplacé, le 11 décembre 1743, par le comte de Clermont. Cette même année, la grande loge anglaise de France s'établit à Paris, et se déclara indépendante en 1756 ; cependant le F.·. Lacorne, délégué du comte de Clermont, établit, en 1761, une grande loge, qui, d'abord en dissidence, fraternisa, le 24 janvier 1762, par les soins du F.·. Chaillon de Gouville, son successeur ; mais, en 1765, une rupture complète eut lieu ; ces deux grandes loges s'anathématisèrent, et les choses en vinrent à un tel point, que les travaux cessèrent le 24 juin 1767. La première grande loge reprit les travaux le 21 juin 1772 ; la deuxième fit de même, le 24 décembre de la même année, et se constituant sous le titre de Grand-Orient, nom sous lequel elle a continué d'être connue.

Le 5 mars 1773 eut lieu la première assemblée du Grand-Orient, et il se proclama le 9 du même mois ; le 24 juillet suivant, le duc de Luxembourg, son grand-maître, installa les trois chambres qui le composaient alors.

La grande loge déclara, le 17 juin 1774, que le Grand-Orient était irrégulier ; mais, privée de membres influents et capables, sans protection d'ailleurs, elle ne put que se borner à une stérile guerre de pamphlets et de décisions méconnues.

Pendant ce temps, le Grand-Orient, marchant rapidement vers une unité maçonnique devenue désirable, faisait de nombreuses améliorations.

Le 14 juin 1773, il supprima l'inamovibilité des vénérables, qui étaient alors maîtres des loges, d'où était venu le grade de maître *ad vitam*. Le 23 octobre suivant, il donna pour la première fois un mot de semestre ; enfin, le 27 décembre 1774, il substitua le nom d'ordre maçonnique à celui d'art royal.

Le 13 mai 1793, la grande-maîtrise fut déclarée vacante.

Par les soins du F.·. Roithiers de Montalau, un traité d'union, dont le besoin était universellement senti, fut signé par les deux grandes loges, le 21 mai 1799, et la réunion eut lieu le 22 juin suivant : le Grand-Orient absorba la grande loge. Ainsi se terminèrent des débats scandaleux : les anathèmes furent rétractés, les exclusions révoquées.

Pendant les démêlés de la grande loge et du G.·. Orient, et même antérieurement, d'autres rites s'étaient établis en France.

Le 15 avril 1747, Charles-Edouard Stuart avait institué, à Arras, un chapitre primordial d'Écosse Jacobite en 1754. Le chevalier de Bonneville avait fondé un chapitre de H.·. G.·., dit de Clermont ; le Ch.·. des Emp.·. d'Or.·. et d'Oc.·. le fut, à Paris, en 1758, et l'année suivante, un Ch.·. des P.·. de R.·. S.·. s'établit à Bordeaux ; enfin, le F.·. Pirlet fonda, le 22 juillet 1762, le cons.·. des chev.·. d'Or.·. et le 21 septembre de la même année, le Cons.·. des Emp.·. d'Or.·. et d'Occ.·., et celui du R.·. S.·., arrêtèrent la maçon.·. de perfection au 25e.·. D.·.

Le F.·. Stephen-Morin avait reçu, l'année précédente, pouvoir du Cons.·. des Emp.·. d'Or.·. et d'Occ.·., de propager la maç.·. en Amérique, d'où le F.·. Hocquet, en 1803, et le F.·. Grasse-Tilly, en 1804, la rapportèrent en France, le premier avec 25, le second avec 33 degrés.

Le F.·. Matheus établit également, en 1786, une S.·. G.·. L.·. du rite d'H.·. de Kilwinning, à Rouen.

Le Grand-Orient songeait depuis longtemps à réunir sous son obédience tous les rits dissidents.

Le 27 décembre 1801, il accueillit le chap.·. d'Arras ; le 5 décembre 1804, il reçut également dans son sein la grande loge écoss.·. du rite ancien ; mais cette union fut rompue. Ce ne fut que le 16 septembre de l'année suivante, qu'un concordat définitif eut lieu ; ce conseil resta indépendant pour la collection des grades au-dessus du 18e d.·., le 19 du mois de décembre 1804, le Grand-Orient déclara qu'il reconnaissait tous les rites ; conformément à cette décision, il nomma un directoire des rites, qui fut installé le 25 juillet 1805 ; ce directoire a été remplacé par un grand collége divisé en autant de sections qu'il y a de rites reconnus, savoir rites français, d'Hé-

rod.·., Ecoss.·. anc.·. et accep.·. de Kilwinning, philosophiques, régime rectifié.

Pour prendre avantage de cette tolérance, le rite de Misraïm s'établit à Paris vers 1813 ; ses fondateurs prétendent que ce rite existait, en France, dès l'an 1782, et qu'au commencement de ce siècle il possédait des chap.·. à Naples, à Venise et dans les îles Ioniennes. Il est notoire qu'en France personne n'a jamais entendu parler du rite de Misraïm avant 1817, époque à laquelle le Grand-Orient le prescrivait.

Si de son origine nous passons à ses actes, nous trouvons que, incapable dès ses premiers pas de marcher seul, il demanda, en 1816, au G.·. Orient, à être reconnu.

Ce fut le 14ᵉ jour du 11ᵉ mois 5816, que le Grand-Orient nomma une commission pour examiner cette demande; et sur le rapport de cette commission, le Grand-Orient prescrivit ce rite, le 27ᵉ jour du 10ᵉ mois 5817.

Mais laissons là ces tristes débats, et songeons qu'une œuvre aussi belle que la maçonnerie ne saurait être souillée par les passions qui se couvrent de son auguste manteau.

Un fait immense résulte de cet exposé, c'est que l'unité maç.·. est perdue ; c'est là un très grand malheur, car la force d'une institution est dans son unité ; mais que faire contre un fait ? Ce serait folie que de vouloir le nier ou le combattre ; il est pourtant un moyen de contrebalancer l'influence pernicieuse de ces dislocations, c'est d'appeler l'attention de tous les maçons des différents rites sur la partie morale et scientifique de la maçonnerie, et de reconstituer l'unité de vues et de pensées, si l'on ne peut encore espérer de reconstituer l'unité d'action et de pouvoir.

G.·. maîtres et G.·. m.·. adj.·. du Gr.·. Or.·.

1725. Lord Derwent-Waters. G.·. M.·.

1735. Lord Harnouester.

1738. Le duc d'Antin.

1743. Louis de Bourbon, comte de Clermont, prince du sang, Baure, Lacorne, Chaillon de Jonville, G.·. maîtres adj.·., nommés successivement à différentes époques.

1771. Le duc de Chartres, G.·. M.·.

Le duc de Luxembourg, G.·. M.·. adj.·.

1793. Roithiers de Montalau, G.·. M.·.. sous le titre de G.·. V.·.

1805. S. M. Joseph-Napoléon, roi d'Espagne. (Décédé à Florence, le 28 juillet 1844.)

S. A. S. le prince Cambacérès, G.·. M.·. adj.·.

S. M. Joachim-Napoléon, roi des Deux-Siciles, *id.*

1852. Le prince Lucien Murat, G.·. M.·.

Berville, premier avocat général à la Cour d'appel, G.·. M.·. adj.·.

Bugnot, président du G.·. O.·., représ.·. particulier du G.·. M.·.

Huellant, 1ᵉʳ surveillant (propriétaire).

Barjaud, 2ᵉ surveillant (ancien notaire).

H. Wentz, orateur (avocat à la Cour d'appel).

Ad. Périer, secrétaire général (conseiller référend.·. à la Cour des comptes).

Le collége des rites, établi dans le sein du G.·. O.·., est le pouvoir collateur et régulateur des derniers degrés de chacun des rites maç.·. reconnus en France par lui, il connaît du dogme de tous les rites, et confère seul à la vallée de Paris le gr.·. du G.·. insp.·. Gén.·. 33ᵉ.·., ainsi que les degrés équivalents de quelque rite que ce soit, le G.·. collége des rites délègue aux consist.·. des autres vallées des pouvoirs pour conférer le gr.·. de Pr.·. de R.·. S.·. et tout autre degré.

Le collége des rites se compose de 7 sections :

La 1ʳᵉ section comprend le rite du Grand Orient; — la 2ᵉ section, le rite d'Hérod.·. ; — la 3ᵉ.·. section, le rite écoss.·. anc. et acc.·. : — la 4ᵉ section, le rite de Kilwinning ; — la 5ᵉ section, le rite philosophique ; — la 6ᵉ section, le rite du régime rectifié et la 7ᵉ section.....

Le Grand-Orient possède aujourd'hui 330 loges ; 130 chapitres ; 27 cons.·. ; 2 trib.·. ; 13 consist.·. ; 1 coll.·. des rites. Total 502 at.·.

Paris, banlieue, 60 loges ; 27 chap.·. ; 5 cons.·. ; 1 consist.·. ; 1 coll.·. des rites.

Départements, 222 loges ; 81 chap.·. ; 14 cons.·. ; 1 tribunal ; 6 consist.·.

Colonies, 29 loges ; 12 chap.·. ; 4 cons.·.

Pays limitrophes, 3 loges ; 2 chap.·.

Pays étrangers, 16 loges ; 8 chap.·. ; 4 cons.·. ; 1 tribunal.

UNE FÊTE MAÇONNIQUE ET CHAPITRALE.

T.·. écl.·. chev.·.

Qu'est-ce qu'un riche dans l'esprit du monde ? C'est un homme de prix, de fêtes, de spectacles, de plaisirs, dont toute la gloire consiste à être orgueilleusement frivole, tout le mérite à ne rien refuser à ses pas ions, et qui, ne mettant de bornes à ses désirs





que celles de la fortune, n'est grand le plus souvent qu'à force de scandales. Dans l'ordre de la Providence, c'est un ange de paix et de consolation, placé entre Dieu et les hommes, pour achever la distribution des biens de la terre; c'est l'ambassadeur du Ciel, comme l'apôtre de la Providence, obligé de la faire connaître à ceux qui l'ignorent, de la disculper aux yeux de ceux qui l'accusent; et tel que l'astre du jour, dont la marche éclatante parle à tous les yeux de la gloire de son auteur, le riche, par ses bienfaits, parle au cœur de tous les hommes; et, selon qu'il est avare ou généreux, sensible ou inexorable, il devient pour les peuples un objet de terreur ou de consolation, un dieu s'il est bienfaisant, un monstre s'il est barbare.

De même, qu'est-ce que le pauvre aux yeux du monde? Hélas! quelles couleurs pourraient nous le dépeindre? C'est un être isolé, proscrit, triste rebut de la nature entière, qui semble, comme dit le sage, échappé à la Providence, qui rampe avec dédain sur la surface de la terre, à qui la misère a comme imprimé sur le front un caractère de honte et d'ignominie; errant, fugitif, et comme retranché du reste des humains, semblable à ces lieux que la foudre a frappés, et dont on n'approche qu'en tremblant, on ne le rencontre qu'avec peine; c'est, ce semble, lui faire grâce, que de lui parler; l'humanité en lui n'a plus de droits, le malheur plus de dignité; on ne le plaint même pas, on le secourt avec dégoût, et, réduit à rougir de son existence, il semble qu'en devenant malheureux il a cessé d'être homme.

Dans l'ordre de la Providence, au contraire, un pauvre est en quelque sorte le plus intéressant de ses ouvrages, et comme le secret de sa sagesse, qui a rendu le pauvre précieux et nécessaire au riche, qui a voulu que le riche fût le protecteur du pauvre et le pauvre le sauveur du riche, qu'il délivre du danger ses richesses sur la terre, en leur offrant le moyen de les convertir en charité, qui leur servent à acheter le ciel; en sorte que le pauvre, dans l'esprit de la Providence, est tout à la fois un juge qui tient en ses mains le sort des grands et des riches, qui entasse sur leurs têtes ou des bénédictions ou des anathèmes, c'est-à-dire, en un mot, que le riche et le pauvre, dans l'ordre de la Providence, sont le contraire de nos idées; le riche en est le ministre, le pauvre le bien-aimé; le riche a ses ordres et le pauvre ses droits, l'un pour donner, l'autre pour recevoir; et, de même que cette Providence s'est reposée sur les parents de l'éducation des familles, sur les législateurs du gouvernement de la société, sur les rois de la conduite des empires, elle a fait les riches pour se reposer sur eux du soin des pauvres; et elle ne leur a donné plus de biens que pour les distribuer à ceux qui en manquent, pour remplir, par leurs largesses, l'intervalle que la misère a mis entre eux et leurs frères.

Le très parfait 2ᵉ chev.·. prononce un morceau d'arch.·. sur la morale, la fraternité, les devoirs des maçons entre eux, devoirs sans lesquels l'institution n'aurait plus de raison d'être et marcherait indubitablement à la décadence.

Le très écl.·. secrétaire fait une allocution sur les symboles maç.·., explique leur sens allégorique et aborde la plus haute partie scientifique de l'ordre.

Le très écl.·. chev.·. maître des cérémonies parle sur le caractère divin de la maç.·., ses aspirations incessantes, traite le beau idéal dont le type suprême réside tout entier dans la Divinité; définit l'art comme le véhicule le plus énergique du progrès social.

Le tr.·. écl.·. chev.·. g.·. exp.·. prononce un discours sur la maçonnerie, décrit ses vicissitudes à travers les âges, la conservation providentielle de cet ordre, qui, traversant les désastres qui engloutirent l'empire romain, survécut à sa décadence. Il débrouille le chaos qui recouvre le moyen âge, perce ses épaisses ténèbres, trace son réveil, explique son rayonnement sur les grands hommes, sur les penseurs illustres que renferme la maçonnerie, et enfin, énumère les services importants que cet ordre philanthropique rendit à la civilisation et à l'humanité.

Ensuite, la parole est accordée au tr.·. ill.·. et tr.·. écl.·. f.·. Netter, qui, après avoir fait une lumineuse et profonde dissertation sur les devoirs imposés à l'homme envers la Divinité, sur les innombrables preuves empruntées tant à l'ordre physique qu'à l'ordre moral, et attestant l'existence d'un Dieu, suprême arch.·. des mondes, combat vigoureusement l'athéisme, en démontre le non-sens et le danger, en trouve la condamnation dans la conscience humaine, et termine par cette allégorie qui a vivement impressionné l'auditoire, et que nous croyons devoir reproduire textuellement.

« Caïn, le premier enfant d'Adam, donne à la mort sa première proie. Ce fils tue son frère; mais l'âme de la victime s'envole vers le céleste séjour. Dieu dit à Abel: Mortel, d'où viens-tu? je ne t'avais point appelé encore! — Je viens, répond Abel, car ton œuvre est incomplète: tu fis de l'homme une intelligence organisée, en même temps que tu l'animas du souffle de cette puissance, le plaçant à la tête de la création. Cet être par excellence est ton interprète et ton délégué sur la terre, tu l'as soumis aux lois éternelles de matière: tu as décidé qu'il serait le plus faible des êtres sur lesquels il exerce une suprématie manifeste. Pourquoi ne lui as-tu donné ni la taille de l'éléphant, ni la force du lion, ni l'agilité de la gazelle, ni la dextérité du singe, ni la vue perçante de l'aigle, ni la magnificence du paon, ni la voix mélodieuse du rossignol? — Homme et matière, dit Dieu, ta plainte est injuste! Je t'ai fait trois dons éminents, qui te dédommagent amplement de ta faiblesse native, et te donnent de l'empire sur tous les êtres que tu as cités: Je t'ai donné l'*intelligence* pour inventer, le *langage* pour t'associer avec tes semblables, des *mains* pour exécuter, tandis que les animaux de-

meurent circonscrits dans les bornes de leur organisation respective, assujettis à des instincts limités; toi seul as reçu l'éminente faculté de te connaître toi-même, de perfectionner ta nature et de mesurer l'étendue de tes droits et de tes devoirs : — Homme, ta plainte est injuste! Tu as cherché, et tu as trouvé les sciences divines; — tu as demandé, et je t'ai donné le pain de l'âme comme celui du corps, les lois mystérieuses de la nature ; — tu as frappé et je t'ai ouvert la porte de la béatitude éternelle, d'où tu as pu contempler mon œuvre, mystère de la création. Plonge donc, ô mortel, ton regard dans le chaos, traverse ces épaisses ténèbres, et tu seras initié, c'est-à-dire que tu connaîtras les causes premières et secondes.

» Dieu dit, et posant son doigt sur le front du premier initié, il lui permit de voir les mystères de l'œuvre éternelle.

» Le premier objet qui frappa la vue du néophyte fut la terre encore vierge, rougie de son sang fraîchement répandu. De cette tache fumante et noirâtre émanait une vapeur fétide qui se condensa dans l'air et prit insensiblement à ses yeux la forme d'une créature d'une taille gigantesque, mais couverte d'un long voile noir : c'était le repentir, le crime venait de l'enfanter. En effet, Caïn, le fratricide Caïn, prosterné sur la terre, le sein déchiré par le remords, se frappait la poitrine, élevant des yeux baignés de pleurs vers le ciel, désormais la patrie immortelle de sa victime. Mais Dieu était inexorable à ses supplications. A ce spectacle navrant, Abel, ému de la plus généreuse pitié, ne peut retenir ses pleurs, et s'adressant à l'Etre tout puissant qui lit au fond des cœurs : — Éternel bienfaiteur de la nature, dit-il, pardonne à mon frère, ou laisse-moi redescendre sur cette terre de souffrance pour le consoler.

A cette touchante prière, toutes les harmonies célestes se firent entendre, tous les chœurs qui entourent le trône de l'Éternel saluèrent Abel, toute la création entonna des hymnes d'une suave allégresse, et Dieu couvrit du même regard le pécheur et l'élu, regard qu'il n'est donné à aucun mortel de dépeindre, mais que les justes, comme Abel, peuvent seuls comprendre ! »

Cette magnifique allégorie, tout empreinte d'une majestueuse simplicité, s'adapte parfaitement à l'ordre maç.·. qui a pour emblème la truelle. On ne peut assigner une plus sainte et plus noble origine au pardon et au repentir; car la truelle cache, répare et reconstruit ce que le crime et le vice peuvent détruire.

Le T.·. écl.·. chev.·. trésorier après avoir obtenu la parole s'exprime en ces termes :

T.·. écl.·. FF.·.

Nous n'envisageons guère la superstition que de son côté ridicule ; elle a pourtant ses racines dans le cœur de l'homme; et la philosophie elle-même, quand elle s'obstine à n'en pas tenir compte, est superficielle et présomptueuse. La nature n'a point fait de l'homme un être isolé, destiné seulement à cultiver la terre et à la peupler, et n'ayant, avec tout ce qui n'est pas de son espèce, que des rapports arides et fixes, que l'utilité invite à établir entre elle et lui; une grande correspondance existe entre tous les êtres moraux et physiques, et il n'y a personne, je pense, qui, laissant errer ses regards sur un horizon sans bornes, ou se promenant sur les rives de la mer que viennent battre les vagues, ou levant les yeux vers le firmament parsemé d'étoiles, n'ait éprouvé une sorte d'émotion qu'il lui était impossible d'analyser ou de définir : on dirait que des voix descendent du haut des cieux, s'élancent de la cîme des rochers, retentissent dans les torrents ou les forêts agités, sortent des profondeurs des abîmes; il semble voir je ne sais quoi de prophétique dans le vol pesant du corbeau, dans les cris funèbres des oiseaux de nuit, dans les rugissements éloignés des bêtes sauvages. Tout ce qui n'est pas civilisé, tout ce qui n'est pas soumis à la domination artificielle de l'homme, répond à son cœur; il n'y a que les choses qu'il a façonnées pour son usage, qui soient muettes, parce qu'elles sont mortes; mais ces choses mêmes, lorsque le temps anéantit leur utilité, reprennent une vie mystique; la destruction les remet, en passant sur elles, en rapport avec la nature; les édifices modernes se taisent, mais les ruines parlent. Tout l'univers s'adresse à l'homme dans un langage ineffable, qui se fait entendre dans l'intérieur de son âme, dans une partie de son être, inconnue à lui-même, et qui tient à la fois des sens et de la pensée. Quoi de plus simple que d'imaginer que cet effort de la nature, pour pénétrer en nous, n'a pas une mystérieuse signification ? pourquoi cet ébranlement intime, qui paraît nous révéler ce que nous cache la vie commune, serait-il à la fois sans cause et sans but? La raison, sans doute, ne peut l'expliquer, lorsqu'elle l'analyse, il disparaît; mais il est par là même essentiellement du domaine de la poésie, consacré par elle ; il trouve dans tous les cœurs des cordes qui lui répondent : le sort énoncé par les astres, les songes, les pressentiments, les présages, les ombres de l'avenir qui planent autour de nous, souvent non moins funèbres que les ombres du passé, sont de tous les pays, de tous les temps, de toutes les croyances. Quel est celui qui, quand un grand intérêt l'anime, ne prête pas, en tremblant, l'oreille à ce qu'il croit être la voix de sa destinée? Chacun, dans le sanctuaire de sa pensée, s'explique cette voix comme il peut, chacun s'en tait avec les autres, puisqu'il n'y a point de paroles pour mettre en commun ce qui n'est jamais qu'individuel.

La parole est donnée au F.·. orateur qui la prend en ces termes :

POÉSIE.

Tu pleures, fils du ciel, roi jeté sur la terre,
Homme, image d'un Dieu, son œuvre la plus chère,
O mortel, qu'ici-bas tout sert avec amour;
Tu maudis, et le sein où tu puisas la vie,
Et l'heure où ta paupière, aux ténèbres ravie,
S'ouvrit à la clarté du jour.

Tu ne vois ni ces fleurs qui se pressent d'éclore,
Ni ces jeunes épis dont la terre se dore,
Ni ces gazons riants qui naissent sous tes pas,
Ni ces bois parfumés qui t'offrent leur ombrage,
Ni ce ciel radieux dont l'azur, sans nuage,
Couronne tes vastes États.

En vain, dans ces bosquets, le rossignol soupire,
En vain l'onde murmure, en vain le doux zéphire
De son souffle amoureux caresse le gazon,
La nature, à tes yeux, a perdu tous ses charmes,
Et la terre, pour toi, triste vallon de larmes,
N'est plus qu'une affreuse prison.

Nul trouble n'est égal au trouble de ton âme,
C'est un foyer brûlant qui dévore la flamme,
Une arène mobile en proie à tous les vents,
Une mer sans clartés où gronde la tempête,
Un abîme, un chaos où la raison muette
Expire au milieu des tourments.

Esclave du plaisir, la tombe est ton asile,
Tu croyais que, pareils à cette onde tranquille
Qui roule toujours purs ses flots silencieux,
Tes jours, exempts de soins, de trouble, de tristesse,
Devraient couler en paix dans une douce ivresse,
Entre les festins et les jeux!

Dis-moi, le pèlerin qui s'apprête au voyage
Croit-il trouver partout, sous un riant ombrage,
Des chemins tapissés de verdure et de fleurs?
Le soldat qui s'élance en un champ de bataille
Croit-il, sans affronter le fer et la mitraille,
S'asseoir à côté des vainqueurs?

L'homme est né pour souffrir, c'est la loi de son être;
Sous quelque signe heureux que le sort l'ait fait naître,
Son salut à la vie est un cri de douleur;
Ses jours sont un présent qu'il paye avec usure,
Qu'il veille sous la pourpre ou dorme sous la bure,
Il doit connaître le malheur.

Gladiateurs jetés au milieu de l'arène,
Nous devons, sans pâlir, sans briser notre chaîne,
Opposer au Destin un courage constant,
Athlètes élancés dans l'immense carrière,
Voler au but qui nous attend.

Après cette improvisation, les travaux sont remis en activité, et le très sage fait porter les trois santés d'obligation, savoir :

1. Au bien général de l'humanité.
2. A la prospérité de l'ordre.
3. A tous les maçons élus.

Il ne faut pas confondre le banquet ou agape avec la scène mystique décrite dans les rituels. Nous donnons ici les banquets du souv.·. chap.·.

Commandement des trois santés.

Le T.·. sage dit : Debout chev.·., le drapeau en sautoir, la main au calice! Haut le calice (on l'élève à la hauteur du front). Chev.·., je porte la santé de tous les maçons élus, par les accords de sept et de trois fois trois.

Que le Subl.·. Arch.·. des mondes leur donne joie et prospérité!

Vidons le calice en trois temps : le calice à l'épaule gauche; le calice à l'épaule droite; haut le calice; posons le calice; à moi pour la batterie (ainsi de suite pour les deux autres santés).

(*Pour l'instruction du rose-croix, voir le 2e numéro, page 34.*)

Suspension des travaux.

Le très sage frappe un coup de maillet et dit:

Debout et à l'ordre, chevaliers, pour suspendre les travaux.

D.·. Très parfait premier chev.·., à quelle heure les travaux du souv... chap.·. sont-ils suspendus?

R.·. Très sage, à l'heure des parfaites ténèbres.

D.·. Quelle heure est-il, très parfait deux.·., chev.·.?

R.·. Très sage, les parfaites ténèbres règnent à l'Orient et à l'Occident.

Le très sage dit :

Puisque c'est l'heure de suspendre nos travaux, joignez-vous à moi, très éclairés chev.·., pour remercier le Très-Haut des faveurs qu'il a daigné répandre sur nous pendant cette journée.

PRIÈRE.

Sublime architecte des mondes, père bienveillant des humains, en nous levant de ce banquet où ta bonté nous a conviés, nous te rendons mille actions de grâces, que ces sympathies philosophiques, dont la tradition nous a été transmise par les anciens sages, resserrent les liens de la fraternité qui nous unissent, développent notre intelligence, et contribuent à étendre sur le monde entier les bienfaits de la maçonnerie.

Le très sage frappe sept coups, qui sont répétés par les très parf.·. 1er et 2e chev.·., et dit :

A la gloire du Subl.·. Arch.·. des mondes, les travaux du souv.·. chap.·. sont suspendus.

Allez en paix, chev.·., et que l'esprit du G.·. Jéhovah veille à jamais sur vous! A moi, chev.·.

On fait la batterie, etc., etc. M. DE N.

LE RITE FUNÉRAIRE.

DÉCORATION DE LA LOGE.

Des draperies noires, parsemées de larmes d'argent, sont suspendues autour du temple.

Le trône est tendu de noir, ainsi que l'autel et les siéges des principaux dignitaires; les colonnes J. B. sont entourées de crêpes.

Au milieu, entre l'orient et l'occident, est placé un cénotaphe sur lequel on déposera les attributs et décorations du F.·. décédé.

Le côté de la tête du cénotaphe doit être tourné vers l'orient et les pieds vers l'occident.

Les trois candélabres sont noirs et entourés de crêpes.

Entre le cénotaphe et l'occident est une pyramide triangulaire, sur la première façade de laquelle est peint l'œil de la Providence, au milieu d'un cercle formé par un serpent tenant sa queue entre les dents; sur la seconde, une tête de mort surmontée d'un papillon, et sur la troisième un génie tenant dans la main droite un flambeau renversé et éteint, et dans la main gauche un flambeau élevé et allumé.

Devant l'autel est un trépied antique garni de crêpe et soutenant un vase rempli d'alcool parfumé; deux corbeilles de fleurs sont placées chacune sur un piédestal, l'une près de l'orateur, l'autre près du secrétaire; enfin la bannière de la loge doit avoir une cravate de crêpe noir.

(Tous les officiers doivent paraître en deuil.)

A l'heure indiquée pour les travaux, l'architecte fait donner le signal par trois coups frappés sur une feuille de métal sonore. Les FF.·. entrent avec ordre et silence dans le temple; l'harmonie exécute une marche funèbre; les FF.·., dès leur entrée dans le temple, se rendent à leurs places respectives.

Le vén.·. ouvre les travaux au premier degré symbolique.

Après quoi, s'adressant au premier surveillant, il lui dit:

D. Qu'est-ce que la vie?

R. C'est un songe, c'est une ombre.

D. Qu'est-ce que la mort, F.·. deuxième surveillant?

R. Un fantôme qui s'élance sur le seuil des portes inexorables. Elle se montre comme une tache obscure sur les flammes du *Cachata*, qui brûlent derrière elle; son squelette laisse passer les rayons de la lumière infernale entre les creux de ses ossements; sa tête est ornée d'une couronne changeante dont elle dérobe les joyaux aux peuples et aux rois de la terre; quelquefois elle se pare des lambeaux de la pourpre et de la bure dont elle a dépouillé le riche et l'indigent; tantôt elle vole, tantôt elle se traîne; elle prend toutes les formes, même celles de la beauté; on la croirait sourde, et toutefois elle entend le plus petit bruit qui décèle la vie; elle paraît aveugle, et pourtant elle découvre le moindre insecte rampant sous l'herbe; d'une main elle tient une faux comme un moissonneur, de l'autre elle cache la seule blessure qu'elle ait jamais reçue, et que le Christ vainqueur lui porta dans le sein, au sommet du Golgotha; c'est le crime qui ouvre les portes de l'enfer, et c'est la mort qui les referme.

Le vén.·., s'adressant au F.·. orateur, lui dit:

D. F.·. orateur, notre bon F.·. est mort; la nature nous l'a donné, la nature nous l'a ravi.

R. Oui, vén.·.; la nature tient sous nos yeux une école où elle instruit le genre humain; l'emploi du temps est la leçon qu'elle lui répète; nous mourons tous les soirs, nous renaissons tous les matins; chaque jour est une vie complète et différente; cette différence nous échappe, et nous confondons le jour qui nous luit avec celui qui l'a précédé. Cependant comme on ne se baigne jamais deux fois dans les mêmes eaux d'un fleuve, on ne se réveille point deux fois dans la même vie; le fleuve et la vie s'écoulent et changent sans cesse sans paraître changer; nous ne remarquons pas ce volume immense et des ondes et des jours qui est allé s'abîmer pour jamais dans l'océan des mers et dans celui du temps. Occupés d'amusements frivoles, nous suivons gaiement les flots qui nous entraînent, nous descendons doucement et les yeux fermés la pente rapide qui nous mène à la mort; soudain l'écueil caché sort de l'onde et se découvre au milieu des vagues blanchissantes; nous frémissons, l'effroi précipite autour de nous nos regards éperdus; notre âme s'éveille et frissonne dans tous nos sens..... ô désespoir! la frêle barque touche, éclate, se brise et disparaît..... Mortel, sais-tu ce que vaut un instant? Cours le demander à l'homme étendu sur son lit de mort. La jeunesse n'est pas aussi riche en jours qu'elle le pense follement: la mort, l'insidieuse mort, est à la porte; elle épie dans l'ombre l'instant de nous surprendre. Dès qu'une fois son bras invincible nous aura saisi, il n'est plus de liberté, il n'est plus d'espoir pour son captif. La chaîne de l'inexorable éternité l'étreindra; il faudra payer la dette que nous avons contractée en naissant, avec la somme des intérêts que notre vie stérile a en-

tassés. Prodiguons tout le reste, mais soyons avares du temps; ne donnons aucun de nos moments sans en recevoir la valeur; ne laissons les heures sortir de nos mains qu'avec épargne, qu'avec fruit, qu'avec regret, comme nous cédons notre or ou une portion de notre sang, et que chacun de nos jours grossisse le trésor de nos vertus.

Le deuxième surv.·. dit après l'orateur :

Malgré les divers avis de mortalité que nous rencontrons journellement, et la conviction où nous sommes que la mort a établi son empire sur tous les ouvrages de la nature, nous sommes, par une folie qu'on ne peut expliquer, toujours disposés à oublier que nous sommes nés pour mourir; nous passons d'un projet à un autre, nous ajoutons l'espoir à l'espoir, nous formons des plans pour l'entretien et l'emploi de longues années, jusqu'à ce que nous soyons subitement alarmés à l'approche de la mort, lorsque nous l'attendions le moins, et à une heure que nous avions probablement jugée devoir être le midi de notre vie. Que deviennent toutes les apparences du pouvoir, l'orgueil de la santé, les charmes de la beauté, quand la nature a acquitté sa juste dette? Jetons un instant nos yeux sur la scène dernière, voyons la vie dépouillée de ses ornements, poser ses restes dans les formes prescrites.....

Le vén.·. dit :

C'est au nom de tous les maç.·. que je vais te rendre les derniers honneurs!

Pourquoi un F.·. plus digne que moi ne préside-t-il pas à nos rites funéraires, et ne me remplace-t-il pas dans cette lugubre cérémonie? Ah! du moins ma faible voix était connue de celui que nous pleurons; il aimait à l'entendre. Puisse-t-il, du sein de l'éternelle clarté, être sensible aux douloureux accents de son ami!

Secondez mes tristes efforts, maç.·. qui m'écoutez, et vous, maît.·. des cérémonies, venez m'aider à accomplir dans ce jour de deuil les pieux devoirs que notre douleur nous a inspirés. Comme la docte antiquité, offrons à celui que nous pleurons les symboles de ses qualités les plus précieuses!

Le vén.·. se rend à l'autel triangulaire où brûle le feu sacré, accompagné du maître des cérém.·., qui lui présente le vase aux ablutions; là il continue en ces termes :

Ombre chérie de notre bon ami, entends la voix de celui qui te parle au nom de tous tes FF.·.; leur douleur est trop profondément sentie pour qu'ils puissent t'en offrir individuellement le tribut.

Comme la sibylle l'enseigna à Ulysse et à Énée pour se rendre les mânes favorables, je t'offre :

L'eau que la nature renouvelle sans cesse, et qui, tendant toujours à se dépouiller de toute souillure, est l'emblème de la pureté.

Le vin que l'homme a dérobé aux végétaux, et qui est l'emblème de la force.

Le lait, première nourriture des humains, et symbole de la candeur et de la franchise!

La mort, comme la flamme dévorante qui consume cet assemblage, t'a fait disparaître pour ne nous laisser qu'un souvenir qui, semblable à ce parfum, ranimera dans toutes les circonstances notre zèle et notre courage.

Comme cette flamme, tu es entré dans le néant; nous te suivrons tous dans l'ordre prescrit par la nature; puissions-nous un jour mériter d'être pleurés comme toi!

Des accords lugubres retentissent de nouveau, et lorsqu'ils ont cessé, le vén.·. frappe un coup de maillet et dit :

FF.·. surv.·., annoncez à vos col.·. comme j'ai la fav.·. de le faire à l'or.·., que le moment est venu où la parole est accordée au F.·. orateur.

Ici le F.·. O.·. fait un discours qui contiendra des détails sur la vie et les vertus du frère défunt, il expose les principes qui prouvent l'immortalité de l'âme et qui assurent à l'homme la récompense des vertus et la punition des vices, mais ces principes doivent être basés sur la sagesse, la justice, la bonté de l'Être-Suprême, et être parfaitement d'accord avec la sainte raison.

Les sons de l'harmonie retentissent de nouveau dans l'enceinte du temple, un coup de maill.·. leur succède et le vén.·. dit :

FF.·. premier et deuxième surv.·., annoncez sur vos col.·. que nous allons brûler les parfums sacrés, et jeter par trois fois des fleurs sur la tombe de notre ami.

Le vén.·., conduit par le maître des cérém.·., se rend de nouveau devant l'autel triangulaire, au pied du cénotaphe où les parfums fument, et il dit :

Que l'âme de notre F.·. remonte vers sa céleste origine comme les parfums de cet encens s'élèvent vers les cieux!

Il invite ensuite les FF.·. de l'or.·. à se joindre à lui pour l'aider à couvrir de fleurs la tombe du F.·., les maît.·. des cérém.·. et les étendards dirigent leur marche, et pendant un tour trois fois répété, leurs mains jettent avec abondance des fleurs et des feuilles d'acacia sur cette tombe. Revenu à l'or.·., le vén.·. dit.

FF.·. surv.·., le moment de déposer le tribut de vos regrets sur cette tombe est arrivé : que vos col.·. vous accompagnent; les maît.·. des cérém.·. dirigeront votre marche en commençant par la col.·. du m.·.

Les coll.·. se mettent successivement en marche au son d'une harmonie, et lorsque la trombone a annoncé l'accomplissement des voyages mystérieux, les col.·. s'étant remises d'aplomb, le vén.·. dit :

Que le Subl.·. Arch.·. des mondes reçoive dans son sein l'âme de notre bon F.·., et qu'il trouve dans ce temple céleste la récompense de ses vertus!

L'harmonie accompagne ces vœux par de tristes

accords, et lorsque leurs vibrations ont cessé, le vén.·. invite les FF.·. surv.·. à l'aider à accomplir sa tâche, accompagnés des FF.·. maît.·. des cérém.·. Le vén.·. et les deux surv.·. se placent de nouveau aux angles du sarcophage, et ils prononcent par trois fois d'une voix émue un éternel adieu.

A peine ont-ils repris leurs places que l'harmonie oue un air lugubre et plaintif. A ces sons lugubres succèdent trois coups de tamtam. La vibration cessant, le vén.·. dit :

— Mes FF.·., l'âme de notre bien-aimé F.·. est retournée vers sa source divine. Espérons ! espérons ! espérons !...

Les surv.·. répètent ces paroles ; des fanfares sonnent. Aussitôt et au même instant, les draperies de deuil qui ferment la loge à l'orient disparaissent ; on découvre, à travers un immense portique d'architecture égyptienne, les bosquets fortunés des champs Élysées éclairés de la plus vive lumière, et au milieu desquels se trouve placé le buste du F.·. décédé. Une brillante harmonie remplit l'âme des plus douces émotions, et le vén.·. s'écrie avec enthousiasme :

— Mes FF.·., notre espérance est accomplie ; remercions le Subl.·. Arch.·. des mondes ; honneur et gloire à l'auteur de tout bien et de toute lumière... Subl.·. Arch.·. des mondes, auteur de tout bien, source de toute clémence, répands sur nous tes bénédictions, et fortifie nos augustes engagements par les liens d'une affection fraternelle ; que cette preuve frappante de mortalité nous rappelle le sort qui nous attend ; qu'elle nous instruise et nous prépare à ce moment solennel ; de sorte que, quelle que soit l'époque où il arrive après avoir quitté ce monde en paix et dans ta grâce, nous soyons admis dans ton royaume éternel, et que nous y jouissions d'un bonheur sans fin, juste récompense d'une vie vertueuse.

Et les batt.·. les plus unanimes et les plus vives retentissent dans toutes les régions.

(Les cérémonies funèbres des anciens se terminent toujours par le témoignage d'une joie produite par le dogme consolant de l'immortalité.)

Un maît.·. des cérém.·. présente le vase aux ablutions au vén.·., qui, après s'être purifié les mains, prononce ces paroles :

« Mes FF.·.,

» Calmez votre douleur, et cessez d'attacher vos regards sur ces images et ces dépouilles qui appartiennent au néant, pour les reporter sur ces objets d'une consolante espérance. Il est un dogme consolateur reconnu dans tous les temps par tous les peuples, et qu'une voix divine semble proclamer dans l'âme de tous les hommes. Non, tout ne s'éteint pas à la mort, et si la matière rendue à sa source ne fait que changer de forme pour demeurer toujours active et toujours en mouvement dans l'ordre matériel de la nature, l'âme, appartenant à l'ordre intellectuel, ne cesse pas plus qu'elle d'exister. En se séparant du corps qu'elle animait, elle ne fait comme lui que retourner vers sa source pour être livrée à d'autres destinées. La maçon.·. nous l'a dit : *La mort n'est qu'un passage, et celui qui a bien vécu ne la craint pas plus qu'il ne la désire.*

» Je ne saurais fermer nos travaux de ce jour sans exprimer le regret que j'éprouve de ne pouvoir ouvrir aux regards curieux des profanes ces portes qui nous cachent à leurs yeux. Que de précieux exemples ils pourraient y trouver ! Ici ils verraient les douleurs partagées avec plus d'empressement qu'on ne court dans le monde chercher les plaisirs ; ici, quelles que soient les opinions, les doctrines, nous nous pressons fraternellement la main, et, unis par un culte d'amour et de reconnaissance, nos vœux s'élèvent comme le parfum de l'autel vers le trône du Subl.·. Arch.·. des mondes, sans distinction de sectes et de croyances, que nous respectons toutes quand elles sont sincères et de bonne foi. Charité, tolérance, fraternité, telles sont les seules lois dont on aperçoit ici la douce influence. Ah ! combien de temps et de sacrifices l'hypocrisie et les préjugés n'exigeront-ils pas encore avant qu'elles règnent, comme en ces lieux fortunés, sur la terre entière ! Oui, notre exemple, s'il était permis de l'offrir, hâterait peut être cet instant pressé par les vœux du maçon et du philanthr.·. »

Les trav.·. sont fermés de la manière ordinaire. Le vén.·. termine par cette invocation :

« Etre éternel et immuable dont la présence remplit l'immensité, ta toute-puissance, en agissant sur toutes les parties de l'univers, opère dans la nature des changements sans nombre en variant la forme des objets ; mais rien ne se perd, aucune chose n'est réellement anéantie, et chaque atome est conservé pour faire partie du grand tout. Tu as créé tous les hommes pour être heureux, et, à cet effet, tu as communiqué à chaque homme une âme intelligente dont l'immortalité se manifeste évidemment par les facultés qu'elle possède, et qui, étant bien employées, sont capables de la rendre toujours plus parfaite et toujours plus apte à reconnaître ta grandeur et à jouir de tes bienfaits. Ta sagesse infinie a combiné toute chose de manière à ce que rien ne puisse se perdre dans l'univers, et nos âmes ne sont pas plus sujettes à l'anéantissement que nos corps, dont la nature ne décompose les substances après la mort que pour les remettre dans leur état primitif.

» Grâces te soient rendues, être infiniment bon, pour les idées consolantes que tu nous inspires au sujet de l'existence future de nos âmes, et par lesquelles tu tempères la douleur que nous éprouvons à l'aspect de ce tombeau.

» Que notre cher frère, que la mort nous ravit, repose en paix ; que la nature utilise ses restes inanimés, et que son âme immortelle jouisse de toute la félicité que ses vertus lui ont méritée. Amen.

Tous les FF.·. se séparent pleins d'émotions douces et de sentiments consolateurs. M. de N.

LES CHEV∴ DU KNEF.

Les chevaliers du Knef sont réunis dans le temple *Saphenath-Pancah*; l'intérieur a pris un air sévère et philosophique; des flots de lumière l'inondent; l'étoile emblématique de l'ordre resplendit du plus bel éclat.

Au point central s'élève l'autel des derniers mystères; les attributs de tous les degrés maç∴, ceux de la justice et de la puissance y forment un faisceau mystique avec la Bible et le livre sacré de l'ordre.

Au N∴ O∴ de cet autel est placée l'image du plus discret et du plus inflexible des juges, effroi du mensonge, du parjure et de l'oppression, espoir du juste et de l'opprimé. Elle tient d'une main les armes matérielles des chev∴ maç∴, et de l'autre l'emblème de la vérité et l'étendard de l'ordre; son pied droit écrase la tête de l'hydre dont le poignard est brisé.

Le subl∴ maître, après avoir ouvert les travaux suivant le rituel de ce sublime conseil, dit:

Chev∴, n'oublions pas que notre maçonnerie laisse en paix les opinions et les consciences, et que nous n'admettons dans nos assemblées aucune controverse religieuse, aucune discussion politique; nous n'avons qu'une pensée, faire le bien; qu'une couronne, et c'est pour la vertu; qu'une bannière, celle de l'humanité.....

La parole est accordée au subl∴ ch∴ de B∴ œuv∴; il s'exprime en ces termes:

DE LA RAISON.

Subl∴ chev∴,

La raison, mère de la justice et de la vérité, devient la consolation de l'homme et son plus ferme appui; elle lui répète: « Il t'en coûte moins pour être vertueux que pour être méchant; de toutes les combinaisons de tes principes, de tes pensées, de tes actions, il n'en est pas de plus sûres pour atteindre au bonheur que celles qui te sont tracées par la vertu; les événements se disposent pour la punition du coupable; la vertu sait conjurer le malheur; jamais on ne voit derrière elle la figure du dégoût et des remords, et les passions sont toujours entourées de ce cortége redoutable; le libertin, abruti dans toutes ses facultés, traîne dans la douleur une vieillesse prématurée; l'avare expire de faim sur des monceaux d'or; l'ambitieux qui atteint le terme de ses désirs en éprouve encore la soif dévorante; la terre obéit à ses lois; il voudrait commander aux cieux; assis sur le trône du monde, il s'écrie: N'est-ce que cela! L'homme vertueux méconnaît seul les sollicitudes dévorantes, les désirs insatiables; sa vie n'est qu'une succession de douces et paisibles jouissances; il inspire du respect aux hommes et de l'intérêt à Dieu.

L'homme peut considérer tous les objets qui ont des rapports avec lui sous deux faces opposées, l'une agréable et l'autre hideuse; plus ces objets sont importants, plus le contraste est prononcé. Son esprit est naturellement enclin à ne s'arrêter qu'à l'une de ces deux faces; s'il s'abandonnait à ce penchant, ce serait pour lui la source de toutes les erreurs, de tous les maux. Jouet tour à tour de l'enthousiasme et du désespoir, du fanatisme et du dégoût, il saisirait avec avidité des objets dangereux et rejeterait ceux qui lui seraient les plus utiles; il détruirait les institutions les plus sages, parce que les abus les auraient altérées. Guidé par les conseils de la raison, il considère les objets sous toutes leurs faces, et trouve le plus grand bien où il y a moins de mal. Il voit les hommes tels que les a créés la nature doués de qualités contraires; il ne dédaigne pas en eux celles qui méritent son attachement et son estime pour ne voir que leurs imperfections; il n'en redoute pas plus de mal et n'en attend pas plus de bien qu'ils ne peuvent lui en faire. Appuyé sur ses maximes, il n'est plus le jouet de ses passions, de ses incertitudes; il réfléchit sur tous ses choix et toutes ses actions pour les accorder avec les principes de la raison et de la vertu; soumis avec résignation aux maux inséparables de son existence, à la succession rapide des événements heureux ou malheureux, aux phénomènes de la nature; il regarde le temps qui entraîne tout avec lui comme le plus grand des consolateurs; il n'oublie jamais qu'étant un composé prodigieux de l'esprit et de la matière, ces deux éléments de son être ont l'un sur l'autre une mutuelle action; il ne se dégrade pas au rang des animaux et ne prétend pas s'élever à celui des célestes intelligences.

M. DE N.

(La suite au prochain numéro.)

UNE PAGE DU LIVRE D'OR.

Homère fut initié aux mystères de l'antiquité. L'excellence de ses poëmes n'a pas besoin d'être démontrée; les anciens eux-mêmes regardaient ses deux épopées comme la production la plus rare et la plus précieuse de l'esprit humain.

Eschyle, initié aux mystères d'Eleusis, avait composé quatre-vingts tragédies.

Sophocle avait composé soixante-dix tragédies lorsqu'il fut initié aux mystères. Toutes ces pièces sont considérées comme les chefs-d'œuvre de la scène grecque, et peuvent être offertes de bonne heure à l'étude des élèves.

Euripide, poëte grec, fut initié aux mystères maç∴.

Aristophane, initié aux mystères maç∴, auteur de plusieurs tragédies très intéressantes pour l'étude de l'antiquité; elles sont riches de verve, de fantaisie comique, et brillantes de poésie dans les chœurs et dans quelques morceaux soutenus.

Anacréon, auteur de quelques odes gracieuses, aisées à comprendre et à traduire, fut initié aux mystères de l'antiquité.

Théocrite, poëte, auteur d'idylles écrites dans le dialogue dorique; elles offrent un sujet d'étude attrayant et sans difficulté; il fut initié aux derniers degrés de la maç∴.

Thucydide, auteur célèbre de la Grèce. Son histoire de la guerre du Péloponèse passait dans l'antiquité pour le chef-d'œuvre de la prose antique; il fut initié aux mystères d'Eleusis.

Eschine, grand orateur d'Athènes. Son discours contre Ctésiphon est un modèle d'une juste abondance oratoire; c'est une langue ferme, énergique, serrée comme le raisonnement, mais lucide et exacte, qui pénètre aisément un esprit attentif. Il se fit initier aux mystères d'Eleusis.

Isocrate était un maître d'éloquence. Ses écrits ne sont que des exercices de rhétorique, mais l'art y est admirable: la noblesse, l'harmonie du style surtout en font de véritables chefs-d'œuvre. Il fut initié aux mystères de l'antiquité.

Ovide était le plus fécond et le plus facile des poëtes latins; son style conserve la pureté et l'élégance qui caractérisent tous les écrivains du siècle d'Auguste. Initié à la maç∴, il pénétra par la puissance de son génie jusqu'à la connaissance des derniers mystères de cet ordre.

Virgile, poëte célèbre. Son *Énéide* offre le point de perfection de la poésie latine, et l'objet le plus important des études depuis les basses classes jusqu'aux plus élevées. Virgile, dont le génie brille de tant d'éclat, fut initié aux mystères de l'antiquité.

Cicéron. Nous n'avons besoin que de nommer le plus grand écrivain de l'ancienne Rome, et dire qu'il fut initié aux mystères maç∴.

Tite-Live, auteur romain. Son histoire est un chef-d'œuvre: l'intérêt du récit, l'éloquence des discours qui y sont mêlés, la pureté et l'éclat du style font de cet ouvrage un des plus beaux monuments de l'antiquité. Il se fit initier aux mystères maç∴. M. DE N.

LE TUILEUR UNIVERSEL.

(*Suite.*)

Le *rite de Misraïm* fut fondé en France en 1814.

Sans suivre aucune légende sur l'introduction de ce rite, que l'on prétend être arrivé directement d'Egypte, on observera qu'il est composé de 90 degrés divisés en quatre séries :

1° La symbolique qui se compose de	33 degrés.
2° La philosophique,	33
3° La mystique,	11
4° L'hermétique cabalistique,	13
Total,	90 degrés.



NOMENCLATURE DES QUATRE VINGT-DIX DEGRÉS DIVISÉS EN QUATRE SÉRIES ET SEPT CLASSES.

Première série.

1re classe. — 1. Apprenti.
— 2. Compagnon.
— 3. Maître.
2e classe. — 4. Maître secret.
— 5. Maître parfait.
— 6. Maître par curiosité, secrétaire intime.
— 7. Maître en Israël, ou prévôt et juge.
— 8. Maître anglais.
3e classe. — 9. Élu des neuf.
— 10. Élu de l'inconnu.
— 11. Élu des quinze.
— 12. Élu parfait.
— 13. Élu illustre.
4e classe. — 14. Écossais trinitaire.
— 15. Écossais comp.·.
— 16. Écossais maître.
— 17. Écossais panissière.
— 18. Maître écossais.
— 19. Écossais des JJJ.
— 20. Écossais de la voûte sacrée de Jacques VI.
— 21. Écossais de Saint-André.
5e classe. — 22. Petit architecte.
— 23. Grand architecte.
— 24. Architecture.
— 25. App.·. parf.·. arch.·.
— 26. Comp.·. parf.·. arch.·.
— 27. Maître parf.·. arch.·.
— 28. Parfait architecte.
— 29. Subl.·. Écossais.
— 30. Subl.·. Écossais d'Hérodom.
6e classe. — 31. Royal arche.
— 32. Grande hache.
— 33. Subl.·. chev.·. du choix, chef de la première série.

Deuxième série.

7e classe. — 34. Chev.·. du subl.·. choix.
— 35. Chev.·. prussien.
— 36. Chev.·. du Temple.
— 37. Chev.·. de l'Aigle.
— 38. Chev.·. de l'Aigle noir.
— 39. Chev.·. de l'Aigle rouge.
— 40. Chev.·. d'O.·. blanc.
— 41. Chev.·. d'Orient.
8e classe. — 42. Command.·. d'Or.·.
— 43. G.·. command.·. d'Or.
— 44. Arch.·. des SS.·. command.·. du Temple.
— 45. Prince de Jérusalem.
9e classe. — 46. S.·. P.·. R.·. ✻.·. de Hilv.·. et d'Hérodom.
— 47. Chev.·. d'Occid.·.
— 48. Subl.·. philosophe.
— 49. Chaos 1er discret.
— 50. Chaos IIe discret.
— 51. Chev.·. du Soleil.
10e classe. — 52. Sup.·. command.·. des astres.
— 53. Philosophe subl.·.
— 54. Clavi maç.·. premier G.·. mineur.
— 55. Clavi maç.·. deuxième G.·. mineur.
— 56. Clavi maç.·. troisième G.·. mineur.
— 57. Clavi maç.·. quatrième G.·. mineur.
— 58. V.·. M.·. adepte.
— 59. Élu souverain.
— 60. Souv.·. des souv.·.
— 61. M.·. des L.·. L.·.
— 62. T.·. H.·. et T.·. P.·.
— 63. Chev.·. de la Palestine.
— 64. Chev.·. de l'Aigle blanc.
— 65. G.·. élu chev.·. K.·. S.·. G.·. insp.·.
— 66. G.·. inq.·. command.·.

Troisième série.

11e classe. — 67. Chev.·. bienfaisant, chef de la troisième série.
— 68. Chev. de l'Arc-en-ciel.
— 69. Chev.·. du B.·. ou de la Runuka dit Hinaroth.
— 70. T.·. S.·. Isr.·. Pr.·.
12e classe. — 71. S.·. P.·. Talmudin.
— 72. S.·. P.·. zakd.·.
— 73. G.·. har.·.
13e classe. — 74. S.·. G.·. P.·. har.·.
— 75. S.·. P.·. hasid.·.
— 76. S.·. G.·. P.·. hasid.·.
— 77. G.·. insp.·. intend.·. régulat.·. de l'Ordre.

Quatrième série.

14e classe. — 78. Souv.·. pr. du 78e degré (Sup.·. cons.·. des), chef de la quatrième série.
— 79. Sup.·. trib.·. des souv.·. prin.·.
— 80. Sup.·. con.·. de S.·. P.·. du 80e degré.
— 81. Sup.·. con.·. gen.·. des pr.·. du 81e degré.
15e classe. — 82. Conseil des souv.·. pr.·. du 82e degré.
— 83. Souv.·. G.·. trib.·. des ill.·. gouv.·. gouv.·. pr.·. du 33e degré.
— 84. Conseil des S.·. P.·. du 84e degré.
— 85. Conseil du 85e degré.
— 86. Conseil du 86e degré.

16ᵉ classe. — 87. SS.·. GG.·. P.·. P.·. G.·. MM.·. constit.·. rép.·. légit.·. de l'Ordre pour la première série.
— 88. SS.·. GG.·. P.·. P.·. G.·. G.·. MM. pour la deuxième série.
— 89. SS.·. GG.·. P.·. P.·. G.·. G.·. MM.·. pour la troisième série.
— 90ᵉ et dernier degré. SS. GG. MM.·. abs.·. puiss.·. sup.·. de l'Ordre.

Les initiations sont rudes; elles sont une imitation de celles pratiquées anciennement en Egypte, et leurs épreuves fatiguent le corps et l'esprit. Après elles, le néophyte, couvert d'un voile, est introduit dans le temple; là il reçoit l'instruction et la manifestation d'une partie des doctrines et mystères anciens d'Osiris et de Typhon.

La maç.·. fondée par Zoroastre, qui avait été toujours suivie par les anciens, et qui était ainsi conçue :

1° Il n'y a qu'un seul Dieu qui coordonna deux principes pour la conservation, la perpétuité de ce qu'il a créé : la lumière et les ténèbres, source de vie et cause de mort.

Tous les hommes sans distinction sont fils et créatures de Dieu; en conséquence, ils sont tous frères; de ce principe découle cet amour du prochain, lien de toute société civile, et qui s'explique en ne faisant point aux autres ce qu'on ne veut pas qui soit fait à soi-même.

Les hommes élevés à des conditions et grades supérieurs aux autres, ne doivent jamais se considérer comme sortis du cercle de l'égalité naturelle établie par Dieu même.

Le dogme a trois grades ou ordres;

1° Celui de croyant;

2° Celui d'élu;

3° Celui de parfait.

Ces ordres sont conférés par les mages supérieurs respectifs.

L'initiation aux mystères sera précédée de la purification par les quatre éléments et par des épreuves; l'admission aura lieu après que les hauts mages se seront assurés de la moralité du candidat et de ses progrès dans les sciences.

Les grades sont distingués entre eux par un signe, un attouchement, une parole.

L'instruction des néophytes appartient aux mages des ordres relatifs, elle s'exerce sur la physique, la géométrie, l'astronomie, comme les sciences les plus utiles à l'humanité; les hauts mages sont chargés, non seulement du culte, mais encore de la police intérieure des temples et de l'explication des emblèmes, qui ne doivent rappeler que l'unité de Dieu, la lumière et les ténèbres, ou leurs effets, la génération, la destruction, la régénération sous les emblèmes du Soleil, des Étoiles, de la Lune et du Feu.

En l'an 1118, Hugues de Payens établit un ordre, sous la dénomination de chev.·. hospitaliers qui, selon l'usage des temps, et d'après leurs institutions, envoya une foule de chev.·. à la conquête de la Terre-Sainte; peu après cette institution, le roi Baudouin donna à ses chev.·. une maison dans Jérusalem, près d'une église qu'on croyait l'emplacement du temple de Salomon.

Pendant les guerres contre les Sarrasins, ces chevaliers croisés purent pénétrer dans des lieux lointains; mais toujours environnés de périls, ils cherchèrent un appui et le trouvèrent dans les prêtres cophtes.

Les chev.·. hospitaliers se lièrent étroitement avec les prêtres cophtes, et par là, ils purent être admis aux doctrines et aux mystères des *enfants de la veuve* et aux dogmes du Subl.·. Arch.·. des mondes, rétablis par *Hesman*.

(Ils admettaient pour dogme un Dieu, qui avait créé les deux premiers principes, lumière et ténèbres, comme les anciens prêtres égyptiens, en s'occupant symboliquement de la réédification du temple de Salomon, de la mort d'Hiram, de la parole perdue, etc.)

Les chev.·. hospitaliers, admis et initiés aux mystères des enfants de la veuve, de retour chez eux, les communiquèrent à ceux d'Europe, qui, convaincus à leur tour de la vérité de ces doctrines et de la sainteté de ces institutions, s'y vouèrent entièrement.

Ce fut en reconnaissance d'avoir été admis aux travaux du temple mystique, que les chev.·. hospitaliers furent investis spécialement du titre de chevaliers du temple ou *chev.·. saints* (en hébreu kadosch).

Dans les instructions du chev.·. d'Orient, où l'on célèbre l'institution des chev.·. du Temple et l'arrivée de ces doctrines en Europe, celle-ci nous est présentée de la manière suivante. « Quatre-vingt-un maçons (chevaliers), sous la conduite de Garimont, patriarche de Jérusalem, passèrent en Europe en 1150, se rendant auprès de l'évêque d'Upsal, qui les accueillit très amicalement; il fut initié aux mystères et on lui confia le dépôt sacré de ces sublimes doctrines. L'évêque d'Upsal eut soin de les renfermer dans le souterrain de la tour des quatre couronnes, qui était alors le local du trésor du roi de Suède; neuf de ces maçons, du nombre desquels se trouvait Hugues de Payens, établirent l'ordre du Temple, qui, dans la suite reçut de l'évêque d'Upsal le dépôt à lui confié. C'est par ce fait que les chev.·. du Temple devinrent les conservateurs et les dépositaires des mystères, rites et cérémonies apportés d'Orient par les maçons et lévites de la vraie lumière. »

Les chev.·. du Temple, dévoués entièrement aux sciences et aux dogmes apportés de la Thébaïde, voulurent, par une commémoration, fêter dans la suite des temps cet événement mémorable. Les Écossais suivirent ce modèle en établissant les trois grades de

Saint-André-d'Écosse et les adaptant à la légende allégorique qu'on lit dans les instructions, dont voici un extrait :

« Des chev.·. écossais s'occupaient à remuer un terrain dans Jérusalem pour y bâtir un temple sur l'emplacement de l'ancien où jadis était la partie appelée *Sancta Sanctorum*; pendant leur travail, ils découvrent trois pierres fondamentales du temple de Salomon ; leur forme monumentale attire leur attention ; elle redouble lorsqu'ils y voient dans des espaces elliptiques, tracés sur la dernière, le nom de Jéhovah qui était aussi le type des mystères des chev.·. du Temple (la parole sacrée perdue par l'assassinat du G.·. arch.·. Hiram, voir le 3°.·. d.·. M.·.). Les chev.·. écossais rapportèrent chez eux ce monument précieux, et pour éterniser leur respect, ils s'en servirent pour la fondation de leur premier temple à Édimbourg.

» Les travaux ayant commencé le jour de Saint-André, ils prirent le nom de Chev.·. de Saint-André, et établirent les grades d'ap.·., comp.·., maît.·., connus sous le titre de *petit architecte*, *grand architecte* et *maître écossais* ; et comme par l'institution de leur ordre, ils étaient obligés à des courses et à des pèlerinages lointains, environnés de périls, ces grades furent établis pour se reconnaître particulièrement entre eux, à l'aide de signes, paroles et attouchements propres à chaque degré. »

Anderson dit qu'un Saint-Alban, 247 ans après J.-C., a été le premier G.·. M.·. de la maç.·. en Angleterre ; d'autres prétendent que la G.·. L.·. d'York a été constituée par le prince Edwing, l'an 926.

Lavrie prétend que la franc-maç.·. en Angleterre commença en 1150 dans le village de Kilwinning. Ce qui est prouvé par les écrits de Robert Flud, Bacon, Wilkins et autres, c'est que le roi d'Écosse, Bruce, fut le fondateur de l'ordre maç.·. en 1314 ; que le 24 juin de ladite année, il institua l'ordre de Saint-André, et conserva pour lui et Horédum le titre de G.·. M.·., et par là établit la G.·. L.·. royale à Kilwinning d'H.·. R.·. M.·. qui passa dans la suite à Édimbourg, et fut présidée par différents rois d'Écosse. Cette origine des M.·. M.·. Ec.·. anciens, est la plus probable : car elle s'accorde avec la destruction des Chev.·. templiers, et avec les légendes de Suède et autres.

Un des plus savants réformateurs, fut le chevalier Ramsay, Écossais ; il créa un nouveau rite, qu'il divisa en plusieurs institutions nouvelles, en écossais novice et en chev.·. du temple. Chacun de ces ordres avait différents points ; Ramsay admettait dans ses doctrines que son institution était venue d'Orient par Godefroy de Bouillon, au temps des croisades.

En 1768 il transporta ses doctrines en France et ailleurs.

Le Suédois Swedenbourg a introduit en Angleterre un nouveau rite maç.·.

Le centre du rite écossais primitif est à Édimbourg ; il a des loges de sa constitution en France, dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Italie, etc.

La première loge fut établie en France en 1725 ; les FF.·. milord Derwent-Waters, le chev.·. Maskelyne et Huguetti furent les premiers à ouvrir des travaux maç.·. à Paris, dans la L.·. au Louis d'argent, et en 1732 la L.·. d'Aumont qui reçut de la G.·. L.·. d'Angleterre des constitutions symboliques, et non d'Écosse.

La loge symbolique au Louis d'argent, est la première qui paraît avoir eu des constitutions légales. Son nom fut porté sur le tableau des loges affiliées à la G.·. L.·. anglaise en 1735. Il est à observer que le premier G.·. M.·. que les annales maç.·. de France indiquent est l'Anglais Derwent-Waters.

Peu après cette époque, la maç.·. en France fut déchirée par plusieurs schismes. Ce qui fit le plus de bruit et de scandale, ce fut lorsqu'avec des constitutions écossaises on introduisit les hauts degrés ; la lutte commença entre les deux GG.·. OO.·. établis en même temps à Paris, en opposition l'un de l'autre.

Le rite la Perfection se trouvait déjà établi à Bordeaux avant de l'être à Paris : c'est de son concile qu'émanèrent les grandes constitutions, tant de la France que des colonies, qui réglèrent tous les chap.·. et consist.·. qui en dépendaient. Ces statuts servirent au G.·. O.·. de France, dans sa réforme maç.·. de 1786, comme également pour l'Ec.·.

On doit remarquer une chose très curieuse pour ceux qui observent la marche des opinions, c'est que tandis que le G.·. O.·. de Paris s'occupait à concentrer l'esprit de l'écossisme dans sept degrés (voilà la classification : — premier temple : app.·., 2° comp.·. 3° maît.·. ; second temple, 4° élu secret, 5° G.·. élu Écoss.·., 6° chev.·. d'Or.·. ou de l'épée, 7° souv.·. prince R.·. croix ; les quatre derniers degrés sont appelés ordres), d'autres réformateurs, la même année augmentèrent les vingt-cinq degrés de l'Éc.·. de la perfection, et les portèrent au nombre de trente-trois, sous le prétexte que la science maç.·. était imparfaite.

Un des rites les plus répandus jadis en France, était celui d'Adonhiram : ses emblèmes se rapportent entièrement à la construction du temple de Salomon sur le dessin d'Hiram ; les doctrines de ces grades, de ces légendes, sont puisées principalement dans le Talmud et dans Esdras. Les degrés d'Adonhiram sont dans l'ordre suivant : 1er app.·., 2° comp.·., 3° maître, 4° maître parfait, 5° élu des neuf, 6° élu de Pérignan, 7° élu des quinze, 8° petit arch.·., 9° grand arch.·., 10° maître écoss.·., 11° chev.·. de l'épée, 12° chev.·. rose-croix.

Le F.·. de Saint-Martin fut l'un des plus célèbres réformateurs français ; il composa un nouveau rite.

Ses doctrines sont fondées sur celles de Martinez Pascalis ; elles enseignent les principes et la pratique du martinisme ; il divisa son rite en dix grades, dont sept forment le premier temple, et trois le second ; il

a aussi suivi les opinions de Swedenbourg, et même modelé, ses instructions sur celles des élus coens, c'est-à-dire qu'elles traitent de la création de l'homme, de sa désobéissance, de sa punition, de sa régénération et de sa réintégration dans son innocence et dans les biens perdus par le péché originel ; son but est le perfectionnement de l'homme afin qu'il puisse s'approcher du souverain être dont il est émané.

Lorsque l'adepte par ces nouveaux ordres a recouvré ses droits primitifs, il se rapproche de son créateur, il peut connaître les secrets de la nature, ceux des sciences occultes et de la théologie mystique.

Les cérémonies sont entièrement tirées de la Bible.

Martines Pascalis est un Allemand, né vers 1700, d'une famille pauvre mais noble : à l'âge de seize ans il savait le grec et le latin; il alla en Turquie, en Arabie et à Damas, il s'instruisit dans les mystères du Temple, il établit un ordre particulier de R.·. R.·. +.·. +.·.

Le rite de Saint-Martin a produit la L.·. des Philalèthes à Paris, qui avait douze grades, et dont toute la science reposait sur la chimie et sur les sciences occultes. Cette L.·. avait une bibliothèque riche en monuments maç.·. et littéraires.

La France, en 5800, était partagée dans les croyances maç.·. suivantes :

Le rite écossais philosophique et celui d'H.·. R.·. M.·.

Le chap.·. primordial des R.·. R.·. +.·. +.·. d'Arras, et chap.·. de son ressort.

La Cité Sainte ou la stricte observance, dont les centres se trouvaient à Lyon, à Bordeaux et à Strasbourg.

Les Philalèthes ou chercheurs de la vérité.

Le régime primitif.

Le rite d'Adonhiram.

Le rite de Saint-Jean d'Écosse, établi à Marseille.

Le régime hermétique, qui avait son centre à Montpellier.

Les sublimes élus de la vérité, dont le centre était à Rennes.

Le rite de Saint-Martin.

Le rite des Élus Coens.

Le rite des trois grades symboliques, et enfin de la nouvelle réforme adoptée par le G.·. O.·.

La première L.·. établie dans les Pays-Bas, le fut à Namur en 1769, par Jean Cunningham, gentilhomme écossais ; il y introduisit le rite primitif de trente-trois degrés, par patentes de la grande loge métropolitaine d'Écosse, O.·. d'Édimbourg en 5777.

Un rite qui existait en Allemagne depuis une époque très reculée, est celui des princes rose-croix, par Christien Rosen-Creux, né en 1387 : il fit un voyage à la Terre-Sainte, et eut à Damas des conférences avec les sages chaldéens, desquels il apprit les sciences occultes, la magie et la cabale ou magie ; il se perfectionna dans les loges d'Egypte et de Libye : de retour, il chercha à réformer les sciences, et il institua le système chev.·. rose-croix avec bien des ramifications. Mais la plus suivie était celle de la chimie et de la magie ; la décoration était un compas en or, suspendu à un large ruban blanc ; les emblèmes du tapis étaient le soleil, la lune, le double triangle, et au centre la lettre G.·.. Ces anciens chev.·. n'avaient que trois grades ; à la suite des symboles qu'ils multiplièrent à l'infini, leur doctrine s'appuyait sur deux pivots, l'un était l'étude et la science des vertus occultes, et l'autre des choses surnaturelles. Selon eux, le pouvoir de la magie était tiré de la connaissance des noms sacrés de Dieu, des anges, des éléments et des sept planètes, et avaient un grand rapport avec la purification et les épreuves des mystères d'Éleusis.

Les rose-croix allemands ont toujours prétendu qu'ils étaient les dépositaires et les conservateurs du dogme maç.·.

Un troisième rite, qui était aussi beaucoup suivi, était celui des FF.·. de la rose-croix d'or.·. : la décoration de ceux-ci était un anneau en argent avec les lettres L.·. A.·. A.·. T.·., *ignis*, *aqua*, *aer*, *terra* : ce qui se rapporte aux quatre éléments et aux doctrines égyptiennes ; ils avaient adopté les degrés suivants :

1er Adeptus.
2e Adeptus junior.
3e Praticus.
4e Theoricus.
5e Minor.
6e Major.
7e Adeptus exemptus.
8e Magister Templi.
9e Magnus.

Le baron de Hund, qui déjà avait été admis aux hauts degrés dans le chap.·. de Clermont, se mit à la tête des réformateurs, cherchant à remettre la F.·. M.·. dans sa splendeur primitive : il fonda l'ordre de la stricte observance, ce rite du régime rectifié à cinq degrés ; les trois symboliques plus le *maître écos.·.* et le *chev.·. de la Cité Sainte*, les symboles qui lui sont particuliers représentent :

1er Une colonne brisée par en haut.
2e Une pierre cubique.
3e Un vaisseau dématé.

Cet emblème se réfère à la nacelle de Saint-Pierre et aux premiers symboles chrétiens.

4e Un lion dans un ciel orageux.
5e Un tombeau avec les initales L.·. M.·.,

Un aigle, un pélican et la devise, « *Ecce quod superent.* »

Ce rite se dit le successeur de l'ordre du Temple, il est particulièrement établi dans l'Allemagne catholique et romaine ; ils prétendaient avoir une prémi-

nence sur leurs ancêtres, et gardaient les degrés suivants, contre les symboliques :

1er Frère africain.
2e Écossais de Saint-André.
3e Chev.·. de l'aigle, M.·. élu.
4e Maître écossais.
5e Mage souverain.
6e Maître provincial de la Croix rouge.
7e Mage ou chev.·. de la clarté.

Ce dernier grade a cinq points :

1er Chev.·. novice de la troisième année.
2e Chev.·. de la cinquième année.
3e Chev.·. de septième année.
4e Lévite.
5e Le prêtre.

(*La suite au prochain numéro.*)

INITIATION D'ORPHÉE.

(*Suite et fin.*)

Après avoir franchi cet espace, Orphée se trouve dans le Ténare, voûtes immenses qui soutiennent le temple du génie de la destruction. On y célébrait une fête séculaire en mémoire de la submersion du globe et de son incendie. Après avoir franchi les fleuves fétides et verdâtres que la corruption roule autour de cette redoutable enceinte, à travers une atmosphère chargée des miasmes qui émanent des cercueils entr'ouverts, il s'égara dans une mer de ténèbres épaisses, quelquefois éclairée par des flammes intermittentes qui permettaient à l'œil de sonder ses profondeurs. Ainsi les rayons du soleil pénétrant les vapeurs qui entourent la cîme du volcan, éclairent le gouffre de son cratère et le chaos qui l'entoure; il marchait parmi des squelettes épars sur le sol, horriblement agités par les reptiles qui les habitent ; les fantômes hideux qui aiment à voltiger sous les voûtes des hécatombes noircies par la fumée des torches funèbres se pressaient autour de lui ; leurs crêpes frémissaient en se froissant contre son visage ; il se vit entouré de ces spectres qui se revêtirent des livrées de la mort, s'armèrent de sa faux pour errer dans les ténèbres, en traînant des chaînes bruyantes autour de lui.

Mais, franchissant tous les obstacles, Orphée arrive aux limites de son initiation au premier degré, une lumière céleste et divine frappe ses yeux ; il découvre autour de lui une scène enchantée, une campagne riante ; des chœurs avec une musique mélodieuse flattent agréablement ses oreilles; des visions saintes lui apparaissent ; il est initié, il est rendu par l'admission parfait ; il n'est plus l'esclave des craintes, il est couronné, il est triomphant, il est admis à la science sublime des doctrines sacrées de la résurrection.

M. DE N.

Introduction de la maç.·. dans les divers pays du monde.

Il y a environ un milliard d'hommes sur la terre ainsi répartis :

Europe	170,000,000
Asie et Nouvelle-Hollande. . .	550,000,000
Afrique	130,000,000
Amérique	150,000,000
Total. . . .	1,000,000,000

Que fait ce milliard d'hommes ? A quoi pense-t-il ? Quel est son sort, son état de lumière ou d'ignorance, de bonheur et de malheur ?

Les uns sont juifs, on en compte 9 millions.

Les autres sont chrétiens, on en compte 170 millions.

Les autres mahométans, on en compte 155 millions.

Une quatrième portion, qui n'est composée ni de mahométans ni de chrétiens, mais qui comprend les Chinois, les Indiens, les habitants de la Nouvelle-Hollande, etc., se monte à 666 millions, total 1 milliard.

Ainsi, 845 millions d'hommes ne sont pas mahométans et sont cependant des hommes.

830 millions ne sont pas chrétiens et n'en sont pas moins des hommes; 991 millions ne sont pas juifs et sont encore des hommes; enfin, 666 millions ne sont ni juifs, ni chrétiens, ni mahométans, et sont toujours des hommes.

Voilà donc 1 milliard d'hommes séparés, divisés par leurs croyances! Les chrétiens, les juifs, les mahométans se méprisent, se haïssent et se font la guerre depuis qu'ils existent. Tous se sont exterminés au nom du ciel.

Les 666 autres millions se tolèrent davantage; mais, sous le rapport religieux, ils sont méprisés par les trois premières croyances qu'ils méprisent à leur tour. Ainsi voilà tous les habitants du globe qui vivent dans un état de trouble et de mésintelligence religieux, bien opposé sans doute aux vœux du bon sens, de la nature et du créateur de l'univers.

Dieu ne les a pas tirés du néant pour se déchirer, pour s'entr'égorger. Non.

Il leur a donné la raison pour s'éclairer, un cœur pour s'aimer; sans quoi il y aurait contradiction, folie et cruauté dans la création.

Mais l'humanité accomplit la grande révolution autour de l'axe brillant de la vérité, et lorsque l'idée sera dépouillée du symbole et se montrera à l'intelligence parée de sa splendide nudité; que le flambeau de la maçonnerie aura éclairé le monde, et que la doctrine sera devenue la religion de tous les peuples, alors sera réalisé l'idéal sublime renfermé mystérieusement en ses symboles.

Europe. — Suède, maç.·. scandinave, en 281; Edimbourg, en 1322; Ecosse, en 624; Angleterre, en 1050; France, en 1535; Bavière, en 1734; Saxe, en 1731; Suisse, en 1721; Hambourg, en 1727; Portugal, en 1031; Hollande, en 1631; Naples, en 1153; Espagne, en 1628; Norwége, en 1747; Hongrie, en 1743; Bohême, en 1744; Danemark, en 1741; Malte, en 1740; Pologne, en 1557; Turquie, en 831; Autriche, en 1337; Prusse, en 1563; Irlande, en 1729; Toscane, en 1733; Russie, en 1731; Hanovre, en 1754; Jersey, en 1735; Guernesey, en 1723.

Asie. — Ceylan, en 1731; Surate, en 1761; île du Prince-de-Galles, en 1740; Perse, en 712; Pondichéry, en 1820.

Océanie. — Bombay, 1820; Java, en 1769; Sumatra, en 1772; Nouvelle-Galles du Sud, en 1827; Bengale, en 1628; Turquie mineure, en 1721; Madras, en 1729.

Afrique. — Egypte, la maçonnerie a été ramenée par des Vénitiens en 1631; cap Cost, en 1733; île Bourbon, en 1730; île de France, en 1767; cap de Bonne-Espérance, en 1784; Sainte-Hélène, en 1795; Sierra-Leone, en 1815; Sénégal, en 1321; îles Canaries, en 1823.

Amérique. — Canada, en 1721; Massachussets, en 1731; Georgie, en 1732; Caroline du Sud, en 1738; New-York, en 1736; Saint-Christophe, en 1738; Martinique, en 1730; Antigoa, en 1742; Jamaïque, en 1743; île Royale, en 1741; Saint-Domingue, en 1349; Pensylvanie, en 1754; Barbades, en 1753; Guadeloupe, en 1754; Saint-Eustache, en 1754; Nouvelle-Ecosse, en 1762; Grenade, en 1763; Virginie, en 1764; Terre-Neuve, en 1764; Guyane hollandaise, en 1771; Bermudes, en 1774; Louisiane, en 1735; Saint-Thomas, en 1815; Honduras, en 1810; Saint-Vincent, en 1815; Cuba, en 1820; Dominique, en 1821; Brésil, en 1821; Colombie, en 1821; Mexique, en 1825; Guyane française, en 1821.

DISCOURS DU VÉN.·. DE LA G.·. L.·. DU BRÉSIL.

Allocution du F.·. Paitre 30.·., à l'occasion de l'installation des dig.·. et offi.·., le 21e j.·. de 1er m.·. 5853.

Mes FF.·.

Quand une seconde fois vos suffrages me confient le premier Maill.·. de ce R.·. at.·., je ne sais si je dois me livrer à la satisfaction ou au regret. Il m'est bien doux, sans doute, de recevoir de vous une si honorable preuve de votre confiance et de vos sympathies, mais qu'il me serait pénible de n'y point répondre dignement, et d'avoir accepté témérairement une si grande responsabilité. En effet, s'il ne s'agissait pour moi que de vous apporter un cœur plein de respect et d'amour pour notre ordre sublime, et de dévoue-

ment à la gloire de l'aug.·. L.·. des Francs Hiramites; s'il me suffisait de quelques connaissances maçonniques, d'une expérience déjà longue et d'un amour vraiment fraternel pour chacun de vous, oh! ma conscience serait bien tranquille, et vous me verriez complétement rassuré ; mais qu'il y a loin de là aux qualités que vous devez rechercher dans votre vén.·.

Quoi qu'il en soit, mes FF.·., vous me tiendrez compte de mon bon vouloir et de mes efforts, et, avec le concours de vos lumières, si je ne suis point un directeur habile, du moins ne serai-je jamais, je l'espère, un obstacle à votre marche progressive.

Votre marche progressive !.... Voilà, mes FF.·., une grande chose, pleine de prestiges, généralement vénérée, et bien digne d'exciter le noble enthousiasme que je suis heureux de voir briller sur vos fronts. Mais il importe ici de recueillir nos idées et de les bien fixer, car à l'occasion de ce grand mot de progrès, de ce mot magique qui fait vibrer une corde secrète dans tout cœur d'homme, il apparaît de toute part un phénomène aussi singulier dans sa production, qu'il pourrait être funeste dans ses résultats : c'est que ce mot sacré est devenu le drapeau banal des doctrines et des vues les plus opposées, et que très probablement c'est en toute bonne foi, que les sectateurs des différentes doctrines se prétendent animés de l'amour du progrès, et affirment tous que l'application de leurs vues en serait la réalisation. Or, quand des doctrines ou des vues contradictoires se prétendent progressives, il peut bien arriver que toutes au contraire soient rétrogrades, ou que l'une d'elles soit véritablement un progrès, tandis que les autres sont regressives ; mais il est absolument impossible que toutes soient progressives effectivement.

Ce phénomène accuse donc un malentendu notoire, une flagrante confusion, sinon dans l'idée même du progrès, du moins dans ses rapports avec les idées pratiques, ou les moyens de réalisation des vues proposées. Voilà ce qui paraît singulier, surtout à notre époque ; et, puisque ce malentendu existe évidemment, il pourrait arriver qu'on se laissât entraîner, tout en voulant le progrès réel, par des doctrines erronées capables de conduire les sociétés à leur ruine, et voilà en quoi ce phénomène pourrait avoir de funestes résultats.

Si nous voulons, mes FF.·., acquérir une preuve irrécusable de ce danger, il nous suffira de jeter les yeux sur quelques faits sinistres et bien déplorables, que signale l'histoire de l'ordre maçonnique.

Au dix-septième siècle, sous prétexte de progrès, les schismes déchiraient la maçonnerie dans toute l'Europe. Chacun voulait imposer ses vues particulières comme étant le but de l'ordre ; alors on vit s'élever une foule de petites sociétés, soi-disant maçonniques, se proposant les fins les plus opposées et les plus déraisonnables. Pour les uns, la maçonnerie devait être une religion nouvelle, et ils n'aboutissaient qu'à la négation de toute religion. Pour les autres, elle était une société de prétendus libres penseurs, marchant droit à l'anéantissement même de tout principe moral, par la prédication des doctrines monstrueuses de l'athéisme et du suicide. Ceux-ci voulaient y voir un but politique, et la transformaient en société plus ou moins séditieuse, et par conséquent intolérable. D'autres, enfin, en faisaient une simple association de plaisir, et y donnaient l'entrée à l'ignoble orgie. Les plus sages tendaient à la réduire au rôle de société purement philanthropique, sans s'apercevoir qu'ils lui ravissaient ainsi tout caractère d'utilité générale, et conséquemment de permanence ; dans une telle anarchie la grande institution périssait. Déplorable et constant effet des fausses vues progressives !....

Heureusement, au milieu de ce travail de désorganisation et de ruine, quelques hommes, qui avaient conservé le pressentiment de l'utilité de la maçonnerie au point de vue élevé de l'humanité en général, travaillèrent à la reconstituer, d'abord en Angleterre et en Allemagne et ensuite en France, et ils la dotèrent de ces constitutions et statuts à la sagesse desquels nous devons la continuité de nos travaux.

Ces lois, promulguées à la suite d'un état de désordre si funeste et qui avaient en vue la destruction de ces abus, offrent, sous leur aspect négatif, les preuves d'une admirable perfection, car elles proscrivent avec soin tous les éléments d'anarchie introduits dans l'institution avec les vues particulières, et il en résulte clairement que la maçonnerie n'est ni une association religieuse, ni une association politique, ni une association de plaisir ; mais, sous leur aspect affirmatif, ces mêmes lois sont très réservées, et se bornent, pour ainsi dire, au règlement des formes administratives. Il n'en pouvait être autrement, mes FF.·. : si éminents qu'aient été ces hommes, dont nous bénirons à jamais la mémoire, il était absolument impossible qu'ils pussent établir, ni même pressentir le but spécial de l'institution à notre grande époque. Ces illustres restaurateurs de l'ordre sublime ne pouvaient que préparer les voies de l'avenir, en nous disant : rendez-vous dignes de recevoir la lumière par le perfectionnement de vos mœurs, et la pratique des bonnes œuvres envers vos FF.·.

Mais une autre observation bien grave, que je dois faire ici, c'est que ces préceptes de morale sont insuffisants pour nous diriger dans l'appréciation de nos maximes, de nos devoirs et de nos actes comme maçons ; c'est qu'ils sont absolument impuissants à soumettre toutes les intelligences, et à vaincre, par conséquent, les rébellions de la volonté, car ils ne sont autre chose que des règles de sentiment ou de convention, et, à l'un ou à l'autre de ces titres, ils ne peuvent avoir désormais sur l'esprit humain qu'une autorité précaire, ainsi que le démontrent les faits, puisque les statuts et règlements n'ont empêché nulle part les dissidences et les scissions les plus funestes

de se produire, soit dans les grands centres maçonniques, soit au sein des loges elles-mêmes.

Ne nous étonnons point, mes FF.·., de ces faits anarchiques, et, comprenons-le bien, de même que nous absolvons nos devanciers et nos contemporains de leur ignorance absolue du but de la maçonnerie à notre époque, parce que, jusqu'ici cette ignorance a été inévitable, ainsi devons-nous excuser les dissidents, et les reconnaître tout à fait innocents dans leur révolte, puisque la faute en est à l'insuffisance et à l'impuissance avérées de nos maximes et de nos lois, comme conséquence inévitable de l'état actuel du développement auquel est parvenue l'intelligence humaine.

En effet, alors que la raison sentimentale était seule réalisée dans l'homme, il ne pouvait s'élever au delà de la croyance, et l'instinct du bien avec la foi religieuse suffisaient pour soumettre sa volonté. Mais depuis que, vers la fin de la troisième époque historique de l'humanité, et surtout pendant le cours de la quatrième, la raison cognitive, *la haute faculté du pourquoi*, s'est éveillée en lui, l'homme aspire invinciblement à la certitude qui est devenue la seule loi de sa soumission intellectuelle, et, comme en même temps que cette raison cognitive se réalisait dans son intelligence, il acquérait la conscience de sa dignité, il ne pouvait plus, sans se dégrader à ses propres yeux, se soumettre qu'à ce qui lui apparaissait comme certainement vrai.

Il faut donc aujourd'hui donner à toutes ces règles sentimentales et conventionnelles, aussi bien qu'aux maximes morales elles-mêmes, une fondation rationnelle, péremptoire. Espérer qu'en dehors de cette condition, elles pourront conquérir l'empire absolu qu'elles doivent pourtant exercer sur l'intelligence et la volonté humaines, ce serait le comble de la folie.

Ainsi, mes FF.·., voici où nous en sommes dans ce siècle si éclairé en comparaison des siècles précédents, quand tout le monde parle de progrès, en sent la nécessité et y aspire effectivement. Nous ignorons presque tous le but vers lequel la providence nous appelle, et conséquemment la loi du progrès qui lui est subordonnée, puisque *progresser* signifie pour tout le monde : avancer vers un but déterminé. Et, ce qui est plus effrayant encore, les lois morales, ainsi que les règles instinctives et conventionnelles, qui ont servi à nous conduire au point d'élévation où nous sommes parvenus, sont devenues impuissantes à nous faire faire un pas de plus, en raison même des progrès qu'elles ont amenés...

Heureusement, la lumière commence à pénétrer dans cet horrible chaos, et la détermination positive du but spécial de la maçonnerie à notre époque, la fixation de la loi du progrès, ainsi que la fondation péremptoire des lois morales et des règles instinctives, ce triple problème, dont la solution était impossible pour nos pères, se trouve aujourd'hui résolu.

Dans une précédente allocution, mes FF.·., en cherchant avec vous à découvrir l'origine et la mission de la maçonnerie, j'ai dû vous engager à jeter un regard rétrospectif sur la marche imposante de l'humanité à travers les âges, et nous avons reconnu que, sous trois formes différentes d'association, elle a déjà obtenu trois buts universels, et que ces trois progrès successifs constituent les trois premières époques historiques de l'espèce humaine, savoir :

Première époque. Temps des peuples orientaux, ou association sentimentale des hommes ayant pour but la réalisation du bien-être corporel.

Deuxième époque. Temps des civilisations grecque et romaine, ou association juridique, ayant pour but la réalisation de la justice dans les relations des hommes entre eux, ce qui constitue la liberté politique.

Troisième époque. Temps de la civilisation chrétienne depuis l'avénement du Christ jusqu'à la réformation religieuse par Luther, ou association éthique sous la loi évangélique ayant pour but la fondation de la justice sur le sentiment religieux du devoir et de la fraternité humaine.

Nous avons vu encore que la quatrième époque historique qui date de la réforme de Luther, et qui a déjà conquis la liberté de la conscience ou de la pensée, a pour but : l'*établissement du règne absolu de la raison et de la moralité.*

De plus, nous avons remarqué que ce but auguste de notre époque, comme résultat positif de la philosophie de l'histoire, devenait le criterium du véritable progrès dans toutes les branches du savoir humain, et que nous pouvions désormais juger avec certitude le caractère utile ou nuisible, progressif ou rétrograde, de toute production artistique, littéraire, politique, morale ou scientifique, puisque, évidemment, toutes ces productions doivent, pour être utiles et progressives, avoir un rapport de finalité avec le but providentiel de l'époque, c'est-à-dire qu'elles doivent être de nature à nous en faciliter l'obtention.

Or, mes FF.·., ce grand but est aussi dans la sphère de notre activité propre, la seule véritable loi du progrès ; car reconnaître le but proposé par Dieu lui-même à l'espèce humaine, c'est avouer pour chacun de nous l'obligation de concourir à sa réalisation ; c'est avouer que cette obligation constitue, à notre époque, la moralité de l'homme. Et, de même que chacun de nos actes n'est empreint du sacré caractère de moralité qu'autant qu'il nous fait faire un pas vers ce but, de même aussi, aucune association particulière ne saurait être légitimée que par l'évidence et l'utilité de son concours pour nous en faciliter l'obtention.

Pour formuler cet utile concours, cette haute mission de la maçonnerie, aujourd'hui il faut dire : que son but spécial est de diriger l'humanité vers ses

fins providentielles, qui sont l'obtention du vrai et du bien, ou, en d'autres termes, le règne absolu de la raison et de la moralité.

Et, disons-le franchement, si ce but auguste n'était point réellement celui de l'ordre maçonnique, il serait impossible de lui en trouver un que des hommes raisonnables pussent avouer, et cette institution ne mériterait à aucun titre, ni le respect, ni le zèle que nous lui avons voués, ni le sacrifice du temps que nous lui consacrons. A cet égard, aujourd'hui aucune illusion n'est possible ; c'est en vain que tous les statuts des divers orients déclarent que les maçons doivent s'occuper de propager la morale, les sciences et les arts, et que l'ordre est essentiellement philanthropique ; cette déclaration est restée partout à l'état de vœu et de vœu impuissant. Prétendre le contraire en présence des faits, ce serait tout simplement un absurde mensonge : car, sans parler de la propagation de la morale, des sciences et des arts, dont nous ne nous occupons nulle part utilement, il est évident qu'il n'est si petite association de charité, si mince confrérie qui ne console plus d'afflictions et ne soulage plus de misères que l'institution maçonnique. Ici, mes FF.·., vous le comprenez, je ne critique pas, j'apprécie et je dois être vrai. D'ailleurs la mission de la maçonnerie, telle que nous la déduisons du passé historique, de l'état actuel et de l'avenir de l'humanité, est bien autrement grande et salutaire que celle d'une association de bienfaisance. A chacun sa part et son devoir.

J'espère avoir fait passer ma conviction dans vos esprits ; j'espère que cette conclusion de tout ce que je vous ai dit : la maçonnerie a pour mission de diriger l'humanité vers le but de notre époque, qui est l'obtention du vrai et du bien, vous paraît aussi claire, aussi inévitable qu'elle me le paraît à moi-même. S'il en était ainsi, je regarderais ce jour comme le plus heureux de mes jours, car j'aurais beaucoup fait pour la gloire de l'ordre et le bonheur de l'humanité.

Ce n'est point assez pourtant de connaître notre but, une grande et sainte tâche nous reste à accomplir encore : c'est l'étude et l'organisation des moyens les plus propres à nous le faire atteindre. Voilà un vaste sujet bien digne de nos laborieuses recherches et de nos plus profondes méditations. La R.·. L.·. des Francs Hiramites à l'O.·. de Rio de Janeiro provoque tous les maçons à cette importante étude, et recevra avec reconnaissance le tribut de tous les efforts et de toutes les lumières.

Mes FF.·., un antique usage a prévalu dans les L.·., c'est celui qui oblige le Vén.·., dans les tenues d'installation, à parler aux nouveaux dignitaires et off.·. des devoirs que leur imposent les offices dont ils ont été pourvus. Cette obligation devient nulle pour moi, d'abord parce que je vois à leurs places presque tous les dignitaires de l'année précédente et que nous n'avons qu'à les féliciter tous de la manière dont ils ont rempli leurs offices ; et ensuite, quant au petit nombre de ceux qui entrent aujourd'hui en fonction, la L.·. a donné dans le choix qu'elle en a fait une nouvelle preuve de sa sagacité, de sorte que les éminentes qualités qui distinguent les dig.·. et off.·. de ce R.·. at.·., nous sont un sûr garant du zèle et de l'intelligence qu'ils apporteront dans l'accomplissement de leurs devoirs.

Un seul de vos dig.·., mes FF.·., a mérité un reproche qui lui a été fait en particulier, de la manière la plus amicale et la plus fraternelle : c'est votre Vén.·., un peu trop enclin à se mêler aux discussions qu'il doit seulement diriger. Il reconnaît avoir mérité ce reproche, et il l'évitera à l'avenir, quoiqu'il soit presque doux d'être repris avec tant de bonté.

Continuons à nous montrer bons maçons et bons FF.·., que jamais l'aigreur de nos paroles ne vienne troubler l'harmonie de nos travaux et la douceur de nos réunions ; mais que, toujours, notre langage soit l'heureux et bienfaisant reflet de la sympathie, du dévouement et de la tendre bienveillance dont nos cœurs doivent être remplis pour tous nos FF.·.

Que le G.·. Arch.·. de l'U.·. nous soit en aide

EXPLICATION DES SYMBOLES.

.·. Les initiales I.·. A.·. A.·. T.·., gravées sur l'anneau en or porté par les chev.·. rose-croix alchimistes, signifie *Ignis*, *aer*, *aqua*, *terra*, symbole des quatre éléments.

.·. Les quatre signes du grand éc.·. symbolisent également les éléments, et le mot de passe se réfère aux quatre anges, qui d'après la Bible y président : *Asdurel*, *Casmaran*, *Tallind*, *Furlac*.



.·. L'autel des parfums est le symbole de nos vœux qui doivent monter vers le Subl.·. Arch.·. des mondes, toujours purs et au-dessus des passions humaines.

.·. La cruche d'or ou le vase à la manne est le symbole de la science spirituelle.

.·. L'autel des pains de proposition est le symbole de l'union.

Le *livre de la vraie lumière*, sur lequel est appuyé un agneau qui tient avec un pied le drapeau du triomphe (le stekenna), symbolise la résurrection ou régénération du soleil par sa victoire sur les frimats, par le renouvellement de la vigueur de cet astre. Ce livre ne pouvait être lu que par les prêtres, à cause des allégories, mystères et symboles qu'il contient, et dont on ne pouvait obtenir la connaissance que par l'étude des sept sciences désignées par les sept sceaux qui les renfermaient, surtout par l'astronomie indiquée par l'agneau triomphant.

.·. L'urim, figure hiéroglyphique et mystérieuse, est le symbole de la vérité.

.·. Le thumim figure le symbole de la justice selon la tradition biblique, ces deux figures servaient à celui qui les portait à découvrir par une lumière surnaturelle les choses cachées.

.·. La navette renfermant l'encens symbolise le feu des vertus qui doit embraser le cœur d'un zèle maç.·.

Maximes et Pensées.

.·. L'arbre couvert de fruits nourrissants incline ses branches fécondes vers la terre ; le nuage printanier chargé d'une pluie vivifiante suspend son vol dans les airs. Ainsi le vrai sage, loin de s'enorgueillir de ses richesses, n'en devient, au contraire, que plus accessible aux êtres qui ont besoin de son secours.

.·. Viens-tu à surprendre sous ta paupière humide une larme qui chercherait à détruire l'effet de tes résolutions, dissipe-la aussitôt par un noble effort. Songe, mon enfant, que dans la route inégale de la vie la plus mâle fermeté se trouve souvent exposée aux plus rudes épreuves, et que, de les surmonter, c'est en cela que consiste la vertu.

.·. La sagesse ne crie-t-elle pas, et la prudence ne fait-elle pas entendre sa voix ?

.·. Elle crie près des portes, à l'entrée de la ville : O hommes, je vous appelle, et ma voix s'adresse aux enfants des hommes.

Écoutez-moi, car je dirai des choses importantes, et j'ouvrirai mes lèvres pour prononcer des choses droites.

Vous, insensés, devenez intelligents de cœur, car mon palais parlera de la vérité, et mes lèvres détesteront l'impiété.

Tous les discours de ma bouche sont avec justice ; il n'y a rien en eux de détourné ni de mauvais.

Moi, la sagesse, j'habite avec la discrétion, et je découvre la connaissance de la prudence.

La crainte du Subl.·. Arch.·. des mondes, c'est de haïr le mal ; j'ai en haine l'orgueil et l'arrogance, la mauvaise conduite et la bouche qui parle avec perversité.

C'est à moi qu'appartiennent le conseil et l'adresse ; c'est moi qui suis la prudence ; la force est à moi.

Mon fruit est meilleur que l'or fin, et mon revenu est meilleur que l'argent le plus pur.

Le Subl.·. Arch.·. des mondes m'a possédée dès le commencement de ses voies ; avant qu'il fît aucune de ses œuvres, j'étais avec lui.

Lorsqu'il agençait les cieux, j'y étais ; quand il traçait le cercle au-dessus des abîmes, alors il établissait son sublime règlement.

Oui, j'étais alors auprès de lui, et j'étais ses délices de tous les jours ; je me réjouissais devant lui en tout temps.

Maintenant donc, mes enfants, écoutez-moi ; heureux ceux qui garderont mes voies !

Écoutez l'instruction et devenez sages, et ne la rebutez pas.

Heureux l'homme qui m'écoute, qui veille à mes portes tous les jours, et qui garde l'entrée de ma maison !

Car celui qui me trouve trouve la vie, et attire la faveur du Subl.·. Arch.·. des mondes ; mais celui qui m'offense fait tort à son âme ; tous ceux qui me haïssent aiment la mort.



MÉLANGES.

UNE QUESTION DU PREMIER DEGRÉ.

Qu'est-ce que l'homme doit penser touchant la cause première?

.·. La cause première est souverainement intelligente et souverainement puissante, attributs nécessaires pour qu'on puisse lui donner le nom de *Dieu*.

Il est évident que la cause première est toute-puissante puisqu'elle a tout produit. Quant à sa suprême intelligence nous allons l'établir sur un principe d'analogie, qui, s'il ne donne pas une certitude mathématique, jouit au moins d'une probabilité équivalente à la certitude.

Tout végétal naît, croît, se nourrit, décroît et meurt. Cela suppose dans les molécules de sa semence une conformation propre à produire ces divers effets et en produit d'autres semblables par un mécanisme propre à opérer cette reproduction.

L'animal a un double mécanisme; il renferme un être pensant et un corps qui lui est uni de manière qu'ils agissent l'un sur l'autre, et qu'il ne résulte des deux qu'un seul.

Enfin, l'homme est doué d'un mécanisme bien plus parfait que celui des autres animaux. Ceux-ci naissent vêtus et armés, l'homme vient au monde nu et sans armes; ainsi il est donc privé en naissant des moyens que la nature fournit aux brutes pour se défendre des injures de l'air et des attaques de leurs ennemis. Mais elle l'a doué d'une faculté particulière, de la raison, au moyen de laquelle il sait se procurer des vêtements et des armes si puissantes qu'il parvient à soumettre à son empire les animaux les plus robustes et les plus subtils; par conséquent, c'est l'homme qui, sur ce globe, nous offre le mécanisme le plus parfait; celui du végétal est purement physique, celui de la brute est physique et intellectuel; mais celui de l'homme est physique, intellectuel et moral.

Mais quelle idée nous ferons-nous de l'intelligence divine? Nous ne devons y faire entrer que ce que l'analogie exige; c'est la faculté de connaître. *Dieu savait ce qu'il faisait et pourquoi il le faisait.* Quant à la manière dont il connaît, l'analogie n'en dit rien; car il suffit que l'auteur d'une machine connaisse ce qu'il veut faire et puisse l'exécuter pour que l'effet ait lieu, et la manière dont il connaît ou dont il agit n'y fait rien.

L'univers n'est, à proprement parler, qu'une machine; les lois du mouvement sont les mêmes dans toute la nature, les grandes masses et les plus petits atomes y sont également soumis. On voit que tout a été formé d'un seul jet, et n'a pas eu pour principe qu'un seul dessin, qu'une seule volonté; et l'on doit conclure de là que l'univers n'a eu qu'un être pour constructeur et pour premier moteur. Ainsi la cause première de tout consiste dans un seul être. *Dieu*, cause première de tout ce qui existe, est souverainement intelligent et souverainement puissant; il n'y en a qu'un, et il est *éternel*.

Telle est la pensée que doit avoir l'homme touchant la cause première. MANGEANT.

.·. En 1852, on faisait voir dans la rue Piccadilly, salle égyptienne, à Londres, une momie, la seule qu'on ait observée avec les bras croisés, comme dans le signe de chev.·. R.·. T.·., dit du Bon-Pasteur, avec le genou gauche plié, en faisant l'équerre avec le droit, ayant une stolle ou collier à sept rangs peint sur la cuisse. Des personnes, qui possédaient des notions hiéroglyphiques égyptiennes cophtes, assuraient que cette momie avait été un grand personnage appartenant à la haute classe des prêtres, et que le thot, stolle, ou collier de momies à un, trois, cinq et sept rangs, étaient des signes et indices d'un ordre et de leur admission aux mystères.

.·. LES DRUIDES. — Les forêts dont ils faisaient leurs temples n'étaient éclairées que par des rayons vacillants et presque éteints, par des reflets aussi pâles que les lueurs d'une lampe sépulcrale; les chênes, les sapins, les ormes que n'avaient jamais atteints ni la foudre ni la cognée, étendaient leurs branches touffues sur le sanctuaire que remplissaient les simulacres des dieux, représentés par des pierres brutes et des trônes grossièrement façonnés; l'eau du ciel filtrait à travers cent étages de rameaux, traçait d'humides couleurs sur ces images livides que la mousse et les lichens rongeaient comme une lèpre affreuse.

C'est là que les druides, vêtus de la robe blanche des Platon et des Pythagore, armés de la faucille d'or et portant un sceptre surmonté du croissant des prêtres de l'antique Héliopolis; c'est là que ces terribles Semmothées, le front ceint de feuilles de chêne et de bandeaux étoilés, emblème de l'apothéose, viennent chercher avec des cérémonies religieuses le



gui sacré, que nos ancêtres appelèrent longtemps le rameau des spectres, l'épouvantail de la mort et le vainqueur des poisons.

Souvent, du milieu de ces forêts lugubres, où l'on n'entendait jamais ni le vol des oiseaux ni le souffle des vents, de ces forêts muettes et dévorantes, où coulait sans murmure une onde infecte, sortaient tout à coup des hurlements affreux, des cris perçants, des voix inconnues, et soudain à l'horreur du tumulte succédait l'horreur du silence.

D'autres fois, de ces solitudes impénétrables, la nuit fuyait tout à coup, et, sans se consumer, les arbres devenaient autant de flambeaux dont les lueurs laissaient apercevoir des dragons ailés, de hideux scorpions, des cérastes impurs s'entrelaçant, se suspendant aux rameaux éblouissants; des larves, des fantômes montraient leurs ombres sur un fond de lumière, comme des taches sur le soleil; mais bientôt tout s'éteignait, et une obscurité plus terrible ressaisissait la forêt mystérieuse.

.·. On lit sur le sarcophage d'Hiram, dans le souterrain, lors de l'admission au sublime degré d'Ing.·. G.·. E.·. Ch.·. K.·. S.·. « Quiconque aura fait ces » voyages seul et sans crainte sera purifié par le feu, » l'eau et l'air, et ayant pu vaincre la frayeur de la » mort, ayant son âme préparée à recevoir la lu- » mière, il aura droit de sortir du sein de la terre » et d'être admis à la révélation des grands mys- » tères. »

C'était la même inscription que l'initié aux grands mystères de la déesse *Isis* trouvait à la fin de ses courses. *Apulezus*, âne d'or, c'est la résurrection à une nouvelle vie.

Les prêtres égyptiens bâtirent un temple où l'on adorait la divine sagesse (un degré philosophique est appelé la sagesse), et l'on ne pouvait pas humainement, selon eux, décider quelle était sa forme ou sa puissance; ils y placèrent, pour ce motif, cette mémorable inscription, qui pétrifie notre orgueil : « Je suis tout ce qui a été, ce qui est, ce qui sera, et jamais mortel ne percera le voile qui me couvre. »

Nous rappelons cette vérité dans le degré de la royale arche, le précieux delta est caché sous neuf arches, le quatrième s'appelle *Ehieh*, un des attributs que la Bible donne à Dieu, qui signifie : « Je suis, je serai. »

.·. Les prêtres égyptiens tenaient toujours occupés les néophytes par différents emblèmes, par les allégories des trois vérités qui étaient le fondement de leurs mystères, et qui rappelaient les effets éternels et successifs de la nature universelle.

.·. *Les philosophes hermétiques* s'occupaient d'alchimie et se donnaient le nom d'adeptes ou philosophes; ils croyaient à la transmutation des métaux : c'est sur cette idée qu'ils fondaient la possibilité de faire de l'or, ils appelaient cette opération le grand œuvre, ou la pierre philosophale; l'or était le roi, son dissolvant l'eau régale. Toutes les expressions étaient aussi mystérieuses, les principaux alchimistes sont *Hermès*, qui a valu à l'alchimie le nom de *philosophie hermétique*, et auquel on attribue un grand nombre d'ouvrages, Giaber, le plus ancien alchimiste arabe, Al-Faraby, dont les ouvrages manuscrits sont à la bibliothèque de Leyde; Roger Bacon, en Angleterre; Arnault de Villeneuve, Nicolas Flamel, en France; Albert le grand, en Allemagne; saint Thomas d'Aquin, Raymond Lulle, en Espagne, et le comte de Saint-Germain, doivent aussi compter parmi les alchimistes célèbres. On a fait du roi Salomon un alchimiste à qui on a attribué la *Clavicule*, livre apocryphe où seraient enfermés les arcanes du grand œuvre.

THÉATRES.

Théâtre Français. — *Mademoiselle de la Seiglière* et *L'École des Vieillards*, de Casimir Delavigne, maintiennent le rang de notre première scène et nous permettent d'attendre patiemment les nouveautés que l'administration prépare.

Opéra-Comique. — La reprise de *l'Épreuve villageoise* vient de donner à mademoiselle Lefèvre une nouvelle occasion de déployer ses éminentes qualités de cantatrice et de comédienne. Mocker et Sainte-Foy ont trouvé de même dans *le Déserteur* un nouveau succès.



Ces deux opéras sont alternés avec *Haydée*, et accompagnés chaque soir des *Noces de Jeannette*, que nous ne considérons rien moins que comme un chef-d'œuvre, et qui est interprété par mademoiselle Félix Miolan et Couderc d'une façon tout à fait remarquable.

Variétés. — Nous sommes heureux d'annoncer que ce théâtre vient d'obtenir un succès légitime.

La transfuge de l'Opéra-comique, madame Ugalde, s'est montrée dans *les Trois sultanes* ce qu'elle a toujours été, chanteuse de goût et comédienne achevée. Elle est secondée par mademoiselle Delechaux, une danseuse dont nous concevons les plus hautes espérances et par toute la troupe des Variétés, qui a fait ses preuves en maintes occasions et dont nous apprécions le talent.

Vaudeville. — La reprise de *Une semaine à Londres*, folie-vaudeville en huit tableaux, a fait généralement plaisir, cette curieuse et si amusante excentricité, qui est remontée entièrement à nouveau et avec un soin tout particulier pour les représentations de M. Flexmore, mime anglais, dont le talent rappelle et égale en tout point celui de Mazurier, si vrai, si comique et si spirituel.

Delannoy et Schey sont toujours chargés des deux principaux rôles qu'ils ont créés d'une façon si comique et si remarquable.

Porte-Saint-Martin.—On annonce que l'administration de ce théâtre prépare à grands frais une belle féerie intitulée *Les Sept merveilles du monde*, nous ne saurions trop l'encourager à poursuivre dans cette voie et nous lui prédisons le plus éclatant succès.

En attendant *L'Honneur de la maison* fait d'excellentes recettes, et les mimes anglais rivalisent chaque soir d'élégance et d'habileté.

Palais-royal. — *Le Bourreau des crânes.* — *Edgard et sa bonne.* — *Sir John Esbrouff.* Voilà de quoi se composent les représentations à la Montansier.

Citer les noms de Levassor, Ravel, Sainville et Grassot, c'est dire qu'on est toujours certain de passer une soirée agréable à ce charmant théâtre.

Théâtre impérial du Cirque. — *Le Consulat et l'Empire*, ce grand drame, dans une série de vingt-deux tableaux, nous fait passer en revue tous les principaux épisodes du consulat et de l'empire.

Le théâtre du Cirque nous a déjà montré bien des merveilles en fait de décors et de mise en scène, mais cette fois il a trouvé encore le moyen de se surpasser; le passage du mont Saint-Bernard, la bataille de Marengo et le combat des chaloupes canonnières contre les Anglais, près de Boulogne, suffisaient seuls pour attirer tout Paris.

Gaîté. — La reprise du *Petit homme rouge* continue son brillant succès; cette féerie est montée avec un soin tout particulier par l'administration, rien n'a été négligé pour rendre à cette pièce tout l'éclat et le prestige dont elle est susceptible; elle est jouée par tous les artistes avec un ensemble parfait.

Délassements comiques. — La foule continue à affluer pour voir *les Moutons de Panurge.* Cette pièce fourmille d'excentricités et de bons mots qui excitent dans toute la salle des rires du meilleur aloi; elle est admirablement bien jouée par tous les artistes.

Salle Bonne-Nouvelle d'été, carré Marigny. — Un spectacle composé chaque soir de pantomimes et de tableaux vivants toujours variés, ne cesse d'attirer dans cette charmante salle, l'élite de la population parisienne.

Les Tableaux vivants, composés spécialement pour ce théâtre, se font remarquer par le bon goût qui préside à leur composition, et disons en passant que les dames chargées de les exécuter s'acquittent de leur tâche avec une grâce et une intelligence dignes d'éloges.

Salle Barthélemy, rue du Château-d'Eau. — L'administration de ce théâtre a eu l'heureuse idée de donner un spectacle qui réunit l'agréable à l'utile. Le panorama mouvant de l'Amérique est sans contredit une œuvre d'art, qui tout en satisfaisant l'œil du spectateur, lui donne une notion très exacte de la vie des émigrants en Californie et de certains pays jusqu'alors inconnus.

Un prologue en vers précède cette exhibition et un lecteur donne pendant toute la durée du spectacle une description des pays qui se déroulent sous les yeux des assistants.

En un mot, c'est une œuvre intéressante, que nous ne saurions trop engager nos lecteurs de voir.

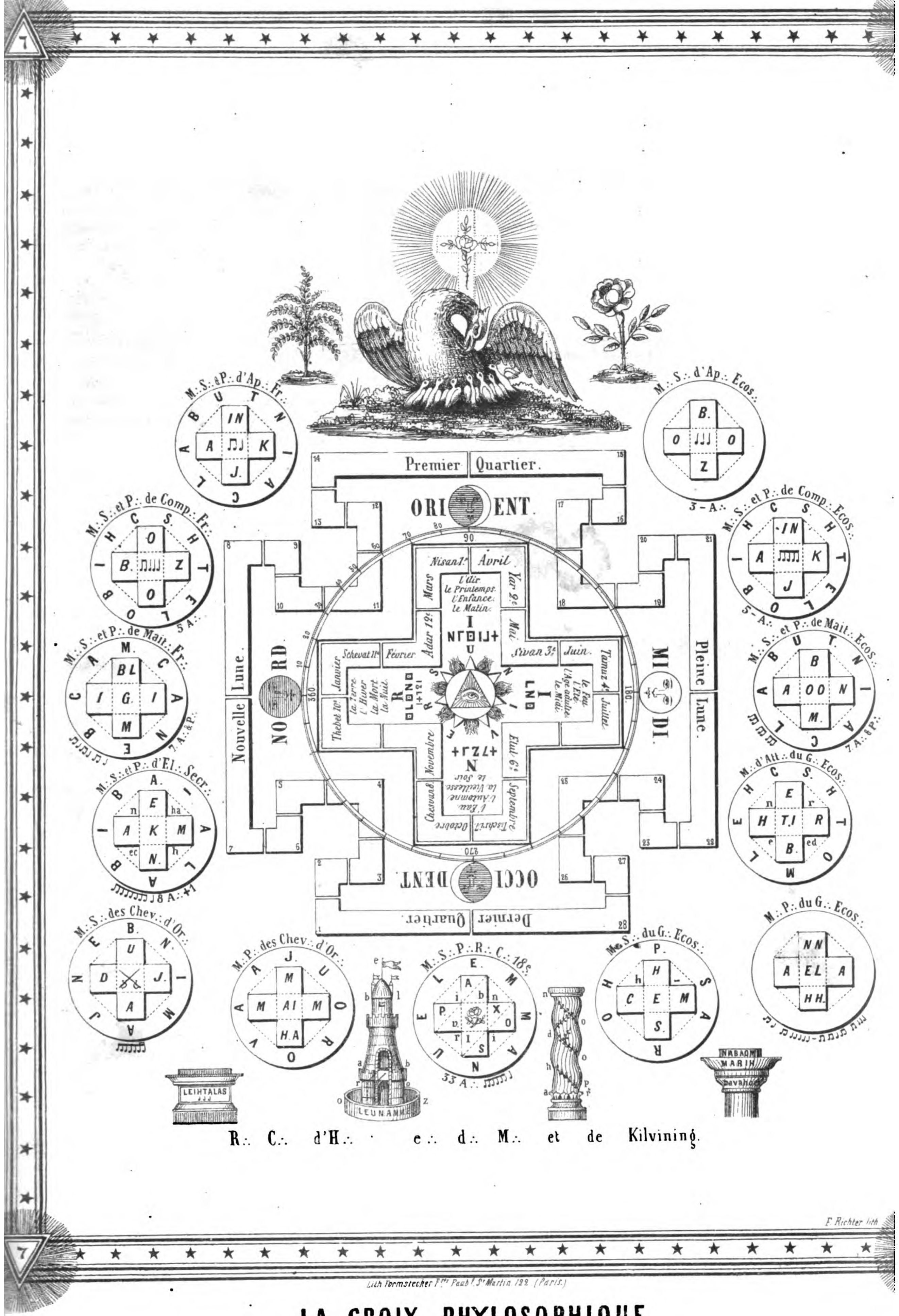
Cirque de l'Impératrice. — L'écuyer américain Macu-lum, excite chaque soir les applaudissements d'une foule ravie à la vue de ses exercices. Le clown Laristi, ou l'homme qui marche au plafond, attire de même l'attention des spectateurs, par la nouveauté de cet exercice, la souplesse et l'élégance qui président à son exécution. Puis l'inimitable Auriol, tout cela forme un spectacle ravissant.

Hippodrome. — On vient de reprendre *Le Camp du drap d'or;* cet épisode historique est sans contredit des plus intéressants, les costumes sont d'une richesse sans égale et l'ensemble de la cavalcade est d'un effet superbe.

M. de N.

.·. Le T.·. ill.·. F.·. Hubert, ancien chef du secrétariat du G.·. O.·. de France, nous adresse *ses explications*, en nous priant de les reproduire dans nos colonnes, nous regrettons que l'abondance des matières nous oblige à renvoyer cette analyse à notre prochain numéro. — Nous recevons à l'instant une épître du F.·. Lebel, nous en donnerons connaissance à nos lecteurs.

Paris. — Imprimerie de L. Martinet, rue Mignon, 2.



LA CROIX PHYLOSOPHIQUE.

SOMMAIRE : Voyage maçonnique autour du monde. — Les chev.·. du Knef. — Une page du livre d'or. — Tenue du souv.·. chap.·. des philosophes hermétiques. — Tableau synoptique de toutes les grandes loges. — Le maître du grand œuvre. — Le noachite ou chev.·. prussien. — Le tuileur universel. — Maximes et pensées. — Théâtres.

« Proclamer les vertus et combattre les vices, des maçons est le noble but. »

« Publions, établissons, propageons la vraie maçonnerie, nous aurons rendu plus de services à la terre que tous les législateurs ensemble. »

VOYAGE MAÇONNIQUE AUTOUR DU MONDE

PAR UN INDIEN.

(*Suite.*)

RITE DE MEMPHIS.

Le rite maç.·. de Memphis est la suite des mystères de l'antiquité ; il apprit aux premiers hommes à rendre hommage à la Divinité. Ses dogmes reposent sur les principes de l'humanité, sa mission est l'étude de la sagesse qui sert à discerner la vérité, c'est l'œuvre bienfaisante du développement de la raison et de l'intelligence ; c'est le culte des qualités du cœur humain et la répression de ses vices ; c'est enfin cette sublime institution qui épure les mœurs, qui couvre la surface de la terre de ses émanations toutes divines, et jette avec amour sur tous les hommes le réseau d'une fraternité générale.

Le rite maç.·. de Memphis fut porté en Europe par *Ormus*, prêtre séraphique d'Alexandrie, et introduit en France par Samuel *Honis*, natif du Caire (Egypte), en 1814.

La première grande loge fut fondée à Montauban, le 30 avril 1815, par les soins des FF.·. *Honis*, Marconis de Nègre, père (G : M.), le baron *Dumas*, le marquis *de Laroque* et *Hippolyte Labruny*; elle se constitua sous le titre distinctif des *disciples de Memphis*, le 23 mai de la même année. Cette grande loge se déclara en sommeil le 7 mars 1816, et ses archives furent confiées au F.·. Marconis de Négre (G.-M.), son grand hiérophante, nommé par décision du 21 janvier 1816.

Le rite maç.·. de Memphis reprit ses travaux à la vallée de Paris le 21 mars 1839 ; ses trois conseils suprêmes se proclamèrent le 29 du même mois, et les statuts organiques furent publiés le 7 avril de la même année.

Le rite de Memphis est régi par trois conseils suprêmes, savoir : 1° le temple mystique ; 2° le souverain grand conseil général; 3° le collége liturgique.

Le temple mystique se compose de neuf grands dignitaires.

SAVOIR :

1. Les FF.·. *Marconis* (J.-E. Letrillard nommé Hiérophante grand maître de la lumière, dépositaire sacré des traditions, subl.·. élu de la courtine sacrée, membre de l'Alidée, etc.);

2. *de Payen* (Henry), homme de lettres, subl.·. daïa, gouverneur de la région scientifique ;

3. *Audibert*, docteur-médecin, professeur, membre de l'Institut et de plusieurs sociétés savantes ; sage lamas, subl.·. commandeur de la région mystique de Kab ;

4. Le *baron de Pœderlé* (Adolphe), sage zerdust, interprète des sciences maç.·. et des hiéroglyphes ;

5. *Gazay* (Honoré), membre de la Légion d'Honneur, sage helwell, dépositaire des archives héraldiques et des choses sacrées ;

6. *Morison de Greenfield* ; sage pliste, docteur des bonnes œuvres ; médecin de S. A. R. le duc de Sussex ;

7. Fabre (J.-Bapt.), rentier, sage quetzalccatl, législateur ;

8. *Labrau* (J.), chef de bataillon en retraite, membre de la Légion d'Honneur, sage ized, messager de la science ;

9. Chaffner (Aug.), rentier, sage hiérostolista, secrétaire.

Toute lumière, toute science, toute doctrine émane du temple mystique ; dans son sanctuaire se trouvent l'arche vénérée des traditions, l'autel des derniers serments et les attributs de tous les degrés maç.·.

Nul maç.·., quels que soient son grade ou sa dignité, ne peut y pénétrer s'il n'y a été appelé et mis en sa place par le grand hiérophante.

L'admission dans le temple mystique ne donne droit à aucune prérogative, grade et dignité; elle n'autorise aucun port d'insignes ou décors.

LE SOUVERAIN GRAND CONSEIL GÉNÉRAL.

Le souv.·. G.·. cons.·. général des subl.·. maîtres du G.·. œuvre se compose de sept membres, savoir :

1. Dubois (Théophile), rentier, sublime daï, président;
2. De Heneau (Engleber), homme de lettres, subl.·. lodos, orateur;
3. P. Cauvin, subl.·. ledda, secrétaire;
4. Lalande (H.) négoc., subl.·. *zacoris*, trésorier;
5. *Hénault-d'Augy*, subl.·. thoutmosis, archiviste;
6. *De Ligne*, rentier, subl.·. cistophore, dépositaire des choses sacrées;
7. *Voisambert*, rentier, subl.·. thesmophore, gardien du temple.

Le souverain grand conseil général des subl.·. maîtres du grand œuvre gouvernant l'ordre sous les auspices du temple mystique, il statue sur toutes les demandes des loges, chapitres, aréopages et conseils, et les dirige dans leurs travaux.

LE COLLÉGE LITURGIQUE.

Le collége liturgique se compose de neuf grands dignitaires, savoir :

1. Dartigue (Eugène), employé, ill.·. pontife, président;
2. De Lamerliere (Eugène), homme de lettres, ill.·. barde, orateur, subl.·. mage orsine;
3. Vales (Hippolyte), hommes de lettres, ill.·. sammonocadom, catéchiste de l'ordre, subl.·. mage hori.·.;
4. Laffite (J.-J.), rentier, ill.·. vacie, dépositaire des secrets, subl.·. mage sothis;
5. *Denis* (P.), médecin, ill.·. cubage, archiviste;
6. *Massenat* (Isoire), rentier, ill.·. saronide, bienfaiteur de l'humanité;
7. Forfilier, homme de lettres, ill.·. pamylach, messager de la science;
8. *De Mélinet*, général G.·. officier de la Légion d'Honneur, etc., ill.·. thabon, savant examinateur;
9. *Frezières* (P.), ill.·. hiérocéryx, héraut sacré.

Le collége liturgique est chargé dans l'ordre de veiller à la doctrine, à l'enseignement et au développement de la partie dogmatique, morale et scientifique.

Les membres du collége liturgique ne peuvent faire de communication à l'ordre que par l'autorisation de l'hiérophante, grand maître de la lumière et mandement formel du temple mystique.

Tous les dignitaires de ce rite, quels que soient leur rang et leurs attributions, sont tenus d'exercer leurs fonctions, faute de quoi il est pourvu à leur remplacement, par une décision spéciale du temple mystique déclarant qu'il y a urgence; mais aucune décision n'est exécutoire, si elle n'est revêtue du sceau du grand hiérophante et enregistrée sur le G.·. livre d'or.

Aucun membre de ce rite ne peut être admis dans les loges, chap.·., aréopages ou conseils, s'il n'est porteur d'un titre délivré par le temple mystique, et scellé du sceau du G.·. hiérophante.

Les loges de ce rite qui désirent travailler des degrés supérieurs à ceux qu'elles possèdent, sont obligées d'en adresser la demande au temple mystique, et y joindre une dissertation littéraire, philosophique, historique ou scientifique, traitée maçonniquement, qui sera le travail collectif de l'atelier sur lequel le souv.·. conseil général décide s'il y a lieu à la concession demandée.

Toutes les délibérations du comité de bienfaisance de ce rite sont secrètes; la divulgation d'un secours accordé emporte, pour le délinquant, l'exclusion de l'ordre.

Le rite de Memphis donne tous ses grades, et ne peut sous aucun prétexte les faire payer; ils demeurent le partage exclusif du mérite; mais nul ne pourra être admis à un degré, s'il n'a soutenu une thèse par écrit sur trois questions relatives à ce degré; les questions sont proposées vingt et un jours avant l'admission.

Ce rite ordonne par ses statuts à toutes les loges de son obédience et à tous ses enfants, de fraterniser avec les maç.·. de tous les rites maç.·.

Enfin, il admet dans son sein des FF.·. qui peuvent également professer tout autre rite; car la tolérance est inscrite en tête de ses lois sacrées.

Le 7 juillet 1843, èr.·. vul.·., le temple mystique réunit dans son sein tous les membres des conseils suprêmes, et déclara le rite de Memphis en sommeil.

Ce rite possédait à cette époque :

1° Cinq conseils suprêmes représentatifs de l'ordre, pour veiller à la conservation et à la prospérité du rite, sous la direction des ill.·. FF.·.

SAVOIR :

A la vallée de Londres; Menso de Villa, capitaine d'état-major, commandeur des chevaliers de l'Ordre de Malte, G.·. insp.·. général, rep.·. du temple Mystique, pour les trois royaumes de la Grande-Bretagne; John Milord d'Ormer, rentier, subl.·. maître du grand œuvre; baronnet Evard de Beauvois, membre du parlement anglais, prince de la maç.·.

A la vallée d'Amérique; J. Tauriac, capitaine en retraite, membre de la Légion-d'Honneur, Prince de Memphis; Wolfsohn (Samuel), négociant souv.·. G.·. insp.·. général; Alfred Viallaret, négociant sup.·. Maître du Stoka.

A la vallée de Bruxelles; de Mesmacker, rentier, G.·. régulateur G.·. de l'ordre; Glandin, secrétaire de l'Académie, subl.·. chev.·. du Knef; Veyrat, négociant, Prince de Memphis.

A la vallée de Buenos-Ayres, le baron de Rivierres, négociant, subl.·. chev.·. Théosophe; Dalbeau, membre de la Légion-d'Honneur, Prince de la vérité; Vallerier (Charles), négociant, souv.·. Prince de la maç.·.

A la vallée de Smyrne; J. Dupuy, négociant, docteur orphique; Prosper de Monthilard, homme de lettres, Prince de la vérité; Adolphe Sarrasin, négociant, chev.·. philalèthe.

2° Onze loges symboliques, trois chapitres et deux aréopages.

SAVOIR :

A la vallée de Paris; la grande loge des Discsiple de Memphis; la sav.·. loge chapitrale d'Osiris; la docte loge chapitrale et aréopagiste des Philadelphes, et deux loges en instance de constitution;

A la vallée de Londres; la G.·. loge des Sectateurs d'Isis;

A la vallée d'Amérique; la G.·. loge du Rameau d'or d'Eleusis;

A la vallée de Bruxelles; la S.·. loge de la Bienveillance; la loge chap.·. des Sages d'Héliopolis;

A la vallée de Smyrne; la G.·. loge des Disciples de Pythagore;

A la vallée de Buenos-Ayres; la G.·. loge des Chev.·. de la Palestine. (*La suite au proch. numéro.*)

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant ici les travaux complets des 2° d.·. compagnon du rite primitif.

Travaux complets du 2° degré.

OUVERTURE DES TRAVAUX.

Le vén.·. frappe un coup de maillet et dit :

Silence, mes très chers FF.·., et en loge.

Tous les FF.·. ayant pris place, le vén.·. continue ainsi :

D. F.·. premier surveillant, quel est votre premier devoir dans le temple de la sagesse?

R. Vén.·., c'est de protéger contre toute indiscrétion profane l'inviolabilité de nos mystères.

D. F.·. lévite, veuillez prendre les ordres du T.·. C.·. F.·. premier surveillant.

Le F.·. lévite se rend auprès du premier surveillant, sort du temple rentre aussitôt, et dit :

R. Vén.·., les abords du temple sont déserts, ses échos sont silencieux, nul ne peut nous entendre, nous sommes à couvert.

D. Puisque nous sommes à couvert, debout et à l'ordre. FF.·. premier et deuxième surveillant, parcourez vos colonnes respectives, et veuillez vous assurer si tous les FF.·. qui les composent, possèdent le deuxième degré de l'ord.·.

Les surv.·., chacun sur leur colonne, à commencer par le premier F.·. vont prendre le signe et le mot sacré. Lorsque cet examen est terminé, et qu'ils sont de retour à leur place, le deuxième surv.·. frappe un coup et dit :

F.·. premier surveillant, les FF.·. qui composent ma colonne sont compagnons deuxième D.·.

Le premier surv.·. dit :

Vén.·., tous les FF.·. qui composent l'une et l'autre colonne sont compagnons deuxième degré de l'ordre.

D. F.·. premier surv.·., à quelle heure les travaux du deuxième degré se mettent-ils en activité ?

R. A midi, vén.·.

D. Quelle heure est-il, T.·. C.·. F.·. deuxième surv.·. ?

R. Il est midi, vén.·., et le soleil a accompli la moitié de sa course.

Le vén.·. dit :

Puisqu'il est midi et que l'heure de la mise en activité de nos travaux est arrivée, joignez-vous à moi, TT.·. CC.·. FF.·. premier et deuxième surv.·., pour demander au Sublime Architecte des mondes, qu'il daigne éclairer nos travaux et les diriger selon le conseil de la sagesse incréée, qui assiste auprès de son trône céleste.

Le maître des cérémonies fait brûler l'encens, le porte-étendard se place, avec la bannière de l'ordre, à l'angle du septentrion, et le porte-épée, glaive en main, à l'angle du midi.

Le vén.·. descend de l'orient; les premiers et deuxième surv.·. viennent le joindre au pied de l'autel. Le maître des cérémonies dit :

Face à l'Orient, TT.·. CC.·. FF.·.

Le vén.·. dit alors la prière.

PRIÈRE.

Suprême architecte des mondes, source de toutes les perfections et de toutes les vertus, âme de l'univers, que tu remplis de ta gloire et de tes bienfaits, nous adorons ta majesté suprême, nous nous humilions devant ta sagesse infinie, qui créa tout et qui conserve tout; daigne, être des êtres, recevoir nos prières et l'hommage de notre amour, bénis nos travaux, et rends-les conformes à ta loi, éclaire-les de ta lumière divine, qu'ils n'aient d'autre but que la gloire de ton nom, la prospérité de l'ordre et le bien de l'humanité; unis les hommes que l'intérêt et les préjugés divisent, écarte le bandeau de l'erreur qui obscurcit leurs yeux; et que, ramené à la vérité par la philosophie, le genre humain ne présente plus qu'un peuple de frères, qui t'offre de toute part un encens pur et digne de toi.

Le vén.·. remonte à l'autel et les surv.·. retournent à leur place, puis il frappe cinq coups suivant la batterie, qui sont répétés par les deux surveillants, et dit :

A la gloire du Subl.·. Arch.·. des mondes, les travaux de cette docte L.·. sont en activité. A moi, mes FF.·.

Signe, batterie et acclamations du deuxième degré. Le vén.·. dit : Gloire au maître de la science ! En place, TT.·. CC.·. FF.·.

MISE EN ACTIVITÉ DES TRAVAUX.

Le vén.·. dit:

T.·. C.·. F.·. Secrétaire, veuillez nous donner lecture du plan parfait des travaux de la dernière tenue.

Le F.·. secrétaire donne lecture du plan parfait et s'il n'y a pas d'observations, après les conclusions du F.·. orateur, on le sanctionne par la batterie d'usage.

Le vén.·. dit :

F.·. maître des cérémonies, rendez-vous dans le parvis de cette docte L.·. afin de vous assurer s'il n'y a pas de FF.·. visiteurs, possédant le deuxième degré.

Le F.·. maître des cérémonies remplit sa mission et vient en rendre compte. (S'il se trouve des visiteurs le vén.·. agit selon les statuts généraux de l'ordre.)

RÉCEPTION.

Le vén.·. dit :

F.·. G.·. exp.·., rendez-vous auprès du candidat, préparez-le et annoncez-le suivant l'usage.

Le F.·. G.·. exp.·. sort, revient, annonce le candidat et frappe à la porte du temple en apprenti.

Le F.·. gardien du temple dit :

F.·. deuxième surv.·., on frappe à la porte du temple en apprenti.

Le F.·. deuxième surv.·. frappe un coup de maillet et répète l'annonce au F.·. premier surv.·. qui dit :

Vén.·. on frappe à la porte du temple, en apprenti maçon.

Le vén.·. dit :

F.·. premier surv.·., faites voir qui frappe.

Les FF.·. premier et deuxième surv.·. répètent l'annonce ; le F.·. gardien du temple entr'ouvre la porte et le G.·. exp.·. dit à haute voix :

C'est un apprenti maçon qui demande à être reçu compagnon ; il a travaillé la pierre brute, fini son temps et mérite de passer de la perpendiculaire au niveau.

Le vén.·. dit :

F.·. G.·. expert, demandez-lui son nom et à quel atelier il appartient.

Le F.·. G.·. expert répond :

C'est le F.·. ... apprenti, maçon, membre de la L.·. de... qui a mérité de monter le deuxième échelon mystérieux.

Le vén.·. dit :

Debout, et à l'ordre, mes FF.·..

Puis s'adressant au F.·. gardien du temple :

Faites entrer le candidat.

Le candidat entre accompagné du F.·. G.·. expert qui l'ayant fait passer dans la chambre d'Endymion et, ayant mérité le nom de mysthe, lui fait monter le deuxième échelon de l'échelle mystique et le conduit entre les deux colonnes. Le silence le plus profond règne dans le temple.

Le vén.·. pose les questions suivantes au candidat :

D. Quelle idée avez-vous du culte maç.·.. ?

R. Nous croyons que dans l'antique et sainte maç.·. se trouve le dépôt de toutes les vérités utiles aux hommes.

D. En quoi consiste le secret maç.·. ?

R. Il consiste dans la connaissance de la nature, de sa puissance, et de ses différentes opérations.

D. Quels sont les arts que les maçons ont appris aux hommes ?

R. L'agriculture, l'architecture, l'astronomie, la géométrie, les nombres, la musique, la chimie, le gouvernement et la religion.

D. Qu'est-ce que l'intelligence ?

R. L'intelligence est cette faculté à laquelle on rapporte tous les phénomènes intellectuels, c'est-à-dire tous ceux qui tiennent à la connaissance ; elle atteint le moi intérieur par la conscience, le non-moi physique par les sens, le non-moi métaphysique et immatériel par la raison, qu'on appelle aussi raison intuitive, mais il ne faut pas oublier que ces trois mots, conscience, sens ou sens externe, et raison ne désignent qu'un seul et même sujet ; la conscience, c'est l'âme se connaissant elle-même ; le sens externe, c'est l'âme connaissant le non-moi physique ; la raison, c'est l'âme connaissant le non-moi métaphysique.

D. Qu'est-ce que la volonté ?

R. L'activité, c'est la force en action, mais l'action ne se produit pas uniformément, elle est spontanée ou volontaire : la spontanéité est la première forme de l'activité, la volonté est la seconde.

D. Qu'est-ce que la certitude ?

R. La certitude, c'est l'adhésion complète de l'esprit à un jugement donné ; la certitude, quand son objet est la vérité, s'appelle positive ; négative, quand son objet est l'erreur.

D. Qu'est-ce que la morale ?

R. L'âme distingue le bien et le mal, le juste et l'injuste, et elle se sent obligée de pratiquer le bien et d'éviter le mal. Cette obligation, qu'on ne peut nier sans rendre la vie humaine impossible, qu'on ne peut nier non plus sans nier l'évidence, cette obligation, c'est le devoir : du devoir ou de l'obligation morale dérivent les devoirs ou l'application pratique de la loi générale aux faits particuliers ; le devoir est absolu, les devoirs sont relatifs.

La morale a donc pour objet de constater la loi ou l'obligation morale et d'en déterminer les différentes formes.

Nos actions ont divers motifs ; ces motifs peuvent être ramenés à trois principaux : le plaisir, l'utilité et le devoir. Le plaisir est le plus vulgaire de ces



motifs, l'utilité vient après, et le premier rang appartient au devoir. Les actions qui relèvent des deux premiers motifs n'ont point de valeur morale; celles qui ont été inspirées par le devoir ont seules ce caractère et constituent proprement la vie humaine.

D. Quelle est l'origine de la pierre brute?

R. L'idée de la puissance créatrice de ce monde, qui s'empare de tous les peuples à leur naissance, conduisit à établir des symboles, qui furent originairement aussi grossiers que l'idée qu'ils représentaient était obscure et indéterminée. Les premiers sacrifices, que la Bible et les traditions les plus anciennes font remonter pour ainsi dire à la création, se firent sur des pierres amoncelées qui consacrèrent sur les hauts lieux, selon l'expression de la Genèse, quelques grands souvenirs.

Ces premiers autels, nommés Bethel, s'élevèrent dans la Chaldée, dans la Judée et l'Égypte; ils étaient construits, comme le dit l'Écriture, avec des *pierres brutes* et sans ciment, symbole de l'âge primitif de l'homme.

A Héliopolis, lieu célèbre par le culte du Soleil et de la grande divinité sidérale des Syriens, Lucien signale un trône ou autel du Soleil formé de trois pierres brutes disposées en forme de table. A Ortosia en Syrie, on voit encore une construction semblable établie au milieu d'une enceinte découverte formée de cinq pierres brutes alignées. Strabon raconte que voyageant en Égypte, il voyait son chemin couvert de temples consacrés au dieu Mercure, et composés de trois pierres brutes. Artémidore, cité par Strabon, nous apprend qu'en Afrique, auprès de Carthage, le dieu Melkart, ou Hercule phénicien, dont le culte fut apporté de Tyr, était honoré sur des pierres brutes au nombre de sept, posées l'une sur l'autre.

Le symbole de la pierre brute est donc de la plus haute antiquité.

D. Qu'est-ce que la musique?

R. La musique est un art destiné à plaire, à émouvoir par la combinaison des sons, et en même temps une science qui a pour objet l'étude de ces combinaisons.

Celui qui, le premier, ému par la contemplation des grands effets de la nature, chercha à exprimer son admiration dans un langage plus relevé, fut évidemment le premier poëte. Celui qui, agité par des sentiments tendres ou passionnés, voulut peindre l'état de nos âmes par des accents plus énergiques, créa la première mélodie. En un mot, dès que les hommes ont cherché pour exprimer leurs sensations un langage supérieur au langage ordinaire, ils ont rencontré la poésie et la musique, deux arts qui ont la même origine, qui reposent sur les mêmes éléments.

D. Que signifie le mot philosophie?

R. Le mot de philosophie signifie amour de la sagesse, de la science, recherche de la vérité. L'objet de la philosophie est donc la connaissance de l'homme comme introduction et celle du monde et de Dieu. C'est sur ce point que s'agite la pensée humaine, qui est tout à la fois l'instrument et le but de la philosophie.

D. Quelle est son utilité?

R. L'utilité et l'importance de la philosophie ressortent de son objet même. Cette science, qui résume et embrasse toutes les autres, est le complément nécessaire des études.

D. Qu'est-ce que le génie?

R. Jeté faible et nu à la surface du globe, l'homme paraissait créé pour une destruction inévitable; les maux l'assaillaient de toute part, les remèdes lui restaient cachés; mais il avait reçu le génie pour les découvrir.

Les premiers sauvages cueillirent dans les forêts quelques fruits nourriciers, et subvinrent ainsi à leurs plus pressants besoins; les premiers pâtres s'aperçurent que les astres suivent une marche réglée et s'en servirent pour diriger leur course à travers les plaines du désert; telle fut l'origine des sciences physiques.

Une fois assuré qu'il pouvait combattre la nature par elle-même, le génie ne se reposa plus, il l'épia sans relâche; il fit sur elle de nouvelles conquêtes, toutes marquées par l'amélioration dans l'état des peuples.

Se succédant dès lors sans interruption, des esprits méditatifs, dépositaires fidèles des doctrines acquises, constamment occupés de les lier, de les vérifier les unes par les autres, nous ont conduits en moins de quarante siècles des premiers essais de ces observateurs agrestes aux profonds calculs des Newton et des Laplace, aux énumérations savantes des Linnée et des Jussieu. Ce précieux héritage, toujours accru, porté de la Chaldée en Égypte, de l'Égypte dans la Grèce, caché pendant des siècles de malheurs et de ténèbres, recouvré à des époques plus heureuses, inégalement répandu parmi les peuples de l'Europe, a été suivi partout de la richesse et du pouvoir; les nations qui l'ont recueilli sont devenues maîtresses du monde, celles qui l'ont négligé sont tombées dans la faiblesse et l'obscurité.

Après que le candidat a répondu aux questions, le F.·. G.·. exp.·. jette de l'eau sur lui pour le purifier en l'obligeant d'affirmer qu'il s'est toujours conduit avec sagesse.

Le vén.·. s'adressant au candidat, lui dit :

F.·...., l'empressement que vous avez mis à venir réclamer un salaire justement mérité, l'activité avec laquelle vous avez constamment travaillé sous la direction de vos FF.·. m'est un sûr garant que vous redoublerez de zèle pour nous seconder dans la mission dont nous sommes chargés.

Puisse le Sublime Architecte des mondes guider vos pas pendant les cinq voyages que vous allez faire et vous donner la force et la persévérance qui vous sont nécessaire pour arriver à votre but.



Puis, s'adressant au M.·. des cérémonies, le vén.·. dit :

F.·. M.·. des cérémonies, emparez-vous du candidat et faites-lui faire le premier voyage.

Alors le maître des cérémonies donne au néophyte un maillet, le prend par la main droite et lui fait faire le tour du temple ; arrivé devant l'autel, il le fait incliner devant le triangle lumineux, et le ramène entre les deux colonnes, puis il dit :

F.·. premier surveillant, le premier voyage est terminé.

Le premier surv.·. répète l'annonce et le vén.·. dit au néophyte :

Mon frère, ce premier voyage représente le temps qu'un néophyte doit employer à l'étude de la cause première, dont l'existence est révélée dans la magnifique architecture de l'univers.

F.·. G.·. expert, veuillez conduire le candidat dans son second voyage.

Le F.·. G.·. exp.·. fait prendre au néophyte de la main gauche une règle et un compas et le prenant par la main droite il lui fait faire le tour du temple en le faisant incliner deux fois devant le triangle lumineux en passant devant l'autel et il dit :

F.·. premier surv.·., le second voyage est terminé.

Le premier surv.·. répète l'annonce, et le vén.·. dit au néophyte :

Ce second voyage vous enseigne que pendant la deuxième année, un maçon doit acquérir les éléments pratiques de la maç.·.. Le compas est l'emblème de la précision avec laquelle le tracé décrit la circonférence et rappelle la route que les sphères célestes parcourent dans l'immensité.

F.·. G.·. exp.·., faites faire le troisième voyage au candidat.

Le F.·. G.·. expert fait faire le troisième voyage au néophyte en lui plaçant sur l'épaule droite un levier; il lui fait faire le tour du temple, le fait incliner par trois fois devant le triangle lumineux et le conduit entre les deux colonnes ; ensuite il dit :

F.·. premier surv.·., le néophyte a fait son troisième voyage.

Le F.·. premier surv.·. répète l'annonce et le vén.·. dit au candidat :

Mon F.·., ce voyage représente les trois années que les compagnons emploient à transporter les matériaux pour élever le temple de la sagesse ; le levier est l'emblème de la puissance que l'homme emprunte aux formules de la science, pour l'appliquer à des actes que sa force individuelle ne pourrait accomplir.

F.·. G.·. exp.·., faites faire le quatrième voyage au néophyte.

Le F.·. G.·. exp.·. fait prendre au candidat l'équerre et le niveau, il lui fait faire le tour du temple en le faisant incliner par quatre fois devant le triangle lumineux. Après l'avoir ramené entre les deux colonnes il dit :

F.·. premier surv.·., le quatrième voyage est terminé.

Le F.·. premier surv.·. répète l'annonce. Le vén.·., s'adressant au néophyte, dit :

Mon F.·., ce quatrième voyage représente l'emblème de la quatrième année d'un compagnon pendant laquelle il doit être occupé à l'élévation de l'édifice et en diriger l'ensemble ; il vous apprend que le zèle et l'intelligence que vous avez montrés dans vos travaux peuvent seuls vous aider à parvenir à un degré supérieur au vôtre. L'équerre est l'emblème de la justice, et le niveau celui de l'égalité.

Le vén.·. dit ensuite :

F.·. G.·. exp.·., accompagnez le néophyte dans son cinquième voyage.

Le F.·. G.·. expert remet entre les mains du néophyte la perpendiculaire, lui fait faire le tour du temple et, après l'avoir fait incliner par cinq fois devant le triangle lumineux, le ramène entre les deux colonnes et dit :

F.·. premier surv.·., le cinquième voyage est terminé.

Le F.·. premier surv.·. dit :

Vén.·., le néophyte a accompli son cinquième et dernier voyage à la satisfaction de tous nos FF.·..

Le vén.·. frappe un coup de maillet et dit en s'adressant au candidat :

Mon F.·., ce cinquième et dernier voyage marque que suffisamment instruit, un compagnon emploie cette dernière année à l'étude de l'art. Apprenez donc, mon F.·., qu'il ne suffit pas d'être dans le sentier de la vertu pour pouvoir s'y maintenir, il est des efforts puissants à faire pour acquérir la perfection, suivez la route que l'on vous a frayée et rendez-vous digne de la haute faveur dont vous êtes l'objet.

La perpendiculaire représente la stabilité de l'ordre maç.·. établie sur les bases immuables de la vérité et de la science.

Le degré que vous avez monté pour arriver jusqu'à nous se nomme Chekida, qui signifie persévérance, c'est par lui que vous êtes parvenu dans ce temple.

Veuillez, mon F.·., approcher de l'autel pour renouveler vos précédentes obligations maç.·., et recevoir l'augmentation de salaire que vous avez acquise par votre zèle, un travail assidu et un dévouement sans bornes à l'ord.·. maç.·.

Le maître des cérémonies conduit le néophyte à l'autel.

Le vén.·. frappe un coup de maillet et dit :

Debout et à l'ordre, mes FF.·.; puis s'adressant au candidat :

Qu'entendez-vous par maçonnerie ?

Le candidat répond :

Vén.·., j'entends l'étude de la sagesse et la pratique de la vertu.

Le vén.·. dit au néophyte en lui montrant le triangle lumineux :

Considérez ce triangle mystérieux, que jamais vo-

tre souvenir ne puisse s'en éloigner, que votre mémoire et votre cœur en soient toujours remplis ; il est l'emblème du génie qui élève aux grandes choses, le symbole de ce feu sacré dont le Sublime Architecte des mondes nous a rendus dépositaires, et par lequel nous devons désirer pratiquer le vrai, le juste et l'équitable. Le delta, que vous voyez au milieu, rayonnant et resplendissant de lumière, vous représente de grandes vérités et de sublimes idées, vous y voyez le nom ineffable du grand moteur de toutes choses, il s'explique par le (G) qui signifie aussi symboliquement géométrie, cette science sublime et de la plus haute antiquité.

Veuillez, mon F.·., placer votre main droite sur le livre sacré de la loi et réitérer vos précédentes obligations.

M. de N.

(La suite au prochain numéro.)

LES CHEV.·. DU KNEF.

(Suite.)

La parole est accordée au Subl.·. Chev.·. Sc.·.; il s'exprime en ces termes :

LA RELIGION.

Subl.·. Ch.·.,

La douce religion, fille de l'espérance, développe aux yeux de l'homme ses brillantes destinées ; elle occupe son esprit de ses douces promesses ; il se voit accompagné d'un protecteur qui le guide au milieu des périls ; il entend voltiger autour de lui les ombres de ceux qu'il aimait. Ces ombres applaudissent à ses belles actions, et murmurent lorsqu'il écoute la voix des passions ou du crime ; elle le soutient, chancelant, entouré de précipices, au milieu des ténèbres de l'ignorance et de l'erreur ; elle console le malheureux expirant, abandonné sur un lit de douleur. Si les agents de la destruction chargent de fers ce roi de la nature, et le traînent dans la fange, elle brise ces chaînes ; ses sublimes inspirations l'élèvent jusqu'à l'Éternel ; elle dit à l'insensé qui, pour s'enhardir dans la carrière du crime, s'écrie : L'Éternel n'existe pas ! il n'y a pas d'éternité ! — Monstre d'orgueil et d'imperfection, tu abaisses la Divinité jusqu'à toi pour t'élever jusqu'à elle ; tu l'enchaînes dans le cercle étroit de tes pensées pour embrasser avec elle l'immensité ; tu fais ton idole de la matière ! Et quels moyens as-tu de t'assurer qu'elle existe hors de tes sens ? que l'univers n'est pas une perception de ton âme, comme il est une des idées de l'Éternel ? Tu te dis : Qu'ai-je besoin de fatiguer mon imagination par l'idée d'un Dieu qui humilie mon orgueil ? La matière a des forces inhérentes qui suffisent à son mouvement : reléguons cet être parmi les enfants de l'imagination. — Non, tu n'as point anéanti cet être supérieur, les preuves de son existence sont écrites en lettres de feu sur la coupole du firmament, dans lequel ton esprit s'égare ! Quoi ! l'homme serait un composé prodigieux de matière dirigée par une intelligence, et l'univers, dans lequel il n'est qu'un atome, serait produit et dirigé par le hasard ! Ces masses étincelantes, dans l'immensité, seraient éternelles, et celui qui traça leur route périrait ! Tes chants pourraient être transmis immortels jusqu'aux siècles endormis sous les ailes du temps, et l'esprit qui les créa serait anéanti ! La cause d'un effet immortel cesserait ! Non, cela est impossible ! L'idée de l'immortalité de ton âme, de l'existence d'un être supérieur à toi, est-elle donc trop vaste, trop sublime ? Ne peux-tu soutenir le poids du mot Éternité ? Cette immortalité est-elle donc plus étonnante que la faculté de penser que tu accordes à la matière ? Ton imagination ne peut-elle concevoir un monde peuplé d'êtres supérieurs à toi ? et si ce monde est possible pourquoi n'existerait-il pas ? Ne peut-elle, dans son vol hardi, s'élevant par la pensée au-dessus des êtres plus intelligents et plus parfaits encore, parvenir au souverain de ces génies, au Tout-Puissant ?

Si le hasard est le suprême ordonnateur du monde, ce hasard lui-même est un dieu que les mortels à genoux doivent conjurer d'amener un meilleur ordre de choses. Si l'inerte matière a créé la pensée, si l'Eternel est le fils de l'imagination de l'homme, l'idée de son existence étant la plus vaste, la plus sublime de toutes les pensées, l'homme est le créateur de l'univers ; le moins imparfait des mortels est le premier des êtres ; c'est lui qu'il faut que la terre adore comme son souverain ; c'est à lui que les hommes doivent dresser des autels. Prosternés à ses pieds, qu'ils tâchent d'en obtenir les biens après lesquels ils soupirent, qu'ils tâchent d'en obtenir le silence des remords.

Ce serait donc en vain qu'une amante, une mère prosternée sur la tombe d'un mortel adoré, y viendrait user sa douleur, et, dégoûtée de la vie par la perte de ce qu'elle avait de plus cher, voudrait s'élancer avec lui dans l'éternité ! Ce serait en vain qu'un homme vertueux et persécuté, soutenu par l'espérance d'un état meilleur, se traînerait avec courage jusqu'à la fin de sa carrière; il n'y trouverait que le néant! Ce serait en vain que le coupable, déchiré de remords, viendrait pleurer sur la tombe de sa victime, et demander pour elle le bonheur!... Puisque l'homme pauvre est dupe de la vertu, puisque aucune récompense ne l'indemnisera de ses longues et inutiles privations, il ne lui reste que la ressource du crime et l'art de le cacher ! Les liens de la société sont rompus! L'homme doit fuir dans les forêts et s'y rabaisser à la vie des animaux ! Qu'il se garde de cultiver son esprit et son cœur ! La raison, le savoir et la sensibilité le rendraient le plus malheureux des êtres si son âme n'est pas immortelle, s'il n'existe pas un Dieu!

Non, l'homme n'est pas le fils du hasard! il n'est point, après sa mort, jeté dans le néant ! L'Eternel aurait-il créé des êtres sensibles, inutilement exposés sur le globe aux fureurs des agents de la destruction? Des machines dépourvues de sentiments n'eussent-elles pu suffire à ses desseins? Il appartiendrait à l'enfer seul, s'il en avait la puissance, de créer des êtres malheureux pour jouir de leurs tourments; le coupable, poursuivi par les remords, n'ose fixer ses regards sur cette longue succession de temps, qui n'a pas de terme ; il tremble à la voix du juge qui l'appelle, et pour se rassurer il s'écrie : L'homme n'est que matière, il n'y a pas de Dieu! — Mais le mortel vertueux compte sur l'immortalité comme sur une juste récompense.

La route qui conduit au temple de l'Eternel n'est point âpre, hérissée d'épines; il n'exige pas que les mortels s'abandonnent aux terreurs superstitieuses; que, rompant tous les liens qui les attachent aux objets dont ils sont entourés, ils se condamnent aux privations, aux pratiques austères, à la vie contemplative : c'est un état contraire à ses lois. Quel homme, enflé d'un vain orgueil, oserait se dire : « Je m'élèverai sans cesse par la pensée au-dessus des autres hommes, et, brisant les chaînes qui m'unissent à eux, je fixerai mes regards sur la Divinité! » Il suffit aux mortels de s'aimer les uns les autres, de soutenir mutuellement le poids de leurs faiblesses, de jouir sans en abuser des richesses que la nature leur a prodiguées; il leur suffit de suivre la secrète inspiration du guide qu'ils portent dans leur cœur. Ce guide ne les détournera jamais du chemin de la vertu, mère du vrai bonheur : ce chemin est le même que celui qui conduit au temple de l'Eternel.

Les chaînes qui attachent l'homme à cette terre ne sont pas trop pesantes, il peut s'élever au-dessus d'elles par la méditation ; le monde moral est son véritable empire, et l'Éternel a posé des bornes immuables entre cet empire et celui de la matière. Quelle puissance pourrait l'anéantir? Là sont les vastes régions de la pensée, les royaumes de l'imagination; son esprit, en les parcourant, y trouvera des jouissances que tous les agents du mal ne pourront lui ravir.

L'homme n'a qu'un trajet bien court à faire sur ce champ ravagé par les fureurs des agents du génie du mal; plus il y est persécuté par eux, et plus aisément il se détache de la terre; les ailes de la mort deviennent son asile lorsque cette aveugle divinité a brisé la couche épaisse de matière qui enveloppait son âme et donnait prise sur elle aux génies infernaux; elle brille dans l'espace comme un ange de lumière; les traits de la douleur ne peuvent plus l'atteindre; il voit d'un œil de mépris les cohortes infernales cherchant en vain leur proie sur le limon qu'elle a quitté, semblable au ver hideux qui, après avoir longtemps rampé sur la terre, objet de dédain et de mépris, se dépouille enfin du masque qui voilait sa beauté, et, développant aux rayons de l'astre du jour ses ailes étincelantes, s'élève triomphant au-dessus de ceux qui naguère voulaient l'écraser sous leur pied.

L'homme qui n'aspire qu'à la possession de la matière ne conçoit pas le bonheur dont il pourra jouir lorsqu'il en sera séparé : la solitude de l'immensité l'épouvante; il n'y voit rien qui puisse occuper son esprit; il n'y voit aucun objet que son cœur puisse aimer : que fera-t-il pendant l'éternité? Il préfère le néant. Mais à peine dégagé de ses liens, il connaîtra combien ses destinées sont sublimes ; il bénira la main puissante qui le tira de ce néant pour lui faire posséder l'éternité.

Son âme ne sera point égarée parmi des myriades d'âmes errantes avec elle sous les célestes portiques, y cherchant inutilement les objets de leurs affections; elle y retrouvera tous ceux dont la perte lui coûta des larmes; elle n'en sera plus séparée ; ces âmes y braveront les fureurs de l'enfer, dont le plus vif plaisir était de désunir les groupes réunis par l'amour et l'amitié : quel cœur aimant et sensible oserait écarter cet espoir?

Ces âmes timides, encore pénétrées des impressions de la matière, et chancelantes, éblouies par l'éclat de leur nouveau séjour, seront soutenues par des êtres purs comme la lumière, dont les formes sont célestes, dont les figures ravissantes sont animées par le sourire de la bienveillance. Elles y seront entourées par les génies qui quittèrent le séjour de l'Éternel pour embellir la terre, présider au cours des ruisseaux, au silence des forêts, génies dont la présence se fit sentir aux âmes sensibles dans les solitudes de la nature; par ceux qui les accompagnèrent sur le chemin de la vie, les retinrent sur le bord de l'abîme, écartèrent d'eux, d'une main invisible, les périls, firent tressaillir leur cœur à l'idée du crime, amusèrent leur sommeil par des rêves agréables, et doublèrent leur existence en présentant à leur ima-

gination des images riantes, en dictant à leur esprit des pensées sublimes. Ces génies formeront ces âmes à la céleste félicité, et si, lorsqu'elles étaient unies à la matière, l'amour d'une femme, ombre faiblement prononcée d'une intelligence, put suffire à leur bonheur, de quelle volupté ne seront-elles point enivrées par la présence de ces êtres qui participent aux qualités, à la puissance de l'Éternel ?

L'homme, sur le globe sublunaire, n'avait connu de l'univers que ce que ses faibles organes en avaient pu saisir; le reste immense était couvert à ses yeux d'un voile impénétrable. Son imagination timide n'osait quitter la terre; il frémissait en plongeant ses regards dans le vide de l'immensité; il croyait sentir le globe mal assuré chanceler, disparaître sous ses pas, et l'abandonner à l'abîme de l'espace; tremblant, il se rattachait à des objets sensibles pour mettre fin à ce délire. S'il entrevit quelques effets, les causes étaient secrètes, et les plus grands génies s'égarèrent dans les ténèbres de l'erreur en cherchant à les découvrir. Ces intelligences soulèveront à ses yeux le voile qui couvrait les charmes, les mystères de l'aimable nature, et ses regards auront la force de contempler tant d'éclat et de beautés. Il saisira l'étendue de ses vastes plans, les nombreux moyens qu'elle emploie pour les exécuter; il connaîtra la nature et les phénomènes du feu qui pénètre, anime et modifie la matière, celle du fluide qui compose les corps par la condensation de ses parties, celle de la lumière, mère des illusions, créatrice de toutes les formes, de toutes les couleurs qui l'embellissent; il connaîtra les éléments, leurs combinaisons constamment échappées à ses recherches. Les ténèbres qui enveloppent les dernières limites des connaissances humaines se dissiperont; il saisira d'un regard cette longue suite de principes et de conséquences que les travaux et les lumières des hommes de génie accumulèrent pour en former les sciences, monuments, par leur étendue, de la supériorité de l'homme sur les êtres qui l'entourent, et de sa faiblesse, par leurs limites, qu'il ne peut franchir. Son esprit, semblable jusqu'alors au flambeau qui s'obscurcit par ses propres vapeurs, brillera comme la flamme la plus pure et répandra sur tous les objets une douce clarté.

Lorsque ses regards auront contemplé le globe sublunaire, connu toutes ses beautés, saisi les rapports entre toutes ses parties, ils se porteront sur l'immense labyrinthe que les astres parcourent; il jouira de l'harmonie céleste de ces corps marchant dans l'espace à des distances combinées, mus par le bras de l'Eternel, guidés par des intelligences filles de sa pensée, dépositaires de sa toute-puissance.

Ces génies développeront à ses yeux étonnés des spectacles plus grands et plus sublimes que ceux que la nature put lui offrir. Il contemplera avec étonnement des corps d'un volume immense disposés dans l'espace qu'ils traversent, accompagnés d'un cortége pompeux de planètes et d'étoiles scintillantes d'une lumière plus pure que celle de l'astre du jour. Il verra ces mondes nouveaux peuplés d'êtres comme lui destinés à l'éternelle félicité; êtres supérieurs, dont les formes, les qualités et les modifications n'étaient pas soupçonnées par sa faible intelligence; êtres fortunés placés plus près que lui des sources immortelles du suprême bonheur; êtres pour lesquels les siècles sont comme des instants, dont l'existence est le plaisir, et la vie l'éternité; êtres plus puissants que lui, et qui loin de se voir réduits à recevoir des lois de la matière, à n'opérer sur elle que des changements insensibles, la pétrissent et créent des êtres pour les rendre heureux.

Le plaisir de ces contemplations sublimes remplira pour lui l'éternité; ses facultés toujours croissantes se développeront pour embrasser tant de merveilles; les charmes de la vérité brilleront à ses yeux dans tout leur éclat; son imagination embrassera l'univers; ses vastes conceptions renfermeront tout ce qui est, tout ce qui peut être; son esprit toutes les pensées que peut former une intelligence. Il connaîtra l'universalité des rapports, l'ensemble des systèmes célestes accumulés par la main puissante de l'Éternel sur d'autres systèmes jusqu'aux confins de l'immensité. Il connaîtra les forces et les mouvements de ces mondes, dont l'union et les rapports enfantent l'harmonie de l'univers.

D'autres génies dégagés de toutes les impressions de la matière, et n'ayant de relations qu'avec l'Éternel, êtres des êtres qui participent de son essence, ombres du Tout-Puissant, et les premiers après lui dans l'ordre des célestes intelligences, l'introduiront dans son séjour, centre de l'univers, lieu d'où il dicte ses lois, point autour duquel se meuvent et circulent les systèmes célestes. Ils le couvriront de leurs ailes pour qu'il ne soit point atterré par la splendeur éblouissante de son trône, source de l'éclat qui remplit l'univers. Ils le soutiendront, chancelant, enivré par son aspect d'une éternelle volupté.

Le monde sublunaire et ses faibles habitants sont seuls en butte aux fureurs du génie du mal; et si ses féroces agents y exercent leurs ravages, et les couvrent de victimes, ils ne peuvent leur porter de dangereuses atteintes. Si la faux du temps altère la surface de la terre, ses masses résisteront à sa dent destructive; les individus périront, mais les espèces seront indestructibles. La tendre nature, tranquille sur la destinée des mortels, continue d'embellir leur séjour, de leur prodiguer ses dons et ses soins jusqu'au moment où, rompant elle-même les liens qui attachaient leur âme à la matière, elle confie leur bonheur aux génies qui entourent l'Éternel.

L'empire du génie du mal se borne à l'espace étroit du globe; ses traits ne peuvent atteindre dans l'immensité : les mortels y braveront ses fureurs. Le Tout-Puissant, après avoir accablé ce faible ennemi sous le poids de sa gloire, maintient dans l'éternité l'ordre établi par lui dans les systèmes célestes; et si



ce génie du mal osait porter sur leurs vastes rouages une main sacrilége, il serait anéanti! L'univers immuable, indestructible, marchera éternellement dans l'immensité! M. de N.

(La suite au prochain numéro.)

UNE PAGE DU LIVRE D'OR.

Epinus (F.-M.-Ulr.-Théod.), célèbre physicien, né en 1724 à Rostoch, initié aux mystères maç.·. en 1769, s'est surtout occupé d'électricité, et a beaucoup avancé cette partie de la physique, en y appliquant le calcul avec un grand succès ; il a laissé des ouvrages très estimés.

Edésius, philosophe néoplatonicien du quatrième siècle, né en Cappadoce, étudia sous Jamblique, et forma à Pergame une école célèbre, d'où sortirent Chrysanthe, Maxime d'Ephèse et Julien ; comme Jamblique, et à l'aide des mêmes prestiges, il fit croire à ses communications avec la Divinité ; il fut persécuté sous Constantin, et fut initié aux mystères à l'âge de quarante-huit ans ; on trouve dans Eunape de curieux détails sur lui.

Gozon (Dieudonné de) grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, célèbre par son courage et ses autres vertus, fut initié aux mystères maç.·. à l'âge de trente-sept ans ; on raconte de lui qu'il tua un dragon d'une espèce monstrueuse qui infectait l'île de Rhodes, récit qu'on doit regarder comme un symbole, qui signifie la destruction du vice et le triomphe de la vérité ; il mourut en 1353.

S'Gravesande (Guillaume-Jacques), né en 1688, à Delft, en Hollande, fut professeur de mathématiques et d'astronomie à Leyde, et le premier qui enseigna la philosophie de Newton dans cette université ; il confirma les nouvelles théories par ses appareils et ses expériences ; les entoura de preuves, et les développa avec clarté. Dans le grand nombre d'ouvrages qu'il a produits, nous citerons : *Institutiones newtonianæ; Introductio ad philosophiam ; Physices elementa mathematica* ; il eut part à la composition du *Chef-d'œuvre d'un inconnu* : il fut initié aux mystères maç.·. à l'âge de trente et un ans.

Benezet (Antoine), célèbre par sa philanthropie et sa charité, né en 1713, à Saint-Quentin ; il vint s'établir à Londres, où il fit de bonnes études ; il était destiné à l'état de tonnelier ; mais en 1731, il avait suivi sa famille à Philadelphie ; ses frères prospérèrent dans le commerce qu'il avait quitté ; pour lui, il adopta les principes des quakers. On a de lui plusieurs écrits sur la traite des nègres et une relation historique de la Guinée ; on a dû à ses efforts l'établissement d'une école à Philadelphie pour l'instruction des noirs, qu'il dirigea lui-même jusqu'à la fin de sa vie ; il mourut en 1784, pleuré des pauvres et des citoyens de tous les rangs ; en 1767, il avait présenté un mémoire pour l'amélioration du sort des esclaves nègres ; il fut initié aux mystères maç.·. à quarante-deux ans.

Bacon (François), également célèbre en qualité de philosophe et d'homme d'Etat, naquit à Londres, en 1561, de Nicolas Bacon, garde des sceaux sous Elisabeth ; il donna, dès son enfance, des marques de ce qu'il devait devenir. A l'avénement de Jacques 1er la fortune lui sourit ; il fut honoré de l'ordre de la chevalerie, ce qui n'était que le prélude de plus grandes faveurs ; il fut élevé, en 1617, à la dignité de garde des sceaux, et deux ans après à celle de lord grand chancelier ; il fut, en outre, nommé baron de Vérulam et vicomte de Saint-Albans ; mais ses succès furent mêlés de peines et de désagréments, et il prit le parti de la retraite ; il y mourut pauvre en 1626. Bacon avait étudié toutes les sciences, et voulut réformer les fausses méthodes suivies dans l'enseignement ; il semble avoir découvert l'attraction des corps, que Newton démontra par le calcul ; il a laissé des écrits sur la jurisprudence, la politique, l'histoire, la morale et la philosophie : ce sont surtout ces derniers qui l'ont rendu célèbre ; l'idée fondamentale de ces travaux est de faire une restauration des sciences, et particulièrement des sciences naturelles, en substituant aux vaines hypothèses et aux subtiles argumentations qui étaient alors en usage dans l'école, l'observation, les expériences et une légitime induction ; c'est donc avec raison que Bacon a été nommé le père de la physique expérimentale. Sans parler de plusieurs autres ouvrages, Bacon a écrit des essais de morale et de politique qui jouissent d'une grande réputation pour le style et pour les pensées, et il a laissé des lettres qui jettent beaucoup de jour sur sa vie et son caractère ; il fut initié aux mystères maçonniques à l'âge de vingt-neuf ans. M. de N.

TENUE DU SOUV.·. CHAP.·. DES PHILOSOPHES HERMÉTIQUES.

A la gloire du Subl.·. Architecte des mondes sous la voûte céleste et le point vertical du Zénith, par les 48e d.·. 50′ 15″ de lat.·. N.·., et 0 degré de longit.·. du grand mérid.·. de France, à l'E.·. de Paris.

Le souv.·. chap.·. des *Philosophes hermétiques* régulièrement convoqué, s'est réuni dans un lieu très éclairé, asile de la vérité, du mystère et de l'union fraternelle, le septième jour de l'étoile flamboyante de l'an de la grande lumière 000000000, pour développer les questions soumises à son appréciation.

Pendant que les grands inspecteurs remplissent leurs devoirs et que les maîtres des cérémonies accueillent les visiteurs qui se présentent dans le parvis du temple le subl.·. patriarche prend place au sommet du triangle.

Le maillet de l'ouest, dirigeant la col.·. du sud, est aux mains du philosophe A.·. et celui du midi, dirigeant la col.·. du nord, est tenu par le philosophe B.·.

Le livre sacré est placé devant le subl.·. patriarche et le philosophe C.·. tient le crayon pour esquisser les travaux du souv.·. chap.·.; enfin tous les philosophes sont à leurs postes respectifs.

A onze heures, au signal parti de l'est et répercuté à l'ouest et au sud, après que ces deux philosophes ont garanti la régularité des dispositions prises, l'ouverture des travaux se fait; elle est annoncée et saluée avec les formalités d'usage.

Le tracé des derniers travaux est approuvé et sanctionné conformément aux conclusions du philosophe orat.·.

Le philosophe grand-maître des cérémonies annonce les ill.·. FF.·. visiteurs; le subl.·. patriarche ordonne que tous les membres soient debout et à l'ordre; et il dit:

Ouvrez-vous en leur présence, portique de notre temple, Orient vénéré, jette tes plus éclatantes splendeurs; que les étoiles du firmament en nombres sacrés et dans un ordre mystérieux, viennent à leur rencontre! Que l'harmonie céleste célèbre leur venue; que l'étendard déroule devant eux ses plis glorieux et que ces ill.·. FF.·. pénètrent dans le temple environnés des suprêmes honneurs dus à leurs éminentes qualités!

Après quelques paroles de bienveillance fraternelle adressées aux ill.·. visiteurs, tout rentre dans l'ordre ordinaire et le subl.·. patriarche prend la parole en ces termes :

DE L'INSOUCIANCE (PREMIÈRE QUESTION).

Subl.·. chev.·.,

L'heureuse insouciance, fille du courage et de la résignation, émousse les traits de la douleur : amie du pauvre, qu'elle concentre tout entier dans le présent, sans lui permettre de regarder en arrière ou de fixer l'avenir, elle soutient l'homme contre le malheur, et lui dit : Chaque mortel a sa portion de peine et de plaisir, de chagrin ou de gaieté, d'espérance et d'inquiétudes; il dépend de lui plutôt que de la fortune d'en fixer la mesure; l'état le plus agréable en apparence apporte toujours avec lui des maux dont on ne soupçonnait pas l'existence, et souvent une situation désespérée fait goûter des plaisirs regrettés dans des temps plus heureux; le bonheur laisse passer devant lui ceux qui le poursuivent avec trop d'ardeur; l'impétuosité, le bruit et l'éclat l'épouvantent, il aime à se fixer auprès de ceux qui, se résignant à leur destinée, font pour l'obtenir tout ce que dicte la prudente sagesse, sans renoncer au doux repos de la vertu, et souvent il arrive auprès d'eux par la route que la douleur ou le désespoir avaient parcourue; le sombre nuage qui obscurcissait l'horizon et menaçait d'enfanter la tempête s'éclaircit en se répandant sous la coupole des cieux, et l'ouragan dévastateur s'élance d'un point nébuleux, isolé dans le firmament; l'homme, appuyé sur son autel, est calme comme la frégate, émule des vents : tranquille au milieu des mers orageuses, sur le rocher qui lui sert de retraite, elle voit sans inquiétude les vagues furieuses se heurter en vain contre sa masse pour le renverser. »

M. de N.

(*La suite au prochain numéro.*)

TABLEAU SYNOPTIQUE DE TOUTES LES GRANDES LOGES.

Septième article.

Le rite écossais ancien accepté est régi par sept conseils : 1° Le Saint-Empire suprême conseil; 2° commission administrative et exécutive; 3° grand conseil des vail.·. et subl.·. Princes du Royal Secret; 4° grand conseil et souv.·. tribunal des GG.·. Juges commandeurs 31° d.·.; 5° grand conseil des grands Élus chev.·. Kadosch 30° d.·.; 6° très respectable Grande-Loge centrale de France; 7° comité des finances.

PRINCIPAUX GRANDS DIGNITAIRES DE L'ORDRE.

Le T.·. ill.·. F.·. duc Decazes et de Glucksberg (Élie), grand cordon de la Légion-d'Honneur, grand-croix de plusieurs ordres étrangers; puiss.·. souv.·. G.·. commandeur, G.·.-M.·. *ad vitam* de l'ordre.

Le T.·. ill.·. F.·. général comte de Fernig (Louis-Joseph-César) grand commandeur, *ad vitam*, du sup.·. cons.·. d'Amérique et de celui intérimaire de France, grand officier de la Légion-d'Honneur, grand-croix des ordres de Saint-Hubert, de Saint-Ferdinand, de Saint-Joachim et de Stanislas.

Le T.·. ill.·. F.·. Guiffrey, propriétaire, trésorier du Saint-Empire.

Le T.·. ill.·. F.·. Dupin (Philippe), avocat à la cour impériale de Paris, officier de la Légion-d'Honneur, grand orateur du Saint-Empire.

Le T.·. ill.·. F.·. comte de Monthion (Bailly), lieutenant-général, grand officier de la Légion-d'Honneur, grand-croix et commandeur de plusieurs ordres, cap.·. des gardes du Saint-Empire.

Le T.·. ill.·. F.·. baron Thiébault, lieutenant-général, commandeur de la Légion-d'Honneur, P.·.-Étend.·. du Saint-Empire.

Le T.·. ill.·. F.·. Paul, Prince de Wurtemberg, Porte-Ep.·. du Saint-Empire.

Le T.·. ill.·. F.·. duc de Grammont, lieutenant-général, grand officier de la Légion-d'Honneur, grand-croix des ordres de Saint-Louis, de Saint-Ferdinand, etc., G.·. insp.·. G.·. de l'ordre.

Le T.·. ill.·. F.·. comte de Saint-Laurent, de J. de Roume, marquis de Sainte-Rose, ancien chef de division de la marine mexicaine, etc. T.·. P.·. souv.·. G.·. commandeur G.·.-M.·. adjoint *ad vitam*, super.·. G.·. représentant et dép.·. universel, général et spécial, ordinaire et extraordinaire du sup.·. cons.·. uni de l'hémisphère occidental, membre honoraire du sup.·. cons.·. du Brésil.

Le T.·. ill.·. F.·. Allegri, banquier, G.·. insp.·. général de l'ordre.

Le T.·. ill.·. F.·. comte de Lariboisière, commandeur de la Légion-d'Honneur, G.·. insp.·. général de l'ordre.

Le T.·. ill.·. F.·. baron Petit, lieutenant-général, grand officier de la Légion d'Honneur, G.·. insp.·. général de l'ordre.

Le T.·. ill.·. F.·. comte Roger, membre de la Légion-d'Honneur, G.·. insp.·. général de l'ordre.

Le T.·. ill.·. F.·. baron Saint-Clair, lieutenant-général commandeur de la Légion-d'Honneur, G.·. insp.·. général de l'ordre.

Le T.·. ill.·. F.·. vicomte Cavaignac, lieutenant-général, grand-officier de la Légion-d'Honneur, insp.·. général de l'ordre.

Le T.·. ill.·. F.·. le comte de Chabrillan, chef d'escadron, G.·. insp.·. général de l'ordre.

Le T.·. ill.·. F.·. comte Dutaillis, lieutenant-général, grand officier de la Légion-d'Honneur, grand-croix de plusieurs ordres étrangers, G.·. insp.·. général de l'ordre.

Le T.·. ill.·. F.·. baron Taylor, insp.·. général des beaux-arts, commandeur de la Légion-d'Honneur, insp.·. général de l'ordre.

(*La suite au prochain numéro.*)



LE MAITRE DU GRAND OEUVRE.

(LE TEMPLE SAPANATH PANCAH.)

Au centre de l'espace que parcourent les astres dans leur marche régulière, s'élève le temple *Sapanath Pancah*. Le marbre, l'albâtre ou le porphyre n'en composent pas l'élégante et majestueuse architecture : ces matières sont laissées aux mortels pour construire des temples à leurs dieux imaginaires; celui de *Sapanath Pancah* est fait d'une substance plus pure; une matière subtile, essence des éléments, compose ses colonnes qui brillent d'une douce clarté. Ici elle s'étend en longs portiques, là s'arrondit en voûtes imposantes, plus loin en coupoles hardies; ou bien elle forme un sanctuaire dont l'art ne pourrait imiter les religieuses beautés. Ce séjour est rempli d'une douce lumière qui dessine toutes les formes et charme les yeux, des génies armés d'épées flamboyantes n'en défendent pas l'entrée; la douce bienveillance assise sous les premiers portiques, tend la main à l'être timide qui vient y implorer la divinité pour être admis dans le sanctuaire des élus de la vérité.

Sur le frontispice est l'image du soleil dans son éclat, au-dessous est écrit le mot ineffable; les astres sont représentés circulant autour des entablements qu'ils décorent de leurs globes lumineux, les colonnes sont entourées de pampres et de tous les arbustes qui s'attachent au tronc des arbres; car ce temple est un abrégé de l'univers. Entre ces colonnes, des vapeurs éthérées forment les statues des hommes vertueux qui doivent servir d'instruments à l'Éternel pour faire le bonheur des humains, de tous ceux que voudrait y placer la reconnaissance ou l'admiration des peuples. Sur les faces extérieures la même matière représente dans des cadres d'une immense étendue les trois règnes de la nature, les quatre parties du monde ornées de leurs diverses productions, les éléments et leurs caractères différents; le lever imposant du soleil. Son disque étincelant roule à son coucher sur la cime des montagnes et lance ses derniers feux dans les mers azurées du firmament : la coupole des cieux parsemée d'étoiles scintillantes; le disque argenté de la lune bondissant sur les vagues, les fantômes lumineux qui se promènent sur l'Océan, au milieu de la nuit profonde. Une tempête majestueuse rompt le niveau des mers; elle forme sur leurs plaines mobiles de longues chaînes de montagnes s'abaissant toujours et toujours renouvelées. La même main y a représenté les plus beaux sites de la terre; les quatre saisons ornées de leurs charmes; la pluie chaude et vivifiante qui file en traits argentés à travers les rayons du soleil et ranime la terre aux premiers jours du printemps; les torrents de chaleur ondoyante que les feux de l'été font élever des guérets et du sol embrasé; les vapeurs de l'automne repliées par les vents sur les bords d'une prairie couverte de tapis de fleurs roses chargées de diamants; la robe mollement ondulée qui, pendant le repos de la nature, couvre la terre d'une blancheur éblouissante.

Dans l'intérieur du temple, de magnifiques bas-reliefs présentent l'histoire de l'homme, les heureux événements qui assurent la félicité des peuples et les actions des mortels illustres qui bravèrent les fureurs des méchants pour défendre l'innocence et la vérité, de ceux qui, par la force de leur génie, la grandeur de leurs conceptions et l'heureuse audace de leur cœur, préservèrent leur patrie des horreurs de la guerre civile, et l'arrachant aux fureurs des factions conjurées à sa ruine, mirent fin aux calamités publiques et firent recommencer pour leurs concitoyens les annales du bonheur.

Le premier objet qui frappe les regards du néophyte en entrant dans ce temple auguste, est la beauté : fille aînée du Subl.·. Arch.·. des mondes, ses formes ravissantes lui servirent de modèle lorsqu'il donna l'être aux séduisantes compagnes des hommes; à côté d'elle est la nature, les éléments composent son existence; le feu le plus pur brille dans ses yeux, forme autour de son front une auréole lumineuse; le zéphir est son haleine; de légers météores s'arrondissent en boucles ondoyantes autour de son visage et sur son sein; toutes les fleurs qui embellissent la terre, tous les oiseaux qui animent les bocages sont peints sur sa robe diaprée; l'ordre enchanteur, la ravissante harmonie, les vertus, mères des vrais plaisirs, les génies bienfaisants, conservateurs du monde, résident avec elles auprès du Sublime Arch.·. des mondes, dont une délicieuse contemplation de lui-même et de ses œuvres occupe les instants. Les génies qui l'entourent participent à sa félicité; souvent il s'entretient avec eux; ils attendent en silence, avec avidité, les paroles sublimes qui doivent les charmer. L'Éternel, s'adressant à l'élu lui dit : Approche, ne crains rien, écoute :

« Les astres, soutenus par mon bras dans l'espace, parcourent l'immensité. Aucun obstacle ne s'oppose à leur marche dont le principe est ma volonté, dont le but est l'exécution de mes plans; deux mouvements faits en apparence pour se détruire, écueils des

sciences humaines, les éloignant et les rapprochant sans cesse, les retiennent dans leurs orbites, et s'opposent à ce que leur choc n'occasionne un épouvantable chaos. Ma main toute-puissante, séparant les ténèbres de la lumière, alluma ces flambeaux dont l'éclat éternel scintille dans les cieux ; l'astre du jour les remplit de lumière ; elle s'écoule par torrents intarissables : d'autres soleils épars dans le vide, centres de systèmes plus vastes, y versent aussi des torrents lumineux sur des astres relégués aux confins de l'espace ; leurs rayons réfléchis par les planètes se croisent, se confondent dans l'étendue, se réunissent sur le globe habité qu'ils éclairent et qu'ils vivifient ; les éléments agités par ces feux, y composent tour à tour la chaîne des êtres qui l'embellissent. J'ai formé le noyau de ce globe d'une matière assez dure pour que l'Océan qui le couvre et dissout tous les corps, ne puisse le pénétrer, et se précipitant au centre, laisser aride sa surface; deux forces opposées ébranlent d'un pôle à l'autre cette masse immense d'ondes accumulées dans l'abîme, et par un balancement éternel s'opposent à leur corruption ; de vastes forêts, de longues chaînes de montagnes toujours entourées de nuages qu'elles attirent, fournissent aux fleuves leurs ondes inépuisables. Conduits jusqu'à la mer par une pente insensible, à travers des contrées sur lesquelles ils répandent la fraîcheur et la vie, ces fleuves versent sans cesse dans l'Océan le tribut des ondes qui l'entretiennent à son niveau sans jamais le combler, et lui rendent ce que les vents et les génies de feu avaient enlevé de sa surface; des réservoirs ménagés dans le sein du globe, le traversant en tous sens, reçoivent l'excédant de ces tributs, et s'opposent à ce que, surmontant ses rives, il inonde la terre.

« Ces ondes qui jaillissent du sein de la terre, après avoir parcouru des routes souterraines, ces vapeurs qui retombent en pluie fécondante, échauffées par les feux de l'astre du jour, s'unissent à la matière, font fermenter la masse inerte, immobile, de laquelle naissent, à laquelle retournent tous les êtres créés; elle se gerce, se soulève de toute part, et se couvre d'une couche de verdure ; elle nourrit d'immenses forêts habitées par les animaux, des bocages délicieux réservés aux mortels. Depuis les célestes intelligences jusqu'à l'homme, et depuis l'homme, le premier dans l'ordre des esprits unis à la matière, jusqu'au végétal animé qui paît et fleurit sur les rives de l'Océan, une suite innombrable d'êtres existe sur le globe; l'air, la terre, les eaux fourmillent de vie; tout y est rempli d'animaux dont les formes et les mœurs variées à l'infini, dont les espèces impérissables attesteront à jamais ma puissance et la fécondité de mon génie créateur. Des légions d'insectes aux ailes étincelantes, nés dans le cristal des eaux, voltigent sur leurs bords et viennent y déposer les fruits de leurs amours aériens. Au sein même des ondes immobiles et verdâtres dont l'homme s'éloigne comme du séjour de la corruption, vivent des êtres qui, par leur simplicité, se rapprochent des éléments. Ces êtres, longtemps inconnus aux mortels qui ne soupçonnaient pas leur existence, s'y nourrissent des sucs que la dissolution y rassemble, et les font rentrer dans la masse de matière animée, en servant de pâture à d'autres êtres ; les eaux réunissent toutes les parties des corps usées par le frottement et les rendent à la terre; lorsque de son sein échauffé par le soleil s'élèvent des vapeurs que le crépuscule et l'aurore teignent des plus vives couleurs, l'atmosphère les reçoit et les verse en pluies fécondantes. Les corps décomposés servent à la formation d'autres corps; la génération des êtres vivants respire avec l'air les émanations de celle qui vient de s'éteindre; les enfants sont les cercueils de leur père, tous sortent de cette matière animée; tous y rentrent tour à tour; elle est la mère du monde sans cesse renaissant de ses ruines; rien ne peut s'y égarer ou se détruire; il ne périra pas. (*L'Éternel s'adressant aux génies* :)

« Vous tous génies puissants qui, sous mes lois, veillez à sa conservation, allez au séjour des âmes dévoiler à leurs yeux les merveilles de ce monde qu'elles doivent habiter. »

L'Éternel dit, et ces êtres éthérés remplissent de l'éclat de leur présence la partie du temple où résident les âmes qui doivent dans la succession des temps animer la matière. Si pour l'homme doué des facultés intellectuelles les plus étendues, pour le génie le plus vaste, l'imagination la plus ardente, il n'est pas d'occupation plus attachante que l'étude de la nature, de plaisir plus vif que celui de soulever un coin du voile dont elle enveloppe ses mystères, de quelle inexprimable volupté doivent être enivrées ces âmes qui contemplent son magnifique spectacle! Si la vie de l'homme suffit à peine pour entrevoir quelques unes de ses vastes combinaisons, quelles doivent être les jouissances de ces âmes devant lesquelles elle exécute ses immenses travaux ! A cet aspect imposant l'imagination de l'homme succombe, son esprit égaré dans l'infini, voulant se rattacher à la terre, cherche autour de lui un objet intéressant qui puisse l'enlever à ces contemplations voisines du délire ; mais hélas ! lorsque ces âmes sont unies à la matière, elles oublient leur céleste origine, il ne leur reste aucun souvenir de ce spectacle, tout est nouveau pour elles dans cet univers dont elles avaient connu les beautés; il faut que les dures leçons du malheur les instruisent, et les forçant à reporter leurs regards vers ce séjour, les rappellent à leurs brillantes destinées.

M. de N.

(La suite au prochain numéro.)

LE NOACHITE OU CHEVALIER PRUSSIEN.

PRÉCIS HISTORIQUE.

Les descendants de Noé, craignant un nouveau cataclysme, résolurent de construire une tour assez élevée pour se soustraire à la vengeance divine ; ils choisirent, à cet effet, une plaine dans l'Asie, nommée Senner ; dix ans après qu'ils eurent jeté les fondements de cet édifice, le Seigneur jeta un regard sur la terre, et ayant aperçu l'orgueil des enfants des hommes confondit leurs projets téméraires, en mettant la confusion des langues parmi les ouvriers de cette mémorable construction : c'est pourquoi on appelle cette tour *Babel*, qui signifie confusion.

Les ouvriers ne s'entendant plus, furent obligés de se séparer. Chacun prit son parti. Phaleg, qui avait donné l'idée de ce bâtiment, et qui en était le directeur, se retira dans le nord de l'Allemagne, où il ne trouvait, pour toute nourriture, que des racines et des fruits sauvages.

Dans cette partie, que l'on appelle la Prusse, il construisit quelques cabanes, pour se mettre à l'abri des injures du temps, et un temple en forme de triangle, où il s'enfermait pour implorer la miséricorde du Subl.·. Arch.·. des mondes.

Dans des décombres, à quinze coudées de profondeur, l'an 553, on trouva une forme de bâtiment triangulaire, dans lequel était un marbre blanc, sur la base duquel toute l'histoire était écrite en hébreu. A côté de cette colonne, on trouva un tombeau de grès où l'on aperçut de la poussière et une pierre d'agate sur laquelle était l'épitaphe suivante :

Ici reposent les cendres de notre G. A. de la tour de Babel. Le Seigneur eut pitié de lui, parce qu'il est devenu humble.

Tous ces monuments sont chez le roi de Prusse.

Le rite maç.·. de Néachite, connu sous le nom de Chevalier prussien, fut traduit de l'allemand par le F.·. de Bérage, l'an de l'ordre 4658.

Le grand maître général de cet ordre maç.·. est le T.·. ill.·. F.·. Frédéric-Guillaume, roi de Prusse. Ils étaient connus de l'antiquité sous le nom de Noachites, c'est-à-dire descendants de Noé ; les païens les connaissaient sous le nom de Titans, qui voulurent escalader le ciel pour détrôner Jupiter ; mais les Prussiens, qui ne connaissent point d'autre Dieu que le Subl.·. Arch.·. des mondes, font consister leur bonheur à le glorifier et à célébrer tous les ans, pendant la nuit de la pleine lune de mars, la confusion des langues et la désunion des ouvriers de la tour de Babel ; ils s'assemblent dans un lieu retiré, la nuit de la pleine lune de chaque mois, pour tenir la loge, ne pouvant recevoir de prosélyte qu'au clair de la lune.

Le grand maître général de l'ordre se nomme *chevalier commandant-lieutenant*.

Les officiers dignitaires sont :

1. Le chevalier commandant-lieutenant (président).
2. Le 1er chevalier d'office (surveillant).
3. Le 2e chev.·. d'office (surveillant).
4. Le chev.·. introducteur.
5. Le chev.·. inspecteur.
6. Le chev.·. de l'éloquence (orateur).
7. Le chev.·. de garde.
8. Le chev.·. de la chancellerie.
9. Le chev.·. des finances.

Les membres s'appellent chev.·. maçons.

Les Noachites, nommés aujourd'hui chevaliers prussiens, descendent de Phaleg, grand architecte de la tour de Babel ; ainsi cet ordre tire son origine de beaucoup plus loin que les maçons descendants d'Adonhiram ; car la tour de Babel fut bâtie plusieurs siècles avant le temple de Salomon, et l'on n'exigeait point autrefois que les sujets qui se proposaient pour être reçus fussent maçons descendants d'Adonhiram ; mais du temps des croisades, où tous les chevaliers des différents ordres de l'Europe furent initiés par les princes chrétiens, et confédérés pour conquérir la Palestine, les maç.·. descendants d'Adonhiram, par respect pour l'ordre des Noachites, qui étaient en grande vénération dans ce temps-là, se firent recevoir ; les chevaliers prussiens, par reconnaissance, ne croyant pas pouvoir mieux confier leurs mystères qu'aux Adonhiramites, ont exigé depuis que tous les récipiendaires fussent reçus maîtres de cet ordre, dans les statuts qui sont dans les archives du roi de Prusse, il est expressément défendu à un chev.·. maçon prussien de recevoir aucun candidat qu'il n'ait donné des preuves de son zèle et de sa capacité dans l'ordre des maîtres, descendants d'Adonhiram.

DISPOSITION DE LA LOGE.

Le chevalier commandeur est placé à l'opposé de la lune, les quatre chev.·. en avant, pour être mieux à portée d'entendre les ordres ; ils n'ont point de place fixe pour faire voir qu'un chev.·. ayant renoncé à l'orgueil, se fait gloire de pratiquer l'humilité en tout temps : la salle doit être éclairée au moins



par une grande fenêtre, tournée de façon qu'elle puisse recevoir la faible lumière de la lune; il est défendu, suivant les statuts de l'ordre, de recevoir les rayons du soleil, ni d'aucune lumière artificielle. Le chev.·. commandeur-lieutenant ouvre la loge par trois coups frappés très lentement, à distance égale; le premier chev.·. d'office répond par un seul coup qu'il frappe sur le pommeau de son épée; après quoi le commandant-lieutenant dit: « A l'ordre, chev.·.,» levant les bras étendus vers le ciel, le visage tourné du côté de l'Orient, qui est le côté où se lève la lune, les chev.·. maç.·. prussiens font la même chose; et le chev.·. commandeur-lieutenant fait la prière suivante:

Sublime Architecte des mondes, régulateur sacré de l'harmonie universelle qui remplit le temps et l'espace, source de toute grandeur, de toute beauté, de toute science, daigne protéger nos travaux! Eclaire-les de ta lumière divine; dissipe les ténèbres qui voilent la vérité, et laisse-nous entrevoir quelques uns des plans parfaits de cette sagesse dont tu gouvernes le monde, afin que devenus de plus en plus dignes de toi, nous puissions célébrer en des hymnes sans fin l'universelle harmonie que ta présence imprime à la nature. Après quelques questions du catéchisme adressées aux chev.·. d'office, il leur dit: « Annoncez à tous les chev.·. que la loge est éclairée; » alors tous les chevaliers reprennent leur attitude naturelle.

Le dessin de la loge est le Firmament; les chev.·. regardent la lune et les étoiles jusqu'à ce que le candidat soit arrivé à la porte du temple en dehors; il doit être introduit sans épée et tête nue avec ses vêtements ordinaires, et avoir un tablier et des gants de peau blanche. Le second chev.·. d'office introducteur, qui sert de protecteur au candidat, frappe trois coups très lentement, à distance égale; le chevalier de garde répond par un seul coup, ouvre la porte par l'ordre du chev.·. commandeur-lieutenant, et demande bas à l'oreille, au chev.·. introducteur, le signe, l'attouchement, la parole et le mot de passe; ensuite il referme la porte et va dire au premier chev.·. d'office que le chev.·. introducteur a très bien répondu, et qu'il demande l'entrée du temple; le premier chev.·. d'office fait cette annonce, et le commandeur-lieutenant le prie d'aller lui dire qu'il peut entrer. Le chev.·. d'office frappe un coup à la porte, auquel le chev.·. introducteur répond trois coups; le chev.·. de garde ouvre, et le chev.·. d'office demande au second ce qu'il veut; celui-ci lui répond qu'un maître, descendant d'Adonhiram, désire être reçu chev.·. prussien; le commandeur-lieutenant ordonne qu'on l'introduise; après lui avoir demandé le mot de passe, il entre en faisant les trois pas de maître.

Le commandeur-lieutenant dit au chev.·. introducteur: « Chev.·., me répondez-vous du maître que vous me présentez? » — J'en réponds. Le commandeur-lieutenant quitte sa place, et va demander au candidat le mot de maître; celui-ci donne l'accolade, et le commandeur-lieutenant s'adressant aux chev.·. dit: « Je vous annonce un maître maçon, descendant d'Adonhiram, qui demande à être reçu chev.·. prussien: y consentez-vous? » Aussitôt les chevaliers mettent l'épée à la main, sans dire un seul mot, et en présentant la pointe au corps du candidat, qui répond par l'organe du chev.·. introducteur, qu'il persiste dans sa résolution; alors le commandeur-lieutenant dit au nom de toute la loge: « Mes braves chevaliers et moi y consentons; mais promettez-vous de renoncer à tout orgueil? » Le candidat répond: « Je le jure. » « Commencez donc par faire un acte d'humilité; alors le chevalier introducteur, assisté du premier chev.·. d'office, conduit le récipiendaire aux pieds du chev.·. commandeur-lieutenant, par trois grandes génuflexions qu'il fait du genou gauche; y étant arrivé, il se prosterne devant le chev.·. commandeur-lieutenant, qui lui ordonne de baiser le pommeau de son épée; il le relève, et le chevalier d'éloquence prononce un discours sur l'orgueil des enfants de Noé, et sur l'humilité de celui qui reconnut sa faute; il termine en ces termes:

« La céleste bienfaisance embrase le cœur de l'homme de cette douce flamme qui l'attendrit au récit de l'infortune, et le porte par une douce impulsion à partager ses trésors avec ses semblables, à les consoler en versant sur les plaies de leurs cœurs des larmes compatissantes: elle occupe son esprit des moyens de rendre heureux ceux qui l'entourent; elle fait goûter à son âme les plus vives et les plus pures jouissances; les belles actions répandent du bonheur sur toute sa vie, leur souvenir le console dans l'infortune; l'habitude des bienfaits donne une forme céleste à ses traits, elle dit à l'homme puissant qui voudrait sacrifier les autres hommes à sa félicité: « Ton bonheur ne peut jamais être solidement établi sur le malheur de tes semblables; une seule larme de l'infortune, tombée dans la coupe du bonheur, suffit pour la rendre amère, et celles de la reconnaissance ont toujours adouci le calice de la douleur; use plutôt de tout ton pouvoir pour adoucir le sort de ton frère! Vois-le d'un œil de pitié quitter le sein de sa mère pour s'avancer en chancelant dans la carrière de la vie: d'abord il admire en souriant tout ce qui l'entoure, et jouit de tout ce qui peut lui procurer du plaisir: bientôt assailli par l'orage, recevant la douleur de tous les objets, il se traîne lentement sur cette route, appuyé sur l'épaule de l'amour, trop faible ou trop léger pour le soutenir; il prend le bras de l'amitié, et marche quelque temps avec courage, soutenu par elle; le destin cruel les sépare: il implore la fortune, elle lui tend la main en souriant; mais trop frivole, trop vive pour l'attendre dans sa marche pénible, elle l'abandonne au désespoir qui le laisse anhélant, étendu sur la terre: ranimé par la riante espérance, qui lui montre au loin le bonheur, il le poursuit, il est prêt à

l'atteindre ; il tombe épouvanté dans le piége de la mort. Pourquoi hérisserais-tu d'épines cette route ? Pourquoi joindrais-tu tes fureurs à celles des tempêtes qui l'ébranlent, le poids de ton joug à celui des chagrins qui l'accablent ? Ah ! prête-lui plutôt une main secourable : toi-même ne parcours-tu pas cette route ? A présent un nombreux cortége d'adorateurs forme autour de toi des groupes pourte cacher les précipices qui la bordent ; leurs voix célèbrent tes louanges pour couvrir le bruit de l'orage qui te menace ; mais ce cortége lui-même marche avec toi vers le tombeau, arrive sur le bord de l'abîme ; tu chercheras en vain à te roidir contre la mort qui, les mains appuyées sur tes épaules, voudra t'y précipiter : dès ta naissance, la dure nécessité attachait à ton col la chaîne avec laquelle cette impitoyable déité l'entraîne.

» Chevaliers, unissez-vous, formez des groupes d'amis pour être plus forts contre le malheur ; si chacun de vous s'abandonne à toute l'énergie, à toute la fougue de ses passions, la société ne sera plus qu'une vaste mer couverte de vagues impétueuses, qui toutes douées d'un mouvement contraire, s'entre-heurtent sans avancer ; mais si l'homme unit ses forces, ses facultés à celles de ses semblables, leur réunion formera une masse puissante, dont toutes les parties liées entre elles, et tendant au même but, renverseront tous les obstacles à leur félicité : semblable au fleuve majestueux qui entraîne devant lui les digues opposées à son cours. Tel est, tel doit être le but de notre sublime institution. »

Ce discours terminé, tous les FF.·., l'épée à la main, font le signe de maître maçon, descendant d'Adonhiram, avec le chev.·. commandeur-lieutenant qui lui dit : « Promettez-vous, foi de maître maç.·., de garder les secrets que je vais vous confier, de ne révéler jamais à aucun des enfants d'Adam les mystères de notre ordre, à moins que vous ne le connaissiez pour maç.·. ; que vous serez officieux et compatissant pour tous les chev.·. de notre ordre antique et vénéré et que vous ne souffrirez jamais, même au péril de votre vie, qu'un profane porte notre bijou ? » Il répond : Je le jure, et m'y engage sous les conditions prescrites.

Le chev.·. commandeur-lieutenant, lui donne l'instruction complète de cet ordre, lui en fait connaître l'histoire et termine ainsi : « Voilà, chevalier, le grand secret de notre institution ; je viens de vous le confier avec plaisir, persuadé que vous ferez tout pour vous rendre digne de cette haute faveur. »

Tous les chev.·. remettent leurs épées, et le chev.·. commandeur fait rendre celle du récipiendaire ; il lui attache à la troisième boutonnière de son habit, avec un ruban noir, le bijou de l'ordre, et le décore des insignes des chev.·. prussiens.

Comme on ouvre la loge par trois coups, on la ferme de même ; le premier chev.·. d'office y répond par un seul coup, et le chev.·. commandeur dit au premier et au second chev.·. d'office : « Annoncez à tous les chev.·. ici présents, que la loge est obscurcie et qu'il est temps de se retirer ; tous les chevaliers étant à l'ordre disent trois fois, d'un ton lugubre : *Phaleg*.

EXPLICATION DE L'ARMOIRIE.

Au premier, azur, lime d'argent, étoiles d'or ; au second, sable, triangle et flèche d'or.

Mot de passe : Phaleg, mot sacré, S.·. C.·. J.·., qui signifie Sem, Cham, Japhet.

M. DE N.

LE TUILEUR UNIVERSEL.

(Suite.)

La G.·. L.·. des trois globes, à Berlin, adopta les hauts grades français des empereurs d'Orient et d'Occident, qui lui furent apportés par le F.·. de Bernez, dans la suite le F.·. Rose les propagea en Hollande. Ce fut dans ce moment qu'eut lieu la réunion des hauts grades avec ceux du F.·. Ramsay, pour représenter le nombre des années de Jésus, vraie lumière. Ces nouveaux huit grades furent décrétés en France en 1786, et se nomment ainsi :

1. Le chef du tabernacle.
2. Le prince du tabernacle.
3. Ch.·. du serpent d'airain.
4. Écossais trinitaire ou prince du mercy.



5. Grand commandeur du temple.
6. Grand écoss.·. de saint André, patriarche des croisés, etc.
7. Grand inq.·. com.·.
8. Souv.·. G.·. insp.·. G.·.

La plus grande partie de ces degrés n'est absolument d'aucun intérêt pour l'instruction maç.·.

Vers l'an 1763, il se forma une société de gens de lettres, pris dans différents rites maç.·., et avec l'agrément de Frédéric II, roi de Prusse, elle se répandit beaucoup dans son royaume ; l'objet de cette institution était les recherches historiques sur l'ordre maç.·., à peu près comme le rite éclectique d'aujourd'hui et comme le troisième grade que les BB.·. CC.·. avaient projeté.

La doctrine était divisée en deux temples, le premier des trois grades symboliques, le second dans l'ordre suivant :

1. Apprenti des secrets égyptiens.
2. Initié dans les secrets égyptiens.
3. Frère cosmopolite.
4. Philosophe chrétien ou bassonius.
5. Maître des secrets égyptiens ou aléthophilote.
6. Armiger.
7. Miles.
8. Eques.

Weischaup fut le fondateur du rite des illuminés par excellence, car il y a plusieurs branches maç.·. de ce nom.

Ce rite est très répandu en Allemagne et dans le nord de l'Italie.

Weischaup avait établi dans son règlement treize degrés, qu'il avait partagés en deux temples : il fut l'architecte de huit de ces degrés, et prit les autres cinq dans la maç.·. de la stricte observance, ou, pour mieux dire, il adapta à son système les trois degrés symboliques, et deux dans les hauts degrés classés dans l'ordre suivant :

Première classe.

1. Novice.
2. Minerval.
3. Apprenti.
4. Compagnon.
5. Maître.

Deuxième classe.

6. Illuminé mineur.
7. Illuminé majeur.
8. Novice ecc.·.
9. Chev.·. ecc.·. ou illuminé directeur.

SECOND TEMPLE.

Troisième classe.

10. Épote ou prêtre illuminé (epote, mot grec-égyptien, qui signifie celui qui voit tout à découvert).
11. Régent ou prince illuminé.

Quatrième classe.

12. Mage philosophe.
13. Homme roi.

Dans ses premières instructions, il ordonne l'étude des anciens mystères égyptiens, comme nécessaire à la connaissance de ceux de l'illuminisme.

Pour les épreuves, il les a établies très rudes ; la réception est faite dans les ténèbres et dans la nuit ; le néophyte est nu ; il est au milieu de cadavres et de squelettes et environné de FF.·. masqués, qui mettent tout en œuvre pour l'effrayer et pour découvrir son caractère.

Si l'on examine les anciennes initiations, on verra que la fantasmagorie, les breuvages, les saignées, les jeûnes et tout ce qui fatigue le corps et affaiblit les facultés intellectuelles, étaient mis en usage. Les historiens grecs nous ont transmis l'initiation très détaillée de Thalès : les prêtres le plongèrent dans un lieu de ténèbres, il y entendait le sifflement des vents déchaînés, il était ébloui par l'éclat et le bruit de la foudre ; il fut flagellé et plongé par des mains invisibles sept fois dans un fleuve ; des serpents et des reptiles l'environnaient ; il devait s'ouvrir un chemin entre eux et était obligé de les manier sans en être piqué ; il passa rapidement de l'obscurité à la plus vive lumière, fut précipité d'une hauteur incroyable et promené dans les airs sur un char de feu, comme Élie ; enfin il fut admis dans le sanctuaire. Les prêtres égyptiens n'oubliaient aucun moyen pour s'emparer de l'initié, et le tenir sous leur autorité.

Le baron Knigge fut le fondateur et l'instituteur de la maç.·. *éclectique ;* elle fut établie par suite des grandes divisions entre les différents rites, par l'intolérance et la violence des FF.·. de la *stricte observance*, qui voulaient dominer sur tous les autres, comme si dans le fait, ils avaient été les seuls héritiers et représentants des chev.·. du Temple.

L'objet de l'institution éclectique est d'éclairer les FF.·. des autres rites sur l'abus et le fanatisme de quelques hauts degrés, de les porter à adopter une tolérance absolue de toutes les croyances maç.·. En 1788, un certain Bahrdt, professeur et docteur en théologie, à Hall, fonda une société maç.·., appelée l'*Union allemande*, elle fut formée dans le principe par vingt-deux hommes de lettres, qui adressèrent leurs écrits aux amis de la raison, de la vérité et de la vertu.

La doctrine de cette réforme s'appuie entièrement sur la religion de J.-C.; comme dans les temps anciens, elle compte les cinq degrés suivants :

1. L'adolescent.
2. L'homme.
3. L'ancien.
4. Le mysopolyte.
5. Le diocésain.

Un autre innovateur, en Allemagne, qui trouva des adeptes en France et en Angleterre, fut Zinnendorf, qui établit à Berlin, à la fin du XVIIIe siècle, un chap.·. qui porte son nom, et est attaché à la G.·. L.·. nationale.

Son système est tout à fait en opposition avec la stricte observance. Quand à sa doctrine, elle rentre entièrement dans la théosophie; les grades sont au nombre de sept, qu'il partagea dans les trois classes suivantes :

1re classe : Maç.·. bleue ; 1er app.·.; 2e comp.·.; 3e maît.·.

2e classe : Maç.·. rouge; 4e app.·., compagnon écossais; 5e maître écossais.

3e classe : 6e Favori de saint André; 7e frère écl.·.

Les deux grades de la troisième classe font partie du chap.·.; Schroepffer, qui s'est suicidé à Leipzick, fut un innovateur suivant les doctrines de Martines et de Swedenborg : il avait uni des principes de matérialisme au dogme chrétien, et le système du bien et du mal physique, ou des deux principes ; il admettait toutes les religions. Sa théologie est fort curieuse.

En 1118, les rose-croix arrivèrent d'Orient en Europe, par la propagation des doctrines maç.·. Trois d'entre eux fondèrent en Écosse l'ordre des maç.·. d'Orient pour servir de séminaire aux sujets qu'on devait instruire dans les sciences les plus sublimes.

Cet ordre existait en 1196, et Édouard, fils de Henri III, fut admis rose-croix, par Raymond Lulle (Lulle fut un célèbre alchimiste); on n'admettait alors dans cet ordre que les savants et les personnes du plus haut rang.

Le fondateur des rose-croix fut un prêtre séraphique d'Alexandrie; c'était un des sages d'Égypte du nom d'Ormesius, il avait embrassé le christianisme à la sollicitation de saint Marc, avec six de ses confrères, l'an 46 de J.-C.; cet homme savant purifia la doctrine des Égyptiens, selon les préceptes du christianisme, fonda la Société des Sages de la lumière, et donna à ses adeptes pour décoration une croix rouge. Vers le même temps, les Esséniens fondèrent une école salamonienne, laquelle s'unit aux sages de la lumière ou ormusiens. Après cette circonstance, la société fut divisée en divers ordres, connus sous les noms :

1° De conservateurs des secrets maç.·.
2° De conservateurs des secrets hermétiques.
3° De conservateurs des secrets théosophiques.

Il paraît que la légende d'Ormesius, dont le symbole est un lion, qui se trouve dans les emblèmes du prin.·. du royal secret.·., tire son origine des Vénitiens.

Swedenborg a donné l'origine au rite des élus Coëns, qui se rapportent à la théosophie biblique et chrétienne.

La Genèse a fourni au programme des trois premiers grades, et à la marche de l'initiation.

Le tout-puissant maître donne la vie au néophyte, qui sort du chaos, fait serment de discrétion et de fuir le vice pour ne pratiquer que la vertu.

Les doctrines du premier temple et des quatre premiers grades se rapportent à la création de l'homme, à sa désobéissance, à sa punition, aux peines du corps et de l'esprit, ce qui est réellement représenté dans les initiations.

La suite des grades est celle-ci : Premier temple, app.·., comp.·.; maître élu. Second temple, comp.·., maître coën, G.·. arch.·. et chev.·., comm.·. K.·. D.·. S.·.

Dans les mystères il est dit que, lorsque l'homme, par une vie nouvelle et exemplaire, par des travaux utiles, il s'est réintégré dans sa dignité primitive, il se rapproche de son Créateur, animé d'un souffle divin, et il est initié élu coën. Dans les instructions qu'il reçoit, il apprend les sciences occultes dans toutes leurs parties, qui lui font connaître les secrets de la nature, la haute chimie, l'ontologie et l'astronomie.

Lors de l'admission, des cercles sont tracés au milieu du temple, représentant le système universel planétaire et le soleil au centre.

Le grand tout-puissant explique comment s'est opéré le mystère de la création, etc.

Le système maç.·. de Charles XIII a douze degrés, savoir : 1re classe, 1° app.·., 2° comp.·., 3° m.·. 2e classe : 4° op.·. comp.·. de saint André, 5° maître de saint André, 6° le F.·. Stuart. 3e classe : 7° le F.·. favori de Salomon, 8° le F.·. favori de saint André, ou le cordon violet, ou le chev.·. du cordon pourpre. 4e classe : 10° les FF.·. de la croix rouge de première classe, 11° les FF.·. de la croix rouge de troisième classe.

Tous les grades de ce système font allusion à l'ordre du temple et à leurs doctrines.

Lorsqu'un F.·. M.·. est admis au quatrième degré, il devient noble, s'il ne l'est pas.

Les FF. de la quatrième classe réunis composent le chap.·. dans lequel aucun F.·. ne peut aspirer à être grand dignitaire de l'ordre, s'il n'a pas prouvé dans sa famille quatre générations de noblesse.

La franc-maç.·. fut introduite en Russie en 1731, sous l'empire d'Anne Iwanovna.

En 1763 Catherine II se déclara la protectrice de l'ordre; aussitôt la F.·. maç.·. fit beaucoup de pro-

grès, ce qui fit établir à Saint-Pétersbourg une L.·. pour les hauts degrés, qu'on appela L.·. impériale.

A Mohilow on fonda, en 1770, la L.·. des deux aigles, qui suivit le rite et les doctrines qui se trouvent dans la *Nouvelle Atlantide* de Bacon, établie par Élias Ashmole, dont les rêveries sont très connues. On a nommé ce rite l'Académie des sages.

Une L.·. fut établie par des Anglais, à Madrid, en 1728, dans la rue Saint-Bernard. Elle eut des loges de sa constitution, à Cadiz, à Barcelone, à Valladolid, etc. Mais les persécutions de l'inquisition firent interrompre les travaux pendant bien des années.

Ce fut en 1809, qu'on établit une G.·. L.·. nationale à Madrid, dans le local de l'inquisition, alors supprimée, et en 1811, on y établit un G.·. O.·. auquel on a attaché un suprême conseil de 33 degrés, par patente du F.·. Grasse-Tilly; mais après l'année 1812, lorsque les Espagnols rendirent le trône à Ferdinand VII, ce roi défendit, sous peine de mort, les réunions maç.·.

En 1787 la Suisse comptait 72 loges; leur F.·. M.·. se faisait remarquer par ses doctrines épurées et le bon esprit qui règne parmi ses enfants.

Du temps de Laurent de Médicis, il s'est établi à Florence, en 1540, une autre institution maç.·. sous le nom d'Académie platonique; on voit encore de nos jours le salon de ses réunions, couvert de sculptures et d'ornements maç.·.

Dans le fragment de Nicolaï sur l'origine de la maç.·., il est dit qu'en Italie, à Venise et à Mantoue, en 1622, il existait des chev.·. R.·. +.·., outre ceux d'Allemagne, qu'on a vus à Erfurt, à Leipsig, à Amsterdam, s'occupant des secrets des alchimistes, et que leur décoration était une croix surmontée d'une rose.

Ce rite exista aussi à Padoue. Le savant Corburi, de nation grecque, mort à la fin du XVIII[e] siècle, professeur de chimie, fut un des vénérables de cette institution.

L'Anglais sir Marlin Falkes, président de la Société royale des sciences, avait établi à Rome, en 1724, une G.·. loge du rite de Memphis; une médaille constate les doctrines que *Falkes* avait apportées, et explique le système du dogme égyptien; elle montre le soleil brillant sur le faîte d'une pyramide, à laquelle sont ajoutées les deux colonnes postérieures aux institutions égyptiennes. Dans le premier plan, un sphinx majestueux, assis sur une pierre monumentale, montre que les secrets maç.·. ne sont que les mystères égyptiens, c'est-à-dire l'adoration du Subl.·. Arch.·. des mondes, la pratique de la morale la plus pure et la connaissance des sciences les plus utiles.

En 1780, on a introduit d'Allemagne dans la haute Italie, un ordre dit des *frères initiés de l'Asie*; le but de cette institution maç.·. était la théosophie, tout à fait d'après la tolérance de *Jésus*, et basée sur les évangiles; leurs études avaient pour objet les sciences naturelles et des recherches sur l'art de prolonger la vie; cette institution comptait dans son sein des hommes d'une illustre naissance et des lettrés.

Ces FF.·. avaient adopté des cérémonies juives, égyptiennes et mahométanes; ils admettaient toutes les religions, ils avaient des degrés à eux particuliers, le *chercheur*, le *souffrant*, le *prêtre royal*, le *melchisedeck* ou le vrai R.·. +.·. et le kadosch; dans ce degré, ils expliquent toutes les allégories des degrés antérieurs.

La dénomination de nos temples varie selon les rites et degrés, et indique des noms de lieux d'assemblée admis par les juifs ou par les chrétiens, savoir:

Temple; Grand Temple; Collége; Chapitre; Grand Chapitre; Conseil; Grand Conseil; Souverain Conseil; Suprême Conseil; Consistoire; Tribunal; Tribunal Suprême; Tribunal Souverain; Sanhedrin; Sancta Sanctorum.

Dans la salle d'audience de Salomon:

Cour du Mont Sinaï;

Cour du Troisième ciel;

Cour des Trois SSS. (Ces trois lettres sont expliquées par *science*, *sagesse*, *santé*, ou par *stella*, *sedet*, *soli*.)

HIÉRARCHIE, ETC.

Le serment exigé des initiés l'est toujours sur les Saintes Écritures, base du dogme, et sur le glaive, symbole de l'honneur; sur la plupart des autels, la Bible est figurée par un livre avec ledit mot en lettres capitales.

Dans quelques rites, à la réception d'un F.·. à la maîtrise, on le fait passer au-dessous de l'inscription *memento mori*; les anciens cénobites, lorsqu'ils se rencontraient dans leurs solitudes, se saluaient par cette sentence, faisant allusion au système de destruction, de régénération et de résurrection des êtres.

Le mot *schiboleth* était la parole donnée par Jephté à ses soldats fidèles pour reconnaître au passage du Jourdain, les rebelles qui étaient des Juifs de la tribu d'Ephraïm.

Dans quelques rites, on trouve dans le grade de maître le mot *Moabon*, qu'on doit écrire *Mohabon*, père des Moabites, fils de *Loth* et de sa fille aînée; dans le même grade la parole *Gabaon*, qui est l'allégorie d'un maç.·., est la commémoration d'une ville prise par Josué, dont les habitants réconciliés avec les Juifs, adoptèrent la religion mosaïque, et par ce fait furent mis au rang des Lévites; sans cette condition, ils n'auraient pas pu garder le tabernacle des Israélites, comme ils le firent jusqu'au temple de Salomon.

Dans le même grade, se trouve le mot *ghiblim*, qui signifie en hébreu terme, que dans la maç.·. sym-

bolique, où ce mot est adopté, ce degré est fixé comme le dernier.

Dans le *maître secret*, le vénérable est Salomon; le récipiendaire Adonhiram, et les sept maîtres experts pour remplacer Hiram sont mis au rang des lévites, et en portent le nom.

La parole sacrée *Jéhovah* se trouve dans la plupart des mystères et des rites maç.·.; dans les degrés de *maîtres parfaits*; de *maîtres anciens*; de *grands écossais*; de *maîtres écossais*; de *chefs du tabernacle*; de *prince du merci* et autres.

Dans quelques rites, les degrés de *maîtres parfaits* et de *maîtres secrets*, commémorent *Adonhiram*.

Dans le *maître d'Israël*, on donne le mot *benchorim*, qui signifie fils de nobles; les prêtres coëns étaient les anciens maîtres d'Israël, et se regardaient comme nobles et privilégiés.

Le palais de Salomon est l'atelier de l'élu des neuf; l'élu des quinze, qui suit ce grade, rappelle Benaiah, le meurtrier de Joab, d'après les ordres positifs de Salomon.

Le mot de passe du grand maître architecte est *Rabanin*, qui signifie architecte.

Dans la Royale Arche, chapitre très varié en Amérique, le vénérable est Salomon; les instructions font allusion à Hénoch, à son songe, aux neuf arches qui renferment le Delta, emblème de la Trinité et sur lequel repose la parole ineffable; le temple pour ce degré est supposé le mont Liban, et les doctrines sont tirées du 3e livre des Rois, chap. 5.

Dans le degré de prince de Jérusalem, le vénérable est Zorobabel; les mots sacrés, sont *tebeth* et *adar*, et ceux de passe vingt et vingt-trois; les instructions se fondent sur le 4e livre des Rois, chap. XXIII, et sur *Esdras*, chap. IV et suivants; ce fut le 20 tebeth que les Hébreux rentrèrent chez eux après l'esclavage de Babylone, et ce fut le 23 adar que les Israélites purent, après tant de malheurs, faire la nouvelle dédicace du temple de Jérusalem, en rétablissant les anciens secrets, les cérémonies et les mystères.

Le rituel du chev.·. d'Orient et d'Occident est basé sur l'Apocalypse.

Le vénérable des Rose-Croix est appelé *thirsata*; cette parole se traduit par échanson; ces chevaliers se regardent comme étant élevés à cette dignité auprès du Subl.·. Arch.·. des mondes.

Dans le chevalier de l'épée, le vénérable est Cyrus; le néophyte, Zorobabel, et la commémoration est relative aux tribus de Juda et de Benjamin.

Dans le degré de chef du tabernacle, on voit le candélabre à sept branches et à sept lumières en commémoration des erreurs de Salomon et de son idolâtrie.

Dans le chev.·. du soleil, le vénérable est Adam.

Dans la correspondance de la G.·. L.·. R.·. d'h.·. R.·. M.·., elle met quelquefois en tête de ses missives « Nous, présidents des juges et conseil du Sanhedrin : » ce mot est celui par lequel les Juifs désignent le corps des soixante-dix rabbins, prêtres et sacrificateurs qui gouvernaient ce peuple.

Dans plusieurs degrés et rites, on emploie le mot *Bérit*. Ce Bérit était un bourg d'Egypte dans lequel les templiers se distinguèrent.

Dans le chev.·. d'Or.·. et d'Occid.·. et autres degrés, la commémoration est celle de Garimont, patriarche de Jérusalem.

Dans plusieurs grades des rites allemands et suédois, on commémore saint Jean, saint Marc, comme les quatre évangélistes.

Dans le chev.·. de la Palestine, rite de saint Martin, on commémore *Godefroy de Bouillon*, ce prince, chef célèbre des croisés, qui fut chanté par le *Tasse* dans sa Jérusalem.

Dans le *maître ad vitam*, on commémore *Jakson*, fils de Jacques VI d'Écosse, dit le père des franc-maçons.

Dans le chev.·. prussien ou le *noachite*, le vénérable est Frédéric de *Brunswick*, roi de Prusse, dit l'instituteur de ce grade.

Dans le Kadosch, on commémore Jacques Molay.

Dans le royal secret, les vénérables sont Salomon et Hiram; tandis que d'autres établissent pour vénérable, l'instituteur Frédéric III, roi de Prusse, lequel est rappelé dans le souv.·. grand inspecteur-général.

Nous terminons ces notes, en déclarant que notre intention est que notre travail ne soit jamais distribué qu'à nos FF.·., à ceux qui ont comme nous reçu des anciens sages le précieux trésor de leur dogme, et qui sont chargés de conserver le feu sacré de *Zoroastre*, pour empêcher à jamais les profanes de l'éteindre; notre désir est de rappeler à tous les maçons que notre dogme, nos mystères et les grades philosophiques réclament l'étude de la nature et des sciences sublimes, et qu'il nous ordonne l'ordre, la bienfaisance et la probité (Esp. du dog. de la F.·. M.·.).

Instruction universelle de tous les rites maç.·. connus, interprétation de leurs signes, paroles, âge, attouchements, marches, batteries, acclamation, insignes et décors.

PREMIER DEGRÉ, APPRENTI.

Signes, rites. — Indien, chaldéen, persen; les bras croisés sur la poitrine, les mains étendues. — *Rites de* Memphis. — Suédois. — Des anciens maç.·. libres et accep.·.. — Du système de Schrœder. — De Swedenborg. — Éclectique. — Écossais ancien et acc.·. — Moderne G.·.-O.·. — Aux trois globes. — Du Système de Zinnendorf. — Écossais philosophique. — De Fessler. — Primitif ancien. — De Kilwinning. — Misraïm. — Porter à la gorge, la main droite, les doigts réunis, le pouce écarté, formant l'équerre; en cette position, on est à l'ordre, retirer la main ho-

rizontalement vers l'épaule droite, la laisser retomber le long du corps, le bras allongé, c'est le signe, formé de l'équerre, du niveau et de la perpendiculaire ; il se nomme *guttural* et rappelle le serment (voir le 1er degré, page 13). Les *rites*, des philalètes. — Des parfaits initiés d'Égypte. — Des Nécociates. — Porter la main droite au front, puis désigner la voûte céleste ; il signifie : Ma pensée est au Subl.·. Arch.·. des mondes. M. DE N.

(*La suite au prochain numéro.*)

MES EXPLICATIONS

PAR LE F.·. HUBERT,

Ex-chef du secrétariat du grand-orient, député de l'ordre.

A LA FRANC-MAÇONNERIE.

TRÈS CHERS FRÈRES,

Ma première pensée n'était pas de livrer à l'impression *mes Explications* au Grand-Orient. J'attendais, avec une vive impatience, une réunion de cette assemblée. Il était possible de la différer, mais non de l'ajourner indéfiniment.

Le Sénat maçonnique, suspendu le 29 avril, s'ouvrait le 22 juin.

Je m'y transportai, muni de mon manuscrit ; j'espérai le lire et obtenir un vote favorable.

Les incidents qui survinrent ne me permettent plus de circonscrire le lieu du débat.

C'est devant la Franc-Maçonnerie entière, c'est devant toutes les loges, celles dont je suis membre, comme devant celles dont je suis le mandataire ; c'est devant les Grandes-Loges étrangères avec lesquelles je suis en relations intimes et fraternelles, comme devant celles pour lesquelles l'honneur de l'Institution est sacré, c'est devant tous les maçons honnêtes et jaloux de leurs prérogatives, que je me présente.

Je les appelle à décider

Entre :

Le Gr.·.-Maître du G.·.-Orient, les maçons Desanlis, Janin, Heullant, Barjaud, Henri Wentz, Razy, Houtelet, Ollivier, Fourrié, Portallier,

Et moi,

Dans la question que soulevaient *mes Explications* au Grand-Orient.

Je déplore cet éclat, mais que la responsabilité reste à ceux-là qui, en méconnaissant les principes maçonniques, qui en enfreignant les dispositions constitutionnelles et réglementaires de l'Ordre, ne me laissent de recours et d'abri contre leur iniquité que dans la publicité ;

A ceux-là qui, par leurs actes antimaçonniques, préparent au Grand-Orient de France un avenir plein de dangers.

Racontons les faits :

Le 22 juin, j'apprends que les députés sont convoqués à la rue Cadet.

J'étais député, admis depuis le 11 mars 1853.

Je me présente au local, avec plusieurs autres députés, mes amis. Ils s'introduisent sans difficulté, sans que rien leur fût demandé.

Il y avait une consigne pour moi.

Un des servants nommés par le Gr.·.-Maître s'approche et me dit :

Fr.·. Hubert, avez-vous une planche de convocation ?

Le Fr.·. Hubert. — Non, mais est-elle nécessaire :

1° A un actionnaire du local maçonnique, et à ce titre à un des propriétaires, pour visiter sa propriété ;

2° A un maçon qui peut se faire reconnaître, pour assister à des travaux maçonniques ;

3° A un député, notoirement connu comme tel, pour pouvoir pénétrer jusqu'à la salle où sont réunis ses collègues ?

Le servant. — J'ai des ordres formels ; je ne vous laisserai point entrer.

Le F.·. Hubert. — Mais vous n'y songez pas. Comment, vous oseriez empêcher un député de se rendre au G.·.-O.·.?

Surviennent un deuxième servant et le maçon Chiloret, chef provisoire du secrétariat.

Ils forment le cercle autour de moi.

Les députés qui m'avaient accompagné étaient là, regardant indignés.

Je continue.

Pourriez-vous m'exhiber un ordre écrit?

Le maçon Chiloret. — Nous n'avons rien à vous montrer, vous ne passerez pas.

Le F.·. Hubert. — Est-ce vous qui m'avez élu député, pour me parler ainsi?

Le maçon Chiloret. — Non.

Le F.·. Hubert. — Hé bien, alors?

Le maçon Chiloret. — Je vous répète que vous ne passerez pas.

Le F.·. Hubert. — C'est ce que nous allons voir...

Et tout aussitôt, écartant avec précaution un des servants, je romps le cercle et m'avance d'un pas.

Je voulais établir la violence qui m'était faite.

En effet, le cercle se reforme et se ferme furieux sur moi.

Je le regardais immobile.

Un aide lui accourt. C'est le maçon Claude, secrétaire du Grand-Maître.

Allez chercher la police, s'écrie-t-il.

J'obtenais plus que je n'avais osé l'espérer.

Il me répugnait de descendre au pugilat.

D'abord, je ne l'aurais pas emporté;

Quatre contre un:

Deux servants;

Le maçon Chiloret;

Le maçon Claude.

Puis, je l'avoue, en toute humilité, ce genre de lutte, ramassé dans les orgies d'un mauvais vin, ne me va pas.

Prenant à témoin les députés présents de la violence qui m'était opposée et qui aurait été suivie de voies de fait, si j'avais persisté plus longtemps, et déclarant qu'attendu l'impuissance où l'on me réduisait de ne pouvoir assister à la séance du Grand-Orient de ce jour, ses actes quels qu'ils fussent resteraient, par ce fait, entachés de nullité,

Je me retirai.

Ma tâche était finie; j'avais épuisé tous les moyens qu'il était en moi de mettre en œuvre pour faire reculer l'injustice et sauver la dignité et les prérogatives maçonniques.

Ce récit et les faits que j'énumère plus loin en sont les témoignages irrécusables.

A la Franc-Maçonnerie de s'en emparer et d'intervenir pour faire respecter ses privilèges, pour conserver sains et saufs ses enseignements et ses doctrines, pour ne point perdre l'estime d'elle-même, et prêter la main à sa déconsidération et à la ruine de ses temples.

Ce qu'un maçon seul n'a pu dominer cédera, comme le chêne devant la tempête, sous la pression puissante de tous.

C'est avec cette confiance au cœur que je vous salue fraternellement.

HUBERT, 33°.·.,
Député du Grand-Orient.

(*La suite au prochain numéro.*)

Maximes et Pensées.

.·. Il faut de grandes ressources dans l'esprit et dans le cœur pour aimer la sincérité lorsqu'elle blesse et pour la pratiquer sans qu'elle offense; peu de gens ont assez de fond pour souffrir la vérité et la dire.

.·. Ceux qui n'ont que de l'esprit ont du goût pour les grandes choses et de la passion pour les petites.

.·. Comptez rarement sur l'estime et sur la confiance d'un homme qui entre dans tous vos intérêts, s'il ne vous parle aussi des siens.

.·. Les fortunes promptes en tout genre sont les moins solides, parce qu'il est rare qu'elles soient l'ouvrage du mérite; les fruits mûrs mais laborieux de la prudence sont toujours tardifs.

.·. L'utilité de la vertu est si manifeste, que les méchants la pratiquent quelquefois par intérêt.

.·. L'avare prononce en secret: suis-je chargé de la fortune des misérables? et il repousse la pitié qui l'importune.



.·. Les grandes pensées viennent du cœur.

.·. Le bon instinct n'a pas besoin de la raison, mais il la donne.

.·. La raison et le sentiment se conseillent et se suppléent tour à tour : quiconque ne consulte qu'un des deux et renonce à l'autre, se prive inconsidérément d'une partie des secours qui nous ont été accordés pour nous conduire.

.·. Les conseils de la vieillesse éclairent sans échauffer, comme le soleil de l'hiver.

.·. Si l'ordre domine dans le genre humain, c'est une preuve que la raison et la vertu y sont les plus forts.

THÉATRES.

Parfois la *Comédie française* remettant à l'étude les pièces qui ont fait la gloire des siècles précédents, nous permet d'applaudir par intervalles les ouvrages qui firent l'admiration de nos pères et qui sont passés à la postérité.

Témoin *Le Barbier de Séville*, ce chef-d'œuvre de Beaumarchais qu'on a rendu à la scène pendant ces derniers temps, à la grande satisfaction du public et qui a été représenté, il faut le dire d'une façon tout à fait remarquable par l'élite de la troupe. Ceci nous conduit tout naturellement à parler de mademoiselle Savary, chargée du rôle de Rosine. Cette comédienne s'est acquittée de cette tâche difficile, non seulement avec cette grâce et cette habileté qu'elle a toujours déployées, mais encore avec un tact et une finesse dignes d'éloges.

Opéra-Comique. — *Le Nabab*, opéra-comique en trois actes de MM. Scribe et de Saint-Georges, est peut-être une des compositions musicales les plus brillantes de M. Halévy. Le succès a été immense et légitime, tous les artistes en général ont rivalisé de zèle et de talent.

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que la mise en scène est du meilleur goût : c'est depuis longtemps un fait avéré que l'Opéra-Comique n'épargne rien en de semblables circonstances.

Vaudeville. — Le Vaudeville vient de livrer une bataille et il en est sorti victorieux. *La Bataille de la vie* est, en effet, une charmante comédie, fine, spirituelle et intéressante. Elle est admirablement interprêtée par la nouvelle troupe de ce théâtre, sur laquelle nous fondons les plus belles espérances.

Variétés. — Arnal vient d'effectuer sa rentrée dans *Riche d'amour*, ce délicieux vaudeville accompagné de *Mêlez-vous de vos affaires* par Leclère, forme un des spectacles les plus attrayants.

Porte-Saint-Martin. — *Les Sept merveilles du monde*, grande et splendide féérie en 22 tableaux.

Théâtre de Belleville. — *L'Honneur et l'Argent* ne cesse d'attirer à ce théâtre la même affluence de monde que nous avons vue se porter à l'Odéon lorsque cette pièce y était représentée. Les rôles principaux sont confiés à d'excellents comédiens et la direction de ce théâtre a monté cet ouvrage avec un soin tout particulier.

Nous ne saurions trop l'encourager à persévérer dans la bonne voie qu'elle semble s'être tracée et nous profitons de cette occasion pour la féliciter de son habileté et du bon goût qui préside à la mise en scène des ouvrages qu'elle fait représenter.

Théâtre Montmartre. — Une nouvelle et intelligente administration nous fait espérer beaucoup de ce théâtre pour lequel nous consacrerons un article spécial dans notre prochain numéro.

AUG. PICART.

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

« Proclamer les vertus et combattre les vices, des maçons est le noble but. »

« Publions, établissons, propageons la vraie maçonnerie, nous aurons rendu plus de services à la terre que tous les législateurs ensemble. »

VOYAGE MAÇONNIQUE AUTOUR DU MONDE

PAR UN INDIEN.

(*Suite.*)

LE RITE DE MEMPHIS.

(*Suite.*)

Le rite maçonnique de Memphis, après un long sommeil, reprit ses travaux à la vallée de Paris, le 3 mai 1849. Les trois conseils suprêmes furent réorganisés par son grand maître titulaire en raison de l'absence et de la mort du plus grand nombre de ses anciens membres; ce rite fut porté à cette époque à 93 degrés, savoir :

1° 90 degrés de sciences divisés en 3 séries;

2° 3 conseils chargés du gouvernement de l'ordre.

Les quatre-vingt-dix degrés de sciences maçonniques sont ainsi répartis :

La première série comprend du premier au trentième degré; elle enseigne la morale, donne l'explication des symboles, dispose les adeptes à la philanthropie, leur fait connaître la première partie historique de l'ordre et développe les sciences naturelles.

La deuxième série comprend du 31ᵉ au 60ᵉ degré, elle enseigne la philosophie de l'histoire, explique le théorème géométrique de l'Inde, les fables et le mythe poétique de l'antiquité, les zend avesta, le mana-d'harmasasha, les vedas sacrés, etc. Son but est de provoquer à la recherche des causes et des origines et de développer le sens humanitaire et sympathique.

La troisième série comprend du 61ᵉ au 90ᵉ degré, elle fait connaître le complément de la partie historique de l'ordre, elle s'occupe de haute philosophie, explique le feu vivant régénérateur, grande manifestation de la lumière, étudie le mythe religieux des différents âges de l'humanité, et admet les études théosophiques les plus hardies.

Le 90ᵉ degré, *sublime maître du grand œuvre*, est parfait, puisque en géométrie un angle droit est de 90 degrés, et que l'angle droit d'un triangle rectangle est égal aux deux autres : en conséquence les trois séries scientifiques dont le rite de Memphis se compose ne sont autre chose que les trois côtés d'un triangle rectangle.

Les trois conseils suprêmes chargés du gouvernement de l'ordre sont :

1° Le temple mystique (93ᵉ degré).

2° Le souverain grand conseil (92ᵉ degré).

3° Le grand collége, conservateur des rites (91ᵉ degré).

M. de N.

(*La suite au prochain numéro.*)

Travaux complets du 2ᵉ degré.

(*Suite.*)

SERMENT.

Je jure sur le livre sacré de la loi, et sur le glaive symbole de l'honneur, en présence du Sublime Architecte des mondes et de cette resp.·. assemblée, soumission à mes précédentes obligations, et de garder dans mon cœur les secrets du 2ᵉ degré de l'ordre maçonnique qui vont m'être confiés, de ne jamais les écrire ni faire aucun caractère qui puisse les divulguer ; je consens, si je deviens parjure à mon serment, à avoir le cœur arraché, le corps brûlé et réduit en cendres et que ma mémoire soit en exécration à toute la nature.

Que le Sublime Architecte des mondes me soit en aide.

Le vén.·. appuie son glaive sur la tête du candidat et lui dit :

A la gloire du Sublime Architecte des mondes et en vertu des pouvoirs dont je suis revêtu, je vous crée et constitue compagnon 2ᵉ degré de l'ordre.

Il frappe cinq coups de maillet sur son glaive et lui donne les signes, paroles et attouchements, et lui dit :

Allez maintenant vous faire reconnaître par le F.·. G.·. expert.

Le maître des cérémonies le conduit à l'Occident pour rendre les signes, paroles et attouchements. Après qu'ils ont été rendus le F.·. G.·. Exp.·. dit au 2e surv.·.

F.·. 2e surv.·. les signes, paroles et attouchements ont été fidèlement rendus par le F.·. nouvel initié.

Les 2 surv.·. répètent successivement l'annonce.

Alors le vén.·. frappe 5 coups de maillet suivant la batterie, qui sont répétés par les deux surveillants et dit la proclamation suivante.

Tous les frères sont debout et à l'ordre et le nouvel initié est placé entre les deux colonnes.

PROCLAMATION.

A la gloire du Sublime Architecte des mondes, je proclame dès aujourd'hui le F...... compagnon 2e degré et membre de la docte loge de...... je vous invite mes frères à le reconnaître pour tel, et de lui prêter aide et assistance au besoin.

A moi, mes FF.·.

Il fait les signes et les batteries d'usage et tous les FF.·. l'imitent.

Le vén.·. lui donne le baiser de paix en lui disant : Recevez, mon F.·., le baiser de paix, gage de l'alliance éternelle qui nous unit.

Le nouveau compagnon remercie et le maître des cérémonies le conduit à la tête de la colonne du midi à l'angle de l'Orient.

Le vén.·. dit:

En place, mes FF.·., et veuillez prêter attention.

Puis s'adressant à l'orateur.

T.·. C.·. F.·. orateur, vous avez la parole.

DISCOURS.

Mon F.·., lorsque du sein d'épaisses ténèbres vous fîtes les premiers pas pour entrer dans la carrière maçonnique, et que vous eûtes monté le degré qui se nomme Hatihala Béahaba, vous vous trouvâtes dans le sanctuaire des sciences, des vertus et de la vérité.

Bientôt l'étude, l'application vous donneront le moyen de comprendre les premiers principes de nos travaux ; en les méditant ils vous mettront sur la route qui doit vous conduire au point parfait du triangle.

Les emblèmes qui se sont présentés à vos regards vous ont sans doute fait comprendre que le maçon doit être pénétré d'admiration pour les œuvres du Sublime Architecte des mondes et pour les sages qui ont conçu l'idée de créer un langage qui devait être entendu chez tous les peuples par des hommes éclairés et vertueux.

Tout ce que vous avez pu observer dans le temple est symbolique, le moindre geste renferme divers sens, divers préceptes qui tendent à la science de notre sublime institution. Ces instruments enfin que vous voyez dans le monde profane entre les mains des hommes qui sont dans les ténèbres, vous offrent des leçons qu'avec de l'intelligence et des observations on parvient infailliblement à la civilisation et au bonheur du genre humain.

Mon F.·., c'est dans notre institution que l'homme trouve successivement la connaissance des vrais devoirs ; il y trouve cette parfaite égalité qui unit tous les enfants de la lumière et satisfait le cœur ; il y trouve aussi l'exemple de la subordination sans laquelle dans l'univers rien ne peut agir avec précision, force et sûreté. Je ne m'étendrai pas sur les connaissances de notre art, sur les avantages qu'on en retire, tant pour le cœur que pour l'esprit ; ce serait perdre un temps utile que de vous rappeler ce que vous avez déjà conçu : je vais vous donner seulement quelques explications sur le degré de compagnon que vous venez d'acquérir par votre zèle et vos travaux.

Ce degré ne peut être conféré qu'après cinq années d'épreuves rudes et continuelles ; cependant on peut abréger cette durée de temps en faveur d'un apprenti qui, comme vous, mon F.·., fait preuve de zèle, de raison et de philanthropie. Vous avez peut-être remarqué peu de différence entre ce degré et le précédent, cependant elle est considérable, dans le premier vous restâtes dans la région du Nord, emblème des ténèbres d'où l'on vous sortait; votre main tremblante ne frappait sur cette pierre brute (symbole primitif de l'homme) que des coups faibles, mal assurés, et l'habitude de l'erreur en entretenait la timidité.

Votre âme a pris une noble assurance, elle s'est entièrement purifiée, car les vices qui l'infectaient ont disparu ; votre travail maintenant est utile à la construction de l'édifice dont vous dégrossissiez les matériaux : le niveau à la main vous venez en assurer la base, et bientôt passant de la pratique à la théorie vous serez capable de porter votre ouvrage à un plus haut degré de perfection ; plus vous approcherez de cette perfection, plus aussi vos obligations deviendront grandes ; la moindre faute alors prend un caractère de gravité qu'elle n'avait pas ou qui était moins visible auparavant. Vous voyez donc que comme compagnon on a droit d'exiger un assemblage de qualités qu'on n'a pas lieu d'attendre d'un apprenti.

Des ornements nouveaux se présentant à vos yeux, vous offrent sous leur emblème des leçons plus belles que celles qui vous furent données dans l'apprentissage. La pierre cubique à pointe sur laquelle les compagnons aiguisent leurs outils a remplacé la pierre brute ; elle figure cette crainte salutaire qu'éprouve l'homme de tomber dans le vice, tient sans cesse sa prévoyance éveillée, et le mène plus souvent à la perfection morale ; l'union la plus parfaite lui représente le pavé mosaïque formé de plusieurs couleurs et grandeurs différentes.

La houpe dentelée indique cette chaine si forte, composée d'anneaux triangulaires qui circonvallent les maçons répandus sur tous les points du triangle.

Maintenant il ne me reste plus, mon frère, qu'à vous expliquer l'allégorie de notre temple et dont un grand nombre de maçons ignorent le véritable sens; ce temple est celui de la Sagesse; nos travaux tendent à sa perfection.

La saine doctrine de la maç.·. est représentée symboliquement par l'étoile flamboyante. Ce triangle lumineux est le nom ineffable du Sublime Architecte des mondes, source de toute vérité, foyer d'intelligence et moteur de toutes choses.

Travaillons, mon F.·., travaillons sans cesse, il ne suffit pas d'être maçon, il faut en acquérir les connaissances, et souvenez-vous que ce titre est réservé pour l'homme de bien : il renferme celui de bon père, de bon fils, de bon époux; travaillons donc enfin sans relâche et rappelons-nous, mon F.·., que ce n'est qu'en montrant du zèle, de l'application, et en suivant scrupuleusement les principes qui nous sont tracés par les maîtres, que nous parviendrons à la connaissance de leurs travaux; par ce moyen vous parviendrez à acquérir des connaissances utiles par votre étude dans l'art de la maçonnerie qui est l'école des sciences et de la vertu! *Hatehala*, *Beahaba*, *Chekida*, vous sont connus, c'est-à-dire, commencement, résignation et persévérance; en suivant ces vertus et la ligne droite de la vérité, vous arriverez avec le temps vers le point parfait du triangle.

Après le discours du F.·. orateur, le vén.·. fait circuler le sac des propositions, le tronc de bienfaisance et procède à l'instruction du deuxième degré.

INSTRUCTION DU DEUXIÈME DEGRÉ.

Le vén.·. frappe un coup de maillet, qui est répété par les FF.·. premier et deuxième surv.·., puis il dit :

D. F.·. premier surveillant, possédez-vous le deuxième degré de l'ordre ?

R. Oui, vénérable.

D. Quel est votre nom maçonnique ?

R. Mysthe.

D. Que signifie ce nom ?

R. Voilé; parce que pendant toute la durée de ma réception, un voile emblématique enveloppait ma tête.

D. Que signifie ce voile ?

R. L'état d'ignorance où je me trouvais encore, même après avoir franchi le premier degré de l'initiation.

D. Où avez-vous été reçu ?

R. Dans le temple de la Sagesse.

D. Comment y avez-vous pénétré ?

R. On me mit un maillet à la main, symbole de la force soumise à l'intelligence, et l'on me fit frapper trois coups d'apprenti à la porte du temple.

D. Que vous demanda-t-on ?

R. Qui frappe en apprenti ?

D. Quelle fut votre réponse ?

R. C'est un néophyte (apprenti) appartenant à la docte loge de........., qui demande l'initiation du deuxième degré. Alors on me fit entrer.

D. Que fîtes-vous quand vous fûtes entré ?

R. Le vén.·. me dit : Néophyte, les réponses que vous avez faites aux questions maçonniques qui vous ont été proposées par cette loge, ont été reconnues satisfaisantes, et vous êtes admis à franchir le deuxième degré de l'initiation.

D. Que fit-on ensuite ?

R. Le grand expert procéda alors à me faire accomplir les cinq voyages symboliques.

D. Comment furent faits ces voyages, et que signifiaient-ils ?

R. Je fis mon premier voyage le maillet à la main; arrivé devant l'autel, on me fit incliner devant le triangle lumineux, au milieu duquel se trouve la lettre G., initiale du mot géométrie. Le triangle lumineux est l'emblème du sublime géomètre de l'univers.

Ce premier voyage représente le temps qu'un néophyte doit employer à l'étude de la cause première, dont l'existence est révélée dans la magnifique architecture de l'univers.

Je fis le second voyage tenant en main le compas, emblème de précision, dont le tracé décrit la circonférence et rappelle la route que les sphères célestes parcourent dans l'immensité. On me fit prosterner deux fois devant le triangle lumineux.

J'ai accompli le troisième voyage portant un levier appuyé sur l'épaule droite; ce levier est l'emblème de la puissance que l'homme emprunte aux formules de la science, pour l'appliquer à des actes que sa force individuelle ne pourrait accomplir. Arrivé devant le triangle lumineux, on me fit incliner par trois fois.

Je fis le quatrième voyage tenant en main l'équerre et le niveau; l'équerre, emblème de justice, et le niveau, emblème de l'égalité, qui doit avoir pour compagne inséparable la justice. On me fit prosterner par quatre fois devant le triangle lumineux.

Je fis mon cinquième et dernier voyage avec la perpendiculaire, qui représente la stabilité de l'ord.·. maç.·. établi sur les bases immuables de la vérité et de la science, et je me prosternai cinq fois devant le triangle lumineux.

D. Que fit-on de vous après ces voyages ?

R. On me fit prêter le serment du degré.

D. Comment le prêtâtes-vous ?

R. J'étais debout, la main droite sur le livre sacré de la loi; et après la prestation du serment, le vénérable me proclama mysthe, deuxième degré de l'ord.·. maç.·., me donna les signes, paroles et attouchements, et le baiser fraternel.

D. Mettez-vous à l'ordre ?

Il s'y met.

D. Comment nommez-vous cet ordre?
R. Pectoral.
D. Que signifie cet ordre?
R. Il me rappelle mon serment.
D. Faites le signe.
Il le fait.
D. Que signifie ce signe?
R. Que je préfère avoir le cœur arraché avant de révéler les secrets du deuxième degré.
D. Donnez l'attouchement au F.·. maître des cérémonies.
Il le donne et le F.·. maître des cérémonies dit: Vénérable, il est exact.
D. Donnez-moi le mot de passe?
Il le donne.
D. Que signifie ce mot?
R. Épi, fruit de sagesse.
D. Donnez-moi le mot sacré.
R. Donnez-moi la première lettre, vén.·., je vous donnerai la seconde.
Le vén.·. et le premier surv.·. épellent tour à tour le mot sacré.
D. Que signifie ce mot?
R. Préparation.
D. Qu'avez-vous aperçu dans le temple de la vérité?
R. Le triangle lumineux et deux grandes colonnes.
D. Comment se nomment-elles?
R. B.·. J.·.
D. Où sont-elles placées?
R. La colonne B.·. est placée à l'Orient, à l'angle du nord, et la colonne J.·. à l'Occident, à l'angle du midi.
D. De quoi sont-elles surmontées?
R. De deux sphères.
D. De quoi sont-elles revêtues?
R. D'hiéroglyphes.
D. Quels sont les ornements de la docte loge?
R. Le pavé mosaïque, la houpe dentelée et l'étoile flamboyante.
D. Que signifient ces ornements?
R. Le pavé mosaïque formé de différentes pierres, jointes ensemble par le ciment, marque l'union étroite qui existe entre les maçons liés entre eux par la vertu; la houppe dentelée est l'emblème de l'ornement extérieur d'une loge embellie par les mœurs des frères qui la composent, et l'étoile flamboyante est le symbole du soleil, œil de l'univers.
D. Avez-vous aussi des bijoux dans votre loge?
R. Oui, vén.·., il y en a six.
D. Quels sont-ils?
R. L'équerre, le niveau, la perpendiculaire, le maillet, le levier et le compas.
D. Quelle est la signification morale de ces outils?
R. L'équerre nous indique que toutes nos actions doivent être réglées sur l'équité; le niveau, que tous les hommes étant égaux devant Dieu, doivent s'entr'aider; la perpendiculaire indique la permanence de la vertu; le maillet, indique les efforts que nous devons faire continuellement pour nous perfectionner; le levier, le secours mutuel que nous nous devons; et le compas, la régularité de nos actions.
Enfin, ces outils allégoriques apprennent au maçon qu'il doit sans cesse travailler à rendre sa vie juste et parfaite.
D. Comment voyagent les mysthes (compagnons)?
R. De l'Occident au Midi, du Midi au Nord, et du Nord à l'Occident; cette marche signifie qu'un maçon doit voler au secours de ses FF.·., fussent-ils aux extrémités de la terre.
D. Pourquoi une loge n'est-elle juste et parfaite qu'autant qu'elle renferme le nombre sept?
R. C'est que le nombre septenaire est celui de l'harmonie, et que l'harmonie naît de la justice.
D. Quel âge avez-vous?
R. Cinq ans.
D. Pourquoi cinq ans?
R. C'est le temps que le Mysthe emploie à se préparer à l'époptisme, ou maîtrise.
D. Que venez-vous faire ici?
R. Travailler, obéir et faire de nouveaux progrès dans la maçonnerie.
Après l'instruction le vén.·. ordonne de faire circuler le sac des propositions puis le tronc de bienfaisance, enfin il ordonne que le F.·. secrétaire donne lecture de l'esquisse des travaux, puis ensuite procède à la suspension des travaux comme il suit.

SUSPENSION DES TRAVAUX.

Le vén.·. frappe un coup de maillet et dit:
Debout et à l'ordre, TT.·. CC.·. FF.·., pour suspendre les travaux.
D. F.·. 1er Surv.·., quelle est la durée des travaux du 2e degré?
R. Pendant 12 heures, vén.·.
D. F.·. 2e surv.·., quelle heure est-il?
R. Il est l'heure de suspendre nos travaux, vénérable, les ombres de la nuit s'étendent sur la nature entière.
Le vén.·. dit:
Puisque l'heure du repos est arrivée, F.·. 1er lévite, recevez le baiser de paix, et transmettez-le au F.·. 1er surveillant.
Le 1er lévite vient le recevoir sur la première marche de l'autel et le porte au 1er surv.·., celui-ci le donne au 2e lévite qui le transmet au 2e surv.·. Aussitôt après le maître des cérémonies fait brûler l'encens. Le vén.·. descend de l'autel pour la prière, à laquelle il procède de la même manière qu'à l'ouverture.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant, Dieu de l'immensité, qui d'une parole as tiré le monde du néant, et dont le regard

donne la vie à tout ce qui respire, nous te remercions des faveurs que tu as daigné répandre sur nous dans cette journée. A toi nous rapportons la gloire de tout ce que nous avons pu faire de bien; continue à étendre sur nous ta main protectrice, et à nous diriger sans cesse vers le bien, dont la perfection réside en toi!...

Le vén.·. remonte à l'autel, il frappe cinq coups selon la batterie du 2e degré, qui sont répétés par les deux surv.·.

Alors le vén.·. dit :

A la gloire du Sublime Architecte des mondes, les travaux du 2e degré sont suspendus :

Retirons-nous en paix, mes Frères, et jurons sur le livre sacré de la loi, que le silence le plus inviolable protégera à jamais nos mystères.

Tous les frères disent en levant la main :

Nous le jurons.

Le vén.·. dit :

A moi, TT.·. CC.·. FF.·.

Puis les signes, batteries et acclamations du degré.

M. DE N.

LES CHEV.·. DU KNEF.

(*Suite.*)

DISCOURS SUR L'AMITIÉ.

Mes FF.·.,

Qu'est-ce que l'amitié? L'amitié est le premier sentiment que le Subl.·. Arch.·. des mondes ait accordé au cœur humain, et il est destiné à servir lui-même de compensation aux peines de la vie; c'est un échange d'attachement, de complaisance, d'égards réciproques, de conseils dans l'embarras, de secours dans le besoin, de consultations dans les revers; l'amitié double l'existence, les forces, les lumières, l'appui. Rien de plus doux que ce libre épanchement de peines, de craintes et d'espoir; dans le sein d'un ami sûr et éclairé, les passions s'y calment, les idées prennent plus d'ordre, la raison s'y fortifie, les pensées deviennent plus légères, et les plaisirs plus touchants.

Que l'amitié est douce et consolante! quel charme elle répand sur la vie! C'est un bonheur qu'on partage avec la Divinité. Comment peut-il y avoir un être assez indifférent pour se refuser à cette familiarité, à ce retour de bienveillance et de services mutuels? Vous n'avez point de nuage qu'un ami ne dissipe; si vous éprouvez des maux attachés à la condition humaine, il vous les fait oublier.

Oui, mes FF.·., sans l'amitié pourrait-on soutenir l'orage des passions, les infirmités, la misère et tous les autres fléaux de la nature? La couronne même serait-elle supportable si les rois ne descendaient du trône pour chercher un ami? Malheur à l'homme privé des consolations de l'amitié et des jouissances qu'elle multiplie; il ne tient à personne, et personne ne tient à lui; c'est une plante sauvage qui végète sur un rocher désert, et qui mourra sans qu'on l'aperçoive.

L'amitié est délicate, honnête et scrupuleuse; elle craint de blesser, elle consulte, elle avertit, elle insinue ses remontrances, elle corrige avec douceur, et, comme un médecin habile, elle ne brusque un malade que dans l'extrême nécessité; souvent elle compose avec nous; et pour obtenir beaucoup elle cède un peu. Avec quel art elle fait agir les ressorts de l'amour-propre! On a vu plus d'une fois les louanges inspirer des vertus qu'on n'avait pas.

La sagesse peut seule inspirer l'amitié parfaite, car il ne peut pas y en avoir sans la douceur, l'indulgence, la tolérance et les autres vertus sociales; par conséquent, elle consiste donc dans quatre points principaux: 1° la concorde; 2° l'intimité; 3° la censure, 4° la prédilection. La concorde consiste à écarter toutes les causes de désunion, à ne jamais garder aucun ressentiment l'un contre l'autre; l'intimité, qui produit l'union parfaite des volontés et des sentiments; la censure, qui fait que nous contribuons autant qu'il nous est possible à la perfection morale de l'homme.

Mais, mes FF.·., vous pourrez me demander ce qui nous autorise à censurer les actions ou les habitudes d'un ami; en voici trois raisons très puissantes:

1° Le serment que nous avons prononcé devant le Subl.·. Arch.·. des mondes de nous donner mutuellement tous les avertissements utiles.

2° La persuasion que ces observations seront prises

en bonne part et considérées comme dictées uniquement par la bienveillance et par l'amitié.

3° Le soin que nous prendrons d'employer en les faisant le ménagement et la douceur qui caractérisent le langage de l'amitié.

Enfin, mes FF.·., la prédilection nous fait contribuer de même à son bien-être physique, nom sous lequel nous comprenons tous les avantages étrangers à la perfection morale.

Amitié ! nœud sacré, pur hymen de deux âmes,
Daigne remplir mon cœur de tes célestes flammes !
L'homme serait trop seul sans tes charmes divins.
Ta présence ennoblit, épure nos destins ;
Et le mortel épris de tes chastes délices
Se dévoue avec joie aux plus grands sacrifices.
Mais trop heureux, frères, mille fois trop heureux,
Qui, d'un pudique hymen ayant serré les nœuds,
Voit ses jeunes enfants, troupe aimable et légère,
Disputer sous ses yeux les baisers d'une mère ;
Et dans ces rejetons qui croissent près de lui,
Déjà pour sa vieillesse espère un doux appui.
Semblable à la colombe, et blanche et fortunée,
Qui vers le rameau d'or devait guider Énée,
La femme, en unissant l'amour et la pudeur,
D'un pas mystérieux conduit l'homme au bonheur.

E. M.

UNE PAGE DU LIVRE D'OR.

Edrisi, géographe arabe, né à Ceuta, en 1099. Il fit pour Roger, roi de Sicile, un globe terrestre d'argent, un livre pour l'expliquer, et beaucoup d'autres ouvrages de géographie. Il mourut en 1186 ; il fut initié aux mystères maçonniques.

Eliens (Gaude), né à Préneste, en Italie, fut initié aux mystères de l'antiquité ; il enseignait la rhétorique du temps d'Alexandre. Ses plus célèbres ouvrages, qui subsistent encore aujourd'hui, sont l'histoire des animaux, et un recueil d'histoires diverses.

Macer (Amilius), poëte de Vérone, contemporain de Virgile, qui avait écrit un poëme sur les plantes vénéneuses : l'ouvrage est perdu, et celui qu'on a publié sous ce titre : *Les fleurs du livre des vertus des herbes*, composé par Macer Florède, est d'un médecin postérieur à Galien. Macer fut initié aux mystères de l'antiquité.

Mac-Laurin (Colin), célèbre mathématicien écossais, né en 1698, professeur à Aberdeen et à Édimbourg, membre de la Société royale. Il fut initié aux mystères maçonniques en 1735, et mourut en 1746. On a de lui un traité sur le calcul différentiel, *Geometria organica*, de la percussion des corps, traité d'algèbre, notice sur les découvertes philosophiques de Newton, et enfin différents mémoires dans les *Transactions philosophiques*.

Magon, Carthaginois, auteur d'un ouvrage sur l'agriculture, fut initié aux mystères maç.·. Il fleurit vers l'an 140 av. J.-C. Scipion, après la prise de Carthage, s'empara de cet ouvrage, qu'il porta au sénat et qui fut souvent consulté, on dit même que les Romains lui rendirent autant d'honneur qu'aux livres sibyllins.

Mahomet, fondateur de l'islamisme, naquit le 10 novembre 570, à la Mecque, ville d'Arabie et fut initié aux mystères de l'antiquité à l'âge de 30 ans. Il était de la tribu des Koréischites, et passa ses premières années dans la pauvreté. Etant encore enfant lorsque son père mourut, son oncle Abu-Taleb, qui était marchand, l'envoya en Syrie avec ses chameaux. A l'âge de 25 ans il entra au service d'une veuve nommée *Kadidjah*, qu'il épousa. Lorsqu'il eut atteint l'âge de 40 ans, il commença à répandre autour de lui qu'il avait des communications avec l'ange Gabriel : il persuada sa femme, et commença à s'élever contre le paganisme. Ses compatriotes attentèrent à sa vie, mais son oncle le fit échapper au danger ; cependant le nombre de ses disciples s'accroissait ; pendant trois ans il continua de vivre dans la solitude ; au bout de ce temps il consigna les révélations qui devaient former la loi nouvelle dans le Koran et fit de ce livre l'évangile et le code des musulmans. Ne trouvant point de sûreté pour lui à la Mecque, il s'enfuit à Médine, et c'est de cette fuite, arrivée l'an de J.-C. 622, que date l'hégire ou ère des mahométans. Il institua le *kebla*, qui oblige tous les musulmans à se tourner vers la Mecque en faisant leur prière, et plusieurs autres pratiques qui donnèrent une forme régulière à la nouvelle religion. Mahomet combattit

avec succès un grand nombre de tribus arabes et réunit le pouvoir d'un souverain à celui d'un prophète. En 630, il brisa les idoles du temple de la *Caabah* à la Mècque, et défendit qu'on mît aucune figure d'homme ou d'animaux dans les mosquées; il institua la polygamie, et épousa lui-même plusieurs femmes : la plus connue après Kadidja, dont il eut *Fatimé*, est *Aicha*. Le fatalisme fut un des plus puissants ressorts qu'il employa pour propager ses doctrines. Il mourut le 6 juin 632, le treizième jour du premier mois de la onzième année de l'hégire. On attribue sa mort au poison qu'il avait pris trois ans auparavant. Il est enterré à la Mecque, et à la place même où était le lit mortuaire, et tout autour on a élevé une magnifique mosquée. Les principaux dogmes du Koran sont : l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, un paradis où les jouissances sont toutes sensuelles, le jugement dernier et la prédestination. Le fatalisme, qui ne saurait s'accorder avec la justice de Dieu, fut adapté par Mahomet à sa doctrine, pour en faire un auxiliaire de l'esprit de conquête, en inspirant le mépris de la mort. Les préceptes sont : la circoncision, la prière, les ablutions, l'aumône, le jeûne, les sacrifices et l'abstinence du vin et des liqueurs fermentées. Abu-Feda a écrit en arabe la vie de Mahomet, elle a été traduite en français par M. Noël Desvergers.

Servet (Michel), médecin, né à *Villa-Nuova* dans l'Aragon, en 1509, fut initié aux mystères maçonniques; il étudia à Paris, et publia un traité dans lequel il attaquait le dogme de la trinité; il fut, à Genève, arrêté par ordre des magistrats; on croit que ce fut à l'instigation de Calvin, dont il avait attaqué quelques opinions. Servet, mis en jugement, ne voulut pas se rétracter et fut condamné aux [illegible] 1553, il souffrit la mort avec courage. On [illegible] que la circulation du sang est indiquée dans son traité intitulé *Christianismi restitutio* : il publia une édition de *Ptolémée* et une *Bible* avec commentaire.

Ferdinand, duc de Brunswick. Après avoir été initié aux mystères maçonniques, il déploya un zèle, une philantropie digne d'éloges et fut élevé à la haute dignité de grand maître de la grande loge aux trois globes.

M. DE N.

TENUE DU SOUV.·. CHAP.·. DES PHILOSOPHES HERMÉTIQUES.

DEUXIÈME QUESTION.

La maçonnerie est-elle progressive?

Oui, la maçonnerie doit être progressive; elle doit s'inspirer des découvertes de la science et de la philosophie. Je ne suis pas de ces hommes moroses qui s'en vont, prophètes de malheur, prêchant partout que l'humanité se dégrade de plus en plus, que le monde est en décadence et tend incessamment à sa ruine. Je ne crois ni à la sainteté de l'état de nature, ni aux merveilleuses voluptés de l'âge d'or. Je crois, au contraire, que s'il a jamais été dans les destinées du monde d'avoir un âge d'or, une époque de béatitude physique et morale, ce n'est point au fond du passé qu'il faut chercher cet heureux âge, mais aux dernières extrémités de l'avenir. Je crois que, loin de se dégrader, l'humanité se retrempe et se moralise; en un mot, je crois au progrès...

Le progrès ! telle est la loi des hommes, des peuples, des sociétés; tel est le principe des destinées humaines ! Remontez par la pensée le cours des siècles qui nous ont précédés, remuez les débris de l'histoire, relevez de leurs tombes toutes ces nationalités, toutes ces civilisations qui se sont éteintes les unes après les autres, et cherchez au fond de leurs entrailles le principe de leur vie et de leur mort. Qu'y verrez-vous? — Des ruines et du sang; des catastrophes sans nombre; toujours l'incertitude, toujours un mouvement en avant; rien de stable ni d'éternel. Après la civilisation égyptienne, la civilisation grecque; après la civilisation grecque, la civilisation romaine; après la civilisation romaine, la civilisation française.

Eh bien ! croyez-vous qu'au fond de ce tourbillon, dans ce pêle-mêle d'ascension et de funérailles, ce soit le vice, le crime, le mal qui triomphe ? Non ; le principe éternel de justice se purifie de plus en plus ; c'est le vrai, le beau, le bien seul qui surnage. L'Égypte, en disparaissant, lègue à la Grèce, encore sauvage, sa civilisation et ses mystères religieux ; Rome vient emprunter à la Grèce ses lois, et la Grèce mourante lui inocule le stoïcisme, l'émanation la plus pure de la philosophie antique ; la France, à son tour, paraît, et, laissant à la vieille Rome ses esclaves et

ses gladiateurs, proclame la liberté et l'égalité humaine; l'Amérique survient, s'en empare, et pose sur ces principes nouveau les fondements d'une civilisation nouvelle.

Telle est la péripétie des idées sociales : la lutte, la victoire, la décadence. Une idée paraît et s'éteint; une autre, plus large, s'implante sur ses débris, combat, triomphe et meurt à son heure; une autre apparaît, encore plus large et plus radieuse, et subit les mêmes vicissitudes; et l'humanité, montant d'idée en idée, accomplit sa fonction dans le temps et dans l'espace.

Voulez-vous que nous vérifiions cette loi? en voulez-vous la preuve visible, palpable, irréfragable? Placez-vous au sommet de la civilisation moderne, au point de vue de la fraternité universelle; comparez le présent au passé, et dites ce qu'est devenu ce vieil et immoral principe de l'esclavage, si vivace et si général; — Dites ce que sont devenus, sous le souffle de la civilisation, ces antiques superstitions auxquelles on sacrifiait des hécatombes humaines;— Dites comment est tombée en désuétude cette morale antique, si révoltante pour nous aujourd'hui, qui donnait droit de vie et de mort à l'homme sur son semblable, au mari sur sa femme, au père sur ses enfants, au fort sur le faible, au riche sur le pauvre; — Dites si nos lois d'aujourd'hui ne sont pas plus morales et plus généreuses;—Dites si les découvertes de la science ne sont pas plus étendues et ses tendances plus humaines; — Dites si notre morale n'est pas plus aimante et plus dévouée; — Dites si jamais l'agriculture, le commerce, l'industrie, ce triple filon d'or de l'économie sociale, ont été si riches, si puissants et si l'homme de travail a jamais eu devant lui un avenir aussi vaste que celui auquel il peut aspirer de nos jours.....

Oh! certes, je ne me dissimule pas les vices, les imperfections, les crimes qui désolent la société. Notre civilisation moderne nourrit, je le sais, dans son sein, d'immenses douleurs et de bien misérables passions; mais est-ce à dire, pour cela, que nous reculions? est-ce à dire qu'il n'y ait pas eu de progrès et que nous devions nous prendre à regretter les temps passés? Non, mes FF.·., non; cela veut dire tout simplement qu'il n'est pas dans les destinées des choses humaines d'atteindre jamais à la perfection; — Cela veut dire enfin que l'homme est sur la terre pour lutter, travailler et mourir. Mais le principe du progrès reste pur de toutes ces faiblesses; seul il reste debout au milieu des ruines et des imperfections humaines, comme un signe céleste, pour rappeler à l'homme sa nature souffrante, sa destinée, son devoir. Qu'on arrache au monde sa foi en l'avenir, sa croyance au progrès, et, à l'instant, la morale va disparaître, et l'humanité, ballottée de crime en crime, va s'abîmer dans l'anarchie, le désespoir et le suicide......

Rappelez-vous, mes FF.·., ce que nous disait notre F.·. David dans son beau discours sur les Origines maçonniques. Il nous représentait les anciens maçons égyptiens, les pères de la science, sortant mystérieusement du sanctuaire, allant choisir dans le monde profane les hommes les plus savants, les plus moraux, et après les avoir laborieusement initiés à leurs secrets, leur rendant la vue et leur disant : « Allez, purifiez vos cœurs; semez par le monde la » parole de la sagesse; enseignez à vos semblables à » mieux cultiver la terre, à perfectionner les arts » utiles, à s'aimer entre eux, et ramenez ceux qui » s'égarent dans le sentier de la vertu. »

Ces paroles sont admirables; ce sont les préceptes de la morale la plus sublime; ce doit être le symbole, l'acte de foi du véritable maç.·.

Oui, purifions nos cœurs pour mieux purifier les autres; — Semons par le monde la parole de vie; — instruisons les ignorants et soulageons ceux qui souffrent;—Enseignons à nos frères profanes la haine du vice, de l'orgueil, des mauvaises passions, et l'amour de toutes les vertus.....

Et nous aurons exécuté pieusement le testament de nos pères; nous aurons travaillé au progrès de l'humanité. Nous aurons rempli dignement nos devoirs d'hommes et de maçons; et, dans quelques siècles, quand nos vices auront disparu, quand nos quelques vertus auront porté leurs fruits, nos descendants pourront se glorifier de nous : ils diront que nous n'avons pas passé en vain sur cette terre, puisque nous aurons du moins apporté notre pierre à ce grand temple qui doit un jour recevoir l'humanité dans son enceinte sacrée.

(*Ext. du discours du F.·. Naintré.*)

TROISIÈME QUESTION.

Origine de la maçonnerie.

T.·. Ch.·. F.·.,

La maç.·., ancienne comme le monde, prit naissance dans l'Inde, les premiers hommes qui vécurent en société se nommèrent Parsis (enfants du soleil), ils pratiquaient la justice, dit l'historien Sanchoniathon, qui vécut peut-être mille ans avant Moïse, au témoignage de tous les écrivains qui ont fait des recherches sur les dernières limites de l'histoire.

Voilà donc la première société constituée, basée sur la justice, et il n'en pouvait être autrement, car tout peuple qui veut vivre doit l'avoir pour base fondamentale. Voilà aussi l'origine des premiers maç.·. et voici comment. Lorsque les hommes se furent multipliés, que les peuples se répandirent sur le globe et le peuplèrent, à mesure qu'ils s'éloignaient du berceau de leur origine, les traditions se perdirent, l'ignorance et les besoins matériels de la vie les pervertirent; les ténèbres menaçaient d'envahir la terre entière, sans quelques intelligences d'élite échappées à ce naufrage intellectuel et que le G.·. Arch.·. des mondes se plaît à placer parfois sur la grande route

des siècles comme des fanaux pour éclairer les étapes du temps. Tels je placerai donc les Brama, les Confucius, etc... qui eurent le bonheur de conserver leur pureté primitive et les premières traditions. Ces grands hommes classèrent donc la science du bien, que j'appellerai maçonnerie (car ce mot est une allégorie qui veut dire construire, édifier par la justice, par la raison); ces hommes, dis-je, classèrent la maçonnerie en sept deg.·., selon la marche progressive de l'esprit humain : 1° l'agriculture; 2° l'industrie; 3° la mécanique; puis les arts, les sciences, la philosophie et enfin la théogonie, dernier deg.·. de l'initiation et qui était la fin de toute science.

Essayons maintenant de trouver les causes de ce classement qui a dû être chez ces hommes presque divins, basé sur une profonde sagesse, car toute raison logique a pour base une cause absolue.

L'homme n'étant qu'une intelligence organisée, c'est-à-dire soumise par sa nature complexe à des besoins de deux sortes, sa première nature que j'appellerai âme, aspire continuellement vers la nourriture spirituelle; l'autre plus grossière, soumise à toutes les infirmités d'une existence limitée, dirige toute sa puissance à satisfaire ses appétits matériels.

Les premiers besoins de l'homme le forcèrent donc à diriger toutes ses facultés vers l'agriculture; ce premier pas fait, sa faim apaisée, il tourna son activité vers l'industrie qui lui donna l'abri et le vêtement; puis satisfait et tranquille sur les premiers besoins de la vie, la faiblesse de ses membres a dû nécessairement replier sa nature sur elle-même, il eut recours à sa seconde faculté, l'intelligence, pour créer une force en dehors de lui et il trouva la mécanique. Le premier homme à qui l'on attribue cette découverte se nommait Tubal-Caïn, et voyez mes FF.·. combien cette période de l'histoire humaine a dû être malheureuse, car ce nom en chaldéen veut dire époque ou âge de douleur (Tauppel-Caïen). Voilà donc mes FF.·. la première étape que fit l'intelligence humaine dans l'origine des temps. Aussi les sages de Memphis exigèrent-ils de leurs néophytes les connaissances de ces trois éléments de la science humaine avant de leur accorder l'initiation complète et c'est là l'origine des trois voyages symboliques que tout maçon subit avant d'arriver à l'Orient.

Mais poursuivons; déjà nous avons trouvé les causes des trois premiers deg.·. de l'initiation.

Longtemps ces trois deg.·. de l'initiation ont dû suffire aux premiers maç.·. Combien de siècles écoulés dans cette première période de l'intelligence humaine? Qui pourrait le dire, quels monuments nous sont restés de ces temps primitifs? puisque la plus ancienne des pyramides compte au plus 4000 ans; elle doit donc être classée parmi les monuments de la moyenne époque ou la deuxième période, où naquirent les arts, les sciences et la philosophie qui furent enseignés dans les temples d'Héliopolis, de Memphis et d'Eleusis par les conservateurs des traditions divines et éternelles et qui constituèrent trois autres deg.·. Ici, je suis obligé à des réticences, mais les FF.·. illustres qui m'entourent comprendront cette ingénieuse allégorie de la déesse Isis, tenant son fils Osiris sur ses genoux, trois feux sur trois autels brûlent devant elle...

J'arrive donc à vous parler du septième et dernier deg.·. Lorsque l'initié était arrivé à la fin de ses épreuves et dégagé des liens terrestres; que, mort aux vices, il était arrivé à la pureté primitive, on le revêtissait d'une tunique blanche, il tenait dans sa main une branche de palmier, son front était ceint d'une bandelette bleue azur, on lui faisait monter les sept marches du sanctuaire où se tenait le g.·. Hiérophante assis sur un trône resplendissant de [illegible] Son visage était voilé, sur son front brillait un œil fait avec un diamant d'une pureté éblouissante, il avait sur sa poitrine un triangle lumineux, composé de sept pierres précieuses de couleurs différentes; au centre brillait un jod. Le g.·. Hiérophante soulevait un coin de son voile et prononçait trois mots... que je suis obligé de vous taire : au même instant l'éclair brille, la foudre gronde, la terre tremble sous les pieds de l'initié. Mais lui, noble nature, il reste impassible et tranquille au milieu des dangers qui le menacent. Aussi distingue-t-il au milieu du chaos des voix cachées et une lui dit : « O toi mortel dont les lèvres avides aspirent à sucer les mamelles de la vérité, apprends donc qu'il n'existe qu'un seul architecte de ce temple immense qu'on nomme Univers, S'Chadaï est son nom, il a tout créé, le bien et même le mal; sa loi le veut ainsi, car de ce mélange hétérogène découle toutes les harmonies que ton esprit embrasse; marche avec fermeté dans la route que sa sagesse t'a tracée, quoique l'épine se mêle et s'attache au laurier, ne murmure point, console-toi et espère... » A ces mots le g.·. Hiérophante lui impose les mains, le bénit et lui dit ces dernières paroles : « Va répandre sur la terre aux enfants des hommes les vérités sublimes que tu viens d'apprendre, mais surtout ne choisis et n'accorde cette faveur qu'à ceux qui s'en rendront dignes... n'écris pas sur la neige. » Voilà, mes ch.·. FF.·., selon moi l'origine et le but de la franche M.·. et quoiqu'elle ait subi depuis son origine des phases diverses, son but fut et sera toujours le même. Au temps de Zerdust ou Zoroastre, les maç.·. avaient pour symbole le feu (purificateur de la matière); on en trouve la preuve dans le Sader, livre sublime de sagesse et de morale. Un autre auteur que j'ai déjà cité, Sanchoniathon, nous donna la théogonie de son temps; il rapporte que le chaos, l'esprit ou souffle, tira de son principe la lumière, que le vent Caulp et sa femme Baû engendra Eon; qu'Eon engendra Genogu. Cranos était le père de Thaut Ier, législateur de l'Egypte, qui remplaça les hiéroglyphes par un langage métaphorique mais clair et qu'employa le législateur des Hébreux qui nous trans-

mit à son tour l'histoire de la perte de la pureté primitive, dont le jardin d'Eden est une image sublime.

Il en est ainsi de chaque législateur ou pour mieux dire de chaque initié qui vient de tous les coins de la terre, pour recevoir la lumière dans les temples de l'Egypte et notamment à Memphis, et qui adopta ensuite les vérités qu'il venait de conquérir aux mœurs et usages des peuples auxquels ils étaient destinés; de là la diversité des rites, tel que le druidisme dans les Gaules, le culte de Zéus chez les Grecs et enfin de Jupiter chez les Romains. Vous voyez donc mes FF.·. que les maç.·. qui font remonter leurs légendes aux temps modernes, tels que les Templiers et les Roses-Croix, je ne crains pas de le dire, mais je suis sûr qu'ils sont dans une erreur profonde, et sous ce rapport j'ai pour moi le témoignage de ce que la maç.·. a de plus éclairé et de plus profond parmi ses historiens.

Avant de terminer, permettez-moi, mes chers FF.·. de vous soumettre une dernière preuve que l'initiation maçonnique n'avait d'autre but que celui de rendre les hommes parfaits par les vertus, les sciences et les arts. C'est que les maçons anciens et ceux de nos jours enseignent les vertus qui perfectionnent la nature humaine : que par des mystères et des emblèmes ils exigent que le maçon exerce sa sagesse et son esprit par le travail intellectuel, j'appuie ce principe par le témoignage d'un des plus anciens initiés de Memphis. Le législateur hébreu, quand il a créé sa constitution, se servit d'une langue toute métaphorique, témoin le buisson ardent; la voix qui en sort, qui lui parle, n'est qu'une figure symbolique, cela veut dire le feu de son intelligence, la voix de sa conscience qui lui ordonne d'aller trouver le Pharaon et lui dire : Qu'il est injuste, inhumain, de tenir en esclavage des hommes ses FF.·. et c'est ainsi que je m'explique le 1er chapitre de son premier livre le Jardin d'Eden, l'homme et la femme vivant dans l'innocence et chassés de ce lieu par leur transgression aux commandements de l'Éternel, ce qui ne peut être pour moi que l'obéissance que l'homme doit aux lois de la nature, de la justice, de l'humanité, que lorsqu'il les oublie il se rend malheureux, infirme, ignorant, il détruit toute société et renverse les lois que le G.·. Arch.·. des mondes a imprimées à la création.

Je conclus donc que la maç.·. prit naissance au milieu des souffrances engendrées par l'ignorance, par des hommes bons et intelligents qui construisirent un édifice sublime qui, s'il n'a pas empêché tout le mal qui s'est fait dans le monde, du moins a contribué à tout le bien qui existe, en un mot que la Maçonnerie ne peut guérir toutes les plaies de l'humanité; mais qu'elle peut consoler par la Fraternité!...

NETTER.

TABLEAU SYNOPTIQUE DE TOUTES LES GRANDES LOGES.

Suite.

TRIBUNAUX PARTICULIERS DU 31e DEGRÉ.

La Trinité, vallée de Dunkerque, Aréopage du 30e degré;
Les Mages du Tropique, vallée des Cayes Haïti;
La Vérité, vallée de Bordeaux;
La Trinité, vallée de Dunkerque.

Chapitres du 18e degré.

Les Hospitaliers Français, vallée de Paris;
Les Rigides Écossais, val.·. de Paris;
La Trinité, val.·. de Dunkerque;
Le Trinitaire, val.·. de Paris;
La Constance éprouvée, vallée de Cayes;
L'Espérance, val.·. d'Arras;
L'Avenir, val.·. de Bordeaux;
Les Élus de la Vérité, val.·. de Saint-Marc;
Les Croisés, val.·. de Paris;
Les Fidèles Écossais, val.·. de Paris;
La Croix du Sud, val.·. de Jacmel;
Saint-André d'Écosse, val.·. de Paris.

Loges symboliques séant à la vallée de Paris.

Les Trinitaires; les Hospitaliers français; le Mont Sinaï; les Rigides Écossais; les Patriotes; les Chevaliers Croisés; Philosophie morale; les Ecossais inséparables; les Amis de la vertu; Jacques de Molay; les Admirateurs de Brésin; les Philanthropes réunis; l'Alliance; l'Aigle du désert, etc.



LL.·. dép.·. et de l'étranger.

L'Ecole de la Sagesse et du Triple Accord réunis, séant à l'O.·. de Metz;
Les Elèves de la nature, O.·. des Cayes (Haïti);
La Trinité, O.·. de Dunkerque;
L'Olivier écossais, O.·. du Havre;
L'Espérance, O.·. d'Arras;
Les Philadelphes, O.·. de Jacmel (Haïti);
L'Avenir, O.·. de Bordeaux;
La Vraie Gloire, O.·. de Saint-Marc (Haïti);
L'Espérance de l'Ouanne, O.·. de Châteaurenard;
La Parfaite Egalité, O.·. de Châlon-sur-Saône;
Les Frères Unis régénérés, O.·. de Marseille;
La Concorde, O.·. de Tournus (Saône-et-Loire);
Les Amis de l'Ordre, O.·. de Niort.

NOMS DES GRANDS MAITRES D'ANGLETERRE.

292, Albanus, architecte, premier grand inspecteur de la franc-maçonnerie dans la Bretagne.
557, Austin, architecte et prêtre (saint Augustin), archevêque de Cantorbery.
680, Benoît, abbé de Wirral.
856, Swithin, prêtre architecte (saint Swithin).
872, Le roi Alfred.
900, Ethred, roi de Murcie.
» Le prince Ethelvard.
924, Le roi Athelstan.
926, Le prince Edwin, fils du précédent.
960, Saint Dunstan, archevêque de Cantorbery.
1041, Le roi Edouard le Confesseur.
1066, Roger de Montgommery, comte d'Arundel.
» Gandulph, évêque de Rochester.
1100, Le roi Henri VI.
1135, Gilbert de Clare, marquis de Pembroke.
1154, Richard Cœur-de-Lion, le grand maître en même temps des Chevaliers du Temple.
1199, Pierre de Colechurch.
1212, Guillaume Almain.
1216, Pierre de Rupibus, évêque de Winchester.
» Geoffroy-Fitz-Peter.
1272, Gautier Giffard, archevêque d'York.
» Gilbert de Clare, comte de Glocester.
» Raoul, lord de Mount-Hermer.
1307, Gautier Stapleton, évêque d'Exeter.
1327, Le roi Edouard III.
1350, Jean de Spoulé.
1357, Guillaume de Wikeham, évêque de Winchester.
1375. Robert de Barnham.
» Henri Yevele (nommé *Roi des Francs-Maçons*).
» Simon Langham, abbé de Winchester.
1399, Thomas Fitz-Allen, comte de Surrey.
1413, Henri Clicheley, archevêque de Cantorbery.
1443, William Wainfleet, archevêque de Winchester.
1471, Richard Beauchamp, archevêque de Salisbury.
1485, Le roi Henri VII.
1493, Jean Islip, abbé de Winchester.
1502, Sir Reginald Bray, chevalier de Carter.
1515, Cardinal Thomas Wolsey.
1539, Thomas Cromwell, comte d'Essex.
1540, Jean Fouchet, lord Audley.
1549, Edouard Seymour, duc de Sommerset.
1551, Jean Poynet, évêque de Winchester.
1561, Sir Thomas Sackeville.
1567, François Russel, comte de Bedford.
1567, Sir Thomas Gresham.
1579, Charles Howard, comte d'Effingham.
1588, Georges Hastings, comte de Huntingdon.
1603, Le roi Jacques Ier.
1607, Inigo-Jones.
1618, William Hubert, comte de Pembroke.
1625, Le roi Charles Ier.
1630, Henri Danvers, comte de Danby.
1633, Thomas Howard, comte d'Arundel.
1635, François Russel, comte de Bedford.
1635, Inigo-Jones.
1660, Le roi Charles II.
1663, Henri Jermyn, comte de Saint-Alban.
1666, Thomas Savage, comte Rivers.
1674, Georges Villiers, duc de Buckingham.
1679, Henri Benoît, comte d'Arlington.
1685, Sir Christophe Wreen.
1695, Charles Lennox, duc de Richemond.
1698, Sir Christophe Wreem.
1717, Antoine Sayer, écuyer.
1718, Georges Payne, écuyer.
1719, J. T. Desaguiliers LL. D. F. R. S.
1722, Philippe, duc de Warton.
1723, François Scott, comte de Dalkeith.
1724, Charles Lenox, duc de Richemond.
1725, Jacques Hamilton, lord Paisley.
1726, Guillaume Obrien, comte d'Inchiquin.
1727, Henri Hare, lord Coleraine.
1728, Le roi Jacques, lord Kingston.
1729, Thomas Howard, duc de Norfolk.
1731, Thomas Coker, lord Lovel, depuis comte de Leicester.
1732, Antoine Brown, lord vicomte Montagne.
1733, Jacques Lyon, comte de Strathmore.
1734, Jean Lindsey, comte de Crawford.
1735, Thomas Thynne, lord vicomte de Weymouth.
1736, Jean Campbell, comte de London.
1738, H. Bridges, marquis de Caernarven.
1739, Robert, lord Raymand.
1740, Jean Keith, comte Kingston.
1741, Jacques Douglas, comte de Morton.
1742, Jean, lord vicomte Dudley.
1744, Thomas Lyon, comte de Strathmore.
1745, Jacques, lord Cranston.

1747, Guillaume Byron, lord Byron.
1752, Jean Proby, lord Carysford.
1754, Jacques Bridges, marquis de Caernarven, depuis duc de Chandos.
1757, Sholto Douglas, lord Aberdour.
1762, Washington, Shirley, comte Ferrers.
1764, Cadwallader, comte Blancy.
1767, H. Sommerset, duc de Beaufort.
1772, Robert Edward, lord Petre.
1777, G. Montagne, duc de Manchester.
1782, Le duc de Cumberland.
1791, Georges, prince de Galles.

H. P.

LE CHEVALIER D'ORIENT OU DE L'ÉPÉE.

DISPOSITION ET DÉCORATION DE LA LOGE.

Ce grade exige deux appartements. Le premier doit être tendu de vert; mais il faut observer que cette tenture doit être épaisse et attachée au plafond de trois côtés, qui sont l'occident, le nord et l'orient, de manière qu'il y ait environ six pieds d'espace. Ce qui reste enfermé dans la tenture doit être un carré long. Il représente l'appartement de Cyrus, roi des Assyriens. Il faut qu'il soit éclairé par 70 bougies, pour marquer les 70 années de captivité. A l'orient il doit y avoir un trône, à l'occident deux fauteuils et au midi des siéges pour les frères. Derrière le trône il faut un transparent, représentant le songe de Cyrus; savoir, un lion furieux prêt à se jeter sur lui; plus haut il y a une gloire dans laquelle est un Jehova. Cette gloire est portée par une nuée lumineuse, de laquelle sort un aigle portant cette devise dans son bec: *Rends la liberté aux captifs*. Et au-dessous on voit Nabuchodonosor et Balthazar, prédécesseurs de Cyrus, tous deux chargés de chaînes. Il ne faut pas de tableau dans cet appartement. Ce qui en tient lieu est un carré long, formé par une espèce de mur de bois ou de carton peint, d'environ un pied et demi de haut. Cette petite muraille commence aux deux côtés du trône, passe aux pieds des frères au midi, vient jusqu'à la tenture de l'occident, afin que les deux fauteuils dont j'ai parlé soient en dedans du carré, et continue le long de la tenture du nord jusqu'à l'orient. Aux quatre coins de ce mur, ainsi qu'au milieu du nord et du midi, il faut une petite tour qui excède la hauteur du mur d'un pied et demi. Il faut une septième tour à l'occident qui partage la muraille en deux, ainsi que la tenture. Cette tour doit avoir sept pieds de haut, et sa circonférence doit être proportionnée pour qu'un homme puisse y tenir aisément. Il faut deux portes à cette tour, une en dedans de la loge, et l'autre en dehors. A cette dernière il doit y avoir deux sentinelles armés d'une pique et d'une épée, qui se trouvent par conséquent dans les six pieds d'espace qui sont à l'occident. Dans le reste de l'espace qui continue par le nord jusque derrière l'orient où se trouve la porte du second appartement, il faut un pont solide, éclairé par un fanal; l'entrée de ce pont doit être gardée par plusieurs hommes armés, et l'autre bout doit répondre près de la porte du second appartement. Dessous le pont il faut qu'il y ait de l'eau disposée de manière pour qu'on puisse l'agiter, ce qui représente le fleuve Staburzanaï.

SECOND APPARTEMENT.

Cet appartement représente l'enceinte dans laquelle était le temple. La tenture doit être rouge. Le tableau est le même que dans le maître écossais. On aperçoit de plus au coin l'entrée du temple, où l'on voit la colonne Booz brisée. Ce tableau doit être couvert d'un drap rouge; l'on verra dans la suite l'instant où il faut le découvrir.

TITRES, ORNEMENTS ET BIJOUX DU PREMIER APPARTEMENT.

Le maître représente Cyrus et est appelé souverain. Le premier surveillant représente Nabuzardin, son premier général. Le second surveillant est le général Mithridate; le secrétaire est chancelier; le maître des cérémonies est appelé grand-maître, et les frères, chevaliers. Le souverain a un sceptre, et porte, ainsi que les officiers, un large cordon vert moiré en sautoir, sans bijou. Les surveillants et tous les frères ont l'épée à la main, et portent un large cordon vert moiré en écharpe de gauche à droite, sans bijou. Ils ont aussi un tablier blanc doublé en taffetas vert, bordé d'un petit ruban de même couleur, sans autre marque de maçonnerie.

TITRES, ORNEMENTS ET BIJOUX DU SECOND APPARTEMENT.

Dans cet appartement, le maître est appelé très excellent, les surveillants très puissants, les frères très vénérables, et les récipiendaires, Zorobabel. Lorsqu'on passe du premier appartement dans celui-ci, on quitte le vert pour prendre le rouge. On y distingue cependant les grades par les rosettes qui sont au bas du cordon, les unes sur les autres, savoir: une bleue pour le petit architecte, une ponceau pour le grand architecte, une rouge pour l'écossais, une verte pour le chevalier de l'Orient, une noire pour le chevalier de l'aigle. Les frères ont une écharpe de soie de couleur d'eau, bordée d'une frange d'or, parsemée de têtes de morts et d'ossements en sautoir, de chaînes triangulaires en or, et au milieu traversée par une bande d'or, représentant un pont, sur lequel sont les lettres L, D, P. Cette écharpe se passe autour du corps en ceinture, de façon que les bouts, garnis de frange d'or, pendent sur les basques de l'habit. Le maître et les officiers portent leurs bijoux au cou, et les frères au bas de leur cordon. Le maître a trois triangles par gradation l'un dans l'autre. Le premier surveillant porte l'équerre, et le second le niveau; tous les officiers leurs bijoux ordinaires, mais renfermés dans un triple triangle. La forme du bijou est celle des écossais. Il faut de plus deux épées nouées par la lame en sautoir, et les poignées sur le niveau. Tout doit être d'or ou doré. Tous les frères doivent avoir une truelle pendue à la ceinture de leur tablier.

PRÉPARATION.

Le récipiendaire doit être vêtu de rouge, grand cordon, tablier écossais, les mains enchaînées de chaînes triangulaires; il faut que cette chaîne soit assez longue pour qu'il ait les mains libres. On lui apprend qu'il doit s'appeler Zorobabel; qu'il doit se présenter d'un air triste et plaintif; qu'il doit se considérer comme captif. Il ne peut avoir aucune arme, aucun ornement ni bijou. On lui fera mettre ses mains sur son visage jusqu'à la porte de la tour où les gardes le fouillent exactement avant d'être présenté.

OUVERTURE DE LA LOGE.

Le souverain : « Mes frères, aidez-moi à ouvrir la loge de chevalier de l'épée. »

Les généraux répètent. Le souverain frappe sept coups avec distance de 5 à 6; et les généraux en font de même. Le souverain dit : « Premier général, examinez si nous sommes en sûreté, et si tous les frères sont chevaliers. »

Le général obéit, et dit après : « Souverain maître, nous sommes à l'abri des profanes, et tous les frères présents sont chevalier de l'épée. »

Le souverain demande : « En quel temps sommes-nous? »

Le premier général répond : « Le jour des 70 ans de captivité est accompli. »

Le souverain : « Généraux, princes, chevaliers, il y a longtemps que j'ai résolu de mettre en liberté les Juifs qui sont captifs. Je suis las de les voir gémir dans les fers; mais je ne puis les délivrer sans vous consulter sur un songe que j'ai eu cette nuit, et qui exige explication. J'ai cru voir un lion rugissant prêt à se jeter sur moi pour me dévorer. Son aspect m'a épouvanté et m'a fait fuir pour chercher un asile contre sa fureur ; mais à l'instant j'ai aperçu mes prédécesseurs qui servaient de marche-pied à une gloire que les maçons désignent sous le nom de grand architecte de l'univers. Deux paroles se sont fait entendre ; elles sortaient du centre de l'astre lumineux: j'ai distingué qu'elles signifiaient de rendre la liberté aux captifs, sinon que ma couronne passerait en des mains étrangères. Je suis demeuré interdit et confus. Le songe a disparu. Depuis cet instant ma tranquillité est perdue; c'est à vous, princes, à m'aider de vos avis pour délibérer sur ce que je dois faire. »

Pendant ce discours les frères ont tous la tête baissée ; mais à la fin ils regardent le premier général, en l'imitant.

Le premier général porte la main droite à son épée, la tire, la présente la pointe en haut, le bras tendu devant lui, baisse ensuite la pointe vers la terre, pour donner l'acquiescement à la volonté du roi, relève ensuite la pointe en haut, pour signifier liberté, et reste alors en cette position.

Le souverain : « Que la captivité finisse. Généraux, princes, chevaliers, la loge des chevaliers de l'épée est ouverte ». Les généraux répètent l'annonce. Le souverain et tous les frères font les acclamations ordinaires, mais sans applaudissement.

RÉCEPTION.

Quand le récipiendaire est en état convenable, le maître des cérémonie le conduit à la porte de la tour, auprès des gardes. Les gardes l'interrogent :

D. Que demandez-vous ?

R. Je demande s'il est possible de parler à votre souverain.

Le garde : Qui êtes-vous?

R. Le premier d'entre mes égaux, maçon par rang, captif par disgrâce.

D. Quel est votre nom ?

R. Zorobabel.

D. Quel est votre âge ?

R. Soixante-dix ans.

D. Quel est le sujet qui vous amène ?

R. Les larmes et la misère de mes frères.

Le garde : « Attendez. Nous tâcherons de faire parvenir vos plaintes au souverain. »

L'un des gardes frappe sept coups à la porte de la tour en chevalier de l'épée. Le second général frappe sept coups sur le maillet du premier ; ensuite le souverain.

Le second général : » Un garde frappe à la porte de la tour en chevalier de l'épée. »

Le premier général : « Souverain maître, un garde frappe à la porte de la tour en chevalier de l'épée. »

Le souverain : « Premier général, qu'on l'introduise. » Le second général va à la porte de la tour, frappe, ouvre, ramène le garde à l'occident, qui quitte la pique, croise les bras, s'incline, et dit : « le premier d'entre les maçons ses égaux, âgé de 70 ans, demande à paraître devant vous. »

Le souverain : « Qu'il soit introduit dans la tour du palais, nous l'interrogerons. »

Le garde fait une autre inclinaison, se retire, et fait entrer le récipiendaire dans la tour et la referme. Alors le souverain demande au récipiendaire, au travers de la porte qui doit être fermée :

D. Quel sujet vous amène ici ?

R. Je viens implorer la justice et la bonté du souverain.

D. Sur quoi ?

R. Demander grâce pour mes frères qui sont en servitude depuis 70 ans.

D. Quel est votre nom ?

R. Zorobabel, le premier entre mes égaux, maçon par rang, captif par disgrâce.

D. Quelle grâce avez-vous à me demander ?

R. Que, sous la faveur du grand architecte de l'univers, la justice du roi nous accorde la liberté, et qu'il nous permette d'aller rebâtir le temple de notre Dieu.

Le souverain : « Puisque d'aussi justes motifs le conduisent ici, que la liberté de paraître devant nous à face découverte lui soit accordée ». Aussitôt les gardes vont ouvrir la porte de la tour, l'amènent à l'occident, et le font prosterner.

Le souverain : « Zorobabel, j'ai ressenti comme vous le poids de votre captivité. Je suis prêt à vous en délivrer, si vous voulez me communiquer les secrets de la maçonnerie, pour lesquels j'ai toujours eu la plus profonde vénération. »

Le récipiendaire : Souverain maître, lorsque Salomon nous en donna les premiers principes, il nous apprit que l'égalité devait être le premier mobile. Elle ne règne point ici. Votre rang, vos titres, votre supériorité et votre cour, ne sont point compatibles avec le séjour où l'on s'instruit des mystères de notre ordre. D'ailleurs nos marques extérieures vous sont inconnues. Mes engagements sont inviolables, et je ne puis vous révéler nos secrets. Si ma liberté est à ce prix, je préfère la captivité. »

Le souverain : « J'admire la discrétion et la vertu de Zorobabel ; il mérite la liberté, pour sa fermeté dans ses engagements. »

Les frères acquiescent tous, en baissant la pointe de leur épée et la relevant.

Le souverain : « Second général, faites faire à Zorobabel les 70 épreuves que je réduis à trois, savoir : l'épreuve du corps et celle de l'âme, afin que par là il puisse mériter la grâce qu'il demande.

Le second général lui fait faire trois fois le tour de la loge. Au premier, on tire un pétard ; au second on lui demande s'il persiste à demander la liberté ; au troisième on lui fait mettre les deux mains audessus du front. De retour, le second général frappe sept coups, et le premier lui dit : « Que demandez-vous ? »

Le second général : « Le candidat a subi les épreuves avec fermeté et constance. »

Le souverain : « Je vous accorde la grâce que vous me demandez, je consens que vous soyez mis en liberté. » Le souverain frappe sept coups, qui servent de signal aux généraux pour ôter à Zorobabel ses fers ; ce qu'ils font à l'instant. Puis le souverain dit :

« Allez en votre pays ; je vous permets de rétablir le temple détruit par mes ancêtres ; que vos trésors vous soient remis avant le soleil couché. Soyez reconnu chef sur vos égaux. J'ordonnerai qu'on vous obéisse en tout lieu, qu'il vous soit donné toute aide et secours comme à moi-même. Approchez, mon ami. » Les généraux l'amènent au pied du trône.

« Je vous arme de cette épée, pour marque distinctive de supériorité sur vos égaux. Je suis persuadé que vous ne l'emploierez qu'à leur défense. En conséquence je vous crée chevalier de l'épée. »

En disant ces derniers mots, il lui frappe de son épée sur les épaules, et l'embrasse. Ensuite il lui donne le tablier et le cordon vert qui passe de gauche à droite, et lui dit : « Pour vous marquer mon estime, je vous décore d'un tablier et d'un cordon, que j'ai adopté, à l'imitation des ouvriers de votre temple. Quoique ces marques ne soient accompagnées d'aucuns mystères, cependant je ne l'accorde qu'aux princes de ma cour, par honneur. Désormais vous jouirez parmi eux des même honneurs. Présentement je vous remets entre les mains de Nabuzardin, qui vous donnera des guides pour vous conduire en sûreté auprès de vos frères, au lieu où vous devez rebâtir le nouveau temple.

Le premier général prend le récipiendaire, le fait entrer dans la tour, et le laisse pendant que les frères passent en silence dans le second appartement. Sitôt qu'ils sont tous rangés, un servant vient avertir le maître des cérémonies que tout est prêt. Il prend le récipiendaire, le mène par derrière la tenture à l'endroit où est le pont, à l'entrée duquel il trouve des gardes qui l'arrêtent. Ils lui ôtent son tablier et son cordon vert, mais il les met en fuite, et arrive à la porte du second appartement.

Le maître des cérémonies frappe sept coups en chevalier de l'épée ; et quand les frères entendent frapper, ils prennent l'épée de la main droite et la truelle de la gauche. Le second général frappe sept coups; le premier en fait autant; puis le second général dit : « J'ai entendu frapper à la porte de la loge en chevalier de l'épée. »

Le premier général : « Très excellent maître, on frappe à la porte de la loge en chevalier de l'épée. »

Le maître : « Très puissant frère second surveillant, voyez qui frappe. »

Le second surveillant va à la porte, frappe, ouvre et demande ce que l'on veut.

Le récipiendaire : « Je demande à voir mes frères, afin de leur donner la nouvelle de notre délivrance. » Le second surveillant revient faire sa déposition au premier, qui le dit au maître.

Le maître dit : « La nouvelle que ce captif rapporte pourrait être fondée. Les 70 années sont expirées, le jour de la réédification du temple est arrivé. Faites-lui demander son nom, son âge, et de quel pays il est, crainte de surprise. »

Le second surveillant frappe ; on lui répond. Il ouvre, et dit :

D. Quel est votre nom ?

R. Zorobabel.

D. Où est votre pays ?

R. En deçà du fleuve Staburzanaï à l'occident de l'Assyrie.

D. Quel est votre âge ?

R. Soixante-dix ans.

Le second surveillant ferme la porte et répète ce discours au premier surveillant, qui le redit au maître. Le maître dit : « Zorobabel de nom, du pays en deçà du fleuve de Staburzanaï, âgé de 70 ans ! Oui, mes frères, la captivité cesse, et notre sommeil finit. Ce captif est justement le prince de la tribu souveraine qui doit relever notre temple. Qu'il soit admis parmi nous, et soit reconnu pour guider et soutenir nos travaux. »

Le second surveillant va frapper, ouvre, reçoit le captif, et le conduit à l'occident. Le premier surveillant dit : « Très excellent maître, voici Zorobabel qui demande d'être admis au sein de la fraternité ». Le maître répond : « Zorobabel, faites-nous un récit exact de votre délivrance. » Zorobabel dit :

« Cyrus m'ayant permis de paraître au pied de son trône, fut touché des misères de la fraternité ; il m'arma de ce glaive pour la défense de mes frères, m'honora du titre de frère, m'accorda la liberté, et confia mes jours à des sujets zélés, qui m'ont conduit et aidé à triompher de nos ennemis au passage du fleuve Staburzanaï, où cependant, malgré notre victoire, nous avons perdu les marques distinctives que nous avaient données le roi notre libérateur. »

Le maître : « Mes frères, la perte que vous avez faite nous annonce que la justice de notre fraternité ne peut supporter le triomphe de la pompe et de la grandeur. Cyrus, en vous décorant de ces honneurs, n'était pas guidé par l'esprit d'égalité qui vous accompagne invariablement. Vous voyez par cette perte qu'il n'y a que les marques de ce prince qui ont disparu, et que vous avez conservé celles de la véritable maçonnerie ; mais avant que je vous en communique les secrets, nous exigeons de vous des assurances que la durée de votre disgrâce n'a pas affaibli en vous les sentiments et la parfaite connaissance des mystères de la maçonnerie. »

R. Interrogez-moi, je suis prêt à répondre.

D. Quel grade avez-vous dans la maçonnerie ?

R. Celui d'écossais.

D. Donnez-moi les signes.

(*Pour réponse on les donne.*)

D. Donnez-moi l'attouchement.

(*Pour réponse on le donne.*)

Le maître : « Mes frères chevaliers, je crois que Zorobabel est digne d'entrer dans nos nouveaux mystères. » Les frères acquiescent, en levant et haussant la pointe de leurs épées.

Le maître : « Très puissant premier surveillant, faites avancer le récipiendaire par trois pas de maître en avant, et que le dernier le mette au pied du tribunal du grand et souverain architecte. » On le fait mettre de la même manière que quand il prête les autres obligations.

OBLIGATION.

« Oui, je promets, sous les mêmes obligations que j'ai contractées dans les différents grades de la maçonnerie, de ne jamais révéler le secret des chevaliers de l'épée, ou maçons libres, à aucun membre d'un grade inférieur, ou profane, sous la peine de rester dans la captivité la plus dure. »

Le maître se lève, et dit, en remettant, ainsi que tous les frères, l'épée dans le fourreau : « Mes frères, la destruction du temple ayant assujetti les maçons à des disgrâces si rigoureuses, nous avons craint que leur captivité ou leur dissipation n'ait aidé à les corrompre dans la fidélité due à leurs engagements ; c'est ce qui nous a contraints, en attendant l'intant de la réédification, de nous tenir éloignés dans un lieu secret et particulier, où nous conservions fidèlement quelques débris de l'ancien monument ; nous n'introduisons que ceux que nous connaissons pour vrais et légitimes maçons, non seulement par signes, paroles et attouchements, mais encore par leurs actions et leurs mœurs ; nous leurs communiquons alors nos nouveaux secrets avec plaisir ; mais nous exigeons qu'ils apportent avec eux, pour gage, quelque monument de l'ancien temple. Ceux que Cyrus vous a donnés nous suffisent. »

Pendant cette dernière partie, on découvre le tableau.

« Très puissant frère premier surveillant, faites faire au récipiendaire trois pas de maître en arrière,

pour lui apprendre que nous devons tenir pour certain que la parfaite résignation est la vertu des maçons. »

Le récipiendaire reste à l'occident, le maître dit : « Mon frère, le motif de nos travaux est la réédification du temple du grand architecte de l'univers. Ce sublime ouvrage était réservé à Zorobabel. Les engagements que vous venez de prendre avec nous sous ce titre exigent que vous nous aidiez à le rétablir dans son éclat et sa splendeur. L'épée que Cyrus vous a donnée doit vous servir à défendre vos frères, et à punir ceux qui pourraient profaner ce temple auguste que nous élevons aux vertus et à la gloire de l'être suprême. C'est à ces conditions que vous partagez nos secrets. Le signe de chevalier, mon frère, est de porter la main droite sur l'épaule gauche et de la descendre diagonalement jusqu'au côté droit en se coupant le corps. Le signe de réponse est de porter la main droite sur la hanche gauche, en se traversant le corps jusqu'à la hanche droite.

« L'attouchement est de porter la main droite à l'épée pour la tirer comme pour combattre ; ensuite faire un mouvement en voltant le corps, le pied droit derrière, et levant la main gauche en faisant semblant de repousser son ennemi, de sorte que les deux frères, dans cette position, se rencontrent les mains gauches l'une entrelacée dans l'autre, et s'embrassent.

» Les paroles sont *Juda* et *Benjamin*. Le mot de passage est *Libertas*. Allez donner à tous les frères de cette loge les signes, les attouchements et les mots; ensuite vous viendrez me les rendre. » Il le fait par le nord, et revient par le midi. « Mon frère, après cette délivrance, le roi Cyrus vous a créé chevalier maçon ; et moi, je vous donne cette truelle qui servira de symbole perpétuel de votre nouvelle dignité ; c'est-à-dire que désormais vous ne travaillerez plus que la truelle à la main et l'épée de l'autre, si jamais le temple vient à se détruire, car c'est ainsi que nous avons établi celui-ci.

En lui mettant l'écharpe.

« Cette écharpe doit vous accompagner dans toutes les loges, et vous sera une marque de vrai chevalerie que vous avez acquise au fleuve Staburzanaï, par la victoire remportée sur ceux qui s'opposaient à votre passage.

En lui donnant la rosette verte.

» Quoique nous n'admettions dans nos cérémonies aucune des marques dont Cyrus vous a décoré, nous voulons cependant bien en conserver quelque monument par une rosette de la couleur qu'il avait choisie, et nous la mettons sous la rosette des autres grades au bas du cordon du grand architecte, auquel le bijou est attaché.

En lui donnant le bijou.

» Ce bijou, par l'addition des épées en sautoir, nous annonce le trophée de notre maçonnerie. Vous ne devez vous servir de la vôtre que pour elle, c'est-à-dire pour l'équité.

En lui donnant les gants.

« Nous allons procéder à votre proclamation. Mes frères, chevaliers maçons, consentez-vous que Zorobabel règne désormais sur les travaux de la maçonnerie » ? Ils font tous l'acquiescement, en baissant et relevant la pointe de leurs épées. On le place à la chaise qui lui est destinée, en lui disant : « Passez, mon frère, au tribunal des souverains de nos loges. Vous servirez de pierre triangulaire à l'édifice ; vous régnerez sur les ouvriers, comme Salomon, Adonhiram et Moabon y ont régné en commandant sur eux. » Sitôt qu'il est placé, les frères remettent leurs épées, frappent dans leurs mains trois fois, crient trois fois *Zorobabel* ; ensuite on commence l'instruction.

INSTRUCTION.

D. Frère premier surveillant, comment vous a-t-on fait parvenir à l'éminent grade de chevalier de l'épée?

R. J'y suis parvenu par l'humilité, la patience et les fréquentes sollicitations.

D. A qui vous adressâtes-vous ?

Q. Au grand roi.

D. Quel est votre nom ?

R. Zorobabel.

D. Votre pays ?

R. La Judée. Je suis né de parents nobles de la tribu de Juda.

D. Quel art professez-vous ?

R. La maçonnerie.

D. Quels édifices bâtissez-vous ?

R. Des temples et des tabernacles.

D. Où les construisez-vous ?

R. Faute de terrain, nous les bâtissons dans nos cœurs.

D. Quel est le nom d'un chevalier maçon ?

R. Celui d'un maçon très libre.

D. Pourquoi très libre ?

R. Parce que les maçons qui furent choisis par Salomon pour travailler au temple, furent déclarés libres et exempts de tout impôt, pour eux et leurs descendants. Ils eurent aussi le privilége de porter des armes. Lors de la destruction du temple par Nabuchodonosor, ils furent mis en captivité avec le peuple juif ; mais la bonté du roi Cyrus leur donna la permission de bâtir un second temple sous Zorobabel, et les remit en liberté. C'est depuis cette époque que nous portons le nom de maçons libres.

D. L'ancien temple était-il beau ?

R. C'était la première merveille du monde en richesse et en grandeur ; car son parvis pouvait contenir deux cent mille personnes.

D. Quel fut le principal architecte qui construisit ce grand édifice ?

R. Dieu fut le premier, Salomon le second, et Adonhiram le troisième.

D. Qui a posé la première pierre ?

R. Salomon.

D. A quelle heure fut-elle posée ?

R. Avant le lever du soleil.

D. Pourquoi ?

R. Pour faire connaître la vigilance que nous devons avoir pour le service de l'architecte de l'univers.

D. Quel ciment y employa-t-on ?

R. Un ciment mystique, composé de farine, de lait, d'huile et de vin.

D. Expliquez-moi le sens mystique ?

R. Pour former le premier homme, l'Être suprême employa la douceur, la sagesse, la force et la bonté.

D. Où fut posée la première pierre ?

R. Au milieu de la chambre destinée au sanctuaire.

D. Combien l'ancien temple avait-il de portes ?

R. Trois : une à l'occident, une au midi, et une au nord.

D. Combien de temps subsista le temple ?

R. 470 ans, 6 mois, 10 jours.

D. Sous quel roi d'Israël fut-il détruit ?

R. Sous le règne de Sédécias, dernier de la race de David.

D. Que signifie la colonne Booz brisée ?

R. La confusion et le mal qu'on commet lorsqu'on reçoit quelqu'un qui n'en est pas digne.

D, Pourquoi le nombre 81 est-il tant en vénération parmi les maçons?

R. Parce que ce nombre explique la triple essence de la Divinité, figurée par le triple triangle, par le carré de 9 et le nombre de 3.

D. Pourquoi les chaînes des captifs sont-elles triangulaires ?

R. Les Assyriens ayant appris que le triangle était chez eux l'emblème du nom de l'Éternel, ils firent figurer les chaînes de cette façon, pour faire plus de peine aux captifs.

D. Pourquoi était-il défendu aux maçons de travailler sur des édifices profanes ?

R. Pour nous apprendre à ne point fréquenter les loges irrégulières.

D. Quel était le plan que Cyrus donna pour le nouveau temple ?

B. Cent coudées de profondeur, soixante de largeur, et autant de hauteur.

D. Pourquoi Cyrus ordonna-t-il qu'on coupât les bois des forêts du Liban, et qu'on tirât les pierres des carrières de Tyr pour la construction du nouveau temple ?

R. Parce qu'il fallait que le second temple fût en tout conforme au premier.

D. Donnez-moi le nom du principal architecte qui eut la direction du second temple ?

R. Bibot est son nom.

D. Pourquoi l'épée que les ouvriers portent en travaillant ?

R. C'est que pendant qu'ils travaillaient d'une main à porter les matériaux et construire le temple, comme ils étaient sujets aux incursions de leurs ennemis, ils tenaient leurs épées toutes prêtes à défendre leurs ouvrages et leurs frères.

D. Pourquoi les 70 lumières dans la loge ?

R. En mémoire des 70 années de la captivité de Babylone.

D. Etes-vous chevalier de l'épée ?

R. Regardez moi. *Il met l'épée à la main.*

D. Donnez-moi le signe.

Pour réponse il le fait.

D. Donnez-moi la parole et le mot de passage.

R. Juda, Benjamin et *Libertas.*

D. Donnez l'attouchement au premier surveillant.

Pour réponse il le donne.

D. Où avez-vous travaillé ?

R. A la réédification du second temple.

D. Quelle heure est-il ?

R. L'instant de la réédification.

Le maître dit : « Mes frères, puisque nous sommes assez heureux pour avoir rebâti le temple du Seigneur dans sa splendeur, conservons-en la mémoire et les marques de notre silence : il est temps de nous reposer. Frères premier et second surveillants, annoncez, tant du côté du midi que de celui du nord, que je vais fermer la loge des chevaliers de l'épée. » Les deux surveillants annoncent, chacun de son côté, que le maître va fermer la loge; puis le très excellent frappe sept coups, les deux surveillants en font de même ; puis le maître dit : « La loge est fermée, il est permis à chacun de se retirer. »

Les surveillants répètent. On fait les applaudissements et les acclamations ordinaires.

LE MAITRE DU GRAND OEUVRE.

(*Suite*).

Le néophyte s'adressant à la douce bienveillance, il lui dit : « Pourquoi le Subl.·. Arch.·. des mondes ne soustrait-il pas l'homme à l'empire instantané de la mort? »

La voix qui parle au sein de la nue répond :

« Si je ne soustrais pas l'homme à l'empire instantané de la mort, mes regards paternels ne l'abandonneront jamais; j'ai tout fait pour cet être préféré; j'ai tout disposé sur terre pour embellir la route qu'il doit y parcourir. Enfant, il est entouré de parents toujours prêts à sacrifier leur existence à son bonheur; adolescent, tout lui sourit dans la nature et lui promet des jouissances; il connait, au printemps de sa vie, le doux enthousiasme de l'amour, ses ravissantes illusions, son délire enchanteur; il confie sa félicité à l'être le plus aimant et le plus doux, à celui que tu modelas sur tes charmes; et bientôt il se voit renaître dans d'autres lui-même, il accompagne dans leurs jeux ses enfants qui le conduisent à la maturité de l'âge; il recommence avec eux une existence dont il connait mieux le prix; il se plait à les diriger dans la route du bonheur; les fruits de leurs tendres amours dissipent par leur gaieté les nuages de la mélancolie de la vieillesse; il partage leurs jeux, leurs plaisirs, leur insouciance, et s'endormant, bercé par eux, dans les bras de la mort, il s'élève vers moi chargé de leurs vœux, accompagné de leurs regrets.

» J'ai disposé le corps de l'homme pour tous les mouvements, ses organes pour tous les objets, sa constitution pour tous les climats; les formes, les proportions de tous les êtres sont en harmonie avec ses formes et ses proportions; son esprit saisissant les rapports de toutes les choses, peut les combiner, et profitant des nombreuses leçons que lui donnent les animaux, des modèles que tu multiplies sous ses pas, il peut augmenter ses moyens d'existence et de félicité, son imagination peut embrasser l'univers, sur son front brille la majesté du roi de la terre; il a reçu de moi l'empire sur les éléments; aidé par le travail et l'active industrie, il peut les forcer à se prêter aux entreprises hardies de son génie créateur; s'il réunit ses forces à celles de ses semblables, il pourra créer une puissance à laquelle obéirait l'univers; l'homme ne connait pas toute l'étendue de ses facultés; qu'il les développe jusqu'aux limites que ma main a dû leur fixer, et ses nobles tentatives le conduiront à s'étonner de lui-même. » M. DE N.

(*La suite au prochain numéro.*)

LETTRES D'UN MAGE DE LA PERSE.

(PREMIÈRE LETTRE).

T.·. Ill.·. F.·.

Avide de tout concevoir, de tout connaître, de tout embrasser, je pressentis au sortir de l'enfance tout ce que l'énergie humaine a de puissance et de profondeur; je me formai une perspective vaste, riche, lointaine, conforme aux vœux de mon âme, à mon caractère ardent et passionné. Entraîné par une activité expansive, dominé par un immense besoin d'émotion, je m'abreuvai avec transport à la source de toutes les affections nobles et généreuses, mais celle des désirs, celle des sentiments qui donnent un prix à la vie et font quelquefois ses plus chères délices, tout cela n'est plus que dans les ombres d'un passé lointain qui s'efface insensiblement sous l'empire des jours mauvais qui l'ont suivi. Malheureux dans l'âge du bonheur, qu'attendrai-je maintenant



de l'avenir! J'ai passé dans la perpétuelle incertitude d'une existence toujours agitée, la saison heureuse de la confiance et de l'espoir; maintenant que toutes les fleurs de la vie se sont flétries sous mes pas stériles, que tous les riants prestiges ont disparu, que je redemande en vain des illusions aux années qui s'envolent; maintenant tout est froid, morne, silencieux; plus rien n'existe devant moi, un vide inexprimable est la constante habitude de mon âme altérée; ce vide que je trouve partout, en moi-même comme dans les objets qui m'environnent, s'étend comme un voile noir sur ma destinée; mais ce ne sont ni les déceptions de l'amour-propre, ni l'abus des plaisirs et des fausses jouissances du monde qui ont produit cette fatale disposition de mon être; non, le désenchantement de la vie, le découragement profond, qui a faussé ma nature, flétri mon cœur et neutralisé la puissance créatrice de mon imagination, n'est que le résultat immédiat, la conséquence inexorablement logique de dix années de malheurs dont un seul aurait suffi pour bouleverser une existence.

RÉCIT.

L'histoire des tendances de l'esprit humain dans les différents âges, nous fait voir l'immense génération des enfants d'Ève se hasarder d'abord d'un pas timide et lent à travers les épreuves de la vie, puis affermir sa marche, étendre son intelligence et s'élever enfin au plus haut période de la perfection. Ignorants et superstitieux, les enfants des premiers âges courbent et adorent à genoux tout ce qui les étonne; ils brûlent un encens profane sur les autels des dieux fantastiques que crée leur imagination en délire; puis abjurant leurs croyances ridicules, ils renversent les autels de ces dieux impuissants, et s'élèvent purs de toute superstition, aux croyances les plus sublimes. La vérité, pure et brillante comme un astre du firmament, a fait luire l'éclat de ses rayons sur l'horizon des mondes; les hommes l'ont vue, ils l'ont trouvée belle, et ils se sont relevés plus forts et plus courageux pour l'atteindre. Fière de ses hautes et glorieuses destinées, l'humanité s'est avancée à travers les siècles, se dépouillant à chaque pas d'un prestige, laissant tomber un lambeau du voile d'iniquité qui couvrait son front humilié sous le poids des infirmités de sa nature imparfaite. Des hommes à l'esprit vaste et profond, des génies se sont rencontrés d'âge en âge qui, ayant aspiré le souffle le plus épuré des émanations divines, ont pénétré dans le sanctuaire de la science, et sont parvenus à découvrir les mystères dont le Subl.·. Arch.·. des mondes leur avait accordé d'approfondir les secrets. Ils ont dispersé les nuages qui voilaient la vérité aux yeux des profanes, et leur ont appris comment on peut, à force de persévérance, élever des temples à la vertu, et creuser des cachots pour les vices : ainsi jadis on vit dans les temples révérés de la superbe Memphis, les mystérieux adorateurs d'Isis, jeter les bases de la sagesse première, et s'élever aux conceptions les plus hardies de la théosophie.

(*La suite au prochain numéro.*)

RÈGLEMENT POUR UNE LOGE SYMBOLIQUE

Du 1er au 3e degré.

La resp.·. loge, sous le titre distinctif de..... séant à l'or.·. de..... professant le rite de..... ne pourra, sous aucun prétexte, l'abandonner, elle est consacré à la gloire du Sublime Architecte des mondes, et sous la protection des lois : elle ne doit s'occuper que de ce qui a rapport à la franche et libre maçonnerie; toutes discussions politiques religieuses et profanes sont sévèrement interdites dans ses travaux, conformément aux dogmes maç.·..

TITRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'INITIATION.

Art. 1er. — Aucun profane, sauf l'exception portée en faveur des fils de maçon, ne peut être initié aux mystères maç.·. avant l'âge de vingt un ans.

Art. 2. — Nul ne peut être admis s'il n'est présenté par un F.·. membre de l'atelier.

Art. 3. — Aucun profane ne peut être reçu s'il

n'est de condition libre, s'il est illettré où s'il est de mauvaises mœurs. Il ne peut être présenté à l'initiation s'il n'est reconnu citoyen paisible, ami de l'ordre soumis aux lois de son pays.

Art. 4. — Le profane qui voudra se faire initier écrira ou au moins signera une demande contenant ses noms, prénoms, âge, lieu de naissance, profession et demeure, et la remettra au frère chargé de le présenter. Ce frère écrira et signera au bas de cette demande la déclaration de présentation, avec offre de répondre maçonniquement de ce profane, et il la déposera ensuite directement entre les mains du V.·. et secrètement.

Art. 5. — Toutes les propositions des profanes seront réunies chaque année en un cahier, lequel sera déposé aux archives.

Art. 6. — Lorsque le V.·. aura reçu la proposition d'un profane, il chargera tels et autant de FF.·. qu'il jugera convenable, de prendre des renseignements sur lui.

Art. 7. — Le vénérable, en aucun cas, ne fait part à la L.·. de la proposition avant que ce rapport lui ait été fait.

Art. 8. — Les noms des rapporteurs ne seront jamais connus d'aucun F.·. et spécialement du F.·. présentateur et du candidat, lors même que le rapport serait favorable.

Art. 9. — Lorsque le vénérable aura obtenu un ou plusieurs rapports selon sa volonté, il fera à la L.·. la proposition du candidat, et lui communiquera le résultat motivé et détaillé du rapport ou des rapports.

Art. 10. — Il pourra cependant garder par-devers lui cette proposition, mais seulement pendant deux tenues. En ce cas, il fera part des motifs de son silence, au frère proposant, qui pourra retirer sa proposition ou en exiger le rapport à la L.·..

Art. 11. — Aussitôt la proposition faite à la L.·., le secrétaire général affichera sur le tableau, à ce destiné, les noms, prénoms, profession, demeure, âge et lieu de naissance du candidat. Cette affiche subsistera huit jours.

Art. 12. — A l'expiration de ce délai le vénérable consultera les FF.·. sur l'admission ou le rejet du profane; après les éclaircissements convenables, il fera circuler le scrutin, lequel sera toujours secret.

Art. 13. — Les boules blanches seront pour l'admission, les noires pour le rejet.

Art. 14. — Si le scrutin contient trois boules noires le profane sera rejeté, s'il n'en contient que deux il sera ajourné, le tout provisoirement. Le vén.·. invitera les FF.·. votants contre l'admission, à se présenter à son domicile pour donner les motifs de leur opposition, et les transmettre au frère proposant, qui demeurera libre de retirer sa proposition.

Art. 15. — Si les FF.·. opposants ne se sont point rendus à l'invitation du V.·., ou si le F.·. proposant n'a pas retiré sa proposition, il sera procédé, à la tenue suivante, à un nouveau scrutin; mais cette fois le nombre de boules noires devra être de six pour le rejet, et de trois pour l'ajournement définitif du profane.

Art. 16. — Le profane ajourné ne pourra être présenté de nouveau que dans l'année qui suivra l'ajournement.

Art. 17. — Il sera donné connaissance au grand empire et aux L.·. de la correspondance des rejets ou ajournements prononcés définitivement.

Art. 18. — Si le profane est admis, le V.·. renverra à la tenue suivante pour recevoir le serment du F.·. poposant. Il invitera ce dernier, sans le nommer, à accompagner le candidat chez le frère trésorier, pour acquitter les droits de réception.

Art. 19. — A la tenue suivante, le frère proposant déposera entre les mains du V.·. le reçu du trésorier et prêtera ensuite, selon la formule déposée aux archives, le serment maçonnique.

Art. 20. — Dans cette tenue, la réception du candidat sera fixée; elle devra, autant que possible, avoir lieu dans un délai rapproché, et de nuit.

Art. 21. — Au jour fixé, le récipiendaire, accompagné du frère proposant, se rendra dans un lieu à la proximité de la L.·. où le proposant le confiera aux soins du frère préparateur. Celui-ci conduira le profane dans une salle près du temple; il lui fera brièvement l'exhortation convenable, ensuite il lui couvrira les yeux, et se retirera aussitôt l'arrivée du frère expert, chargé de lui faire subir les épreuves.

Art. 22. — Les épreuves physiques et morales sont à la discrétion du V.·., qui doit cependant se conformer aux traditions de la L.·. et aux cahiers généraux d'instruction.

Art. 23. — Le V.·., au nom de la L.·., décorera le nouvel initié d'une médaille symbolique, d'un ruban, et lui fera présent d'une paire de gants: il sera apprenti.

Art. 24. — L'apprenti qui voudra devenir compagnon en fera la demande par écrit signée de lui, et la remettra au V.·. ou la déposera dans le sac des propositions.

Art. 25. — La L.·. convoquée en tenue de comp.·. votera sur cette demande par la voie du scrutin secret, et à la majorité absolue des membres présents.

Art. 26. — Si le candidat est admis, il se choisira un frère pour l'assister lors de sa réception.

Art. 27. — Il y aura au moins un délai de huitaine entre le vote pour l'admission et la réception.

Art. 28. — Pendant ce délai, l'app.·. acquittera,

entre les mains du trésorier le prix de cette augmentation de degré, et remettra la quittance au vénérable, qui, sur le vue d'icelle seulement, convoquera la L.·. de compagnon.

Art. 29. — Le compagnon qui voudra passer M.·. se conformera à l'article 24 ci-dessus, et il sera procédé comme il est dit aux articles, 25, 26, 27 et 28.

Art. 30. — La L.·. pourra exiger que les app.·. qui voudront passer comp.·. et les comp.·. qui voudront passer M.·. soutiennent une thèse morale et maç.·., les premiers en tenue du premier degré, et les seconds en tenue de second degré.

Art. 31. — La L.·. pourra, par un vote motivé et spécial, abréger et même supprimer les délais pour l'initiation et l'augmentation de degrés.

Art. 32.—Elle pourra également, sur la proposition du conseil d'administration, accorder un délai pour le paiement ou faire remise du tout ou partie du prix affecté à chaque degré, mais en ce cas la décision sera non seulement spéciale, mais devra encore être motivée sur l'utilité et principalement sur le mérite personnel de l'impétrant.

Art. 33. — Les app.·. et comp.·. doivent conserver leurs reçus pour établir qu'ils sont membres de l'atelier ils ont tous le droit de recevoir un diplôme.

Art. 34. — Il est illicite et souverainement défendu à tout frère de jamais dire ni le jour, ni l'heure, ni le lieu où il a été reçu, ni les cérémonies ou circonstances qui ont accompagné sa réception.

Art. 35. — Il est défendu aux FF.·. d'un degré inférieur d'assister à la tenue d'un degré supérieur, et même de chercher, par un moyen quelconque, d'en pénétrer le secret.

Art. 36. — Les app.·. et comp.·. ont le droit d'assister aux épreuves hors du temple, pour la réception d'un candidat à leur degré, en observant le plus grand silence.

(La suite au prochain numéro.)

LA FILLE D'UN FRANC-MAÇON.

(*NOUVELLE.*)

Le soleil venait de se coucher après une belle journée de la fin de septembre, un vent favorable poussait vers les côtes de France le *Rain-Bon*, élégant navire appartenant à la Compagnie des Indes. Les passagers étaient tous rassemblés sur le pont pour jouir du magnifique spectacle d'un soleil couchant en pleine mer. Une longue navigation n'avait pu les blaser sur les émotions que fait naître cet admirable tableau, et puis, quelques heures encore, et la civilisation allait remplacer la nature ; c'était comme un dernier adieu qu'ils adressaient à ce bel astre qui, sur l'Océan plus que partout ailleurs, semble être un regard même de Dieu.

Parmi les passagers, deux surtout paraissaient plongés dans une sainte extase ; c'étaient une jeune femme de dix-huit ans et un homme d'une trentaine d'années. Appuyée contre la galerie qui couronne la poupe, la jeune femme contemplait en silence les derniers rayons du soleil, qui se réfléchissaient sur l'immense Océan en bandes d'or et de pourpre. Son délicieux visage était empreint d'une douce tristesse, et de ses yeux noirs s'échappaient quelques larmes qui ne pouvaient paraître l'expression de la douleur, mais dont la source était évidemment dans un regret. Cette jeune femme était d'une merveilleuse beauté : sa taille fine et élégante, le noir foncé et le doux éclat de ses grands yeux, son abondante et douce chevelure, ses sourcils arqués, sa bouche fine et vermeille, la faisaient reconnaître pour une de ces belles filles de l'Inde, née, dans les possessions anglaises, d'un Européen et d'une femme de ces contrées. Aussi n'était-ce pas le soleil couchant que contemplait son compagnon de voyage ; assis près d'elle, il avait appuyé sa tête sur ses deux mains et regardait la belle In-



dienne avec amour et respect. Ce jeune homme était, comme nous l'avons dit, âgé d'environ trente ans; toute sa personne et ses manières dénotaient une grande distinction; ses traits étaient nobles et beaux, son regard, ce miroir de l'âme, révélait tout de suite une intelligence rapide et élevée et un profond sentiment d'honneur. Tant que sa belle compagne, absorbée par le spectacle imposant qui se déroulait devant elle, resta dans la position contemplative où nous l'avons vue, il demeura dans l'attitude qu'il avait choisie, respectant le silence de la jeune femme et se contentant de l'admirer; mais quand le soleil eut tout à fait disparu derrière l'horizon, que les derniers rayons s'évanouirent comme éteints par les vagues, sur la cime desquelles ils semblaient se poser, l'Indienne laissa pencher sa tête sur son sein, et avec les dernières lueurs de cet astre qu'elle semblait tant aimer, s'évanouit un sourire qui, peu d'instants auparavant, brillait encore sur ses lèvres. Le jeune homme se leva précipitamment, son soleil aussi venait de disparaître de son unique horizon. « Angéla, dit-il en lui prenant les mains dans les siennes, mon amour, pourquoi pleurez-vous? »

La belle Angéla ne répondit pas; ses grands yeux noirs, tout humides de larmes, se tournèrent vers l'horizon où venait de se coucher le soleil, puis se reportèrent tristement vers celui qui l'interrogeait.

Celui-ci crut comprendre, et frémissant, il n'osa pas ajouter un seul mot.

Un long silence suivit. Pendant ce temps les passagers avaient quitté le pont; Angéla et son compagnon restaient seuls sur la galerie; il tenait toujours les mains de l'Indienne entre les siennes; parfois il les pressait par un mouvement convulsif, quand un soupir s'échappait du sein d'Angéla; une larme de la belle affligée tomba sur la main de cet homme; il laissa retomber celles qu'il pressait étroitement et porta les siennes à son visage avec désespoir.

Ce mouvement arracha Angéla à sa rêverie.

« Léon, dit-elle d'une voix qui avait toute la candeur et la naïveté de celle d'un enfant, vous ai-je fait de la peine? »

L'accent de cette voix fit tressaillir Léon jusqu'au fond de son cœur; il serra convulsivement la jeune fille entre ses bras, et lui dit: « Angéla, m'aimes-tu?

— Belle demande, dit en riant la jeune fille.

— Alors, dit Léon, qui commençait à devenir honteux de l'espèce de terreur qu'il avait montrée, pourquoi pleuriez-vous tout à l'heure?

— C'est justement parce que je vous aime, Léon, dit Angéla, en appuyant la tête sur l'épaule de son ami, mais j'ai pleuré de souvenir.

— Les larmes qu'on donne au souvenir, Angéla, sont des regrets; si vous avez des regrets, c'est que mon amour ne vous suffit pas.

— Mon Dieu! Léon, dit Angéla, comme vous êtes mauvais ce soir! que vous ai-je donc fait? Je pleurais sur ce pauvre soleil; je me souviens que souvent vous m'avez dit: « Ma pauvre Angéla, toi qui aimes tant le soleil, comment vivras-tu dans notre France, où il n'y en a pas..... Vous ne pouvez m'en vouloir d'avoir dit adieu ce soir à ce beau soleil que nous ne verrons plus, puisque demain nous serons en France. »

Cette touchante naïveté de la fille de l'Inde fit sourire Léon. « Tu verras le soleil, mon ange, lui dit-il; ce ne sera pas ton beau soleil doré des bords du Gange, mais la France aura quelques beaux jours pour toi. »

Le vent d'ouest fraîchissait. Léon craignant que son souffle ne flétrît sa belle plante orientale, l'engagea à se retirer dans sa chambre. M. DE N.

(La suite au prochain numéro.)

LE TUILEUR DE LA MAÇ∴ D'ADOPTION.

Rites indien, chaldéen, etc. — Signes d'ordre des rites indien, chaldéen, de Memphis, persan, etc. La main droite sur le cœur. — *De caractère.* Porter sur la bouche les deux premiers doigts de la main gauche, le pouce sous le menton.

— Rites écossais et français G∴ O∴ — Signes d'ordre, les deux mains l'une dans l'autre, posées sur le tablier. — Signe de caractère. Le même qu'aux rites indien, etc.; seulement en réponse, se prendre avec le pouce et le petit doigt de la main droite, l'oreille gauche.

Attouchement. — Rites indien, etc. La main droite ouverte, les doigts rapprochés, s'avancer réciproquement, placer les mains l'une sur l'autre, par l'inté-



rieur, et frapper cinq coups avec le doigt du milieu, suivant la batterie. Rites écossais et français G.·. O.·. le même.

Batterie. — Rites indien, etc., cinq coups égaux. — Rites écossais et français G.·. O.·., le même.

Acclamation. — Frapper légèrement l'extrémité des doigts l'une sur l'autre en disant : *e.·.*

Insignes et décors. — Rites chaldéen, etc.: Une robe blanche, écharpe bleue à frange d'argent, cordon bleu en sautoir avec le bijou qui est un cœur enflammé. — Rites écossais et français, G.·. O.·.: Robe blanche, un large ruban bleu par-dessus passant de droite à gauche ; pour bijou un cœur enflammé dans l'intérieur duquel est une pomme. Les dignitaires portent le ruban en sautoir avec le bijou qui est une truelle. Le tablier est de peau blanche doublé et bordé de soie bleue, la jarretière de l'ordre est de satin blanc avec la devise *silence et vertu* : on la place autour du bras gauche. Gants blancs.

Mot de passe, pour tous les rites, *e.·.*

Mot sacré pour tous les rites, *f.·. f.·.* (école de vertu).

DEUXIÈME DEGRÉ VOILÉE.

Rites écossais et français. Compagnones. Signes. — Rites indien, etc. : Les deux mains élevées sur la tête, les laisser retomber comme pour abaisser un voile. — Rites écossais et français : L'œil droit fermé y porter le petit doigt de la main droite ; pour réponse, couvrir les yeux de la main droite.

Attouchement. — Rites indien, etc. : Se prendre réciproquement la main droite, de manière à ce que les deux pouces soient croisés, et le doigt médius étendu sur le poignet. — Rites écossais et français, le même.

Batterie. — Rite indien, etc.: cinq coups égaux. rite écossais et français le même. Acclamation. *Vivat.*

Insignes et décors. — Rites indien, etc., les mêmes qu'au premier degré ; seulement un voile de gaze sur la tête, et les dignitaires des gants noirs. De même aux rites écossais et français.

Mot de passe. — Rites indien, etc. *L.·. s.·.* (pourquoi m'as-tu abandonné). Rites écossais et français. Le même.

Mot sacré. — Rite indien : *B.·.* (tour de confusion) anagramme du mot B.·. — Rites écossais et français. Le même.

TROISIÈME DEGRÉ MAITRESSE.

Signe. — Rites indien, etc.: Avec la main droite figurer devant soi l'échelle de Jacob, et pour réponse, placer sur le visage la main gauche, de manière à ce que le petit doigt soit sur la bouche, le pouce sur l'oreille gauche, le médius et l'index sur l'œil, et l'annulaire sous le nez. — Rites écossais et français. Le même.

Attouchement. — Rites indien, etc. : Poser en longueur l'index et le médius de la main droite sur ceux du tuileur, se touchant par l'intérieur, et appuyer tour à tour le pouce droit sur les jointures des deux doigts près de l'ongle. — Rites écossais et français : Le même.

Batterie. — Rites indien, etc. : Cinq coups égaux. — Rites écossais et français: De même. — Acclamation. *E.·.*, répété cinq fois.

Insignes et décors. — Rites indien, etc. : Comme au premier degré ; pour bijou une truelle d'or, une couronne de myrte sur la tête. — Rites écossais et français. Les mêmes, de plus un tablier blanc, doublure et bordure cramoisie.

Mot de passe. — Pour tous les rites : *B.·.*

Mot sacré. — Pour tous les rites *H...-J.·.* (éclatante lumière).

QUATRIÈME DEGRÉ MAITRESSE PARFAITE.

Signe. — Pour tous les rites : La baguette élevée et appuyée contre l'épaule droite, c'est le signe d'ordre; mettre la main gauche sur la poitrine, la retirer et la fixer par dessus avec étonnement ; la placer sous le tablier, et l'ayant retirée, la regarder avec joie. C'est ce que fit Moïse sur le mont Horeb, par ordre du Seigneur, sa main fut couverte de lèpre et guéric aussitôt.

Attouchement. — Pour tous les rites. 1° Faire le signe en présentant le dessus de la main gauche ; 2° remettre la main sous le tablier, la retirer en montrant le dedans, en réponse, l'on fait le même signe ; 3° ayant passé la main sous celle du tuileur, la ramener en glissant jusqu'à l'extrémité des doigts.

Batterie. — Pour tous les rites. Sept coups, par six et un 111111—1.

Insignes et décors. — Pour tous les rites : Comme au premier degré, de plus une baguette à la main, pour bijou un marteau d'or suspendu à un cordon moiré mis en sautoir, un anneau d'or, en forme d'alliance, sur lequel est gravé le mot *secret*, une paire de jarretières en taffetas bleu sur lesquelles est brodé en or un cœur avec une devise, savoir : sur l'une, *la vertu nous unit*, et sur l'autre, *le ciel nous récompense.*

Mot de passe. : *B.·.-N.·.* (maison de passage).

Mot sacré. — *A.·.* (frère de bonté).

CINQUIÈME DEGRÉ ÉLUE SUBLIME.

Rites écossais et français, souv.·. il.·. écossaise. Signe. — Rites indien, etc., faire le salut en portant la main droite à l'épaule gauche, et la retirer horizontalement.

Rites écossais et français. Saisir la tête par les cheveux avec la main gauche, et de la droite faire le simulacre de se couper le cou.

Attouchement. — Pour tous les rites. S'entrelacer le petit doigt de la main droite mutuellement.

Insignes et décors.— Même robe, écharpe couleur cerise, frange en or, passant de droite à gauche. Au bas de l'écharpe est suspendu un glaive attaché avec une rosette verte ; sur le devant de l'écharpe sont brodées en argent cinq étoiles à cinq pointes ; à l'endroit où l'écharpe se trouve fixée sur l'épaule est une rosette blanche, sur la poitrine du côté gauche, est attachée avec un ruban bleu une truelle d'or, et du côté droit sont attachés avec un ruban ponceau un ciseau, un marteau et un anneau d'or. Le tablier est bleu, la doublure et la bordure sont vertes, et la bavette de même.

Batterie. — Deux coups égaux, le mot d'acclamation est *J.·.* répété par deux fois.

Mot de passe : *V.·.* (intime).

Mot de reconnaissance : *L.·. v.·. de B.·. m.·. connue.*

Maitr 8 se parole : *S.·. et A.·.*, silence et vérité.

M. DE N.

THÉATRES.

Opéra-Cmoique. — *Le Nabab* continue le cours de son brillant succès, et la célébrité de cet opéra ne fait que s'accroître à chaque représentation.

C'est sans contredit une des compositions musicales les plus savantes d'Halévy, dans laquelle ce grand maitre a déployé les précieuses qualités qui ont fait sa gloire et qui transmettront ses œuvres à la postérité.

Le Théâtre Lyrique a joué une fort jolie pièce à deux personnages, intitulée *Bonsoir Voisin*, dont la musique, vive et légère, est le début d'un jeune compositeur, M. F. Poise. Cette bluette roule sur le double embarras d'une voisine trop faible pour emménager son mobilier, et d'un voisin trop maladroit pour confectionner une omelette. De cette double impuissance résulte une suite de jolies scènes terminées, bien entendu, par un mariage : l'union fait la force.

M. Meillet et madame Meillet-Mayer, tous deux transfuges de l'Opéra-Comique, jouent à ravir cette drôlerie, quelque peu cousine d'*Indiana et Charlemagne.*

Variétés. — *Les Enfers de Paris* sont une bonne fortune pour ce théâtre, et on peut dire que jamais pièce n'avait réuni autant d'éléments de succès.

Mademoiselle Scrivaneck joue à ravir six rôles différents et se trouve très bien secondée par toute la troupe de ce théâtre.

Porte-Saint-Martin. — *Les Sept merveilles du monde* : S'adresser au caissier pour plus amples renseignements.

Bruxelles. Théâtre royal des Galeries de Saint-Hubert. — Le directeur de ce théâtre réunit la double qualité d'être excellent administrateur et artiste de talent.

Le bon goût qui préside aux choix des pièces et la façon remarquable dont elles sont représentées, font que le public se presse en foule aux portes de ce théâtre, assuré à l'avance d'y passer agréablement la soirée.

Salle Bonne-Nouvelle. — L'administration de ce théâtre n'a rien négligé cette année pour rendre son spectacle encore plus attrayant.

Mademoiselle Page est une délicieuse colombine, la troupe est parfaitement composée.

Les tableaux vivants sont variés au possible et ne laissent rien à désirer au point de vue de l'art.

Théâtre Montmartre. — *La Sœur du muletier*, que nos lecteurs connaissent sans doute et qu'ils reverront avec plaisir à ce théâtre. C'est une pièce charmante remplie d'intérêt et de délicieux détails ; parfaitement jouée par MM. Talichet, Gaston, Davoust, Tisserant, Paul, et Mesdames Tisserant, Thérésa et Laure.

La direction nouvelle n'a rien négligé pour la mise en scène de cette œuvre, et nous devons aussi la féliciter sur le bon goût qui a présidé à la restauration de cette salle qui ne le cède en rien aux grands théâtres pour l'élégance et le confortable.

M. DE N.



Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

… libraire, Palais-Royal. … Signé : Ragon.

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

ORTHODOXIE MAÇONNIQUE.

Nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos lecteurs la lettre que notre bon frère Ragon adressa au G.·. O.·. de France, en lui faisant hommage de son savant ouvrage, l'*Orthodoxie maçonnique* (1); nous la faisons suivre du rapport que le frère Wentz en fit et qui fut lu à la séance du 9 septembre 1853; à ce rapport, l'auteur, peu satisfait, a fait la réponse qui est insérée ci-après, nous laissons à nos lecteurs le soin de juger. Nous nous contentons de leur reproduire les pièces textuelles. Pour nous, nous ne pensons pas que le F.·. rapporteur puisse répondre aux réfutations que l'auteur fait de son rapport. C. DE PANOUILHÈRES.

HOMMAGE par l'auteur de l'ORTHODOXIE MAÇONNIQUE, suivie de la maç.·. occulte, au G.·. O.·. de France.

Montmartre, 2, Chaussée des Martyrs, 17 août 1853.

TT.·. CC.·. et TT.·. RR.·. FF.·.

S.·. S.·. S.·.

Depuis fort longtemps, je collecte et classe des matériaux maç.·. pour un ouvrage de longue haleine, en 7 volumes, et que j'intitule : les FASTES INITIATIQUES. C'est en me livrant avec ardeur à ce travail plein d'intérêt, que je me suis trouvé à même d'apprécier l'origine de l'institution maç.·. actuelle, celle des autorités légitimes qui l'administrent dans les divers États du globe, et celles des créations, si funestes à l'ordre, des rites et régimes extra-maç.·. Initié dans tout ce qu'il y a de bon dans la franc-maçonnerie et dans tout ce qui s'y est furtivement glissé de disparate et de mauvais, je suis ainsi arrivé à pouvoir juger sainement et sans passion les choses et les faits.

Je touchais à la fin de ce travail qui, vu son importance et son volume, et vu surtout l'indifférence classique des maçons pour l'instruction, ne sera, peut-être, jamais imprimé, quand, en décembre de l'an dernier, il m'est tombé entre les mains une brochure qui se trouve être un pamphlet (devrait-il y en avoir en maç.·.), sous le titre de DÉFENSE *du rite écossais ancien et accepté*, ou RÉFUTATION *de la circulaire du G.·. O.·. de France, en date du 19 octobre* 1840, portant la date, déjà ancienne, de 1841. Je ne soupçonnai aucunement la bonne foi de l'auteur qui a sans doute écrit selon sa conscience, mais je n'ai pu concevoir qu'un frère haut gradé se fût, de nos jours, hasardé à prendre la plume avant d'avoir approfondi, dans tous les sens, la matière qu'il se propose de traiter et que, dans cette position fâcheuse pour un écrivain qui doit être véridique, il osât attaquer, sans auparavant avoir dix fois raison, un des plus anciens corps maçonniques.

J'ai donc aussitôt conçu l'idée d'établir et de faire connaître la vérité dans les faits; car je n'ai jamais compris qu'aucun membre du G.·. O.·. n'ait, dans aucun temps, répondu d'une manière péremptoire à des écrits dirigés contre la légitimité de ses droits et qu'on ait aussi laissé, sans réfutation, la prétendue *Histoire de la fondation du G.·. O.·.*, si fallacieusement écrite par Thory. Et je n'ai eu besoin que de prendre, dans les *Fastes initiatiques*, un extrait historique des établissements légitimes et bâtards des autorités maçonniques et supermaçonniques, où l'institution du G.·. O.·. et celles des rites plus ou moins antimaçonniques sont exposées avec vérité, pour composer le volume que je prends la respectueuse liberté de vous offrir. Je l'ai nommé ORTHODOXIE MAÇONNIQUE, afin de mieux exprimer l'esprit de vérité et d'impartialité qui a guidé l'auteur dans cette partie de l'ouvrage.

La deuxième partie, dite MAÇONNERIE OCCULTE, a un autre but, celui d'initier aux sciences qui étaient secrètement pratiquées dans les sanctuaires Égyptiens, ceux, parmi les maçons qui ignorent des choses si importantes et d'en faire une application maçonnique, s'il y a lieu.

Je désire, TT.·. CC.·. et TT.·. RR.·. FF.·., que ce nouvel ouvrage puisse vous intéresser assez pour que vous croyiez pouvoir en ordonner le dépôt dans vos archives.

J'ai la haute faveur d'être, TT.·. CC.·. et TT.·. RR.·. FF.·., avec les sentiments d'un constant attachement,

Votre très aff.·. F.·.

Signé : Ragon.

(1) Édité par E. Dentu, libraire, Palais-Royal.

RAPPORT approuvé par le G.·. O.·. de France, sur l'ouvrage du F.·. RAGON, intitulé ORTHODOXIE MAÇONNIQUE.

Paris, 9 septembre 1853.

TT.·. CC.·. FF.·.

Nommé rapporteur, dans votre dernière séance, de l'ORTHODOXIE MAÇONNIQUE dont le F.·. RAGON vous a fait hommage, j'ai lu ce livre avec toute l'attention que commandent et le nom de l'auteur et les graves intérêts dont il se fait juge.

Voici d'abord sa lettre d'envoi, datée de Montmartre, chaussée des Martyrs, n° 2, le 17 août dernier. (Le F.·. rapporteur donne lecture de la pl.·. ci-dessus du F.·. Ragon).

QUE s'il s'agissait d'un ouvrage manuscrit pour lequel l'auteur solliciterait votre patronage, votre avis, votre autorisation, peut-être y aurait-il à choisir entre deux réponses, l'une officielle, l'autre officieuse.

La réponse officielle serait ce qu'elle a été dans mainte occasion semblable, à savoir, que le G.·. O.·., fidèle à sa règle de prudence, laisse le plus souvent aux auteurs, la responsabilité de leurs actes et n'accorde l'appui de son autorisation, de son patronage, qu'aux œuvres vues et revues sérieusement.

Quant à la réponse officieuse, ne pourrait-elle pas se formuler ainsi :

T.·. C.·. F.·. Ragon, nous admirons le courage, la persévérance qui, depuis un demi-siècle, vous font penser, parler, écrire, lutter dans l'intérêt de la franc-maçonnerie. Votre nouvel ouvrage de l'ORTHODOXIE MAÇONNIQUE (*qualification, par parenthèse*, que nous aimerions mieux *vous voir recevoir* que prendre), ajoute à tous les titres que vous avez à l'estime de vos frères. Mais avant de le livrer à l'impression, revoyez jusqu'à quel point est fondé votre assertion qu'*aucun des hauts grades n'est maç.·.*, assertion qui ne tendrait à rien moins qu'à rompre en visière avec *tous les ateliers supérieurs* qui existent *en France* et à l'étranger. — Demandez-vous si, par le temps qui court, vos FASTES INITIATIQUES, dont l'Orthodoxie maçonnique est détachée, ouvrage en 7 volumes et du prix de 50 francs, ne présument pas un peu trop de la *patience* et des *bourses* des maçons. — Examinez si ce n'est pas aussi être un peu trop tranchant que de dire qu'*il n'y a pas d'écossisme en maç.·.* Et cette nomenclature que vous annoncez de *maçonneries* dépassant le nombre de soixante, de *grades* atteignant le chiffre de neuf cents, ne craignez-vous pas qu'elle jette quelque découragement parmi les *faibles*, parmi les *tièdes*, ceux-là surtout qu'il faut plutôt reconforter, en leur prouvant que de même que dans les *mathématiques*, tout se réduit à deux petites règles appelées l'*addition* et la *soustraction*, et, dans la mécanique, aux lois du plus simple levier, de même, en franc-maçonnerie, tout aboutit à deux préceptes, l'*instruction* et la *bienfaisance?*

TT.·. CC.·. FF.·. du Grand Orient, aucune de ces réponses, officielle ou officieuse, que nous aurions *pu, vous le sentez*, étendre beaucoup plus, heureusement n'est ici de saison. Notre bon F.·. Ragon vous fait hommage d'un livre qu'il appelle *lui-même* un *magasin de documents*, DONT pourtant nous serions bien aises de connaître les sources. Je crois donc entrer dans vos vues, en vous proposant de l'en remercier et décider que cet ouvrage sera, *comme il le désire*, déposé dans vos archives, où chacun de nous pourra le consulter avec intérêt, et ensuite que mention de l'hommage sera faite au prochain bulletin du G.·. O.·.

Agréez, TT.·. CC.·. FF.·., la nouvelle assurance de mon dévouement.

Signé : HENRI WENTZ, rapporteur.

Lettre de F.·. RAGON au G.·. O.·. de France, en réponse au Rapport ci-dessus du F.·. *Henri Wentz*, sur l'*Orthodoxie maçonnique*.

O.·. de Montmartre, 11 novembre 1853.

TT.·. CC.·. et TT.·. RR.·. FF.·.,

S.·. S.·. S.·.

J'ai eu la faveur de vous adresser, par ma pl.·. du 17 août dernier (c'est déjà une vieille affaire), mon dernier ouvrage intitulé : ORTHODOXIE MAÇONNIQUE, *suivie de la maçonnerie occulte*. Elle vous disait que ce qui m'avait décidé à composer ce volume, était le besoin de répondre à la RÉFUTATION d'une de vos circulaires, c'est-à-dire à un pamphlet contre le G.·. O.·. de France, en faveur du Sup.·. cons.·. du 33e degré; et j'ajoutais que, pour atteindre ce but, il m'avait suffi de puiser mes arguments dans un ouvrage plus considérable dont je m'occupe et dans lequel se trouvent établies l'origine de notre institution, celles des autorités légitimes qui l'administrent dans les divers États du globe, et celles des créations si funestes à l'ordre, des rites ou régimes extra-maçonniques. Ces origines, rapportées dans l'Orthodoxie avec l'historique qui les concerne, m'ont amené à faire la narration de la fondation du G.·. O.·. J'y prouve combien est fallacieuse la prétendue *histoire* de cette fondation, publiée en 1812, et qu'aucun membre du G.·. O.·. n'avait encore réfutée. Relevant ainsi des erreurs dans les faits et jusqu'à des altérations dans nos dogmes, j'ai cru devoir nommer mon livre ORTHODOXIE MAÇONNIQUE, pour exprimer en

même temps l'esprit de vérité et d'impartialité qui a guidé l'auteur. Ayant donc séparé le bon grain de l'ivraie et révélé à chacun sa véritable origine, j'espère avoir rendu service à la vraie maçonnerie qui, aux yeux de l'initié, n'a jamais eu et n'aura jamais que TROIS grades. Je manifeste le désir que l'on conserve le canevas de leurs rituels, mais que l'on modifie ainsi leurs *instructions* :

« *Dans le premier grade*, le professeur exposerait tout ce qui est connu des initiations, depuis *Zoroastre* jusqu'à l'extinction des mystères dans les Gaules et à Rome.

» *Dans le deuxième*, il démontrerait qu'après un sommeil de seize siècles, la renaissance de la doctrine antique est due au savant *Ashmole*, dont les rituels ont été mis ouvertement en pratique par la *G.·. L.·. d'Angleterre*, le 24 juin 1717, date certaine de la franc-maçonnerie actuelle. Et que les architectes-constructeurs qui ont eu pour successeurs les moines et, après ces derniers, les associations de maçons tailleurs de pierres, auxquels ont succédé des Sociétés de compagnonage, n'ont jamais eu de rapport avec la doctrine philosophique et secrète des initiés qui, plus tard, ont pris pour voile la dénomination de *Francs-maçons*, à cause surtout de l'interprétation symbolique des outils. Le professeur ferait ensuite connaître la marche progressive de l'institution dans chaque pays, d'après l'impulsion donnée par la G.·. L.·. d'Angleterre ; son établissement en France sous la direction de la G.·. L.·. à laquelle a succédé le G.·. O.·., seules autorités régulières qu'ait eues la vraie maçonnerie. Enfin le but moral, philanthropique et civilisateur de l'ordre.

« *Et dans le troisième*, il traiterait, après l'interprétation du grade, de l'invention des rites et des systèmes *supermaçonniques*, du but louable ou condamnable de leurs auteurs ; il initierait ses auditeurs aux grades les plus importants de ces régimes, au moyen des rituels qui seraient mis à leur disposition. (Les *Fastes initiatiques* pourraient d'abord servir de guide.)

» Au bout d'une année ou deux de professorat, quel serait, dans aucun pays, le maçon, même le plus haut gradé, qui oserait comparer la vanité de son titre, la futilité de ses décors, à cet ensemble de connaissances positives d'un *maître français?* Cette révolution intellectuelle, commencée en France, s'universaliserait bien vite (p. 358 et 59). »

Pour aider à la réforme que tout maçon désire, je reproduis un essai assez heureux qui a été fait dans l'intention louable de compléter la maîtrise (voyez p. 363), et je termine par l'ordre appelé : *Ordre des juges philosophes inconnus*, en deux grades, dont la lecture est aussi curieuse qu'instructive.

Ma pl.·. vous informait aussi que la deuxième partie de l'ouvrage dite *Maçonnerie occulte*, a pour but d'initier aux sciences qui étaient secrètement pratiquées dans les sanctuaires égyptiens, ceux, parmi les maçons, qui ignorent des choses si importantes, et d'en faire, s'il y a lieu, une application maçonnique d'un autre ordre, dit *philosophique*, divisé en trois degrés qui doubleraient les grades symboliques, sous les noms d'*apprenti philosophe*, etc.

Excusez-moi, TT.·. RR.·. FF.·., si je me vois forcé de vous retracer ces choses, qui ne vous donnent que très faiblement l'idée de l'ouvrage, pour suppléer au rapport qui vous a été lu dans la séance du 9 septembre, lequel n'en dit pas un mot, ce qui prouverait évidemment que le F.·. rapporteur n'a rien lu.

Je vais répondre aux objections critiques formulées dans une réponse dite *officieuse*, qui indique que le F.·. rapporteur a seulement parcouru l'*avant-propos*, qui est tout à fait étranger à l'Orthodoxie ; je dis *parcouru*, car s'il l'avait lu avec toute l'attention qu'il annonce, il n'aurait pas commis les erreurs que je vais indiquer. Il dit :

1° Votre nouvel ouvrage de l'Orthodoxie maçonnique (qualification, par parenthèse, que nous aimerions mieux vous voir recevoir que prendre), ajoute à tous les titres que vous avez à l'estime de vos FF.·. — Où le F.·. rapporteur a-t-il vu qu'un auteur se fût appelé *Orthodoxie*? Il blâme donc ce titre ; mais si la maçonnerie n'a plus de mystères, elle a ses dogmes invariables, et s'il avait lu l'ouvrage, il aurait reconnu que le plan et le but de l'auteur, non seulement le justifiaient, mais l'exigeaient, puisque c'est au nom de l'orthodoxie qu'il écrit et signale les atteintes portées aux dogmes. Voilà pour le titre, passons à l'avant-propos.

2° « Revoyez jusqu'à quel point est fondée votre assertion *qu'aucun des hauts grades n'est maçonnique...* » — Nous disons (p. 3) : « Bien que la ma- » çonnerie soit la même sur tout le globe (nous ne » parlons pas des hauts grades dont aucun n'est ma- » çonnique), l'esprit qu'y attache chaque nation n'est » point généralement uniforme, etc. » Nous avons établi le point de départ de la maçonnerie, considérée comme rénovation de la haute philosophie des mystères anciens ; cette science de l'humanité est incrustée dans les symboles de nos trois grades. Tout ce qu'on a ajouté depuis a été fait par des gens sans mission légale et dans un but de parti, de spéculation et de domination, toutes choses étrangères à nos dogmes ; voilà pourquoi les hauts grades n'ont de maçonnique que la forme, ils ne sont donc pas *maçonniques* : lisez et vous serez convaincu. » Nous rappelons, à ce sujet (p. 356), au G.·. O.·. d'aujourd'hui, la délibération solennelle prise par ses prédécesseurs, le 3 octobre 1717 : « Cette multitude de grades, dont » la forme varie à l'infini, qui, TOUS, se contrarient » mutuellement, et dont le but échappe, à chaque in- » stant, à la pénétration du maçon le plus éclairé, est » CONTRAIRE A L'ESPRIT DE NOTRE ORDRE. »

3° « Assertion, *dites-vous*, qui ne tendrait à rien » moins qu'à rompre en visière avec tous les ateliers » supérieurs qui existent en France et à l'étranger. »

— D'abord, il n'existe pas en France, orthodoxément et maçonniquement parlant, d'atelier supérieur autre que le G.·. O.·. J'ai prouvé, dans l'ouvrage, cette vérité incontestable. Mais il est un moyen simple de rendre déserts les ateliers illégitimes: Que le G.·. O.·., dans tous ses actes, reste invariablement fidèle à l'observance calme, sans passion, de l'équité maçonnique, ce reflet divin de la conscience humaine, et tous ces satellites qui s'en séparent quelquefois, lorsqu'ils soupçonnent qu'un sceptre va remplacer le niveau, reviendront bien vite au foyer central qui seul a le droit, en France, de répandre la lumière maçonnique.

Répondant à l'objection du F.·. rapporteur, nous citerons ce que nous disons, p. 257 : « Que le G.·. O.·. » revienne de la crainte que lui a inspirée l'opinion » mal éclairée et peu logique de sa commission de » 1848, qui *s'est unanimement prononcée pour le* » *maintien des hauts grades*, quoiqu'on n'ignore » pas, *ajoute-t-elle*, qu'ils constituent, dans la ma- » çonnerie, un non-sens; que ce non-sens, qui crée » des *pontifes*, des *princes* et des *souverains*, est » ABSURDE ET CHOQUANT ; mais on craint d'affaiblir le » G.·. O.·., de le mettre en état d'infériorité vis-à-vis » des *suprêmes conseils écossais*. »

« Mais nous avons prouvé que la base de ces *sup.·. cons.·.*, comme celle de tout système de hauts grades qui remplace l'égalité fraternelle par la souveraineté individuelle, c'est-à-dire l'union par la perturbation, est inhumanitaire et anti-maçonnique. Il appartient donc au G.·. O.·. de renouveler l'exemple donné en 1783 par les loges provinciales de Francfort et Wetzlar. — Éclairer les ateliers, en les affranchissant du joug honteux des faux systèmes, doit être le rôle du G.·. O.·. qui, en rendant à l'ordre cet immense service, ne pourra qu'ajouter à la haute considération dont il jouit. La G.·.-L.·. d'Édimbourg qui, dès le principe, a stigmatisé de son mépris tous les hauts grades, et la plupart des Grandes-Loges d'Allemagne, qui en ont rejeté la pratique, ont-elles perdu de leur considération ? Elles se sont, au contraire, élevées dans l'esprit du vrai maçon.

» Nous pensons donc que la commission du G.·. O.·., après avoir mis à nu les plaies hideuses dont les hauts grades couvrent, dénaturent et déforment le corps maçonnique, devait en conseiller le rejet et non le maintien. »

En effet, ne serait-il pas plus satisfaisant pour tout maçon de bonne foi, de voir le G.·. O.·. en rapport d'amitié avec les grands corps étrangers qui, par respect pour la sublimité de leur origine, se gardent bien d'en altérer la pureté par la pratique de grades fallacieux, dont le *travail* n'est que trop souvent la *vengeance*, et le bijou un *poignard*: quelle maçonnerie! et quel attrait y a-t-il à trouver dans les rapports avec des associations qui pratiquent de pareilles choses! A l'appui de cette vérité, citons un fait qui doit donner à réfléchir : « Vers les dernières années de la » Grande-Maîtrise du duc de Sussex, le G.·. O.·. de » France ayant envoyé à Londres un de ses membres, » le F.·. Morand, pour préparer les voies à une affi- » liation avec la Grande-Loge d'Angleterre ; ce frère » eut un entretien particulier avec le prince qui, » sans se prévaloir de sa haute position, le traita sur » le pied d'une entière égalité, et lui exprima chaleu- » reusement le déplaisir qu'il éprouvait de ne pouvoir » lui faciliter l'accomplissement de sa mission, la » G.·.-L.·. d'Angleterre étant bien résolue *à ne s'affi-* » *lier avec aucun corps maçonnique reconnaissant* » *des grades supérieurs à celui de maître.* » — Qu'on nous dise s'il ne serait pas au moins aussi honorable pour le G.·. O.·. d'être en relations d'intimité avec la G.·.-L.·. d'ANGLETERRE, celle qui institua la maçonnerie en France, et dont toutes les autorités régulières ont tiré primitivement leur existence légale, comme foyer unique, d'où partit la lumière maçonnique pour tous les États du globe, qu'avec un *sup.·. cons.·.* pratiquant un régime et des grades non maçonniques.

3° Le F.·. rapporteur me dit pour 3e avis : « Examinez si ce n'est pas aussi être un peu tranchant » que de dire qu'*il n'y a pas d'écossisme en vraie maçonnerie?* » — Nous disons, p. 5 de l'avant-propos: « Ce qu'on appelle l'écossisme n'existait pas. » Ramsay, transfuge en maçonnerie comme en religion, inventa des grades templiers. Ce sectaire était né en Écosse. Ses grades furent appelés *écossais* et tous les grades inventés depuis furent aussi nommés *écossais*, quoique inconnus en Écosse. Ainsi, *grades écossais* ne signifie pas *grades venus d'Écosse*; il n'y a pas d'*écossisme* en vraie maçonnerie : Lisez-nous et vous serez convaincus. La G.·.-L.·. d'Angleterre n'a jamais reconnu l'écossisme. »

Appuyons cette justification d'autres preuves, tirées de l'*Orthodoxie*, que le F.·. rapporteur n'a pas lue : L'auteur du pamphlet contre le G.·. O.·. prétend que « *le F.·. Stephen Morin n'a pas introduit le rite* » *écossais en Amérique. Il y était pratiqué avant son* » *débarquement*; car, en 1755, plusieurs maçons du » *rite écossais*, résidant à Boston, présentèrent une » supplique à la G.·.-L.·. d'Écosse, pour être auto- » risés à professer publiquement *leur rite* et à le » propager régulièrement dans toute l'Amérique. La » G.·.-L.·. fit droit à cette demande, et le G.·.-M.e lord » Aberdour *leur* signa une patente le 30 décembre » 1756, pour établir une *loge régulière écossaise* (1) à » Boston, sous le titre de *Saint-André*, n° 82. Le rite » écossais d'Hérédom de Kilwinning prospéra dans » toute l'Amérique, et même d'une manière inattendue (2). » Et voilà comme on écrit l'histoire, même en maçonnerie!

(1) Déjà le 30 avril 1733, la G.·. L.·. d'Angleterre avait délivré une patente à H. Price, pour constituer, à Boston, la loge Saint-Jean, n° 1, appelée originairement la première loge de Boston (*Hist. de la maç.·. dans l'État de Massachusetts*). *Fastes initiatiques.*

(2) Tout ce pathos, emprunté à Reghellini, le plus inexact des

Nous répondons, p. 298 : « Cette citation est pleine d'erreurs; le rite d'*Hérédom* n'existait pas en Amérique avant son introduction par Stéphin Morin. Quant au rite écossais, il n'était pas encore inventé. La G.·.-L.·. d'Angleterre avait institué, dans cette belle colonie anglaise, des grandes loges provinciales; la G.·.-L.·. d'Écosse en établit ensuite, et, pour distinguer les origines, on a dit: la *maçonnerie anglaise*, la *maçonnerie écossaise*, qui étaient et sont encore la même maçonnerie. la *maçonnerie symbolique.* »

La G.·.-L.·. d'Écosse ne reconnaît pas les hauts grades: Lorsqu'en 1803, les fabricateurs des 8 degrés ajoutés, à Charlestown, aux 25 d'hérédom, firent connaître, par une circulaire, leur chef-d'œuvre au monde maçon, cette G.·.-L.·. leur déclara: « qu'un » pareil nombre de grades ne pouvait qu'inspirer le » plus profond mépris pour la maçonnerie écossaise » et qu'elle ne les reconnaît pas, voulant toujours » conserver son rite *selon sa simplicité primitive.* » (p. 299.)

Le prétendu écossisme est jésuitique et templier, et cependant les *juges inconnus* qui avaient le secret de ce régime, qu'ils pratiquaient, disent (p. 387): « On n'a jamais reconnu que cinq degrés de connais- » sance; le nombre de 25 ou de 33, qui forment le » cadre de l'*écossisme*, est un effet de l'amour des » innovations, ou le produit de quelques amours- » propres; car il est constant que sur les 33, censés » pratiqués aujourd'hui, il en est 28 d'apocryphes et » qui ne méritent aucune confiance. » — Avec quelle loupe le f.·. rapporteur découvrira-t-il l'*écossisme* en vraie maçonnerie?

4° Le f.·. rapporteur continue et dit: « Et cette » nomenclature que vous annoncez de *maçonneries* » dépassant le nombre de 60, de *grades* atteignant le » chiffre de 900, ne craignez-vous pas qu'elle jette » quelque découragement parmi les faibles, parmi les » tièdes, ceux-là surtout qu'il faut plutôt reconforter, » en leur prouvant que, de même que, dans les *mathé-* » *matiques*, tout se réduit à deux petites règles » appelées l'*addition* et la *soustraction*, et, dans la » mécanique, aux lois du simple levier, de même en » franc-maçonnerie, tout aboutit à deux préceptes, » l'*instruction* et la *bienfaisance?* » — Nous disons, p. 11 de l'avant-propos: « Le nombre des maçonneries dépasse soixante. On conçoit que ces productions n'ont de maçonnique que la forme: toutes diffèrent, et souvent avec des grades appartenant à d'autres systèmes. Cette masse de rites n'est due qu'à la fabrication spéculative des hauts grades, d'où il résulte autant de schismes que de rites. La vraie maçonnerie, composée de trois degrés, n'enfante pas de schisme. » — Il faut au moins être pourvu d'une double vue pour découvrir que cette citation peut tendre à décourager les maçons *faibles* et *tièdes*, tandis qu'il est évident qu'ils doivent se trouver *reconfortés*, car si, dans les *mathématiques* (on a voulu dire l'arithmétique), tout se réduit à deux petites règles, le coup d'œil du F.·. rapporteur, ordinairement si subtil, aurait dû lui démontrer que ses craintes sont vaines, puisque nous allons bien au delà de ses vues; car, sa réduction n'est que comme 4 est à 2, tandis que nous disons comme 60 sont à 1, et comme 900 sont à 3; ainsi ces nombres gigantesques de 60 maçonneries et de 900 grades sont, dans l'ouvrage, renversés par les lois de ce simple levier, 1 maçonnerie et 3 grades; de cette conclusion peut ressortir ce fait que les mathématiques et la mécanique n'ont pas été inventées pour faire de l'esprit.

5° « Notre bon F.·. Ragon, *continue le F.·. rappor-* » *teur*, vous fait hommage d'un livre qu'il appelle » *lui-même* un *magasin de documents*, dont pour- » tant *nous serions bien aises de connaître la* » *source.* » — Ceci est grave, et je dois me hâter de relever ce blâme avant que des *échos iroquois* le répètent aveuglément sur la foi du rapport. Voici ce que nous disons, p. 18, en parlant des *Fastes initiatiques* et non de l'*Orthodoxie*, dont il n'est nullement question dans l'avant-propos: « Sans doute que notre travail, fruit de longues recherches, est incomplet, surtout dans les cent historiques des pays où la maçonnerie est ou fut instituée.... Cependant, tel qu'il est, ce travail nous paraît pouvoir être, à lui seul, une sorte de bibliothèque maçonnique, un magasin de documents, un code d'instructions pratiques, intellectuelles, où sont groupés tous les faits, toutes les tentatives du passé, lesquels apprennent à se diriger dans l'avenir pour, au moyen du concours des frères instruits et de bonne volonté, arriver à donner à notre noble institution toute la perfection qu'elle attend des lumières de ses adeptes. » — Convenez, TT.·. RR.·. F.·., qu'il serait préférable, pour un auteur, d'avoir un rapporteur qui ne sût pas lire, à un rapporteur qui lit ainsi, ou qui se persuade avoir lu. J'aime toujours le bon F.·. Wentz, comme trinosophe, mais que Dieu me garde de l'avoir jamais pour rapporteur! Quant aux deux préceptes, nombre un peu exigu, auquel ce F.·. fait *aboutir* la franc-maçonnerie: l'*instruction* et la *bienfaisance*, il ne prouve guère qu'il croit à l'influence du premier précepte; car certainement l'Orthodoxie est un livre qui porte à l'instruction, s'il n'en donne pas lui-même, et pourtant le rapport n'en dit rien; quel encouragement! quelle bienveillance!

Enfin, le F.·. rapporteur me dit, toujours *officieusement:* « Demandez-vous si, par le temps qui court, vos *Fastes initiatiques*, ouvrage en 7 vol. et du prix de 50 fr., ne présument pas un peu trop de la *pa-*

historiens maçons, va se trouver réduit à sa plus simple expression : « 30 novembre 1756, 21e grande élection; lord Aberdour et G. Fraser sont réélus. C'est le premier exemple d'une pareille réélection depuis l'existence de la G.·. L.·. Des constitutions sont accordées, ce jour, sur la demande de plusieurs frères, pour l'établissement de la G.·. L.·. provinciale de Saint-André, à Boston (États-Unis), sous le nom de J. Warren, G.·. M.·. provis.·. (*Hist. de la maç.·. en Écosse, Fastes initiat.*). C'est ainsi que les erreurs se propagent par des historiens ignorants ou sans critique.



tience et des *bourses* des maçons. » — Si je ne connaissais pas l'esprit cultivé du F.·. qui a écrit cette phrase sèche, froide, décourageante, je l'attribuerais à une plume amie de l'ignorance et de la barbarie. Comment! un ouvrage qui a coûté de longues études et beaucoup de recherches n'inspire pas au F.·. rapporteur le moindre petit mot d'encouragement! L'immensité du travail contenu dans sept volumes ne dit rien à son esprit, le cœur se tait, le porte-monnaie seul a la parole pour dire que l'auteur présume un peu trop de la *patience* et des *bourses* des maçons, sans avoir la bonne foi d'ajouter que chaque volume pourra être détaché des autres (p. 13 de l'avant-propos)!

J'ai dû entrer dans ces détails pour justifier ce que j'ai avancé, et détruire les mauvaises impressions du rapport. Lorsqu'on est attaqué, même *officieusement*, il doit être permis de se défendre, et comme l'attaque est tout entière dans le bulletin du G.·. O.·., j'attends de votre équité que vous ordonnerez que la réponse sera également consignée dans le prochain bulletin.

TT.·. CC.·. FF.·., comme le rapport qui vous a été lu, le 7 septembre, ne porte que sur un avant-propos, tout à fait étranger à l'ouvrage dont j'ai eu la faveur de vous faire l'hommage, il en résulte que l'*Orthodoxie maçonnique* vous est totalement inconnue, à moins que vous vouliez vous en rapporter à l'analyse qui est au commencement de cette lettre, mais qui n'est sans doute pas pour vous assez officielle; dans ce cas, vous seriez obligés de nommer un nouveau rapporteur.

Je suis, avec les sentiments de la plus parfaite estime, TT.·. CC.·. et TT.·. RR.·. FF.·., votre aff.·. F.·.,

Signé : RAGON.

LES PLAIES DU MAGNÉTISME.

C'est une bonne fortune pour les nombreux amateurs du magnétisme que de leur annoncer l'apparition du nouveau journal de magnétisme intitulé l'UNION MAGNÉTIQUE, sous la direction du savant expérimentateur le F.·. DU PLANTY.

L'intention des fondateurs est d'offrir chaque mois aux progrès de cette science importante une tribune consacrée à la publication de tous les faits que démontreront les nouvelles découvertes.

Depuis plus de soixante ans, des milliers d'individus sont détenteurs d'une vérité physiologique méconnue par les corps savants, dédaignée, conspuée par le vulgaire. Il n'y a là rien qui doive nous surprendre, c'est la marche ordinaire des grandes découvertes d'ici-bas. Mais ce qui nous étonne à juste titre, c'est que cette vérité, si ardente à grossir nos bibliothèques, mette tant d'hésitation à s'adresser directement aux masses. Le magnétisme a inspiré une multitude de livres, enfanté d'innombrables traités qui s'entassent chez les libraires. Que sont les livres dans un siècle où tout cède et obéit au tourbillon de la presse périodique.

Chose étrange! C'est à peine si, depuis soixante ans, la France compte trois ou quatre organes mensuels voués aux intérêts du mesmérisme. Et aujourd'hui même, où chaque branche d'art et de science, où la moindre spécialité, l'actualité la plus futile possède sa feuille représentative et son moniteur officiel, conçoit-on que la science magnétique n'ait pour unique représentant que le journal publié sous la direction de M. du Potet?

L'*Union magnétique* n'est donc point une superfluité; loin de là : En créant ce nouvel organe, nous avons la certitude de répondre à un besoin, et de remplir en même temps le vœu manifesté par la foule des adeptes, dont le nombre devient chaque jour plus formidable.

Le magnétisme a subi le sort de toutes les découvertes nouvelles; et de plus, il semble participer fatalement de toutes les misères des sectes religieuses. Non seulement il s'est heurté contre la routine et le préjugé, non seulement il a dû lutter contre le mauvais vouloir de la science établie et soutenir le choc de la raillerie publique; mais il a vu s'élever le schisme au milieu de ses apôtres, il a rencontré dans son propre camp tout ce qui caractérise les sectes, tout ce qui mine et bouleverse les plus nobles causes. Chez les uns, déception et méfiance; chez les autres, ignorance et présomption, enthousiasme aveugle, exaltation poussée jusqu'au délire; et pour

couronner le tout, force contradictions dans la théorie et dans la pratique, dissidences de procédés, rivalités d'écoles, préventions personnelles, orgueil de coteries, désunion dans la forme et dans le fond; et un peu plus loin, le lucre et le charlatanisme substitués à une œuvre sainte et philanthropique; et tout là bas, dans les régions infimes, la fraude et l'ineptie dégradant la plus admirable faculté que Dieu ait révélée aux hommes..... Voilà le triste et désolant spectacle offert, dans ces derniers temps, par les disciples de Puységur et de Deleuze....

Rongé par ces plaies intestines, comment le mesmérisme se défendrait-il contre les inimitiés du dehors et le scepticisme de la foule? Si c'est une science que nous enseignons, où est la boussole qui guidera le néophyte? Si c'est une religion, où sont les dogmes qui doivent la propager, à quelle église faut-il obéir? Car hélas! le magnétisme a des églises, des succursales, des petites chapelles, et pas une métropole!

Au milieu de ce déplorable chaos quel rôle jouera l'*Union magnétique?*

Le titre de ce journal l'indique suffisamment. En élevant une nouvelle tribune à la propagation du mesmérisme, nous ne prétendons pas régenter les diverses écoles, ni nous poser en apôtres exclusifs. Combattre les abus, flétrir le charlatanisme, accueillir toutes les opinions, sous quelque drapeau qu'elles se présentent, rappeler le magnétisme à son principe divin, l'enseigner à la fois comme une œuvre de science et de charité, voilà notre but, voilà notre mission. Mission noble et belle, si le ciel daigne seconder nos efforts, et nous accorder le suprême bonheur de pouvoir être de quelque utilité à nos semblables.

JULES LOVY.

AÉROSTATION.

Cette science que bien des gens traitent encore de chimère comme jadis la vapeur et l'électricité, commence à prendre son rang parmi les grands esclaves de la pensée humaine, car par la constance de M. Dupuis Delcourt, une société a été fondée et autorisée par un arrêté ministériel en date du 22 juillet 1852.

Comme nous ne pourrons jamais donner que quelques extraits, nous nous empressons de donner le sommaire des trois cahiers des Annales d'aérostation, contenant le *Bulletin trimestriel de la Société aérostatique et météorologique de France*, qui ont déjà été publiés.

Les numéros parus sont: Octobre 1852. — Programme. — Arrêté de M. le Ministre de l'instruction publique constituant officiellement à Paris la Société aérostatique et météorologique de France. — Statuts. — Composition du bureau pour l'année 1852-1853. — Extraits des procès-verbaux (séances des 29 mai, 12 juin, 21 août et 4 septembre 1852). — Expériences aérostatiques faites dans le but d'étudier les effets du magnétisme animal dans l'atmosphère (communication de M. Jules Rovère). — Des voyages de long cours dans l'atmosphère (M. Ysabeau). — Météorologie (M. Ysabeau). — Aérostation (M. Dupuis-Delcourt). — Nouvelles.

Janvier 1853. — *Société aérostatique et météorologique de France.* Extraits des procès-verbaux (séances des 3 octobre, 12 et 26 décembre 1852. Réunions du bureau, 30 et 31 décembre 1852). — Instruments proposés pour l'étude des questions aérostatiques (M. E. Franchot).— Notice sommaire relative aux éléments d'un projet de navigation aérienne, en dehors des conditions expérimentées jusqu'à ce jour (M. le vicomte Taillepied de la Garenne).— Note sur les conditions essentielles de la navigation aérienne (M. le comte Du Roy). — Navigation aérienne (M. Prosper Meller jeune). — Aérostat à gravitation (M. H. Pijon). — Aérostat dirigeable (M. Vaussin-Chardanne). — Aérostats dirigeables (M. le docteur Jules Michel). — *Art aérostatique.* Mort de l'aéronaute Arban (M. Dupuis-Delcourt). — *Météorologie.* Les vents alizés (M. Jacques Arago). — *Correspondance.* Lettre de M. Franchot relative à un système de télégraphie aérostatique. — Aéro-ite, ou le nouveau Domitor (M. le vicomte Taillepied de la Garenne). — Nouvelles.— Concours pour les enveloppes destinées à contenir le gaz hydrogène.

Mai 1853. — Extraits des procès-verbaux (séances des 6 et 20 mars, 3 et 24 avril, séance générale de 1er mai 1853). — Coup d'œil rétrospectif sur les

progrès de la navigation aérienne (M. C. Cayley). — Notes sur la force nécessaire à la propulsion des ballons et sur la vitesse de descension des parachutes (M. Mondot de Lagorce). — De la force dépensée pour obtenir un point d'appui dans l'air calme au moyen de l'hélice (M. Henri Giffard). — Direction aérienne (M. Prosper Meller). — Vol artificiel. Principes de la navigation aérienne (M. G. Cayley). — *Météorologie*. — Notice sur les courants atmosphériques (M. Prosper Meller). — Emploi des voiles mobiles à la navigation aérienne (M. Lanteigne). — Machine aérostatique; modèle en relief présenté à la séance du 20 mars (M. Rabiot). — *Aérostation*. — Première traversée de la mer (M. Dupuis-Delcourt). — Nouvelles. — Programme des nouveaux concours ouverts par la Société aérostatique et météorologique de France.

M. Dupuis-Delcourt, secrétaire perpétuel de la Société aérostatique et météorologique de France, a visité sur la côte entre Boulogne et Calais, au mois de mars dernier, les deux monuments élevés pour attester le souvenir et les événements qui marquent dans les annales de l'aérostation : le premier passage de la mer en ballon, par Blanchard et Jeffries et la chute de Pilâtre de Rosier et Romain. Nous extrayons ce qui suit du troisième cahier du *Bulletin de la Société aérostatique*.

Sous le titre de : Gloire et Malheur, j'ai placé, dans le *Manuel de l'Aéronaute*, le récit des catastrophes qui ont marqué les premiers temps de l'aérostation. Là, j'ai raconté les pénibles circonstances de la chute de Pilâtre de Rosier et Romain, morts tous deux, brisés, moulus, sur la plage de Boulogne, le 15 juin 1785, en tentant, par la voie aérienne, le passage de France en Angleterre, que quatre mois auparavant Blanchard et le docteur Jeffries avaient effectué avec succès dans un sens opposé, c'est-à-dire d'Angleterre en France. — Depuis, ce même passage a été pratiqué plusieurs fois par Green, Holland, Monck-Mason, en 1837; par Gale, qui a traversé la mer sans le vouloir et sans le savoir à la fin de 1849; et enfin, en 1850, par le prince de Brunswick, parti de Londres dans le grand ballon le Royal-Nassau, et qui, après avoir relâché à Hastings, sur la côte anglaise, a accompli et terminé ce voyage dans les conditions les plus intéressantes. Il manque aux annales de l'aérostation un compte rendu détaillé de cette expérience.

Par une matinée belle, mais froide encore, du mois de mars, l'envie me prit de réaliser une pensée conçue depuis longtemps déjà : celle de visiter la côte de France entre Boulogne et Calais, pour y reconnaître les deux monuments que je savais exister, et qui intéressent à un si haut degré l'histoire de l'art aérostatique. Quoi de plus noble et de plus touchant à la fois, en effet, que la tombe des deux premiers martyrs de l'aérostation, Pilâtre de Rosier et Romain, et la colonne élevée à la gloire de Blanchard et Jeffries, auprès de Calais, à l'endroit où ils ont touché terre, le 7 janvier 1785, après leur traversée de la mer !

Cependant, le malheur m'attirait plus encore que la gloire, car ce fut la tombe de Pilâtre de Rosier et Romain que je visitai d'abord.

Le modeste monument élevé à leur mémoire est situé à environ quatre cents mètres du hameau de Wimereux, près d'un petit port ensablé et abandonné, objet des regrets de tous les habitants; à moins d'un kilomètre du rivage, dans un vallon plein de monticules verts où paissent en liberté et avec le plus grand calme les troupeaux de la commune; en vue de l'immense mer et comme faisant pendant à la colonne de la grande armée qu'on voit de là se dresser fièrement sur la falaise élevée qui domine Boulogne.

Un habitant de Wimereux m'avait renseigné. J'avais été frappé de la simplicité biblique de son expression. « La maison que j'habite, Monsieur, est celle de mon père, celle de mon grand-père; la mère de ma mère, témoin de la chute des aéronautes, a tenu sur ses genoux un des deux hommes tombés du ballon, et qui donnait encore quelques signes de vie. »

La pyramide qui marque la place de cette chute n'a guère plus de cinq mètres de hauteur, tout compris. A certaine époque, elle a dû être renversée puis remise sur sa base, car on remarque une différence d'orientation notable entre l'obélisque et le cube sur lequel il est placé. Les premières assises et le dé lui-même sont une sorte de marbre brut, qui paraît être de même nature que celui de la colonne de Boulogne.

J'ai curieusement recherché les caractères grossièrement tracés à l'aide d'une pointe sèche, d'un clou, d'un couteau peut-être, sur la face principale du cube servant de piédestal à la pyramide. On y voit un B fortement tracé, suivi de cette date : An XII, et au-dessous : L'ÉP. Cette mention paraît se rapporter à une visite de Blanchard et du chevalier de l'Épinard, son compagnon dans la fameuse ascension de Lille. — Le nom de JEFFRIES se lit ensuite en toutes lettres. Enfin, un nom qui n'est point étranger à l'aérostation, celui de *Saint-Just*, 1792, se lit à l'un des angles du monument.

Je n'osai y graver le mien !

INSCRIPTION FIGURÉE DE LA PYRAMIDE.

Ici sont tombez de la
hauteur de plus de 5 mil
pieds a 7 heur^es 35 minute d
matin les infortunèz
aréonautes Pilatre de Rosier
et Romain l'ainé partis de
Boulogne à 7 heur^es 5 minute
du matin le 15 juin 1785
premier trouvé mort sur
la place, le second donna
quelques signes de vie
pendant une ou deux minute

J'ai facilement retrouvé ensuite, à l'entrée de la forêt de Guignes, près Calais, la colonne de Blanchard. Dans le pays, tout le monde la connaît. Elle est située dans un fourré assez épais, au milieu d'une place circulaire dont elle occupe assez exactement le centre. Sa hauteur est de huit ou neuf mètres y compris l'élévation du petit tertre sur lequel elle est placée. Son état de conservation n'est pas brillant. Le ballon qui la surmontait a disparu, et les tables d'inscriptions, dont on voit l'encadrement, ont été brisées et enlevés. Heureusement, le docteur Jeffries, dans la relation qu'il a donnée de son voyage avec Blanchard, nous a conservé ces inscriptions, latine et française, et la figure exacte du monument, reproduites également depuis dans diverses publications anglaises.

Je restai longtemps en contemplation devant la colonne. La vue d'un étranger arrêté dans un lieu solitaire et près de ces ruines, attira bientôt l'attention des habitants allant et venant à de rares intervalles dans cette partie du bois. Je causai avec plusieurs d'entre eux et je sus qu'une nommée Catherine Elwart, femme Leroux, d'Ardres, morte il y a dix ans seulement dans un âge avancé, était l'une des personnes présentes à la descente du ballon de Blanchard et Jeffries dans ce lieu. Je vis sa fille ; elle me raconta ce qui suit : « En 1785, ma mère faisait du bois dans le bois; un ballon tombe, deux hommes dedans, sur un jeune chêne; ce chêne est brisé. Ma mère avait déjà trois garçons tout petits. Elle a rapporté à la maison des cordes, des morceaux de bois et d'étoffe provenant de la machine. » La femme qui me parlait ainsi a aujourd'hui cinquante-sept ans. Elle a vu ces jouets-débris dans les mains de ses frères.

Ce récit fait à la hâte n'est qu'un mot en passant, un souvenir fugitif de ces premiers temps de l'histoire des ballons. Nous y reviendrons bientôt; et un jour viendra, bientôt peut-être aussi, où d'autres monuments plus solides et plus durables marqueront la place où ont abordé avec gloire, où ont péri plus glorieusement encore, les hommes qui ont frayé les sentiers de l'air, ouvert à la postérité ces voies aériennes qui seront, à juste titre, considérées, sous le rapport économique et pratique, comme les grands chemins de l'avenir.

DUPUIS-DELCOURT.

BIBLIOGRAPHIE.

Sauvons le genre humain, par Victor Hennequin, 1 vol., chez Dentu, Palais-Royal.

Ce livre, annoncé avec emphase et attendu comme un événement, vient enfin de paraître. Trois jours après sa mise en vente, nous l'avons trouvé chez un homme de lettres qui faisant partie du GENRE HUMAIN s'était cru obligé de l'acheter. Après l'avoir lu avec attention, il écrivit sur la couverture : *Déception*, *chantage*, *impraticabilité et rêverie phalanstérienne*, pour ressusciter LE FOURIÉRISME.

Ce livre *prétendu* INSPIRÉ est une *mauvaise action dont ne se sauvera pas l'auteur.*

D'après ce jugement, qui est celui de beaucoup de lecteurs, nous attendrons l'apparition du second volume, qui s'intitulera RELIGION, pour fermer notre opinion sur tout l'ouvrage et la communiquer à nos abonnés.

C. DE PANOUILHÈRES.

Il vient de paraître à la librairie d'Amyot, rue de la Paix, un ouvrage destiné à produire quelque sensation dans le monde savant. Il a pour titre THÉOLOGIE COSMOGONIQUE ou *Reconstitution de l'ancienne et primitive loi*, par D. RAMÉE, architecte, auteur de l'*Histoire de l'Architecture*, un fort volume grand in-12.

Dans ce livre, la loi universelle, ou synthèse, est prouvée par :

Les mathématiques,
L'astronomie,
La chimie,
La musique,
La physique,
La météorologie,
La botanique,
La minéralogie,
Les nombres, etc., etc.

Les matières qui intéressent particulièrement l'homme érudit, parce qu'elles sont présentées sous un jour nouveau, peuvent être classées ainsi :

« Considérations philosophiques et historiques sur les deux grandes races de l'Occident : 1° les Indo-Perso-Caucasiens, au nombre desquels sont :

» Les Grecs,
» Les Etrusques,
» Les Celtes,
» Les Bretons,
» Les Germains,
» Les Francs,

» Nations essentiellement rationnelles, justes et ennemies du vide, de l'idéologie et et de la sentimentalité maladive.

» 2° Les peuples sémitiques ou du désert, enclins au surnaturel, au mysticisme, à l'idéologie, etc., etc., au nombre desquels sont les Arabes, les Hyksos, les Phéniciens, les Carthaginois, les Bédouins, etc., etc.

» Luttes des races caucasique et sémitique.

» République romaine.

» Ignorance du moyen âge. Réaction de la renaissance contre l'ignorance, le merveilleux et le surnaturel.

» L'auteur montre l'esprit créateur avec ses hypostases, sa trinité, et comment il est incessamment actif. Il démontre qu'il n'y a pas de justice distributive sans la connaissance des hypostases de l'Être, attendu que l'*un* ne donne pas la loi de la création des êtres et des corps.

» Point de société sans religion.

» Esprit mercantile et méditerranéen (juif) des temps modernes, principalement chez les nations romanes, abîmées par l'esprit de bas trafic ou phénicianisme.

» Source de révolutions.

» Pour rasseoir la société occidentale, il faut un nouveau dogme théologique, que l'entendement discute, que la raison admet après preuve faite par la science. »

Cet ouvrage est écrit avec facilité et surtout avec une conviction profonde qui donne de la hardiesse aux pensées de l'auteur. Il jette une vive lumière sur plusieurs points obscurs de la science et sur l'histoire des anciens peuples, dont il rend l'étude aussi attrayante qu'instructive.

La librairie Capelle, rue Soufflot, vient d'éditer une brochure in-8, intitulée : ÉTUDE HISTORIQUE ET MORALE SUR LE COMPAGNONNAGE *et sur quelques autres associations d'ouvriers*, depuis *leur origine* jusqu'à nos jours, par C.-G. SIMON, membre de la Société académique de Nantes.

L'auteur, trompé par des écrivains qui ont pris trop souvent des travaux de maçonnerie pour des travaux *maçonniques*, en confondant les maçons libres antérieurs au XVII° siècle avec les *francs-maçons* qui ne datent que du XVIII° (1717), l'auteur, disons-nous, a rempli d'erreurs le début de son livre, en parlant de *franc-maçonnerie* ou d'*associations maçonniques* qu'il reporte à des époques où ces dénominations n'étaient pas inventées, puisque la franc-maçonnerie n'existait point. Ces erreurs ne se trouvent que chez les auteurs qui ont écrit depuis 1725, année où le mot franche-maçonnerie fut créée, et chez ceux qui, faute d'examen et d'instruction, les ont imités.

Mais M. Simon est un guide sûr pour tout ce qui a rapport au compagnonnage, c'est-à-dire aux coutumes, cérémonies, pratiques et locutions des nombreuses associations compagnonniques. Il indique avec soin l'origine de celles qui sont modernes et leur donne à toutes de très bons conseils. Ce livre est écrit dans un excellent esprit de conciliation et ne peut qu'être utile aux ouvriers auxquels il est destiné, s'ils aiment à s'instruire. Enfin, tout y est bon, excepté, nous le répétons, les passages tout à fait erronés qui traitent de la franc-maçonnerie, dont il ne devait pas y avoir un mot dans cette étude, à moins que ce ne soit pour redresser les erreurs des écrivains antérieurs.

La médecine du pauvre et du riche, problème résolu par le *Triple-électro-galvanique*, est une petite brochure in-8 pleine d'observations utiles et de faits réussis qu'a publiée, le mois dernier, le F.·. Emmanuel REBOLD, inventeur du Triple-électro-galvanique, qu'il présente comme *nouveau système curatif, réunissant tous les avantages de la vieille médecine, de l'homœopathie, du magnétisme et l'hydrothérapie, sans présenter aucun de leurs inconvénients.* Les sceptiques peuvent venir consulter la brochure et l'auteur, rue d'Orléans-Saint-Honoré, n° 17. Il l'a terminée par quelques observations importantes sur les *Lettres odiques magnétiques* du chevalier de Reichenbach. (Voir la *Maçonnerie occulte*.)

Toujours à l'affut des nouveautés, surtout de celles qui sont bonnes, nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos lecteurs la charmante romance intitulée CONSEILS DE MÈRE, que vient d'éditer L. LE BEL, *rue Neuve-Saint-Augustin, n° 24.*

Cette romance de DORELLYS .·., dédiée à MADAME LA COMTESSE DE LUXBOURG, est appelée, croyons-nous, à avoir une grande vogue de salon ; car, quelle est la mère qui ne donnerait pas à sa fille les *bons conseils* que MADEMOISELLE DE LASTOUILLAT donne à toutes les jeunes personnes dans ses jolies vers, dont la douce poésie mérite, certainement, les hommages de personnes plus aptes que nous à en faire admirer les beautés ; aussi pensons-nous que nous ne pouvons mieux faire que d'en donner le premier couplet ; les suivants allant toujours *crescendo* en beauté.

De tes parents toujours, ma fille,
Recherche le doux entretien
Et lorsqu'ils causent en famille,
Écoute bien, écoute bien...
Mais si dans l'ombre avec mystère,
Quelqu'un, pour te parler tout bas,
Veut t'emmener loin de ta mère...
N'écoute pas, n'écoute pas.

L'auteur de la musique a été assez heureusement inspiré pour être resté à la hauteur des vers.

C. DE PANOUILHÈRES.

MES EXPLICATIONS

PAR LE F.·. HUBERT,

Ex-chef du secrétariat du Grand-Orient, député de l'ordre.

Un jugement sans juges. — Demande de cassation.

AU GRAND ORIENT.

« Toute chose se déshonore, quand elle n'a plus sa raison d'être.
» Toute chose qui se déshonore meurt. »
(*Les Francs-Juges : Histoire des tribunaux secrets*,
par Paul FÉVAL.)

TRÈS CHERS FRÈRES,

Un fait qui met en péril l'avenir du Grand-Orient de France, qui enlève toute liberté au député des ateliers, qui brise violemment les droits du maçon, qui livre au bon plaisir du *premier venu* la faculté de le dépouiller du titre qu'il reçut de ses frères et que ses frères seuls peuvent lui retirer, dans les limites de la loi et avec ses formes régulières et préservatrices, s'accomplit à côté de vous.

Puis-je me taire, en pareille occurrence, sur les dangers que j'aperçois?

C'est là, je le confesse, une dure, une pénible nécessité ; mais la tranquillité de ma personne l'emportera-t-elle sur mes serments de franc-maçon, en m'entraînant à laisser fouler aux pieds la dignité de l'Ordre, à laisser dégrader le caractère de ses représentants, sans élever la voix pour protester ?

Vous ne l'avez point pensé.

Curtius hésita-t-il entre la conservation de ses jours et le salut de Rome ?

Oui, mes Frères, nous viendrons tous, les uns après les autres, dans le gouffre que je vous signale, si, n'ayant plus au cœur de fraternité, dans l'âme d'énergie, dans la pensée de foi, nous n'accourons tous ensemble pour étouffer le mal à son origine.

Vous l'avez pressenti.

Que signifierait, autrement, ce bruissement rempli de tristes présages, qui trouble, agite et assombrit, depuis quelque temps, chacune de vos tenues?

Il semble que chaque écho de l'air qui ondule jusqu'à vous apporte le gémissement profond d'un atelier que l'*arbitraire* (1) démolit, le cri de détresse d'un maçon sur lequel est suspendue l'épée de Damoclès ; il semble que l'oiseau de mauvais augure passe sur vos têtes, traçant sur sa route un sillon de défiance et de calomnie ! Et vous vous dites, toujours parlant plus bas: Celui-ci est tombé aujourd'hui ; celui-là hier ; faisons-nous si petits, que nous puissions échapper au mal qui moissonne autour de nous. Oh ! jusques à quand résonnerez-vous ainsi ! jusques à quand ne rencontrera-t-on de faisceaux unis que pour l'iniquité !

Le 25 avril 1853, je vous écrivais la planche suivante :

« Mes très chers frères,

» Le 25 avril 1851, le Grand-Orient de France, réuni en assemblée générale, me désignait Chef du secrétariat général de l'Ordre par soixante-un suffrages sur quatre-vingt-dix votants (1).

» Vous savez si, depuis cette époque, je n'ai pas

(1) Paroles du maçon Desanlis au F.·. B..... : *Oui, nous faisons de l'arbitraire, et nous en ferons encore*. L'aveu est bon à consigner.

(1) Séance extraordinaire du Grand-Orient du 25 avril 1851 : résultat du scrutin pour l'élection du Chef du secrétariat.

Votants.	90	
Majorité absolue	46	
Le F.·. Hubert a obtenu . . .	61	suffrages.
Le F.·. Leblanc de Marconnay. .	23	
Le F.·. Duverne	3	
Bulletin blanc	1	

(*Bulletin du G.·. O.·.*, nos 20 à 24, p. 173.)

consacré tout ce que j'avais de dévouement et d'intelligence pour le bien et la prospérité de notre Institution.

» Nous avons traversé ensemble des jours difficiles pour la Maçonnerie, et aucun de nous n'a failli à l'apostolat que nous avions embrassé.

» Je comptais rester quelque temps encore, sentinelle avancée, dans cette lutte que nous soutenons pour le progrès de l'humanité, l'amélioration morale de nos frères.

» Je m'étais trompé.

» Le 12 avril, député, je crus que, quoique Chef du secrétariat, je ne relevais que de ma conscience.

» Il s'agissait de former la liste de présentation des candidats à la présidence du G.·.-O.·.

» Je donnai ma voix à ceux des maçons qui me parurent réunir, à un degré éminent, les qualités nécessaires pour remplir dignement et loyalement le mandat de président du Sénat maçonnique.

» Sans doute j'eus le tort grave de ne m'inspirer que de ma conscience.

» J'avais, à ce qu'il paraît, oublié un nom!!! Ma voix seule aurait-elle suffi pour le faire porter sur la liste des candidats?...

» Je ne pouvais avoir cette prétention.

» Le 20, j'étais révoqué.

» Je ne m'élèverai pas contre le coup qui m'atteint; je respecte le Grand-Maître dans l'exercice de ses prérogatives.

» Mais, en me retirant, j'ai le droit de le dire, la décision qui m'a arraché brusquement à mes fonctions n'est point méritée.

» Elle n'interrompra pas, je l'espère bien, les relations intimes et maçonniques que j'avais avec vous, mes frères; elles s'étaient nouées avant que je fusse Chef du secrétariat; elles se continueront par le sentiment de confiance qui les avait fait naître, malgré que je ne sois plus Chef du secrétariat.

» Nous parlerons encore de cette Maçonnerie que nous aimons tant, désirant que toutes les mesures prises, même celles qui me frappent, profitent à l'Ordre et aident à mener à bonne fin cette œuvre si importante de l'édification du temple de la Maçonnerie française: cette œuvre si bien commencée, et qui, je l'espère, continuera et s'achèvera sans encombre pour la gloire et la consolidation de notre Ordre. »

Rien n'était plus naturel que cet acte.

Il entre si peu dans les habitudes maçonniques de voir un Chef du secrétariat général de l'ordre révoqué (1), que garder le silence était donner le champ libre à l'imagination, et lui permettre de tout inventer et de tout croire.

Cette appréhension n'était pas dénuée de fondements. Avouez-le, vous qui m'écoutez, n'est-il pas vrai que la calomnie, malgré la précaution que j'ai prise contre elle, tente encore, à cette heure, avec une fureur à peine contenue, à s'avancer ténébreusement, traîtreusement (2)?

Aucune inquiétude n'était montée à mon esprit, après l'envoi de ma planche.

Pour moi, en dehors des considérations qui m'excitèrent à cette résolution, et que vous avez entrevues, je n'eus et je n'ai aucun doute sur le droit qui m'appartient de *buriner* et de *graver* les courtes réflexions que je vous ai soumises. Il me sera aisé de l'établir au jour du débat, s'il doit avoir lieu, en m'appuyant des termes des articles combinés 2, 3 et 16, titre Ier de la Constitution; 119, 203 et 277 des statuts généraux de l'Ordre.

Qu'avais-je dit qui ne fût pas fraternel? qu'avais-je tracé qui ne fût pas conforme aux convenances, aux devoirs et aux serments maçonniques? J'espérais même, — jugez de ma disposition de cœur! — que les principes et les sentiments de liberté, de tolérance et de charité, méconnus un instant, lorsque j'avais été brutalement frappé pour être resté fidèle à mes convictions, reprendraient le dessus, ramèneraient le calme dans la Maçonnerie française et raffermiraient sa prospérité ébranlée.

De sourdes rumeurs qui, chaque jour, grossissaient, m'avertirent bientôt que je me berçais, hélas! de chimères vaines; que mon droit était méconnu, contesté, que la réserve que je m'étais plu à répandre dans ma planche aux maçons de France était méchamment interprétée. Quand j'aurais eu de trop légitimes raisons pour ne point rester modéré!

On me parla d'une circulaire du Grand-Maître, d'un *post-scriptum* qui annonçait que j'avais été traduit devant le conseil. Nonobstant les avertissements qui m'arrivaient, je doutais encore.

Je ne pouvais me décider à laisser s'envoler l'espérance de paix qui doucement balançait ma pensée. Par moment, je croyais même que circulaire et *post-scriptum* étaient choses apocryphes. Oh! vous ne savez pas combien il en coûte de marcher à la lutte, quoique ayant la justice et le bon droit de son côté!

(1) Je suis le premier exemple de ce genre depuis l'existence de la Franc-Maçonnerie. Cela ne saurait surprendre : l'Institution est le... de tels coups de théâtre, que l'on commence à comprendre que les faits anormaux deviennent l'ordinaire, et les faits normaux l'extraordinaire. — On nous apprend la révocation du frère Rieux, employé comptable du Grand-Orient, nommé, il y a trois mois à peine, par le Grand-Maître, sur la recommandation du F.·. Bugnot. Son crime est sans doute cette recommandation, et puis il connaît le F.·. Lebel, et pourrait bien connaître le F.·. Hubert. — Quand on est réduit à l'impuissance contre certaines personnes, il faut les atteindre dans leurs amis!! — Le F.·. Rieux avait abandonné une belle position à l'hôtel des Invalides pour venir au G.·.-O.·.; il avait fait un si beau rêve sur la philanthropie maçonnique!! Pauvre garçon! on l'a jeté à la porte, sans s'informer si lui, ses trois jeunes enfants, sa femme, avaient du pain à manger! H.

(2) Nous ramassons jour par jour, heure par heure, toutes les calomnies que l'on nous décoche par derrière, nous réservant de les relever une par une, quand la mesure sera pleine, pour confondre de honte ceux qui les répandent, ceux qui les autorisent, ceux qui les encouragent, ceux qui les forgent. — Cependant, aujourd'hui, je dirai à celui qui a osé affirmer que j'avais sollicité de l'intervention du Grand-Maître une place quelconque, qu'il a avancé un fait entièrement faux. Je conseillerai à celui-là de ne point m'amener à rétablir la vérité; en racontant les faits, il n'y gagnerait pas. H.

Comment n'aurais-je pas été plongé dans cette perplexité?

Je n'avais pas avis officiel de la résolution que contenait, disait-on, ce *post-scriptum;* je me souvenais que j'étais député de l'Ordre, et que cette qualité me rendait inviolable.

Je n'avais pas reçu et je n'ai pas reçu la circulaire que l'on m'assurait avoir été envoyée à tous les députés et à tous les ateliers; j'avais sous les yeux l'article 32, § VII, de l'arrêté du Grand-Orient relatif à son organisation: « Chaque représentant reçoit le bulletin » mensuel *et toutes les autres publications du Grand-» Orient.* »

J'avais compté sans l'amour-propre blessé, sans la *vengeance* (le Grand-Maître a doté le dictionnaire maçonnique de ce mot inconnu à nos pères).

Le 1er juin, je fus au local de la rue Cadet, sur convocation.

Le maçon Houtelet vint me prendre:

— « On vous attend en conseil du Grand-Maître. »

Le maçon Houtelet était décoré de son cordon de député; je revêts le mien.

— « Choisissez-vous un défenseur? »

— « Je ne puis le savoir encore: j'ai besoin de connaître ce que me veut la *réunion* dans laquelle vous me conduisez. »

Me voici introduit.

J'approchais une chaise pour m'asseoir plus près des maçons qui se trouvaient là, lorsque le Grand-Maître me dit:

— « Asseyez-vous à cette table. »

Il y avait en face du Grand-Maître, et à cinq ou six pas d'une table en fer à cheval où étaient groupés les maçons qui formaient cette assemblée, une étroite et mesquine table, auprès de laquelle étaient placées deux petites chaises.

C'était la sellette.

Moins le défenseur, il n'aurait eu que faire:

Les juges manquaient.

J'y pris place, sans beaucoup d'embarras. La victime est rarement affectée: elle se sent toujours soutenue de Dieu.

J'avais devant moi:

Le Grand-Maître *lui-même*, tenant la présidence;

Partant de sa droite,

Les maçons Desanlis, Heullant, Ollivier, Houtelet, le frère Voury;

Partant de sa gauche,

Les maçons Janin, Henri Wentz, Razy, Barjaud, Portallier, Fourrié.

Le Grand-Maître. — Vous savez le motif qui vous conduit ici!

Le frère Hubert. — Pas complétement; j'ai reçu une planche du frère Janin, j'ai cru qu'il était dans les convenances de répondre à la convocation qu'elle renfermait. J'ai désiré aussi apprendre le motif véritable et le but de cette convocation.

Le Grand-Maître. — Je ne comprends pas. La planche du frère Janin vous explique suffisamment la cause de votre présence ici.

Le frère Hubert. — Tout à l'heure, T.·. R.·. F.·., je préciserai si bien ma pensée et je poserai mes questions en de tels termes, que vous finirez par me comprendre. Mais comme tout le monde ici peut ne pas connaître la planche du frère Janin, je vais vous en donner lecture.

« O.·. de Paris, le 29 mai 1853.

» Par ordre du Grand-Maître, et par suite de l'évocation qu'il a faite, le F.·. Hubert, demeurant à Paris, avenue de l'Observatoire, n° 20, ancien Chef du secrétariat du Grand-Orient, est cité devant le Grand-Maître, en son conseil, pour mercredi prochain, 1er juin, à trois heures et demie du soir, au local du Grand-Orient, rue Cadet, n° 16, pour avoir notamment, le 25 avril dernier, adressé aux maçons une circulaire, et s'être permis, dans cette circulaire, des attaques et des insinuations injurieuses contre le Grand-Maître.

» *Le président du G.·.-O.·., représentant particulier du Grand-Maître,*

» Signé: JANIN, 33e.·. »

Maintenant que vous avez entendu la planche du F.·. Janin, que vous pouvez apprécier sa forme,

Voici mes questions:

Première question:

Il résulte, si je l'ai bien comprise, de la planche que j'ai lue, que le motif unique de ma présence, au milieu de vous, serait d'avoir adressé aux francs-maçons une circulaire dans laquelle on a cru trouver des attaques et des insinuations injurieuses contre le Grand-Maître.

Il n'y a donc pas d'autres faits qui pèsent sur moi et qui puissent m'être objectés, tout est dans la circulaire et ses conséquences?

Le Grand-Maître. — Mais oui.

Le frère Hubert. — Mes frères, veuillez prendre acte de cette déclaration, elle reste acquise à la cause.

Le frère Hubert. —

Deuxième question.

Dans quelles intentions m'a-t-on fait venir ici?.... Est-ce pour me juger?

Le Grand-Maître. — Oui. — Du reste, on va vous lire le rapport et vous verrez.

Le maçon Henri Wentz au maçon Razy. — Lisez, lisez le rapport.

Le maçon Razy. — Les conclusions suffiront.

Le Grand-Maître. — Vous admettez la juridiction du conseil?

Le frère Hubert. — Je ne puis admettre une juri-

diction quelconque, que lorsque je saurai sur quel terrain l'on veut m'engager.

Le maçon Razy lit les conclusions de son rapport, qui peuvent se traduire ainsi :

1° Le F.·. Hubert est convaincu d'avoir adressé une circulaire aux ateliers où se trouvent des attaques et des insinuations injurieuses contre le Grand-Maître ;

2° D'avoir jeté, par cette circulaire, la perturbation dans le G.·. O.·. ;

3° D'avoir troublé la Maçonnerie.

Le frère Hubert. — Après ce que je viens d'entendre, il ne me reste qu'à vous donner connaissance de ma planche en réponse à celle du F.·. Janin, à la déposer entre les mains de ce F.·. et à me retirer. Je décline votre compétence.

« *Au F.·. Janin, président du Grand-Orient.*

» Paris, le 1er juin 1853.

» T.·. R.·. F.·.,

» Le 29 mai 1853, le F.·. Picard, servant du Grand-Orient de France, déposait en mon domicile, vers les trois heures et demie de la soirée, une planche par laquelle *vous me citez devant le conseil du Grand-Maître, pour ce jourd'hui, 1er juin, à trois heures et demie du soir, au local, rue Cadet*, 16.

» Sans m'arrêter à la forme de votre citation, que, dans l'intérêt de ma défense, je relèverai plus tard, s'il y a lieu, au point de vue des vices de procédure maçonnique qui s'y rencontrent ;

» Sans établir, pour le moment, que l'accusation portée contre moi me paraît étrange et inconcevable, en présence des termes plus que modérés et fraternels de ma planche imprimée du 25 avril 1853 ;

» Mais, en protestant tout d'abord, avec toute l'énergie dont je suis capable, contre cette accusation indigne de mon caractère et de mes antécédents,

» J'ai la faveur de vous prier de me faire connaître en vertu de quel article de la Constitution ou des règlements généraux vous m'appelez à votre barre : ce que vous ne me dites pas.

» J'ai besoin, vous devez le comprendre, de savoir par vous-mêmes et de trouver, dans toute citation qui m'est présentée, l'article ou les articles de la Constitution ou des règlements généraux qui obligent un député du Grand Orient de France à se laisser juger par le conseil du Grand-Maître ; car je me plais à obéir à la loi toujours, mais à la loi seulement.

» Veuillez, T.·. R.·. F.·., agréer mes salutations frat.·.

» Signé : HUBERT, 33e.·.,

» *Député du Grand-Orient de France.* »

Art. 808 des statuts généraux : « Les plaintes portées contre les membres du Grand-Orient ne peuvent suspendre l'exercice de leurs fonctions. »

Je remets ma planche au F.·. Janin, et me retire, en ajoutant : Vous n'oublierez point que je suis député de trois loges et que je ne souffrirai jamais que le cordon que je dois à leurs sympathies et à leurs suffrages soit avili en mes mains.

Le Grand-Maître. — Si vous vous retirez, on vous jugera par défaut.....

Avant mon introduction au conseil (1), la question de compétence avait été discutée.

Onze maçons sur douze se déclarèrent compétents.

Ce sont : le Grand-Maître, les maçons Desanlis (2), Janin, Heullant, Ollivier, Houdelet, Henri Wentz, Razy, Barjaud, Portallier et Fourrié.

Le frère Voury, seul, avait déclaré ne pouvoir voter, considérant comme illégal, comme précédent dangereux ce qui était fait.

Il est de ces noms qu'on ne saurait trop faire connaître.

Après ma sortie, la question de compétence fut de nouveau examinée.

Le frère Voury. — Ce n'est pas le F.·. Hubert que je vois ici ; je ne me préoccupe pas de savoir s'il a bien ou mal fait d'écrire aux maçons ; c'est l'inviolabilité du député que je défends : mais demain, vous, moi, pourrons venir aussi pour tel acte, tel vote qui n'aura pas convenu, etc., etc.

On passe outre, c'était arrêté.

Le maçon Razy lit son rapport. Rien de plus, rien de moins.

Le maçon Henri Wentz est invité à donner ses conclusions.

Elles étaient écrites avant la séance.

Bienheureuse conviction !

Il n'a qu'à dérouler sa feuille de papier et à lire ce qu'elle contenait.

C'était la déclaration de la culpabilité du F.·. Hubert (3).

Dix voix votent cette culpabilité.

Le Grand-Maître s'était récusé. Mais sa présence valait certes un bulletin.

Et encore...., ne devançons pas les faits.

Le F.·. Voury s'abstenait toujours.

Nous arrivons à la question de la peine et à celle de sa durée.

Premier scrutin :

Cinq voix demandent la suspension des droits maçonniques pour trois ans ;

Cinq voix se partagent sur sept ans, sur un an, sur neuf mois.

(1) J'emploie le mot *conseil*, pour aller plus vite ; je devrais dire : réunion illégale et inconstitutionnelle de maçons, sans qualité dans l'espèce. — Je le démontrerai plus tard. H.

(2) Le Grand-Maître, qui n'est pas député ; le 2e Grand-Maître maçon Desanlis, qui n'est pas député, et qui est du ressort du G.·.-O.·.? — Peuvent-ils voter dans les séances du G.·.-O.·.? H.

(3) Pourrais-je savoir sur quel article des statuts s'était appuyé le maçon Henri Wentz ? H.

Pas de majorité absolue, pas de résultat suivant nos juges.

Deuxième scrutin:

Cinq voix toujours pour trois ans. — C'étaient les illuminés, ceux-là! vous le verrez bientôt.

Cinq voix voguent au hasard toujours. Ce sont les plus à plaindre.

Troisième scrutin.

Cinq voix, bataillon sacré ou janissaires, restent aux trois ans.

Cinq voix, enfants perdus ou instruments, s'éparpillent.

Le cas était embarrassant.

Le Grand-Maître qui s'était récusé, qui avait vu passer indifférent le 1er, le 2e, le 3e scrutin, se ravise après dépouillement de ce troisième scrutin, après que le résultat en avait été constaté et consigné.

Il écrit un bulletin, le jette dans l'urne, qui était pour lors veuve et désolée. La pauvrette, elle n'avait rien dans le sein qui annonçât la condamnation du F.·. Hubert.

Le bulletin du Grand-Maître la fait tressaillir d'allégresse, et d'adorateurs en foule elle se vit entourée.

Le fruit conçu fut mis au jour. Il portait écrit: « Je vote pour la privation des droits maçonniques pendant trois ans, ou l'équivalent (1). »

Un cantique de joie ébranle la salle, au milieu duquel on distingue ces mots qui ravissent les âmes.....

La majorité était incertaine.

Elle est acquise, après un, deux, trois scrutins, et nonobstant la récusation

Du Grand-Maître, qui a eu le bon goût de procréer un appoint... absolu.

Quelle victoire, ou, pour nous exprimer suivant la langue du jour, quelle profonde *connaissance des fils* (2)!......

Mais de la loi?...... Point.

Art. 839 des statuts généraux:

« Le président met d'abord aux voix l'application » de la plus *forte peine. Elle est rejetée* si le scrutin » ne contient pas la majorité absolue de boules noires, et adoptée dans le cas contraire.

» Il met ensuite aux voix l'interdiction temporaire » des trav.·. maç.·.. Cette interdiction *est prononcée* » *comme ci-dessus* à la même majorité de boules noires. » Si le scrutin contient un nombre moindre de boules » noires, la peine de la censure est alors adoptée, et, » sans discussion, appliquée au F.·. inculpé. »

(1) On m'a assuré même que le Gr.·.-M.·. ne s'était pas donné la peine de jeter son bulletin dans l'urne. Il aurait écrit sur un morceau de papier les mots *trois ans*, et aurait déposé ce morceau de papier tout ouvert au milieu des cinq autres étalés sur la table. H.

(2) Expressions tirées de la circulaire des 2 et 9 mai du Grand-Maître. H.

Il est vrai que la loi n'a rien à faire ici....... nous sommes en présence de l'*arbitraire*.

Le 2 juin, à neuf heures du matin, je recevais cette planche:

« GRAND-ORIENT DE FRANCE.

» Le président du Grand-Orient, représentant particulier du Grand-Maître, est chargé de faire connaître au F.·. Hubert, ex-Chef du secrétariat du Grand-Orient, que le conseil du Grand-Maître, s'étant déclaré compétent, l'a jugé par défaut, dans sa séance du 1er juin 1853, et l'a condamné à être suspendu de ses droits maçonniques pendant trois années, à partir de ce jour, avec exécution provisoire nonobstant opposition.

» Le conseil a ordonné que la présente décision serait notifiée dans le plus bref délai au F.·. Hubert, lequel sera tenu de former son opposition dans les cinq jours de la notification.

» *Le président du G.·.-O.·., représentant particulier du Grand-Maître,*

» Signé: JANIN, 33e.·..

» A Paris, le 2 juin 1853,

» *Au F.·. Hubert, avenue de l'Observatoire*, 20. »

Je me disposais à répondre, quand, *le 4 juin, à six heures et demie du soir*, on me remettait une nouvelle planche.

« O.·. de Paris, le 3 juin 1853 (E.·. V.·.).

« *Au F.·. Hubert, ancien Chef du secrétariat du G.·.-O.·. de F.·., avenue de l'Observatoire*, 20.

» T.·. C.·. F.·.,

» J'ai la faveur de vous notifier la décision prise par le conseil du Grand-Maître dans sa séance du 1er de ce mois, dont extrait suit;

« Le conseil du G.·.-M.·., régulièrement convoqué, » s'est réuni le mercredi 1er juin 1853, au local ordi- » naire de ses séances, pour statuer sur les griefs re- » prochés au F.·. Hubert, ancien Chef du secrétariat, » en conséquence de l'évocation faite aux termes de » l'article 42 du nouveau titre III de la Constitution, » lesquels griefs consistent:

» 1° Dans la publication d'une circulaire et l'envoi » de lettres privées;

» 2° Dans l'atteinte portée à la dignité du G.·.-M.·. » en attaquant les motifs de sa révocation;

» 3° Dans la perturbation jetée dans les ateliers » parmi les maç.·. par les insinuations de cette circu- » laire, perturbation suivie d'effet.

» Le F.·. Hubert, régulièrement convoqué, est introduit devant le conseil, qui lui *donne de nouveau connaissance des griefs qui lui sont imputés* (1);

» Il décline la compétence du conseil dans une planche qu'il lit et se retire;

» Le conseil statuant maintient sa compétence et passe outre au jugement;

» Le rapporteur entendu, le F.·. Orat.·. donne ses conclusions, et le conseil statuant;

» Attendu que des pièces et documents produits (2) résulte la preuve que le F.·. Hubert s'est rendu coupable de griefs à lui imputés;

» Condamne le F.·. Hubert, défaillant volontaire, à l'interdiction des trav.·. maç.·. pendant trois années à partir de ce jour, avec exécution provisoire nonobstant opposition (3);

» Dit que la présente décision lui sera notifiée dans le plus bref délai, et que le F.·. Hubert aura cinq jours à partir de cette notification pour former opposition, sinon que la décision sera définitive.

» Et ont signé les membres du conseil.

» Pour extrait conforme :

» *Le président du G.·. O.·. de F.·., représentant particulier du G.·.-M.·.,*

» Signé : JANIN, 33e.·. »

Un moment j'hésitai dans le choix à faire : quelle était la bonne de ces deux planches?

Etait-ce la première?

Etait-ce la seconde?

Beaucoup auraient pensé que ni l'une ni l'autre ne valaient grand'chose.

Je me laissai aller à croire que, dans l'esprit de ceux qui m'écrivaient, la moins mauvaise était la deuxième.

Je mis de côté la première, brûlai la réponse que j'avais tracée, et me reposai deux jours durant, de la fatigue et du dégoût que m'avait donnés l'étude de ces deux planches.

Je ne pouvais cependant rester dans le silence.

Le 6 juin, je reprends la planche du maç.·. Janin, c'est-à-dire celle qui me fut déposée *le 4 juin, à six heures et demie du soir.* Mon âme était pleine de troubles, éprouvait un besoin inénarrable de calme et de repos. Je subissais déjà l'influence de cette disposition intérieure qui m'avait saisi, quand un paquet me fut remis.

Il arrivait d'un de nos Orients les plus populeux.

Je romps le cachet, et mes yeux parcourent ces lignes : « ..... Nous avons connu les affligeants dissentiments qui divisent le Grand-Orient et qui *bientôt* » diviseront toute la Maçonnerie..... » A cette révélation inattendue, l'avenir qui était annoncé se dresse tout entier devant moi, avec le lugubre cortége de ses hontes, de ses déchirements...., et je m'écrie : Essayons d'un dernier effort pour détourner les malheurs qui menacent.

Paris, le 6 juin 1853.

T.·. R.·. F.·.,

« Je craindrais de manquer aux enseignements et aux principes de paix et de fraternité que j'ai puisés dans notre Institution, si je ne tentais pas, avant de poursuivre dans le chemin où j'ai été violemment jeté, une démarche de conciliation. Puisse-t-elle ramener les esprits à la modération! Puisse-t-elle rapprocher les cœurs.

» Ma révocation, vous ne l'ignorez pas, a produit une sensation profonde dans toute la Maçonnerie. N'appréciant pas justement la cause de ce mouvement, le Grand-Maître, mal conseillé, me menaça d'une juridiction exceptionnelle : c'était ne point connaître l'essence qui fait mouvoir notre Ordre.

» Chacun, à cette heure, est dans l'attente.

» On dirait le calme qui précède la tempête : quand les nuages s'amoncèlent à l'horizon, que la clarté des cieux se rembrunit sous les teintes lugubres de l'orage qui accourt; mais entre les déchaînements des vents, entre l'ouragan qui s'apprête à crever, entre le déchirement des nuées par la foudre, il s'écoule un moment, moment suprême que le grand Architecte de l'univers laisse à tous pour se recueillir et prier, pour implorer et apaiser.

» Oh, T.·. R.·. F.·., au nom de cette Maçonnerie que vous aimez, hâtons-nous de profiter des minutes qui nous sont heureusement accordées, et évitons à notre Ordre un triste spectacle, une fâcheuse division. N'ajoutons pas à une première faute, qui, après tout, peut être pardonnée et oubliée, car elle n'atteint qu'un individu; une deuxième faute, qui deviendrait un crime irrémissible, puisqu'elle blesserait au cœur toute une Institution.

» Vous le savez, vous qui comptez bientôt vingt-quatre années de Grand-Orient, le député n'est justiciable que de ses pairs, dans le cas de plaintes déposées et admises.

» Les délibérations d'*un Conseil* du G.·. M.·. *inconstitutionnel* (et serait-il légal, ses délibérations resteraient encore irrégulières), en date du 1er juin, et que vous avez cru avoir le droit de me faire notifier le 4 juin, à six heures et demie du soir, sont une atteinte grave à la dignité de député dont je suis investi légalement, sont une condamnation et une

(1) Vous avez pu apprécier quelle connaissance étendue j'ai eue *d'abord et de nouveau* des griefs qui me sont imputés. On n'a pas même eu la pudeur de m'envoyer la circulaire des 2 et 9 mai du G.·.-M.·. H.

(2) A-t-on produit autre chose au conseil que le rapport du F.·. Razy, qui n'a pas même été lu au F.·. Hubert. — Mais il pouvait suffire. — Il est venu jusqu'à moi qu'il était perfidement écrit... Chacun a son genre. H.

(3) Art. 620 des statuts généraux. — « L'effet de toute opposition est de suspendre l'exécution d'un arrêté... »

Mais ceci n'avait force et vigueur qu'avant *l'arbitraire*. H.

abjuration des principes primordiaux *même* qui forment les assises de la Maçonnerie.

» Demandez au conseil, qui vous écoutera quand vous lui aurez montré tous les dangers de l'illégalité de la voie qu'il suit, d'anéantir ce qu'il a fait me concernant. Demandez aux maçons et aux députés qui le composent de se respecter eux-mêmes, en respectant les droits indélébiles d'un maçon et d'un député, leur égal à ces titres, en ne foulant pas les serments qu'ils prêtèrent et qui *seuls constituent* leur faculté *d'être* maçon, *d'être* député.

» Ainsi, vous, par vos conseils; eux, par leur retour aux vrais principes, vous aurez fourni un gage de votre zèle pour l'Ordre, de votre désir pour contribuer à sa prospérité. — Et la Maçonnerie, libre de toute entrave, voyant toutes ses prérogatives reconnues et maintenues en ma personne, renaîtra à la concorde, sentira les inquiétudes qui agitent son âme se dissiper comme les brouillards de la nuit aux premiers rayons du soleil levant.

» Alors, tous réunis, sans plus songer à ce qui fut hier, nous reprendrons ensemble l'œuvre de moralisation et de charité, ensemble celle de progrès et de pacification, qui seules doivent faire l'objet de nos veilles, le travail de nos jours...

» J'ai dit, T.·. R.·. F.·., j'attendrai tout demain votre réponse, conservant la douce espérance que vous ne repousserez pas le rameau d'olivier que je vous tends.

» Veuillez agréer, T.·. R.·. F.·., etc.

» Signé : HUBERT, 33e.·.,
» *Député du G.·. O.·.*,

» *Au R.·. F.·. Janin, président du G.·. O.·. de France.* »

Le même jour, à trois heures de l'après-midi, je portais moi-même cette planche à la poste, et la *chargeais* pour éviter erreur et retard.

Que peuvent, le plus souvent, les inspirations de l'homme ! Il ne lui appartient pas de sonder les desseins du grand Architecte des mondes.

Sa mission ici-bas est de penser toujours et de constamment produire dans le bien. Être fini sur cette terre en tant que mortel, rarement le présent lui découvre les choses infinies. Le passé lui-même est un mystère souvent. Un seul espoir doit le guider et le soutenir... qu'il dépose, malgré la chaleur du jour, sur la route que, voyageur, il traverse, des fruits purs; si le présent ne les récolte pas, ils seront cueillis dans l'avenir...

Il ne me fut point répondu.

J'avais fait ce qu'il était en moi pour prévenir tout éclat.

On repoussait mon appel à la concorde.

Dieu décidait que ma mission n'était pas finie.

Le délai que me donnait la planche du F.·. Janin expirait le 9 *juin, à six heures et demie du soir.*

Le 8 *juin, à deux heures de l'après-midi*, je remettais à la poste et *je chargeais* l'opposition que je formais au jugement rendu.

Cette opposition était ainsi rédigée :

« Paris, le 8 juin 1853.

» T.·. R.·. F.·.,

» Le silence que vous gardez à ma planche du 6 juin me dit assez que les désirs de paix et de conciliation que je vous témoignais ne sont pas compris.

» Je le regrette.

» La Maçonnerie appréciera entre l'esprit qui m'a guidé en cette circonstance, et l'esprit de ceux qui me poursuivent.

» Le samedi, 4 juin 1853, vers les six heures et demie du soir, vous m'avez adressé une *prétendue* notification d'un *soi-disant* jugement rendu le 1er juin par une réunion de maçons, que vous croyez pouvoir désigner sous le titre de *Conseil du Grand-Maître*.

» Appelé devant ce tribunal exceptionnel et de tous points irrégulier, le 1er juin susdit, j'en ai décliné la compétence.

» *Je persévère dans cette résolution, et vous* déclare n'admettre ni reconnaître *le soi-disant jugement rendu* :

» Notamment :

» Pour oubli et violation des articles

» 99, chap. VIII. Dispositions générales (nouveau titre III de la Constitution);

» 97, chap. VII. Dispositions transitoires (nouveau titre III de la Constitution);

» 59, chap. II, section II (nouveau titre III de la Constitution);

» 14, § 7; 408, 807, 808, 811..., 833..., des statuts généraux;

» 25, 26, 27, § 6, de l'arrêté du G.·.-O.·., relatif à sa composition et à son organisation;

» Pour fausses et inconstitutionnelles interprétations données aux articles

» 42, chap. II, sect. 1re (nouveau titre III de la Constitution);

» 2, 3, 16, titre 1er, de la Constitution;

» 203, §§ 8 et 9; 277, 119 des status généraux;

» Etc., etc.

» En conséquence, et vu la jurisprudence suivie par le sénat maçonnique depuis la Constitution de 1849, de laquelle il appert que le député n'est justiciable que du Grand-Orient réuni en assemblée générale;

» J'ai la faveur de vous informer que *je vais en référer directement au Grand-Orient, par une plainte que je déposerai*, pour l'action unique dans les fastes maçonniques que quelques maçons, sans qualité dans l'espèce, m'ont intentée.

» Cette assemblée, souveraine et inviolable, saura bien maintenir et faire observer les lois qu'elle a votées, et sauvegarder sa dignité et son indépendance, en faisant respecter l'inviolabilité et le caractère dont je suis légalement investi.

» Veuillez agréer, etc.

« Signé : HUBERT, 33°.·.,
» *Député du G.·. O.·.*

» *Au R.·. F.·., président du G.·. O.·.* »

Tout ce qui était entrepris pour moi n'avait pour base que l'*arbitraire.*

La loi était absente partout, en tout était violée.

J'aurais donc pu me dispenser de prendre garde à ce qui se tramait contre moi, dédaigner, comme d'impuissantes attaques, les efforts qu'essayaient des maçons méchamment conseillés, méchamment inspirés, pour m'amener à me laisser juger, à me laisser priver de mon titre de franc-maçon, de ma qualité de député, qui étaient bien haut placés au-dessus de leurs atteintes.

Mais non : je n'ai pas voulu leur permettre ce refuge et céder l'apparence d'une arme, d'un prétexte futile, à leur mauvaise foi réduite aux abois.

Le 1er juin, j'étais au milieu d'eux; je déclinais leur compétence, vous n'avez pas oublié en quels termes. Une planche que j'ai déposée atteste la véracité de ma déclaration.

Le 6 juin, j'entreprenais une démarche conciliatrice, en comprimant l'indignation légitime qui m'agitait.

Le 8 juin, les conseils de la *vengeance* l'ayant emporté chez mes adversaires, je mettais opposition au jugement.

Vous l'avez sous les yeux.

Quel ne fut pas mon étonnement, je dirai aussi le mépris que j'éprouvai pour certains maçons, quand, le 14 juin, je reçus une planche ainsi conçue :

« O.·. de Paris, le 14 juin 1853.

Au F.·. Hubert, avenue de l'Observatoire, 20, à Paris.

» T.·. C.·. F.·.,

» J'ai la faveur de vous notifier la décision prise par le conseil du Grand-Maître, dans sa séance de ce jour.

» Extrait du procès-verbal du conseil du Grand-Maître, séance du 10 juin 1853.

» Le conseil du Grand-Maître :

» Vu l'article 42 du nouveau titre III de la Constitution;

» Vu les deux planches adressées au président du G.·.-O.·., les 6 et 8 du courant, par le F.·. Hubert, en réponse à la notification qui lui a été faite, le 3 juin, de la décision du 1er;

» Attendu que le délai fixé pour l'opposition au jugement du 1er juin, est expiré sans qu'il ait été formé d'opposition;

» Attendu que les deux planches ci-dessus visées ne sauraient en tenir lieu, et constitueraient plutôt, si elles pouvaient être appréciées, une aggravation des faits reprochés;

» Attendu qu'en révoquant le F.·. Hubert de ses fonctions, le Grand-Maître a non seulement usé de son droit, mais encore qu'il ne l'a exercé qu'après avoir fait preuve de longanimité vis-à-vis de ce frère;

» Attendu qu'aux termes de l'article 62 du même titre III de la Constitution, le Grand-Orient ne peut connaître des affaires évoquées par le Grand-Maître; qu'ainsi la décision du 1er juin est devenue définitive;

» Arrête :

» La présente décision sera notifiée au F.·. Hubert, et les décisions des 1er et 10 juin seront adressées à tous les ateliers de la correspondance et aux membres du Grand-Orient de France.

« Pour copie conforme :

» *Le président du G.·. O.·. de France, représentant particulier du G.·. M.·.,*

» Signé : JANIN, 33°.·. »

Vous, très chers Frères, qui avez lu toutes les pièces qui m'ont été communiquées, ou envoyées ou que j'ai écrites; vous à qui j'ai dévoilé tous les détails, toutes les péripéties de ce drame, sans en rien céler, sans rien grossir, et vous avez confiance en ma parole, qui toujours est restée franche, loyale et pure, — quelle impression avez-vous ressentie à la lecture de la planche du 14 juin, signée *Janin?*

Comment, j'ai laissé expirer le délai d'opposition!

Mais, en admettant que la planche datée du 3 juin m'eût été remise le jour même,

Ma planche du 8 juin, arrivant le 8 juin, était dans les délais fixés;

Elle a été déposée le 8 juin.

3 plus 5 font 8.

La planche du 3 juin ne m'a été apportée que le samedi 4 juin, à six heures et demie du soir.

Vous ne le nierez pas.

Vous avez donc fait ici un mensonge inutile?

Comment, ma planche du 8 juin n'est pas une opposition?

Pour des jurisconsultes, vous n'êtes pas forts.

N'est-ce pas mettre opposition à un jugement que de buriner : « Je persévère à décliner votre compé» tence, et vous déclare n'admettre ni ne reconnaître » le soi-disant jugement rendu..... Je vais en référer » directement au Grand-Orient par une plainte..... »

Là encore vous êtes pris faisant une assertion inexacte.

Que voulez-vous, vous suivez des sentiers non frayés pour les francs-maçons.

Allons plus loin.

Je vous accorde que tout ce que vous avez fait soit légal, régulier, constitutionnel, *ce qui n'est pas :* nous le démontrons.

Vous n'auriez eu ni le pouvoir ni la faculté d'apprécier de la valeur de mon opposition ou de mon appel, dans le cas où cette opposition, cet appel vous aurait paru mal fondé.

Ce soin incombait à la chambre d'appel. Art. 621 des statuts généraux.

Quels maçons êtes-vous, vous qui connaissez si peu nos règlements ?

Maçons d'hier. — Maçons de vengeance !

Qu'est-ce à dire ? — Le Grand-Maître a usé de son droit en révoquant le F.·. Hubert.

Mais je l'avais pensé et exprimé avant vous et en termes plus maçonniques que vous.

Je ne m'élèverai pas contre le coup qui m'atteint; je *respecte le Grand-Maître dans l'exercice de ses prérogatives* (1).

Le Grand-Maître a usé de longanimité !..

Ce n'est pas l'expression qu'il fallait.

Jugez-en vous-mêmes.

Le Grand-Maître m'écrivait le 29 février, deux jours après le décès de mon père :

« Mon cher monsieur Hubert,

« ..... Aujourd'hui que le sort est venu vous frapper si cruellement dans vos plus chères affections, *comptez plus que jamais sur les sentiments* d'affection et d'*estime* que j'ai pour vous. »

Ce sont là des contradictions qu'il est fâcheux de rencontrer chez certains maçons.

Et nous ne sommes pas au bout.

Ne me contraignez pas à prendre la plume de nouveau, à tourner de votre côté le fanal de la vérité vengeresse. Vous ne pouvez pas douter de tout ce qu'y perdraient quelques uns d'entre ceux qui se posèrent comme mes juges.

Dans ma planche du 8 juin, je confirme la récusation que j'avais faite de la juridiction dite *Conseil du Grand-Maître ; la main sur la Constitution, les statuts généraux, les arrêtés du Grand-Orient, violés, méconnus, interprétés captieusement, je déclare former opposition à l'arrêt de condamnation prononcé.*

(1) J'ai combattu, dans la commission et dans le sein du conseil du G.·.-M.·., la disposition qui laisse au G.·.-M.·. le soin de nommer et de révoquer le Chef du secrétariat. — Je disais que le Chef du secrétariat devant être la personnification de la pensée qui meut le G.·.-O.·., le sénat maç.·. devait élire et frapper lui-même le Chef du secrétariat, etc., etc. — Mais aucun des membres du conseil n'ayant pris la parole, e me tus, en ajoutant : — « Si j'insistais davantage, vous croiriez que c'est une question de personne que je soutiens, et non de principe. » H.

Ce n'est pas encore le moment d'entrer dans une discussion approfondie à cet égard.

Elle arrivera dans une des plus prochaines séances du sénat maçonnique (1).

Elle se fera dans tous les ateliers, dans toute la Maçonnerie.

Les droits que je défends sont les droits de tous les maçons ;

Les prérogatives que je sauvegarde sont les prérogatives de chacun de nous...

Et ces prérogatives, ces droits triompheront, car ils sont basés sur la justice, sur la raison.

Seulement une courte énumération pour enseigner la voie.

L'art. 99 du nouveau titre III de la constitution s'exprime ainsi :

« Les articles de la Constitution du 22 Ab 5849, » des statuts généraux, des règlements, arrêtés ou dé- » cisions du G.·.-O.·. continueront à être exécutés » dans toutes les dispositions qui ne sont pas con- » traires aux présentes dispositions. »

Aux dispositions que renferme le nouveau titre III.

Ce premier point posé, avançons :

Chap. VII. Dispositions transitoires, art. 97, § Ier.

« Les députés seront nommés dans le plus bref dé- » lai. Ils devront se réunir à Paris le *premier vendredi de mars prochain.* »

En conformité de ces prescriptions, les élections des nouveaux députés ont été opérées; la nouvelle législature a été ouverte et solennellement installée, le 11 mars 1853, par le 2e Grand-Maître adjoint de l'Ordre.

Pourquoi alors, en présence des art. 25, 26 et 27, § VI, intitulé : *des jours de tenue du Grand-Orient et de ses Chambres* arrêtés des 27 novembre et 7 décembre 1849, et 21 septembre 1851), le Grand-Maître, à la suite de la séance du G.·.-O.·. du 29 avril, *s'est-il permis*, sans pouvoirs aucuns, en enfreignant toutes les lois qui régissent l'Ordre, d'arrêter les réunions du G.·.-O.·., de diriger l'Institution (je ne parle pas de l'administration), en dehors de cette assemblée, qui a bien ses droits, *de lui substituer une commission illégale* où l'on admet le maçon Janin, d'où l'on éloigne le frère Jobert aîné...

La loi n'oblige-t-elle pas tout le monde en maçonnerie ! Et peut-on souffrir des maîtres là où il n'y a que des égaux?

La Maçonnerie est une association volontaire, que le libre consentement de chaque franc-maçon forme, consolide, entretient et conserve.

(1) Nous avions compté sans la violence du 22 juin !... sans les hontes et les faiblesses de la séance qui a suivi. Direz-vous, vous qui avez un devoir sacré à remplir vis-à-vis des ateliers de la correspondance, les motifs qui vous avaient contraints à ne pas accepter les fonctions de surveillant, d'orateur, de secrétaire général, la qualité de député; vous, dont la non-acceptation a été transformée en *démission ordinaire, libre ;* vous, dont la démission n'a pas été lue, même révélée au G.·.-O.·. H.

Elle ne peut supporter de parallèle avec la société civile.

Ce qui est souvent possible, permis, toléré, ce qui est quelquefois nécessaire dans cette dernière, n'est ni possible, ni permis, ni toléré, ni nécessaire dans la première.

L'homme, en naissant, est englobé dans une société qui a son gouvernement, ses lois pour le retenir, le défendre contre lui-même, contre ce qui l'entoure, pour faire l'équilibre du bien contre le mal.

Ce gouvernement, ces lois, vont entièrement ou non à ses goûts, à ses convictions.

Dans l'un et l'autre cas, il doit se soumettre, tout en travaillant *légalement* à les faire graviter vers les croyances qu'il juge les plus justes, les meilleures.

Ce gouvernement, ces lois, imposent des charges qu'il est tenu de remplir et d'acquitter.

En un mot, on n'est pas, dans ce monde, sans être citoyen d'une société ayant une forme quelconque de gouvernement. Ce gouvernement vous oblige toujours d'une certaine façon.

La Franc-Maçonnerie, au contraire, n'est pas une condition *sine quâ non* de l'existence.

Que de gens qui n'appartinrent pas, qui n'appartiennent pas à l'Institution et qui ont rendu et qui rendront des services notables à l'humanité, à la civilisation, qui accomplissent des actes éminents de philanthropie.

La Franc-Maçonnerie n'est qu'un moyen de plus qui nous est offert pour nous perfectionner et perfectionner nos semblables, une école de haute morale, de haute philosophie, de haute charité.

Nous y entrons librement, nous y restons librement, nous contribuons librement à sa conservation, en nous imposant volontairement.

Que ce que nous pensions y trouver ne s'y rencontre pas, que l'enseignement que nous y rêvions s'affaiblisse ou soit perverti, que l'arbitraire y remplace la tolérance, que l'iniquité y succède à la justice, que les petites vanités, plantes parasites, poussent là où doit germer l'amour de son frère, que les questions personnelles, égoïstes, envahissent le champ de l'oubli de soi, du désintéressement.....

Et aussitôt.... nous nous retirons, nous cessons de fournir notre quote part,

Ne gardant de notre détermination d'autre inquiétude que le regret d'une illusion perdue.....

Aussi qu'observons-nous ?

La société civile, du consentement de tous, garantit l'exécution de ses lois par une *autorité armée*.

La société maçonnique demande l'obéissance de ses arrêts *à la force morale*.

Les francs-maçons mieux que le justicier d'Aragon au roi, au nom des cortès, peuvent dire à tous leurs Grands-Maîtres :

« Nous qui valons chacun autant que vous, et qui » tous ensemble sommes plus que vous, nous pro» mettons d'obéir à votre administration, si vous res» pectez nos droits et nos priviléges, sinon, non. »

§ 2 de l'art. 97 : « Le conseil du G.·.-M.·., tel qu'il est aujourd'hui composé, exercera les pouvoirs qui lui sont conférés par les présentes jusqu'à l'installation du nouveau conseil. »

Or le conseil se composait ainsi :

Du Grand-Maître, — des FF.·. Berville, 33e.·., G.·.-M.·. adjoint de l'Ordre ; Bugnot, 33e.·., président du G.·.-O.·. de France, représentant particulier du G.·.-M.·.; — Heullant, 1er surv.·. du G.·.-O.·.; — Barjaud, 2e surv.·. du G.·.-O.·.; — Henri Wentz, orat.·. du G.·.-O.·.; — Adolphe Perier, secrétaire-général du G.·.-O.·.; — Houtelet, 1er expert ; — Razy, orat.·. adjoint ; — Desanlis, — Faucheux, — Portallier, — Voury, — Fourrié, — Lœulliet, — Ollivier.

Alors, que vient faire le maçon Janin parmi ceux qui me jugent ? à la faveur de quel article des statuts généraux ou de la Constitution, abrogeant l'art. 97, pénètre-t-il jusqu'au milieu des membres du conseil?

De quel droit m'écrit-il ? me notifie-t-il des jugements ! N'est-ce pas le F.·. Bugnot, en vertu de l'article 97, qui seul avait le droit de siéger, de m'écrire, de me signifier des jugements aux lieu et place du maçon Janin ?

D'où arrive-t-il que le maçon Janin, sans être apte, dépose un bulletin dans l'urne qui contient ou ma condamnation ou mon acquittement ? etc.

Sont-ce là de ces nullités qui vicient et infirment les opérations d'un tribunal même régulier?

C'est ce qui nous révèle peut-être pourquoi les pièces qui m'ont été expédiées ne satisfont pas à l'article 59 du nouveau t. III de la Constitution.

« Les décisions et arrêtés du Grand-Maître, en son conseil, seront contresignés par un rapporteur et enregistrés au secrétariat. »

Est-ce là encore une nullité ?

J'aurais bien pu, au lieu de prendre la peine de répondre à ces différentes planches, les considérer comme des plaisanteries de mauvais goût et les jeter au feu.

Je ne m'arrête pas au contre-seing du rapporteur. Il est certains courages qui, malgré tout, n'osent pas s'affranchir d'une certaine pudeur.

Donc, pour résumer, la présence du F.·. Janin aux réunions des 1er et 10 juin, réunions *dites* conseil du G.·.-M.·., donc ses planches, donc ses votes, donc ses prétendues notifications non enregistrées au secrétariat, rendirent ce conseil et les actes qui en émanaient irréguliers, inconstitutionnels, impuissants, dénués de toute autorité.

Parce que, vu l'art. 97,

Ou l'ancien conseil devait agir, et vous savez sa composition ;

Ou c'était le nouveau, et voici quelle était sa composition au 1er, au 10 juin :

Le Grand-Maître, — les F.·. Berville, 1er G.·.-M.·.

adj.·.; — Desanlis, 2e G.·.-M.·. adj.·.; — Janin, président du Grand-Orient; — Jobert aîné, 1er surv.·.; — Razy, 2e surv.·.; — Bugnot, orateur; — Adolphe Perier, secrétaire général.

Sortez de ce dilemme. — En conséquence, les maçons qui formaient la réunion des 1er et 10 juin, ne pouvaient me juger.

Je démontrerai bientôt que ni l'ancien, ni le nouveau Conseil du G.·.-M.·. n'étaient fondés en droit à me juger.

Art. 42. — « Le Grand-Maître a le droit de remettre toutes les peines portées par la Maçonnerie; il peut évoquer, s'il le juge convenable, les affaires disciplinaires et celles qui pourraient intéresser la sécurité ou la prospérité de l'Ordre. »

Je prie mes frères de remarquer dans quelle partie du nouveau titre III de la Constitution se rencontre cet article.

C'est au chap. II, intitulé *Du Grand-Maître et de son conseil*. Ce chapitre est divisé en deux sections bien distinctes.

La première section est relative *aux pouvoirs du Grand-Maître*... seul.

La deuxième section, au contraire, traite *des pouvoirs du Grand-Maître*, en son conseil.

C'est dans la première section qu'est placé l'art. 42, c'est-à-dire dans les pouvoirs du Grand-Maître agissant seul, en dehors du G.·.-O.·., en dehors du conseil.

Le Grand-Maître évoque, — mais devant lui seul, de même qu'il *remet*, s'il le veut, *toutes les peines portées par la Maçonnerie*.

Aucune disposition du nouveau titre III, pas plus que les lois précédemment votées, n'abandonne au Grand-Maître le choix de la juridiction à laquelle seront renvoyées *les affaires disciplinaires et celles qui pourraient intéresser la sécurité de l'Ordre*.

Où irions-nous, si votre interprétation était acceptée?

Chaque jour enfanterait des commissions nouvelles.

Le Grand-Maître ne serait pas même tenu de la prendre parmi les députés.

Convenez-en, ce n'est plus de l'arbitraire que vous avez imaginé, c'est de l'absurdité. — Absurdité fatale qui vous atteindrait aussi, vous qui l'avez inventée.

Oh! mes frères, c'est l'œil tourné vers l'avenir que je vous conjure d'y réfléchir.

Continuons.

Qu'a voulu le législateur? Répondez, maçons qui m'avez condamné!

Vous ne contesterez pas que je ne sois compétent dans le cas présent.

Si vous l'aviez oublié, je vous rappellerais où je puise la prétention fondée que j'affiche à vous parler ainsi...

Le législateur, après avoir doté son Grand-Maître de la plus belle prérogative qui puisse tenter un noble cœur, celle de faire grâce, a pensé que ce qui était suffisant, dans le monde profane, n'était pas assez grand pour remplir l'âme d'un maçon.

Il a terminé sa phrase, il a complété son idée.

Le Grand-Maître pourra faire grâce;

Premier complément de la phrase. — Aussi, voyez la ponctuation.

Deuxième complément de la phrase. — Il pourra concilier.

C'est l'ami, c'est le frère, c'est l'égal, c'est le père de famille qui vous aborde pour apaiser vos dissentiments, pour dissiper vos colères, pour trancher vos différends; et cela afin de vous éviter des ennuis, des regrets et des pertes, afin de prévenir un retentissement, d'empêcher des scandales qui vous nuiraient, qui nuiraient aux vôtres, afin de préserver le bien-être général contre une passion mauvaise, contre une volonté peu réfléchie...

Voilà, Grand-Maître, tous vos pouvoirs. Ne sont-ils pas plus beaux, plus dignes du caractère dont vous êtes revêtu que ceux que vous vous êtes arrogés (1)?

Vous ne pouvez rien au delà, rien en deçà. — On vous a armé de toutes pièces pour le bien, mais on a eu soin de vous garder contre le mal que d'insidieux conseillers auraient pu vous entraîner à permettre, à sanctionner. Cela est tellement hors de controverse, que vous ne trouverez nulle part dans nos règlements, dans la Constitution, une *ombre* même de disposition qui justifie l'interprétation phénoménale que vous attribuez à l'article 42.

Lisez le rapport sur l'article 42; suivez ce que vous y dit le *T.·. Ill.·. F.·. Desanlis, dont l'expérience et la salutaire influence vous portent un puissant appui.*

Le 24 juin 1851, la Maçonnerie trouvait léger *ce puissant appui!!!*

« Enfin le Grand-Maître a le droit de remettre toutes
» les peines portées par la Maçonnerie; privilége pré-
» cieux, le plus beau du Grand-Maître, qui aimerait
» toujours à pardonner et jamais à sévir. »

Le maçon Desanlis s'arrête là. Lorsqu'il prend au contraire et détaille les attributions du G.·.-O.·., il a la précaution de laisser à ce Corps ce que votre conseil entreprend de lui ravir.

« Les pouvoirs du Grand-Orient, mes FF.·., sont
» à peu près les mêmes qu'ils étaient autrefois. Il est
» toujours le législateur et le régulateur de l'Ordre.
» Il prend plus d'influence et d'autorité, puisque *ce*
» *sont ses dignitaires qui réunissent l'action admi-*
» *nistrative.* »

(La suite au prochain numéro.)

(1) « Liez-moi, liez-moi, s'écriait le G.·.-M.·., à la séance du 9 janvier 1853, de manière à me rendre impossible le moindre mal; mais laissez-moi libre pour faire le bien... » Comme ces temps sont loin! — La morale de ceci est qu'il ne faut pas prodiguer les armes, même pour faire le bien : on les détourne trop vite du but de leur origine. H.



CHRONIQUE.

*A Madame la Comtesse de K***, au château de Saint-C***, près Quimper.*

Madame et T.·. C.·. S.·.,

Vous vous plaignez à juste titre de ce que dans ce journal, nous avons, nous hommes, avec notre attention ordinaire, pensé à peu près à tout ce qu'il y a de sérieux, qui pût intéresser et instruire les FF.·. nos lecteurs, et entièrement oublié qu'à côté des FF.·. il y a les SS.·., qui malheureusement ne sont pas toutes déjà si bien disposées à l'égard de la maçonnerie pour que par notre oubli nous leur donnions le droit de dire que nous sommes des égoïstes.

Je le reconnais, la faute est grande et dans quel abîme serais-je tombé si votre main charitable ne fût venue me montrer le danger; que de remerciements ne vous dois-je pas, à vous, ma S.·., et que d'excuses ne fais-je pas aux SS.·. de cet oubli, qui, je m'empresse de le déclarer, était indépendant de ma volonté, car jadis je n'avais aucunes relations avec ce mensuel : mais comme je tiens par-dessus toute chose à l'amitié des SS.·. pour moi, et à un peu de sympathie pour mon pauvre journal, je crois que le meilleur moyen d'arriver à ce résultat, est de leurs promettre qu'au futur nous tâcherons, soit par des nouvelles, espèces de feuilletons maçonniques, soit par des chroniques théâtrales, de faire en sorte qu'elles s'intéressent, et en désirent tout autant la venue que les FF.·., car désormais nous tâcherons que ce soit par lui qu'elles recevront les nouvelles de toutes les petites chroniques parisiennes, plus les comptes rendus des théâtres, ainsi que des banquets d'adoption, bals, soirées, modes, enfin, en un mot, tout ce qui généralement intéresse les dames.

Pour commencer nous nous contenterons de donner à nos lectrices, une nomenclature des pièces nouvelles qui occupent en ce moment le public parisien.

Les Italiens ont inauguré la saison dignement, et pouvait-il en être autrement? Avec Alboni, Mario, etc., etc., *la Cenerentola* est toujours admirable. On nous fait aussi espérer que peut-être montera-t-on le nouvel opéra d'Halévy, *la Tempesta.*

L'Opéra a deux jolis nouveaux ballets, *Ælia et Mysis* et *le Boucanier*, qui, avec de petits opéras pour compléter les débuts, attirent toujours un public nombreux.

L'Opéra-Comique, avec *le Nabab*, *Marco Spada*, la reprise du *Déserteur*, et *les Mousquetaires de la Reine*, rendus par mesdames Duprez, Miolan et Andréa Favel; et messieurs Couderc, Mocker, etc., fait que l'on y va toujours avec plaisir.

Le Théâtre-Lyrique vient de monter une nouvelle pièce, *le Bijou perdu*, et de temps en temps, *la Moissonneuse*, où nous avons été heureux d'admirer la voie de madame *Colson*.

La Porte-Saint-Martin, continue avec *les Sept Merveilles du monde* à attirer et amuser un public aussi nombreux qu'élégant.

Le manque d'espace me force à ne rien dire des autres *Théâtres*, mais nous y reviendrons au prochain numéro, avec le compte rendu de quelques unes des nouvelles pièces. Nous ne pouvons pourtant pas passer sous silence la nouvelle pièce du théâtre du Gymnase, *Diane de Lys*, dont nous empruntons à l'*Entr'acte* la spirituelle analyse de *Darthenay*.

Paul Aubry est un jeune peintre de talent, une nature d'élite, homme distingué d'ailleurs par son esprit, ses manières et sa personne. Le voici dans son atelier, rue des Martyrs, causant familièrement avec deux amis, le vicomte Maximilien de Ternon, un apprenti diplomate, jeune homme fort élégant, spirituel; dont le mérite se cache sous les dehors de la frivolité la plus séduisante, et puis Taupin, jeune sculpteur barbu, très original, le paradoxe vivant, misanthrope parce que, comme il le dit, il a raté sa vie, et qui nous fait un charmant récit de ses illusions amoureuses. Là, vous voyez aussi mademoiselle Aurore, un caprice de Paul, et qui pose comme modèle.

Maximilien veut emprunter à Paul son atelier. Il s'agit d'un rendez-vous : une grande dame, une comtesse lui a promis de venir. Paul n'a rien à refuser à son ami. Voici donc la jeune et jolie comtesse Diane de Lys qui vient au rendez-vous. Diane est une femme chez qui l'intelligence exalte le cœur; elle a de nobles instincts, un esprit élevé, le sentiment de ce qui est beau est bon, et sa nature sensible et passionnée tient peu de compte de ce qu'on appelle les convenances. Aussi dans le monde est-elle citée comme une femme romanesque et fantasque. D'ailleurs son mari, le comte de Lys, a continué sa vie de garçon, et Diane est heureuse de sa liberté.

Maximilien, seul avec elle, lui déclare son amour. Elle sourit. Un diplomate, ce mélange de sérieux et de frivole, c'est bon pour l'amitié. Voilà ce que répond Diane. Maximilien se résigne donc. Diane achète un



tableau et en ôtant son gant, elle ôte sa bague et la laisse en partant dans l'atelier. Cet oubli est bien naturel. Diane éprouve déjà tant de sympathie pour le jeune peintre.

Au deuxième acte, nous sommes dans le salon de la comtesse. Le comte dit adieu à sa femme ; il part pour la chasse pour un mois, et il serre la main du jeune duc de Riva qui reste avec Diane. Le duc fait aussi l'aveu de son amour, mais Diane ne le prend pas au sérieux : il est le cent trente-huitième, — mot qui se trouve dans un autographe de mademoiselle Mars, mot que les jolies comédiennes ont souvent l'occasion d'employer.

Voici la marquise de Nerey, la belle-sœur du comte. Bien que jeune et jolie, la marquise reproche à Diane ses légèretés, Diane se compromet ; bref, la marquise en dit tant qu'elle a l'air d'un juge d'instruction. La marquise ne rendrait pas le vice aimable mais elle rendrait laide la vertu.

Maximilien rapporte à Diane la bague qu'elle a laissée dans l'atelier de Paul. Diane s'ennuie. Maximilien ne se dévoue pas, car il est attendu par mademoiselle Delphine, une charmante danseuse de l'Opéra et puis son ami Paul l'attend dans la rue. Pourquoi ne l'avoir pas amené ? Donc Maximilien va chercher Paul.

Paul et Diane parlent d'eux-mêmes. Le jeune artiste est un cœur sincère : il raconte ses amours avec une demoiselle Berthe, mais bientôt la conversation porte sur un autre sujet. Diane adore la vie d'artiste, c'est le bonheur, la liberté, la gloire. Selon Paul, c'est le malheur. Puis, Paul est curieux : il demande à voir la main de Diane, il reconnaît la bague ! En ce moment se présente le jeune duc, mais la comtesse le renvoie sans façon. Elle veut rester seule avec Paul. Que pensera le monde d'une pareille entrevue ? Qu'importe ! Diane a besoin d'être dominée, il lui faut un ami, et cet ami, c'est Paul. Cette amitié là est déjà de l'amour, de la passion. La scène est délicieuse ; Bressan et madame Rose-Chéri la jouent à ravir.

Au troisième acte, Diane donne une soirée. Nous voyons l'amie de Diane, madame Marceline de Launay. Marceline est une bonne âme, une amie tendre et fidèle. A côté d'elle, nous apercevons madame de Lussieu avec sa fille Juliette. C'est une bonne femme de bon conseil, et selon elle, on a tort d'avoir des chevaux blancs à sa voiture quand on va chez un artiste, rue des Martyrs, c'est trop voyant. Cette madame de Lussieu est une femme d'esprit.

On se rend au bal chez la princesse***. Diane n'ira pas à ce bal, Paul vient d'arriver. On entend le bruit d'une voiture : c'est le comte qui revient de la chasse.

— Soyez tranquille, dit Diane, le comte n'entre jamais chez moi.

On l'entend monter, entrer dans sa chambre et refermer la porte.

— Le comte est rentré, tout est dit.

Paul s'éloigne et presque aussitôt paraît le comte. Il veut partir sur-le-champ avec sa femme. Diane se récrie et demande huit jours. Le comte n'accorde pas une minute. Elle se révolte, elle va appeler.

— Je vous conduis chez votre père, lui dit-il, et là, vous serez libre, je le jure sur l'honneur.

Nous retrouvons le comte et la comtesse dans un hôtel à Lyon. Le comte y rencontre le jeune duc. Le comte va à Florence ; le duc se rend en Allemagne. Le comte devient charmant, il est aimable, amoureux de sa femme ; il est bon, facile ; qu'elle voyage avec lui deux mois et ils se sépareront.

— Non, répond Diane, allons chez mon père !

Puis elle donne l'ordre à sa femme de chambre de faire atteler pour Paris.

Marceline, le bon ange de Diane, nous apparaît encore ; Marceline veut la sauver ; elle emploie tout ce que la douce et vraie amitié lui suggère pour consoler Diane. La scène est traitée en main de maître et elle a produit le plus grand effet.

Le duc est encore là ; c'est un bon et naïf jeune homme que ce duc

— Paul est ici, dit-il avec candeur à la comtesse, il veut vous voir une minute.

La comtesse n'a garde de refuser. Le duc amène Paul. Ce sont alors de libres et touchants épanchements d'amour où les deux amants emploient tout ce que le langage de la passion a de plus doux, de plus ardent, de plus fou. Ils sont surpris par le comte.

— Je suis à vos ordres, dit Paul.

— Je ne vous connais pas, répond le comte, mais si je vous retrouve dans les mêmes conditions, je vous tue.

Le comte emmène sa femme.

— Nous nous reverrons, monsieur le comte, dit Paul.

Nous retrouvons, au dernier acte, Paul dans son atelier. Il eût suivi la comtesse à Florence, mais il avait tout juste assez d'argent pour revenir à Paris. Maximilien est là avec le pauvre sculpteur Taupin qui, tout en fumant sa pipe, nous raconte ses tribulations conjugales qui sont toute une burlesque et amusante épopée.

Maximilien conseille à Paul d'épouser mademoiselle Juliette de Lussieu, une jeune héritière d'un million, d'autant plus que la comtesse Diane, dans son humeur fantasque, adore maintenant son mari.

— Tiens, Paul, lis plutôt cette lettre de Diane à Marceline.

En effet, plus d'espoir ; Paul dépité épousera Juliette, il déchire les lettres de la comtesse, et il écrit à sa mère pour lui annoncer son mariage avec mademoiselle de Lussieu.

En ce moment, entre Diane, éperdue, brisée, haletante. Paul la reçoit froidement.

— Vous vous mariez ? dit-elle.

— C'est la vérité.

Mais bientôt ils s'expliquent : ils s'écrivaient tous les deux chaque jour, mais Diane n'a reçu aucune lettre de Paul, ni Paul de Diane. Tous deux sincères, ils se jettent avec transport dans les bras l'un de l'autre, heureux, exaltés, vivant de la même âme, quand on frappe à porte. C'est le comte.

— Tu m'aimes? dit Paul.

— Oui, jusqu'à la mort, ma vie t'appartient.

Paul détache du mur deux épées, va ouvrir et reçoit aussitôt un coup de pistolet en pleine poitrine. Paul tombe. La comtesse s'évanouit.

Maximilien et Taupin accourent au bruit de la détonation.

— Messieurs, dit le comte, la loi est pour moi, je l'ai tué.

Tel est en substance ce drame qui, depuis la première scène jusqu'à la dernière, a séduit, charmé, touché, émerveillé tous les spectateurs. Il y a en effet dans cette œuvre si originale, si neuve, si émouvante, de la passion, du cœur, de l'esprit, de la gaieté, de l'observation, de l'art, de la fantaisie, tout ce qui plaît et entraîne, tout ce qui constitue un vrai chef-d'œuvre de genre.

Quant aux actrices, elles n'ont pas fait défaut à l'œuvre. Mademoiselle Figeac est ravissante, touchante dans Marceline, l'amie dévouée de Diane; dans la belle scène où elle console la pauvre comtesse, elle a été adorable de sentiment et d'expansion. Mais les honneurs de la pièce reviennent de droit à madame Rose-Chéri qui n'avait jamais eu à traduire un personnage plus sympathique et plus varié; l'admirable comédienne en a mis en lumière toutes les nuances diverses avec un talent de premier ordre. L'expression toujours vraie.

Espérant que cette chronique aura réussi à vous plaire;

Agréez, chère comtesse et T.·. C.·. S.·., l'assurance de la haute considération et du dévouement tout Frat.·. de

Votre très humble F.·.,

CHARLES DE PANOUILHÈRES.

AVIS AUX ABONNÉS.

Nous regrettons que, par suite d'un malentendu survenu à l'imprimerie, le journal ait été retardé jusqu'aux premiers jours du mois; nous en faisons des excuses à nos abonnés, et nous leur promettons que le numéro prochain ne sera pas en retard. Dans ce prochain numéro nous donnerons le compte rendu de la séance solennelle du GRAND CONSEIL DES CHEVALIERS KADOSH D'ISIS-MONTYON qui célébra, le 30 novembre, la fête de SAINT-ANDRÉ. Cette fête est une de celles qui font sensation dans les annales de l'ordre, car depuis vingt-cinq ans cette fête est seulement la seconde que l'on ait célébrée. Isis-Montyon, avec sa générosité ordinaire, a choisi cette occasion pour décerner une médaille d'honneur au plus ancien membre d'un Atel.·. symbolique de l'Or.·. de Paris, sous l'obédience du G.·. O.·. de France, qui n'ayant jamais quitté sa mère L.·., en aura toujours été membre actif et cotisant. Nous donnerons aussi le compte rendu de la réunion d'actionnaires de la SOCIÉTÉ-CIVILE pour l'achat du TEMPLE de la MAÇONNERIE française. Cette réunion a eu lieu le mardi 29 novembre, dans le local de la rue Cadet, n° 16, de 2 à 4 heures.

CHARLES DE PANOUILHÈRES.

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.



SOMMAIRE : Un auteur malheureux. — Voyage maçonnique autour du monde. — Les chev.·. du Knef. — Tenue du souv.·. chap.·. des philosophes hermétiques. — Règlement pour une loge symbolique. — La fille d'un franc-maçon (*Nouvelle.*)— Le flambeau du monde. — Nécrologie. — Faits divers. — Théâtres. — Table des matières.

« Proclamer les vertus et combattre les vices, des maçons est le noble but. »

« Publions, établissons, propageons la vraie maçonnerie, nous aurons rendu plus de services à la terre que tous les législateurs ensemble. »

UN AUTEUR MALHEUREUX !

ORTHODOXIE MAÇONNIQUE

Ouvrage récent du F.·. RAGON (1).

« Un livre quand même ! »
(*Plusieurs auteurs.*)

Portrait de l'auteur.

Le F.·. Ragon dit :

« Avis :

» L'auteur de cet ouvrage (le F.·. Ragon) se réserve le droit de le traduire ou de le faire traduire *en* toutes les langues. »

(Le F.·. Ragon est, il nous l'apprend page 423, philologue ; mieux que cela, auteur en philologie ; il est encore, voir page 439, auteur de calembours.)

I

1° La *morale* dit :

« La modestie suit le mérite comme l'ombre suit le corps. »

2° Et la *grammaire* veut :

« *dans* toutes les langues. »

Ragon, page 1 :

« Il n'y avait (chez les maçons les plus instruits qu'il a vus dans ses voyages), sauf de rares exceptions, aucune unité de pensées, aucune fixité de vues, aucune opinion bien arrêtée sur l'origine de l'ordre, sur son but secret. »

La *constitution*, art. 1 :

« La franc-maçonnerie, institution essentiellement philanthropique, philosophique et progressive, a pour base l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme ; elle a pour *objet* l'exercice de la bienfaisance, l'étude de la morale universelle, des sciences et des arts, et la pratique de toutes les vertus. Sa devise a été de tout temps : liberté, égalité, fraternité. »

Pas un maçon qui ne connaisse cela !

Ragon, page 2 :

« Sans doute il est peu d'associations qui puissent s'honorer d'avoir aussi complétement de tels principes, de les observer avec autant de désintéressement et de *traverser* les siècles sur de telles *bases.* »

1° La *logique* :

« Sans doute...; *mais*... (et la conséquence obligée que l'auteur a oubliée. »

2° Le *bon sens :*

« Ou ces bases sont fixes, et alors ne les emportant pas avec elle à *travers* les siècles, la maç.·. est assez mal assise ; ou ces bases sont *mobiles*, et rien d'étonnant qu'il n'y ait chez les maçons aucune *fixité* de vues. »

(1) Nous avons reçu plusieurs critiques de l'ouvrage du F.·. Ragon : celle du F.·. Leriche étant la seule qui laisse complétement de côté l'auteur, dont la personne est sacrée, pour ne s'occuper que de son livre, c'est aussi la seule que nous publierons. Nous sommes persuadé, d'ailleurs, que le F.·. Ragon, dont le talent nous est connu, ne manquera pas de réponse.

Ragon, page 2 :

« Depuis qu'on ne dit plus *franche-maçonnerie*, *franches-maçonnes*, c'est une faute grossière contre la logique et la grammaire d'écrire *franc-maçon*, *francs-maçons* : comment écrirez-vous le pluriel de *franc-maçonne?* »

La *grammaire* :

« 1° En grammaire, l'usage fait loi et tient lieu de logique. »

« 2° Par euphémisme, on écrit *grand'mère* au lieu de *grande mère;* on écrira *franc-maçonnes.* Quelle difficulté y voit l'auteur, et croit-il le bonheur de l'humanité attaché à la solution de cette question ? »

Ragon, page 3 :

« Il (le serment) a été reproduit *pour prouver* que l'institution est une rénovation, une continuation des mystères de l'Asie, de l'Egypte, qui étaient aussi des écoles, *mais* où l'on enseignait toutes les sciences et tous les arts. »

1° *Tout le monde* :

« Qu'est-ce qu'un mystère, *matière* d'enseignement, qui est une école, *lieu* où l'on enseigne ?... »

2° La *grammaire* :

« Pourquoi *mais* devant une explication ? La conjonction *mais* annonce restriction, exclusion, et non pas développement. »

3° Le *bon sens* :

« Ce serment ne *prouve* rien du tout. »

La *constitution*, art. 1[er] :

« La maçonnerie est une institution... *progressive.* »

Ragon, page 3 :

« On y recevait la grande initiation avec la connaissance de la doctrine sacrée, qu'il conviendrait de reproduire si l'on veut que le serment actuel cesse d'être un non-sens. »

Ragon, page 8 :

« L'un prend, et *avec raison*, l'initiation à son origine; il la fait descendre de siècle en siècle chez les diverses nations qu'elle éclaire et civilise... Les anciens poëtes, initiés, parlant de la fondation d'une ville, entendaient l'établissement d'une doctrine. (V. page 44.) »

1° La *critique* :

« Où est la raison ? »

2° La *logique* :

« Il y a, page 44, où l'auteur renvoie le lecteur, une affirmation de preuve, point : c'est une plaisanterie indigne d'un homme grave. »

Ragon, page 8 :

« D'autres auteurs font descendre la maçonnerie de la fondation du temple de Salomon. C'est être étranger à toute inspiration initiatique que de concevoir une telle origine. »

1° La *logique* :

« C'est être étranger à toute espèce de raison que de donner des affirmations pour des preuves.

Ragon, page 11 :

« La franc-maçonnerie est la religion de l'âme, et elle n'impose aucun joug religieux à ses initiés. »

Le *bon sens* :

« Qu'est-ce qu'une religion de l'âme? qu'est-ce qu'une religion qui n'est pas de l'âme? qu'est-ce qu'une religion qui laisse à chacun la liberté de violer ses préceptes? *Patati! patata! zim! boum!* »

Ragon, page 4 :

« Nous démontrons qu'après la destruction, dans les Gaules, des colléges druidiques par Jules-César, les anciennes institutions expirèrent... »

« Ce qu'on appelle l'écossisme n'existait pas. Ramsay... »

1° *Tout le monde* :

« Où démontrez-vous cela ? Citez donc ! »

2° L'*histoire* :

« Qui vous a dit? où avez-vous appris ? comment savez-vous ? de qui tenez-vous ? où avez-vous vu ? Des documents, des citations, quelque chose, s'il vous plaît. »

3° L'*intelligence* :

« Ces principes... »

« Ces principes... quels principes? Un fait, une anecdote, peut-être un conte ? Savez-vous ce que c'est qu'un principe ?... »

Ragon, page 11 :

« La vraie maçonnerie, composée de trois degrés, n'enfante pas de schisme. »

Le *sens commun* :

« La *forme* ne constitue pas le *fond* de la maç.·.; la *vraie maç.·.* est ailleurs que dans ses trois degrés. »

Ragon, page 12 :

« Depuis longtemps nous nous sommes occupé de recueillir et ne coordonner de nombreux matériaux propres à atteindre ce but (la pensée d'offrir une in-

1° La *grammaire* :

« On y *trouvera* : futur, 3[e] personne du singulier, 1[re] conjugaison, ayant le verbe *aimer* pour type. »

2° La *méchanceté* :

struction maçonnique générale)... Il (ce travail) formera sept volumes. »

« On y *trouve*... »

« Dans cet immense travail il est une foule de choses que nous ne pourrions pas énumérer sans doubler, à la table, le détail de chaque volume... »

« L'auteur y traitera de tout et d'une foule d'autres choses : ce sera fâcheux pour l'ouvrage, l'auteur et les lecteurs (s'il y a des lecteurs). »

3° Le *bon sens :*

« Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas attendu, pour faire son *Orthodoxie*, que les fastes initiatiques qu'il nous promet fussent publiés ? Il y aurait peut-être indiqué les preuves qui manquent dans son *Orthodoxie* et qui en rendent la lecture fastidieuse et inutile, car on ne croit pas *sur parole*, en *attendant*. »

Ragon, page 18 :

« Est-ce nous *flatter que* de penser *qu*'un maçon *qui* aura lu une partie de cet ouvrage et parcouru l'autre, *peut*, sans présomption, se *flatter* d'être, dès ce moment, à même de *connaître*, *juger*, *apprécier* le mérite de l'institution à laquelle il appartient, car il saura *distinguer le vrai du faux*, c'est-à-dire *séparer la vérité de l'erreur*. »

1° La *grammaire* :

« *Pourra, futur*, 3° personne du singulier; le *pouvoir* suivra, *futur ;* la lecture de l'ouvrage, qui elle-même n'aura lieu que dans l'avenir, *futur* : *oia képhalé!* »

2° La *critique :*

« Oui, c'est se *flatter que* de se *flatter que* le lecteur pourra se *flatter que* la lecture de l'ouvrage le mettra à même de *connaître*, *juger*, *apprécier*, *savoir*, *discerner*, *voir*, *comparer*, *admirer* le mérite de l'institution et le talent de l'historien; car il ne saura pas distinguer le vrai du faux, c'est-à-dire séparer la vérité de l'erreur, c'est-à-dire distinguer le vrai du faux, c'est-à-dire séparer la vérité de l'erreur, c'est-à-dire distinguer le vrai du faux, c'est-à-dire...., et ainsi de suite durant toute l'éternité.

» Qu'est-ce qui prouve en effet que ce n'est pas se flatter *que* de se flatter *qu'on* peut penser *que* le lecteur pourra se flatter... ?

3° Le *bon sens :*

« Si la maç.·. n'existe que par et pour ses formes, on demande la raison de son existence. »

« L'auteur a pris pour épigraphe :

« Celui qui établit des principes fait moins un livre qu'il ne donne un livre à faire. »

« Cette épigraphe est un piége, un leurre, un mensonge. »

Ragon, page 21 :

« Avant d'entrer en matière, rappelons rapidement... ce que nous *disons* dans les fastes initiatiques sur l'origine très moderne de la franc-maç.·. en Europe. »

La grammaire :

« Ce que nous *dirons*, futur, puisque le livre n'existe pas encore. »

Ragon, page... au hasard, page 477 :

« Pour y parvenir (à la vérité), il faut être comme, au commencement, était l'homme, en présence de la nature dont il recevait directement les impressions. »

La science :

« La vérité, telle que l'auteur l'entend, ne peut être connue que *dans* la société. En dehors d'elle, en face de la nature, l'homme n'est plus homme. En dehors de la société, les sentiments de l'homme n'ont plus d'objet ; ses aspirations se perdent dans le vide ; ses facultés s'éteignent faute d'aliment ; son activité, qu'on me pardonne le mot, se trouve *en face du néant*. En dehors de la société, l'homme se heurte perpétuellement contre l'impossible, le plus redoutable des oppresseurs : l'homme n'est plus *libre*.

Ragon :

« La science en général fait abstraction des politiques et des religions pour être une et universelle. »

La science :

« L'auteur voit la vérité en mirage; la figure est retournée.

» 1° La science ne fait abstraction de rien ; bien au contraire, elle a besoin de tous les faits pour se con-

stituer à l'état de science. — La psychologie, que prône l'auteur, s'ouvre en cela avec l'opinion qu'il vient d'exprimer, n'est pas une science: c'est un infirme, qui ne voit que la moitié du monde, qui est borgne. 2° Il n'y a pas de science une et universelle; il n'y a que des sciences ayant chacune des lois spéciales. »

Ragon, page 579:

« Le nitre est *connu* pour être un élément constitutif de la plupart des corps naturels. Combiné avec le principe alcalin, il produit le natron ou natrum des anciens et le salpêtre des modernes. »

La chimie:

« *Ah! bah!* Le nitre, c'est de l'azotate de potasse, combinaison d'acide azotique et de potasse. L'azotate de potasse s'appelle dans le commerce salpêtre; donc le nitre, c'est du salpêtre. Comment, dès lors, le salpêtre peut-il se combiner avec la potasse pour former du salpêtre? Quelle algèbre a jamais discuté cette équation:

« Salpêtre *plus* potasse *égale* salpêtre. »

Ragon, page 579, note didactique:

« Eau-forte, acide *nitreux.* »

La chimie:

« L'eau-forte, c'est de l'acide *nitrique;* l'acide *nitreux* diffère de l'acide *nitrique*, et, par conséquent, de l'eau-forte, pour deux équivalents d'oxygène. »

Ragon, page 579:

« Eau-forte, acide nitreux qui ronge et dissout les métaux, excepté l'or. »

La chimie:

« L'or et *le platine* résistent également à l'action de l'acide *azotique*, de l'eau-forte. »

Ragon, page 456:

« Seule (la science magnétique) elle peut les (adeptes) fixer dans la croyance du vrai et résoudre plus tard le grand problème de l'absolu. »

La philosophie:

« Quelle relation y a-t-il entre le magnétiseur et l'absolu? L'assertion de l'auteur devait être précédée de la solution de cette question. »

Ragon, page 510:

« Nous croyons fermement que le magnétisme bien étudié, ou, si l'on veut, la science des mages, est la clef d'or qui ouvrira ce sanctuaire encore impénétrable où l'adepte studieux et persévérant s'initiera aux mystères de son être et de sa destinée. »

1° *Le bon sens:*

« Qui vous porte à croire? Je ne crois pas; j'ai autant de raison que vous. A quoi sert votre livre? »

2° *La grammaire:*

« *Magnétisme* n'est pas synonyme de *magisme* ni de magie dans le langage de tout le monde. L'auteur a tort d'employer des mots dans une signification qui n'est adoptée par personne. »

3° *La logique:*

« Quelle est la relation entre le magnétisme et notre destinée? »

Ragon, page 505:

« Après le réveil, le somnambule n'a aucun souvenir de ce qu'il a dit ou fait, parce que l'action de l'âme ayant lieu *extrinsèquement*, hors de lui, ne réagit pas sur lui; tandis qu'une personne qui a fait un songe, un rêve, peut se le rappeler, parce que l'action animique ou spirituelle s'est accomplie *concentriquement.*

La science:

« On ne connaît pas la manière d'être de l'âme dans le rêve ni le somnambulisme. L'affirmation de l'auteur exige des preuves qu'il ne donne ni ne fait entrevoir: *extrinsèquement*, *concentriquement*, des mots! »

Ragon, page 510:

« L'étude *de* l'action *de* l'esprit *de* l'homme sur la matière... mènera infailliblement l'initié à connaître l'action *de* l'esprit *universel* (le magnétisme) dans toute la nature, et à se rendre compte *de* phénomènes éternels et *de* ceux qui ne sont qu'éphémères. »

La logique:

« De... de... de... de... *de quoi?* On ne peut rien conclure du particulier au général. Si vous avez une règle qui détruise celle-là, pour Dieu, faites-la connaître. »

Ragon, page 510:

« Le principe étant *un*, l'esprit de l'homme est de même nature que l'esprit *universel.* »

1° *La science:*

« Le principe étant *un*... Qui vous l'a dit? La preuve! »

2° *L'arithmétique:*

« Un, plus un, plus un..... *Un?* L'addition est fausse. »

Ragon, page 193:
« Maçonnerie napoléonienne. »

L'histoire :
« Qui vous a dit? Comment savez-vous? Où avez-vous vu? L'histoire ne doit pas être un recueil de commérages. »
Un garde champêtre, ex æquo :
» On fait à savoir qu'on a perdu un chien de chasse; on n'a qu'à s'adresser à moi, on le lui rendra, moyennant dire comme il est. »

Ragon, auteur en philologie, page 501 :
« Un jeune homme de vingt ans, d'une excellente santé, *fut*, il y a quelques années, endormi par le chloroforme, *pour lui faire* une opération. »
Ragon, page 501, note psychologique :
« Le sentiment donne à l'âme conscience d'elle-même par le plaisir et la douleur. »

La psychologie:
« Il faut à l'âme, pour qu'elle ait conscience d'elle-même, la faculté générale de connaître la *raison*; ce n'est donc pas le sentiment qui lui donne cette conscience. L'auteur est à la psychologie ce qu'est pour vous un ami maladroit qui en vous caressant vous défigure. »

Ragon, auteur en philologie, page 502 :
« C'est l'électricité atmosphérique qui, par l'intermédiaire des poumons faisant les fonctions de plateau électrique, cause le phénomène de la vie, parce que l'azote qui domine dans les fluides électriques de l'atmosphère et qui chez l'homme est l'alimentation principale de son organisation, opère la réaction, la transformation du sang veineux (bleu) en sang artériel (rouge). »

1° *La grammaire:*
« Quel style!
« *A.* L'alimentation est le résultat de l'action de l'aliment; l'azote est un *aliment*, et non une alimentation.
« *B.* L'organisation n'est pas l'organe; l'aliment agit sur l'*organe* et non sur l'*organisation.* »
2° *La chimie*:
« C'est l'oxygène qui opère la transformation que l'auteur attribue à l'azote. »
3° *Le sens commun:*
« L'argument de l'auteur revient à celui-ci : D'abord et avant tout, les poumons vivent; l'électricité atmosphérique agit sur les poumons (qui vivent) et fait vivre les poumons (qui vivaient). En bonne logique, ce raisonnement s'appelle une *pétition de principe*, une puérilité.

Ragon, auteur en philologie, page 502:
« On sait que les poumons fonctionnent toujours et de la même manière dans la veille comme dans le sommeil; les fonctions du cœur dérivent de celles des poumons, et *celles-ci* sont *mises en jeu* par la pression atmosphérique d'où naît la circulation du sang. »

1° *La physiologie*:
« Le thorax se dilate en vertu d'un *principe vital inconnu;* les poumons suivent le mouvement du thorax, se dilatent, et *laissent* entrer l'air; le thorax se resserre, les poumons aussi, et chassent l'air dans l'atmosphère qui ne le reçoit sans doute pas en vertu de sa pression. »
2° *La physiologie:*
« Le cœur *envoie* le sang aux poumons qui le transforment. »
« Par quel procédé de dialectique l'auteur a-t-il *découvert* que les fonctions du cœur dérivassent de celles des poumons, alors qu'elles leur sont préexistantes? »
La grammaire :
« Celles-ci (les fonctions) sont mises en jeu... »
Bah! Dire que les fonctions sont mises en jeu, c'est dire que les fonctions sont mises en fonctions; en autres termes, que le jeu est mis en jeu. »

Ragon, page 3 :
« Nous avons aussi remarqué que, en général, les maçons connaissent à peine la Maç.·. de leur pays, comment on l'y a instituée, *ni* l'histoire de l'autorité qui la dirige. Ce sont cependant des choses qu'il importe de connaître. »

La science:
« La société obéit à des lois dont elle n'a pas encore la conscience bien claire, à des lois qu'elle ne peut détruire, qu'elle ne peut même pas suspendre, si ce n'est à son grand dommage; sa liberté n'est qu'une obéissance raisonnée : la société a donc besoin de connaître les lois qui la gouvernent. Or, la science

sociale ne peut pas se constituer par la seule force de l'esprit s'exerçant sur lui-même, il faut donc étudier les faits, les discuter, les établir pour ainsi dire en formule, d'où puisse être dégagée l'inconnue, soit la raison du passé, la nature de l'avenir. L'histoire de l'humanité est donc nécessaire. Mais l'utilité, s'il vous plait, de l'histoire de la Maç.·., dont le but est connu, la marche toute tracée? Prouvez, autrement qu'en l'affirmant, que l'histoire maç.·. est une chose qu'il importe de connaître. »

Ragon, auteur en philologie, page 472, note étymologique :
« Isaïe signifie Médecine des philosophes. »

Ceux qui savent l'hébreu :
« Pas de bouffonneries! Isaïe a pour racines : *iesha* (du verbe *iesh*), salut, et *iah*, Dieu. — Où est là-dedans la *médecine des philosophes?*

Ragon, auteur en philologie, page 472 :
« Jérémie signifie la Moelle de l'émission sacrée. »

Les hébraïsants :
« Jérémie signifie *celui que Dieu a élevé*; il a pour racines *iah*, Dieu, et *ioram*, élevé, de la racine inusitée, *roum*. »

Ragon, auteur en philologie, page 423 :
« Daniel signifie l'Esprit de Dieu. »

Les hébraïsants :
« Epelons :
Dan, *juge*; *i* constructif équivalent au génitif des langues occidentales, *de*; *el*, Dieu, *juge de Dieu : qui Dei nomine jus dicit*, et non esprit de Dieu, que diable !

J.-A. Leriche.

VOYAGE MAÇONNIQUE AUTOUR DU MONDE

PAR UN INDIEN.

(*Suite.*)

RITE DE MEMPHIS.

MAÎTRE.

Ouverture des travaux.

Le très vén.·. maître frappe un coup de maillet, qui est répété par les vén.·. premier et deuxième surveillants, et dit :

D. Vén.·. premier surveillant, quelles sont vos premières fonctions en L.·. de maître?

R. Très vén.·. maître, c'est de protéger, contre toute indiscrétion profane, l'inviolabilité de nos mystères.

D. Vén.·. premier surveillant, remplissez votre devoir.

Le vén.·. premier surveillant envoie son lévite s'assurer des portes du temple.

Le vén.·. deuxième lévite, de retour à sa place, dit :

Vén.·. premier surveillant, nous sommes en sûreté.

Le vén.·. premier surveillant frappe un coup de maillet, et dit :

R. Très vén.·. maître, nous sommes en sûreté.

D. Vén.·. premier surveillant, que faut-il de plus pour ouvrir nos travaux?

R. Très vén.·. maître, c'est de voir si tous les FF.·. qui remplissent cette enceinte possèdent le troisième degré.

Le très vén.·. maître frappe un coup de maillet, et dit :

Debout et à l'ordre, mes vén.·. FF.·.. Vén.·. premier et deuxième surveillants, veuillez vous assurer que tous les FF.·. qui décorent vos colonnes possèdent le troisième degré.

L'ordre est exécuté; de retour à sa place, le deuxième surveillant frappe un coup de maillet, et dit:

Vén.·. premier surveillant, tous les vén.·. FF.·. de ma colonne possèdent le troisième degré.

Le premier surveillant transmet l'annonce au vén.·. maître en la forme accoutumée.

Le très vén.·. maître dit:

D. Vén.·. deuxième lévite, quelle est votre place en L.·. de maître?

R. Très vén.·. maître, à la droite du vén.·. premier surveillant où vous m'avez placé.

D. Pourquoi, mon vén.·. F.·.?

R. Pour être, auprès de votre sagesse, l'interprète des questions que la parfaite L.·. a à vous adresser.

D. Où se tient le vén.·. F.·. premier lévite?

R. Auprès de l'autel, à votre droite, vén.·. maître.

D. Pourquoi, vén.·. F.·. premier lévite?

R. Pour être, auprès de la parfaite L.·., l'interprète de votre science, vén.·. maître.

D. Où se tient le vén.·. deuxième surveillant?

R. Vén.·. maître, à l'angle de la colonne du septentrion, à l'occident.

D. Pourquoi, vén.·. deuxième surveillant?

R. Pour veiller au maintien de l'ordre, à la parfaite exécution des travaux, prévoir et transmettre au vén.·. premier surveillant les difficultés qui peuvent surgir, et obtenir les solutions que nécessite le parfait développement de la science maçonnique.

D. Où se tient le vén.·. premier surveillant?

R. Vén.·. maître, à l'angle de la colonne du midi, à l'occident.

D. Pourquoi, vén.·. premier surveillant?

R. De même que le soleil se couche à l'occident pour fermer la carrière du jour, de même le premier surveillant se tient dans cette partie pour donner le signal de la suspension des travaux, aider le vén.·. maître dans l'enseignement scientifique et le développement des travaux de ce degré.

D. Où se tient le vén.·. maître.

R. A l'orient.

D. Pourquoi, vén.·. premier surveillant.

R. Comme le soleil se lève à l'orient, de même le vén.·. maître se tient dans cette partie pour ouvrir les travaux de cette parfaite L.·., et répandre sur elle des flots de lumière et de science.

D. Vén.·. deuxième surveillant, à quelle heure les maîtres commencent-ils leurs travaux?

R. Lorsque le soleil est parvenu au méridien.

D. Vén.·. premier surveillant, quelle heure est-il?

R. Il est midi, vén.·. maître.

C'est l'heure de nos travaux.

Le vén.·. maître dit:

Puisqu'il est l'heure de mettre nos travaux en activité, unissez-vous à moi, mes frères, pour élever vers le Très-Haut l'hommage de notre dévouement et de notre amour, et vous, vén.·. premier et deuxième surveillants, approchez-vous de l'autel, et que par notre intermédiaire, les vœux de cette parfaite L.·. s'élèvent jusqu'au trône du Maître de l'univers.

Le vén.·. maître descend de l'autel, maillet et glaive en main, se place en face du triangle lumineux, devant lequel il s'incline par trois fois, les deux surveillants sont à ses côtés, les parfums brûlent au pied de l'autel.

Le premier lévite dépose aussitôt sur l'autel le livre des traditions, le deuxième lévite le livre d'or; le porte-épée et le porte-étendard vont se placer au milieu du temple, bannière et glaive en main.

Le F.·. grand expert, le F.·. préparateur et le F.·. terrible sont rangés sur une ligne, entre les deux colonnes.

Tous les maîtres sont debout et à l'ordre, glaive en main, et font face à l'orient.

PRIÈRE.

Maître souverain de l'immensité, qui fais briller dans les cieux ton trône éclatant, reçois l'hommage de notre admiration et de notre culte.

Pour toi roule devant nos yeux l'astre lumineux des jours; par ton ordre la douce messagère des nuits marque le renouvellement des saisons, et trace aux mortels le cercle de leurs travaux: nous nous prosternons devant les lois éternelles de ta sagesse; nous rendons hommage à la perfection de tes plans éternels. Dirige nos travaux, éclaire-les de tes lumières et préserve-les de s'écarter jamais de la ligne droite qui doit les conduire au point parfait du triangle.

Gloire à toi, Seigneur! gloire à ton nom! gloire à tes œuvres!

Le vén.·. maître remonte à l'autel, les autres dignitaires reprennent leurs places; le vén.·. frappe sept coups, selon la batterie du grade, qui sont répétés par les deux surveillants, et dit:

A la gloire du Subl.·. Arch.·. des mondes! au nom du grand hiérophante, et sous les auspices du temple mystique de l'ordre maç.·. de Memphis, les travaux de cette parfaite L.·. sont en activité.

A moi, mes vén.·. FF.·.

Signes, batterie, acclamation.

Gloire à l'immuable vérité!

Le vén.·. maître dit:

En place, mes vén.·. FF.·.

M. DE N.



LES CHEV∴ DU KNEF.

DES INFLUENCES.

T∴ Ill∴ chev∴,

Les influences qui s'exercent sur la pensée sont médiates et immédiates.

Les influences des révolutions planétaires sont, ou sidérales ou terrestres.

Les influences sidérales n'appellent que quelques mots sur le soleil, la lune, les éclipses, les comètes, etc.

C'est comme source de la lumière et du calore, que l'influence du soleil sera prisée. Cet astre fut tour à tour le Baal des Chaldéens, le Belphégor des Moabites, le Moloch des Chananéens, l'Adonis des Phéniciens, le Thammuz des Hébreux, l'Osiris, le Séraphis, le Typhon, l'Ammon, l'Athys des Égyptiens, le Saturne des Carthaginois, le Mythra des Perses, le Dionysius des Indiens; enfin, l'Apollon grec et le Phébus romain. Chacun connaît les effets du coup de soleil.

Pour la Lune, l'Uranée des Orientaux, l'Isis des Pharaons, l'Alilah des Arabes, etc., la sœur ou la femme du Soleil suivant les Péruviens; s'il n'est pas prouvé que certaines vésanies concordent assez fréquemment avec ses phases, comme l'indique la qualification proverbiale des aliénés, on doit convenir que toute absence d'affinité entre ces accidents n'est pas non plus démontrée.

Il règne autant de vacillations au sujet des éclipses. On rapporte qu'elles déterminaient des pertes de connaissance chez Bacon; ce qui est bien positif, c'est l'amas, plus ou moins fécond en événements, d'erreurs et de supercheries, qui s'est comme greffé sur ces obscurcissements. Il me semble que c'est par des interprétations charlatanesques d'éclipses, que Périclès réprima une sédition, que plus tard Fernand Cortez remporta l'une de ses victoires. Quoi qu'il en soit, on sait qu'autrefois, pendant les éclipses, les peuples jeûnaient et se macéraient; les filles se saignaient les bras, et les femmes se fouettaient; encore aujourd'hui, en Perse, on ne doute pas qu'il ne faille exécuter un immense charivari, pour sauver la planète des griffes d'un grand dragon. Les Chinois, les Siamois, les Péruviens, les Lapons, éprouvent ou ont éprouvé, de la part des éclipses, des émotions d'une absurdité équivalente.

Les comètes ont aussi de tout temps les rênes aux jongleries apocalyptiques, en semant des appréhensions de bouleversements, que les mathématiques sont loin de ratifier; l'apparition de ces sphères chevelues n'était rien moins, il n'y a pas bien longtemps encore, et dans l'Europe même, que la menace de la fin du monde. Jugez, mes Ill∴ FF∴, de tout ce qu'a dû inspirer ce phénomène à des nations grossières, dans les temps les plus reculés! Je n'en citerai qu'un exemple. Les Mexicains de la conquête étaient si persuadés, qu'après un laps de cinquante-deux semaines d'années, les Héraults blancs de l'Ouest, guidés par une comète, devaient venir les anéantir totalement, qu'à chacune de ces terribles époques, s'attendant à leur ruine, ils brisaient et brûlaient, enfin détruisaient tout, avec l'imperturbabilité de la conviction et du désespoir, sorte de frénésie épidémique, à intermittences de trois cent soixante-cinq ans!

Enfin, il est nombre de calamités concomitantes, dont on a accusé les comètes, comme nombre de félicités dont on leur a su gré, et l'archéologie en fournira des preuves, depuis les aruspices, qui les chargèrent de la mort de César, jusqu'aux poëtes de notre ère, qui les ont remerciées de la naissance du roi de Rome, etc.

En résumé, c'est aux révolutions planétaires que peuvent se rattacher plus ou moins directement, et ce n'est pas peu dire, la plupart des superstitions qui ont bercé l'humanité; ainsi, la sorcellerie, les arts cabalistiques, la magie et la démonologie, flanqués ou non flanqués des prestiges alchimiques, voilà les satellites les plus assidus et comme les enfants naturels de l'astrologie. Qu'on scrute l'étiologie de tant de fourberies, de tant de méprises traditionnelles, depuis les gris-gris des Gambiens jusqu'à la madone plombée de Louis XI; qu'on fouille les décombres cosmogoniques des Caraïbes, des Virginiens, des Hurons, etc., des Taïtiens, comme des Japonais, des Péguans comme des Moluquois, comme des Iroquois, comme des Macassarois, partout et presque toujours on verra le cortége si hétéroclyte de tous les fétichismes remonter, ou, si l'on veut, redescendre à l'exploitation du firmament. Expédients d'oracles, expédients de prophètes, augures, exorcistes et sibylles, sortiléges, horoscopes, cataclysmes de chiromancies, de crsitallomancies et d'onéirocrities, ta-

lismans, amulettes, et panacées quelconques, fabriqués sous telle on telle constellation; en un mot, toute cette hiérarchie amphigourique de duperies et de mensonges, qu'on pourrait renfermer entre les vœux de l'Incas pour le salut de la lune, et la foi du cousin de Trajan dans l'étoile d'Antinoüs, tout cela ne dévoile que trop l'autorité que le ciel s'est comme arrogée sur la psychologie de tous les siècles.

Des influences terrestres. Le physiologiste recommandable à plus d'un titre (Ch. Bonnet), qu'un théosophe de nos jours (Ballanche) a cru devoir surnommer *le bramine de l'histoire naturelle*, avait admis un parallélisme parfait entre les systèmes astronomique et organique, entre les divers états de la terre et ceux des êtres qui la peuplent.

Parlons d'abord des mouvements de cette planète; un mot ensuite sur ceux de l'atmosphère.

Chacun sait actuellement, qu'en décrivant sa courbe, la terre éprouve, suivant qu'elle présente au soleil ou son pôle arctique, ou son pôle antarctique, certaines vicissitudes fixées et divisées en quatre périodes par les solstices et les équinoxes; de là le cercle des saisons. Or, dans ces différentes crises, l'homme n'est pas le même: au printemps, il participe à l'épanouissement des êtres animés, il semble se renouveler et rajeunir; l'automne nous dispose au calme et parfois au chagrin; c'est un stade de regrets, comme l'été en est un d'hilarité, et l'hiver un d'ennui, ou au moins d'expectation, l'hiver si remarquable d'ailleurs par la fréquence des chocs apoplectiques.

Quant aux effets de la rotation du globe sur son axe, on reconnait facilement que la nuit invite au repos et au sommeil, tandis que, pendant le jour, et surtout vers son milieu, la pensée est généralement plus svelte, la mémoire plus alerte, le jugement plus preste, etc.

TENUE DU SOUV.˙. CHAP.˙. DES PHILOSOPHES HERMÉTIQUES.

QUATRIÈME QUESTION.

Quelle a été l'action de la maç.˙. sur le monde profane?

(Préciser cette action.)

Mes frères,

Pour préciser l'influence de la maç.˙. sur le monde profane, il m'a semblé nécessaire deprendre cette sublime institution à son origine, de la suivre sur la route qu'elle s'est tracée à travers les siècles passés pour arriver jusqu'à nous, vierge pure, exempte de modifications dans le fond de ses dogmes et de ses principes.

Quand le G.˙. A.˙. des mondes eut achevé l'œuvre admirable de la formation de l'univers, et qu'il couronna ses travaux par la création du premier des humains, il jeta dans l'âme de son chef-d'œuvre une parcelle de sa sublime sagesse.

Jéhovah savait quels seraient les labeurs des mortels pendant les jours d'exil qu'ils auraient à passer sur la terre; il savait les peines futures qui devaient fondre sur l'humanité, et, dans sa divine prévoyance, il voulut que le père du genre humain pût communiquer à ses descendants ce germe précieux qu'il plaçait en lui, afin de faire accompagner le mal par le remède.

Quelles actions de grâces ne lui devons-nous point!...

La sagesse est une mine d'or inépuisable. C'est une source intarissable à laquelle nous recourons sans cesse, pour éteindre dans nos âmes le feu des passions, qui sans cette répression nous pousserait à notre perte.

Aussi, l'homme comprit bien vite de quelle importance était la pratique de ce don émané de la divinité.

Dans les âges les plus reculés, il y eut des hommes supérieurs qui cultivèrent avec enthousiasme cette science sacrée, et qui en tracèrent les maximes, pour que les peuples puissent les graver dans leur mémoire et en pratiquer l'esprit.

C'est dans l'antique Égypte que les premiers sages, constitués en corporations nombreuses, étudièrent en commun le grand art d'apprendre à leurs semblables les moyens de goûter ici-bas quelque peu

de cette félicité qui nous est promise dans un monde meilleur.

Ces hommes dévoués avaient compris que le but qu'ils se proposaient ne pouvait être atteint qu'en accomplissant une tâche bien aride et bien rude, surtout à cette époque de barbarie; c'est à-dire en amenant les hommes à se rendre moralement solidaires les uns des autres, en gravant dans les cœurs ce mot sacré : *Fraternité.*

L'ordre vénéré de la F.·. M.·. date de cette époque.

Le jour où il y eut un opprimé à défendre, une larme à sécher, un combat à livrer à l'égoïsme, un martyre à endurer pour la sainte cause de l'humanité, ce jour-là vit éclore la F.·. M.·..

C'est sur les bords du Nil qu'on célébra d'abord ses mystères; c'est là que les premiers néophytes reçurent l'initiation; c'est de là, c'est de Memphis qu'ils se répandirent ensuite sur les deux hémisphères.

Ces apôtres de la vérité, dispensant les lumières, communiquant à tous ce feu qui les animait, eurent sans doute de grands obstacles à surmonter, de grands périls à affronter. Ils durent être en butte à de nombreuses persécutions de la part des heureux de la terre.

Il est à regretter que l'obscurité qui entoure les premiers progrès de notre ordre nous empêche de contempler dans toute sa grandeur l'héroïsme des premiers propagateurs de nos sublimes lumières.

Quelques noms des plus célèbres nous sont seulement restés.

Nous comptons d'abord Moïse, le grand législateur, empruntant aux croyances maç.·., c'est-à-dire à la religion naturelle, les inspirations de liberté qui l'ont porté à entreprendre et à effectuer l'affranchissement de tout un peuple.

Nous le voyons ensuite puiser à la même source les principes renfermés dans son Décalogue. Principes si vrais, si purs, qu'ils servent encore de base à la foi d'une religion qui couvre une partie du monde de son immense réseau.

Un écrivain profond a dit que le degré de civilisation des peuples disparus pouvait être apprécié à la vue des monuments qu'ils ont laissés à la postérité.

Partant de là, les maçons n'ont-ils pas été les historiens de leurs contemporains?

Qu'on parcoure l'Italie, la Grèce; à chaque pas on trouvera une trace indiquant le passage de nos prédécesseurs. Partout quelques pierres aux emblèmes indiquent que l'ouvrier par excellence du progrès et de la civilisation a passé par là. Les monuments druidiques des vieilles contrées armoricaines sont souvent empreintes du même cachet; et, plus près de nous, Notre-Dame de Paris est décorée de nos insignes, et le temple chrétien de Saint-Denis possède un Christ ayant la main à l'ordre maç.·. au grade d'apprenti.

Mais la construction des monuments n'était que le but secondaire que se proposaient les maçons. Ils voulaient surtout élever, agrandir, affermir l'édifice de l'intelligence humaine.

Les pierres de l'édifice maç.·., disent-ils, ce sont les frères; le ciment qui doit les unir, c'est l'amitié.

Vous citerai-je Platon, ce réformateur acquérant l'immortalité en développant nos dogmes; Socrate, mourant volontairement en digne apôtre de la sagesse; Christ, recueillant nos doctrines, prêchant l'affranchissement des esclaves, prêchant la liberté de la femme, constituant une religion d'abnégation et d'amour, dont toutes les pensées émanent de la secte des thérapeutes et des esséniens, et noble martyr, expirant le sourire sur les lèvres, en murmurant encore : *Aimez-vous les uns les autres.*

Dans les beaux jours de la république romaine, les législateurs reconnaissaient si bien le pouvoir de la maç.·. sur le moral des citoyens, que toute latitude lui fut accordée. Tout maçon était exempt d'impôts; il était soumis à une juridiction particulière, et c'est de cette exemption d'impôts que nous vient notre nom de *Francs-maçons.*

C'est vers le quinzième siècle que la maç.·. sembla prendre son plus grand essor.

Dès cette époque, Florence possédait l'Académie platonique et la Compagnie de la truelle, dont les membres furent tant persécutés pour avoir prêché la liberté des masses.

En Allemagne, en Suisse, de nombreuses loges se fondaient; en Écosse et en Angleterre, notre foi portait ses fruits, et les maçons jouissaient d'une prépondérance profitable à la dissipation des ténèbres de l'ignorance.

Tous les moyens furent mis en pratique pour éclairer les esprits, pour polir les usages, pour adoucir les mœurs et amener les hommes à l'état de sociétés policées.

Il en est un surtout dont l'effet fut immense.

Je veux parler de la maç.·. d'adoption. C'est au commencement du dix-huitième siècle qu'elle prit naissance.

N'était-il pas équitable que la femme, cet être que l'Anglais Milton appelle à si juste titre la plus belle moitié du genre humain, prît une part aux travaux de la régénération.

Quel mobile plus puissant que la sympathie que Jéhovah a placée dans tous les cœurs et que nous exprimons par ce mot : *Amour!*

Oui, mes sœurs, une partie de notre tâche vous revenait; vous l'avez entreprise, et vous travaillez chaque jour à son accomplissement. N'est-ce pas auprès de vous que nous devenons meilleurs? Quel est celui qui ne combattra pas ses vices quand vous les lui aurez signalés; qui ne fera pas le bien quand vous l'aurez désiré? Vous auprès de qui le malade oublie sa souffrance, le prisonnier ses verrous, le malheureux sa misère. Vous dont la faiblesse est la

force, dont la supplication est un ordre. Vous dont le sourire donne le courage, dont le regard anime le poëte et lui inspire ses chants les plus suaves. Vous enfin dont la mission ici-bas est de semer des fleurs sur l'existence de vos frères, d'essuyer avec tendresse le front du pauvre travailleur, et qui la comprenez si bien!...

Il n'est pas en Europe une nation qui ne vous soit redevable de la fondation de quelque œuvre de charité. Paris, Londres, Stockholm, Madrid, Berlin et beaucoup d'autres grandes cités vous doivent l'établissement de nombreux hôpitaux.

Votre bienfaisance s'est étendue jusqu'aux contrées hyperborées. La Russie, la Pologne, en ont reçu des marques, et de toutes parts la reconnaissance vous adresse des actions de grâces dont je suis heureux d'être ici l'interprète.

L'influence de la maç.·. est irrécusable sur le développement des facultés morales. C'est elle qui a inspiré à chaque peuple le sentiment de sa nationalité; c'est elle qui a appris aux hommes à se respecter entre eux et à se respecter eux-mêmes. C'est elle qui a tiré les arts de l'enfance.

Ce sont les sages de Memphis qui les premiers ont étudié l'astronomie; c'est par eux que l'homme est arrivé à un tel degré de science, qu'il peut lire dans le ciel, nommer les astres, annoncer le retour périodique de chaque planète et compter les étoiles des constellations.

C'est par la maç.·. que l'égoïsme a été combattu avec le plus de fruit. C'est donc à elle que les sociétés doivent leur conservation; car l'égoïsme n'est-il pas une maladie lente qui consume insensiblement leurs facultés vitales? L'égoïsme n'est-il pas la cause principale du démembrement des nations?

Et pourtant, mes F.·., il nous reste encore beaucoup à faire. Mais notre sage institution est persévérante dans ses œuvres. Chaque jour ne détachons-nous pas un fragment de l'édifice d'iniquité que renferme le cœur des mortels, pour le remplacer par le germe d'une vertu?

Grâce aux efforts soutenus et incessants de nos illustres prédécesseurs, l'esprit humain en traversant les siècles a fait d'immenses progrès. L'homme, moins asservi, n'en est plus à vivre comme l'animal inintelligent, qui n'a que son instinct pour guide. Aujourd'hui l'homme a levé la tête; il a envisagé son passé, il s'est étonné de son ignorance, mère de son abaissement, puis il a jeté un long regard d'espérance et de joie dans l'avenir.

C'est à nous ouvriers de la libération, c'est à nous de cultiver le vaste champ de l'intelligence humaine, de jeter les semences d'une philosophie bienfaisante, de montrer la route du bonheur, de prêcher les saintes maximes de la fraternité.

Continuons donc notre louable travail. Que le profane soit heureux par nous; que l'exemple de notre fraternelle amitié lui inspire le désir de demander la lumière.

Qu'il vienne prendre part au développement des questions qui sont l'objet de nos travaux; qu'il vienne entendre nos paroles de paix, de tolérance, d'union et de charité.

Alors il remerciera le G.·. A.·. des mondes de lui avoir ouvert le temple de la sagesse, et sera convaincu, comme nous le sommes, que *le seul moyen d'arriver au bonheur, c'est de travailler à celui de ses frères.*

RÈGLEMENT POUR UNE LOGE SYMBOLIQUE

DU 1er AU 3e DEGRÉ.

CHAPITRE II.

DES LOUVETONS OU FILS DE MAÇONS.

Art. 37. — Les fils de maçons sont divisés en deux classes. La première se compose de ceux présentés au temple et adoptés par la L.·. La seconde comprend tous les fils de maçons en général, soit des autres rites, soit de celui de Memphis, et qui n'auraient pas été adoptés par la L.·. dans leur enfance.

Art. 38. — Les uns et les autres peuvent ère ini-



tiés à dix-sept ans, et même dispensés des épreuves physiques. Pour eux les prix d'initiation sont de la moitié jusqu'au grade du maître inclusivement.

Art. 39. — A l'égard des premiers (ceux adoptés par la L.·.), ils doivent être regardés comme enfants de la L.·.. Cette dernière les prend spécialement sous sa garde, et, s'ils deviennent orphelins ou malheureux, la L.·. en général, et chaque membre en particulier, leur doivent secours et protection. Le comité de bienfaisance est chargé de s'enquérir d'eux et de rendre compte de leur état à la L.·., qui avisera aux moyens de leur être utile.

CHAPITRE III.

DE L'AFFILIATION.

Art. 40. — Le maçon qui voudra se faire affilier à la L.·. devra se conformer aux articles 3 et 4 du présent règlement. Il sera procédé, sur cette demande, conformément aux articles 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18 et 19.

Art. 41. — Il devra, de plus, justifier au V.·., qui en fera part au conseil d'administration et ensuite à la L.·., de ses titres maçonniques, et répondre catégoriquement, s'il en est requis, au G.·. Exp.·. chargé de le tuiler.

Art. 42. — Il sera voté, sur la demande d'affiliation, au scrutin secret, à la majorité des membres présents, conformément à l'article 14 et suivants.

Art. 43. — Au jour fixé pour son admission, l'affilié prêtera serment ; il sera dès lors considéré comme membre actif, et prendra place suivant son degré.

Art. 44. — Les articles 31 et 32 ci-dessus sont applicables aux affiliés de la L.·.

CHAPITRE IV.

PRIX DE RÉCEPTION.

aux 1er, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 7 degrés, affiliations, droit du F.·. de confiance et œuvres de miséricorde.

Art. 45. — Les prix d'initiation sont ainsi fixés :

1er degré. Apprenti, 15 fr.
2e degré. Compagnon, 10 fr.
3e degré. Maître, 10 fr.
Du 4e au 5e degré, 15 fr.
Du 6e au 7e degré, 15 fr.
Affiliation, quel que soit le degré, 10 fr.

Art. 46. — Il est alloué au F.·. de confiance 5 fr.

Art. 47. — Les droits attribués au F.·. de confiance doivent être versés, avant la réception, entre les mains du F.·. trésorier, qui les comprendra dans sa quittance, et en tiendra compte directement au F.·. de confiance.

Art. 48. — Les profanes qui voudront se faire initier, et les maçons qui voudront s'affilier, devront verser en même temps la somme nécessaire pour arriver à la plus prochaine échéance d'un trimestre de l'annuel.

Art. 49. — Indépendamment des sommes ci-dessus, les profanes et les membres de l'atelier qui obtiennent un degré supérieur, ainsi que les affiliés, doivent faire un don quelconque en faveur des pauvres. Cette œuvre de miséricorde est à volonté. Elle doit être faite le jour de la réception, avant de commencer les épreuves, entre les mains du frère éléémosynaire, qui en donnera quittance. Elle est indépendante de l'offrande faite à la tzédaka (tronc de bienfaisance).

CHAPITRE V.

DU COSTUME ET DES INSIGNES MAÇONNIQUES.

Art. 50. — Le costume et l'insigne sont les emblèmes de l'ordre et de la dignité. Ils rappellent celui qui les porte aux devoirs qui lui sont imposés et à la nécessité de s'observer lui-même.

Art. 51.— Le costume des FF.·. de la L.·. se compose : 1° d'une tunique bleue ; 2° du bijou de la L.·., porté en sautoir et suspendu à un ruban uniforme ; 3° d'une paire de gants blancs ; pour les dignitaires une tunique rouge.

L'insigne maçonnique est réglé par les statuts généraux.

Art. 52. — Le programme du costume et des décors maçonniques pour la L.·., signé par le V.·., est déposé aux archives. Une copie est affichée dans le parvis.

Art. 53. — Tous les FF.·. de la L.·. doivent être uniformément vêtus. Il ne leur est permis, sous aucun prétexte, d'avoir quelque chose de différent, soit pour la forme, soit pour la couleur, soit pour la richesse.

Art. 54. — Les app.·., et les affiliés, les FF.·. qui monteraient d'un degré à un autre, auront quinze jours pour se procurer leurs costumes et insignes maçonniques, ou y faire opérer les changement nécessaires.

CHAPITRE VI.

DES DIPLOMES.

Art. 55. — Le M.·. qui voudra obtenir un diplôme en fera la demande au V.·.

Art. 56. — Les diplômes seront signés par les officiers dignitaires de la L.·. : 1° le V.·. ; 2° les deux surv.·. ; 3° l'orat.·. ; 4° le secrét.·. G.·. ; 5° le T.·.; 6° l'éléémosyn.·.; 7° le garde des sceaux et timbres, lequel apposera le sceau de la L.·.; 8° autant que possible, de tous les membres de l'atelier.

Ils seront de plus signés, *ne varietur*, par les FF.·. qui les recevront.

Art. 57. — La remise des diplômes sera faite en L.·. sauf les cas d'urgence, dont l'appréciation est laissée au V.·.

Art. 58. — Le prix de chaque diplôme est fixé à 7 fr. 50 c.

TITRE DEUXIÈME.

CHAPITRE Ier.

DES TENUES.

Art. 59. — Il y aura tenue au degré d'app.·. tous les mois.

Art. 60. — La première tenue de chaque mois, celles des élections et fêtes d'ordre seront de rigueur.

Art. 61. — Les autres tenues ne seront pas obligatoires, mais les FF.·. sont appelés à s'y rendre ; leur zèle servira à apprécier leur aptitude aux degrés supérieurs.

Art. 62. — Il n'est rien dérogé au droit du V.·. de convoquer la L.·. toutes les fois qu'il le juge convenable.

Art. 63. — L'ordre des travaux sera indiqué dans les lettres de convocation.

Art. 64. — Dans les cas où, par une cause quelconque, le V.·. ne pourrait présider la tenue, le secrétaire général en préviendra les officiers chargés de le remplacer successivement et dans l'ordre hiérarchique ; mais les convocations seront toujours faites par mandement de la L.·.

Art. 65. — Les FF.·. qui, sans cause, dont la légitimité, en cas de réclamation, sera appréciée par la L.·., manqueront à l'une des tenues dont il s'agit en l'article 60, seront amendés d'un franc au profit de la tzédaka (tronc de bienfaisance).

CHAPITRE II.

DES FÊTES D'ORDRE ET BANQUETS.

Art. 66. — L'ordre maçonnique célèbre une fête d'ordre par an, à l'équinoxe du printemps, sous le nom de Réveil de la nature.

Art. 67. — Cette fête sera célébrée : 1° par un compte rendu, que fera l'orateur, des trav.·. maç.·. de la L.·.; 2° par des discours prononcés, soit par l'orateur, soit par les FF.·. sur des sujets moraux et maçonniques.

Art. 68. — Tous les discours seront communiqués à l'orat.·., au terme des statuts généraux, et en outre soumis au moins trois jours d'avance au V.·. qui les inscrira pour être prononcés dans l'ordre qu'il jugera convenable.

Art. 69. — Le jour de la fête d'ordre, le Réveil de la nature, avant la prononciation du compte rendu et des discours, c'est-à-dire immédiatement après la lecture du plan parfait de la précédente tenue et l'accomplissement des travaux indiqués, l'installation des officiers élus ou réélus aura lieu.

Art. 70. — Lorsque les discours seront terminés et que les trav.·. de la L.·. seront régulièrement suspendus, un banquet symbolique sera fait pour célébrer la fête d'ordre.

Art. 71. — Ce banquet est obligatoire. Les FF.·. qui ne pourraient y contribuer sont autorisés à s'adresser au V.·. qui, sous le sceau du secret, fera payer au M... des banquets le montant de leur cotisation.

Art. 72. — La plus grande sobriété doit régner dans les banquets de fêtes d'ordre.

Art. 73. — Le prix de chaque banquet sera fixé par la L.·. Mais tout ce qui s'y rattache sera réglé, dans la quinzaine qui le précédera, par le conseil d'administration.

Art. 74. — La L.·. interdit pour toujours tout achat de provisions de comestibles, vins et liqueurs, la société maçonnique ne devant jamais être considérée comme une société de plaisirs profanes.

CHAPITRE III.

COMITÉ DE BIENFAISANCE.

Art. 75. — Dans la huitaine de son installation, le V.·. choisira cinq membres, auxquels sera adjoint de droit le M.·. de la tzédaka; tous ensemble formeront le comité annuel de bienfaisance.

Art. 76. — Ce comité se réunira toutes les semaines, et davantage s'il en est requis.

Art. 77. — Il statuera sur toutes les demandes de secours et autres, intéressant l'humanité, et transmettra sa décision au V.·.

Art. 78. — Il tiendra registre de ses délibérations, lesquelles seront signées à chaque séance par le président et le secrétaire. Ce registre sera ensuite déposé aux archives.

Art. 79. — Le Maître de la tzédaka sera président de droit en l'absence du V.·.; le rapporteur et le secrétaire seront nommés à la pluralité des voix.

LA FILLE D'UN FRANC-MAÇON.

(*NOUVELLE.*)

Par je ne sais quelle bizarrerie ou peut-être parce qu'il entrait fatalement dans une ère nouvelle où les émotions ne devaient pas lui être épargnées, Léon n'écrivit pas à son oncle en débarquant en France; il fit sa quarantaine et partit pour Paris en poste, comptant le surprendre; peut-être aussi, quoiqu'il eût une grande confiance dans la bonté et l'indulgence de son père adoptif, commençait-il à voir que l'enlèvement d'une jeune fille n'est pas la première chose venue, et que le bon Delsol pourrait bien ne pas en être réjoui le moins du monde. Léon ne se faisait pas directement et franchement toutes ces réflexions, mais il les sentait errer dans son cœur et dans son esprit, et plus d'une fois elles étaient venues assombrir son front et effacer le sourire de ses lèvres; mais un regard jeté sur Angela dissipait tous ces nuages, et, vrai raisonnement d'amoureux, Léon se disait: « Quand mon oncle la verra, il me dira que je ne pouvais pas mieux faire. »

Il arriva à Paris à neuf heures du soir. Angela s'était sentie prise au cœur d'une sensation pénible quand la chaise de poste avait dépassé la barrière. La pauvre Indienne s'attendait à un palais de fées et elle tombait dans le faubourg Saint-Jacques. Elle ne put retenir une larme et se jeta dans les bras de Léon en s'écriant: « Oh! mon ami, ce ne peut-être Paris! c'est trop hideux! »

Léon sourit tristement; il sentait que c'était le commencement de ses déceptions. Cependant son amour-propre d'habitant de la Chaussée-d'Antin se réveilla, et il répondit à Angela:

« C'est vrai, ma chère, ce n'est point là Paris; Paris ne commence guère que de l'autre côté de l'eau. Vous allez voir quand nous serons dans le quartier de mon oncle. »

La douce Angela se rejeta sur le sein de son ami et lui dit: « Léon, que m'importe? Je vous ai déjà dit que je ne regrettais que mon soleil de l'Inde, parce que le soleil de ma vie, c'est vous. Eh bien! Paris, mon ami, pour moi, Paris c'est vous. »

La scène, en effet, avait changé. Le postillon, qui savait (les postillons savent toujours tout) que les voyageurs arrivaient des Indes, pensa avec assez de logique qu'ils n'avaient peut-être jamais vu les boulevards, ou que tout au moins ils ne les avaient jamais vus ornés de leur double ceinture de gaz; il ne crut pas déplaire à un jeune homme et à une jeune femme en les laissant ensemble dans une bonne voiture pendant un quart d'heure de plus, et pour aller rue de Provence, où Léon lui avait dit de le conduire, au lieu de couper au plus court, il passa l'eau au Pont-au-Change, et ne prit le boulevard qu'à la rue du Temple. Angela ne disait plus rien; elle avait bien vu que l'on traversait les ponts. Léon lui ayant dit

que son Paris, à lui, était par delà les ponts, elle se sentait honteuse de n'éprouver guère plus d'admiration pour la rive droite que pour la rive gauche.

Enfin la chaise de poste entra dans la rue de Provence. Léon, qui ne pouvait se dissimuler qu'il allait se trouver dans une des grandes péripéties de son existence, releva soudain la tête comme pour se préparer au combat, et dit à Angela d'une voix légèrement altérée : « Nous voilà arrivés. » L'Indienne n'était pas agitée des mêmes émotions, parce que, comme nous l'avons dit, son ignorance des choses de ce monde ne lui permettait pas d'envisager toute la gravité de sa situation. Elle était donc assez calme, et son cœur naïf et candide n'attribua l'émotion de Léon qu'au plaisir de voir un oncle qui lui avait servi de père.

Le postillon, comme on le pense, avait l'ordre d'entrer dans la cour de l'hôtel. Dès qu'il fut devant le numéro qui lui avait été indiqué, il fit entendre le cri obligé de : « La porte, s'il vous plaît ! » Rien ne bougea. »

Il descendit et frappa, point de réponse.

Léon, absorbé dans les réflexions qui venaient en foule l'assaillir, ne s'apercevait pas que la chaise de poste était arrêtée depuis assez longtemps, lorsque le postillon s'avança vers la portière et lui dit :

— Monsieur, il n'y a personne dans cette maison-là.

— Comment, il n'y a personne ? dit Léon, qui, sans se rendre compte de ce qu'il éprouvait, se sentit glacé comme par le souffle de la mort : êtes-vous bien au n°....?

— Oui, monsieur, dit le postillon en vérifiant, c'est bien là ; mais il y a une heure que je frappe, on ne répond pas.

Léon sauta vivement à bas de la portière, et s'étant assuré qu'il était bien devant l'hôtel de son oncle, il frappa lui-même à plusieurs reprises. Le même silence continua.

— Ils sont peut-être à la campagne, dit le postillon avec cet air goguenard que lui donnait la petite satisfaction d'avoir vu le voyageur ne pas mieux réussir que lui à faire ouvrir la porte de l'hôtel.

— La saison est passée, dit Léon, dont l'inquiétude devenait visible, et puis il y aurait quelqu'un, des gens, le concierge.

— Tiens, dit le postillon, il y a des affiches sur les colonnes, cela veut peut-être dire un changement de domicile.

Léon tressaillit, prit une des lanternes de la chaise de poste et examina l'affiche ; il devint pâle et il se crut fou : c'était une affiche de vente par autorité de justice. Le postillon fut obligé de le soutenir ; il allait tomber à la renverse.

— Où faut-il vous conduire ? dit brusquement l'homme aux chevaux, qui commençait à deviner que le désappointement du voyageur lui ferait perdre le fruit qu'il attendait de l'aimable attention qu'il avait eue de faire voir les boulevards aux nouveaux débarqués ; je ne puis rester là toute la nuit.

— Attendez, dit Léon en lui jetant une pièce de cinq francs et en se dirigeant vers une boutique qui n'était pas très éloignée et qu'il n'avait jamais vue : l'hôtel de M. Delsol était situé dans une partie de la rue de Provence que jusqu'à l'époque de son départ l'industrialisme avait respectée.

Léon s'adressa au maître de la maison, qui allait fermer les contrevents de sa boutique.

— Monsieur, lui dit-il, est-ce que l'hôtel que voici n'est pas habité par M. Delsol ?

— Delsol, répéta le marchand de l'air propre à cette classe de la population parisienne, connais pas. Ce n'est pas étonnant, voyez-vous, monsieur, je ne suis emménagé ici que de la semaine dernière.

— Delsol ! dit le commis du magasin, mais je connais ce nom-là. Ah ! oui, dit-il en avançant vers Léon, qui était demeuré dans la rue, Delsol, c'est ça, je l'ai lu sur les affiches du n°... c'était l'agent de change qui a fait banqueroute.

Léon pousse un cri et tombe sur les premières marches de la boutique.

LE FLAMBEAU DU MONDE.

Air : *Nostradamus qui vit naître Henri-Quatre.*

Ce jour est grand dans les fastes du monde;
Le vieil Hiram est sorti du tombeau;
De purs rayons une gloire l'inonde,
L'homme vaut mieux et le ciel est plus beau;
De l'alliance il a retrouvé l'arche,
Le mot perdu, l'équerre et le compas.
A nos flambeaux, oui, l'humanité marche,
Nous éclairons, nous n'incendions pas!

Quand du canon gronde la voix d'alarmes,
Quand des fusils la mort rompt les faisceaux,
Notre signal fait abaisser les armes;
Il rend l'espoir dans les mâts des vaisseaux.
Notre patrie est partout où nous sommes,
Et des deux points de l'immense compas,
Noms ou couleurs nous sommes tous des hommes,
Nous éclairons, nous n'incendions pas!

Terre, gravite en suivant notre étoile!
Elle conduit l'homme à la vérité;
C'est notre main qui soulève tout voile,
Et montre à tous la sainte liberté.
Mais aux esprits, mesurant les lumières,
Ou nous disons, ou bien haut, ou tout bas:
Pour les Maçons tous les peuples sont frères,
Nous éclairons, nous n'incendions pas!

Decervaux-Duménil.

NÉCROLOGIE.

C'est avec un profond sentiment de douleur que nous annonçons à nos lecteurs la perte que vient de faire l'aérostation, le 29 novembre dernier, de l'aéronaute le F.·. Deschamps.

Nous extrayons du Siècle les détails de la fin malheureuse de ce soldat du progrès, victime de son exactitude à remplir ses engagements.

« On écrit de Nîmes (Gard), à la date du 29 novembre, qu'un triste événement, la mort de l'aéronaute Deschamps, vient d'attrister cette ville.

» La seconde ascension aérostatique de M. Deschamps avait lieu dans l'amphithéâtre devant de rares spectateurs; le temps était détestable; des rafales violentes d'un vent glacial rendaient la place peu tenable et balançaient horriblement au milieu du cirque le ballon encore captif.

» M. Letur, dont on se rappelle l'expérience avortée à Paris, devait descendre en parachute d'une certaine hauteur, afin d'expérimenter de nouveau son appareil à voler: mais l'aéronaute a déclaré à M. le maire qu'il regardait cette expérience comme dangereuse pour la vie de son compagnon de voyage, et ce magistrat s'est empressé, en présence de cette déclaration, d'autoriser M. Letur à ne pas remplir ses engagements.

» Un peu après trois heures de l'après-midi, M. Deschamps, décidé à partir, est monté dans sa nacelle. L'aérostat, rendu libre d'après ses ordres, s'est élevé rapidement, et, dès qu'il est sorti de l'enceinte de l'amphithéâtre, le vent l'a emporté avec une vitesse effrayante dans la direction du sud-ouest. Il a paru moins agité à mesure qu'il s'est élevé. Dix minutes environ après le départ, on l'a vu descendre, lentement d'abord, puis osciller et enfin s'allonger, probablement par suite d'une rupture de l'appareil laissant échapper le gaz; alors la chute est devenue si rapide, que toutes les personnes qui ont pu voir se succéder ces phases diverses ont eu le pressentiment de quelque malheur.

» Ces craintes n'étaient que trop fondées. La des-



cente de l'aérostat s'était effectuée à 12 kilomètres de la ville, sur un point situé à peu près à égale distance de Générac et de Beauvoisin. Quelques habitants de la première de ces communes sont accourus sur les lieux. Ils ont trouvé le corps de M. Deschamps à quelques mètres de la nacelle et du ballon, ne donnant plus aucun signe de vie.

» Cependant ils se sont hâtés de le porter à Beauvoisin, où réside un médecin habile, M. Auquier, dans l'espoir que les soins d'un homme de l'art pourraient être encore utiles ; mais le malheureux aéronaute était mort.

» La triste nouvelle, apportée dans la soirée à Nîmes, a navré de douleur toute la population. Chacun plaignait madame Deschamps, qui cette fois, n'était pas partie avec son mari, et qui attendait avec anxiété de ses nouvelles. Des mesures ont été prises, dit-on, afin qu'elle ne connût son malheur que ce matin, et avec tous les ménagements que peut comporter un coup aussi terrible. »

FAITS DIVERS.

Aux dernières séances du G.·.-O.·. de France, aucun frère n'a réclamé que le F.·. Hubert fût jugé par le Grand-Orient en assemblée, pas même l'auteur de cette proposition tombée à l'eau. Loin de là, plusieurs frères ont déclaré qu'ils auraient volontiers signé des deux mains la condamnation du F.·. Hubert, ancien chef du secrétariat du G.·.-O.·. Ce Fr.·. croit avoir fait beaucoup de tort à l'Ordre par ses nombreux écrits antimaçonniques. Et à lui donc?...

— A la dernière tenue du Grand-Orient de France, le Gr.·. M.·. Adj.·., le R.·. F.·. Desanlis, a prononcé l'interdiction de la *Revue maçonnique* publiée à Lyon par le F.·. Cherpin, pour faits calomnieux et outrageants envers l'Ordre et le Gr.·. M.·. le prince Murat. Ce qu'il y a de singulier, et de peu honorable pour celui qui est la cause de cette interdiction et qu'on nomme tout bas et tout haut, c'est que cet arrêt a commencé d'avoir son commencement d'exécution dès le 26 décembre 1852, par suite d'un rapport contre le F.·. Cherpin et sa *Revue*, par le F.·. Hubert, même, collaborateur du F.·. Cherpin, depuis ce rapport même qu'il croyait sans doute devoir rester caché pour le F.·. Cherpin qui paraît très résigné à son sort, et qui, d'ailleurs, a eu l'intention plusieurs fois, d'après sa *Revue*, de ne pas la continuer, devant faire un journal d'horticulture. On sait que l'ancien caissier du *Censeur*, qui se publiait à Lyon, et qui lui était d'un grand secours, est un amateur de fleurs, et qu'il a même vendu un beau prix une rose qu'il avait nommée *Cherpinne*.

— Le Grand-Orient de France a eu une fête solsticiale le 27 décembre 1853, fort belle pour la partie maçonnique. Jamais le R.·. F.·. Desanlis n'a trouvé d'aussi beaux mouvements d'éloquence pour décorer de la grande médaille d'honneur et de vertu cinq lauréats. L'autre partie de cette fête a été très mauvaise. Il n'y a eu qu'un seul beau moment : c'est celui où l'artiste et frère Brindeau a déclamé trois magnifiques strophes en l'honneur du G.·. M.·. Desanlis. Chaque refrain des couplets était celui-ci, couvert des applaudissements unanimes :

C'est le levier (la Maçonnerie) qui remuera le monde ;
Lui seul comprend la grande voix de Dieu.

Cette pièce de vers est du F.·. Dechevaux-Duménil, rédacteur du *Franc-Maçon*, qui, nous l'espérons, vu le changement de rédacteurs qui ne pilleront plus, sera notre ami, parce que nous serons respectables.

— Le Suprême Conseil n'a point eu de fête Saint-Jean cette année (1853) ; celles de l'an dernier ont été très belles ; mais, ce qui est remarquable, elles ont été données non par le sénat dirigeant, mais par les ateliers au sénat. Disons aussi, pour être juste envers tout le monde, que ces fêtes sont remarquées et remarquables par le nombre de visiteurs étrangers au rite, et plus considérable que celui des convives du Suprême Conseil.

Nous voudrions, pour l'honneur de la franc-ma-

çonnerie de n'importe quel rite, que, pour échapper aux sarcasmes du monde profane, les loges, à commencer par le G.·.-O.·. lui-même, s'abstinssent de fêtes d'hiver. Dans ce temps difficile, il serait bien que l'exemple d'une prudente réserve vînt des francs-maçons, qui auraient dû, qui devraient envoyer le coût de leur banquet, toujours de 4 à 15 fr., aux bureaux de bienfaisance ou à leur maison de secours, on ne peut mieux administrée par son président, le F.·. Portalier et le F.·. Dubois, son gérant.

— L'ordre de Misraïm a célébré la fête du Réveil de la Nature il y a un mois; il se prépare à célébrer celle du Printemps. La dernière a été admirable : les frères aimants, doux, polis; les sœurs mises avec goût et charmantes d'entrain, aux travaux et au bal.

THÉATRES.

L'Opéra-Comique a remis à la scène l'*Eau merveilleuse* de Grisar.

C'est une œuvre vivante, animée, et qui, malgré les nombreuses sœurs que lui a données plus tard son père, est encore à l'heure qu'il est le vrai phénix de la famille.

Cette reprise a été suivie, à quelques jours de distance, des *Papillotes de M. Benoist*, un petit acte de MM. Barbier et Michel Carré, mis en musique par M. Réber. Cet opéra, qui servait en quelque sorte au compositeur à pendre la crémaillère de son fauteuil académique, a reçu un accueil digne d'une œuvre de l'auteur du *Père Gaillard*. Avouons toutefois, pour être juste, que la seconde moitié de ce piquant ouvrage est loin de valoir la première : s'il se fût du commencement à la fin soutenu sur le même ton, c'eût été un petit chef-d'œuvre.

Le livret, gracieusement écrit, a le malheur de rappeler *Rodolphe ou le Frère et la Sœur*, idée jadis originale que la concurrence des imitateurs a fait tomber dans la banalité.

Variétés. — La revue de fin d'année, si longtemps attendue, vient enfin de faire son apparition sous ce titre : *Le Bois de Boulogne*. Le succès a été complet à la première représentation, et nous osons prédire à cette pièce une longue existence. Mlle Scrivaneck, chargée du rôle principal, s'en est acquittée comme d'habitude, en comédienne habile, et tous les artistes ont rivalisé d'entrain et de verve.

Le Palais-Royal est toujours la terre classique du coq-à-l'âne, du calembour et du grotesque le plus exhilarant. *Le Télégraphe électrique* ne déroge pas à ces amusantes habitudes. Impossible d'analyser cet imbroglio, dont le fond est un enfant perdu au roulage, et retrouvé, au bout de dix-sept ans, dans un bureau télégraphique.

Pièce et acteurs ont fait également pouffer de rire.

La composition du spectacle de la salle Bonne-Nouvelle justifie pleinement l'empressement du public qui s'y porte. Les deux pièces, *le Lutin en vacances* et *les Deux Pierrots*, sont jouées avec beaucoup d'ensemble par la troupe de pantomime, et Mme Page, la charmante Colombine, y trouve de nombreuses occasions de faire applaudir son talent et sa gentil'esse. Des chansonnettes bien chantées et des danses gracieuses remplissent les entr'actes. La remarquable série de tableaux vivants qui termine est digne à elle seule d'attirer la foule qui applaudit avec enthousiasme Mlle Thérésa et tous les charmants modèles qui les composent.

Nous avons assisté samedi dernier à un concert donné par Mlle Sophie Lacout, pianiste, élève d'Émile Prudent. La bénéficiaire est une toute jeune fille qui promet d'être un jour une grande artiste. Elle a joué d'une manière remarquable une sonate de Beethoven et un trio d'Hummel, avec M. Ch. Pellegrin, violon, et M. Waldteuffel, violoncelle, et a terminé le concert en exécutant la *Marche aux flambeaux*, de Meyerbeer, réduite pour le piano. Nous avons joint nos applaudissements à ceux qui ont accueilli Mlle Sophie Lacout après chacun de ses morceaux. M. Pellegrin a également obtenu dans cette soirée un succès que son talent justifie complétement. La partie vocale était représentée par Mmes Laurent et d'Origny, et M. Guyot.



TABLE DES MATIÈRES.

